

Bulletin de la Société de Linguistique de Paris

TOME LXXI — 1976

FASCICULE 1

Pages

- | | |
|---------|---|
| I | Procès-verbaux des séances de l'année 1975. |
| 1-25 | Christian BAYLON et Xavier MIGNOT. Sur la notion de distribution dans la phonologie dite structurale. |
| 27-111 | Françoise BADER. Le présent du verbe « être » en indo-européen. |
| 113-121 | Frederik Otto LINDEMAN. L'apophonie radicale au présent-imparfait actif des verbes athématiques en indo-européen. |
| 123-131 | Jay H. JASANOFF. Gr. ἄμφω, lat. <i>ambō</i> et le mot indo-européen pour « l'un et l'autre ». |
| 133-164 | George S. LANE. Notes sur le sort des syllabes finales i.e. en tokharien. |
| 165-173 | Rémy VIREDAZ. L'infixe nasal en hittite. |
| 175-192 | Gilbert LAZARD. Notes de vieux perse. |
| 193-206 | Michel LEJEUNE. Pré-mycénien et proto-mycénien. |
| 207-219 | Claude SANDOZ. Du latin <i>interficiō</i> au védique <i>antár dhā</i> . |
| 221-240 | Helmut RIX. Subjonctif et infinitif dans les complétives de l'ombrien.. |
| 241-273 | Jacques VEYRENC. Sur la double diathèse d'objet des énoncés translocatifs. |
| 275-298 | W. A. A. WILSON. Prépositions ou verbe ? Marques de cas en dagbani. |
| 299-304 | André-Georges HAUDRICOURT. La tonologie du Sek. |
| 305-312 | Michel FERLUS. Du nouveau sur la spirantisation ancienne en vietnamien. |

VARIÉTÉS :

- | | |
|---------|--|
| 13-349 | Georges REDARD. Ferdinand de Saussure et Louis Havet. |
| 351-359 | Martiros MINASSIAN. Sur la correspondance de Meillet avec Saussure, relative aux anagrammes. |

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK

U. I. C. C.

JUN 8 1977

LIBRARY



Digitized by the Internet Archive
in 2024

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES

(ANNÉE 1975)

SÉANCE DU SAMEDI 18 JANVIER 1975

Présidence de M. David COHEN, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Nantet de Ferrant, Roth, Tchékoff, Trétiakoff; MM. Benezech, D. Cohen, Decaux, Epron, Faublée, Ferlus, François, Galand, Hagège, Hasenohr, Lazard, Lucas, Mańczak, Margueron, Moinfar, Monfrin, Perrot, Rousseau, Ruhlmann, Sauvageot, Sindou, Touratier, Veyrenc.

Invités : MM. Gergely, Kochanowski.

Excusés : MM. Gouffé, L'Hermitte, Sephiha.

Élections. Sont élus membres de la Société : M. Jean-Pierre Desclés, M^{lle} Marie-Hélène Galvagny, M. René Pellen.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. Henri BOYER, assistant de linguistique française à l'Université autonome de Barcelone, Bellaterra (Barcelone) (présenté par M^{me} Bader et M. Mignot).

M. Jozsef ERDÖDI, professeur associé à la Sorbonne Nouvelle (Centre d'Études Finno-ougriennes), 35, rue de la Glacière, 75013 Paris (présenté par MM. Moreau et Perrot).

M. Charles de LAMBERTERIE, assistant de grec à l'Université de Rouen, 48, rue Gay-Lussac, 75005 (présenté par M^{me} Bader et M. Minard).

Annonces. M. Lejeune fait part du décès de notre Confrère Giacomo Devoto survenu à Florence le 25 décembre dernier. Il rappelle qu'après des études faites à Pavie dont il était docteur, il avait parfait sa formation à Berlin, à Bâle, puis

à Paris. Il fut l'élève d'A. Meillet en 1923 et cette même année adhéra à notre Société. Il parlait le français avec aisance et élégance. L'Académie des Inscriptions et Belles Lettres l'avait élu correspondant en 1957, puis membre associé en 1967. Porte-parole le plus autorisé de la linguistique italienne, il la représentait au CIPL depuis de nombreuses années. Il avait présidé le dernier Congrès International des Linguistes à Bologne en 1972. M. Lejeune évoque alors l'œuvre de Giacomo Devoto qui, bien qu'il enseignât la linguistique générale et la grammaire comparée, fut surtout un comparatiste. Il signale avec les *Origini Indeeuropee* (1962) l'effort qui a toujours été le sien de reconstruire la protohistoire par l'association des données linguistiques et archéologiques, l'intérêt qu'avaient suscité chez lui, au sein du domaine indo-européen, certaines provinces : les *Studi Baltici*, dont il fut le fondateur, en témoignent. Mais il fut avant tout l'homme de l'Italie, son dernier ouvrage, paru en 1974, *Il linguaggio d'Italia*, qui a pour sous-titre *Storia e Struttura linguistiche italiane dalla preistoria ai nostri giorni* peut être interprété comme son testament scientifique. L'œuvre de G. Devoto concerne aussi l'Italie préromaine qu'il avait voulu embrasser dans son ensemble sans négliger les éléments non indo-européens qui ont joué en Italie ancienne un rôle si important. Aussi ne cessa-t-il de s'intéresser au problème étrusque. Il créa et anima l'« Istituto di Studi Etruschi ed Italici », la revue *Studi Etruschi*. Mais les parlers indo-européens l'ont surtout retenu : l'ombrien (avec sa magistrale édition commentée des *Tabulae Iguvinae*, 3^e éd. 1964), l'osco-ombrien (avec *Gli antichi Italici*, 3^e éd. 1967), le latin (avec *Storia della lingua di Roma*, 2^e éd. 1944). De ses très nombreux articles, les plus importants ont constitué trois volumes de *Scritti minori* (1958, 1967, 1972) intéressant tant les périodes anciennes que les périodes modernes. Savant original et incomparable animateur, Giacomo Devoto a marqué d'une empreinte personnelle profonde et durable notre connaissance de l'Italie antique.

M. Margueron s'attache à évoquer l'œuvre du disparu dans le domaine de la linguistique italienne. Il rappelle les diverses orientations des études consacrées à l'individu dans la société, au style (analyses des dialogues d'Italo Svevo, de G. Verga dans *I malavoglia*). On lui doit la première histoire de la langue italienne avec le *Profilo di storia linguistica italiana* (4^e éd. 1964). Il fonda avec B. Migliorini la

revue philologique *Lingua Nostra*, écrivit de nombreux articles dans *La Nazione*, élabora avec G. C. Oli un *Dizionario italiano* qui parut en 1971, s'intéressa aux problèmes d'étymologie (citons entre autres *Avviamento alla etimologia italiana* (1966)). Fondateur du « Circolo linguistico fiorentino » qu'il anima pendant quasiment toute sa vie, Giacomo Devoto était membre de l'Académie della Crusca.

Notule. M. C. MARGUERON, *Italien « abbi » : un arabo-provençalisme du XIII^e siècle.*

Inconnu des dictionnaires, ce terme, avec les variantes *-e* et *-o*, a été relevé dans l'œuvre poétique de Guittone d'Arezzo : deux exemples l'ont été par G. Contini, le troisième par l'auteur de la notule. Le sens paraît être celui de « bonnes mœurs » et l'origine le prov. *a(i)b*, *a(i)p* « qualité, mœurs », lequel remonte lui-même à l'ar. *'ayb* « vice, défaut », avec une évolution sémantique méliorative parallèle à celle du lat. *uitium*, ital. *vezzo* « habitude, cajolerie, câlinerie, grâce », prov. *velz* « habitude », esp. *vicio* « mimo, regalo ».

Exposé. M. W. MAŃCZAK, *Le problème des aires latérales.*

Il faut distinguer deux assertions qui sont normalement confondues : 1^o la « norme » de Bartoli suivant laquelle la phase linguistique propre à des zones latérales est plus ancienne que celle qui caractérise une zone centrale ; 2^o l'explication de la « norme » de Bartoli, d'après laquelle les innovations naissent plutôt au centre qu'à la périphérie d'un domaine. Les opinions au sujet de ces assertions sont partagées, mais, autant que nous sachions, personne avant nous n'a essayé de les vérifier au moyen de la statistique (cf. notre article de *Lingua*, XIII, 1965). Pour vérifier l'assertion mentionnée sous 2^o, nous avons dépouillé le dictionnaire de Buck. Le résultat de notre enquête a été que la répartition des archaïsmes est la suivante : 380 en italien, 324 en espagnol, 260 en français et 180 en roumain, c'est-à-dire que les archaïsmes n'ont rien à voir avec la division de la Romania en zone centrale (it. et fr.) et zones latérales (roum. et esp.). En 1966, Novak et Makarov, tout en faisant une autre enquête statistique, ont abouti aux mêmes résultats. Pourtant, bien que l'assertion suivant laquelle les langues marginales seraient plus conservatrices que les langues centrales soit fausse, les cinq séries trouvées dans Buck du type esp. *yegua*, fr. *jument*, it. *cavalla*, roum. *iapă* confirment la « norme » de Bartoli, qui s'explique non

par la supposition que les innovations naîtraient de préférence dans le centre d'un domaine, tandis que les archaïsmes se maintiendraient surtout à la périphérie, mais par le calcul des probabilités. Si le fait linguistique A se trouve dans deux aires latérales et le fait B dans une zone centrale, cet état de choses peut être le résultat de deux évolutions : 1^o A était primitivement propre à tout ce domaine, après quoi un seul changement a eu lieu, c'est-à-dire la naissance de B, ou bien 2^o B était primitivement le propre de tout le domaine en question, après quoi deux changements identiques ont eu lieu, c'est-à-dire que A est né d'une façon indépendante dans deux zones séparées l'une de l'autre. Évidemment, bien que la seconde évolution ne soit pas exclue, la première, qui est plus simple, est plus probable. On pourrait donc rendre la « norme » de Bartoli plus précise en ajoutant que la probabilité qu'un fait linguistique propre aux zones latérales soit un archaïsme augmente au fur et à mesure qu'augmente le nombre des aires latérales. D'autre part, il ne faut pas surestimer l'importance de la « norme » des aires latérales. Bartoli avait tort en s'imaginant qu'avec ses quelques « normes » on puisse créer une nouvelle doctrine linguistique, la « neolinguistica ».

Prennent part à la discussion MM. Lejeune et Perrot.

M. Lejeune fait observer que la norme de Bartoli n'a été appliquée qu'à deux domaines, au domaine roman, qui est à considérer comme particulier, et, par extrapolation, à l'indo-européen. On est en droit dans ces conditions de s'interroger sur la valeur universelle de cette norme. Il rappelle qu'A. Meillet avait noté que certaines langues qui se sont tôt détachées de l'indo-européen ont emporté avec elles leurs archaïsmes et pourtant ces langues ne sont pas à considérer comme « périphériques ».

En ce qui concerne les faits lexicaux, que les statistiques fassent apparaître que l'italien présente le plus grand nombre d'archaïsmes, ne doit pas surprendre étant donné que l'italien s'est substitué dans l'espace et le temps au latin et partant a échappé aux influences allophones. Il ressort que les conditions historiques ici sont différentes de celles attestées dans le reste de la Romania. Or, les normes de Bartoli sont indépendantes des faits historiques. Enfin, il conviendrait de définir ce qui est « périphérique » : par référence à quoi ?

En réponse, M. Mańczak fait remarquer que les normes de Bartoli sont applicables à n'importe quel domaine linguis-

tique et partant universelles. L'application qui en a été faite à la Romania présentait l'avantage de pouvoir procéder à des vérifications. Il rappelle d'autre part que les normes de Bartoli sont issues de la « Wellentheorie ». Quant aux termes « périphérique », « latéral », « central », ils doivent être considérés comme relatifs. Les zones « latérales » sont toujours plus « encadrantes », un minimum de deux aires latérales étant nécessaire ; partant, l'aire « centrale » se définit par rapport à deux ou plusieurs aires « latérales ». Enfin, il précise que les normes de Bartoli ne sont pas incompatibles avec les données historiques.

A propos des calculs de probabilités, M. Perrot demande des précisions concernant le cas où le fait A est « périphérique » par rapport à B et relevé en plusieurs points.

M. Mańczak répond que dans une situation du type A B A, il existe deux possibilités : ou bien A est plus ancien ou bien c'est B qui est plus ancien. Or, les faits en B sont à interpréter comme étant plus anciens, car pour qu'il en soit différemment il faudrait qu'en A soient attestés deux changements. Les probabilités sont donc ici moindres.

SÉANCE DU SAMEDI 22 FÉVRIER 1975

Présidence de M. David COHEN, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Caillat, Chanet, Deschamps, Martinet, Meder, Paris ; MM. Bertrac, D. Cohen, Culioli, Darbord, Faublée, Galand, Gouffé, Hagège, Haudricourt, Haudry, Hubert, Lejeune, Margueron, Martinet, Masson, Minard, Moïnfar, Perrot, Sephiha, Serbat, Touratier.

Invité : M. Bejta.

Excusé : M. S. Sauvageot.

Élections : Sont élus membres de la Société : M. Henri Boyer, M. Joseph Erdödi, M. Charles de Lamberterie.

Présentations : Sont présentées en vue d'une prochaine élection :

M. Denis CREISSELS, assistant de linguistique à l'Université

de Grenoble III, Le Bouloud, 38410 Uriage (présenté par MM. Perrot et Pottier).

M. Julio MURILLO PUYAL, professeur à l'Université autonome de Barcelone, José Bunbó, 24-At. 1 (présenté par M^{me} Bader et M. Mignot).

Annonces. M. Martinet fait part du décès accidentel de M. Knud Togeby, professeur à l'Université de Copenhague, membre de la Société depuis 1951. Il rappelle la carrière et les travaux de M. Togeby, dont les linguistes connaissent bien les publications, qui ont apporté d'importantes contributions à la recherche dans le domaine de la linguistique française et romane.

M. Margueron signale le changement d'adresse de l'Institut de philologie romane de Berlin.

M. Hagège indique que la conférence annuelle des africanistes des U.S.A. se tiendra à Ohio State University, Columbus (Ohio), du 11 au 14 avril 1975.

Assemblée générale extraordinaire

Modification des statuts. M. Perrot, remplaçant l'Administrateur en mission, rappelle que l'Assemblée générale ordinaire de décembre 1974 a décidé de porter les cotisations à 100 F pour les individus et à 200 F pour les collectivités, ce qui fait passer la cotisation de base, c'est-à-dire la cotisation individuelle, au-dessus du plafond inscrit dans les statuts qui ont été adoptés en 1963. Il y a donc lieu de modifier les statuts. Comme il n'est plus nécessaire d'y faire figurer le montant des cotisations, M. Perrot propose de modifier l'article 3 en remplaçant le texte actuel du 3^e paragraphe (« Les membres ordinaires... personnes physiques ») par le texte suivant :

« Les membres ordinaires versent une cotisation annuelle; pour les personnes morales, la cotisation est fixée au double de la somme versée par les personnes physiques. Le montant des cotisations est fixé annuellement par l'Assemblée générale. »

La nouvelle rédaction est adoptée à l'unanimité des membres présents.

Séance ordinaire

Notule. R. P. Martin HUBERT, « *žā dire* ».

Exposé. M. Jean HAUDRY, *Hypothèses sur les origines de l'infinitif du grec ancien* (voir article figurant plus loin dans le présent fascicule).

Prennent part à la discussion M. Martinet, M^{me} Bader, M. Hagège, M^{lle} Chanet, M. Culioli, M. Perrot.

M. Martinet, qui juge l'exposé très séduisant, fait toutefois observer que dans la partie finale de l'argumentation, en passant du sanskrit au grec, de véd. *návyasā vácaḥ* à gr. ἐμὸν κτείνεῖν, on passe d'un type où le datif a une seule incidence à un type où il en a deux. On peut d'ailleurs trouver des parallèles : français *pour lui travailler*, anglais *for him to...* (infinitif). On ne peut pas écarter l'hypothèse d'un résidu, en grec, d'un état ancien où il y aurait eu possibilité d'une absence. Quant à l'explication phonétique proposée pour -σθαῖ, elle évoque le franco-provençal où les anciennes palatales *t'*, *d'* apparaissent comme *θ*, *δ*, mais avec des variantes qui peuvent être *st* et *zd*.

M^{me} Bader se déclare entièrement convaincue et signale qu'en tokharien, où on a montré qu'il y avait des traits archaïques dans le fonctionnement de la flexion nominale, on relève des cas comparables de désinences n'apparaissant qu'une fois pour plus d'une incidence.

M. Hagège relève la continuité qui apparaît de l'exposé antérieur sur le double datif à celui-ci; mais il note une difficulté : si on envisage avec Kiparsky une préposition unique pour deux régis, il s'agit ici d'autre chose qu'un syntagme nominal avec un centre et une expansion; quant au « datif » qui se présenterait sans désinence, est-ce encore un datif ? A cette question, M. Haudry répond que c'est le syntagme qui est au datif. A M^{lle} Chanet, qui pose la question de l'ordre des deux éléments, il répond que l'ordre substantif-infinitif est nettement majoritaire.

Revenant à l'interprétation du tour, M. Martinet précise qu'il faut distinguer diachronie et synchronie grecque l'infinitif en -εῖν n'est évidemment pas un datif. M. Culioli évoque des tours comme en français *pour courir, il court*, où *pour*+infinitif sert seulement à poser la notion, et estime

que dans le cas du grec ἐμοὶ κτείνειν, c'est le schéma lui-même qui implique la valeur finale laquelle est ainsi suffisamment marquée. M. Perrot va dans le même sens en considérant que la valeur du syntagme résulte de deux données : d'une part la relation affectant le substantif et marquée par le datif, d'autre part la connexion substantif-verbe.

SÉANCE DU SAMEDI 15 MARS 1975

Présidence de M. David COHEN, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Caillat, Cartier, Cloarec-Heiss, de la Fontinelle, Galvagny, Guarisma-Popineau, Hocquenghem, Meder, Paris, Roth, Thomas; MM. Banniard, Bouquiaux, Cohen, Darbord, Dez, Drenovac, Faublée, Ferlus, Ferrand, Garcia-Calvi, Gauthier, Gouffé, Gsell, Hagège, Haudricourt, Kassai, Lejeune, l'Hermitte, Margueron, Moïnfar, Perrot, Petrov, Sephiha, Sindou, Tilby.

Invités : M^{mes} Elbaz, Kurkjian, Paulian; M. Kochanowski.

Excusés : MM. Galand, Lazard, S. Sauvageot.

Élections : Sont élus membres de la Société : M. Denis Creissels, M. Julio Murillo Puyal.

Présentation. Est présenté en vue d'une prochaine élection :

M. Alexandre WINOGRADSKY, licencié ès lettres de l'Université de Copenhague, spécialiste de phonologie, H.I.U.P., 42, boulevard Jourdan, 75014 Paris (présenté par MM. D. Cohen et Martinet).

Annonces. M. Bouquiaux annonce une conférence de M. Jan Bochum « sur la disparition progressive des voyelles finales en bamileke », le 21 mars, à 11 h. au C.N.R.S., rue Paul-Bert à Ivry.

M. Perrot fait savoir que la Société a été informée, par une lettre de l'Université Charles, de la mort, à l'âge de 90 ans, d'Antonín Frinta, ancien professeur de langue et littérature bulgares et sorabes à l'Université Charles, à

Prague, membre de l'Institut d'Études slaves de Paris et membre de la Société depuis 1964. M. Gsell rappelle la carrière d'Antonín Franta, qui a suivi jusqu'au bout avec attention les développements de la pensée scientifique appliquée aux langues, après avoir très tôt, sous l'influence de Baudouin de Courtenay, introduit l'esprit phonologique dans ses travaux de phonétique. Il cite entre autres travaux son étude historique des fricatives dans les langues slaves et ses recherches sur l'accent. M. Lejeune a adressé les condoléances de la Société à l'Université Charles.

Exposé : M. G. HAZAËL-MASSIEUX, *Remarques sur des problèmes d'accent, de ton et d'intonation, d'après des exemples pris dans les langues du Congo.*

Au cours d'un séjour de deux ans à Brazzaville, on a tenté l'approche de langues à tons, l'une le Monzombo que Delafosse et Van Bulck rattachent au groupe Oubanguien, d'autres (Laadi, Teke, Hakwa) que l'on range parmi les langues Bantoues. Le travail a consisté à réunir de petits corpus de contes dans un premier temps et à tester ce qu'un auditeur étranger à ces communautés pouvait dégager par les seules données intonatives; à confronter ces premiers résultats avec ce qu'une double analyse permettait de découvrir : analyse instrumentale (détecteur de mélodie, sonographe) d'une part, analyse grammaticale et lexicale d'autre part (avec l'aide de locuteurs compétents et en procédant à quelques essais descriptifs et interprétatifs).

Il semble possible de dire que rares sont les erreurs de démarcation, en sorte que l'on croit pouvoir admettre que les procédés strictement démarcatifs sont physiologiques et généraux : l'analyse instrumentale le confirme.

La difficulté apparaît lors de l'interprétation des éléments « découpés » : d'une part un certain nombre de données affectives semblent plus ou moins directement interprétables, d'autre part nombre de traits substantiels (montée ou descente mélodiques) induisent au contre-sens ou au non-sens. On voit tout un arbitraire linguistique dans l'utilisation de la mélodie.

Ces langues de culture strictement orale sont en général réduites plus ou moins consciemment au modèle des langues ayant une tradition écrite : il est apparu que faute de décrire leur système intonatif on risquait de méconnaître un trait important de leur fonctionnement, en sorte que très souvent

on les décrit comme usant de parataxe, alors qu'il faudrait probablement envisager une hypotaxe ou une syntaxe intonative. L'intonation serait alors un facteur essentiel d'intégration en contexte.

Prennent part à la discussion M. Lejeune, M^{me} Elbaz, MM. Faublée, Bouquiaux, Gsell, Perrot, Haudricourt et Garcia Calvi.

M. Lejeune, qui juge intéressants et l'essai tenté et les résultats enregistrés, interroge M. Hazaël-Massieux sur d'éventuelles expériences similaires concernant des matériels linguistiques différents, et demande comment il faut apprécier le choix qui a été fait de langues à tons : circonstance favorable ou défavorable ? D'autre part, jusqu'à quel degré d'analyse peut-on aller en procédant selon cette méthode ? M. Hazaël-Massieux répond qu'il a choisi délibérément les langues qui le dépaysaient le plus ; quant aux résultats de l'analyse, il semble que de façon très rigoureuse deux phrases ou rhèmes comprises dans une même période puissent être mises dans un rapport identique.

M^{me} Elbaz met en question la validité du corpus, évoquant la possibilité de différences entre les contes utilisés et la langue spontanée ; mais M. Hazaël-Massieux déclare qu'il avait des conteurs de tous âges et que toute la communauté adhérerait à leur mode d'expression ; M^{me} Elbaz l'interrogeant aussi sur la possibilité de distinguer les énoncés tronqués des périodes, M. Hazaël-Massieux conteste la notion même de phrase tronquée, qu'il n'admet que dans des circonstances très particulières. Il indique ensuite, en réponse à des questions de M. Faublée, qu'il peut se présenter des particules servant à marquer des coupures dans les discours, mais qu'il n'en avait pas connaissance au départ, — et qu'il a dû exclure les discours politiques parce qu'ils ne sont généralement pas pratiqués dans la langue maternelle de l'orateur.

M. Bouquiaux veut confronter les résultats auxquels conduit la méthode habituelle qui est la sienne, fondée sur l'analyse des matériaux recueillis, et ceux auxquels M. Hazaël-Massieux a été conduit par son approche volontairement aveugle. Il évoque essentiellement le nombre des registres ou des niveaux et constate qu'il y a divergence sur le 4^e, que M. Hazaël-Massieux met au compte de l'emphase — et le rôle de l'intonation, que les contraintes tonales devraient réduire à rien dans une langue à système tonal riche et de plus très monosyllabique, ce que M. Hazaël-Massieux déclare contredit par l'étude des textes suivis.

M. Gsell aimerait que des documents soient communiqués, ce qui permettrait de mieux saisir la démarche; il ajoute que la complexité des fonctions de l'intonation ne peut pas ne pas poser quelques problèmes spécifiques dus au fait qu'à côté de son rôle de liaison entre les rhèmes, l'intonation joue un rôle grammatical dans l'énonciation et un rôle expressif et émotif. C'est aussi aux fonctions de l'intonation et à leurs manifestations dans les discours du corpus étudié que s'intéresse M. Perrot, qui rappelle la distinction pragoise des deux fonctions primaires de l'intonation : intégration de l'énoncé et organisation de l'information (relation thème-propos) et demande quelques précisions à M. Hazaël-Massieux sur l'identification de ces deux fonctions dans l'analyse intuitive qu'il a réalisée.

M. Haudricourt s'étonne qu'on puisse ainsi isoler les caractéristiques mélodiques, alors que les variations de rythme et d'intensité sont aussi importantes que les variations de hauteur; par ailleurs, il soupçonne que la pratique du créole a facilité le décodage de M. Hazaël-Massieux, qui écarte cette idée. M. Garcia-Calvi, qui fait des essais de même type pour l'espagnol, se déclare d'accord sur beaucoup de points, mais voudrait des précisions sur les conflits qui peuvent se produire entre les divers rôles joués par l'élément mélodique; M. Hazaël-Massieux indique sur ce point que l'existence de micro-mélodies n'empêche pas le décodage de l'ensemble du discours.

SÉANCE DU SAMEDI 19 AVRIL 1975

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, 1^{er} Vice-Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Da Matta Machado, Tretiakoff; MM. Darbord, Delaporte, Drenovac, Faublée, François, Galand, Gentilhomme, Haudricourt, Hubert, Kochanowski, L'Hermitte, Mańczak, Margueron, Moïnfar, Sauvageot, Sindou, Veyrenc, Zephir.

Invitée : M^{me} S. Elbaz.

Excusés : MM. Cohen, Hagège, Lazard, Lejeune, Perrot.

Élection. Est élu membre de la Société M. Alexandre WINOGRADSKY.

Annonces. M. Mańczak fait part à la société du décès de notre Confrère Sigismond Czerny qui enseigna à l'Université de Torun dont il fut Vice-recteur, puis à Cracovie. Il était spécialiste de philologie romane, mais surtout de littérature française et provençale. Il était l'auteur d'un manuel de prononciation française ainsi que de plusieurs articles de toponymie qui parurent dans la revue *Onomastica*.

L'Administrateur informe la Société du décès de notre Confrère Eugène Dorfman, à la date du 31 octobre 1974 après une longue maladie. Il était professeur de langues romanes à l'Université d'Alberta (Canada) et fut élu membre de notre Société en 1951.

L'Administrateur annonce la parution d'ouvrages de deux de nos Confrères, l'un *Le Vietnamien fondamental* (Klincksieck 1975) de M. Nguyen Phu Phong, l'autre *Essai de grammaire fonctionnelle du Français (Introduction à l'étude théorique de la grammaire française)* (Moscou 1974) de M. Vladimir Gak.

Exposé : M. Yves GENTILHOMME, *La proportion langagière*.
Des énoncés tels que :

« *La course à pied est aux autres sports ce que la géométrie est aux autres sciences.* » (J. Giraudoux, *Notes et maximes.*)

« *L'adverbe est au verbe ce que l'adjectif est au substantif.* » (L. Tesnière, *Él. de syntaxe structurale.*)

« *L'italique est à l'imprimerie ce que le gros plan est au cinématographe.* » (San-Antonio, *Faut-il vous l'envelopper.*)

« *... le carnet du jour étant au salon ce que le courrier du cœur est à l'office.* » (J.-A. Penent, *Le printemps rouge et noir.*)

« *Le paramètre est au diamètre comme le carré d'une Ordonnée quelleconque est au rectangle des parties de cet axe faite par la rencontre de cette Ordonnée.* » (R. P. B. Lamy, Prêtre de l'oratoire, *Les éléments de Géométrie* 1740.)

... et de nombreux autres évoquent l'idée de proportion (signalée par Troubetzkoy à propos des oppositions phonologiques).

Par ailleurs la notion de proportion est étudiée sous divers aspects en mathématiques. Dans quelle mesure cette structure est-elle adéquate aux faits de langue ? Quel parti peut-on essayer d'en tirer en linguistique ? Si l'idée de mesure, dont

elle reste entachée dans nombre d'ouvrages, est à exclure, il n'en serait pas de même des transformations qui la conservent. En effet, il semble que les 23 pastiches des énoncés premiers que l'on obtient par permutation des 4 syntagmes (soulignés), par ex. : « *La géométrie est aux autres sciences ce que la course à pied est aux autres sports.* », ou « *Les autres sports sont à la géométrie ce que la course à pied est aux autres sciences* »... se répartissent en 3 classes sémantiquement apparentées en un certain sens, et se laissent distribuer au sommet du permutoèdre de Guilbaud-Rosenstiehl, sur trois cercles 2 à 2 orthogonaux, le polyèdre figurant la ressemblance des signifiants (2 énoncés ne différant que par une permutation de 2 syntagmes voisins sont reliés par une arête).

Les transformations formelles permettant de fabriquer un énoncé à partir d'un autre forment un « groupe » dont certains « sous-groupes » refléteraient l'impression vague de ressemblance que l'on peut éprouver entre certains énoncés, ressemblance sur le plan informationnel, logique ou métaphorique. Le « sous-groupe du carré » y joue un rôle prépondérant.

De nombreux problèmes se posent. Comment différencier sémantiquement deux énoncés apparentés ? Il semble que, pour le moins, les présupposés y soient différemment répartis ; les tests de la négation et de l'interrogation, entre autres, apportent quelques suggestions.

Sur les 24 énoncés, on ne voit pas de raisons proprement linguistiques d'en favoriser un. Quelle(s) structure(s) syntaxique(s) proposer ? Peut-on concevoir des énoncés élémentaires, constitutifs de la proportion langagière ?

L'analyse sémique et le modèle marcusien de l'opposition proportionnelle, qui possèdent en commun avec la proportion arithmétique de nombreuses propriétés, peuvent-ils rendre compte de la situation ?

On rencontre de nombreux énoncés, notamment des proverbes (Père avare, fils prodigue), à caractère souvent métaphorique, faisant penser à une proportion.

Peut-on leur étendre certaines conclusions ?

Prennent part à la discussion MM. Hubert, Haudricourt, L'Hermitte, François.

M. Hubert fait remarquer que la formule de Bernard Lamy doit être entendue à la lumière de son siècle et de sa qualité d'oratorien. En ce temps des « philosophes », on élaborait des théories rationalisantes de toute matière ; pour autant la formation cléricale comportait une initiation à la

scolastique. Lamy ne pouvait donc ignorer la distinction que l'on enseignait depuis le *xvi^e s.* entre l'analogie d'attribution et l'analogie de proportionnalité, sous des vocables qui ont pu varier d'un auteur à l'autre. Par l'analogie d'attribution, un terme est attribué en propre à un premier analogué et par dérivation (ou « participation ») à d'autres réalités. Ainsi, pour reprendre l'exemple qui remonte au moyen âge : la *santé* est dite en propre de *l'être vivant*, qu'on qualifie donc proprement de *sain*; mais on ne le dit que par dérivation de la *médication* qui la lui rend ou de *l'urine* qui en est le signe. L'analogie de proportionnalité, à l'inverse de la première, intéresse notre propos; elle énonce un parallélisme entre des réalités seulement analogues entre elles. Ainsi dira-t-on que *l'intelligence est dans l'âme comme la vue est dans l'œil*. Ces types d'énoncés souvent étudiés comme un chapitre de la logique relèvent, en fait, de la science qui joue le rôle de sagesse des sciences d'observation de la nature, ce que depuis Aristote on nomme *métaphysique*, et ce qui est tout autre chose que la *Metaphysik* de la philosophie germanique.

M. Hubert fait en outre observer que parmi les exemples allégués, on ne peut établir un parallèle absolu entre un énoncé négatif et un énoncé affirmatif. Le premier est « clos », le second est « ouvert ». Le fait énoncé, comme la formulation, ne ressortissent pas au même type de détermination. De même, un énoncé d'existence n'équivaut pas à un énoncé de qualification. Bien qu'il ne faille pas réintroduire la logique dans une linguistique qui s'en est émancipée, dans la ligne même des très heureuses critiques faites par M. Gentilhomme montrant les dangers d'une mathématisation excessive des faits linguistiques, elle peut cependant aider l'imagination à élaborer des critiques et des vérifications pour déceler, au-delà de formules apparemment identiques, des énoncés linguistiquement distincts.

Pour M. Haudricourt, structures métaphoriques et structures logiques sont extralinguistiques. Il fait valoir que sur les métaphores d'un écrivain il ne peut être procédé à un travail de logique. Il évoque alors le livre de M. Levi-Strauss, « La pensée sauvage » où il est fait état de populations qui n'ont pas une logique et où pourtant il y a formalisation.

M. L'Hermitte note que ce qui est du ressort du phénomène langagier c'est « la course à pied », etc., par contre la « liaison », en l'occurrence le verbe « être », est à interpréter comme un

fait linguistique ainsi que le rapport de succession, abcd, etc.

M. François fait remarquer que les rapports homogènes sont relevés dans le cadre de permutations verticales alors que les rapports hétérogènes sont dus à des permutations diagonales.

SÉANCE DU SAMEDI 24 MAI 1975

Présidence de M. David COHEN, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Cartier, Delaporte, Macorigh, Paris, Roth-Laly, Tchekoff, Vildé-Lot; MM. Benezech, Bonnard, Christol, Cohen, Darbord, Dez, Erdödi, Faublée, Gauthier, Gsell, Hagège, Hasenohr, Herman, Kochanowski, Lazard, Lejeune, Mańczak, Margueron, Millet, Moïnfar, Perrot, Sauvageot, Sephiha, Serbat, Sindou, Tilby, Valentin, Veyrenc.

Invités : M^{mes} Elbaz, Kawagochi, Wangen; MM. Meynet, Savary.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M^{lle} Françoise BERTHET, agrégée de Lettres classiques, assistante de linguistique française à l'Université de Paris Nord (Paris XIII), 11, rue Sarrette, 75014 Paris (présentée par M^{me} Bader et M. Hasenohr).

M. Georges CHARACHIDZE, professeur de géorgien à l'I.N.L.C.O., 1, rue Clovis, 75005 Paris (présenté par M. Minard et M^{me} Paris).

M^{me} Anne-Marie LAURIAN-LOFFLER, docteur en Études Ibériques, 11, rue de la Collégiale, 75005 Paris (présentée par MM. Darbord et Pottier).

M^{me} Maria-Luisa MIAZZI, professeur de philologie romane à l'Université, São Caetano do Sul, SP 09500, Brésil (présentée par M^{me} Caillat et M. Minard).

M^{lle} Christiane PILOT, candidate de 3^e cycle, 90 bd Saint-Germain, 75005 Paris (présentée par MM. Galand et Lazard).

M. Raymond SAVARY, agrégé d'allemand, maître-assistant

à l'Université de Nanterre (Paris X), 9, rue Boussingault, 75013 Paris (présenté par MM. Pottier et Zéphir).

M^{me} Joyce de WANGEN, chargée de cours de russe à l'I.N.L.C.O., B.P. 44008 Paris Cédex 08 (présentée par MM. Galand et Lazard).

Département de Linguistique Générale et de Langues Négro-Africaines de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dakar (Sénégal) (présenté par MM. Perrot et Sauvageot).

Bibliotheek der RU, Alg. Taalwetensch., Postbus 559, Groningen, Hollande (présentée par MM. Cohen et Sauvageot).

Annnonce. M. Lejeune informe la Société de la tenue du XII^e Congrès International des Linguistes en 1977 (29 août-2 septembre) à Vienne (Autriche) dont la présidence a été confiée à notre Confrère Wolfgang Dressler.

Exposé. M. Joseph HERMAN, *Problèmes théoriques de la diachronie à la lumière de quelques changements structuraux en latin tardif*.

1. Dans la période tardive de son évolution, au cours de sa transformation en roman, le latin a subi des modifications qui ont affecté les caractéristiques fondamentales de sa structure. Dans leur ensemble, ces modifications sont parfaitement répertoriées et connues, bien que leur déroulement soit parfois peu clair dans ses détails et notamment dans sa chronologie. Il s'agit en particulier de la transformation du système phonologique (et surtout du vocalisme), de la disparition presque complète de la flexion nominale, de décalages dans la flexion verbale, de certains changements typiques affectant des répertoires déterminés (adverbes, prépositions, conjonctions), ainsi que des modifications dans la construction usuelle des syntagmes et de la phrase. En conformité — du moins approximative — avec un modèle saussurien, ces modifications sont présentées ici selon les sous-systèmes du système linguistique; il doit être clair cependant que d'autres formes de présentation seraient également possibles.

2. La question se pose tout naturellement de savoir dans quelle mesure les modifications des divers sous-systèmes (changements du système phonologique, du système morphologique, etc.) se conditionnent entre elles; y a-t-il entre ces

diverses modifications des liens de causalité et, si oui, y a-t-il un groupe d'éléments ou bien tel ou tel sous-système auquel on puisse attribuer une primauté plus ou moins systématique dans la chaîne causale ? Des questions de ce type, posées parfois d'une manière implicite, ont reçu, depuis le XIX^e siècle, des réponses diverses et même contradictoires.

3. En ce qui concerne le latin tardif et la période la plus ancienne des langues romanes, l'examen des textes et l'analyse attentive des modifications elles-mêmes permettent de dégager certaines constatations à propos des questions formulées au point 2 :

(a) rien ne permet d'affirmer qu'il y ait eu, entre les modifications « préromanes » des divers sous-systèmes, des différences chronologiques nettes : au contraire, les modifications des divers sous-systèmes paraissent avoir constitué un processus global et solidaire dans le temps ;

(b) au sein de ce processus global, les rapports entre les évolutions des différents sous-systèmes ne semblent pas avoir été des rapports de caractère causal ; au contraire — et malgré certains conditionnements réciproques dans les détails — tout semble indiquer, par exemple, que les modifications d'ensemble du système phonologique et celles du système morphologique étaient parallèles, mais essentiellement indépendantes du point de vue causal. La solidarité est apparemment plus étroite entre l'évolution morphologique et celle de la structure des phrases ; il paraît cependant impossible, ici encore, de constater une primauté dans une chaîne causale.

4. La question se pose naturellement de savoir dans quelle mesure des constatations qui se fondent sur l'histoire tardive du latin sont généralisables à d'autres langues. Elles permettent néanmoins de formuler des hypothèses préalables concernant le caractère et la place des explications causales en linguistique historique ; elles permettent aussi de revoir le problème des relations entre la linguistique diachronique et la description synchronique des systèmes linguistiques.

Prennent part à la discussion MM. Perrot, Hagège, Gsell.

M. Perrot revient sur la critique qui a été présentée de certains aspects de la théorie saussurienne et précise qu'il y a lieu de mettre en doute les relations des causalités de l'évolution des divers sous-systèmes. Il conviendrait d'expli-

quer chaque fait d'évolution au sein même du sous-système où il se manifeste.

M. Hagège rappelle que l'interdit saussurien selon lequel il n'y a de structure qu'en synchronie avait été levé assez tôt : dès 1929, Jakobson, par ses *Remarques sur l'évolution phonologique du russe*, inaugurerait la phonologie diachronique, que devaient illustrer plus tard les travaux de Martinet, d'Haudricourt et de bien d'autres. Saussure n'ayant pas, en outre, tiré lui-même les conséquences de son système, qui devaient susciter parmi ses successeurs la naissance de la phonologie dite pragoise, ce n'est pas à lui qu'on peut « reprocher » de donner trop d'importance au niveau phonologique. En réalité, ce reproche, qui conduit ceux qui le formulent le plus clairement, à savoir Halle, Kiparski et d'autres tenants de la phonologie générative, à nier l'existence même d'un niveau autonome appelé phonologie (au sens pragois) est lié chez ces derniers à la réaction contre l'école de Bloomfield. « Don't mix your levels », tel fut en effet, jusqu'à Chomsky, l'interdit bloomfieldien. A partir de Chomsky, au contraire, la morphonologie, esquissée seulement à des fins opératoires chez Bloomfield, fait fusionner phonétique et morphologie, cependant que la notion de phonème est soumise à une critique serrée, qui entend en démontrer l'inutilité, et même la nocivité. Ce que les tenants de la phonologie diachronique opposent à cela, c'est tout simplement l'idée que le système phonologique d'une langue se défend contre les changements (venus de l'extérieur : bilinguisme, emprunt, etc.) qui risquent de supprimer les oppositions utiles. Cette défense aboutit à des transphonologisations, à des apparitions de phonèmes, etc., ce qui montre bien qu'il existe un paradigme répondant d'une façon ou d'une autre aux atteintes du temps, et que par conséquent la phonologie diachronique n'est pas une vaine entreprise. Pour M. Hagège, la résistance, plus ou moins heureuse, du système au changement qui aboutirait à des confusions apparaît dans les exemples mêmes produits par M. Herman : si les flexions verbales se maintiennent mieux que les flexions nominales, entre le latin tardif et la période la plus ancienne des langues romanes, n'est-ce pas parce que la relève assurée dans le système nominal par le développement des prépositions et d'autres procédés analytiques concourt à une préservation des oppositions par des moyens morphologiques, alors que le système verbal, même s'il passe par un stade analytique

dans certains cas (futur périphrastique avec *habere*) doit maintenir, en conservant ou en retrouvant une tendance synthétique, des indices flexionnels nécessaires à la communication ?

M. Gsell fait état de la tendance actuelle en diachronie laquelle consiste de plus en plus à rendre compte des changements par les phénomènes d'interférences (multilinguisme). Il souligne, en outre, le danger qu'il y a à supprimer les distinctions de niveaux.

SÉANCE DU SAMEDI 14 JUIN 1975

Présidence de M. Jacques FAUBLÉE, 1^{er} Vice-Président

Membres présents : M^{mes} Cartier, Elbaz, Haanpää, M.-C. Hazaël-Massieux, Macorigh, Roth, Tchekhoff, Vildé-Lot, de Wangen; MM. Bouquiaux, Darbord, Faublée, Galand, Gouffé, Gsell, Hagège, Hasenohr, Haudricourt, Hazaël-Massieux, Hubert, Kassai, Mańczak, Margueron, Moïnfar, Sauvageot, Sepiha, Sindou, Touratier.

Invités : MM. J. Chopineau, Y. Sitbon.

Excusés : M^{mes} Bader, Galvagny; MM. D. Cohen, Lejeune, L'Hermitte et Perrot.

Élections. Sont élus membres de la Société : M^{lle} Françoise Berthet, M. Georges Charachidze, M^{mes} Anne-Marie Laurian-Loffler, Maria-Luisa Miazzi, M^{lle} Christiane Pilot, M. Raymond Savary, M^{me} Joyce de Wangen, le Département de Linguistique Générale et de Langues Nègro-Africaines de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Dakar (Sénégal), la Bibliothèque de l'Institut de Linguistique de l'Université de Groningen (Hollande) et la Bibliothèque Centrale de l'Université de Groningen (Hollande).

Présentations et élections. Sont présentés et élus :

M^{me} Simone ELBAZ, spécialiste de linguistique française et arabe, 8, square Henri Delormel, 75014 (présentée par M^{me} Tchekhoff et M. D. Cohen).

M. Denis AUTESSERRE, assistant à l'Université de Provence (Aix-Marseille I), Parc de la Petite Suisse, 87, Chemin des sables jaunes, Villa Sausanne 3, 13012 Marseille (présenté par MM. Faublée et Lazard).

Annonces. L'Administrateur fait part aux membres présents que dans l'après-midi du 6 juin, au cours d'une brève cérémonie à la fois émouvante et empreinte de la plus grande simplicité, les membres du Bureau ont remis à M. Émile Benveniste le volume des *Mélanges* qui lui était dédié. Les *Mélanges offerts à Émile Benveniste* constituent le volume n° 70 de la Collection linguistique. C'est un fort volume de 537 pages, comprenant 62 articles touchant à des domaines très divers (indo-européen, sémitique, négro-africain, etc.), deux photographies d'Émile Benveniste à sa table de travail dans une attitude qui pour ceux qui l'ont connu apparaîtra familière, sont reproduites; le volume s'achève par la liste des travaux d'Émile Benveniste.

L'Administrateur au nom de la Société adresse ses remerciements à notre Confrère M. Dj. Moïnfar pour le dévouement avec lequel il s'est consacré à la réalisation de ce beau volume qui a exigé de sa part de nombreuses démarches de toute nature.

Il indique que le volume des *Mélanges* sera vendu en librairie au prix de 200 F et que la liste des travaux d'E. Benveniste présentée sous la forme d'une brochure séparée, pourra être acquise au prix de 20 F.

L'état de santé de M. Émile Benveniste est évoqué.

L'Administrateur annonce la parution de *Stigmatologica* de notre Confrère Hubert, extrait des *Archivum Latinitatis Medii Aevii*, t. XXXVII-XXXIX, Bruxelles.

M. Faublée informe la Société de la tenue du prochain *Congrès des Orientalistes* en août 1976 à Mexico.

L'Administrateur annonce la publication de *Hamito-Semitic*, actes du colloque tenu à la S.O.A.S. de Londres du 18 au 20 mars 1970, réunis par James et Theodora Bynon aux éditions Mouton (Janua Linguarum, Series Practica, 200, 1975; 518 p.).

Exposé. M^{me} Marie-Christine HAZAËL-MASSIEUX, *Intonation, situation et contexte*.

L'étude de l'intonation est présentée très souvent comme relevant de la phonétique. Malgré quelques travaux proposant une phonologie de l'intonation, les résultats dans ce domaine ne sont encore que partiels.

A la lumière d'une théorie de la situation et du contexte, on propose ici une théorie de l'intonation comme ce qui permet l'intégration d'un message en contexte et en situation. L'intégration d'un message peut se faire par d'autres moyens qu'intonatifs (ex. : connotations marquées dans le lexique ou la morpho-syntaxe, usage de mots de « coordination », etc.), mais l'intonation est un procédé particulièrement économique auquel on recourt plus ou moins à l'oral selon le niveau de langue choisi.

La description de l'intonation proposée met en évidence son caractère physiologique et son caractère conventionnel, le langage étant précisément le domaine où l'homme a su utiliser les possibilités que lui offrait sa physiologie pour organiser des codes différents (les langues) ayant tous un soubassement physiologique identique, mais régis par des conventions différentes.

L'étude porte ici sur la mélodie. En partant d'une courbe de base, on « engendre » les diverses courbes fonctionnelles possibles, au moyen de quelques règles de réécriture qui manifestent des *types* d'intégration situationnelle ou contextuelle. La référence à des types généraux permet d'écarter une description trop phonétique et ouvre des perspectives pour une recherche d'universaux intonatifs.

Preennent part à la discussion MM. Faublée, Galand, M^{me} Tchekhoff, M. Gsell, M^{me} Macorig, MM. Hubert, Hagège et M^{me} Elbaz.

A la question de M. Faublée, dans quel contexte ont été effectués les relevés d'intonation, M^{me} Hazaël-Massieux précise que ceux-ci ont été réalisés au Congo-Brazzaville, qu'ils sont issus d'enregistrements de corpus suivis (radio, etc.). Elle ajoute qu'il s'agit ici de « propositions » concernant l'étude de la théorie de la situation.

M. Galand souhaiterait savoir si le changement d'intonation relève de l'« apport » ou du « support » (Ex. : *qui est venu? Pierre est venu*); enfin, la notion d'« intégration » exigerait quelques éclaircissements.

M^{me} Tchekhoff fait remarquer que l'expérimentation a porté essentiellement sur des faits français. Il lui paraît que l'anglais et l'allemand pourraient être des champs d'investigation intéressants du fait que la courbe d'intonation y est plus pertinente. Elle signale en outre, qu'en anglais la courbe descendante n'est pas le propre de la proposition assertive.

M. Gsell fait valoir que si M^{me} Hazaël-Massieux a le mérite de proposer une définition fonctionnelle de l'intonation à partir de la notion de situation qui renouvelle les définitions classiques (« actualisation et organisation de l'énoncé »), la méthode d'analyse n'est pas sans présenter quelques dangers du fait que M^{me} Hazaël-Massieux part d'un signifiant particulièrement ambigu : la courbe mélodique de base et ses modifications par les « connotations situationnelles », « indicielles » et « intentionnelles ». Les catégories proposées sont sujettes à discussion, la notion de situation recouvrant ici à la fois les modalités de l'énonciation (assertion, interrogation, ordre) et les attitudes subjectives du locuteur : où situer par exemple la « connotation d'évidence » ou celle de « distanciation » ? La distinction entre « indiciel » et « intentionnel » ne recouvre pas la distinction entre valeurs expressives et valeurs grammaticales modales, les valeurs expressives étant, elles aussi, très souvent intentionnelles. De plus, la classe des indices comprend chez M^{me} Hazaël-Massieux à la fois les véritables indices (marques du sexe, de l'origine sociale, géographique, etc.) et les icônes ou valeurs symboliques (patterns mélodiques de la joie, de la colère, de l'ironie, etc., cf. I. Fonagy et C. Magdics) venant à modifier une courbe « neutre ». En outre, les schémas mélodiques, qu'ils soient grammaticaux ou expressifs sont, dans toutes les langues, en partie motivés et en partie conventionnels dans des proportions variables, si bien qu'il existe souvent des « morphèmes d'intonation » et des « intonèmes » différents d'une langue à l'autre. Ainsi, le contour terminal descendant — — —, assertif en français, exprime en eskimo (d'après Rischel) une interrogation totale (yes — no question) et le schéma circonflexe inversé — — — une affirmation simple. Une théorie universelle semble donc assez fragile. Enfin, dans le cadre d'une organisation de l'information dans l'énoncé en « support-apport », très bien développée par M^{me} Hazaël-Massieux, il faut remarquer qu'il est difficile de déterminer à l'aide de critères formels ce qui est « support » (thème, « topic » ou « given ») et ce qui est « apport » (propos, « comment », « new »). Ainsi, dans « Pierre est arrivé » prononcé par ex. avec un schéma « émotionnel » ou « expressif » de colère, le « support », c'est l'arrivée de Pierre représenté par la chaîne segmentale et l'« apport » nouveau d'information : la fureur du locuteur représentée par le schéma mélodique « émotionnel », si bien que dans ce cas précis le véritable prédicat logique est exprimé par l'intonation.

M^{me} Macorigh s'interroge sur la possibilité d'une analyse formelle concernant les relations entre « support » et « apport ».

M. Hubert tient à exprimer l'intérêt particulier qu'il a éprouvé à l'exposé de M^{me} Hazaël-Massieux lequel s'avère proche de ses préoccupations personnelles de recherches, entre autres les liens existant entre les modulations mélodiques d'une langue donnée et l'origine des mélodies fixes adoptées dans les diverses cantillations existant de par le monde. Il semble, en effet, que ces mélodies systématisent, avec une certaine amplification tonique, les intonations habituelles de la langue utilisées; la détermination de celles-ci pourraient donc éclairer de façon décisive l'origine de la cantillation dont le chant syllabique demeure proche de la langue parlée en contraste avec le *iubilus* qui accumule plusieurs notes sur une même syllabe. Il lui demande de préciser en quel sens elle a exclu le rythme de ses recherches : par méthode d'élimination temporaire, dialectique ou exclusive ? S'agit-il de l'intensité, de la cadence, de la vitesse du débit, des pauses (où l'on retrouve la « ponctuation ») ? Il évoque alors la coutume monastique de la lecture *recto tono*. Il demande à M^{me} Hazaël-Massieux quelles sont les bases documentaires utilisées ? dialogues, textes lus, exposés improvisés ou variations d'énoncés sur un même sens ? Il ajoute, que dans une extension de ce type de recherches, il conviendrait de tenir compte de la place et de la nature des accents de mots et de phrases propres à chaque langue.

M. Hagège demande si, plutôt que de se lancer dans une quête, un peu aventureuse, d'universaux intonationnels (une certaine direction de la courbe, équivalant à un certain contenu), il ne conviendrait pas de caractériser les choix que fait chaque langue au sein des possibilités très nombreuses de l'intonation. Dans quelle mesure peut-on trouver des discriminants sûrs du rôle distinctif, en syntaxe et en sémantique, de certaines intonations dans une langue donnée ? Ainsi, en anglais, *this is easy for John to do* est la structure « obligatoire », mais on peut avoir aussi *this is easy to do, for John* (avec une pause, plus une intonation montante, chez de nombreux sujets, sur les deux dernières syllabes, le tout signalé, dans la forme écrite, par la virgule), quand on veut focaliser *for John*. Cela repose le problème du lien de l'intonation avec le phénomène d'opposition qu'il est à la mode d'étudier, aujourd'hui, aux États-Unis, sous les noms de *topic* et *comment* ou de *old* et *new*, etc. (en admettant

que ces couples recouvrent vraiment des choses comparables). En français, on peut intoner comme élément nouveau, par opposition à l'information présentée comme ancienne ou déjà connue, chacun des trois termes *Jean, est venu, hier*, dans trois énoncés différents où on voudra dire, respectivement, que ce n'est pas Pierre qui est venu, qu'il est venu, et non parti, etc., et que cela s'est fait hier et non avant-hier, etc. Qu'en est-il d'une étude de l'intonation dans laquelle on tenterait de rendre compte de cet usage proprement linguistique des faits prosodiques ?

M^{me} Elbaz demande quels sont les critères permettant la discrimination entre coordination et implication.

SÉANCE DU SAMEDI 15 NOVEMBRE 1975

Présidence de M. David COHEN, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Chanet, Da Matta Machado, Elbaz, Galvagny, Paris, Tchekhoff; MM. Bertrac, Bouquiaux, Cohen, Drenovac, Faublée, Galand, Gouffé, Haudricourt, Hiersche, Kochanowski, Lejeune, Margueron, Moïnfar, Perrot, Pinault, Rivierre, Rosén, Rousseau, Ruhlmann, Sauvageot, Sephiha, Serbat, Sindou, Zephir.

Excusés : MM. Lazard, Veyrenc.

Élection de la Commission des Finances. Sont élus membres de la Commission des finances MM. A. Haudricourt, R. L'Hermitte, R. Sindou.

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M. R. M. BYDŁOWSKI, diplômé de linguistique de l'Université de Jérusalem, titulaire d'une maîtrise de linguistique de l'Université de Paris, 110, boulevard Exelmans, 75016 Paris (présenté par M^{me} Bader et M. Rosén).

M^{me} Chantal GARNIER, 14, rue des Messageries, 75010 Paris (présentée par M^{me} Paris et M. Galand).

M. Georges B. MILNER, professeur à la School of Oriental and African Studies de l'Université de Londres, président

du Centre d'Études pour le Sud-Est asiatique, Gower Street, London WC1 (présenté par M^{me} Tchekhoff et M. Haudricourt).

M^{me} Françoise RIVIERRE-OZANNE, attachée de recherche au C.N.R.S., 22, rue Jean-Moulin, 93100 Montreuil (présentée par M^{me} J. Thomas et M. Haudricourt).

M^{me} Lyliane SZNAJDER, assistante à l'Université de Nanterre (Paris Xe), 84, rue Boileau, 75016 Paris (présentée par MM. Ch. Guiraud et Serbat).

M. William André Auquier WILSON, conseiller en matière de traduction pour l'Afrique Équatoriale auprès de l'Alliance Biblique Universelle (United Bible Society), B.P. 1133 Yaoundé (Cameroun) (présenté par MM. Bouquiaux et Manessy).

Library of Center for Educational Research and Development, P. O. Box 9336, Dikwaneh (Liban) (présentée par MM. Cohen et Sauvageot).

Annonces. L'Administrateur exprime le regret que cause à la Société le décès de nos Confrères Jean-Robert Simon, professeur à l'U.E.R. de langue, littérature et histoire des idées dans le monde anglo-américain de l'Université de Paris-Sorbonne, du R. P. Léon-Cyrille de Ruyck membre perpétuel, du R. P. François-Louis Lemoine, professeur à l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem.

M. Margueron informe la Société du décès de notre Confrère Bruno Migliorini. Né en 1896, il fut élu membre de notre Société le 21 juin 1928. Professeur de philologie romane à l'Université de Fribourg en 1934, puis d'histoire de la langue italienne à l'Université de Florence en 1938 jusqu'à sa retraite, il fut l'auteur de nombreux ouvrages dont les plus importants sont *Dal nome proprio al nome comune* (1927) et la *Storia della lingua italiana* (1960). Fondateur de la revue *Lingua Nostra* en 1939 et initiateur de la « Glottotecnica », Bruno Migliorini a joué en Italie un rôle analogue à celui de Ferdinand Brunot en France, suscitant maintes vocations, dirigeant de nombreuses thèses et études sur l'histoire de la langue. Il était un esprit précis, méthodique, scrupuleux, positiviste. Le caractère de l'homme affable et courtois, courageux aussi, était à la hauteur de ses éminentes qualités de chercheur et de professeur.

M. Faublée fait part du décès survenu le 30 octobre de notre Collègue Henri Boissin qui était membre de la Société depuis 1936. Retraçant sa carrière, il évoque les divers

enseignements qu'il créa, développa et anima à l'École Nationale des Langues Orientales : enseignements du serbo-croate, du slovène, du macédonien, d'albanais ainsi que de littérature yougoslave. Outre un lot important de traductions d'œuvres difficiles, on lui doit une grammaire de l'albanais, divers articles linguistiques. Il était sur le point d'achever une grammaire du macédonien. Henri Boissin avait une remarquable connaissance de la culture yougoslave sous tous ses aspects.

L'Administrateur donne lecture du programme des conférences que notre Confrère H. B. Rosén prononcera au Collège de France en ce début d'année universitaire. Il communique en outre la 1^{re} circulaire du XII^e Congrès International des Linguistes qui se tiendra à Vienne du 29 août au 2 septembre 1977.

Exposé. M^{me} Françoise BADER, *Le verbe « être » en tokharien et en italique*.

[Voir l'article publié dans le présent fascicule, et où est reprise et élargie la matière de cet exposé].

Prennent part à la discussion MM. Hiersche, Kochanowski, Lejeune, Rosén.

M. Hiersche se demande si l'osque *sim* doit être interprété comme une forme analogique de *sent*. Il fait observer qu'il conviendrait de procéder à une recherche sur l'histoire de chaque dialecte pour parvenir à une telle conclusion. Or, ici, il est fait référence à l'indo-européen.

M. Kochanowski demande que lui soit précisé le sens de « préverbe vide » ce que fait aussitôt M^{me} Bader en rappelant qu'il s'agit d'un terme traditionnel en grammaire celtique. M. Kochanowski évoque alors certains faits relatifs au tsigane.

M. Lejeune observe que la reconstruction de M^{me} Bader, quant à la genèse des flexions verbales i. e. historiquement attestées, appelle des précisions, qu'elle n'a pas assez clairement formulées, sur l'ordre de succession des événements préhistoriques invoquées. Cet ordre établi, il faudrait faire la part des innovations parallèles mais indépendantes, et des innovations dialectalement solidaires. En fait, ce type de recherches peut aboutir à remettre en cause la dialectologie de l'indo-européen.

M. Rosén, après avoir fait état de la richesse de l'exposé, souligne les implications dues à l'acceptation de la thèse de

M^{me} Bader qui conduisent à admettre que l'accentuation aurait joué secondairement au niveau des paradigmes; l'hypothèse aboutirait, en outre à une implication typologique, à savoir que le tokharien serait le seul idiome indo-européen où la copule serait assumée par un pronom.

SÉANCE DU SAMEDI 13 DÉCEMBRE 1976

Présidence de M. David COHEN, Président

Membres présents : M^{mes} Bader, Elbaz, Galvagny, Laurian-Loffler; MM. Banniard, R. Bernard, Cohen, Decaux, Delaporte, Erdödi, Faublée, Ferlus, Galand, Gentilhomme, Gouffé, Haudricourt, Kochanowski, Lampach, Lejeune, L'Hermitte, Mandin, Margueron, Moïnfar, Perrot, Petrov, Rosén, Rousseau, Ruhlmann, Sauvageot, Sephiha, Sindou, Veyrenc.

Invités : M^{me} Taborska; MM. E. Loffler, Salazar-Cano.

Excusés : M. et M^{me} François.

Élections. Sont élus membres de la Société : M. R. M. Bydowski, M^{me} Garnier, M. Georges Milner, M^{mes} Françoise Rivierre-Ozanne, Lyliane Sznajder, M. William A. A. Wilson, The Library of Center for Educational Research and Development, Dikwaneh (Liban).

Présentations. Sont présentés en vue d'une prochaine élection :

M^{me} Marie-José DERIVE, assistante à l'Institut de Linguistique Appliquée de l'Université d'Abidjan (Côte d'Ivoire), B.P. 8887, Abidjan (présentée par MM. Bonvini et Houis).

M. Jack FEUILLET, maître-assistant à l'U.E.R. de Langues Vivantes B de l'Université de Nantes; 19, rue du Calvaire de Grillaud, 44000 Nantes (présenté par MM. Fourquet et Veyrenc).

M^{me} Marie-Alexandrine MARTIN, chargée de recherche au C.N.R.S., Laboratoire d'Ethnobotanique du Museum, 45, rue Cuvier, 75005 Paris (présentée par M^{me} J. Thomas et M. Haudricourt).

M. Helmut RIX, professeur à l'Université, Institut für Sprachwissenschaft, Universitätsstr. 31, 8400 Regensburg (R.F.A.) (présenté par MM. Lejeune et Szemerényi).

M^{me} Hannah ROSÉN, chargée d'enseignement de Philologie classique à l'Université hébraïque de Jérusalem (Israël), 13, rue Brouria, IL-93184 Jérusalem (présentée par MM. Lejeune et Perrot).

Annonces. M. Perrot annonce que notre Confrère M^{me} Catherine Paris dirigera à l'Institut d'Études Linguistiques et Phonétiques de l'Université de Paris III, à partir de la présente année académique, un séminaire sur la langue basque.

M. Decaux informe la Société que M^{me} Taborska, professeur à l'Académie polonaise des Sciences traitera des dialectes kachoubes le mardi 16 décembre à 18 heures à l'Institut d'Études Slaves de la Sorbonne. Il signale, en outre, la création à Nancy d'un Centre de Recherches et d'Application pour aveugles.

M. Bouquiaux fait part de la tenue le mardi 16 décembre d'un séminaire portant sur quelques problèmes de linguistique comparative en négro-africain avec la participation de MM. Manessy, Meussen et Vorhoove.

Assemblée générale

Rapport financier concernant l'exercice 1975. Au nom de la Commission des finances M. R. Sindou donne lecture du rapport (comptes arrêtés au 30 novembre 1975).

Après avoir pris connaissance des comptes du Trésorier, la Commission des finances a arrêté les comptes de la Société pour l'exercice 1975 selon les plans suivants :

RECETTES

1.1.	Vente des Publications.....	58 581,67
1.2.	Cotisations.....	67 472,34
1.3.	Souscriptions aux Mélanges BENVENISTE.....	23 530,00
1.4.	Droits versés par la Maison DAWSON.....	5 053,56
1.5.	Subvention du CNRS.....	15 000,00
1.6.	Intérêts versés par la CASDEN.....	10 245,63
1.7.	Coupons, libéralités et divers.....	175,00
Total.....		180 058,20

DÉPENSES

2.1. Factures BONTEMPS (BSL, t. LXIX).....	102 939,56
2.2. Frais divers réglés par KLINCKSIECK.....	2 828,00
2.3. Factures SERVANT-CROUZET.....	1 830,00
2.4. Factures DAWSON-FRANCE.....	1 756,45
2.5. Versement à KLINCKSIECK pour le vol. n° 69 de la Collection linguistique.....	22 228,00
2.6. Versement à PEETERS pour les Mélanges BENVENISTE.....	25 000,00
2.7. Provision pour frais de correspondance et divers se rapportant aux Mélanges BENVENISTE.....	3 000,00
2.8. Frais de fonctions.....	3 000,00
2.9. Frais de secrétariat.....	2 700,00
2.10. Frais de séances.....	160,00
2.11. Dépenses d'administration, de bibliothèque et de trésorerie.....	2 912,97
2.12. Cotisation versée au CIPL.....	750,00
2.13. Taxes et droits de garde.....	37,03
2.14. Baisse sur titres.....	142,53
Total.....	169 284,54
	180 058,20
	—169 284,54

Excédent des recettes sur les dépenses..... 10 773,66

La balance actuelle des comptes s'établit ainsi :

Disponible de 1974.....	24 907,72
Dépôts et titres au 30.XI.1974.....	146 070,52
Excédent pour 1975.....	10 773,66
Avoir total.....	181 751,90

Cet avoir est représenté par :

Espèces.....	220,00
Compte de chèques postaux.....	2 920,13
Compte bancaire (Société Générale).....	23 124,85
Titres (Société Générale).....	657,47
Part nominale à la CASDEN.....	50,00
Dépôts et intérêts CASDEN.....	154 779,45
Avoir total.....	181 751,90

L'avoir total dont on dispose permet au plus juste à la Société de faire face à des obligations imminentes : 1) régler dans l'immédiat à l'imprimeur PEETERS d'une part le solde de la facture des *Mélanges Benveniste* (5 000,00 F environ), d'autre part les frais de fabrication du n° 71 de la Collection linguistique (prévision de 388 925 fb d'après une lettre de l'imprimeur du 17.6.74) ;

2) acquitter dans les prochaines semaines la facture BONTEMPS pour le tome LXX du *BSL*, dont le montant sera de 106 936,40 F (devis définitif du 24.11.75), tirés à part, et frais d'emballage et d'expédition restant en sus.

L'excédent des recettes au présent exercice s'explique par l'importance du chiffre de vente des Publications (I.I. = 58 581,67 F), qui se trouve exception-

nellement très supérieur aux dépenses engagées pour l'impression de nouveaux titres (2.5. = 22 228,00 F).

Le produit de la souscription aux *Mélanges Benveniste* (1.3. = 23 530,00 F pour 181 souscriptions) est voisin de l'acompte versé en 1975 sur la facture PEETERS (2.6. = 25 000,00 F), dont la plus grande partie (45 000,00 F) avait été réglée en 1974.

Quant au chiffre des cotisations (1.2. = 67 472,34 F), il est en net progrès par rapport à celui de 1974 (49 198,18 F y compris de nombreux rappels). Néanmoins, si l'on compare ce chiffre au montant de la facture BONTEMPS (2.1. = 102 939,56 F) on constate qu'il n'en couvre environ que les deux tiers, la subvention du CNRS, pourtant portée à 15 000,00 F, ne représentant qu'à peine la moitié de la différence.

Cet écart, dont de trop nombreux Sociétaires négligents portent la responsabilité, est préoccupant, et il crée une situation malsaine. Il ne faudrait pas que les Sociétaires exacts soient amenés à en supporter les conséquences.

De toute manière, un relèvement de la cotisation annuelle s'imposera à brève échéance, étant donné l'augmentation constante des frais d'impression du BSL. On notera en particulier que le coût de la feuille, fixé à 1 477,60 F pour 1974 et à 1 575,10 F pour 1975, sera en 1976 de 1 811,40 F (lettre de BONTEMPS en date du 3.XIII.1975), soit une augmentation voisine de 25 % en deux ans.

La Commission des finances exprime ses remerciements au Trésorier pour la compétence et le dévouement avec lesquels il s'est acquitté de sa tâche.

Les membres de la Commission des finances

Signé :

MM. A. Haudricourt, R. L'Hermitte, R. Sindou.

Le rapport financier est alors mis aux voix : il est adopté à l'unanimité des présents.

M. Lejeune fait observer que si la situation financière présente n'est pas désastreuse, elle suscite néanmoins de réelles inquiétudes. Le chiffre des cotisations est en progrès grâce au relèvement de celles-ci. Ce chiffre d'ailleurs aurait dû être supérieur à ce qu'il est sans les retards, les négligences — devenus maladie chronique — d'un trop grand nombre de nos Confrères. Il est à noter, en outre, un certain fléchissement des ventes des volumes de la « Collection linguistique » ; enfin, il faut compter avec l'augmentation constante et rapide du coût de l'impression, autant de facteurs rendant l'avenir incertain. M. Lejeune souligne qu'il n'a pas été envisagé pour l'année 1976 un relèvement du taux des cotisations, mais que cela ne saurait préjuger de ce qui sera décidé pour l'année 1977.

M. Bouquiaux demande si l'Imprimerie Bontemps est susceptible de recourir au procédé de photocomposition qui permettrait, selon lui, de parvenir à un prix de revient de l'impression du *Bulletin* inférieur d'un tiers à celui de l'impression traditionnelle.

Les divers moyens de pratiquer des économies sont évoqués : procédé d'impression, réduction du nombre des articles et des comptes rendus. M. Lejeune souligne sur ce dernier point que la conception actuelle du *Bulletin*, l'abondance des articles originaux et des comptes rendus répondent à ce qu'en attendent les lecteurs et que toute retouche importante ne pourrait être faite qu'à regret.

Élection du Bureau et du Comité de Publication pour 1976.

Élection du Bureau : sont élus (votants 33) par 32 voix, un bulletin blanc :

Président : M. J. Faublée.

1^{er} Vice-Président : M. L. Galand.

2^e Vice-Président : M. R. Sindou.

Secrétaire honoraire : M. E. Benveniste.

Secrétaire : M. M. Lejeune.

Secrétaire-Adjoint : M. J. Perrot.

Administrateur : M. S. Sauvageot.

Bibliothécaire : M^{me} F. Bader.

Trésorier : M. J. Veyrenc.

Élection du Comité de Publication : sont élus par 32 voix, un bulletin blanc, sur 33 votants :

MM. C. Hagège, A. Haudricourt, G. Lazard, J.-L. Perpillou, A. Rygaloff, A. Vaillant, L. Wagner.

Séance ordinaire

Exposé. M. Haïm Vidal SÉPHIHA, *Le judéo-fragnol, dernier-né du djudezmo*.

J'appelle *judéo-fragnol* le produit de la gallicisation d'abord lente, puis accélérée et, aujourd'hui, galopante du judéo-espagnol vernaculaire ou *djudezmo*.

Ce *judéo-fragnol* prend place dans la colonne II du tableau suivant présenté dans ma dernière communication sur « La problématique du judéo-espagnol ».

— I —

AVANT 1620

Judéo-espagnol calque
OU LADINO

— II —

Variétés de l'espagnol vernaculaire
péninsulaires

APRÈS 1620

Judéo-espagnol calque
OU LADINO

Judéo-espagnol vernaculaire
OU DJUDEZMO

Il se situe sous *djudezmo* dont il est issu. Mais si le *djudezmo* perpétuait l'espagnol vernaculaire péninsulaire d'avant 1492, restait bien hispanique malgré de nombreux emprunts aux langues des peuples hôtes, le *judéo-fragnol* dérive à la fois de l'espagnol et du français. Le processus commence surtout aux environs de 1870, lors de la création des écoles de l'« Alliance Israélite Universelle » dans l'Empire Ottoman dont les maîtres enseignent en français, langue de culture qui s'impose aux judéo-hispanophones (une « élite au départ ») et assaille leur *djudezmo* de toutes parts au point qu'y coexistent de remarquables archaïsmes hispaniques et des innovations audacieuses dues à l'impact du français. Ainsi, dans le journal *SALOM* d'Istanbul : la **delivransa** de la *ermoza sividad* [bel archaïsme à côté du néologisme *delivransa*] — la *gerra de üzür* [remarquez les *ü*], 'la guerre d'usure' — *i la noçe konseres de müzik fueron dados en diferentes partes de Istanbul*.

Ce judéo-fragnol n'est pas un créole. Les conditions de sa formation diffèrent de celles des créoles. Il n'est pas le produit de contacts purement oraux entre colons de toutes origines sociales et indigènes de toutes conditions. Il s'agit d'une colonisation au niveau de l'enseignement à une communauté essentiellement urbaine, ni villageoise, ni paysanne. Alors que l'espagnol dont est issu le *djudezmo* appartenait à un registre plutôt populaire, le français des maîtres se veut châtié, voire savant. Il sera adopté comme tel, puis adapté au *djudezmo*, selon des lois qu'il nous faudra établir.

Je ne puis étudier, ici, ce phénomène du point de vue diachronique, ce qui réclamerait beaucoup plus de temps et de documents s'échelonnant sur ces cent dernières années.

De plus, il me faudra exclure momentanément les documents oraux et m'en tenir à un corpus graphique, celui de *SALOM* en Turquie (caractères latins, mais ceux de l'alphabet turc contemporain) et celui de *La Luz de Israel* (caractères latins, mais graphie gallocentriste, ce qui ne va pas sans conflits que j'ai étudiés dans mes séminaires de ces dernières années).

Deux échantillons permettront de s'en faire une idée claire. *SALOM* : **Or**, *syertos empidimyentos i difikultades de orden administratif surgisaron* [les emprunts sont soulignés en gras — toute cette phrase calque exactement le français] *i el konsilyo fue forzado de arestar las demarses ofisyeles...*

LA LUZ DE ISRAEL : *Toparech riko assortimento de ropas en metro para dammas, jovenas i kreaturas... imprime en diferentes kolores... Sedas para tualetas de noche*. Ce qui n'est pas sans rappeler l'emprunt total *toilette* en castillan.

Cette gallomanie atteint même le sacro-saint judéo-espagnol calque ou *ladino*. Certes, le *ladino* des textes bibliques — sauf la version en *djudezmo* des missionnaires protestants — se maintient, mais d'autres textes liturgiques ont été revernacularisés au niveau du judéo-fragnol. Ainsi, cet extrait des « Chapitres des Pères » :

Ladino : *todo iisra el tienen parte a el mundo el venidero...*

Judéo-fragnol contemporain de Turquie : *todo Yisrael, lyenen parte en el mundo eterno.*

Sous l'anarchie apparente de ce nouvel état de langue s'organisent de nouvelles normes qu'il nous faut découvrir afin de mieux en comprendre les mécanismes et contribuer ainsi à la linguistique générale, sociale, psychologique ou appliquée (notamment dans le domaine de l'enseignement de l'espagnol aux francophones). C'est là ce que des judéo-hispanologues comme Wagner, Crews, Renard, etc., n'ont pas compris. Ils ont bien signalé la francisation du judéo-espagnol, mais s'en sont désintéressés dans la mesure où ils y voyaient un jargon sans règles ni lois. Il n'est pas en linguistique de phénomène dénué d'intérêt. C'est là ce que nous essaierons de montrer en étudiant le judéo-fragnol des points de vue suivants :

PHONÉTIQUE : surtout l'adoption/adaptation de [ã] et [ê] français (cf. le titre *Allonsanfan* d'un film italien récent) — l'accent tonique (*fasil* ou *fasil* ?), etc.

LEXICAL et MORPHOLOGIQUE : emprunts totaux ou plus ou moins réhispanisés — degré de francisation — rentabilité relative des formants *-dad*, *-ta* et *-lad* interférant avec l'it. *-la* et le fr. *-té*.

Déclin de l'hispaniseur verbal *-ear*.

polymorphisme : *perfekto*/*parfekto*, etc.

Emprunts totaux de chevilles comme *or*, *mais*, etc.

SYNTAXIQUE :

el diya el mas grande (le jour **le** plus grand) — cast. *el dia mas grande*

el vino (**il** *vint*) — cast. *vino*

dizele de venir (dis-lui **de** *venir*) — cast. *dile que venga*

de espando ke (**de** peur **que**) — cast. *por miedo de que* ou *no sea que*

vengo de komer (**je** *viens de* **manger**) — cast. *acabo de comer*

kuando a (**quant à**) — cast. *en cuanto a*
etc.

GÉNÉRISATION du type *fabrikas governemantalas* — *grev jenerala* — *la profeta* (le prophète) — *la problema* (le problème), mais *el pianisto* cast. (*el pianista*) — *el sosialisto* (cast. *el socialista*), etc.

Nouvelle tendance à la neutralisation par emprunts oraux totaux : *orden administratîf* — *problemas administratîf i ekonômik* — *las leyes demokratîk del paiz* — etc.

C'est à un inventaire aussi exhaustif que possible de ces gallicismes qu'il faut se consacrer. Celui-ci établi, on pourra distinguer divers judéo-fragnols et examiner dans quelle mesure celui de Turquie est renforcé par la gallomanie des turcophones.

Prennent part à la discussion MM. Lejeune, Decaux, Sindou, L'Hermitte, Hagège, Banniard.

M. Lejeune souligne que dans *klientela* et *klian* on est en présence d'un problème de distribution phonétique : [e] étant relevé sous l'accent et [a] en position atone. Quant à *proteslan*, il doit être considéré à part.

M. Decaux est étonné d'entendre que seul l'abandon de l'écriture hébraïque aurait permis l'introduction des phonèmes *ö* et *ü* alors que le judéo-espagnol possédait par exemple

un *z* étranger à cet alphabet. En réponse, M. Sephiha fait observer qu'il avait été créé des consonnes diacritées mais non des voyelles, celles-ci étant au contraire imparfaitement distinguées par l'écriture (confusion de *e* et *i* ainsi que de *o* et *u*).

M. Sindou note que la façon dont le djudezmo impose une accentuation *‘ia* à des noms qui, dans le droit fil de l'espagnol, devraient avoir *-ia*, fait penser à celle dont le français uniformise en *-i* des noms propres provençaux qui sont en *‘ia* ou en *-iá*. Si d'autre part *profeta* est féminin comme parfois en ancien espagnol, il est permis de dire qu'il en fut de même en ancien provençal pour les pluriels *prophetas* et *papas*.

M. L'Hermitte s'étonne de la forme *retornera* au lieu de la forme *retornara* attendue, sur le modèle de *kantara*. Il évoque l'existence de *volver* dont le futur est *volvera*. M. Séphiha répond qu'il s'agit de l'infinitif *retornar* qui normalement devrait donner *retornara* au futur d'autant plus que *volver* est quasiment inusité en judéo-espagnol et que *retornar*, création récente, s'est substitué à *abollar*, également en *-ar*, dont le futur est *abollara*. Or, c'est le *e* de *retornera* qui s'est imposé tout comme dans *guvernemantala* au lieu de *guvernamentala* (cast. *gubernamental*) à partir du fr. *gouvernementale*.

Après avoir fait remarquer que l'on avait affaire à une langue en pleine mutation, M. Hagège signale que dans *ningunos de eyos no vinieron* la négation est simple et non double. Ce à quoi, M. Séphiha rétorque qu'il en est ainsi en français qui sert de calque au judéo-fragnol : *personne n'est venu* (*ningunos no vinieron*), avec, en outre, une optique propre au judéo-espagnol : rendement de l'indéfini par un pluriel *ningunos*, ce qui prolonge le castillan *no vinieron* « ils ne sont pas venus » ou « on n'est pas venu ». Quant à savoir si le sujet parlant a conscience de l'opposition « négation double »/« négation simple », il conviendrait de faire une enquête tant auprès des francophones que des judéo-hispanophones pour se rendre compte que 85 % d'entre eux ignorent ce que l'on entend par là. Seul le modèle français intervient.

M. Banniard signale qu'une situation linguistique analogue à celle qui vient d'être décrite est attestée sur certaines parties de la frontière linguistique actuelle des parlers d'oc et des parlers d'oïl. Il en est ainsi au Nord-Est, au Nord et à l'Ouest de la Haute-Vienne tout comme au Nord de la Creuse où les parlers d'oc sont l'objet d'une pression considé-

nable de la part des parlers d'oïl (dont le français lui-même). Il s'ensuit un phénomène de désagrégation et d'hybridation linguistiques tout à fait comparable à celui subi par le judéo-espagnol. M. Hagège intervient pour faire remarquer qu'en Poitou et en Charente (oïliques), il s'agit d'un phénomène de diglossie.

SUR LA NOTION DE DISTRIBUTION DANS LA PHONOLOGIE DITE STRUCTURALE

SOMMAIRE. — *La notion de distribution a été créée en phonologie. Les auteurs qui lui ont donné son importance, surtout Swadesh et Harris, ont insisté en fait sur la distribution complémentaire et ont laissé plus ou moins de côté l'étude de la fréquence et celle de la distribution par incompatibilités. Mais, quoi qu'on prétende, jamais ils n'ont pu utiliser une méthode exclusivement distributionnelle. On tente ici de préciser le statut de la distribution sous ses diverses formes et de montrer, avec l'exemple de l'opposition entre voyelles et consonnes, la fécondité et les limites d'une procédure distributionnelle correctement conçue.*

I

En décembre 1950, Einar Haugen faisait devant la Société de Linguistique de Chicago la déclaration suivante : « C'est un trait caractéristique de la nouvelle approche mathématique que ce déplacement de l'accent d'insistance de l'IDENTITÉ à la DISTRIBUTION (...). Telle est peut-être la découverte principale faite par la linguistique moderne : qu'il soit possible de trouver des relations entre les éléments linguistiques en étudiant leur distribution » (revue *Language* 27 [1951], p. 216).

Pour apprécier la portée de cette innovation, on peut faire référence à la tradition européenne. Saussure, dont l'influence a été décisive, a fixé pour tâche première à la linguistique l'identification des unités, c'est-à-dire la reconnaissance de chaque élément de la langue à travers la multiplicité de ses manifestations; Hjelmslev dira : la recherche des invariants derrière les variantes. Mais au lieu qu'avant Saussure l'identité était plus ou moins conçue comme *essentielle* (substantielle), elle devient avec lui *relationnelle*. Par sa face sémantique comme par sa face phonique, l'unité linguistique renvoie

toujours à toutes les autres. Il n'est possible ni d'émettre, ni de comprendre un signe sans entrer dans le jeu global de la langue. Dans deux énoncés tels que *nous allons adopter une mode* et *nous allons adopter un enfant*, le mot *adopter* a deux sens différents et il ne peut être prononcé deux fois de suite sans quelque écart. On décide de négliger ces nuances en les attribuant à un signe unique. Mais cette identification renvoie à l'ensemble de la langue : si une certaine acception sémantique doit être accordée à *adopter* même si elle est très éloignée du sens habituel de ce mot, c'est seulement dans la mesure où aucun des signes coexistants (*accepter*, *prendre*, etc.), ne se trouve compatible avec cette nuance. Elle n'appartient à *adopter* que parce qu'elle n'appartient à aucun autre signe. « La plus exacte caractéristique des signes est d'être ce que les autres ne sont pas. » On peut donc préciser la notion d'identité relationnelle : l'identité est constituée par des *différences*, c'est-à-dire que les relations qui la constituent sont avant tout *paradigmatiques* et se manifestent par des *oppositions*. Cela soulève divers problèmes. Ainsi, dans l'optique de Saussure, le premier serait celui de l'identification d'un élément concret — d'un *fait de parole* —, autrement dit de son attribution à telle unité de *la langue* et non à telle autre : elle ne peut guère se faire que sur la base des traits de substance, s'il s'agit d'éléments phoniques, ou du recours à l'intuition d'un usager. Mais qu'on admette ou non la dichotomie saussurienne entre langue et parole, la recherche des identités abstraites demeure une tâche primordiale de la linguistique.

Or, tout en fixant les principes et les objectifs, Saussure n'avait pas proposé de procédure. C'est à ses successeurs, les phonologues de l'école de Prague, mais aussi Hjelmslev, que reviendra le mérite de définir la *commutation*, c'est-à-dire un moyen de trancher les cas incertains. Sans en examiner ici le mécanisme bien connu, on se bornera à rappeler qu'elle se fonde sur la relation constitutive du signe entre signifiant et signifié et à souligner qu'elle sert à établir les ensembles paradigmatiques. Le contexte est traité comme invariant aussi longtemps qu'il est possible, ce qui permet d'en réduire le rôle.

Pour l'analyse distributionnelle, au contraire, étudier une langue, c'est avant tout réunir un corpus aussi varié que possible d'énoncés effectivement émis par des utilisateurs de cette langue à une époque donnée. Puis, sans s'interroger

sur la signification des énoncés, on essaie de faire apparaître des régularités dans le corpus, afin de donner à la description un caractère ordonné et systématique et d'éviter qu'elle ne soit un simple inventaire. Le recours à la fonction et à la signification étant exclu, la seule notion qui serve de base à cette recherche des régularités est celle de contexte linéaire, ou d'*environnement*. Indiquer l'environnement d'une unité a_i dans un énoncé E , c'est indiquer la suite a_1, a_2, \dots, a_{i-1} , qui la précède dans E , et la suite $a_{i+1}, a_{i+2}, \dots, a_n$, qui la suit. De là, on passe à la notion de *distribution* : c'est l'ensemble des environnements où on rencontre une unité dans le corpus. L'unité ne se définit donc plus par son identité, même relationnelle, au sein d'un ensemble paradigmatique, mais par ses caractéristiques contextuelles.

Comme ce serait une tâche immense que d'examiner sous tous ses aspects la notion de distribution telle qu'elle a été définie et exploitée par le distributionalisme, la présente note se limitera à son utilisation par la phonologie. Il est patent que jusqu'à la naissance de la théorie générative, la plupart des concepts dont la linguistique fait usage ont été mis au point en phonologie. La distribution ne fait pas exception à cette remarque. Chemin faisant, on constatera que sous le terme unique de distribution, on décèle, parfois chez le même savant, une assez large diversité de conceptions. Si les différentes notions réunies sous cette étiquette ont une incontestable utilité, il n'est pas sûr qu'on puisse en tirer tout le bénéfice que le distributionalisme en a attendu. Nous nous efforcerons de montrer comment elles s'articulent et quelles sont les conditions à satisfaire pour leur mise en œuvre.

II

Le terme de *distribution* a été adopté en premier lieu par des linguistes américains. Mais, à ce qu'il semble, ni Boas, ni Sapir, ni Bloomfield ne l'utilisent dans un sens technique défini. Ainsi, s'il figure dans le célèbre *Language*¹ de Bloomfield, il est absent de l'index. Il veut dire à peu près agencement, répartition, avec ou sans référence nette à l'axe syntagmatique. Ainsi, quand « un locuteur étranger (...) ne distribue pas les traits non distinctifs selon notre habitude »

1. New York, 1933.

(p. 80), la formule implique qu'on ne les trouve pas aux mêmes endroits du même énoncé chez l'étranger et le *native speaker*. Ailleurs les choses sont moins claires : lorsque Bloomfield déclare (p. 103) : « l'anglais britannique méridional a à peu près le même système, mais la distribution des voyelles postérieures est différente en ce sens que les degrés de fermeture des voyelles dans des mots comme *up* et *odd* sont l'inverse des nôtres », il fait correspondre les voyelles postérieures d'aperture intermédiaire à un ensemble de formes signifiantes où elles figurent et il constate que selon les dialectes la répartition des voyelles entre les formes varie du tout au tout : dans un des dialectes, on trouve les voyelles les plus fermées là où dans l'autre on trouve les voyelles les plus ouvertes; explicitement la comparaison porte ici sur des ensembles de mots, non sur des énoncés; mais comme on peut toujours énumérer les listes que l'on compare, la possibilité d'une référence à l'axe syntagmatique n'est pas fermée. A l'inverse, voici un emploi sans ambiguïté, qui annonce ceux du distributionalisme post-bloomfieldien : « quand la fonction syllabique ou non-syllabique d'une sonante est déterminée par les phonèmes avoisinants (ou par le silence), la distribution est naturelle » (p. 121-122). Il s'agit bien ici d'une répartition sur l'axe syntagmatique, commandée par des relations de voisinage. Mais si on considère l'ensemble des emplois, le terme de *distribution* n'est ni fréquent, ni dépourvu d'ambiguïté. C'est une constatation d'autant plus surprenante que Bloomfield est souvent considéré comme le père du distributionalisme. Du moins on s'est appuyé sur telle ou telle de ses affirmations pour justifier le privilège conféré à la distribution : par exemple sur la phrase de *Language* qui considère comme non pertinentes (« *irrelevant to the structure of the language* » : p. 129) les classifications de phonèmes fondées sur les traits distinctifs. Dans *Language*, les relations syntagmatiques sont visées plutôt par le mot de structure, cependant assez rare, que par le mot de distribution, ce qui explique pourquoi, par la suite, *structuralisme* et *distributionalisme* seront souvent pris comme des équivalents.

C'est Morris Swadesh qui en 1934² introduit la distribution comme un terme technique de la phonologie. Il ne s'agit pas à ses yeux, semble-t-il, d'une innovation absolument essentielle. D'abord la distribution est une caractéristique du phonème parmi d'autres, il ne lui accorde aucun privilège particulier. Ensuite, en disciple de Sapir, il estime que les phonèmes ont une réalité psychologique : ce sont des *percepts*, des unités de perception, et les difficultés qu'éprouve à les reconnaître un descripteur étranger (Swadesh s'intéressait aux langues amérindiennes, spécialement au chitimacha) n'engagent nullement leur nature. Il essaie avant tout d'élaborer des moyens heuristiques qui permettent, en présence d'une langue inconnue, d'établir l'inventaire de ses phonèmes et ensuite de les définir. Son bref article ne se donne pas pour un traité systématique et on doit en tenir compte pour apprécier équitablement ses propositions. Toutefois, comme elles ont rencontré une large audience en Amérique, elles méritent d'être examinées de près. En insistant — à juste titre — sur le caractère fondamentalement différentiel des phonèmes et en faisant valoir que cette fonction ne s'exerce que dans le cadre du mot et de la phrase, donc des unités syntagmatiques, il attirait l'attention sur l'importance de l'environnement.

Chez lui, la distribution comporte trois aspects, d'importance très inégale. Selon le premier, la distribution d'un phonème se caractérise par sa fréquence relative : dans une langue donnée, il y a des phonèmes fréquents et des phonèmes rares. De soi, le lien de la fréquence avec l'environnement est très lâche ; elle peut être établie sans qu'on ait spécifié l'environnement autrement qu'en dénombrant les occurrences dans un corpus ; la place relative des divers phonèmes, autrement dit leur arrangement, est alors laissée de côté. De plus, Swadesh ne tire de la fréquence aucun critère de reconnaissance ou de classement des phonèmes et il considère comme relativement secondaires les renseignements que l'on peut obtenir sur elle. Cela explique sans doute pourquoi il n'affine pas beaucoup cette notion : ainsi il ne tente pas de distinguer les diverses fréquences d'un même phonème dans

2. « The Phonemic Principle », dans la revue *Language* 10, p. 117-129 ; reproduit dans M. Joos (ed.), *Readings in Linguistics*, 2^e édition, New York, 1958, p. 32-37.

les diverses positions, ce qui lui aurait permis, s'il l'avait voulu, de relier le premier aspect au second.

Sous le second aspect, la distribution d'un phonème se caractérise en effet par l'absence du phonème dans certaines positions (*positional limitations*). Il aurait été possible de considérer que l'absence équivaut à la fréquence zéro, à condition d'envisager la fréquence d'un phonème non pas globalement, mais position par position. Or Swadesh ne s'engage nullement dans cette voie. Il parle successivement de la fréquence relative et de la défektivité, c'est-à-dire du cas où un phonème n'apparaît pas dans de nombreuses positions, sans mettre en lumière la relation pourtant évidente qui unit les deux notions (la défektivité d'une unité fait baisser sa fréquence relative). S'il s'est posé une question, ce qui n'est pas certain, il pouvait répondre qu'entre fréquence zéro et fréquence positive il y a une différence d'ordre qualitatif que masquerait la quantification. Toujours est-il que sous son second aspect la distribution signifie, d'après lui, que chaque phonème peut être différencié des autres par la liste des positions dont il est exclu (*range of distribution*), ce qui implique qu'on spécifie ces positions : par exemple, en anglais, /l/ n'apparaît pas après une occlusive dentale à l'initiale d'un mot. Remarquons entre parenthèses qu'on obtiendrait les mêmes informations en spécifiant les positions où le phonème est admis; entre les deux procédés, le choix doit être guidé par des raisons d'économie : quelle est la liste la plus courte ? Mais ce qu'ils ont en commun est plus important que ce qui les distingue : dans l'ensemble que constituent par réunion toutes les positions possibles dans la langue, il faut pour chaque phonème opérer une partition entre deux sous-ensembles complémentaires, celui où il est attesté et celui dont il est exclu; il suffit de définir l'un pour que l'autre se trouve défini *ipso facto*. L'attention est ainsi portée sur l'environnement spécifique, qu'il faut soit énumérer, soit caractériser d'une manière quelconque, en tous cas identifier. Mais sous ce second aspect Swadesh n'exploite pas davantage la distribution; il ne fonde directement³ sur elle

3. Un critère au moins la concerne négativement, celui de « l'association constante » : « quand une série d'éléments phonétiques apparaît constamment ensemble, ils constituent un complexe phonématiquement unitaire » (p. 123). Autrement dit, il n'est pas possible qu'un phonème soit, à droite ou à gauche, l'unique environnement attesté d'un autre phonème.

aucun critère, sans doute parce qu'ainsi conçue, elle permet plutôt de caractériser les phonèmes déjà identifiés que d'opérer l'identification.

Le troisième aspect, à la fois proche et différent du second, reçoit de Swadesh le nom de *distribution complémentaire*. La distribution complémentaire n'a elle non plus rien à voir avec la fréquence quantifiée, elle ne s'établit que sur la base d'une opposition (Swadesh dit *contrast*) entre présence et absence. Elle ne caractérise pas les phonèmes les uns par rapport aux autres, comme la distribution sous son second aspect, mais elle sert à regrouper les variantes d'un même phonème et Swadesh en fait usage pour découvrir les phonèmes. Soient deux éléments *a* et *b*; ils sont (ou plutôt ils peuvent être, car il faut satisfaire une autre condition, d'ordre différent, dont il sera question plus bas) en distribution complémentaire lorsque jamais on ne trouve *a* dans un environnement où on pourrait trouver *b* et inversement. Employons un vocabulaire qui, sans être celui de Swadesh, aide à tirer les choses au clair : la distribution serait complémentaire au sens que ce dernier terme possède dans la théorie des ensembles, c'est-à-dire que si l'on prend pour environnement référentiel la réunion des environnements de *a* et des environnements de *b*, chacun des deux sous-ensembles est le complémentaire de l'autre, étant donné que leur intersection est vide (ils n'ont aucun élément commun).

Ici une observation s'impose. L'environnement choisi comme référentiel est sujet à caution, car généralement la langue fournit des positions où on ne trouve ni *a* ni *b*. En anglais, [h] et [ŋ], sans remplir la condition à laquelle il a été fait allusion ci-dessus, sont pour le reste en distribution complémentaire, puisque l'un est confiné à la position initiale dont l'autre est exclu; mais il faut faire abstraction de la position préconsonantique, où ni l'un ni l'autre n'apparaissent. Si l'on prend pour référentiel l'ensemble des environnements attestés dans la langue, l'expression de distribution complémentaire désignerait sans plus des sous-ensembles disjoints, non une partition de l'ensemble (une partition ne doit laisser en dehors d'elle aucun élément de l'ensemble). A nos yeux, cette restriction empêcherait déjà que la distribution complémentaire fût à elle seule un critère décisif. Swadesh a donc raison de ne pas le prétendre. Son seul tort est sans doute d'avoir préféré l'expression de « distribution complémentaire » à celle, moins ambitieuse et plus précise,

d'éléments « mutuellement exclusifs » que lui fournissait Daniel Jones⁴. Il souligne lui-même certaines difficultés d'application de son critère, par exemple qu'un élément *a* peut se trouver en distribution complémentaire avec, non pas un, mais deux éléments *b* et *c* qui, eux, ne sont pas l'un par rapport à l'autre en distribution complémentaire, de sorte que le critère ne permet pas de déterminer si *a* doit être regroupé avec *b* ou avec *c* : en anglais, c'est le cas du [p] de *speech*; il se trouve en distribution complémentaire avec [p^h] et [b], qui, eux, peuvent figurer dans les mêmes positions.

Le critère de la distribution complémentaire doit donc s'articuler sur d'autres, qui le précèdent et éventuellement le suivent. Ainsi Swadesh refuserait d'admettre que [h] et [ŋ] sont en distribution complémentaire, parce que leurs propriétés phoniques sont trop différentes. Une condition d'ordre phonétique complète en effet la condition liée à l'environnement : les éléments auxquels s'applique le critère doivent être des « types phoniques semblables ». Et lorsqu'il est intervenu, on peut avoir, comme dans le cas des « types phoniques » anglais [p], [p^h] et [b], à faire jouer de nouveaux affinités phoniques, pour lever les incertitudes qui subsistent encore : sur la base d'une sourdité commune, qui les différencie de [b] sonore, [p] et [p^h] seront rattachés à un même phonème.

C'est ainsi que Swadesh propose de résoudre le problème des variantes conditionnées (*conditional variants*), dites encore variantes positionnelles (*positional variants*). Dans cette conception, certaines difficultés ne surgissent pas ou du moins elles sont aisément susceptibles d'une solution : ainsi celle de la définition des environnements. Si l'on veut établir l'inventaire des unités phoniques de la langue à partir de leurs environnements, il faut être en état de distinguer les unes des autres les diverses positions, donc de les caractériser, finalement de les identifier. En se servant à la fois de classes phonétiques et de classes distributionnelles, Swadesh se donne le moyen de définir les secondes à partir des premières, quitte à reprendre ensuite sur de nouveaux frais la classification première, pour tenir compte des indications tirées de l'environnement; c'est un processus dialectique, non un cercle.

4. « On Phonemes », TCLP IV, p. 74-79. Swadesh le cite dans sa bibliographie.

Swadesh ne se contente pas naturellement de la recherche des affinités phoniques ni de l'étude de la distribution complémentaire. Il donne une place à part au critère dénommé test de substitution, qui est essentiellement paradigmatique; ce test consiste à procéder à des substitutions de sons dans un mot qu'on soumet à un informateur. Trois cas se présentent alors : ou bien l'informateur ne réagit pas négativement, auquel cas la substitution ne dépasse pas la latitude articulaire (*range of deviation*) que comporte la réalisation du phonème; ou bien il se montre gêné, auquel cas il s'agit d'une distorsion importante, d'un son inhabituel dans la langue considérée; ou bien il a le sentiment d'avoir affaire à un autre mot et alors le son est à rattacher à un autre phonème. Cette méthode a beaucoup de ressemblance avec ce que la phonologie européenne appelle commutation, à ceci près que la commutation n'opère pas en principe sur des sons artificiels, mais sur des phonies effectivement attestées, et qu'elle fait explicitement appel aux différences de signifiés pour déceler les différences de signifiants. Mais l'essentiel est que grâce au test de substitution Swadesh a le moyen de repérer les différences pertinentes, c'est-à-dire d'isoler les diverses variantes qui *dans une position donnée* appartiennent à des phonèmes différents. C'est donc un critère paradigmatique et chez Swadesh il a le pas sur le critère syntagmatique qu'est la distribution complémentaire.

. * .

Dressons rapidement le bilan de ces propositions. Elles sont réalistes et efficaces. En tous cas, elles s'efforcent d'allier les données d'ordre intrinsèque, fondées sur la phonétique, aux données tirées de l'environnement sans conférer à aucune un privilège exclusif; elles ont incontestablement un fondement fonctionnel. Il faut toutefois souligner qu'à la même époque le Cercle linguistique de Prague se donnait des moyens au moins aussi élaborés en recourant aux notions de *système* (on ne disait pas encore *structure*) et de *trait pertinent*. Les avantages de cette technique apparaissent lorsqu'il s'agit de regrouper les variantes figurant dans diverses positions. Dans chaque contexte, la commutation fait apparaître un sous-système de variantes s'opposant entre elles. A l'intérieur de ce sous-système, les relations entre variantes phonématiques sont précisées par l'analyse en traits

pertinents. Cette procédure permet de rapprocher les divers sous-systèmes sans se laisser duper par des ressemblances superficielles : des variantes phonétiquement identiques, attestées dans des positions différentes, peuvent très bien devoir être rapportées à des phonèmes différents⁵ parce que l'identité substantielle n'est jamais décisive : le dernier mot revient aux considérations fondées sur les relations paradigmatiques entre les éléments. Mais l'environnement n'en est pas ignoré pour autant, comme on vient de le voir. Sans compter la notion de neutralisation, devant laquelle la linguistique américaine s'est toujours montrée réticente, l'école de Prague donne sa place à l'étude de ce qu'elle appelle les combinaisons ou groupements de phonèmes. Et elle la distingue clairement de l'étude statistique, c'est-à-dire de l'étude des fréquences. Quant à la distribution complémentaire, elle est sous-jacente à la notion de variante combinatoire et elle fonde la 3^e règle proposée par Troubetzkoy pour l'établissement des variantes⁶.

Il est donc tout à fait étrange que, dans son compte rendu⁷ des *Grundzüge*, Zellig Harris prétende que « la neutralisation (...) est le seul problème distributionnel analysé par Troubetzkoy ». C'est faire bon marché des chapitres sur la statistique phonologique et sur les groupes de phonèmes (*Phonemverbindungen*) où on trouve, par exemple, une classification des consonnes du grec ancien d'après leurs aptitudes combinatoires. Dès 1935, W. Freeman Twaddell⁸ avait su s'inspirer plus heureusement à la fois de Swadesh, de l'enseignement de Bloomfield et de la tradition saussurienne pour élaborer une conception relationnelle du phonème : les *micro-phonèmes* propres à une position donnée sont regroupés

5. En danois, [a] au contact de /r/ et [a] ailleurs appartiennent à des phonèmes différents, car le système vocalique du danois distingue quatre degrés d'aperture ; or [a] ne comporte le trait d'aperture maximale que quand il n'est pas au contact de /r/ ; en effet, au contact de /r/, il commute avec une réalisation plus ouverte. Sur cet exemple, voir A. Martinet, *Éléments de linguistique générale*, Paris, 1960 et rééditions, § 3-9.

6. N. S. Trubetzkoy, *Grundzüge der Phonologie*, TCLP VII, Prague, 1939, p. 44 sq. (= p. 50 de la traduction française, *Principes de phonologie*, Paris, 1949).

7. Revue *Language* 17 (1941), p. 345-349. Mais en 1951 (*Methods in Structural Linguistics*, p. 147 n. 49 : voir notre note 15), la référence à Troubetzkoy n'est plus assortie des mêmes réserves.

8. *On Defining the Phoneme*, Language Monograph, n° 16 ; reproduit dans M. Joos, *Readings in Linguistics*², p. 55-79.

en *macro-phonèmes* grâce à une procédure qui n'écarte ni la distribution, ni les oppositions phonétiques de statut fonctionnel. Or c'est à cette convergence des critères que, pour des raisons de principe, une partie des linguistes américains se refuseront. Dans le compte rendu déjà cité, Harris affirme avec force « que les oppositions (*contrasts*) phonétiques et distributionnelles sont méthodologiquement différentes et que seules les oppositions distributionnelles sont pertinentes tandis que les oppositions phonétiques ne le sont pas ». Un tel parti pris le conduit à écarter les *distinctive features* dont pourtant Bloomfield avait fait état, concurremment avec la linguistique européenne, parce que les traits distinctifs ne peuvent se déduire d'une étude purement distributionnelle.

Mais par « distribution » que faut-il entendre ? On a vu que sous ce nom Swadesh avait réuni trois traits de la structure linguistique qui ne sont pas sans rapport, mais qui ne constituent pas forcément les aspects interdépendants d'un concept unique. Or si dans la linguistique américaine l'influence de Swadesh sur les méthodes de recherche a été considérable, le terme n'a pratiquement jamais été employé avec cette triple valeur et les trois notions ont fait l'objet d'un traitement inégal. La première, l'étude des fréquences, n'a d'abord joué aucun rôle dans les discussions sur la théorie linguistique : il faut attendre les années cinquante pour que des calculs rigoureux commencent à intervenir dans l'évaluation des unités structurales. Cependant, alors que Bloomfield n'avait pas utilisé le terme de distribution pour désigner le « calcul des fréquences relatives et des combinaisons de phonèmes »⁹, Voelker s'en est servi dès 1934 dans le domaine de la statistique appliquée aux éléments phoniques¹⁰. Quant à la distribution qu'on pourrait appeler par incompatibilités ou encore par sélection, elle a été elle aussi négligée, malgré l'importance que Sapir et Bloomfield avaient attachée à la définition des phonèmes par leurs combinaisons et leurs positions. Dans les travaux théoriques de Bloch, Hockett et Harris, les traits en question sont ordinairement analysés en rapport avec la structure du mot et non comme base pour le classement des phonèmes. De toute évidence, c'est

9. *Language*, p. 136.

10. « Phonetic Distribution in Formal American Pronunciation », dans *The Journal of the Acoustical Society of America*, vol. 5 (avril 1934), p. 242-246.

le concept de distribution complémentaire qui a attiré sur lui l'attention.

* *

Ainsi Bernard Bloch et George L. Trager, dans *An Outline of Linguistic Analysis*¹¹, accordent trois pages à la distribution complémentaire, sur un ouvrage qui en comporte seulement 82. L'objectif de la description phonologique est auparavant clairement défini en des termes que ne désavouerait aucun phonologue européen : il faut partager « toutes les différences phonétiques en deux sortes, les différences distinctives (...), capables de différencier un sens d'un autre, les différences non distinctives, jamais utilisées dans ce but » (p. 38), en comparant les sons dans des « positions semblables ». Seulement, les auteurs passent sous silence, sans s'expliquer davantage, toute espèce d'opération fondée sur la substitution des sons et ils proposent une procédure indirecte consistant à regrouper en un même phonème tous les sons « phonétiquement semblables ».

Dans des articles ultérieurs, Bernard Bloch retouche cette première esquisse de théorie phonologique dans un sens plus délibérément distributionaliste. Tout en avouant que « la signification est d'une utilité si évidente comme raccourci dans la recherche phonologique (...) que tout linguiste qui refuserait de l'employer perdrait en grande partie son temps », il tente de tirer la différenciation de la distribution, « évitant ainsi tout critère sémantique ou psychologique »¹². On voit alors apparaître la notion d'*environnement* explicitement définie¹³. La distribution est l'ensemble des environnements propres à un ou à plusieurs segments. Mais chez Bloch les segments étudiés ne dépassent pas le niveau des allophones. La distribution n'a donc rien à voir ni avec la fréquence, ni avec les aptitudes ou inaptitudes combinatoires des phonèmes, qui continuent à être caractérisés en termes articulatoires. Elle est donc fondée sur la distribution complémentaire,

11. Baltimore, 1942.

12. Ces deux citations sont tirées d'un article paru dans la revue *Language* 24 (1948), p. 5, « A Set of Postulates for Phonemic Analysis ». Dans quelle mesure Bloch a-t-il le sentiment d'avoir atteint son objectif ? Il admet que quelques-unes de ses propositions « ont besoin d'une mise au point et d'une simplification » : *Language* 29 (1953), p. 60.

13. Revue *Language* 24 (1948), p. 22.

dont Bloch établit le cadre logique : la *distribution complémentaire* (exclusion distributionnelle : plusieurs éléments n'ont aucun environnement en commun) est une des quatre possibilités de la *distribution relative*, les trois autres étant la *distribution coïncidante* (équivalence distributionnelle : plusieurs éléments ont en commun tous leurs environnements), la *distribution incorporante* (inclusion distributionnelle : tous les environnements d'un élément sont admis par l'autre, mais non l'inverse), la *distribution recouvrante* (intersection distributionnelle : une partie seulement des environnements de chaque élément sont admis par l'autre ou par les autres)¹⁴. La distribution sert donc seulement à intégrer les allophones aux phonèmes.

*
* *

Dix ans après son compte rendu de Troubetzkoy, Zellig S. Harris élargit sensiblement les perspectives. Nous nous en tiendrons à son manuel *Methods in Structural Linguistics*¹⁵, qui en fait le maître de l'analyse distributionnelle, car il y présente de façon tout à fait explicite un corps de définitions et d'opérations. Lorsqu'il parle de distribution, Harris ne fait jamais référence à la distribution par fréquence. Les quelques passages¹⁶ où il évoque incidemment la probabilité d'un élément ne contredisent pas cette affirmation. Il suffit donc d'examiner comment il utilise les autres formes de distribution.

14. Revue *Language* 29 (1953), p. 60.

15. Chicago, 1951 ; nombreux tirages, mais à partir du 4^e, l'ouvrage est intitulé *Structural Linguistics*. Dans ses articles immédiatement postérieurs, « Discourse Analysis » (*Language* 28 (1952), p. 1-30 et 474-494 ; traduit dans *Langages*, n° 13, mars 1969, p. 8-45), « Distributional Structure » (*Word* 10 (1954), p. 146-162), « From Phoneme to Morpheme » (*Language* 31 (1955), p. 190-222), « Co-occurrence and Transformation in Linguistic Structure » (*Language* 33 (1957), p. 283-340), il n'introduit pas de nouveauté essentielle concernant l'analyse phonématique. En revanche on y voit apparaître, à un autre niveau, la notion capitale de transformation ; à notre sens, elle constitue un ajout extérieur au distributionalisme pur. Quant à l'œuvre plus récente de Harris (tout spécialement *Mathematical Structures of Language*, New York, 1968 ; traduction française *Structures mathématiques du langage*, Paris, 1971), elle est surtout consacrée à l'élaboration de modèles mathématiques formalisant a théorie antérieure.

16. Ainsi p. 40 n. 17. On peut donc considérer comme un simple vœu l'allusion faite en conclusion (p. 374) à l'importance d'une étude portant sur la fréquence des éléments et des groupes. Dans *Mathematical Structures of Language*, Harris ne s'intéresse pas davantage à la fréquence d'occurrence.

La distribution complémentaire joue chez lui le rôle qui lui a été attribué précédemment : elle sert à regrouper les variantes combinatoires (*positional variants*) d'un même élément linguistique. En phonologie elle permet d'attribuer à un même phonème des segments différents, à condition qu'ils n'aient jamais le même environnement. Sur ce point, Harris ne se distingue pas foncièrement de ses prédécesseurs, sinon par l'utilisation plus poussée qu'il fait de la méthode. Un principe général gouverne selon lui l'effort du linguiste : il faut réduire autant que possible le nombre des entités linguistiques et pour cela s'efforcer d'éliminer les idiosyncrasies distributionnelles, ce qu'il appelle les limitations d'occurrence (*limitations, restrictions of occurrence*). C'est pourquoi le descripteur, après avoir établi — nous y reviendrons plus loin — un premier découpage des segments d'expression, continue sa démarche en caractérisant la distribution de chacun et en regroupant ceux dont la distribution est différente, mais complémentaire. Si toutes les différences de distribution pouvaient être ramenées à ce type, les phonèmes ne se distingueraient jamais par la distribution, puisqu'ils pourraient tous figurer dans n'importe quel environnement ou seraient tous sujets aux mêmes limitations; en d'autres termes, ils jouiraient tous de la même liberté d'occurrence (*freedom of occurrence*). S'il est exclu qu'on puisse aller jusque-là, Harris exploite malgré tout le procédé au maximum en débordant le cadre segmental : d'où les unités phonologiques supra-segmentales que sont pour lui les « contours » ou encore les « composants longs » (*long components*).

On remarquera que chez lui la distinction dont nous avons fait état entre la distribution complémentaire et la distribution par incompatibilités tend encore une fois à s'abolir, au bénéfice de la première. La distribution complémentaire, si elle suppose une caractérisation distributionnelle des segments, s'intéresse seulement à un certain type de différence distributionnelle, la distribution mutuellement exclusive, qu'elle élimine par regroupement des segments en cause. Au contraire, la distribution par incompatibilités s'appuie sur les autres différences distributionnelles, celles qui subsistent une fois établi l'inventaire des phonèmes. Mais Harris laisse de côté cette opération résiduelle. C'est un peu paradoxal parce que, dans une optique distributionnaliste, les différences linguistiques entre éléments se manifestent avant tout par

des différences dans la distribution¹⁷; on devrait en conclure que, même quand le descripteur fait effort pour éliminer les différences de distribution, ce sont les différences irréductibles qui présentent de l'intérêt, puisqu'elles correspondent à des propriétés fondamentales des unités. Pourtant, dans le livre de Harris, du moins tant qu'on n'a pas abordé le niveau des morphèmes¹⁸, l'accent est constamment mis sur l'élimination des restrictions d'occurrence au profit d'une liberté d'occurrence maximale. L'étude de la distribution se donne donc pour fin son propre dépassement, ce qui est bien le genre d'opération auquel se livre la distribution complémentaire. Accessoirement la recherche des spécificités distributionnelles guide la distribution complémentaire en ce sens que, devant plusieurs regroupements possibles aboutissant à des stocks différents de phonèmes, on doit déterminer son choix en s'appuyant (entre autres) sur les symétries qu'on relève dans la distribution des segments.

Quel statut théorique la distribution ainsi conçue reçoit-elle chez Harris ? Dès les premières pages de son livre, il pose une équivalence entre linguistique descriptive, dite encore linguistique structurale ou linguistique tout court, et méthode distributionnelle. Malgré les nuances apportées en introduction, la distribution est donnée comme l'unique critère de pertinence : « *The Criterion of Relevance* » (p. 5). Pourtant, avant d'utiliser systématiquement des procédures à base distributionnelle, il a fallu effectuer deux opérations préliminaires : la segmentation des énoncés (*segmentation of utterances*) et l'établissement des variantes libres (*setting up of free variants*). Dans les chapitres qui leur sont consacrés (chapitres 3 et 4), la distribution ne joue qu'un rôle occasionnel. Nous avons donc à apprécier l'importance méthodologique des procédures utilisées avant que le critère de la distribution n'occupe le devant de la scène. La tâche n'est pas aisée parce que la démarche très discursive adoptée par Harris éparpille les affirmations théoriques. En fait Harris recourt à deux moyens qui se complètent, l'analyse phonétique conduisant

17. Voir d'ailleurs ce que dit Harris lui-même à propos des unités significantes : *op. cit.*, p. 7 n. 4.

18. En effet, « les morphèmes peuvent être considérés soit comme exprimant les limitations de distribution des phonèmes, soit (ce qui en fin de compte revient au même) comme des éléments choisis de telle sorte que, quand on se sert d'eux pour décrire des énoncés, il apparaît que beaucoup d'énoncés ont la même structure » : *op. cit.*, p. 363.

à dégager les traits du discours (*features of speech*) et le test d'équivalence (*test of equivalence*, dit encore *test of substitutability*).

Il convient d'insister un peu sur ce test, qui entretient avec celui de Swadesh un rapport évident de filiation. Conformément au postulat bloomfieldien¹⁹ selon lequel les usagers de la langue savent intuitivement quand deux énoncés sont identiques en forme et en sens, on peut recourir à un informateur pour savoir si deux expressions sont la répétition l'une de l'autre — Harris dit alors qu'elles sont équivalentes — ou si elles sont différentes. Contrairement à bien des structuralistes américains, il ne prétend pas que ce test évite entièrement le recours au sens (*meaning*)²⁰, mais seulement qu'il le réduit au minimum. La reconnaissance des énoncés équivalents permet naturellement de regrouper les variantes libres. Encore cette opération suppose-t-elle que, sur une base phonétique, on ait décelé des différences entre les segments, sans quoi le terme même de variante est sans signification. Les mêmes réflexions valent pour les variantes combinatoires, domaine de la distribution complémentaire. Du reste Harris ne le nierait pas plus que Swadesh, à preuve les nombreux passages où l'analyse s'appuie sans fard sur la phonétique²¹. Nous pouvons en conclure que le test d'équivalence ne donnerait pas de résultats utilisables en dehors de renseignements sur la substance phonique. Est-on en droit d'aller plus loin et de voir en lui non seulement un artifice commode de procédure, mais aussi un élément indissociable de la méthode distributionnelle ? Malgré l'insistance que Harris met sur elle, nous invoquerons son propre témoignage, car il n'hésite pas à parler de « the fundamental substitution operation »²².

La conclusion paraît s'imposer que chez les maîtres du distributionalisme la distribution n'a pas en fait le rôle exclusif auquel font croire certaines affirmations. On voit du reste mal comment, sans une analyse phonétique des énoncés et sans un test de substitution dans un environnement

19. Bloomfield, *Language*, p. 144.

20. « Quelque chose de ce genre semble inévitable, au moins en l'état présent de la linguistique » (*op. cit.*, p. 20). Harris n'oppose donc pas absolument ce test à la commutation pragoise.

21. *Op. cit.* p. 19, 20-21, 30, 34-35, 40-41, 42-43, 45-48, etc.

22. *Op. cit.*, p. 54 n. 16. Le test est d'ailleurs retenu et commenté dans *Mathematical Structures of Language*, § 3.0 et 3.1.

identique, on pourrait caractériser les environnements sur lesquels on opère, différencier les éléments qui apparaissent dans les mêmes environnements et identifier les éléments qui figurent dans des environnements différents. La distribution envisage dans la langue les relations syntagmatiques. Il serait surprenant qu'elle pût du même coup exprimer intégralement les relations paradigmatiques. On rappellera que d'un point de vue sémiologique les secondes ont priorité sur les premières : il existe des codes sans syntaxe, mais non des codes sans paradigme. La mise en évidence des paradigmes réclame donc ses moyens propres.

III

Ce point acquis, nous voudrions revenir sur les divers types de procédés distributionnels. On a vu que le distributionalisme n'a pas toujours fait pleinement justice à la distinction entre la réduction des variantes aux invariants sur la base de la distribution complémentaire et la définition des invariants sur la base de la distribution par incompatibilités. Ce sont deux opérations typologiquement différentes, même si leur mécanisme est apparenté, l'une comme l'autre utilisant l'incompatibilité des éléments qu'elles étudient avec certains environnements.

Reprenons d'abord la distribution complémentaire, qui, souvent discutée par les théoriciens, illustre bien le genre de problème posé par le distributionalisme. On en fait usage, très légitimement, pour unifier des éléments divers (allophones, micro-phonèmes, etc.) en un élément structurellement pertinent, le phonème : si deux ou plus de deux éléments ne sont jamais observés dans les mêmes environnements, ils sont décrits comme structurellement identiques, c'est-à-dire comme les variantes d'un seul et même phonème. De manière équivalente, on dira que deux éléments *x* et *y* sont en distribution complémentaire et par conséquent entretiennent entre eux un rapport de variantes si *x* est *incompatible* avec les environnements de *y* et *y* avec les environnements de *x*; *x* et *y* ont donc une distribution *totale*ment différente, ce qui incite le descripteur à les fusionner parce que la pluralité des unités linguistiques n'est concevable qu'au sein d'un paradigme où elles s'opposent *dans les mêmes environnements*. On est donc fondé à employer la distribution complémentaire comme un moyen d'*éliminer* les différences fondées sur la

distribution dans tous les cas, *mais seulement dans les cas*²³, où ces différences sont radicales; il suffit alors d'annuler la pluralité des éléments en cause et l'on obtient un élément unique dont la distribution est la somme des environnements propres à chaque variante.

Sur la base de la distribution, on peut aussi caractériser les unités retenues comme pertinentes : chaque unité, *a, b, c, ..., n*, est alors spécifiée par ses affinités contextuelles, c'est-à-dire, puisque les affinités sont la contrepartie d'incompatibilités, par ses incompatibilités avec certains environnements. Mais c'est une opération qui ne peut être mise sur le même pied que la précédente. La différence réside d'abord dans la finalité : alors que la distribution complémentaire a pour fonction de contribuer à l'inventaire des invariants, l'autre opération, que nous appellerons désormais *caractérisation distributionnelle*, sert à spécifier les invariants déjà inventoriés. Mais la différence est aussi dans le mécanisme et dans le fondement des deux opérations : la distribution complémentaire fait apparaître que, quand la pluralité des éléments ne manifeste aucune « liberté d'occurrence », autrement dit quand leur diversité est constamment liée à la diversité des environnements, la première des diversités n'est qu'apparente; elle constitue seulement le reflet de l'autre, celle des environnements. Au contraire la caractérisation distributionnelle suppose une certaine liberté d'occurrence — mais non une liberté complète, sans quoi il n'y aurait pas de distributions spécifiques. Par liberté d'occurrence, il faut donc entendre que pour les éléments en cause, ici les phonèmes, une partie des environnements sont communs, de sorte que la diversité des éléments ne peut être réduite à la diversité des environnements. Paradoxalement donc, la caractérisation distributionnelle spécifie les unités sur la base d'une diversité des environnements qui ne saurait être que partielle, car si elle était totale, on retomberait dans le cas de la distribution complémentaire. On pourrait résumer d'une formule le statut des deux opérations en disant que la distribution complémentaire élimine les différences distributionnelles chaque fois qu'elles sont totales tandis que la caractérisation distributionnelle s'appuie sur elles chaque fois qu'elles sont

23. Ou seulement dans une partie des cas, si on considère qu'à elle seule la distribution complémentaire n'est pas un critère suffisant. Mais cela implique qu'on recoure à des critères non distributionnels.

partielles. Mais comme elles ne sont que partielles, elles ne permettent pas à elles seules une définition satisfaisante des éléments étudiés : en d'autres termes, la caractérisation distributionnelle ne nous livre pas intégralement les propriétés constitutives des phonèmes.

De cette analyse, il résulte que caractérisation distributionnelle et distribution complémentaire ne sauraient être menées de front, du moins en droit. La caractérisation doit intervenir après que la distribution complémentaire a agi à la manière d'un filtre. Certes l'ordre dans lequel est menée la recherche est rarement celui dans lequel on expose les résultats acquis. Rien n'interdit au descripteur, dans sa démarche tâtonnante (*trials-and-errors* !), de recourir alternativement aux deux procédés. Mais il ne peut regarder son travail comme achevé que quand il est en mesure d'ordonner les opérations de façon théoriquement satisfaisante : en l'espèce, il doit pouvoir distinguer nettement l'intervention de la distribution complémentaire et celle de la caractérisation distributionnelle.

Dans la discussion qui précède, on n'a pas fait état de la distribution par fréquence relative. Mais ce qui a été dit de l'incompatibilité vaut aussi pour la fréquence : non seulement l'incompatibilité implique la fréquence zéro dans certains environnements, mais les chiffres positifs donnés en matière de fréquence ne peuvent pas être établis avant que l'inventaire des éléments et de leurs environnements n'ait été dressé. L'étude des incompatibilités peut donc trouver dans l'étude des fréquences le moyen d'affiner et de compléter ses résultats, non celui de résoudre ses problèmes initiaux, qui exigent l'intervention de procédés débordant la distribution proprement dite.

Il reste que les critères distributionnels, quoique non suffisants, sont absolument nécessaires. Ainsi, on ne saurait sans eux réunir, ou achever de réunir, les éléments en classes, ce qui dans le structuralisme constitue une opération tout à fait fondamentale. Certes, en nous limitant à la phonologie, nous avons fait la partie belle à la critique : si nous nous consacrons aux niveaux morphologique et syntaxique, le rôle de la distribution serait bien plus important et il faudrait atteindre le niveau sémantique pour retrouver une zone où le point de vue distributionnel le cède généralement aux critères basés sur la substance. C'est qu'en phonologie on dispose de données phonétiques qui, appuyées sur des tests fonctionnels comme la commutation, renseignent déjà

largement sur les classes de phonèmes. Cependant même un auteur aussi peu suspect d'anti-phonétisme que Troubetzkoy ne se prive pas de recourir à la distribution pour privilégier certaines oppositions; ainsi en est-il de la neutralisation, sur laquelle il se fonde pour caractériser les oppositions privatives : la neutralisation est liée à l'environnement des phonèmes. D'autre part, d'un point de vue proprement linguistique, la différenciation des voyelles et des consonnes réside à la fois dans la distribution et dans les propriétés phoniques. Un tel exemple fera mieux voir ce qu'on peut attendre d'une analyse distributionnelle en phonologie.

*
* *

Prenons deux types phonétiques d'éléments, les consonnes, représentées par des majuscules (A, B, C, \dots), et les voyelles, représentées par des minuscules (x, y, z, \dots), et essayons de les définir comme des classes distributionnelles. Toutes les combinaisons binaires de ces éléments ($Ax, Ay, \dots, Bx, By, \dots$) peuvent être figurées par des intersections dans des diagrammes (matrices) à deux dimensions, où les éléments donnés à gauche représentent la partie gauche des combinaisons tandis que les éléments donnés au-dessus en représentent la partie droite. Pour une combinaison donnée, on utilisera le signe $+$ si elle se rencontre dans la langue; sinon, l'intersection sera laissée en blanc.

Soient les deux diagrammes suivants :

	x	y		x	y
A	+	+	A		+
B	+	+	B	+	
(diagramme 1)			(diagramme 2)		

Le diagramme 1, qui ne comporte pas de blanc, ne saurait donner lieu à une classification distributionnelle : la liberté d'occurrence y est complète, si du moins nous admettons que les combinaisons du type xA sont automatiquement licites quand les diagrammes ne fournissent pas de précisions sur elles. Au contraire le diagramme 2 devrait conduire à une classification caractérisée par les restrictions d'occurrence, puisque ni Ax , ni By ne sont attestés. Mais d'une telle constatation, on ne peut tirer que des résultats limités.

Pour le montrer, il suffit de donner aux diagrammes une

interprétation en termes concrets, autrement dit de faire correspondre à chaque symbole abstrait un segment phonique. Si $A = [t]$ (occlusive dentale simple), $B = [t']$ (occlusive dentale palatalisée), $x = [i]$ et $y = [u]$, le diagramme 2, qui autorise seulement les combinaisons $[tu]$ et $[t'i]$, n'offre pas le moyen de savoir si, à supposer qu'elle soit pertinente, la différence oppose les deux consonnes ($/t/ \infty /t'/$) ou les deux voyelles ($/u/ \infty /i/$) ou à la fois les consonnes et les voyelles ($/t/ \infty /t'/$ ET $/u/ \infty /i/$) ou même les deux combinaisons en bloc; peu de linguistes accorderaient de la vraisemblance à la dernière possibilité, mais c'est seulement parce que dans les langues attestées on trouve très rarement des situations où les critères qu'on peut invoquer, y compris les critères non distributionnels, incitent à adopter une telle solution. Sur une base purement distributionnelle, nous ne savons d'ailleurs même pas si les suites $[tu]$ et $[t'i]$ manifestent un rapport d'opposition, quel qu'il soit, et non un rapport de variantes. Il faut donc recourir aussi à des critères non distributionnels. D'une manière frappante, les apories les plus courantes en phonologie se produisent quand on n'a pour argument que la distribution; c'est souvent le cas des diphtongues, ce que montre le diagramme 3 ci-dessous : il traduit une distribution identique à celle du diagramme 1, la différence résidant dans les symboles de gauche.

	x	y
w	+	+
z	+	+

(diagramme 3)

Donnons aux symboles les interprétations suivantes : $x = [i]$, $y = [u]$, $w = [e]$, $z = [o]$. Le diagramme autorise les diphtongues $[ei]$, $[eu]$, $[oi]$, $[ou]$ et l'on sait que dans une situation pareille on ne peut établir, en l'absence d'autres arguments, s'il vaut mieux considérer que chaque diphtongue représente un phonème unique ou une suite de phonèmes.

L'unique moyen de résoudre des problèmes de ce genre sans abandonner le cadre distributionnel consiste à opérer sur des unités déjà distinguées. En phonologie, il faut donc présupposer le statut phonématique des segments dont on étudie ainsi les combinaisons. Une fois cette opération faite, la caractérisation distributionnelle peut donner des résultats intéressants. Soient les diagrammes suivants :

	<i>A</i>	<i>B</i>	<i>x</i>	<i>y</i>		<i>A</i>	<i>B</i>	<i>x</i>	<i>y</i>
<i>A</i>			+	+	<i>A</i>			+	+
<i>B</i>			+	+	<i>B</i>			+	+
<i>x</i>	+	+			<i>x</i>	+	+	+	+
<i>y</i>	+	+			<i>y</i>	+	+	+	+

(diagramme 4)

(diagramme 5)

Dans le diagramme 4, *A* et *B* forment une classe, *x* et *y* une autre classe, chaque classe étant caractérisée par l'incompatibilité mutuelle de ses éléments, en d'autres termes par leur inaptitude à se combiner les uns avec les autres (les suites *AA*, *AB*, *BA*, *BB* d'une part, *xx*, *xy*, *yx*, *yy* d'autre part ne sont pas attestées). Dans le diagramme 5, *A* et *B* forment une classe comparable aux précédentes, alors que la classe formée par *x* et *y* est d'une nature différente, en ce sens que *x* et *y*, outre qu'ils sont librement combinables avec *A* et *B*, le sont aussi avec eux-mêmes et entre eux. Le diagramme 4 vaudra pour des langues où l'alternance entre consonne et voyelle ne souffre pas d'exception, ce qui exclut les rencontres de voyelles comme les groupes de consonnes. Le diagramme 5 vaudra pour les langues qui admettent les suites de voyelles, mais il ne précise ni s'il s'agit de suites tautosyllabiques ou de suites hétérosyllabiques, ni quelle interprétation il faut donner des suites *xx* et *yy* (on peut y voir des voyelles longues ou poser en règle qu'elles représentent l'occurrence isolée — là où la voyelle est à elle-même son propre contexte : cas du français *eau*). Dans les deux diagrammes, qui notent deux types de distribution, *A* et *B* d'une part, *x* et *y* d'autre part forment deux classes différentes, clairement caractérisées.

Naturellement la typologie que nous venons d'esquisser est insuffisante pour décrire le contraste entre voyelles et consonnes dans les langues réelles. Nous n'avons envisagé ni les groupes de consonnes, ni les consonnes géminées, mais il suffit d'indiquer le principe : un diagramme tel que le diagramme 6 permettrait de caractériser en termes distributionnels les langues qui admettent les rencontres de voyelles et les groupes de consonnes sans connaître de consonnes géminées.

	<i>A</i>	<i>B</i>	<i>x</i>	<i>y</i>
<i>A</i>		+	+	+
<i>B</i>	+		+	+
<i>x</i>	+	+		
<i>y</i>	+	+		

(diagramme 6)

Toutefois la caractérisation en classes distributionnelles devient bien plus difficile dans les langues qui admettent des syllabes de structure très variée, avec consonnes géminées, nombreux groupes de consonnes et suites très diverses de voyelles. La représentation en est alors un diagramme plus ou moins proche de celui-ci :

	<i>A</i>	<i>B</i>	<i>x</i>	<i>y</i>
<i>A</i>	+	+	+	+
<i>B</i>	+	+	+	+
<i>x</i>	+	+	+	+
<i>y</i>	+	+	+	+

(diagramme 7)

Il ne diffère pas du diagramme 1.

De tout cela, la conclusion à tirer paraît double. Tout d'abord, en elles-mêmes, de telles configurations ne nous renseignent guère sur le statut des éléments en cause. Ainsi elles ne permettent pas d'établir si les segments étudiés représentent chacun un phonème différent, c'est-à-dire si *x* et *y* doivent être rapportés à deux phonèmes ou à un seul (il peut s'agir en effet de variantes libres) ou encore si les combinaisons du type *Ax* réalisent un phonème ou une suite de phonèmes. Par contre, une fois le statut des éléments établi par d'autres moyens, les configurations distributionnelles donnent des indications qui permettent souvent de les répartir en classes, ou en tous cas aident à y parvenir.

En second lieu — mais ce point est lié au précédent —, l'opération qui consiste à étudier la distribution d'un segment, c'est-à-dire l'ensemble de ses environnements, a pour contrepartie celle qui consiste à étudier chaque élément de ces environnements. Autrement dit, le segment étudié d'abord n'a droit à aucun privilège : il est lui-même partie intégrante d'environnements. Dans la combinaison *Ax*, *A* est l'environnement gauche de *x*, mais à son tour *x* est l'environnement droit de *A*. Si on préfère, en décrivant la distribution d'un élément ou d'une classe d'éléments, on décrit du même coup, ou on commence à décrire, la distribution de l'élément (ou des éléments), de la classe (ou des classes) qui en retour sert à décrire la distribution de l'élément ou de la classe pris comme point de départ. Dans le diagramme 2, la classe {*A*, *B*} est, du point de vue logique, à mettre sur le même plan que la classe {*x*, *y*}. Elles sont classifiables en vertu de

la même démarche, même si pratiquement cette démarche doit être décomposée en deux phases successives : l'ordre en est arbitraire, de sorte que la classe caractérisée la première n'a aucune précedence logique sur celles qui apparaissent dans sa distribution. Les mêmes réflexions s'appliquent au diagramme 4. Pour employer la terminologie de Hjelmslev, l'analyse distributionnelle ne permet aucunement de privilégier une entité, classe ou élément, sauf dans le cas où cette entité apparaît comme une constante tandis que l'autre ou les autres n'apparaissent que comme des variables, c'est-à-dire de manière facultative : cette situation est illustrée par le diagramme 5, où les membres de la classe vocalique peuvent figurer sans environnement consonantique (en constituant à eux-mêmes leur propre environnement), mais où les membres de la classe consonantique ont obligatoirement un environnement vocalique.

*
* * *

Nous terminerons par deux remarques. La première a trait à la distinction, maintenant courante, entre modèle théorique et système descriptif²⁴. On peut si on le désire construire un modèle purement distributionnel et soutenir qu'il représente adéquatement telle ou telle langue. Mais l'adéquation du modèle n'est établie que par le truchement du système descriptif auquel on le fait correspondre. Or ce système descriptif, fondé sur l'observation, ne peut pas être élaboré grâce à une procédure purement distributionnelle. Pourtant les plus intransigeants des distributionalistes ont revendiqué à la fois l'exclusivité en matière de rigueur théorique et l'exhaustivité²⁵ en matière d'efficacité descriptive. Sans nous prononcer sur le premier point, nous avons tenté de démentir le second en montrant que le recours à d'autres moyens heuristiques était indispensable. Si c'est vrai, la rigueur affirmée aurait pour prix une insuffisance dans le domaine de la description.

La seconde remarque concerne le silence qui a été observé sur la phonologie générative. Il nous est apparu que toute

24. Voir entre autres S. K. Šaumjan, *Problemy teoretičeskoj fonologii*, Moscou, 1962 (traduction anglaise *Problems of Theoretical Phonology*, La Haye, 1968).

25. En droit sinon en fait : car la lourdeur du mécanisme le rend pratiquement inapplicable à l'état pur, d'après ses inventeurs eux-mêmes.

allusion aurait compliqué le débat sans lui apporter de lumière. L'argumentation qu'on a lue ci-dessus aurait pu être menée avant l'éclosion du générativisme, ce qui évite l'attitude souvent nécessaire, mais parfois injuste, consistant à critiquer un état de la science au nom d'un état postérieur, comme si le progrès était toujours linéaire. Plus profondément le débat institué ici oppose la phonologie d'inspiration distributionnaliste à une phonologie fondée sur un test de commutation (ou toute opération analogue). Nous avons essayé d'établir que, contrairement à certaines allégations, la première ne peut se passer de la seconde (et vice-versa). Quant à savoir si, comme le pense l'école de Chomsky, la phonologie générative est incompatible avec une phonologie de type classique, c'est une tout autre question : quelle que soit la réponse donnée, elle vaut à la fois pour la phonologie distributionnelle et pour sa concurrente.

Christian BAYLON et Xavier MIGNOT.

Université Paul-Valéry,
B. P. 5043,
34032 Montpellier Cedex.

LE PRÉSENT DU VERBE « ÊTRE » EN INDO-EUROPÉEN

SOMMAIRE. *Le verbe « être » a connu des flexions de présent à désinences successivement :*

	I	II	III
<i>moyennes :</i>			
athématiques	*s-ə ₂ o	*s-tə ₂ o	*s-e
thématique	*s-ō		
<i>actives :</i>			
secondaires	*s-e/om	*es-s	*es-t
primaires	*es-mi	*es-si	*es-ti,
et, en outre, une 2 ^e personne singulier		*es-i, d'origine impé-	rative.

Le paradigme primaire est le plus récent, et les divergences que manifestent par rapport à lui certaines formes de l'époque historique montrent que ce présent a eu une histoire :

— la I plur. *s-o-m^e/os, par sa structure thématique, est un vestige de l'ancienne flexion moyenne ;

— la I sg. *s-e/om conserve le degré zéro des plus anciens présents, mais prend une désinence active plus récente que la désinence d'origine moyenne du tokharien B -sau ;

— l'emploi, à l'indicatif, d'une forme d'impératif *es-i pour la seconde personne témoigne des difficultés qu'a suscitées, pour ce présent, le passage du moyen à l'actif.

Le verbe « être » est le plus ancien des présents indo-européens, dont la flexion est à l'origine moyenne (type hitt. -hi, et non -mi). Et le présent est la forme axiale de la conjugaison indo-européenne : chaque fois que, pour un verbe donné, une nouvelle forme de présent est créée, l'ancienne prend une autre orientation temporelle, soit vers l'éventuel (subjonctif, futur), soit, plus souvent, vers le passé.

PLAN

§ 1. Problème

1^o Les troisièmes personnes

- § 2. Troisièmes personnes : sg. **est*; pl. **sent*
- § 3. Présents grecs à désinence secondaire
- § 4. Les deux séries de désinences
- § 5. Extension des désinences primaires athématiques et structure des relations de personne
- § 6. Finales à désinences de la série 2+particule (**-i*, **-n*, **-s*)
- § 7. Désinences primaires et secondaires aux présents celtiques

2^o La première personne du singulier

- § 8. **esmi* et **s-e/om*
- § 9. Forme de la désinence de 1^{re} p. sg. active : **-m* post-vocalique /**-e/om* postconsonantique
- § 10. Sort de l'ancienne désinence de 1^{re} p. sg. dans les langues qui ont possédé **-mi*

3^o Variétés de seconde personne du singulier

- § 11. Désinences de seconde personne
- § 12. **-s* et **-si* au présent
- § 13. **essi*, **ess*, **esi*

4^o Origine impérative de certaines finales de seconde personne

- § 14. Impératifs en *-ι* en grec
- § 15. Formations de seconde p. sg. d'impératif en hittite
- § 16. Impératifs en **-i* en védique et en indo-européen
- § 17. Seconde personne du singulier thématique en **-ei* <**-e+-i*
- § 18. Emploi de particules à l'impératif
- § 19. Vén. *atisteit*; v.h.a. *stēt* (*steit* chez Otfried)
- § 20. Fonctions des particules dans la flexion verbale
- § 21. La seconde personne sg. de « être »
- § 22. La seconde personne sg. de « dire »
- § 23. La seconde personne sg. de « aller »

5^o La flexion archaïque des présents

- § 24. Paradigmes tokhariens
- § 25. Chronologie des désinences de 1^{re} p. sg.
- § 26. La distinction entre flexion et structure thématiques
- § 27. La 1^{re} p. plur. de « être »
- § 28. Flexion archaïque des présents
- § 29. Intégration de l'impératif à l'indicatif
- § 30. Présent et conjugaison

1. L'on restitue pour le verbe « être » un présent sg. I **esmi*, II **es(s)i*, III **esli*, plur. **s^e/onti*¹, avec une alternance entre degrés plein au singulier et zéro au pluriel, et des désinences (actives) primaires athématiques (telles qu'en offre la conjugaison en *-mi* du hittite ou du grec par exemple). Mais il a existé deux autres paradigmes. L'un a des désinences secondaires : I **s^e/om*, qui a un vocalisme zéro aberrant par rapport aux autres personnes du singulier; II **ess/*esi*, avec deux formes, dont l'une, **ess*, est faite comme **est*, mais l'autre, **esi*, n'a pas de désinence personnelle; III sg. **est*, plur. **sent*. Dans l'autre, tout le singulier a le vocalisme zéro, mais des désinences d'origine moyenne, très proches de celles qu'offrent les présents en *-hi*, *-ti*, *-i* du hittite : **s-ō*, **s-tha*, **s-e(n)*. Ce paradigme est celui que restitue, en tokharien B, l'étymologie du verbe « être » B *nes-* = A *nas-* par un composé à préverbe **no-* comparable au préverbe « vide » du vieil irlandais (qui apparaît, notamment, dans la flexion conjointe, dont est proche la conjugaison du verbe « être » en koutchéen), et de la racine **es-* au degré zéro; ce dernier, que présente aussi l'imparfait (non composé : A *šem* = B *šaim*), est parallèle au degré zéro de **ey-* « aller » (I A *yām* = B *yam* : § 9; imparfait A *yem* = B *yaim*)². Nous montrerons ici que le paradigme secondaire a des singularités (degré zéro de la I **s-^e/om*, origine impérative de II **esi*, structure thématique facultative de la I plur. **s-o-m^e/os*) qui viennent de ce qu'il

1. Voir K. Brugmann, *Grundriss* II²/3, 1, p. 93; C. Watkins, *Geschichte der indogermanischen Verbalflexion* (= *Indogermanische Grammatik* III/1, Heidelberg 1969) — auquel nous renverrons dans les autres notes sans mention du titre —, § 2. Sauf exception, nous laisserons de côté les 1^{re} et 2^e p. plur. qui, de manière générale, n'ont guère connu l'opposition entre désinences primaires et secondaires : voir C. Watkins, § 11.

2. Nous avons proposé l'étymologie du verbe « être » tokharien par **no-s-* dans un article des *Études Celtiques* 1976.

a succédé au paradigme moyen, avant de céder lui-même la place au paradigme primaire athématique.

1° LES TROISIÈMES PERSONNES

2. Certaines formes s'expliquent facilement par le fait que les désinences « secondaires » (*-m, *-s, *-t, *-e/ont) sont plus anciennes que les désinences « primaires athématiques » (*-mi, *-si, *-ti, *-e/onti) formées sur elles³ : ainsi les troisièmes personnes

— pluriel : tokh. B *ne-sām* < *no-sent⁴;

— singulier : *est > v.sl., v.r. *je* « il est », *ně* < *ne-est « il n'est pas »⁵; v.irl. *ní* « il n'est pas », -t < *d(e) est⁶, peut-être *as(s)* (copule), si le prototype en est *es-t + particule relative⁷, et non *es-e⁸.

Ces formes ont été rejetées vers l'expression du prétérît⁹ (plur. *ñev* < *e-*a*₁s-ent) / sg. dor. *ñs*, véd. *āh* < *e-*a*₁s-t, une fois que, sur elles, ont été bâties des formes marquées comme présents par l'adjonction de *-i :

*s-enti (osco-ombr. *sent*, got. *sind*, v.h.a. *sint*, v.irl. *it* (et copule relative *ata* < *senti-yo¹⁰), v.gall. *hint*, dor. *ἐντι*), et,

3. Sur l'ancienneté plus grande des désinences secondaires, voir notamment Fr. Müller, *Sb. Wiener Ak. Wiss.* 25, 1857, 386 sq.; Kuhn-Schleicher, *Beiträge* 2, 1861, p. 351-361; F. de Saussure, *Recueil*, p. 192.

4. Pour H. Pedersen, *Tocharisch vom Gesichtspunkt der indoeuropäischen Sprachvergleichung*, p. 161, la forme tokharienne reposerait sur *esent, à moins, dit-il, que *e- ne soit à mettre au compte du préverbe. Après avoir donné l'étymologie du verbe « être » tokharien (cf. note 2), nous avons trouvé l'interprétation *no-sent chez G. Klingenschmitt, *Flexion und Wortbildung, Akten der V. Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft ... Regensburg* (Wiesbaden 1975), p. 158. Krause-Thomas, *Tocharische Elementarbuch I*, Heidelberg 1960, p. 197, font à tort de B *nesām* une 3^e p. sg. en fonction de pluriel, comme, inversement, on fait souvent de gr. *ñev* une 3^e p. pl. en fonction de singulier : homophones, les deux personnes ont une structure différente, sg. * (no-, e-) *a*₁s-e(n), pl. * *a*₁s-ent.

5. C. Watkins, § 210. Pour A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves* III (1966), p. 10, *je* résulterait d'une « réduction » de *jestü*.

6. C. Watkins, § 24.

7. Interprétation de Pedersen, discutée par Thurneysen, *A Grammar of old Irish*, Dublin 1966, p. 362; 364.

8. C. Watkins, § 157.

9. Nous consacrerons une autre étude au problème des métamorphismes temporels ou modaux du présent de « être » (et de « aller »). Pour le fondement de la théorie, cf. § 10. Dans tout ce qui suit, nous restituons des formes à laryngales pour justifier l'augment long du grec et du sanskrit (< *e-*a*₁-).

10. C. Watkins, § 157.

avec un autre vocalisme de la désinence, lat. *sunt*, hitt. *ašanzi*, v.sl. *splū* (skr. *santi*, av. *hanti* sont ambigus);

**es-ti*, général à l'exception des deux dialectes tokhariens.

L'absence en tokharien de ces deux formes, de troisièmes p. plur. et sg., est naturelle pour **esti*, car à la 3^e p. sg. du présent, l'unique désinence est, dans cette langue, la désinence d'origine moyenne *-*e*, et non la désinence active *-*ti*, qui n'est pas pandialectale (cf. § 5). Il en va autrement pour la 3^e p. du pluriel : l'absence de **s-e/onli* est naturelle, également, en B, qui a *-*sent*, et, dans les autres présents, une désinence -*em* < *-*ont*, mais non en A, où -*iñc* < *-*enli*¹¹ se trouve clairement dans tous les présents sauf « être ». C'est qu'à la 3^e personne, ce dialecte n'a pas de formes du verbe d'existence, mais des syntagmes pronominaux archaïques : *nä-m* < *-*ne-n*; *na-š* < *-*no-s*, phrases nominales comportant comme prédicat un pronom tonique **n^e/o*, et comme sujet un pronom enclitique *-*n*, *-*s*. Le pronom tonique est celui-là même qui, en vieil irlandais, se laisse interpréter comme ancien support tonique des formes atones que sont, en indo-européen, les pronoms en seconde position dans la phrase (tels que les pronoms « infixés » du celtique : *no-m charat* « they love me »¹²), et les formes verbales archaïques en proposition principale, à la finale, et en seconde position dans la phrase¹³ (comme le sont, à l'origine, les formes conjointes du celtique, auxquelles peut être comparé tokh. B **no-sō*). Les pronoms enclitiques sont ceux-là mêmes qui se sont ajoutés à l'unique désinence pandialectale de 3^e p. sg. du présent, *-*e/o* (+ -*n*, -*s* : § 6).

Ces syntagmes, de forme entièrement préflexionnelle, ne sont pas une singularité du tokharien A : gr. *ἐν-ι* comprend, de même, un préverbe **en* en emploi prédicatif et un anaphorique *-*i* sujet. Et en grec, comme en tokharien, le pronom employé est celui-là même qui est ajouté à la désinence *-*e* de 3^e p. sg. du présent, ce qui peut éclairer la genèse de ces finales comme anciens syntagmes comportant un prédicat (mais verbal, et fléchi par *-*e*), et un anaphorique (non fléchi) sujet (*-*i* dans le cas du gr. -*εἰ* et du hitt. -*i*, 3^e p. sg. des présents en -*hi* < *-*e/oi*; *-*n* dans le cas de gr.

11. C. Watkins, § 195.

12. R. Thurneysen, *A Grammar of old Irish*, p. 348.

13. Nous avons étudié ce problème dans les Actes (à paraître) du Colloque mycénien tenu à Neuchâtel en septembre 1975.

-ev passé et parfait et de tokh. B -*ä-m*, présent; *-s dans le cas de tokh. A -*ä-s* : cf. § 6).

Dans ces syntagmes, le sujet, anaphorique, est à l'origine indifférent au nombre, et gr. *ἐνι* vaut *ἐνεσσι* et *ἐνεισι*¹⁴. Mais *naš* a le même préverbe que celui avec lequel se sont composées les formes personnelles du verbe d'existence, et le même élément final que celui qui figure aux 3^e p. sg. personnelles des présents (type *pālkāš* « il a brillé » < **bhlǵ-e-s*). Aussi a-t-il été senti comme comportant un préverbe + une finale de 3^e sg., ce qui explique la création, à côté de cette forme à l'origine ambivalente, d'une 3^e p. plur. *neñc*, formée par addition au préverbe de la désinence personnelle *-*enti*, cette innovation reposant sur **n(o)-enti*¹⁵.

Ces syntagmes sont l'expression la plus nue de la prédication : et leur fonction est d'exprimer la prédication copulative par opposition au verbe d'existence, **es-*. Cette interprétation est corroborée par le fait qu'en B, où ils n'existent pas, la copule est exprimée, supplétivement, par **stā*¹⁶, III sg. *ste*, III plur. *star(e)*.

3. L'on ne s'étonnera pas que **est* ou **sent* aient pu être des présents (ayant précédé les formes classiques **esti*, **sentī*). Encore à époque historique, le grec, que nous choisissons comme exemple précisément parce que la conjugaison en *-*mi* y est bien développée, a, au moins au singulier, des 3^e personnes en *-*t* comme τίθη, ζεύγνυ, δίδω, éoliens d'après Hérodien II 832, 36, Lentz¹⁷, et dont on a des attestations dans les textes, épigraphiques, ποίη¹⁸, et surtout littéraires : δάμνα dans un fragment d'Alcée¹⁹, 92, δέικνυ, Hés., *Trav.* 526, νῆνι νήματ(α), Hés., *Trav.* 777 (var. νεῖ), ἔᾱ Hom. E 256²⁰.

14. Voir E. Benveniste, *Studi Baltici* 3, 1933, p. 124 ; H. Pedersen, *Toch.*, p. 433.

15. L'on a d'autres exemples, naturellement indépendants, dans lesquels une particule pronominale se trouve ainsi incorporée à la flexion verbale, notamment pour fournir des sortes d'impératifs : gr. δεῦρο reçoit un pluriel δεῦτε, sl. *na* « tiens » un pluriel russ., tch. *náte* « tenez », etc. (voir A. Vaillant, *Grammaire comparée* III, p. 43).

16. Au contraire, en vieil irlandais, **stā-* sert de verbe d'existence : R. Thurneysen, *Grammar*, p. 477.

17. Voir E. Schwyzler, *Griechische Grammatik* I, p. 659-660.

18. O. Hoffmann, *Gr. Dial.* II 85.21. « Aber der Sprachgebrauch verlangt hier ποίηται, nicht ποίη, wie gleich darauf πρόνοιαν ἐποίησαντο » : F. Bechtel, *Gr. Dial.* I 97.

19. Bechtel, *Gr. Dial.* I 97.

20. Expliqué par Schwyzler, *K.Z.* 52, 203 (et cf. *Gr. Gramm.*, p. 660 et 682)

Ces formes ne sont pas générales en éolien : Alcée, *Berl.* 2.23, a $\tau\acute{\iota}\theta\eta\sigma\iota\nu$. Et elles se trouvent hors de l'éolien : dor. $\delta\rho\eta$, *Ther.* 30.22 ; ion. $\phi\acute{\eta}$, *Anacr.* 14,2 D²¹ ; peut-être chyp. $\zeta\acute{\alpha}\epsilon\iota$ · $\beta\iota\nu\epsilon\tilde{\iota}$ καὶ $\pi\nu\epsilon\tilde{\iota}$. *Κυπριοί*, Hsch., glose dans laquelle sont mêlés deux mots différents²² : au premier sens un dénominatif de * $g^w y\bar{a}$ (skr. $jy\acute{a}$, gr. $\beta\acute{\iota}\bar{\alpha}$), au second un composé de $\delta\iota\alpha + \acute{\alpha}\eta\mu\iota$, et où $\zeta\acute{\alpha}\epsilon\iota$ a été pris tantôt pour une graphie de $\zeta\acute{\alpha}\eta$ ²³, tantôt pour une forme thématique²⁴. On les tiendra pour des archaïsmes, comme en montre par ailleurs le subjonctif²⁵ à voyelle brève (chyp. $\acute{\epsilon}\zeta\acute{o}\rho\upsilon\zeta\epsilon$) ou longue, du type arcadien $\acute{\epsilon}\bar{\zeta}$ ²⁶ (il n'y a pas d'exemple chypriote), éolien $\theta\acute{\epsilon}\lambda\bar{\epsilon}$ (thessalien), $\pi\acute{\iota}\bar{\epsilon}$ (béotien)²⁷, dorien $\zeta\acute{o}\bar{\epsilon}$ (laconien)²⁸, formes en *- \bar{e} - \bar{l} ²⁹, à côté du plus fréquent *- \bar{e} - $\bar{l}\bar{i}$.

Les formes grecques d'indicatif ont donné lieu à d'intéressantes recherches.

Schwyzler³⁰ se demande si un *- \bar{l} y est réellement tombé, s'appuyant, pour cela, sur les 3^e p. sg. de présent type hitt. $e\check{s}a$ « il est assis », lit. $v\acute{e}da$ « il conduit »³¹. En fait, cette question ne concerne pas les formes athématiques du type $\tau\acute{\iota}\theta\eta$ (sans quoi l'on pourrait attendre * $\tau\acute{\iota}\theta\eta(\nu)$, cf. § 6), qui ont bien *- \bar{l} ; $e\check{s}-a$ n'est pas « endungslosen » comme le dit Schwyzler, mais pourvu de la désinence moyenne *- e/o , qui figure également, en dernière analyse, aux présents thématiques, où on la trouve soit munie d'une particule pronominale (tokh. B *- $e-n$; tokh. A *- $e-s$; hitt., grec *- $e-i$), soit élargie par la désinence active et refoulée alors dans la portion du

comme 3^e p. sg. d'un éol. * $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\mu\iota$ pour $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}\omega$. Voir P. Chantraine, *Grammaire homérique* I, p. 305 : les éditeurs adoptent en général une variante $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}$ avec synizèse, mais $\acute{\epsilon}\acute{\alpha}$ est cautionné par les scholies.

21. Stolz, *I.F.* 14, 1903, p. 20, se demande s'il s'agit d'une innovation d'Anacréon (ou du dialecte ionien dans lequel il écrivait), ou d'une influence du dialecte lesbien dans lequel écrivaient ses modèles Alcée et Sappho.

22. Voir P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, s.u.

23. Cf. Schwyzler, *Gr. Gramm.* I, p. 659.

24. P. Chantraine, *l.c.*

25. Voir Schwyzler, *Gr. Gramm.* I, p. 661 ; C. D. Buck, *The Greek Dialects* (1961), § 149, p. 119 ; C. Watkins, § 38.

26. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 367.

27. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 191.

28. Buck, *Gr. Dial.*, p. 119.

29. Sur l'emploi des désinences primaires et secondaires au subjonctif védique, voir L. Renou, *B.S.L.* 33, 1932, p. 5-13.

30. *Gr. Gramm.*, p. 660 n. 1.

31. Et Schwyzler renvoie à Wackernagel, *K.Z.* 40, p. 310 sq. ; Meillet, *M.S.L.* 23, 1935, 219.

thème comme structure (« voyelle ») thématique : **ag-e-ti* (cf. § 26). Ces deux avatars sont dialectalement distincts, et si le grec n'a pas d'indicatif thématique en *-ε-τ³², c'est qu'il a -ει au présent, -ε(ν) au prétérit (§ 6), formes à désinence *-e.

L'on accordera plus d'attention à l'interprétation de Wackernagel³³, selon laquelle la différence entre τίθη et φῶσι, ῥήσι, ἔσται montre que -τι a été employé après radical monosyllabique, -τ après radical polysyllabique : déjà Thurneysen³⁴ avait opposé les secondes personnes ἐσσι et τίθης, et conclu que, dans certains cas, cette opposition entre désinences primaires et secondaires en fonction du nombre de syllabes de la forme verbale pouvait être en rapport avec l'opposition qui apparaît, dans le verbe celtique, entre les flexions absolue et conjointe (interprétées comme contenant, respectivement, les désinences primaires et secondaires : cf. § 7).

L'on peut considérer avec Schwyzzer³⁵ que la répartition de ces formes en fonction du nombre des syllabes n'est pas ancienne (cf. *vñ*, *φή*, **est*), et tenir compte, non pas de lit. *vēda*, forme « thématique », où la désinence est *-o³⁶ (c'est-à-dire en dernière analyse celle de hitt. *eša*), mais des présents conjoints du celtique, ou, du moins, de leur variété athématique, du type *lā* « il est » < **stāl*, *lél* « il va » < **ten-t* (§ 7) : elles montrent bien que l'opposition entre désinences primaires et secondaires, et l'emploi, au présent, de désinences primaires (athématiques) ne sont pas les traits les plus archaïques du verbe indo-européen³⁷.

4. C'est que le temps n'est pas la catégorie la plus ancienne dans ce verbe : une racine donnée ne fournit à l'origine qu'une seule forme verbale, « fondamentale », caractérisée, par ses désinences, seulement du point de vue de la voix ; et toute forme verbale i.e. archaïque appartient à la série soit des activa tantum soit des media tantum. Il n'existe en effet, que deux séries de désinences³⁸ :

32. Comme le note Schwyzzer, *Gr. Gramm.*, p. 660.

33. *Kleine Schriften*, II p. 1160 n. 2.

34. *Handbuch d. Altir.*, § 536.

35. Schwyzzer, *Gr. Gramm.* I, p. 660 n. 1.

36. Voir C. Watkins, § 204, pour le balte.

37. Voir, par exemple, Meillet, *B.S.L.* 23, 1922, p. 69 ; ou, plus récemment, K. Strunk, *I.F.* 73, 1968, p. 287-298.

38. Voir J. Kuryłowicz, *The Inflectional Categories of Indo-European*, Heidelberg 1964, p. 150 (qui pose une désinence zéro pour la 3^e p. du moyen) ;

1^o la série de désinences *actives*, *-m, *-s, *-t, *-e/ont, que nous appellerons « *série 1* ». Elle apparaît :

a) sans valeur temporelle à l'injonctif, forme hors temps et mode, exprimant un procès dans son aspect avec indication de personne et de diathèse³⁹; les formes les plus anciennes sont ici du type athématique (*han* < *g^when-t);

b) à l'aoriste radical athématique, qu'on doit considérer comme une ancienne forme active dont la valeur prétéritale a pu être précisée, dialectalement, par l'augment (*á-dhā-t*)⁴⁰; lorsqu'il est démuní d'augment, cet aoriste est formellement identique à l'injonctif (*dhā-t*) : l'un et l'autre représentent la forme fondamentale active;

c) dans diverses formes où ces désinences ont fini par être concurrencées, dans des conditions diverses, par les désinences « primaires » formées sur elles : présents comme τ(θ)η (en regard de τ(θ)ηστ); *est (§ 2), en regard de *esti (cf. v.irl. *.t* et *is*); subjonctifs du type lat. *esed*⁴¹;

C. Watkins, § 46, p. 66. On se reportera à ce dernier pour la double opposition actif/moyen, mais aussi transitif/intransitif, opératif/statique exprimée par les deux séries de désinences. Nous parlons par simplification de désinences de diathèse, actives et moyennes.

39. Le terme d'injonctif désignant des formes secondaires sans augment du grec et du védique a été employé pour la première fois par K. Brugmann, *M.U.* 3, 1880, 2. L'injonctif, pris pour un mode par ce dernier, a été défini en termes justes par R. Thurneysen, *K.Z.* 27, 1885, p. 173 : « es waren dies zwar schon rein verbalformen, aber sie bezeichneten nur die Verbindung einer Thätigkeit mit einer Person, ohne Rücksicht auf tempus und modus », et par K. Hoffmann, *Der Injunktiv im Veda*, Heidelberg 1967, p. 278-279 « zeitstufenlos, nichtmodal, nichtberichtend... Eine Injunktivform erwähnt eine Verbalhandlung in ihrem Aspekt mit Angabe von Person und Diathese ». Voir C. Watkins, § 24. K. Hoffmann, p. 167 sq., compare les noms verbaux en -tṛ (e.g. R.V. 4, 17, 8 *hántā yó vṛtrām* « der des Vrtra Töter ist »), en rappelant que, pour Kuryłowicz, l'injonctif admet toutes les nuances d'une phrase nominale. Cela est important pour le problème de l'origine nominale des désinences verbales (sur ce problème, voir C. Watkins, § 25), problème qu'illustrent : *-t suffixe de noms d'agent et désinence de 3^e personne singulier (C. Watkins, § 26); *-r et *-nt, suffixes hétéroclitiques, et désinences de 3^e personne pluriel (C. Watkins, § 21); *-e suffixe d'adjectifs verbaux, et désinence de 3^e personne singulier (C. Watkins, § 88-89). Ce problème ne se pose, à notre avis, que pour la 3^e personne, en tant qu'elle est la non-personne (cf. E. Benveniste, *Problèmes de Linguistique générale* I, p. 225, 251, 258 et sq.).

40. La valeur non passée de l'aoriste subsiste à époque historique notamment à l'aoriste gnomique (proche des phrases nominales, comme l'injonctif [cf. note précédente]). Voir *B.S.L.* 69, 1974, p. 40-41, pour les diverses sortes d'aoristes.

41. Sur la flexion des subjonctifs, voir C. Watkins, § 38-40; sur celle des présents conjoints, § 152-157; sur la désinence *-t au présent albanais, N. Jokl, *Die Sprache* 9, 1963, p. 146; et voir § 7.

2^o la série de désinences *moyennes*, $*-\alpha_2o$, $*-t\alpha_2o$, $*-e/o$, $*-(\bar{e})r...$ ⁴² que nous appellerons « *série 2* ». Dans cette série, les vocalismes radicaux sont plus variés que dans la série 1 (qui s'accompagne de l'alternance degré plein au singulier/zéro au pluriel). L'on y trouve :

a) des parfaits à alternance et vocalisme fort de timbre $*-o-$, fondés sur des formes à degré zéro, type *līquī* < $*loik^w a(i)$ ⁴³;

b) des formes sans alternance :

— présents à vocalisme zéro général (tokh. B *ste* < $*st(\alpha_2)-o$)⁴⁴ et accent sur la désinence (véd. *uvé* [cf. § 26]);

— présents à vocalisme $*-e-$ général, et accent sur le radical (skr. *śáye*, cf. $\kappa\acute{\epsilon}\tilde{\iota}\tau\omicron\iota$)⁴⁵;

— prétérits à vocalisme zéro (louv. *-iħa* « j'allais »)⁴⁶.

5. C'est cette série 2 qui a été la première employée au présent (§ 28), temps le plus ancien en indo-européen, mais elle n'a pas en elle-même de valeur temporelle : dans un verbe qui originellement l'ignore, le temps, et au premier chef le présent, temps proprement dit le plus ancien en indo-européen, a été exprimé au niveau des finales par des pronoms non fléchis ajoutées aux désinences de diathèse. C'est ainsi que les désinences « primaires athématiques » de présent sont des finales temporelles comportant une désinence active + un pronom $*i$.

C'est à Thurneysen⁴⁷ qu'est due l'analyse des désinences primaires athématiques par l'adjonction de $*i$ aux désinences secondaires correspondantes⁴⁸. Cet $*i$ est une forme d'anaphorique⁴⁹ : c'est là le fait essentiel qui permet d'en comprendre l'extension. Il est en effet propre, à l'origine, à la troisième

42. Pour les reconstructions $*-\alpha_2o$, $*-t\alpha_2o$, $*-e$, voir C. Watkins, § 28, 88.

43. J. Kuryłowicz, *L'Apophonie en indo-européen* (1956), p. 43-45.

44. C. Watkins, § 189.

45. Voir J. Narten, Zum « proterodynamischen » Wurzelpräsens », *Pratidānam Kuiper*, p. 9-19.

46. Cf. E. Laroche, *Dictionnaire de la langue louvite* (1959), s.u. *awi-* « venir ».

47. R. Thurneysen, *K.Z.* 27, 1885, p. 172-180.

48. Analyse acceptée notamment par Brugmann, *Grundriss* II²/3, p. 593; Hirt, *I.F.* 17, p. 74; *Handbuch der griech. Laut- und Formenlehre*², p. 485; F. Ribezzo, *R.I.G.I.* 1, p. 49; E. Hermann, *Gött. Nachrichten*, *Phil. Hist. Kl.*, 1943, p. 638; Schwyzler, *Gr. Gramm.* I, p. 658 n. 1; Kl. Strunk, *I.F.* 73, 1968, p. 287-294.

49. M. Lejeune, *Les adverbes grecs en -θεν*, Bordeaux 1939, p. 368 n. 2 : c'est à $*ye/o$ qu'il faut rapporter la particule $*-i$.

personne, « non-personne », à laquelle appartiennent les anaphoriques-déictiques, et exclu des personnes du discours, première et seconde personnes (auxquelles sont propres les pronoms personnels). Cette structure des relations de personne⁵⁰ explique que les désinences primaires athématiques se soient étendues à partir des troisièmes personnes aux personnes du discours. Cette extension est plus large au singulier qu'au pluriel, où ces désinences sont rares : si le hittite a *-weni*, *-teni*, le sanskrit, par exemple, a concurremment *-mas* et *-masi* à la 1^{re} p. plur.⁵¹, mais *-tha*, à la seconde, y reste hors de ce mouvement. Au singulier, la première personne **-mi* est beaucoup mieux attestée que la seconde **-si*, parce qu'elle est le membre marqué de l'opposition qu'elle forme avec la troisième personne⁵², du fait qu'elle est au centre de l'énonciation⁵³.

En tant qu'anaphorique, **-i* est indifférent au nombre⁵⁴. Et, si l'on a tendance à considérer que la 3^e sg. **-ti* est la plus ancienne des désinences en question⁵⁵, c'est en réalité la 3^e p. du pluriel **-e/onli* qui est ici la plus archaïque : elle est la seule désinence primaire athématique du tokharien A (*-iñc* < **-enti*)⁵⁶, qui ignore **-ti*; et c'est la seule désinence active d'une langue comme le grec, qui n'a pas de trace, au pluriel, d'un **-e/ont* à valeur de présent, qui serait parallèle au **-t* qui survit encore dans quelques formes de singulier (§ 3). Et l'extension des désinences primaires athématiques s'est faite, d'abord, de la 3^e p. plur. à la 3^e p. sg.

Cette priorité du pluriel peut s'appuyer sur des faits comme les suivants :

- au moyen, **-nto* semble plus ancien que **-to*⁵⁷;
- au subjonctif, le grec n'a que *-ωντι*, à côté de *-η* et

50. Voir E. Benveniste, « Structure des relations de personne dans le verbe », *Problèmes* I, p. 225-236.

51. A. A. Macdonell, *A vedic Grammar for Students* (1955), p. 125; en avestique, au contraire, *-masi* est régulier, et l'on a au duel *-yahi* : H. Reichelt, *Awestisches Elementarbuch* (1909), § 255.

52. J. Kuryłowicz, *Inflectional Categories*, p. 148.

53. E. Benveniste, *Problèmes* II, p. 82-83.

54. Cf. note 14.

55. Voir, e.g., G. Schmidt, *Z.V.S.* 85, 1971, p. 262.

56. Cf. note 11.

57. J. Kuryłowicz, *Infl. Categories*, § 36 p. 44. *Contra*, C. Watkins, § 67.

- $\eta\sigma$ ⁵⁸ au singulier, et, à l'indicatif, aucune trace de *- $\sigma\nu\tau$, à côté du *- t attesté au singulier;

— au présent, tous les présents du tokharien B (sauf « aller » à la 1^{re} personne : § 9), et tous les présents en - hi du hittite ont les désinences d'origine moyenne au singulier, mais, au pluriel, une 3^e personne active, en *- $e/ont(i)$. Et l'antériorité de *- nti par rapport à *- ti peut tenir au fait que la désinence de 3^e p. pluriel est la première des désinences actives à s'être introduite au présent, au détriment de la désinence de la série 2 (*stare*, 3^e plur. correspondant en tokharien B à *ste* 3^e sg. elle-même archaïque par l'absence de *- n [§ 6] est un vestige de cette dernière, comme, en indo-iranien, skr. *sere*, av. *sōire*, Yt. 10, 80 (**key-*), *āṇhaire*, Yt. 10, 45 (**ēs-*)).

Quelque extension qu'ait prise *- i , un fait est très important : aucune des désinences primaires athématiques n'est pandialectale :

— la 3^e p. plur. *- $(e/o)nti$, la plus répandue, est inconnue en tokharien B, qui n'a que *- $ont > -em$ (et *- ent dans « être »);

— au singulier :

*- mi est inconnu des langues périphériques, tokharien et italique, rare et d'extension récente en celtique, et germanique, sauf au verbe « être » (§ 25);

*- si est inconnu dans les mêmes langues, ainsi qu'en balto-slave, et n'est connu, de façon sûre, en grec, que dans **essi*, qu'on tient en général pour une innovation (§ 13);

*- ti est inconnu en tokharien, où *- t existe, mais n'est pas une désinence de présent⁵⁹. Le caractère non pandialectal de *- $t(i)$ au présent implique qu'à la 3^e personne de ce temps, la seule désinence pan-indo-européenne soit la désinence de série 2 *- e/o , unique désinence de 3^e sg. de présent dans les deux dialectes tokhariens, désinence de la conjugaison en - hi du hittite, désinence de la conjugaison thématique de toutes les autres langues, parfois à l'état nu : lit. *vēda*, virl. *beir* (§ 11), plus souvent intégrée à une finale complexe par addition soit d'un pronom (gr. - $\varepsilon\iota$, hitt. - i , tokh. A - $\ddot{a}\text{-}\mathring{s}$, B - $\ddot{a}\text{-}m$), soit de la désinence active (*- $e\text{-}ti$: § 26), désinence,

58. C. Watkins, § 38.

59. Le tokharien B a *šem* < **g^wem-t*, 3^e p. sg. prétérît « uēnit » (3^e plur. : *kmem-ne*, *kamem* < **g^wm-ont*, cf. véd. *a-gman* : C. Watkins, § 19).

enfin, qui est à la base de la mieux attestée des désinences de 1^{re} p. sg. du présent, *-ō (§ 25).

L'histoire des désinences de la série 1 s'explique non seulement par la création de finales temporelles, les désinences « primaires athématiques », sur les désinences de diathèse que sont les désinences « secondaires », mais par le rapport entre formes primaires et secondaires : les désinences secondaires, préexistantes aux désinences primaires marquées comme désinences de présent, se sont déterminées, par opposition à celles-ci, comme désinences de passé, sur l'axe du temps, où le présent occupe une position centrale⁶⁰ : la valeur prétéritale des désinences secondaires est née de la création, à partir d'elles, de désinences créées pour exprimer le présent (comme des prétérīts divers sont nés de présents : § 30).

6. Des particules pronominales ont pu être jointes, également, aux désinences de la série 2. Mais, ici, elles sont plus nombreuses, et, comme plus haut, les faits sont plus complexes pour cette série que pour l'autre. On voit *-i employé :

a) dans des présents proprement moyens, du type véd. 1^{re} p. *duhé*, *śáyé* (*-ə₂o-i), 3^e p. *duhé*, *śáyé* (*-e/o-i), puis *séte*, avec désinence refaite en *-t-oi⁶¹; cf. gr. -μ-αι, -τ-αι, etc.⁶²;

b) dans des présents qu'on ne peut qualifier étymologiquement d'actifs, puisque leurs désinences sont d'origine moyenne, mais qui peuvent s'opposer, dans les langues où on les trouve, à des présents moyens : gr. ἔγγε-ι⁶³ (mais moyen ἄγγε-αι), avec une finale de même structure que hitt. -i⁶⁴ et

60. Voir E. Benveniste, *Problèmes* II, p. 87-88 (et p. 67-78 sur la distinction entre temps chronique et temps linguistique).

61. Sur skr. -e < *-ə₂o-i à la 1^{re} p., *-o-i à la 3^e, voir C. Watkins, § 126 (et § 71, 72 pour la 3^e personne ; § 86 pour les types *śáye* et *duhé*). Sur la distribution en sanskrit, à la 3^e personne, de -e et de -te (qui en est le renouvellement formel : cf. note 73) en fonction de l'emploi passif ou transitif de la forme verbale, voir St. Insler, *I.F.* 73, 1968, p. 325.

62. Voir M. S. Ruipérez, *Emerita* 20, 1952, p. 8-31.

63. Voir Thurneysen, *K.Z.* 27, 1885, p. 174 n. 1, pour l'analyse de -ει ainsi que C. Watkins, § 109 (avec discussion du rapprochement entre -ει et véd. -e).

64. L'on ne peut tirer argument des formes néo-phrygiennes (Friedrich 49) ἄγορανι κα|ειστανι, où O. Haas, *Phryg. Sprachdenkmäler*, p. 110 ; 227, voit des 3^e p. du pluriel, mais R. Gusmani (*Rend. dell' Ist. Lomb... Classe di Lettere* 92, 1958, p. 909) des 3^e p. du singulier avec une désinence comparable à la désinence -i de la conjugaison en -hi du hittite : le texte comporte des graphies tardives (et notamment -i y a des significations multiples), si bien qu'il est difficile d'en tirer argument : peut-être a-t-on, en grec, avec -ι pour -ει, *ἄγορά-ναι ... κα|ι ... ἰστώνει (forme attestée : Philistio, *ap. Ath.* 3, 115 e).

véd. (moyen) *-e*. Certains conservent des souvenirs plus ou moins clairs de leurs attaches avec le moyen (et le parfait qui lui est apparenté). C'est le cas des intransitifs ven. *atisteit*, v.h.a. *stēt* (§ 19), ou de la formation balto-slave d'intransitifs sémantiquement proches du parfait d'état du type lit. *mini* = sl. *mīni(tū)* < **m^{on}-ei*⁶⁵, ou de la conjugaison hittite en *-hi*, *-ti*, *-i*, qui comprend un grand nombre de verbes déponents (du type *ari* « il se lève », cf. *ārta*, ἄρτο, *orior*), mais dont les désinences se distinguent des désinences proprement moyennes (*-ha*, *-la*, *-a*) par la présence de la particule **i*⁶⁶. Dans cette conjugaison, l'emploi de la particule déborde le domaine délimité par la structure des relations de personne. Le même phénomène se produit, en slave, pour *vědē* « je sais » (forme isolée entrée dans le système du présent avec le vocalisme du parfait **voidai* (cf. lat. *uīdī*), et non celui du médio-passif véd. *vidē*⁶⁷), et en balte pour la 1^{re} p. athématique lett.lit. *-mie*, v.pr. *-mai*, innovation parallèle à gr. *-uzzi*, tokh. B *-mai*, mais née indépendamment d'une contamination de **-ai* et de **-mi*⁶⁸;

c) dans des passés (de langues périphériques) :

lat.	<i>-ī</i>	<i>-tī</i>	<i>-ei-t</i>	} au perfectum ⁶⁹
fal.	<i>-ai</i> ⁷⁰			
tokh. A	<i>-e</i>	<i>-le</i>		} au préterit moyen ⁷¹
tokh. B	<i>-mai</i>	<i>-tai</i>		

Cette série 2 de désinences munies de particules se distingue de la série active à plusieurs égards : le point de départ de l'extension de la particule semble y être la 3^e p. du singulier

65. Voir J. Kuryłowicz, *Inflectional Categories*, p. 79-84 ; C. Watkins, § 217.

66. Voir C. Watkins, § 60, pour la confrontation de la conjugaison en *-hi* et du médio-passif en hittite ; § 62 pour l'analyse de *-hi -ti -i* par **-a₂oi*, **-la₂oi*, **-oi* ; et pour le caractère déponent de la conjugaison en *-hi*, B. Rosenkranz, *Jahrbuch für kleinasiatische Forschung* 2, 1951/3, p. 339-349.

67. A. Vaillant, *Grammaire comparée* III, § 334.

68. C. Watkins, § 201.

69. Désinences de parfaits (ayant pris un sens passé) et d'aoristes, la « confusion » entre les deux tenant à l'emploi ancien d'une seule et même série de désinences (série 2^a). Une étude sur l'emploi de ces finales devra tenir compte de la correspondance entre lat. *ī*, *-ieistī*, *-ieit*, et gr. *ῥῖα*, *ῥεισθα*, *ῥει*.

70. Voir G. Giacomelli, *La lingua falisca*, Florence 1963, p. 151 ; 153 ; la 3^e p. sg. correspondante est en falisque *-ed* : cf. lat. *-ed* à côté de *-eit* (et voir J. Vendryes, *R.E.I.E.* 1, 1937, p. 3-5).

71. C. Watkins, § 182-183.

(l'on ne trouve jamais $^{*}-(\tilde{e}r)i$); aucune opposition entre désinences primaires (de présent) et secondaires (de passé) ne se développe hors de l'indo-iranien, et — dans une moindre mesure — du grec, où il s'agit d'une innovation (cf. *ásaya-t*, *áduha-(t)* en regard de *sáye*, *duhē*⁷²). Et les formes munies de la particule ont une double valeur temporelle, de présent et de passé (qui apparaît aussi sans la particule : le louvite n'a d'autres désinences de passé que *-ha* à la première personne, *-ta* à la troisième⁷³).

Si $^{*}i$ est probablement la seule désinence usitée à l'actif⁷⁴, d'autres pronoms se sont ajoutés aux désinences moyennes.

C'est à C. Watkins⁷⁵ qu'est due l'analyse des finales de 3^e personne de présents tokhariens B *-ä-m*, A *-ä-s* par $^{*}e-n$, $^{*}e-s$, avec, ajoutés à la désinence de série 2, des pronoms non fléchis, qui sont à $^{*}no$ et $^{*}so$, respectivement, ce que $^{*}i$ est à $^{*}yo$. Ces particules peuvent se retrouver ailleurs.

Le $^{*}n$, qui manque en tokharien B dans *ste*, témoin exceptionnel, en cette langue, du caractère facultatif de la nasale, est la forme qu'en grec nous appelons « nasale éphelecytique »⁷⁶ : à B *-sām*, *āsām*, *ersām* correspondent formellement : $\tilde{\eta}\epsilon\nu$ ⁷⁷, témoin exceptionnel en grec de la généralisation qu'a connue $^{*}n$ en tokharien en dehors de *ste* au présent⁷⁸; $\tilde{\eta}\gamma\epsilon\nu$; $\tilde{\omega}\rho\sigma\epsilon\nu$. Ces prétérits (à augment) ont une autre valeur

72. Voir W. Petersen, *Language* 12, 1936, p. 157-174; C. Watkins, § 73, pour les formes en *-a-(t)*.

73. C. Watkins, § 62. Pour le renouvellement de $^{*}o$ en $^{*}t-o$, voir J. Kurylowicz, *Inflectional Categories* § 35; et C. Watkins, § 66-69 (hittite); 81-82 (védique).

74. Pour o.o. *-ns*, cf. fin de ce paragraphe.

75. C. Watkins, § 194.

76. Pour une vue d'ensemble des emplois de la nasale (et en particulier des problèmes dialectaux qu'ils posent), voir Schwyzler, *Gr. Gramm.* I, p. 405; 836; y ajouter J. Kurylowicz, « L'origine de ν ἐφελεκυτικόν », *Mélanges P. Chantraine* (1972), p. 75-81 (qui étudie les conditions de sandhi dans lesquelles la nasale s'est étendue, et pose $^{*}\tilde{\epsilon}\lambda\epsilon\gamma\epsilon\tau$). Pour le caractère facultatif, dès l'indo-européen, de la nasale après thèmes pronominaux non fléchis, cf. *B.S.L.* 68, 1973, p. 68-74. Nous laissons de côté la finale $-\theta\epsilon(v)$: les finales en $^{*}dh...$ ($-\theta\iota$, $-\theta\alpha$, $-\theta\epsilon(v)$) se comportent comme des finales pronominales, mais nous ne connaissons pas jusqu'à présent de pronom $^{*}dhe$. Nous n'abordons pas non plus le problème de la finale $^{*}s$, souvent parallèle (cf. $\tilde{\alpha}\mu\mu\epsilon(\varsigma)$, $\tilde{o}\tilde{\upsilon}\tau\omega(\varsigma)$, etc.), et qui pourrait être la particule qu'offre, dans le verbe, tokh. A *-ä-s*.

77. Naturellement, $\tilde{\eta}\epsilon\nu$ appellerait une discussion plus longue, que nous réservons à une étude sur les prétérits.

78. La même désinence sans particule apparaît en tokharien B dans *lac*, prétérît de *lā-n-t*, équivalent de $\lambda\acute{\alpha}\theta\epsilon$ à côté de $\lambda\alpha-\nu-\theta$ ($\acute{\alpha}\nu\omega$) : voir C. Watkins, § 196.

temporelle que les présents tokhariens correspondants. Mais, ce métamorphisme mis à part, ces rapprochements ont une conséquence importante pour l'interprétation de la finale *-εν* : dans ces formes, cette finale comporte, comme au parfait (*οἶδεν*), la désinence **-e* suivie d'une particule pronominale **-n*, mais, pas plus qu'au parfait, une désinence **-t* : l'on a *ῥῡγεν* ou *φέρεν*, superposables à *āsām*, *parām*, et non à *ājat*, *abharat* (faits comme *ādat* [§ 19]). Non seulement **-tv* (**ῥγγενv*, **φέρενv*) est phonétiquement difficile à concevoir, mais cette structure explique que, là où la désinence **-t* a réellement existé, ainsi à l'aoriste radical athématique (*ἔσθη*) ou à l'optatif (*εἴη*), l'on n'ait jamais la nasale (sans que l'homonymie de **εἴη(v)* **ἔσθη(v)*, et des premières personnes sg. correspondantes suffise à expliquer cette absence). Les seules désinences en **-t* après lesquelles la nasale figure sont les désinences primaires athématiques (*ἔσθιν*, *εἰσιν*) ; en d'autres termes, on l'y trouve après thème pronominal (**-i*). Or, sauf dans les finales verbales en **-e-n*, où elle joue le rôle d'un pronom (§ 20), et dans les rares adverbes du type *πέρυσιν*, elle figure après thème pronominal : pronoms personnels comme *ἐγώ(v)*, *ἔμμε(v)*, ou finales casuelles de cas obliques comme *-σι(v)*, *-φι(v)*, issues d'anaphoriques-déictiques. Dans le verbe, à la différence de **-i*, cette nasale d'origine pronominale reste limitée à son domaine d'origine, celui de la troisième personne.

Il en est de même pour **-s*, ajoutée à la désinence de 3^e p. sg. en tokharien A *-ā-s*, et peut-être à celle de pluriel, si l'on peut s'expliquer, par son adjonction à **-r*, l'i.ir. **-rs* : cette finale peut être phonétiquement à la base de véd. *-ur* (cf. *pītur*, génitif **pə₂tṛ-s*), et apparaît en avestique au parfait (*cikōilərəš*, cf. skr. *cikītur*, avec un autre vocalisme, de CIR- « être réfléchi ») et à l'optatif (*jamyārəš*, cf. skr. *gamyur*), en regard d'une finale sans **-s* (*āṇharə*, skr. *āsur* [et cf. hitt. *ešir*]⁷⁹) : l'adjonction d'une particule **-s*, facultative comme **-n* en grec, pourrait expliquer la dualité *-rəš/-rə* de l'iranien. Mais la désinence secondaire de 3^e p. du pluriel osco-ombrienne *-ns* est difficile : pour l'expliquer autrement que par une évolution phonétique de **-nt*⁸⁰, ou par l'analogie de la 1^{re} p. du pluriel, on ne peut poser **-ns* ancien (qui serait fait comme

79. Voir M. Leumann, *Morphologische Neuerungen im aind. Verbalssystem* (1952), p. 40.

80. Voir R. von Planta, *Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte*, II p. 281 ; I, p. 513.

*-rs), puisque celui-ci donne -ss en osque, -f en ombrien; la forme à syncope *-enes à laquelle on a songé⁸¹ ne se laisse rapprocher de rien de connu : pourrait-on songer à un *-nt-s parallèle à *-nt-i⁸² ?

7. Dans le verbe indo-européen archaïque, le temps a donc pu être exprimé par des particules pronominales, qui offrent deux particularités essentielles : elles sont restreintes à l'origine aux troisièmes personnes, en raison de la structure des relations de personne; et elles sont facultatives, puisque certaines formes en sont démunies, qu'elles soient en *-t (type gr. τίθη) ou en *-e/o (tokh. *ste*; et cf. § 11). La question se pose de savoir si l'absence de particule au présent n'a pas pu être plus générale que n'en témoignent ces vestiges : on songe ici au vieil irlandais, dont on explique parfois la flexion conjointe par des formes à désinences secondaires.

L'existence, en vieil irlandais, de deux flexions, conjointe et absolue, pose deux problèmes : l'un concerne les conditions d'emploi de ces flexions, l'autre les formes elles-mêmes.

En vieil irlandais, l'emploi de ces deux flexions est lié, en dernière analyse, à la structure de l'énoncé indo-européen. L'on trouve en effet les formes absolues là où le verbe indo-européen est tonique, à l'initiale (et à l'initiale absolue : ces formes sont simples). Les formes conjointes figurent, au contraire, là où le verbe est atone : soit à la position non marquée du verbe i.e., c'est-à-dire en fin de phrase (loi de Bergin), qu'elles soient simples (mais alors de forme conjointe : *beir*), ou composées (donc déjà conjointes), mais de forme prototonique (*do.beir*) : l'accent frappe alors le préverbe, et non la forme verbale elle-même, atone; la deutérotonie (*tabair*), qui a remplacé la prototonie, pour être dans quelques cas ancienne, est née essentiellement de recompositions analogiques. La remontée du verbe (atone), de la position finale non marquée vers le début de la phrase de l'énoncé autre que la première, a servi elle-même à articuler fortement celle-ci à la phrase précédente. Mais cette remontée a eu deux variantes : l'une en seconde position atone, le verbe restant alors enclitique, donc principal; l'autre à l'initiale absolue, toujours accentuée en indo-européen, où le verbe

81. Johansson et Brugmann, cités par Planta, *Grammatik*, II p. 281.

82. La même particule pourrait se trouver dans les 3^{mes} p. plur. de perfectum gaulois en -us (sur lesquelles voir M. Lejeune, *Lepontica* [1971], p. 94).

devient par conséquent subordonné, puisque anciennement le verbe principal est atone, mais le verbe subordonné tonique (et c'est pourquoi le verbe de la phrase relative occupe la place initiale en vieil irlandais⁸³). Des deux variantes de la tête de phrase, l'atone (en seconde position) est antérieure à la tonique (à l'initiale absolue); et les formes verbales ont été atones à la finale comme en seconde position avant de pouvoir devenir accentuées (à l'initiale) où leur tonicité est une marque de subordination. Par là, les formes absolues sont plus récentes que les formes conjointes, qui occupent les plus anciennes positions du verbe indo-européen, finale en position non marquée, ou enclitique en articulation marquée⁸⁴.

Pour ce qui est des formes, l'exemple classique (« porter ») est le suivant :

absolu : I *biru*, II *biri*, III sg. *berith*, III pl. *beraith*
conjoint : I *.biur*, II *.bir*, III sg. *.beir*, III pl. *.berat*

Deux grandes voies ont été empruntées pour expliquer la dualité des flexions⁸⁵ : certains posent une seule série de désinences, suivie d'un élément suffixé : désinences « secondaires » (type **es-t*) + pronom suffixé (**is* : Pedersen; **ed* : Boling); désinences « primaires » + *es* copule (Cowgill). D'autres opposent une flexion à désinences primaires, l'absolue, à une flexion secondaire, conjointe (Windisch, Meid), cependant que certains (Meillet, Watkins) recherchent dans ces flexions celtiques des traces de ce qu'en grec nous appellerions « désinences primaires thématiques », et avec raison : il nous semble que les choses peuvent être plus claires si l'on distingue deux variétés à l'intérieur de chacune de ces flexions. Si l'on adopte les vues selon lesquelles elles pourraient continuer des flexions connues par ailleurs (sans élément suffixé), l'on aura : a) deux flexions absolues :

— l'une est du type « athématique » classique, et comprend des formes comme les dérivés en **-(n)ā-*, ou le verbe « être »

83. Sur la place archaïque du verbe à l'initiale de la relative, cf. C. Watkins, § 151.

84. Voir W. Meid, *Die indogermanischen Grundlagen der altirischen absoluten und konjunkten Verbalflexion*, Wiesbaden 1963, p. 99-131; Bergin, *Ériu* 12, 1938, p. 197-214; et cf. note 13 pour la place du verbe indo-européen.

85. L'on trouvera une bonne bibliographie sur les désinences celtiques (sinon des conclusions convaincantes) chez W. Cowgill, *Akten der V Fachtagung der Indogermanischen Gesellschaft* (1975), p. 40-70.

(comme la flexion athématique du germanique occidental : § 28)

I *am* < **esmi*

II *at* (forme à pronom personnel suffixé)

III *is* < **esti* et *as*, forme relative < **esti-io*⁸⁶;

— l'autre (I *biru*, etc., ci-dessus) se rapproche de la flexion thématique, telle que l'ont connue le sanskrit ou le latin par exemple, par ses troisièmes personnes **bher-e-ti*, **bher-on-ti*, tandis que les première et seconde, qui sont probablement des réfections⁸⁷ de formes à flexion thématique, peuvent témoigner que la flexion absolue est plus récente que la flexion conjointe : cela est conforme aux conditions d'emplois, moins archaïques pour la flexion absolue que pour la conjointe, ainsi qu'à la limitation ancienne des désinences « primaires » (**-nti*, **-ti*) aux troisièmes personnes;

b) deux flexions conjointes :

1^o à la flexion athématique absolue répond ici une flexion semi-thématique. L'on prendra pour exemple l'un des verbes substantifs, **stā*⁸⁸ :

I *.táu*, *.ló* qu'on interprétera par **stāō*, et non par **stā-yō*, ce verbe n'étant pas un dérivé en *-*yo-* en vieil irlandais⁸⁹;

II *.lai*, peu clair⁹⁰;

III *.tá*, < **stā-t*, forme à désinence « secondaire », comme les autres formes athématiques que sont **est* (*ni* < **ne-est* « il n'est pas »); *.t* < **d(e) est*; *.lét* « il va » < **ten-t*; *.larti* « il donne » **lo-ro-ad-dhēt*⁹¹.

Cette flexion est archaïque : alors que la racine aoristique **stā-* (= forme fondamentale active) n'a pas donné de présent entièrement radical athématique du type **stāmi* (sur v.h.a. *stām*, voir § 19), un paradigme **stā-ō*/**stā-l* (secondaire), **stā-ti* (primaire) est attesté par le subjonctif :

86. Voir R. Thurneysen, *A Gramm. of old Irish*, § 792 pour le paradigme de **es-*; C. Watkins, § 156, pour *as*.

87. Voir W. Meid, *Allir. Verbalflexion*, p. 139; C. Watkins, § 153; W. Cowgill, *Actes de Regensburg*, p. 59.

88. Thurneysen, *Grammar* § 776, pour le verbe d'existence; § 778 pour le paradigme.

89. Thurneysen, *Grammar* § 69 c pour le passage -*áu* > -*ó*; et, pour l'interprétation morphologique, § 198 : « probably **stāiō* (but it might also be **stāō*) ».

90. Réfection d'après d'autres classes de présents pour Thurneysen, *Grammar* § 568; mais **-ā-si* pour Pokorny, *Z.C.Ph.* 12, 1917, p. 427-430.

91. C. Watkins, § 24.

I av. *xštā* (**stō*), à côté de

II véd. *sthās*

III véd. *sthāt*, *sthāti*

et par l'indicatif latin *stō*, *stat*. Un problème concerne ici la structure radicale de la première personne, qui pourrait reposer, non sur le degré plein des formes athématiques, mais sur le degré zéro (**st(ə₂)-ō*), que peuvent offrir, par exemple le subjonctif véd. I *gā-(ni)* < **g^wə₂-o-ə₂o*⁹², ou le latin *dō* : ce dernier appartient à une flexion toute entière au degré zéro, comme celle du même verbe en arménien (*lam*, etc.⁹³). Mais, de toute façon, lat. *stō* ne doit, pas plus que le v.irl. *stō*, contenir de suffixe *-*yō*⁹⁴. Il en va autrement en osco-ombrien, où le présent I ombr. *stahu* < **stayō*, III sg. osq. *stait* < **sta-i-ti*, III pl. osq. *staiet* < **sta-i-e(n)t* *stahint*, *stahint* < **sta-i-ni* est rangé dans la quatrième conjugaison (type *ueniō*); le suffixe peut y être *-*i-*, à en juger par l'impératif *stahilu*, où le *-*i-* n'est pas syncopé, et le vocalisme radical peut être bref, à en juger du moins par *EESTINT* « extant », *κωσιτ* < **κω(ν)σιτ(ν)τ* « constant », où la syncope de **a* amène à poser **st(ə)-y^e/o-*⁹⁵. Comme les paradigmes latin et italique ne s'accordent pas, I *stō* et *stahu* n'ont pas à être superposées, et les deux présents sont dans un rapport en gros comparable à celui qu'offrent, pour **dhē-* en hittite, les présents radicaux (*temi* et *teḫḫi* : § 15), et les formes en *-*yo-* de *teḫḫi* : I pl. *tiḫḫeni*, III pl. *tiḫḫanzi*;

2° à la flexion thématique absolue, qui n'est probablement pas ancienne dans toutes ses formes, répond une flexion thématique conjointe, qui l'est davantage, que l'on interprète

I .*biur*, II .*bir*, III .*beir* par
 **bherō*, **bheres* **bheret*, ou par
 **bherō* **bherei* **bhere* (§ 11).

A la question de savoir si le vieil irlandais a connu les

92. C. Watkins, § 119, pour *xštā* et *gā-ni*.

93. Voir R. Godel, *An Introduction to the Study of classical Armenian*, Wiesbaden 1975, p. 118.

94. *stō* < **stā-yō* pour Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 320.

95. Voir R. von Planta, *Grammatik* II § p. 253-256 ; C. D. Buck, *Grammar* § 215, pour l'attribution de ce verbe à la quatrième conjugaison ; un *i* est normalement bref ; mais l'emploi de *i* peut être dû à l'orthographe usuelle de la diphthongue *ai*. Pour *κωσιτ*, voir M. Lejeune, *Atti della Acc. Naz. dei Lincei* 26, 1971, p. 677.

désinences sans particules au présent, l'on donnera donc une réponse ainsi nuancée :

a) les désinences primaires apparaissent bien dans la flexion absolue, mais celle-ci en fait un plus large usage dans sa variété athématique, où la particule est généralisée à toutes les personnes, que dans sa variété thématique, où, conformément aux structures anciennes, elle reste limitée aux troisièmes personnes (**bhereti*, **bheronti*);

b) les désinences secondaires sont employées aux formes conjointes athématiques de seconde et troisième personnes. C'est donc seulement à ces formes qu'il faut chercher des traces de l'opposition entre désinences primaires et secondaires, type **esti*/**est* : ces désinences secondaires ne seraient employées aux présents thématiques que dans l'hypothèse où *.beir* < **bheret*.

Mais dans l'hypothèse **bhere*, que nous adopterons (§ 11), l'opposition entre formes thématiques conjointe et absolue est de même structure qu'entre gr. ἄγεις-ι et lat. *agit*, à la troisième personne (et cf., à la seconde, gr. ἄγεις(ς)/ἄγεις(ς) : **bher-e* a l'unique désinence pandialectale de 3^e personne du présent, qu'offrent non seulement tokh. B *ste*, mais les présents thématiques balto-slaves (§ 11); dans **bher-e-ti*, cette désinence devient « voyelle thématique » par addition de la désinence *-*ti* (§ 26) : et il n'est pas fortuit que la forme conjointe, syntaxiquement plus archaïque, le soit aussi morphologiquement.

Reste un problème : une forme de la flexion conjointe thématique a une particule, la seconde (**bherei*), contrairement à la structure des relations de personne. C'est là une particularité qu'offre aussi le verbe « être », qui a eu une seconde personne **es-i* (§ 13), à côté des formes secondaires III **est*, **sent*, et I **s-e/om*, qui, elle, se singularise par son degré zéro.

2^o LA PREMIÈRE PERSONNE DU SINGULIER À DÉSINENCE SECONDAIRE

8. A la 1^{re} p. sg., le verbe « être » a connu deux formes : — l'une à désinence primaire athématique (active) **-mi*, **esmi* : skr. *ásmi*, hitt. *ešmi*, arm. *em*, gr. ion. att. εἰμι, éol. ἔμμι, dor. ἦμι, alb. *jam*, v.lit. *esmi*, v.sl. *jesmi*, germ. e.g. got. *im*, v.irl. *am*;

— l'autre à désinence secondaire (active) $*-e/om$, à degré plein parallèle à celui de $*-e/ont$: $*s-e/om$, attestée à la périphérie du domaine indo-européen, en tokharien A (*na-*)*sam* et italique osq. *sim*, *súm*, lat. *sum*.

L'on a donné de nombreuses explications de lat. *sum* : comme forme analogique soit de *sunt* et *sumus*⁹⁶ (ou du seul *sumus* qui serait analogique de *agimus*⁹⁷), soit des présents thématiques⁹⁸; ou, encore, comme forme d'origine phonétique⁹⁹. Certains, cependant, y ont reconnu une forme ancienne : *sum* pourrait être une forme à désinence secondaire d'injonctif précédé d'une voyelle thématique ($*s-o-m$) pour Brugmann¹⁰⁰; ou un $*s-ō-m$ à double désinence $*-ō-m$ parallèle à skr. $-ā-mi$, du type sl. *berq*¹⁰¹, ou des prétérits faibles du germanique¹⁰². Toutes ces explications tombent dès lors qu'on reconnaît l'existence de *-sam* « je suis » comme 1^{re} p. sg. en tokharien A : cette forme amène à donner raison à ceux qui, comme Couvreur¹⁰³, ont pensé que la variation lat. *sum* / hitt. *ešmi* pouvait être héritée¹⁰⁴, et à adopter l'analyse déjà proposée pour *sum*, avant que l'étymologie de la forme tokharienne soit connue, par Hirt¹⁰⁵ et Bonfante¹⁰⁶ : $*s-om$, analyse confirmée indirectement par l'existence d'une forme métastasée en prétérit (gr. $\acute{\epsilon}\sigma\nu$, skr. *āsam*)¹⁰⁷, et, direc-

96. Brugmann, *Grundriss* II², 3/2, p. 95 ; Vendryes, *I.F.* 26, 1935, p. 135 ; Meillet-Vendryes, *Traité de Grammaire comparée des langues classiques*² (1948), p. 324.

97. F. Sommer, *Handbuch der lat. Laut- und Formenlehre*² (1914), p. 528 ; Leumann-Hofmann, *Lateinische Grammatik* (1963), p. 310.

98. Brugmann, *Grundriss* II²/3, p. 25 ; A. Ernout, *Morphologie historique du latin* (1945), p. 279 ; Meillet-Vendryes, *Traité*, p. 346.

99. O. Szemerényi, *Syncopé in Greek and Indo-European*, Naples 1964, p. 190-195.

100. Brugmann, *Ber. Sächs. Ges.* 1890, p. 230 et sq., suivi par G. D. Buck, *A Grammar of Oscan and Umbrian*, p. 166 ; J. Safarewicz, *Eos* 53, 1963, p. 108. Hypothèse de l'injonctif discutée notamment par R. von Planta, *Grammatik* II, p. 286.

101. Meillet-Vaillant, *Le Slave commun* (1965), p. 311.

102. W. Streitberg, *Urgerm. Grammatik*², p. 336.

103. Couvreur, *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientale et slave de l'Université libre de Bruxelles* 5, 1937, p. 217.

104. Pour Pedersen, *Hitt.* 83, forme non héritée, puisque « je suis » se dit **esmi* ; mais si le type n'avait pas existé du tout, l'innovation serait incompréhensible, et c'est une forme thématique avec $*-m$ de subjonctif.

105. *Indogerm. Grammatik* IV, p. 108.

106. *B.S.L.* 33, 1932, p. 116.

107. Ce problème sera à reprendre. Cf. notes 69, 77, 132.

tement, par le doublet osque *súm/sim*, qui amène à reconnaître l'existence, à côté de **esmi*, de **(a₁)s-^e/om*.

Comme 1^{re} p. sg. de « être », l'osque a en effet deux formes : l'une, *súm*, est la forme même (**som*) d'où est phonétiquement issu le lat. *sum*¹⁰⁸; c'est la forme générale, sur des documents divers de Campanie et du Samnium (Capoue : Ve. 83, 92, 97, 102; Herculaneum 107; Nola : 117; pays frentanien : 172)¹⁰⁹; l'autre, *sim*, est connue seulement par des marques de propriété qui figurent sur des vases de Campanie, mais à plusieurs exemplaires (Ve. 126, 127, 128, 130, 138). Pour l'expliquer, Planta¹¹⁰ part d'une forme unique **som*, qui se serait diversement altérée en fonction de l'accent, et aurait donné *súm* tonique et *sim* atone, par une étape intermédiaire **sium*; il rapproche des exemples comme *últiumam* dans lesquels un *-o-* intérieur passe à *-u-* en position atone, qui, en osque récent, à partir du — III^e siècle devient [*i*u] > [*i*ü] > [-ü-] après consonne dentale *s, l, n, t*. Mais ce phénomène se produit pour **u*, non pour **o*, et l'on n'a jamais **sium*. Et, dans les textes, *súm* et *sim* peuvent apparaître dans les mêmes formulaires, par exemple précédés d'un nom au génitif de propriétaire : Ve. 107 *HERENTATEÍS súm*; 128 *maceis sim*. Et le caractère enclitique des deux formes est souligné par la graphie continue de certaines inscriptions¹¹¹, qu'on rencontre pour les deux formes : Ve. 102... *PÚIEHSÚM* « cuius sum »; 127... *CULCHNASIM* « je suis une *κὺλχνη* »; peut-être 130 *IRELASIM*..., qui pourrait contenir un génitif de propriété en **-ās*, avec *-s(s)-* écrit une seule fois comme en 127; mais l'inscription se termine par *sum*, si bien qu'on a peut-être autre chose qu'une 1^{re} p. sg. de « être » dans ce texte. De toute façon, l'on a, sinon trois, du moins deux exemples sur cinq de *sim* dont l'atonie ressort ainsi des graphies continues; mais, si *sim* est atone, *súm*, qui apparaît dans les mêmes conditions, peut l'être également.

108. Voir R. von Planta, *Grammatik* II, p. 286 et sq. (et cf. I, p. 317).

109. Les références renvoient à E. Vetter, *Handbuch der italischen Dialekte*, Heidelberg 1953. L'on a *sum* pour *súm* Ve.117, en écriture étrusque, et non osque, donc à laisser de côté, et Ve.97, en écriture osque normale, appartenant à une époque où sont distingués [*u*] V et [*o*] V. L'absence de V diacrité est soit une faute d'orthographe d'un type courant, soit due à un effrètement du mur sur lequel se trouvait cette inscription pariétale, soit une forme réelle, ce qui indiquerait que *o* était en train de devenir *u*.

110. R. von Planta, *Grammatik* I § 53, p. 124-128, notamment p. 126.

111. A cet égard, les inscriptions sont conformes à ce que nous savons du caractère enclitique et de la position finale du verbe indo-européen.

Dans ces conditions, si *SIM* n'est pas un doublet phonétique de *SUM*, il pourrait en être un doublet morphologique : **s-em* à côté de **s-om*, comme **s-ent* à côté de **s-ont*, si du moins l'on peut justifier phonétiquement le passage de **sem* à *SIM*, et morphologiquement l'existence d'une 1^{re} désinence de 1^{re} p. sg. *-*em*.

Phonétiquement, l'osque semble offrir un point d'appui, pour le passage de *e* à *i* en position atone, dans la 3^e p. sg. du verbe « être », *íst*, qui figure à six exemplaires (1.12, 15; B 5, 8, 23, 30), et un septième, restitué (13) sur le Cippe d'Abella (Ve. 1), document orthographiquement très soigné, où la graphie de cette forme d'indicatif avec *í* = *i* ouvert est constante, et s'oppose à la graphie avec *ε* de l'impératif (B 14, 18), qu'on trouve aussi à Bantia (2, 12, 23, 26, 30, 38). L'exposé de Planta¹¹² sur *e* et *i* en osque n'est pas très clair, et pour C. D. Buck¹¹³ *íst* peut représenter **ēst* (avec *í* = **ē*), dont la longue serait comparable à celle de lat. *ēst* « il mange ». Mais il est préférable de justifier l'opposition entre *íst* et *ESTUD* à Abella par celle d'une forme tonique, d'impératif, à une forme atone, d'indicatif¹¹⁴. Cette atonie, normale pour une forme verbale indo-européenne en principale (sauf à l'impératif), apparaît en osque dans les graphies continues que présente la 3^e personne de « être » comme la première, et avec la même vocalisme : l'on a dans une inscription « *iúvila* », Ve. 74.4, *SAKRIST* <*sakr(u)v(u)-ist* <*sakruva-est*¹¹⁵, et, à la même ligne de la même inscription, *DESTRST*, avec la forme syncopée qu'offrent aussi les parfaits passifs, e.g. *TEREMNATUST* « *terminata est* », Ve. 8.4. On peut donc admettre en osque une fermeture de *e* en *i* résultant de l'atonie en emploi enclitique. Il peut s'agir d'une fermeture sporadique dialectale à l'intérieur de l'osque, peut-être propre à certains scribes. En tout cas, la graphie continue pourrait, elle, être un usage de scribe.

9. Morphologiquement, une désinence de 1^{re} p. sg. *-*em* ayant alterné avec *-*om*, et existé à côté de *-*m* (comme à la 3^e p. plur. *-*ent*/*-*ont* à côté de *-*nt*), a des points d'appui en tokharien.

112. *Grammatik* I, p. 84 et sq.

113. *A Grammar of Oscan and Umbrian*, § 217, p. 166.

114. Explication suggérée oralement par M. Lejeune.

115. Vetter, *Handbuch*, p. 73.

L'un est le verbe « aller », dont la 1^{re} personne est en A *yām*, B *yam*. L'on n'a pas d'autre exemple sur lequel appuyer une reconstruction phonétique rigoureuse, car ce présent est le seul dont la 1^{re} personne ait, en B, une désinence autre que **-ō*, tout comme, en latin ou en gotique¹¹⁶, le présent « être » est le seul dont la 1^{re} personne ait une désinence autre que **-ō*. La forme ne peut pas reposer sur **y-om*, et est donc différente, pour le timbre de la désinence de A *-sam* < **s-om*, dont le vocalisme peut être inféré de la 1^{re} p. plur. *-samās* : le **-o-* de cette dernière est assuré par la correspondance de B *-sem*. Mais A *yām* = B *yam* peut reposer soit sur **y-ŋ* (cf. A *kānt* = B *kante* < **(d)kŋtōm* « cent »)¹¹⁷, soit sur **y-em*¹¹⁸, que des raisons morphologiques amènent à préférer. Il ne semble pas en effet, qu'une forme **-ŋ* de la désinence de première personne ait jamais existé : on la pose à partir des correspondances skr. *āsam* = gr. ᾗα, skr. *āyam* = gr. ᾗια, alors que le traitement *-am* de **-ŋ* fait difficulté en sanskrit¹¹⁹, et que, comme nous nous proposons de le montrer ailleurs, ᾗα, ᾗια répondent à louv. *aš-ḥa*, *-i-ḥa*, mais *āsam*, *āyam* à gr. ἔον, ᾗιον. De plus, il est satisfaisant du point de vue morphologique de poser AB **y-em* parallèle à **y-enti* (A *yiñc*)¹²⁰, comme osq. **s-em* parallèle à **s-enti* (osq. SENT) : ces formes, à vocalisme zéro de **ei-*, **es-* et désinence de degré plein, présentent un balancement des degrés du radical et de la désinence, procédé archaïque, pouvant expliquer l'absence de **-ŋ*¹²¹.

Cette désinence **-em* est, par ailleurs, en tokharien A, celle de la 1^{re} personne sg. de tous les présents de la classe I

116. Voir F. Mossé, *Manuel de la langue gotique* (1942), p. 132.

117. Voir N. van Brock, « Le traitement des nasales-voyelles en tokharien », Z.V.S. 85, 1971, p. 280-295.

118. Voir Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch* 1, p. 52 pour A *ā* = B *a* < **e*.

119. Voir Wackernagel-Debrunner, *Aind. Grammatik* I, p. 12.

120. A la 3^e p. plur., le tokharien B a une forme dérivée en nasale, *yanem* : cf. § 29.

121. On refusera l'explication de C. Watkins, § 186, pour qui, une forme **i-e-mi* étant invraisemblable, il faut supposer une forme à *-m* d'origine analogique dont le prototype pourrait être une 1^{re} personne perdue d'un présent athématique **(i)yam* apparenté à véd. *yāmi* : cette hypothèse est à rejeter, car, en dehors précisément de *yam*, le dialecte B n'a aucune 1^{re} personne athématique, donc aucun modèle possible. De plus, toute désinence « primaire » en **-i* est inconnue en B, jusque dans la troisième personne : il est donc vain d'en rechercher une à la première personne.

(sauf « être »), classe à laquelle appartient « aller », et qui est faite de présents d'origine athématique¹²² : *pālkām* « je brille » < **bhl̥g-em* (à côté de B *palkau*¹²³, cf. *fulgō*). Quant à la désinence de *-sam*, **-om*, c'est celle de toutes les autres classes de présents du tokharien A, e.g. *ākam* (cl. II), *arsam* (cl. VIII), en regard, respectivement, de **agō* (B *ākau*, lat. *agō*; gr. ἄγω, etc.) et de **orsō* (B *ersau*; gr. ὄρω, avec valeur temporelle de futur). En effet, la structure athématique de A *y-ām* = B *y-am*, et d'osq. *s-im* invite à considérer comme athématique la désinence alternante **-om* de **s-om* (pour **y-om*, cf. § 10), et, par récurrence, celle de *āk-am* (donc, aussi, celle de ἄγων, skr. *āj-am*, qui en sont les correspondants formels, avec une autre valeur, prétéritale, précisée par l'augment). C'est cette désinence *-*e/om* (et non *-*ṃ*, inexistant) qui est un allophone postconsonantique de *-*m*, postvocalique, désinence de présent actif plus ancienne que *-*mi* (comme *-*t* est plus ancien que *-*ti*), et qu'offrent, en tokharien A, les dérivés en *-ā-* de la classe V, du type *lkā-m* « je vois »¹²⁴ et de la classe VI, en *-nā-*. Nous n'adopterons donc pas l'analyse de C. Watkins¹²⁵ pour qui en tokharien *-m* vient de *-*mi* et a été étendue à tous les paradigmes de présents à partir des thèmes en voyelle longue (cl. V; VI) : la structure des relations de personne suffit à expliquer que *-*mi* n'ait pas existé partout¹²⁶, et son absence, dans les langues périphériques, est significative.

L'on posera donc comme désinence active de 1^{re} p. sg. en fonction de présent, une désinence « secondaire » postvocalique *-*m* (conservée dans les présents du tokharien A à radical terminé par voyelle)¹²⁷/postconsonantique non pas

122. Voir § 28, et Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch* I, p. 196.

123. Voir § 25 pour la 1^{re} p. sg. *-au* du tokharien B.

124. La différence entre la flexion B *lakau* / A *lkām* est héritée : même flottement flexionnel par exemple en grec (χαλάω/χάλλαι : voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 729), ou en germanique (got. *salbō*/v.h.a. *salbōm*), balto-slave (lit. *sakaũ*/sl. *imamĩ*, récent : Stang, *Slav. Verbum*, p. 22-23). C'est naturellement *-*āō* qu'ont les langues sans *-*mi* (e.g. ombr. *suboca(u)u* « inuoco »). Avec substitution de la désinence active à la 1^{re} p., mais non à la 3^e, le hittite a des paradigmes comme I *šuppiāḥmi*/III *šupiāḥḫi* (§ 10). L'extension de *-*āō* a été assez large pour que cette finale se soit substituée à la désinence *-*ō* en tokharien B.

125. § 187.

126. Pour l'absence de *-*mi* en latin, cf. J. Safarewicz, *Eos* 53, 1963, p. 108.

127. C'est la forme qui apparaît, entre autres, au subjonctif lat. en *-*ā-m* (qui pourrait être identique au présent tokharien A *-ā-m*, mais nous ne discute-

*-m¹²⁸, mais *-e/om, conservée au présent par les langues périphériques que sont le tokharien et l'italique : *-em dans « être » en osque, « aller » dans les deux dialectes tokhariens, et dans toutes les formes sauf « être » de la classe I de A, qui est la plus archaïque des classes de présents; *-om dans « être » en osque, latin, tokharien A, et, outre ces vestiges, dans tous les présents du tokharien A, sauf ceux des classes V et VI, qui ont *-m, et I, qui ont *-em.

Sur la répartition ancienne de *-em et de *-om, l'on ne peut faire que des hypothèses incontrôlables. Il ne nous paraît pas invraisemblable, cependant, que *-em ait pris la place d'une plus ancienne désinence de la série 2 de structure athématique, *-o₂o, mais *-om celle de la forme à structure thématique correspondante, *-o-o₂o > -ō (cf. § 26). En tout cas, la désinence de la série 1 *-(e/o)m s'est substituée à la désinence de la série 2, seule employée au présent des langues périphériques (à l'exception de « être » en italique, de « aller » en tokharien B), et ce mécanisme n'est que l'une des manifestations d'un phénomène plus général : la caractérisation comme actives de formes de présents à désinences d'origine moyenne, phénomène qui a fini par atteindre toutes les personnes, et qui a son point de départ à la 3^e p. plur. (tout comme l'extension des désinences « primaires athématiques » : § 5) : une forme comme B *stare* (§ 5) est exceptionnelle, car *-(e/o)nt a évincé les désinences en *-r... bien avant que, au singulier, *-t n'évince *-e, unique désinence de 3^e personne de présent dans les deux dialectes tokhariens.

10. Nous n'étudierons ici que très rapidement les représentants possibles de la désinence *-e/om hors des langues périphériques, c'est-à-dire dans des langues où la structure des relations de personne s'est oblitérée, et où la première personne a pu connaître une désinence de présent *-mi créée sur *-ti (et d'extension plus large que *-si à la seconde personne). La désinence n'a survécu qu'au prix de changements soit de fonction soit de forme :

a) dans le premier cas, tout comme *est est devenu prétérit (véd. āh, dor. ῥς) au moment de la formation de *esti, *-om

rons pas ici la question de savoir si ce subjonctif repose sur un ancien présent ou un ancien prétérit), ainsi que dans la forme grecque isolée ἀψευδῶν (note 373).

128. Et sur les innovations que constituent les formes à *n de 3^e p. du pluriel, parallèles, cf. C. Watkins, § 14, 15, 16 (*-nti, *-nto, *-ntu).

est devenue désinence de prétérit dans les langues qui possèdent **-mi* : les correspondants formels des présents *-sam* ou *ākam* sont des imparfaits en grec ou en sanskrit (ἔον, ἦγον ; *āsam*, *ājam*), etc.¹²⁹. Et le paradigme « mixte » (à désinence **-om* de la série 1 à la 1^{re} personne) qu'offrent les présents du tokharien A (*ākam*/**āsās*, cf. B *āsām*) est prétérit en grec (ἦγον/ἦγεν). Cette métastase temporelle est une application de la quatrième loi concernant l'analogie que formule J. Kuryłowicz : « quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction primaire (de fondation), la forme ancienne est réservée pour la fonction secondaire (fondée) »¹³⁰;

b) dans le second cas, conformément à cette loi, la forme nouvelle de la désinence correspond à sa fonction primaire : **-e/omi*, fait d'après **-mi*¹³¹, apparaît peut-être en arménien et hittite, langues géographiquement contiguës, par une extension de la désinence active, dont témoignent aussi le celtique et le slave (§ 25).

1^o En arménien, la désinence postvocalique est **-mi* (*berim* « je suis porté »; *kam* « je me tiens »; *arnum* « je prends », etc.), et c'est la désinence qu'on trouve aussi, après **-s-*, dans *em* < **esmi*. Mais toutes les premières personnes à radical terminé par occlusive sont en *-em*, qu'il s'agisse de présents radicaux comme *acem* « je conduis », ou de dérivés, comme les subjonctifs (anciens présents) en *-ic'em*, du type *araric'em* en regard de ἀραρίσκω (à côté de l'aoriste *arari*, cf. ἡραρον¹³²). On les explique par l'analogie du verbe « être »¹³³. Mais on peut songer à en rendre compte par une

129. Ce point devra faire l'objet d'une autre étude, englobant le problème de l'aoriste sigmatique : la désinence de ἔδειξα est celle de *dīxi* (cf. louv. *-ha*, unique désinence de prétérit), et non celle de *ādikšam*, qui, elle, est issue de **-om* (cf. ἔξον). Cf. déjà *Word* 24, 1968, p. 31-41.

130. J. Kuryłowicz, *Esquisses linguistiques*, p. 79.

131. Sur l'extension de **-m(i)* aux dépens de **-ō*, voir § 25.

132. Voir R. Godel, *R.E.Arm.* 2, 1965, p. 35-36 : « simple coïncidence ? Ce n'est pas sûr... Ces déplacements des valeurs laissent souvent les formes intactes : c'est ainsi qu'en latin *erō* ne s'oppose plus à *sum* comme un subjonctif à un indicatif ; mais l'identité formelle de *erō* avec le subjonctif grec ἔω n'en a pas été atteinte ». Cf., toutes proportions gardées, **a₁s-om* présent (lat. *sum*) et prétérit (*dsam*, ἔον), etc.

133. Voir A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique* (1936), § 87. Pour R. Godel, *R.E.Arm.* 2, 1965, p. 24, « l'extension

substitution à $*-\bar{o}$ (cf. *agō*, etc.) de $*-em-i$, comparable à la substitution à $*-\bar{o}$, en tokharien A, de $*-em$ (*pālkām*, cf. *fulgō* : § 24) et $*-om$ (*ākam*, cf. *agō*) — et à celle de $*-m(i)$ à $*-\bar{o}$ (§ 25). L'on est en tout cas assuré qu'une substitution de cet ordre a bien eu lieu en arménien dans le cas de *gilem*, correspondant de **woida* (cf., avec $*-om$, *εἶδον*, *á-vid-am*¹³⁴).

2° Le hittite — langue qui a généralisé $*-i$ à toutes les désinences de ses deux flexions de présents — semble avoir eu, lui aussi, des formes « primaires athématiques » à degré plein $*-e/om-i$, faites d'après $*-mi$.

Certaines, en $*-em-i$, sont très proches des subjonctifs arméniens pour la forme : il s'agit des itératifs en $-skimi$ ¹³⁵ (type *peškimi* « j'ai donné souvent »), dont le rapport avec le moyen, du type *eškahḥa*, peut, formellement, être un rapport entre $*-sk-em-i$ et $*-sk-o-o_2o > *-skō$. Il paraît difficile de voir dans un $*-e-$ de première personne une voyelle thématique, et le caractère relativement récent d'une forme athématique en $*-sk-em-i$ peut apparaître à la lumière de divers faits :

— l'existence d'une voyelle thématique $-a- < *-o-$ à la 1^{re} p. plur. (*pišg-a-ueni*), qui, comme celle de $*s-o-mos$ (§ 27) ne peut s'expliquer qu'à partir d'une 1^{re} p. sg. $*-\bar{o}$;

— la flexion en $-ḥi$ d'un verbe comme *dušk-* « se réjouir »¹³⁶ : II *duškatti*, III *dušgai* (à côté de *duškizzi*; la 1^{re} personne n'est pas attestée);

— un doublet comme *iškimi/išgaḥḥi* « oindre », s'il s'agit bien d'un dérivé en $*-sk$ ¹³⁷.

D'autre part, le hittite peut avoir des traces d'un $-ami < *-om-i$, ayant succédé à $-aḥḥi < *-ō-i$ ou à $-aḥḥa$ (moyen) = $*-\bar{o}$. Nous nous contenterons de deux exemples.

de la désinence de 1^{re} p. sg. $-m$ à tous les présents sans exception s'explique au mieux si le dialecte arménien indo-européen dont l'arménien procède avait gardé un certain nombre de présents en $*-mi$.

134. Nous étudierons ailleurs le problème de la structure athématique de ces formes.

135. Voir C. Watkins, § 49 (qui rapproche l'extension tardive de $-m$ à la 1^{re} personne en celtique et baltique).

136. Cf. skr. *tuṣ-* « être satisfait » : F. Sommer, *Hethiter und Hethitisch*, p. 73.

137. H. Kronasser, *Studies presented to J. Whalmough*, p. 125, rattache ce verbe « oindre » (< « verser, arroser ») à $*eis-$ « agiter fortement » (Pokorny, *I.E.W.*, 299 sq.).

L'un est un présent à infixé nasal, *ham-an-g-* « lier » (cf., sans infixé, *hamikta*, 3^e p. sg. du prétérit actif, et *hamiklat*, moyen). Rapproché, pour le radical, de *šγχω*¹³⁸, il a une flexion en *-hi* (donc proche de la flexion thématique du grec) assurée par la 1^{re} p. sg. *hamangahhi*¹³⁹ et la 3^e p. sg. *hamanki*, dont on rapprochera gr. *šγχω*, *šγχει* ; mais la 1^{re} personne sg. a un doublet *hamangami*, qu'on proposera d'analyser *hamangam-* (cf. *šγγον*) + **-i*. La formation même de ce présent indique dans quel sens a pu se faire l'évolution de la désinence de première personne : *hamangahhi* serait un présent de la classe 7 et en védique (type YUNAJMI) et en tokharien B¹⁴⁰ (type *pinkau*), celle-là même dont la flexion la plus ancienne semble avoir été du type « thématique » (*iungō*, *pingō*), puisque les formes athématiques à alternance semblent être des innovations indo-iraniennes¹⁴¹.

Un autre exemple de **-om-i* peut se trouver au verbe « aller » en hittite où, de la racine **ey-*, l'on a trois présents :

— un simple, *iyahha*, qui restitue un **y-ō*, conservant sa forme originellement moyenne (cf., avec valeur modale, gr. *ἴω*), et est antérieur à **y-^eom*, comme **s-ō*, présent de « être » en tokharien B (§ 24) (et cf., avec valeur modale, gr. *ᾶ*), est antérieur à **s-^eom* (pour les formes grecques thématiques, voir note 410);

— deux composés à préverbes de sens contraire : *pe-* « hin », marquant l'éloignement (cf. lat. *porceō*) et *u-* « her- », marquant le rapprochement (cf. sl. *u* « à, près », lit. *au*, lat. *au-*, etc.¹⁴²). L'un de ces composés a une flexion « classique » du type qu'offrent pour ce verbe le sanskrit ou le grec :

138. N. van Brock, *R.H.A.* 19, 1961, p. 32.

139. Friedrich, *Heth. Wörterbuch*, Suppl. III, p. 13 a.

140. Cette classe n'existe pas en A.

141. Le problème devra être repris. Mais pour l'ensemble de cette théorie, voir Kl. Strunk, *Z.V.S.* 83, 1969, 216-226 ; *Folia Linguistica* 4, 1970, p. 175-178 ; *I.F.* 78, 1973, p. 51-74.

142. Voir E. Benveniste, *Hittite et Indo-européen*, p. 32-33, qui note, pour ce dernier préverbe, que « les emplois historiques ont divergé entre les langues ; dans une partie du domaine a prévalu la notion d'« écartement ». En hittite, le sens de *u-* s'est déterminé par opposition à *pe-* dans les couples de verbes symétriques. Ce n'est plus une fonction productive ». Le problème est compliqué par l'existence en hittite, à côté de *u-* (*uizzi*, etc.), d'un préverbe *hu-*, issu d'une forme (qui figure aussi à l'impératif : cf. *ehu* et *-hu-l* moyen § 18) que H. Eichner, *M.S.S.* 31, 1973, p. 55, analyse par **a₂eu-*, en le rapprochant de lat. *au-*, etc., mais en posant pour hitt. *uizzi*, louv. *auiti*, un préverbe différent, sans laryngale, **ou-* (p. 54). De plus, C. Watkins, § 48, se demande si *uwa-* est une variante à

paimi, paiši, pailti, paiṇeni, pailleni, panzi.

L'autre est plus difficile :

uṇami, uṇaši, uizzi, uṇaṇeni, uṇatteni, uṇanzi.

L'on peut en donner deux interprétations : il peut s'agir d'un paradigme à voyelle thématique **-o-* généralisée, tirant son origine, en tout état de cause, du paradigme thématique (moyen) qu'atteste le simple; en ce cas, la première personne serait un **y-o-mi*. Mais l'on n'a pas l'habitude de voir **-mi* ajoutée à une voyelle thématique; aussi doit-on avoir affaire plutôt à une forme **y-om-i*, restituant, à côté des autres formes thématiques, un athématique **y-om* alternant avec *y-em*, comme **s-om* avec **s-em*, et qu'attestent indirectement les prétérits *āyam, ṛjōv* < **e-ə₁y-om*.

Les paradigmes auxquels appartiennent ces formes sont de trois types :

a) I **-e/omi* / III **-ti* pour « aller » (c'est-à-dire quelque chose comme *sum/est*, mais avec une 1^{re} p. primaire);

b) I **-e/omi* / III **-e-ti*, pour les dérivés en **-sk^e/o-*, c'est-à-dire un paradigme semi-thématique ayant succédé à un paradigme thématique (et un paradigme primaire correspondant au paradigme secondaire d'un prétéril comme skr. *apṛccham/apṛcchat* « demander »);

c) I **-e/omi* / III **-e-i* pour « lier »; c'est un paradigme du même type qu'attestent, avec degré zéro de la désinence de 1^{re} p. les dérivés en **-ā-* (cf. note 124), dénominatifs comme « purifier » : I *šuppiṇḥhi* (avec un prétéril de verbe en *-hi* : III *suppiṇḥḥaś*), c'est-à-dire un paradigme du type *τιθημι/τιθει* (§ 28).

3^o VARIÉTÉS DE SECONDES PERSONNES DU SINGULIER

11. Les problèmes de flexion sont en partie différents à la seconde personne, comme le montre la confrontation des présents à désinences de la série 2¹⁴³.

deux syllabes de *u-* (cf. skr. *ava*), ou recouvre une succession de deux préverbes, *u-* et un autre, qui serait perdu et qu'on pourrait songer à rapprocher de skr. *ā* (cf. *uwatezzi* [§ 15] et *āvadhā-*).

143. Nous donnons ici les restitutions faites par C. Watkins, *Idg. Gramm.* III/1 (discutées, notamment pour la seconde personne sg. du v. irlandais par W. Cowgill, *Actes de Regensburg*, p. 50-51).

Les uns ont une seconde personne en $*-ei(s)$:

- celtique (conjoint)¹⁴⁴ : I *.biur* < $*bherō^{145}$
 II *.bir* < $*bherei^{146}$
 III *.beir* < $*bhere^{147}$
- lituanien¹⁴⁸ : I *vežù* < $*weghō$
 II *veži* < $*weghei$
 III $\left\{ \begin{array}{l} vėža < *wegho \\ mini < *monei^{149} \end{array} \right.$
- grec : I $\varphiέρω$
 II $\varphiέρεις$
 III $\varphiέρει^{150}$.

Les autres ont une seconde personne en $*-t_2o(i)$:

— conjugaison hittite en $-hi$:

- I $-hi$ (et sa variété à structure thématique $-ahhi$ (cf. § 26), équivalant à ce qui serait $*-ō-i$ dans d'autres langues < $*-o-t_2o(i)$)
 II $-ti$ < $*-t_2o-i$
 III $-i$ < $*-e-i$

— paradigme unique de toutes les classes de présents du tokharien B (sauf « aller » : I *yam*), par exemple dans les types radicaux des classes I (« être ») et III (« conduire ») :

- | | |
|-------------------|-------------------------------|
| I <i>ne-sau</i> | I <i>ākau</i> : $*-ā-ō^{151}$ |
| II <i>ne-st</i> | II <i>*āst</i> : $*-t_2o$ |
| III <i>ne-sām</i> | III <i>āsām</i> : $*-e-n$ |

Le problème tient davantage ici au statut de la seconde personne (à laquelle est propre une forme, celle d'impératif), qu'à l'emploi des désinences primaires ou secondaires. Mais ces désinences¹⁵² posent deux problèmes : le premier consiste à savoir si la désinence active $*-s(i)$ est ancienne dans la

144. C. Watkins, § 148.

145. C. Watkins, § 152.

146. C. Watkins, § 153.

147. C. Watkins, § 154.

148. C. Watkins, § 202 ; 205.

149. C. Watkins, § 218.

150. Plus lointainement, slave (C. Watkins, § 211-214), où I < $*-ō + *-m$ (§ 25) ; II < $*-ei$ contaminée par $*-s(i)$ (§ 12) ; III $*-e + -tū$ < $*-tos$, pronom et suffixé, et $*-ei$ dans le type *mīni-tū*.

151. C. Watkins, § 193.

152. K. Brugmann, *Grundriss* II³/3, 2.

flexion thématique; le second, à savoir si la désinence active est au présent **-si* ou **-s*.

Les paradigmes thématiques et apparentés ci-dessus attestent :

a) **-tə₂o(i)* en hittite et tokharien, mais :

b) **-ei(s)*¹⁵³ en balto-slave, grec, irlandais. Cependant :

c) la finale **-esi* semble devoir être refusée à l'indo-européen selon Meillet¹⁵⁴, qui donne les arguments suivants : en arménien *beres* « tu portes » ne peut s'expliquer que par l'influence de *es* « tu es » < **essi*; en indo-iranien, les formes du type skr. *bhārasi*, av. *barahī* ne prouvent pas grand chose, l'indo-iranien ayant étendu de bonne heure **-mi* à la première p. thématique (*bharāmi*, *barāmi*) : elles sont suspectes d'être analogiques, et l'identité des formes thématiques et athématiques résulte d'une innovation; en germanique, le type got. *bairis* peut être analogue des dérivés en **-ye-* à seconde personne (athématique) en **-ī-si*; en italique, il peut en être de même, à moins que la finale de *agis* n'ait une ancienne désinence secondaire.

Nous devons reconnaître en réalité deux formes de structure différente : l'une d'indicatif, **-e-si*, l'autre d'impératif, **-e-i*.

12. L'autre problème est celui du caractère primaire ou secondaire de la désinence :

a) la désinence primaire **-si* apparaît : dans les types thématique et athématique de l'indo-iranien (e.g. skr. *dadhāsi*, *bharasi*), et du germanique (e.g. got. *salbōs*, *bairis*)¹⁵⁵; dans la flexion absolue athématique du celtique (irl. *beni* < **bhinā-si*¹⁵⁶); dans la conjugaison en *-mi* du hittite (*-ši*); dans le **essi* du hittite, de l'arménien, d'une partie du grec (§ 13);

b) il est difficile de savoir si le balto-slave a eu **-s* ou **-si* : la seconde personne repose en balte sur **-ei* dans la

153. Pour la dualité des paradigmes I **-oəo* II **-etəo* III **-e*, et I **-oəo* II **-e(i)* [sic] III **-e*, voir C. Watkins, § 205.

154. A. Meillet, *M.S.L.* 14, 1906/8, p. 412-415.

155. Voir la discussion de Brugmann, *Grundriss* II² 3/2, p. 607-608, sur les formes germaniques.

156. Lewis-Pedersen, *A concise comparative Celtic Grammar* (1961), § 449, p. 282.

flexion thématique¹⁵⁷, sur *-sei dans la flexion athématique¹⁵⁸, tandis qu'en slave, *-sei a été généralisé à tous les présents, thématiques et athématiques, et *-ei éliminé. L'on enseigne que *-sei est né d'une contamination de *-si et de *-ei¹⁵⁹, mais on pourrait l'analyser par *-s + -ei¹⁶⁰, avec une succession des deux désinences anciennes au présent, la première, athématique, la seconde thématique (comme dans gr. -σ-θα, ci-dessous);

c) c'est *-s et non *-si qui apparaît en albanais (*vjeθ* « tu dérobés » semble reposer sur *-e-s¹⁶¹); en italique, où *-si n'est assuré nulle part : c'est *-s que peuvent avoir lat. *es* (§ 13), *ēs*, *uīs*, *nās*, *nēs*, *plantās*, *uidēs*, athématiques, et, thématiques, *agis*, ombr. *SESTE* « sistis » (avec *-s non noté comme dans *heri* « uel », à côté de *heris*)¹⁶².

En grec, *-s est d'emploi très large, *-si exceptionnel. Dans la flexion thématique, à côté de -ει-ς, où la désinence *-s a été ajoutée secondairement à la forme *-ei (§ 17) que présente le balto-slave (et la flexion conjointe du celtique), le grec a une forme -ε-ς, attestée dialectalement, à l'indicatif (et à l'impératif : § 16), et identique à la finale de lat. *agis* < **ag-e-s*¹⁶³ :

a) à Cyrène, à l'indicatif et au subjonctif aoriste sigmatique, *e.g.* *ποιῶσες*;

157. Voir § 17 sur la forme *-ēi de la finale.

158. Chr. S. Stang, *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen* (1966), p. 407-409.

159. Meillet-Vaillant, *Le Slave commun*^a (1965), p. 317 (croisement de *-sai moyen et de *-ei actif pour F. Solmsen, *K.Z.* 44, 1911, p. 174).

160. Cf. H. Hirt, *Handbuch des Urgermanischen* II (1932), § 112, p. 137 : *-s est inconnu du latin, du balto-slave (et du grec, ce qui est juste, sauf pour ἑσσί).

161. K. Brugmann, *Grundriss* II²/3, 2, p. 605-606 (et I § 865 ; 1020, 5 pour le traitement -s > zéro de l'albanais).

162. Pour l'absence de *-si en latin, voir K. Brugmann, *Grundriss* II²/3, 2, p. 606 ; J. Safarewicz, *Eos* 53, 1963, p. 108 ; W. Meid, *Die indogermanischen Grundlagen der altirischen absoluten und konjunkten Verbalflexion* (Wiesbaden 1963), p. 100 et n. 1. Pour A. Meillet, *M.S.L.* 14, 1906/8, p. 414, lat. *sistis*, ombr. *SESTE* peuvent avoir une désinence secondaire héritée, ou être analogiques des types *capis*, *uenīs*, comme les formes germaniques.

163. G. Devoto, « *Desinenze personali greche* », *Donum Natalicium Schrijnen* (1929), p. 640-645.

b) à Chypre, d'après deux gloses d'Hésychius¹⁶⁴ : l'une ἐς πόθ' ἔρπες · πόθεν ἦκεις. Πάφιοι ; l'autre ἀτίες · ἀκούεις. Κύπριοι¹⁶⁵ ;

c) chez Théocrite (où ces formes sont en général transmises avec une accentuation analogique des formes vivantes en -εις qui les distingue des imparfaits) : I 19 ἀείδες (var. ἄειδες) ; IV 3 ἀμέλγες, garanti par une scholie¹⁶⁶, et se trouvant dans la plus grande partie des manuscrits ; I 13 συρίσδες, dans l'ensemble de la tradition manuscrite, et garanti par une scholie¹⁶⁷, et cité comme exemple par Choeroboscus, *Gramm. Gr.* IV, II p. 25-26¹⁶⁸.

Ces secondes personnes en -ες se trouvent à côté de troisièmes p. en -ει (à Cyrène *e.g.* ἀποδεκατεύσει) ; à Chypre, *e.g.* ἀκεύει · τῆρει ; chez Théocrite I 39 ἔλκει, IV 43 ὕει, 48 ποθέρπει) ; aussi, pour Devoto, l'opposition II -ες / III -ει serait chronologique : à une phase II -ες / III* -ετ auraient succédé une seconde phase II -ες / III -ει, puis une troisième II -εις / III -ει. Mais l'opposition II -ει(ς)/-ες est celle d'une forme ancienne d'impératif, à particule, à une forme ancienne d'indicatif, à désinence, et doit être posée en termes de structure, avant de l'être en termes de chronologie.

Quant à la flexion athématique, elle présente en grec en général la désinence *-s (ainsi ἔστης, δίδως, τίθης en regard de *dadhāsi*, etc.). Le doublet le plus vivant de *-s n'est pas *-si, mais -σ-θα, [peut-être combinaison des deux désinences *-s (série 1) et *-tha (série 2)], d'emplois divers chez Homère¹⁶⁹ (présent indicatif, *e.g.* τίθησθα, ι 404 ; ω 476 ; subjonctif, *e.g.* ἐθέλησθα, A 554 ; optatif, *e.g.* βάλαιοσθα, O 571 ; imparfait, *e.g.* ἔφησθα, A 397 ; plus-que-parfait ἤδησθα, τ 93). L'ancienneté de cette finale ressort de la comparaison de lat. (*per-*)*ieistī* et gr. ἤεισθα. Là où *-si apparaît, il peut être récent : συντίθησι II sg. à Épidaure, *I.G.* IV 1², 121, 84, peut être analogique

164. Bechtel, *Gr. Dial.* I, p. 430.

165. Mais ἀτίες pourrait être un thème d'aoriste : voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. αἰώ ; *Grammaire homérique* I, p. 311 ; 392.

166. C. Wendel, *Scholia in Theocritum vetera*, p. 135.

167. C. Wendel, *L.c.*, p. 27 ; et voir la note 1, p. xxix, de l'édition Legrand (Paris, Belles-Lettres, 1953).

168. Mais les grammairiens commettent une erreur d'interprétation en voyant dans -ες un abrégement dialectal de -εις : voir G. Devoto, *Donum natalicium Schrijnen*, p. 641.

169. P. Chantraine, *Grammaire homérique* I, p. 470 ; 462 ; Schwyzler, *Griech. Gramm.*, I, p. 662.

des formes en $-\mu\iota$, $-\tau\iota$ ¹⁷⁰. Il n'est qu'une forme grecque où $*-si$ soit sûrement héritée : la seconde personne du verbe « être », mais cela seulement dans une partie des dialectes, et de manière d'autant plus significative qu'on considère $*essi$ comme une innovation¹⁷¹.

13. Le gr. $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$ apparaît chez Homère, où il est tenu pour un éolisme bien que les textes éoliens n'en livrent pas d'exemple¹⁷² (probablement parce que toute la tradition ionienne a $\epsilon\iota\varsigma$), et dans des textes littéraires doriens, où il a été interprété comme un homérisme : en syracusain¹⁷³, dans un fragment de Sophron (134 K. $\delta\delta\alpha\iota\omicron\varsigma\ \gamma'\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$) et dans deux fragments d'Épicharme (272 et 274 K.), dans la formule $\tau\acute{\upsilon}\gamma'\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$, qui rappelle σ 327 $\sigma\acute{\upsilon}\ \gamma\acute{\epsilon}\dots\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$; à Sparte, dans un passage de Plutarque, *Pyrr.* 26, 22 (... $\epsilon\iota\pi\epsilon\ \tau\eta\ \phi\omega\nu\eta\ \lambda\alpha\kappa\omega\nu\acute{\iota}\zeta\omega\nu$. $\alpha\iota\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota\ \tau\acute{\upsilon}\ \gamma\epsilon\ \theta\epsilon\acute{o}\varsigma\dots\ \alpha\iota\ \delta'\ \acute{\alpha}\nu\theta\rho\omega\pi\omicron\varsigma$), et à Cyrène sur une formule de décret ($\delta\omega\nu\ \acute{\alpha}\nu\theta\rho\omega\pi\epsilon$, $\alpha\iota\tau\epsilon\ \acute{\alpha}\nu\eta\rho\ \alpha\iota\tau\epsilon\ \gamma\upsilon\nu\acute{\alpha}\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$), dans les deux cas dans des syntagmes hypothétiques rappelant :

δ 381 $\epsilon\iota\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \delta\eta\ \theta\epsilon\acute{o}\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$

ζ 149 sq. $\theta\epsilon\acute{o}\varsigma\ \nu\acute{\upsilon}\ \tau\iota\varsigma\ \eta\ \beta\rho\omicron\tau\acute{o}\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$; $\epsilon\iota\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \tau\iota\varsigma\ \theta\epsilon\acute{o}\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota\dots$ | · $\epsilon\iota\ \delta\acute{\epsilon}\ \tau\iota\varsigma\ \acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota\ \beta\rho\omicron\tau\acute{\omega}\nu$.

Et chez Pindare, $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$ apparaît dans des contextes ou des locutions qui pourraient être homériques (*O.* 6, 90, cf. ϵ 29 ; *P.* 5, 15 sq., cf. I 69 ; *P.* 2, 72, cf. η 312, N 275, etc.)¹⁷⁴.

Cette forme grecque a des correspondants en hittite, $ešši$ ($*essi$ est une des isoglosses gréco-hittites de la flexion verbale¹⁷⁵), et en arménien (es ¹⁷⁶).

La forme $*essi$, ainsi attestée dans une aire géographique continue, est généralement considérée, à juste titre,

170. Schwyzer, *Griech. Gramm.*, p. 659 et n. 7.

171. Sur $\epsilon\iota$, voir § 21.

172. Voir Bechtel, *Gr. Dial.* III, p. 219 ; P. Chantraine, *Gramm. homérique* I, p. 286.

173. C. D. Buck, *Gr. Dial.* (1955), p. 111.

174. Pour l'interprétation par des homérismes des exemples doriens de $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\iota$, voir R. Lazzeroni, *Saggi e Studi linguistiche* 7, 1967, p. 57-60.

175. Pour des isoglosses gréco-hittites dans la flexion verbale, voir E. Evangelisti, *Acme* (= *Annali della Facoltà di Filosofia e Lettere dell'Università Statale di Milano*), 18/2, 1965, p. 7-14 : 1^{re} p. plur. $-\mu\epsilon\nu$, $-\mu\epsilon\sigma\theta\alpha/-wen$, $-wašta$; particule $-i$ de 2^e et 3^e p. sg. thématiques grecques/3^e p. $-i$ hittite ; présent, prétérit, itératif de « être ».

176. A. Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien classique* (1936), p. 39 ; 118.

comme une innovation¹⁷⁷. Mais la question se pose de savoir sur quelle forme elle a été bâtie : **esi*, comme on le dit généralement¹⁷⁸, ou **ess*, forme à désinence « secondaire » comme **s-e/om*, **est*, **sent* ?

La forme **ess* est attestée :

a) avec la même métastase prétéritale que **est* (présent en slave et celtique [§ 2] / prétérit en sanskrit, *āh*, et dorien *ḥ̣ς*), dans le gr. *ḥ̣ς*. Mais ce dernier, bien attesté dans la Septante (*Ru.* 3, 2, etc.) ne serait ancien que si en ρ 388 l'on admettait la variante *ḥ̣ς* de *εἰς*¹⁷⁹;

b) très probablement dans l'alb. *jě*, et le lat. *ess* (où la gémée est métriquement assurée)¹⁸⁰. On le fait souvent venir de **essi* mais **ess* est phonétiquement possible (cf. *mīless*)¹⁸¹, et morphologiquement plus vraisemblable, du fait que rien ne prouve que *-*si* ait davantage existé que *-*mi* en latin, où la particule *-*i* ne s'est pas étendue hors des troisièmes personnes, son domaine d'origine;

c) peut-être chez Homère, où, à côté de *ἐσσι*, a pu exister une forme « secondaire » :

1° devant voyelle « la vulgate présente de nombreux exemples de *εἰς*... Cette forme est attestée en ionien où *εἰ* a été affecté du sigma caractéristique de la seconde personne... Or chez Homère, à l'exception de ρ 388 (où quelques manuscrits donnent l'imparfait *ḥ̣ς*), la forme se trouve toujours devant voyelle, de sorte qu'elle peut recouvrir un ancien *ἐσσ'*. Les manuscrits fournissent une seule fois cette forme *ἐσσ'* élidée en ρ 273 »¹⁸². L'on pourrait avoir là, non une forme élidée, mais un ancien **ἐσσ'*¹⁸³;

177. Cf. Chr. Bartholomae, *Idg. Studien*, I, p. 67.

178. Voir, par exemple, K. Brugmann, *Grundriss* II²/3, 2, p. 603 ; Leumann-Hofmann, *Lat. Grammatik*, p. 89.

179. Les autres attestations auxquelles renvoient Liddell-Scott (*Erinna* 4.4 Bergk ; Pd., I. I 26) sont des 3^e p. ; et chez Platon, *Ax.* 365 e, l'on a *ἐσση*.

180. Voir N. Jokl, *Die Sprache* 9, 1963, p. 146 pour l'albanais, et, pour le latin, Leumann-Hofmann, *Lat. Grammatik*, p. 172 ; Meillet-Vendryes, *Traité*, p. 150 (e.g. Pl., *Rud.* 249 ; *Trin.* 47, 1063 ; Ter., *Heaut.* 707).

181. Pour *es* < **essi*, voir Sommer, *Handbuch* (1914), p. 276 ; Meillet-Vendryes, *Traité*, p. 347 ; Leumann-Hofmann, *Lat. Grammatik*, p. 304, 310. Sur la possibilité que *es* vienne de **ess*, voir K. Brugmann, *Grundriss* II /3, 2, p. 603 ; 606.

182. P. Chantraine, *Grammaire homérique*, I, p. 286 n. 1.

183. Il en serait de même, typologiquement, pour cette seconde personne de « être », et pour la désinence de 3^e personne du perfectum latin, où *-*ēr* est

2^o dans sa seule attestation antéconsonantique, ρ 388¹⁸⁴ (si l'on n'a pas un imparfait), εἰς est enclitique¹⁸⁵, comme ἐσσῖ, et l'on pourrait se demander si εἰς ne recouvre pas devant consonne en ce passage un plus ancien *ἐσσ, c'est-à-dire la forme même qui pourrait subsister devant voyelle. Dans ce cas, le texte homérique n'aurait connu, pour la seconde personne du présent de « être » que les formes d'indicatif à désinences personnelles actives, *ess « secondaire », *essi « primaire », bâtie sur elle, et non la forme à particule, d'origine impérative, *es-i, qui, toutes proportions gardées, est à *ess ce que ἄγγελος est à ἄγγελος.

La forme *esi est attestée par le skr. *ási*, l'av. *ahi*, le gr. εἶ (attique) tonique¹⁸⁶ (sur εἰς atone, voir § 21), peut-être le gall. *wy-t* et l'irl. *a-t*, avec pronom suffixé; probablement le got. *is*, le v.isl. *es* (v.angl. *bis*), le lit. *esi*, le v.sl. *jesi*¹⁸⁷.

L'analyse de *esi fait problème. On part souvent, pour l'expliquer, de *essi, dont la gémignée se serait simplifiée à date indo-européenne¹⁸⁸. Certains, cependant, ont douté de cette explication. Brugmann, pour l'avoir proposée lui-même¹⁸⁹, voit lucidement que *-s- au lieu de *-ss- est surprenant¹⁹⁰ et *esi obscur¹⁹¹. Et c'est avec raison que Jacobsohn¹⁹² a pu écrire : « Möglicherweise hat *esi überhaupt nie *-si als Personalendung gehabt ». En effet, phonétiquement, ce serait le seul exemple i.e. d'une gémignée simplifiée (gémignée au reste attestée, en position finale, il est vrai, dans *ess); et il y a quelque paradoxe à poser une forme

conservé devant voyelle, sans être une forme élidée de *-ēre : voir *B.S.L.* 62, 1968, p. 91-92, et C. Watkins, § 141.

184. ρ 388/9 : ἀλλ' αἰεὶ χαλεπὸς περὶ πάντων εἰς μνηστῆρων|δμῶσιν Ὀδυσσοῦχος.

185. P. Chantraine, *Grammaire homérique*, I, p. 286 n. 1.

186. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 659 n. 5 (avec trois références inexactes : Hübschmann, *K.Z.* 22, 339 ; Bolling, *Language* 12, 173, Wackernagel, *Unt.* 223).

187. Voir Brugmann, *Grundriss* II³/3, 2, p. 603 : on n'est pas tout à fait assuré que ces formes sortent de *esi, non de *essi.

188. Voir, par exemple, Meillet, *Esquisse d'une grammaire comparée de l'arménien*, p. 118.

189. *Kurze Vergleichende Grammatik der indogermanischen Sprachen*, Strasbourg 1902, p. 234.

190. *Grundriss* I³, p. 725.

191. *Grundriss* II³/3, 2, p. 603.

192. *Hermes* 45, 1910, p. 68 n. 2.

à gémignée simplifiée pour **esi* et à gémignée restaurée pour **essi*. Morphologiquement, l'interprétation de **esi* comme forme à désinence *-*si* se fonde sur l'idée préconçue qu'une seconde personne de présent athématique doit avoir une désinence primaire. Or :

a) **esi*, quelle qu'en soit l'analyse, n'est pas la plus ancienne des secondes personnes du verbe « être », qui est **s-tha* (§ 24);

b) nous avons vu que *-*si* est la moins bien représentée des désinences primaires du singulier (§ 12);

c) son absence est en partie liée à l'existence de la forme de présent *-*ei* (§ 17), singulière puisqu'elle n'offre ni la désinence active *-*s*, ni la désinence moyenne *-*lha*.

Et, au lieu de poser d'emblée à l'origine de **esi* une forme à désinence primaire **es-si*, il faut se demander si une segmentation **es*+*i*¹⁹³ ne peut pas s'appuyer sur d'autres formes de seconde personne : il en existe à l'impératif, et à l'indicatif.

4^o L'IMPÉRATIF ET LES FINALES DE SECONDE PERSONNE

14. Des secondes p. sg. d'impératif en *-*i* sont attestées en grec, hittite, védique.

En grec¹⁹⁴, l'on distinguera trois séries de formes :

a) des formes thématiques, en -*ει* (type ἄγ*ει*), à côté des formes thématiques en -*ε* (type ἄγ*ε*) : hom. ἄγ*ρει*, tiré de ἄγ*ρέω*, qui fonctionne comme interjection, et appartient au vocabulaire éolien¹⁹⁵; dor. ἄγ*ει* qui lui correspond (cf. *Anecd. Oxon. Cramer*. I p. 71 [peut-être tiré d'Hérodien, cf. *Lentz* I 504; II 383] : τὸ δὲ ἄγ*ρει* τῷ ἄγ*ε* πλησιάζει μὲν, συμπέπτωκε προστακτικοῖς ῥήμασι · τὸ δὲ ἄγ*ρει* Δωρικῶς ἄγ*ει* λέγεται; ἄγ*ει* se trouve à côté de ἄγ*ε*, ἄγ*ετε* « va, allons, allez » (qui a un sens intransitif ne répondant pas à l'emploi courant de

193. Selon Schwyzler, *Griech. Gramm.*, p. 659 n. 5, Bolling, *Language* 12, p. 173, a analysé **essi* en **es(s)*+*i*, mais la référence est fautive, et nous n'avons pu la rectifier.

194. Voir J. H. Wright, « *Five interesting greek Imperatives* », *Harv. St. in Cl. Phil.* 7, 1896, p. 85-95.

195. Voir P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. ἄγ*ρέω*; J. Vendryes, *Mélanges Boisacq* II, p. 331.

ἄγω¹⁹⁶); de la même façon πίει (dans la formule χαῖρε καὶ πίει, ci-dessous) se trouve à côté de πίε, et peut-être de πίεις¹⁹⁷; οὔνει · δεῦρο, δράμε · Ἀρκάδες pourrait être un exemple du même type de la famille de ἐρι-οὔνης¹⁹⁸; χαῖρει figure à deux exemplaires sur un vase (Arch. Anz. IV 1889, p. 170);

b) à côté de ἄγει (et de ἄγε) existe ἄγι, Alc. Supp. 7.4.10 (ἄγιτε, Sapph., Supp. 19.6); αὔξει « prospère » a peut-être la même structure, mais son attestation tardive, sur des épitaphes du +ve s., empêche de savoir si c'est un vocatif de αὔξιος ou un impératif de αὔξω¹⁹⁹ (ce qui est possible : cf. § 15);

c) des formes athématiques : δίδοι²⁰⁰, Pd. O. I 87; VI 104; VII 89; XIII 100; Nem. V 50; τίθει, ἔει (§ 15); peut-être πῶι à côté de πίει (et πίε, πῖθι), Elym. M. 698.51 : Ἔστι καὶ ῥῆμα προστατικὸν παρὰ Αἰολεῦσιν · ὅλον χαῖρε καὶ πῶι, ἔπερ λέγεται...σύμποθι²⁰¹.

Ces formes ont été diversement interprétées²⁰². La bonne explication est celle qui y voit une particule démonstrative²⁰³, de même nature à l'impératif que, par exemple, la particule qui figure dans skr. *i-hi* « va »²⁰⁴. Cette interprétation peut se fonder sur un fait linguistique — seule une particule peut être facultative dans une forme verbale, comme c'est le cas pour ἄγε(ι), πίε(ι) —, et sur un fait philologique : la formule

196. P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. ἄγω.

197. Sur une cylix de la collection de Munich (Jahn, n° 39) on lit πίεις (Kretschmer, *Vaseninschr.*, p. 196), ou πίει σ'(υ) (J. H. Wright, *Harv. St. in Cl. Phil.* 7, 1896, p. 92-96). F. Solmsen, *Rh.M.* 54, 1899, p. 349 interprète πίεις par πίει+-ς de seconde personne.

198. Pour F. Solmsen, *Rh.M.* 54, 1899, p. 350, οὔνει pourrait être une forme du type πίει, ἄγει; mais οὔνει pour οὔνη, pour P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. ἐριούνης.

199. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.*, I, p. 804 n. 1.

200. Voir Kühner-Blass, *Ausführliche Grammatik*, II, p. 45.

201. Voir J. H. Wright, *Harv. St. in Cl. Phil.* 7, 1896, p. 86 n. 1 : lecture χαῖρε καὶ πῶ τάνδε selon Bergk (*P.L.G.K.* III, p. 170); mais le manuscrit florentin de l'*Etym. Magnum* (E. Miller, *Mél. de littérature grecque*, p. 268, cité par Bergk) donne ici πῶι, qui doit être retenu comme la lectio difficilior.

202. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 804, pour les interprétations par une particule (εἰ comme dans εἰ δέ, εἰ δ' ἄγε, à l'origine impératif de εἶμι), et par un impératif *ei déjà indo-européen.

203. Cf. J. H. Wright, *Harv. St. in Class. Phil.* 7, 1896, p. 86-89 et cf. K. Brugmann, *I.F.* 17, 1904/5, p. 174-186; *Kurze vergl. Gramm.*, p. 559; Devoto, *Donum natalicium Schrijnen*, p. 643.

204. Brugmann, *I.F.* 15, 1903/4, p. 126-128.

χαῖρε καὶ πλεῖ qu'on rencontre sur des vases, est une variante des formules χαῖρε καὶ πλεῖον, πῖνε κ(α)ὶ χα(ῖ)ρε (et cf. πῖνε κ(α)ὶ χα(ῖ)ρε)²⁰⁵. Or lorsque plusieurs formes doivent être munies de la même particule dans une séquence de phrase, il arrive souvent, dans un état archaïque, que celle-ci ne soit jointe qu'à la dernière d'entre elles : cela se produit pour les affixes pronominaux en fonction casuelle (à l'instrumental sanskrit, -ā, qui pourrait être une ancienne particule, disparaît des finales « syncopées », dans les syntagmes du type *nāvyasā vacaḥ*²⁰⁶; en tokharien, dans un groupe de deux ou plusieurs noms en rapport soit copulatif, soit déterminatif, les affixes des cas secondaires peuvent se trouver seulement après le dernier des noms²⁰⁷ : A [instrumental] *kuklas yukas oñkālmās-yo* « mit Wagen, Pferden (und) Elefanten », en regard du type à affixe répété *kāntantuyo wālsantuyo lmānantuyo korisyo* « zu Hunderten, zu Tausenden, zu Zehntausenden, zu Zehnmillionen »); ou pour des particules d'autres fonctions²⁰⁸ : les particules d'énumération, par exemple, peuvent se postposer seulement au dernier terme de l'énumération (type *pater materque*), comme à chacun de ces termes (*paterque materque*). L'emploi d'une particule dans l'un seulement des deux impératifs d'une formule comme χαῖρε καὶ πλεῖ est une autre illustration de ce mécanisme.

Cette particule est ajoutée en grec soit à une forme du type *age, c'est-à-dire à une forme originellement de troisième p. à désinence *-e, ayant pu servir pour la seconde p. à l'impératif en fonction de la structure des relations de personne²⁰⁹ — et l'on a alors une forme du type ἄγει —; soit au thème nu — et les formes sont alors du type δίδου, ἔγι. On explique habituellement ἔγι à partir de ἔγιτε, interprété comme ἔγ' ἔτε²¹⁰, en invoquant l'analogie de δίδου/δίδουτε, sans

205. P. Kretschmer, *Die Griechischen Vaseninschriften* (1894), pp. 195, 196, 238 pour les références; J. H. Wright, *Harv. St. in Class. Phil.* 7, 1896, p. 86 n. 1.

206. Wackernagel-Debrunner, *Altindische Grammatik* III, p. 35.

207. Sieg-Siegling-Schulze, *Tocharische Grammatik* (1931), § 338; Krause-Thomas, *Tocharisches Elementarbuch* I (1960), § 83.

208. Cf. *B.S.L.* 70, 1975, p. 42.

209. C. Watkins, § 107-109.

210. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 804; Liddell-Scott-Jones, *Greek-English Lexicon*, s.u. ἔγι; Thumb-Scherer, *Griech. Dial.* II, p. 101; Bechtel, *Griech. Dial.* I, p. 95; Kretschmer, *Glotta* 8, p. 256.

tenir compte du fait que, dans les formations de ce type, c'est en général la seconde p. du pluriel qui est faite sur la seconde p. du singulier, forme fondamentale d'impératif, et non l'inverse, ainsi sur ἄγρει, ἄγρεϊτε comme sur δεῦρο, δεῦτε, comme en témoigne l'accentuation²¹¹ (on n'a pas *ἄγρεῖτε). On peut se demander s'il n'en a pas été de même pour ἄγετε à côté de ἄγε, étant donné que ce dernier s'emploie en dehors de toute considération de nombre²¹². Mais l'on fera en tout cas de ἄγι la forme de base d'où a été tirée ἄγιτε : c'est un impératif archaïque, formé par addition de la particule, non à la forme à en *-e comme dans le cas de ἄγει, mais au thème nu, comme le hittite et le védique en ont un certain nombre, et le grec peut-être lui-même, si φεῦ remonte à *φευγ²¹³.

15. Le hittite²¹⁴ fait en effet un large emploi de la particule *-i à l'impératif, dans ses deux flexions de présents (tout comme le grec, dans des formes et thématiques [ἄγρει] et athématiques [ἰδοι]).

La conjugaison en -hi offre trois formes de seconde p. sg. d'impératif :

a) thème nu, e.g. *šak* (*šak-hi* « je sais »), *ak* (*ak-i* « il meurt »), *dā* (*dahhi* « je prends »), *au* (*uhhi* « je vois »). Cette formation n'apparaît que dans la variété à structure athématique de cette flexion (§ 26). Comme le grec n'a pas l'équivalent de cette formation athématique, l'on n'a pas à y chercher de parallèle pour l'impératif;

b) forme en -a, donc avec la « voyelle thématique » du type ἄγε : *tarna* (*tarnahhi* « je laisse »), *ešša* (*eššahhi*, itératif de *iya-* « faire »), *dala* (*dalahhi* « je laisse »), dans la variété à structure thématique;

c) en -i :

211. P. Chantraine, *Dict. étym.*, s.u. ἄγρέω.

212. Wackernagel, *Vorlesungen über Syntax*, I, p. 85 ; 211.

213. Voir Frisk, *G.E.W.* II, p. 1005 ; Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 798 et n. 10. D'autres analyses ont été proposées (bibliographie chez Schwyzler, l.c.), notamment par rapprochement avec l'onomatopée lat. *fū* (Walde-Hofmann, *L.E.W.* I, p. 555).

214. Formes relevées dans J. Friedrich, *Heth. Elementarbuch*² (1960), p. 79-111 ; H. Pedersen, *Hittitisch*, § 79 ; E. H. Sturtevant, *Comparative Grammar*² (1951), § 274 ; W. Couvreur, *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire orientales et slaves* 4, Bruxelles 1936, p. 557-558.

1^o dans la variété à structure athématique : *paḥši* (*paḥḥaḥši* « je protège »), *šakki* (*šakḥi*);

2^o dans la variété à structure thématique : *memi* (*memahḥi* « je parle »); *unni* et *penni* (*unnahḥi* « hertreiben » et *pennahḥi* « hintreiben »), *uppi* (*uppahḥi* « herschicken »), *šunni* (*šunnahḥi* « je remplis »).

Ces formes ont un parallèle dans les impératifs de verbes thématiques du grec. En théorie, l'on ne peut savoir si elles correspondent au type ἄγϋ ou ἄγϋει du grec, puisque *-ei > hitt. -e > puis -i, confondu dans la graphie avec *i ancien; et Couvreur²¹⁵, les rapprochant des troisièmes p. homographes du type *paḥši* « il protège », *šakki* « il connaît », en fait des formes en *-ei, par référence au grec, qui a à la fois ἄγϋεις et ἄγϋει, et où certains expliquent la seconde personne à partir de la troisième (§ 17). En fait, à l'indicatif, la situation du hittite est toute différente, puisque la seconde personne est en -ti, si bien qu'on verra plutôt dans l'impératif *šakki* une forme du type ἄγϋ, distincte étymologiquement de la troisième p. *šakki*, à finale *-ei.

Quant aux formes d'impératifs de la conjugaison en -mi hittite, elles ont toutes un correspondant en grec dans les présents athématiques :

a) thème nu : *eš* (« être »), *ep* (« prendre »), *ḡalah* (*ḡalahmi* « je frappe »), *ištamaš* (*ištamašmi* « j'entends »), *punuš* (*punušmi* « je demande »), *šuppiyah* (*šuppiyahmi* « je purifie »), etc. Ce type correspond au type gr. ἔξει (§ 23), ἴσται, πίμπλη, κρίμνη, δείκνῃ, type qu'offrent, entre autres, les présents athématiques éoliens : κρίνη, Sapph. 113 D., φίλη, Thér. 29, 20, ὑμάρτη, Thér. 28, 3²¹⁶;

b) forme en -t : *arnut* (*arnumi* « apporter »), *ḡahḥnūt* (*ḡahḥnumi* « tourner »); *aššanūt* (*aššanumi* « prendre soin de »), *i-il* « va » : ce type correspond au type ἵ-θι du grec. En effet, ces formes hittites contiennent la particule *dhi²¹⁷, dont l'emploi est bien connu à l'impératif²¹⁸, peut-être en arménien, si -ji-r vient de *dhi + *r²¹⁹ de date récente, en tout cas en grec et en

215. *L.c.*, p. 557.

216. P. Chantraine, *Morphologie historique du grec* (1961), p. 268.

217. E. Sturtevant, *A comparative Grammar*², § 259, p. 142; G. Bonfante, *R.B.Ph.* 18, 1939, p. 385.

218. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 800 (avec bibliographie).

219. A. Meillet, *Esquisse*², p. 121.

indo-iranien, dans des présents dérivés comme ἄρνυθι, véd. *sṛṇuddhi*, av. *kərənūidi* (cf. hitt. *arnut*), ou radicaux. Son emploi, au présent radical, s'accompagne du degré zéro : cf. outre **i-dhi* « va » (§ 23), **s-dhi* « sois » (§ 21), ἴσθι « sache » : *viddhī*, qui a le degré zéro du présent *vidé*;

c) forme en *-i*²²⁰, qui, apparaît dans des présents dérivés (*peški* : *peškimi* « prendre souvent »; *uški* : *uškimi* « voir souvent », *akkuški* : *akkušk-* « boire »; *zikki* : *zikkimi* « prendre souvent [itératif **t-sk-* de *dāi*²²¹]; *azzikki* : *azzikkimi* « manger souvent »; etc.), où *-i* pouvait, à la rigueur, représenter le **-e* du suffixe *-ske-*; mais aussi dans des présents radicaux, où, au contraire de la forme en **-dhi*, elle s'accompagne du degré plein aussi bien que du degré zéro : *nāhi* « crains » pourrait être un impératif de la conjugaison en *-hi* (cf. seconde p. *naḥti*), comme de la conjugaison en *-mi* (cf. première p. *naḥmi*); mais *kuenni* « frappe » (**g^when-i*) a le degré plein.

Particulièrement intéressantes ici sont les formes de **dhē-*, racine représentée en hittite par :

— deux simples, l'un en *-hi* (*tehhi*, *dāitti*, *dāi*) « installer », l'autre en *-mi* (*temi*, *teši*, *tezzi*) « dire »²²²;

— trois composés : deux sont de sens contraire : *pe-hu-lezzi* « *hinführen* »; *uṣa-tezzi* « *herführen* », s'ils se rattachent, non à v.sl. *vedq*, lit. *vedū*, etc.²²³, mais à **dhē-*, dont ils pourraient être des composés, le premier à préverbes *pe-* + *hu-*, le second à préverbe *uwa-* (cf. véd. *áva dhā-*)²²⁴; le troisième pourrait être *ue-da-* « *bâtir* »²²⁵. Or les impératifs ont ici les trois formes :

1° thème nu : *peḥute*, *uṣate*; *dāi* (impératif de *teḥḥi*);

2° en *-t* : *tel* (impératif de *temi*); (*uua*)*tel* (et entre *-te* et (-)*tel*, le flottement est le même qu'entre πῶ, Alcée 105 a D. et πῶθι, Alcée 105 b D.), ou qu'entre δίδω, γ 58 et δίδωθι, γ 380);

3° en *-i* : (*uṣa*)*ti*. Et ce dernier peut représenter la même chose que (τῖ)θεῖ, qui pose le problème de la structure des

220. Nous laissons de côté les thèmes en *-āi* (type *ḥatrāi*, *kappuūāi*, impératifs qui peuvent être les thèmes nus de *ḥatrāizzi* « écrire », *kappuūāizzi* « compter »).

221. Friedrich, *Heth. Wörterbuch*, p. 261 a.

222. Rattaché à **dhē-* par H. Pedersen, *Hittitisch*, § 85.

223. H. Pedersen, *Hittitisch*, p. 131; E. Benveniste, *Hittite et Indo-européen*, p. 38-39.

224. C. Watkins, § 48, p. 69; et cf. note 142.

225. H. Kronasser, *Etymologie*, p. 544.

impératifs athématiques en -ι. Certains impératifs grecs athématiques sont en effet caractérisés par addition de la voyelle thématique : προσίστᾱ, πίμπλᾱ chez des comiques attiques, κατᾱ-βᾱ Ar., *Gren.* 35, avec -ᾱ < -αε- (le thème nu serait -η en attique), δίδου. Ceux-là sont du même type que πῖε (à côté de l'athématique πῖθι). Mais τίθει peut être, non une forme thématique, comme on l'enseigne²²⁶, mais un correspondant de *uḡati*, fait par addition au thème d'une particule -ι, comme aussi ἔει, ou πῶι, δίδοι, *kuenni*, de même que ἄγι peut correspondre au type *šakki*, et ᾠξι, d'un présent sigmatique, à *paḥši*.

16. Le védique²²⁷ a, lui aussi, connu des impératifs athématiques sigmatiques en -i, dans le type *vakṣi* « transporte », *yakṣi* « sacrifie » (e.g. R.V. 5.21.6; 6.16.2; 8.102.16 ᾶ *devān vakṣi yāḥsi ca* « bring the gods and sacrifice »). Ces formes ont été diversement expliquées : comme indicatifs de présents archaïques disparus par ailleurs et employés en fonction d'impératifs, avec un *-s qui y serait par conséquent une désinence²²⁸; ou comme formes appartenant au thème de l'aoriste²²⁹. G. Cardona²³⁰ a montré qu'il s'agissait là de secondes p. d'impératifs de l'aoriste sigmatique, en relation étroite avec des troisièmes p. de subjonctif en -*sat* (cf., e.g., R.V. 7.17. 4 *agne ... yāḥsi devān svadhvarā kṛṇuhi jātāvedas / svadhvarā karati jātāvedā yakṣad devām amṛtān* « Agni, sacrifice to the gods, make good sacrifices; may he (he shall) make good sacrifices, sacrifice to the gods »)²³¹, et cette connexion a fait que dans des subordonnées, les formes en -*si* sont employées à la seconde personne, comme, à la troisième, les subjonctifs en -*sat*²³². Si, comme il est licite, l'on y voit des formes bâties par addition au thème nu de la particule qui figure à l'impératif hittite et grec²³³, l'on

226. P. Chantraine, *Morphologie*, § 315 Remarque 1.

227. Pour le gâth. *dōiṣi*, voir Geldner, *B.B.* 15, 1889, p. 261.

228. Whitney, *Grammar*, § 624; Macdonell, *Vedic Grammar*, § 451; Delbrück, *Aind. Verb.* § 28 (et § 30, avec liste); pour Thurneysen, *K.Z.* 27, 1883, p. 176, *-i serait ajouté à des formes d'injonctifs.

229. Benfey, *Vollst. Gr.*, § 860.2.2; Neisser, *B.B.* 7, 1883, p. 231-2, 233; 20, 1894, p. 70-80; Bartholomae, *I.F.* 2, 1894, p. 271-284.

230. *Language* 41, 1965, p. 1-18.

231. Cardona, *Language* 41, p. 6.

232. Cardona, *l.c.*, p. 8-9.

233. Pour Cardona, *l.c.*, p. 18, il pourrait s'agir d'un infinitif.

rapprochera ces formes sigmatiques d'autres formes sigmatiques, où les particules sont différentes : δεῖξ-ον²³⁴; δεῖξ-αι²³⁵.

L'on posera donc une formation de seconde p. sg. d'impératif à particule *-i, pouvant être ajoutée au thème nu dans des formes athématiques (gr. τίθει; hitt. *uuali* (conjugaison en -mi), *šakki* (conjugaison en -hi); véd. *vakṣi*). Comme particule vivante à l'état libre, le sanskrit emploie le neutre *id* (cf. § 18).

A côté de la forme à particule ajoutée facultativement au thème ἄγε(ι) a existé à l'impératif une forme à désinence secondaire active *-s ajoutée soit à une forme athématique (qui, dans nos exemples, se trouve être une forme d'aoriste²³⁶ : θές, δός, ἔς, cf. τίθει, δίδοι, ἔει), soit à une forme en *-e, d'aoriste (σχές : ἔσχον; ἐνί-σπες : ἐνι-σπεῖν; θίγες²³⁷) ou de présent : ἄγες · ἄγε, φέρε; καλέγες · κατάκεισο²³⁸.

La seconde personne de l'impératif offre la même double structure morphologique que la seconde personne de l'indicatif : dans les deux cas, l'une des formes a une désinence « secondaire » active (impératif ἄγες; indicatif ἀμέλγες), l'autre une particule (impératif ἄγει; indicatif ἄγεις); dans le premier cas, la finale est celle d'un indicatif ancien, dans le second, d'un impératif. Et nous devons maintenant rappeler la façon dont -εις doit être analysé, afin d'établir un parallélisme entre les formes à particule, thématique ἄγει/ athématique εἶ < *esi, comparable au parallélisme qu'offrent les impératifs thématique ἄγε-ι/ athématique δίδο-ι.

17. La forme grecque de seconde p. d'indicatif -εις a longtemps été analysée comme comportant une désinence primaire athématique *-ε-σι > *-ε-ι > -εῖ²³⁹ (puis -εις), jusqu'à ce que les formes d'indicatif type ἄγεις soient mises en rapport avec les impératifs du type ἄγει, et les formes baltes du type lit. *vedi*, v.lett. *weddi* « tu conduis ». Brugmann, se fondant sur l'enseignement de Fortunatov et de Porzežinski, a

234. Voir C. Watkins, § 142 (qui, § 130, échafaude une théorie compliquée pour faire sortir de cet aoriste sigmatique la première personne du singulier moyenne en sanskrit); R. Thurneysen, *K.Z.* 27, 1885, p. 174.

235. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 803-804; R. Thurneysen, *l.c.*, p. 178.

236. P. Chantraine, *Morphologie*, p. 268.

237. P. Kretschmer lit μ' ἔθιγες, J. H. Wright, *Harv. St. in Cl. Phil.* 7, 1896, p. 91, με θιγες (texte : δὺ ὀβελῶ καὶ με θιγες).

238. Hoffmann, *Griech. Dial.* I, 261 et 118.

239. Cf. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 660.

montré²⁴⁰ qu'il y avait un rapport entre grec (ἄγεις, impératif/ἄγει-ς) et balte (impératif lit. *vedi*, lett. *weddi*²⁴¹ < **wedhei*/, indicatif type lit. *vedi*, avec une diphtongue ancienne qu'atteste le type v.pr. *lurei* « tu dois ») : il faut donc admettre, à côté de **agesi*, un i.e. **agei*, représenté directement par lit. *vedi*, avec une finale refaite en -ει-ς en grec, d'après les couples impér. δίδω, ἴστω/indic. δίδως, ἴστως²⁴².

Deux points doivent ici retenir l'attention.

L'un, c'est que la seconde p. sg. **agei* est une ancienne forme d'impératif « sowohl adhortativ als auch in Behauptungssätzen angewendet...; der Befehlston charakterisierte den Imperativgebrauch »²⁴³. On acceptera cette doctrine sans discussion, comme le fait, par exemple, Schwyzer²⁴⁴; et l'on posera deux formes i.e. de seconde personne sg. thématique : **agei*, ancien impératif, **ages(i)* ancien indicatif, celle-ci avec désinence, celle-là avec particule.

L'analyse par une particule permet, peut-être, d'éclairer un autre aspect de l'analyse de Brugmann, plus difficile. Poser *-ei, comme il le fait, permet de faire correspondre immédiatement gr. *ἔχει(ς)* et lit. *vezi*. Mais l'intonation rude des formes lituaniennes, qui caractérise, entre autres, le produit des anciennes diphtongues à premier élément long, a amené à poser pour le lituanien une forme *-ēi²⁴⁵, irréductible à la forme gr. -ει, et pour l'indo-européen un *-ēi²⁴⁶, dont on ne justifie pas l'alternance de quantité. La diphtongue résulte de la rencontre de deux éléments morphologiques, *-e, finale d'une forme du type **age* + *i, particule déictique (qui porte l'accent dans οὔτος-ι̇, νυν-ι̇²⁴⁷). Elle a pu

240. K. Brugmann, *I.F.* 17, 1904/5, p. 177-186.

241. Mais l'impératif vient d'un optatif pour Chr. S. Stang, *Vgl. Gramm. d. balt. Spr.*, p. 424.

242. Pour cette explication, voir en outre F. Sommsen, *K.Z.* 44, 1911, p. 174; Endzelin, *Lett. Gramm.*, p. 546 sq.; 686; H. Hirt, *Idg. Gramm.* 4, p. 151.

243. Brugmann, *Grundriss* II²/3, p. 582.

244. *Griech. Gramm.* 1, p. 661.

245. A. Vaillant, *Grammaire comparée des langues slaves*, III (1966), p. 9; *B.S.L.* 37, 1936, p. 112 (avec une explication non satisfaisante de la longue par comparaison avec hitt. -ahti, où -ah- est suffixe [*-ā-], et -ti désinence).

246. Meillet-Vaillant, *Slave Commun*, p. 316; Chr. S. Stang, *Vgl. Gramm. d. balt. Spr.*, p. 406; *Slav. und Balt. Verbum* (1942), p. 226-230. A. Meillet, après avoir posé *-ei (*M.S.L.* 14, 1906/8, p. 413, pose *-ei en comparant hitt. -āizzi; mais on explique maintenant les présents dérivés en -āi- du hittite par *-ā-ye- (3^e p. *-ā-ye-ti) : C. Watkins, *Actes de Regensburg* (1975), p. 370-373.

247. C'est par cette particule que R. Thurneysen, *K.Z.* 27, 1885, p. 177, explique les impératifs du type skr. *vākṣi*.

être l'intonation oxytonée : soit **-ei*, comme dans *vuv-ĩ*, dont elle n'a cependant pas la longue (cf. skr. *vákṣi*; **esi*) ; soit plutôt **-éi* (confondue avec la diphtongue venant du degré plein de **-i*). Or l'intonation rude des diphtongues lituaniennes en fin de mot répond à un type oxyton (bien attesté pour le présent en slave : cf. § 24 et n. 365)²⁴⁸, et n'empêche pas de poser **-ei*.

A ces formes baltes et grecques, il convient, peut-être, d'ajouter des formes slaves, puisque la finale *-si* générale à la seconde p. sg. en cette langue, est interprétée par un croisement de **-si* et de **-ei* (ou par une séquence **-s + *-ei* : § 11), et des formes celtiques, soit absolues — puisque Meillet²⁴⁹ a cherché à expliquer v.irl. *beri* par **bhereis* —, soit conjointes — puisque selon C. Watkins²⁵⁰ *.bir* vient de **bherei* plutôt que de **bheresi*.

18. L'emploi d'une particule déictique **-i* à l'impératif peut s'appuyer sur celui d'autres particules²⁵¹, en même fonction.

Certaines se sont fixées, comme quasi-désinences, soit aux secondes et troisièmes personnes (**-lōd*²⁵², du thème **to*, dans le type skr., lat., gr. **bherelōd*; **-om*²⁵³, à la seconde personne de l'aoriste sigmatique grec, type *δεῖξον* ; à la troisième p. sg. et plur. de l'injonctif moyen, type *gachatām* < **-a-am*), soit à la seconde seulement, comme on peut s'y attendre, puisque la seconde personne sg. est la seule ancienne à l'impératif. Par exemple :

-*hu* dans le hitt. *e-hu* « va » (§ 23), et dans la finale moyenne *-hu-t* (*hu + *dhi*) ;

**-dhi* dans le type *ṛθi* (§ 23) ;

-*ai* dans le type gr. *δεῖξαι* (§ 16) ;

**-swe*, du thème pronominal réfléchi²⁵⁴ en sanskrit (*bha-*

248. Voir Meillet-Vaillant, *Slave Commun*, p. 166. Il est remarquable que pour A. Meillet, *B.S.L.* 32, 1931, p. 202, l'accent de gr. *λείπεις*, *λείπει* suppose une ancienne diphtongue d'intonation oxytonée (c'est nous qui soulignons).

249. *M.S.L.* 14, 1906/8, p. 413. *Contra* : Brugmann, *Grundriss* II²/3, p. 582 ; 607.

250. § 153.

251. Fait mis en lumière par R. Thurneysen, *K.Z.* 27, 1885, p. 172 et suiv.

252. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.*, I, p. 801 (avec bibliographie).

253. R. Thurneysen, *K.Z.* 27, p. 175 ; C. Watkins, § 75.

254. Voir O. Szemerényi, *Syncope in Greek...*, p. 314 ; 363 (avec biblio-

rasva) et peut-être tokharien A *pā-klyossu* « écoute »²⁵⁵, et cf. m.gall. 2^e p. sg. subj. *bych* < **bh(u)ī-sue*;

-*k* en balto-slave (type *eīk* « va ») du thème de pronom **ke*²⁵⁶, où l'on reconnaît la particule -*k(a)* de lit. *dūo-ka-gi* « donne donc », russ. *dāj-ka* « donne donc », v.pr. *ey-ke-te* « viens ici » (d'autres particules ont pu être employées de manière moins vivante : cf. s.cr. *rēci-de(r)*, avec un pluriel *rēcide(r)le* fait par addition de -*le* au singulier²⁵⁷, comme dans le cas de ἄγρεϊτε).

D'autres particules sont en voie de fixation : *u*²⁵⁸ peut suivre librement en védique un impératif à la seconde personne²⁵⁹ (e.g. *tāpa ū šv āgne āntarāñ amitrān* « burn instantly, ô Agni, our neighbouring foes »), mais est fixée dans des finales d'impératif 3^e personne, soit ajoutée directement au thème, en hittite où la conjugaison en -*hi a*, à côté d'une seconde p. d'impératif du type en -*i*, une 3^e personne en -*u* (*aku* : *aki* « il meurt »; *aru* : *ari* « il arrive »), soit ajoutée à des désinences (comme -*i* à l'indicatif) : iir. *aslu*, *sanlu*; hitt. *eštu*, *ašantlu*²⁶⁰; phryg. εἶτου « es sein »²⁶¹) et à des finales diverses en hittite, où le système de l'impératif est le suivant²⁶² :

		I	II	III
actif	sg.	- <i>allu</i>	zéro/- <i>i</i>	- <i>tu/-u</i>
	plur.		- <i>ten</i>	- <i>ntu</i>
moyen	sg.	- <i>h̥haru</i>	- <i>hul</i>	- <i>laru</i>
	plur.		- <i>dumat</i>	- <i>ntaru</i>

Cette particule appartient à un thème pronominal, qui a fourni aussi un préverbe (v.sl. *u-*, hitt. *u-*, skr. *ava-*, etc.; cf. *uwa-lezzi*, § 15)²⁶³.

graphie) ; C. Watkins, § 31 ; R. Thurneysen, *K.Z.* 27, 1885, p. 176, rapprochait le préfixe de *soluō*, *sēcūrus*.

255. Voir Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch*, p. 259 (et p. 234 pour l'emploi du préverbe *pā-* à l'impératif).

256. Voir R. Trautmann, *Baltisch-Slavisches Wörterbuch* (1923), p. 111 ; A. Vaillant, *Gramm. comp.* 111, p. 30-31.

257. A. Vaillant, *l.c.*, p. 43.

258. R. Thurneysen, *K.Z.* 27, 1885, p. 174-175.

259. A. A. Macdonell, *A vedic Grammar for Students* (1955), p. 220-221.

260. E. Benveniste, *Hittite et Indo-Européen*, p. 19. Et voir H. Osthoff, *M.U.* 4, p. 257, pour le type got. *asteigadau* « κατὰδᾶτω ».

261. H. Pedersen, *Hittitisch*, p. 192.

262. Voir E. Laroche, *Mélanges Benveniste* (1975), p. 344.

263. E. Laroche, *l.c.*, p. 345, interprète l'impératif hittite en s'appuyant non

D'autres particules sont d'emploi plus libre : en sanskrit

— *kam*²⁶⁴, en combinaison avec *nú* (combinaison qu'on trouve également avec d'autres formes verbales que l'impératif), *e.g.* *áso nú kam ajáro vārdhās' ca* « be unaging and grow » X 50.5;

— ou avec *sú* (combinaison qu'on ne trouve qu'à l'impératif) (*liṣṭhā sú kaṃ, maghavan, má párá gāḥ*) III 53.2 « pray stand still, bounteous god, go no further »;

— *khálu*²⁶⁵, dont le seul exemple rigvédique se trouve avec un impératif (X 34.14 *mitráṃ kṛṇudhvaṃ khálu* « pray, conclude friendship »);

— *tú*²⁶⁶, qui, dans les 2/3 de ses emplois, met en relief une exhortation à l'impératif (*e.g.* I 5.1 *á tv étā, ní ṣīdala* « pray come, sit you down »);

— ou encore *nú*²⁶⁷, *nūnám*²⁶⁸, *sū*²⁶⁹, *sma*²⁷⁰, *hi*²⁷¹, *id*²⁷².

Le grec connaît cet emploi, par exemple avec :

— ἀλλά²⁷³ : ὦ νέοι, ἀλλὰ μάχεσθε, Tyrt., *Fr.* 6-7;

— γε²⁷⁴ : ἔπειθ' ἔλοῦ γέ θάτερ', Soph., *El.* 345;

— δὴ²⁷⁵ : δότε δὴ, Z 476;

— μὴν²⁷⁶ : ἄγρει μάν, E 765;

— τοι²⁷⁷ : ἴσθι τοι, Anacr., *Fr.* 88.3.

Ces particules employées à l'impératif en valeur déictique d'outils emphatiques ont pu connaître d'autres emplois, anaphoriques : ainsi ἀλλά en grec, ou en sanskrit *u* qui,

pas sur une particule **u*, mais sur les noms d'action en *-*tu*-, qui indiquent l'action virtuelle, alors que, selon lui, l'indice -*u* dans le verbe indiquerait un procès virtuel.

264. Macdonell, *A vedic Grammar for Students*, p. 225.

265. Macdonell, *l.c.*, p. 227.

266. Macdonell, *l.c.*, p. 234.

267. Macdonell, *l.c.*, p. 238.

268. Macdonell, *l.c.*, p. 239.

269. Macdonell, *l.c.*, p. 249.

270. Macdonell, *l.c.*, p. 250.

271. Macdonell, *l.c.*, p. 252.

272. Macdonell, *l.c.*, p. 218.

273. J. D. Denniston, *The Greek Particles*³, Oxford 1970, p. 14.

274. Denniston, *l.c.*, p. 125.

275. Denniston, *l.c.*, p. 216.

276. Denniston, *l.c.*, p. 331.

277. Denniston, *l.c.*, p. 545.

employé déictiquement avec des verbes ou des pronoms démonstratifs, sert, anaphoriquement, à relier des phrases quand un mot de la première est répété dans la seconde (avec, ici les deux usages de l'anaphore, lien avec ce qui précède et répétition) : *trir náктаṃ yāthás, trir u, áśvinā, divā* « thrice by night ye come, thrice also, O Asvins, by day »²⁷⁸; *tú*²⁷⁹ est aussi une particule adversative « mais »²⁸⁰.

C'est peut-être la double valeur, déictique et anaphorique, des particules, qui peut expliquer le rapport entre la seconde personne *ἄγεις* et la troisième *ἄγει* (§ 20).

19. Aux formes grecques viennent s'ajouter des données occidentales, italiques et germaniques.

Le vénète a une 3^e p. sg. de présent *atisteit*²⁸¹, dans laquelle une désinence **-ti* vient s'ajouter à une finale **-ei* identique à celle du présent grec (comme au perfectum latin en *-ei-t*). Cette forme a une structure radicale archaïque. Aux formes fondamentales de diathèse active (tirées de racines « aoristiques ») ont en effet correspondu des présents thématiques (ou en *-hi* en hittite) et à degré zéro :

— de **dhē-*, l'on a deux présents, *τίθησι* et *dadhāli*, dont la correspondance est si frappante qu'on néglige parfois skr. *dadhati*²⁸², de même structure radicale que *tīṣṭhali*, *pibati*, *sīdati*, etc., auquel correspond en grec *τίθει* dont la vulgate, et pour l'Iliade le Venetus A, nous fournissent des exemples chez Homère (N 732, α 192), à côté de *τίθησι*, et qui est un archaïsme²⁸³ : à *dadhati*, *τίθει* < **dh(ə₁)-e-* correspondent, sans redoublement, lat. (*con-*)*dīl*, hitt. *dāi*²⁸⁴; mais tandis que *lehhi/dāi* a des désinences de la série 2, et *condō/condil* une structure thématique, *τίθημι/τίθει* est un paradigme semi-thématique (du type hitt. *šuppiṣṣahmi/suppiṣṣahhi* : § 10; 28), par lequel ce présent s'achemine vers une flexion entièrement athématique (*τίθημι/τίθησι*) ;

278. Macdonell, *L.c.*, p. 220-221.

279. Macdonell, *L.c.*, p. 234.

280. Sur arm. *-r*, voir § 20.

281. Approximativement « adstat ». Voir M. Lejeune, *Manuel de la langue vénète* (1974), § 73 a ; 74 b.

282. W. D. Whitney, *The Roots, Verb-Forms and primary derivatives of the Sanskrit Language* (1885), s.u. DHĀ-.

283. P. Chantraine, *Gramm. homérique* I, p. 298.

284. Nous ignorons le vocalisme de hitt. *dāi*.

— **dō-* fournit, de même, non seulement *dadāti* et δίδωσι, mais *dadali*²⁸⁵ et *didō* en italique (vest. *didet*, Vetter 220; etc.), et, sans redoublement, véd. *ādat*²⁸⁶, hitt. *dāi*, lat. (*trā-*)*dit*;

— **stā-* donne ἵστᾶται, mais aussi skr. *tiṣṭhāti* (sans **tiṣṭhāti*), lat. *sistō*, et, sans redoublement, des formes reposant aussi sur **st(ə₂)-e* : tokh. B *ste* < **st(ə₂)-o*, exactement comparable, pour la structure, à véd. *ā-da-t* (qui a reçu, de plus, une désinence secondaire, et à vén. *alisteit*, all. *steht*, où **-e* a été caractérisé comme présent par l'addition de **-i*, et comme actif par celle de **-ti* (**-e* + *-i* + *-ti*).

La même forme peut se retrouver en effet en germanique, où le problème est compliqué par le fait qu'on ne peut étudier *stehen* indépendamment de *gehen*, et que chacun de ces deux présents a des formes en *-ā-* et des formes en *-ē-*. Le paradigme ancien du vieux haut allemand (que nous prenons ici à titre d'exemple) est pour « aller »²⁸⁷ :

sg. I	<i>gām, gān</i>	; <i>gēm, gēn</i>
II	<i>gās, gāst</i>	; <i>gēs, gēst</i>
III	<i>gāt</i>	; <i>gēt</i>
pl. I	<i>gāmēs, gān</i>	; <i>gēmēs, gēn</i>
II	<i>gāt</i>	; <i>gēt</i>
III	<i>gānt</i>	; <i>gēnt</i>

et les formes sont parallèles pour « se tenir ».

La répartition des deux séries est, à époque historique, dialectale (le bavarois et le francique ont le plus souvent *-ē-* l'alémanique *-ā-*), et, à époque préhistorique, morphologique : on explique avec raison ces doubles paradigmes comme résultant du nivellement de paradigmes anciens *gām, gēs, gēt*; *stām, stēs, stēt*²⁸⁸; et nous allons voir qu'ils sont semi-thématiques, avec des formes en *-ā-* radicales athématiques (étymologiques dans le cas de *gā-*, analogiques dans celui de *stā-*), mais des formes en *-ē-* thématiques, comparables à gr. ἄγεις, ἄγει.

Pour ce qui est des formes en **-ā-*, en effet, *gā-* s'explique

285. Whitney, *Roots*, s.u. DĀ-.

286. Normalisation de **āda*, à désinence **-o* : L. Renou, *Gramm... védique*, § 339.

287. Voir W. Braune-H. Eggers, *Althochdeutsche Grammatik* (1975), § 382 ; pour le vieil anglais, R. Quirk-C. L. Wrenn, *An old english Grammar*, § 88 b ; A. Campbell, *Old english Grammar* (1959), p. 348.

288. Voir Braune-Eggers, *Ahd. Gramm.*, § 382 (avec bibliographie).

phonétiquement bien à partir de **ghē*²⁸⁹, racine qui a fourni l'aoriste skr. *á-hā-t* (gr. *κίχῃναι* est une innovation), et les présents (comparables à *dadhāti*, *τίθησι*, *dadhati*), skr. *jahāti* « quitter », av. *zazaili* « renvoyer », gr. *κίχῃμι* « atteindre »²⁹⁰, et, thématique comme *dadhati*, skr. *jahati* : v.h.a. *gām* est un présent radical athématique (du type sans redoublement, rare lorsque la racine est aoristique, qu'offrent hitt. *temi* de **dhē*- [§ 15], véd. *dhāti*, *dāti*²⁹¹). Mais il n'y a aucune justification phonétique possible pour **stā*- à partir de **stea*₂-, puisque **ā* > v.h.a. *ō*²⁹². Aussi pense-t-on que « ces deux présents ont réagi l'un sur l'autre : l'*ā* de *stām* est évidemment dû à *gām*, tandis que sans doute l'*ē* (ancienne diphtongue) de *gēm* est dû à *stēm* dont l'explication est controversée »²⁹³.

En réalité, les formes en *-ē* peuvent être anciennes dans les deux verbes. On sait que v.h.a. *ē* peut venir de :

**ēi*, mais tôt diphtongué en *ea*, *ia*, *ie*;

**ai* devant *h*, *r*, *w*, ainsi qu'en syllabe inaccentuée²⁹⁴, et aussi de **ei*, comme l'a montré Fr. van Coetsem²⁹⁵. Dans ces conditions, l'on verra dans les formes d'Otfrid II *steis*, III *steit*²⁹⁶, des formes archaïques, correspondant exactement, pour ce qui est de cette dernière, à vén. *alisteit*. Et l'on fera venir, parallèlement, *gēs*, *gēt* de **gh(ə)-eis*, *-eit*, qui sont à *jahati* ce que **st(ə)-eis*, **-eit* sont à *tišṭhati*.

Dans le paradigme *gām*, *gēs*, *gēt*, toutes les formes sont donc susceptibles d'une explication étymologique. Au contraire, *stām* ne peut être né que d'une analogie proportionnelle, et fait sur *gām* à côté des anciens *slēs*, *slēt*. Cette origine analogique

289. Pokoray, *I.E.W.*, p. 418-419.

290. Pour Fr. Kluge, *Etym. Wtb.*, s.u. *gehen*, il s'agirait d'un composé de **ga*+**imi*, cf. *εἰμι*. Et voir, chez le même auteur, *Urgermanisch*³ (1913), p. 160.

291. Voir L. Renou, *Gramm. ... védique*, § 311 n.

292. Voir, par exemple, W. Streiberg, *Urgermanische Grammatik*³, § 57.

293. A. Meillet, *M.S.L.* 20, 1918, p. 105.

294. Voir E. Prokosch, *A comparative germanic Grammar* (1939), § 54, p. 155.

295. Fr. van Coetsem, *Das System des starken Verba und die Periodisierung im älteren Germanischen* (Amsterdam 1956), p. 22-46, notamment § 1, p. 27, § 27, p. 39; d'après l'auteur, suggestion déjà faite par N. van Wijk, *Phon.*; p. 189; Hirt, *Hb. d. Urgerm.* I, p. 33; Krause, *Allwestnord. Gramm.*, § 10, 1; 11; *Hb. d. Got.*, § 35, 2. Déjà Brugmann, *I.F.* 15, 1903/4, p. 127/8, avait rapproché des formes germaniques en *-ē* les impératifs grecs du type *ἔχει*.

296. Voir E. Prokosch, *Germ. Gramm.*, § 54, p. 156.

dénonce la forme comme relativement récente; c'est que *stām*, à désinence active, a pu succéder à **st(ə)-ō* (et, de même, *gām* à **gh(ə)-ō*), tout comme **s-e/om* (italique, tokharien A) s'est substitué à **s-ō* (tokh. B *-sau* : § 24), **y-em* (A *yām* = B *yam*) à **y-ō* (hitt. *iyahḫa*). hitt. *ḥamangami* à *ḥamangahḫi* (§ 10). Ces flexions, exceptionnelles en germanique, offrent donc des paradigmes semi-thématiques d'un type mal reconnu (cf. § 28), à 1^{re} personne active, en regard d'une troisième en **-e*, dont témoignent, entre autres :

— le verbe « aller » en tokharien B I *yam*/III *yām* < **y-e-n*;

— tous les présents du tokharien A (e.g. *ākam*/**āsās* « conduire ») (sauf « être », dont la troisième p. est un syntagme pronominal et non une forme personnelle);

— et, avec désinence « primaire » à la première p., hitt. *ḥamangami*/*ḥamanki* ou *šuppiḫmi*/*šuppiḫḫi*, gr. *τιθημι*/*τιθεῖν*. Il est remarquable, en tout cas, que ces verbes germaniques soient de sens « aller », « se tenir » (d'une racine **stā-* qui est entrée en supplétisme avec **es-* en tokharien B et vieil irlandais).

Un troisième verbe irrégulier peut avoir eu, de même, deux paradigmes, le verbe « faire », v.angl. v.sax. *dōn*, v.h.a. *tuon*, de la racine **dhē-* avec le vocalisme **-ō-* de gr. *θωή* « amende », *θωμός* « tas », v.angl. *dōm*, v.h.a. *tuom*, got. *dōms* « jugement »²⁹⁷. On le groupe avec *gehen* et *stehen*²⁹⁸ parce que ce sont les trois présents « irréguliers » du germanique occidental, et parce que, avec « être » (pangermanique), ces présents sont les seuls à avoir une 1^{re} pers. autre que **-ō* (cf. § 25). « Faire » offre un paradigme athématique en v.saxon (*dōm*, *dōs*, *dōd*), et v.h.allemand (*tōm*, *tōs*, *tōl*, avec *-ō-* ensuite diphtongué en *-uo-*)²⁹⁹, qui est du type *gām*, *gās*, *gāt*; mais le v.angl. *dōm*, *dēst*, *dēþ*³⁰⁰ peut être semi-thématique comme *gām*, *gēs*, *gēl*, et avoir des II et III p. reposant sur le **dh(ə)-ei* de (τι)θεῖ, à côté de la I **dhō-mi*; celle-ci a pu

297. Prokosch, *l.c.*, p. 155. Et voir Brugmann, *Grundriss* II²/3, 1, p. 102, qui pense, pour le vocalisme, à une innovation d'après les verbes en **-ā-*, et renvoie à Hirt, *Ablaut*, p. 158 sq., p. 192, pour l'interprétation de **dhōm* enclitique à côté de **dhēm*.

298. Prokosch, *l.c.*, p. 155.

299. Prokosch, *l.c.*, p. 222.

300. Pour Prokosch, *l.c.*, p. 222, il s'agirait de formes thématiques **dō-is*, **dō-iþ*, ayant remplacé d'anciens athématiques.

succéder à une forme du type lat. (*con-*)*dō* (cf. hitt. *teḫḫi*), comme *slām*, *slēm* à **stō*, et *gām/gēm* à **ghō*³⁰¹.

Pour être des vestiges, les formes *gēs*, *gēl*, *slēs*, *stēl*, *dēs*, *dēḫ* sont précieuses. D'une part, elles témoignent de la concurrence, dans la flexion du présent, entre un type à particule, qu'elles continuent, comme *ἄγεις*, *ἄγεις*, et le type à désinence vivant en germanique (got. *bairis*, *bairiḥ*), comme par exemple en latin (*agis*, *agit*); la productivité respective de ces deux types est ici l'inverse de ce qu'elle est en grec, où *ἄγεις* est vivant, mais non *ἄγεις*. D'autre part, si notre interprétation est juste, le germanique est la seule langue, avec le grec, à avoir eu à la fois une seconde personne en **-eis* et une troisième en **-ei*³⁰² (l'on ne connaît pas de seconde personne vénète correspondant à *alisteil*³⁰³) : le hittite a une troisième personne *-i* < **-e-i*, mais une seconde en *-ti*, et, inversement, le balte, le slave, et le celtique (§ 11), une seconde personne en **-ei*, mais une troisième en **-e/o* : l'on doit s'interroger sur le rapport entre ces deux formes à diphtongue.

20. Sauf Hirt³⁰⁴, qui pose pour le type thématique une désinence **-ei* de seconde et troisième personne d'indicatif présent et d'impératif, l'on a expliqué tantôt la troisième personne à partir de la seconde³⁰⁵, tantôt la seconde à partir de la troisième³⁰⁶. La première hypothèse se heurte à l'objection, clairement formulée par Schwyzler³⁰⁷, selon laquelle il est surprenant qu'une troisième personne soit bâtie sur une seconde : c'est le contraire qui se produit généralement (ainsi **age*, impératif, est issu de **age*, 3^e p. d'indicatif, à désinence **-e*³⁰⁸). La seconde hypothèse néglige les langues (balte, slave, celtique), où le paradigme est du type **bherō*,

301. La 1^{re} p. du v. anglais serait analogique de la 3^e plur. *dōþ* < **dō-anti*, et de l'infinitif *dōn* selon Prokosch, *l.c.*, p. 155 (pour qui, en vieil anglais, l'on attendrait **dēm* d'après les seconde et troisième personnes).

302. Un couple II **-eis*/III **-ei(t)* apparaît au prétérit de « aller » (lat. *-ieis-ti*, *-ieit*), gr. *ἔεισ-θα*, *ἔει*), mais nous n'étudions ici que les présents.

303. L'on ne connaît aucune seconde personne en vénète : M. Lejeune, *Manuel*, § 71 a.

304. *Idg. Grammatik* IV, § 69, 79, 81.

305. Meillet-Vendryes, *Traité de gramm. comparée*, p. 324.

306. Bonfante, *B.S.L.* 33, 1932, p. 121 n. 2 ; Couvreur, *Annuaire de l'Inst. de Phil. et d'Hist. orientales et slaves*, 4 (1936), p. 557 ; C. Watkins, § 109.

307. *Griech. Gramm.* I, p. 661 et n. 1.

308. C. Watkins, § 108-109.

**bherei*, **bher^e/o*, d'une part, et, de l'autre, l'origine impérative plausible de la seconde personne en **-ei*. Aussi est-on invité à ne pas mêler l'histoire de la seconde personne **-ei(s)* et de la troisième **-e(i)*, et à poser deux formations autonomes, munies d'une même particule **-i* (qui, à la troisième personne, mais non à la seconde, a pu commuter avec **-n*, **-s*), particule employée en des fonctions différentes à chacune des deux personnes.

A la seconde personne **-ei*, d'origine impérative, le **-i* ne peut être interprété que comme déictique, avec la valeur emphatique qu'ont les autres particules qui se postposent à l'impératif (§ 18).

Il ne peut évidemment pas en être de même pour les particules de troisième personne, qu'elles soient employées non seulement dans les finales **-e-i*, **-e-n*, **-e-s*, mais dans **-(n)ti*. Mais il est difficile d'en définir la fonction. Si on leur attribue une valeur « hic et nunc »³⁰⁹, elles restent déictiques, avec un emploi non plus emphatique, comme celui des particules d'impératif, mais temporel, comme celui des adverbes pronominaux du type *iam*, *tum*, etc.³¹⁰. Mais, si l'on adopte cette interprétation, l'on voit mal pourquoi l'histoire de ces particules est liée à la structure des relations de personnes, leur domaine d'origine étant celui de la troisième personne (dans les phrases nominales en fonction copulative, tokh. A *na-s*, *nā-m* gr. *ἐν-ι*), comme dans les finales (notamment « primaires athématiques »). C'est la raison pour laquelle nous avons qualifié d'« anaphoriques » les éléments **-i*, **-n*, **-s* qui entrent dans la constitution des finales temporelles : *ἄγες-ι* contient une sorte de pronom sujet (postposé), du type de « *il* (conduit) », selon une structure syntaxique qu'attestent, avec un pronom enclitique postposé, hitt. *aki-aš* « il meurt », v.irl. *-som*, sl. *-tū*, v.pr. *-ts*³¹¹.

La difficulté est alors de justifier l'emploi temporel d'un tel pronom. Pour E. Benveniste, « il faut ... distinguer les entités qui ont dans la langue leur statut plein et permanent et celles qui, émanant de l'énonciation, n'existent que dans le réseau d'« individus » que l'énonciation crée et par rapport

309. Brugmann, *Grundriss* II²/3, 1, p. 593 ; C. Watkins, *Celtic Verb* (1962), p. 102 ; Kl. Strunk, *I.F.* 73, 1968, p. 287-293 ; G. Schmidt, *Z.V.S.* 85, 1971, p. 262.

310. Voir *B.S.L.* 68, 1973, p. 65.

311. C. Watkins, § 194.

à l'« *ici-maintenant* » du locuteur »³¹² : indices de personne (le rapport *je-tu*), indices de l'ostension (type *ce, ici, etc.*), « paradigme entier... des formes temporelles, qui se déterminent par rapport à l'EGO, centre de l'énonciation », et dont la forme axiale est le *présent* »³¹³. L'on interprétera les plus anciennes formes temporelles du verbe indo-européen que sont les présents comme comportant une entité de statut plein, le verbe (dont la catégorie spécifique est à époque archaïque la voix, exprimée par les désinences), et un terme de référence à l'ici-maintenant du locuteur, relevant de « l'appareil formel de l'énonciation »³¹⁴, l'anaphorique, dont l'aire d'extension ne coïncide que très partiellement avec celle de la particule déictique employée à la seconde personne de l'impératif (ayant servi à l'indicatif dans des conditions qui restent à définir : § 29).

De ce qu'une même particule ait pu avoir deux fonctions différentes dans la flexion verbale, l'on donnera un exemple emprunté à l'arménien, où *-r* apparaît :

a) à la seconde p. de l'impératif présent, employé après particule prohibitive type *mî berer* (alors que le positif est un impératif thème nu : *ber*, cf. *bhára*, φέρει), et de l'indicatif aoriste (*berer* « tu as porté », passif *berar* « tu as été porté ») et imparfait (*bereir* « tu portais »), où elle a été introduite à partir de l'impératif³¹⁵;

b) à la troisième p. de l'imparfait (*berēr* « il portait »). C'est étymologiquement la même particule dans les deux cas : à la seconde personne, on la rapproche de ρα, lit. *îr*³¹⁶, à la troisième, de la particule employée au médio-passif d'autres langues³¹⁷, qu'on rapproche aussi de ρα, *îr*³¹⁸. Or, il est évident qu'à la troisième personne, la particule n'a pas ici la fonction déictique qui est la sienne à l'impératif. Et l'emploi aux seconde et troisième personnes de **-r* en arménien, de **-i* dans un grand nombre de langues, ne fait

312. *Problèmes de linguistique générale* II, p. 84 (c'est nous qui soulignons).

313. E. Benveniste, *Problèmes* II, p. 83 (c'est nous qui soulignons).

314. E. Benveniste, *Problèmes* II, p. 79-88.

315. A. Meillet, *Esquisse*², p. 125 ; Brugmann, *Grundriss* II²/3, p. 580 ; 604 ; Bugge, *Beitr. zur Etym. ... d. arm. Sprache* (1889, p. 44 et sq.).

316. A. Meillet, *Esquisse*², § 88.

317. A. Meillet, *Esquisse*², p. 127.

318. C. Watkins, p. 194-197.

qu'illustrer la diversité des fonctions que peut assumer une particule donnée.

L'emploi de **-i* est concurrencé par celui de **-n* et **-s* à la troisième personne; mais s'ajoutant aux désinences et de série 1 (« primaire athématique » **-ti*) et de série 2 (**-ei* en hittite, grec, vénète, germanique), il est bien plus vaste à cette personne qu'à la seconde, où il n'apparaît qu'en grec, balto-slave, celtique, et dans quelques vestiges occidentaux [en germanique, et au perfectum latin *-ieistī*]; à cette personne, où il s'ajoute au thème, et non à une désinence, il a été cependant d'emploi plus étendu : en témoigne une forme athématique comme **esi*, de même structure (et de même origine) que les athématiques *ῥίδοι* ou *kuenni* à côté de *ῥγει*, thématique : **esi* est dans le même rapport formel avec **ess(i)* que la seconde p. *ῥγει(ς)* avec *ajasi* (**agesi*).

21. Le rapport entre **esi* et **essi* a été considéré comme génétique : **esi* aurait été tiré de **essi* en emploi enclitique³¹⁹, et **essi* restauré analogiquement sur cet **esi*³²⁰. Mais nous considérerons que les deux formes sont indépendantes l'une de l'autre et s'opposent par leur structure, en faisant de **essi* une forme à désinence active (primaire, et non secondaire comme *ῥγε(ς)*), et de **esi* une forme à particule (impératif comme *ῥίδοι*).

Du verbe « être » ont existé deux impératifs :

— **s-dhi* : gath. *zdī*; gr. *ῥσθι*³²¹; skr. *edhi* < **az-dhi*, par extension du degré plein³²²;

— **es* : hitt. *eš*³²³; lat. *es*³²⁴.

L'un a le degré zéro des plus anciens présents, qu'attestent pour « être » le paradigme complet des formes tokhariennes (§ 24) et le vestige italique I **s-^e/om*. L'autre a le degré plein du singulier des présents actifs (« athématiques »), plus récents, et il en est de même pour « aller » (dont le degré

319. Fortunatov, *K.Z.* 36, 1900, p. 48, n. 1; Osthoff, *Geschichte des Perfects*, p. 18 n.

320. Voir § 13.

321. Avec *l-* de prothèse : Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 351.

322. L. Renou, *Gramm...* *véd.*, § 312.

323. J. Friedrich, *Helth. Elem.*², p. 80.

324. Leumann-Hofmann, *Lat. Gramm.*, p. 322.

zéro est attesté, notamment, par les moyens hitt. *iyahḫa*, véd. *iyé* de même structure que *uvé* [§ 26] :

— **i-dhi*, type ṛḥi ;

— **ei*, type lat. *ī* (§ 23)³²⁵.

La forme **es-i* peut être un doublet de **es* (comme ἄγε de ἄγε), et avoir été bâtie au moyen de la particule déictique qui figure à certains impératifs indiens (sigmatiques), hittites (conjugaisons en *-mi* et en *-hi*), grecs (athématiques et thématiques).

L'analyse de **es-i* comme impératif peut s'appuyer, dans une certaine mesure, sur des faits d'accentuation. En grec, en effet, ἐσσι et εἰ s'opposent par leur caractère respectivement atone et tonique³²⁶.

Ἐσσι est en général enclitique³²⁷, sauf, peut-être (si εἰς recouvre ἐσσ(ι)) en :

M 514/515 ὅς που Λυκίης ἐν πίοιι δῆμῳ || εἰς ἧ ἐνὶ Τροίῃ

Ω 406/407 Εἰ μὲν δὴ θεράπων Πηληιάδεω Ἀχιλῆος
εἰς, ἄγε δὴ μοι πᾶσαν ἀληθείην κατάλεξον.

Dans ces deux exemples, la forme se trouve et en début de vers et en subordonnée, et pourrait être tonique à ce double titre³²⁸.

En effet, en védique, les formes personnelles d'un verbe principal sont inaccentuées, sauf à l'initiale de phrase et en début de pāda, tandis que le verbe subordonné est accentué, quelle que soit sa position dans la phrase³²⁹. En d'autres termes, l'accent a une double fonction : prosodique, il sert à délimiter l'initiale de phrase, toujours accentuée en indo-européen, quel que soit l'élément qui l'introduit (et cette fonction a dû être très importante dans un énoncé en parataxe); syntaxique, il est un outil de dépendance. C'est pourquoi, dans la flexion nominale, le vocatif, hors dépendance

325. Pour C. Watkins, p. 52, les impératifs lat. *es*, hitt. *eš* peuvent être des néologismes, par rapport à **s-dhi*.

326. Voir Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 677 ; P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 286.

327. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 389.

328. H. Jacobsohn, *Hermes* 45, 1910, p. 68-69, cite, comme exemple de ἐσσι tonique, également Π 538, mais la forme est enclitique : Ἐκτορ, νῦν δὲ πάγχυ λελασμένος εἰς ἐπικούρων.

329. Voir W. D. Whitney, *A sanskrit Grammar*, § 591-595, p. 223-226 ; A. A. Macdonell, *A vedic Grammar for Students*, p. 466-468.

en quelque sorte, en est démunie (ce qui se traduit, en grec, par la remontée de l'accent du type ἀδελφε en regard de ἀδελφός³³⁰), n'étant accentué qu'à l'initiale; et le verbe, dans l'agencement de l'énoncé, en est pourvu, pour indiquer que la phrase qui s'organise autour de lui dépend d'une autre (les fonctions prosodique et syntaxique de l'accent se confondent donc dans la plus ancienne marque d'hypotaxe, qui est la remontée du verbe devenant accentué à l'initiale d'une phrase autre que la première).

De l'atonie ancienne du verbe indépendant, le grec a une trace non négligeable : la récessivité de l'accent dans les formes verbales personnelles, qu'on explique comme résultant de la généralisation de l'enclise. C'est de cette généralisation que témoigne ἐστὶ, au même titre que εἰμι, ἐστὶ, ou εἰσὶ³³¹. Plus remarquable que cette atonie est le fait que, dans les deux exemples cités (M 515, Ω 407) où εἰς (pouvant recouvrir ἐσσ(ι)) pourrait éventuellement être tonique, l'emploi subordonné coïncide avec la position de la forme verbale en début de vers, si bien que celle-ci — suivant l'usage védique — pourrait y porter l'accent à titre et prosodique et syntaxique.

Pour εἶ (attique), toujours tonique³³², il en va autrement : on ne peut en expliquer l'accent comme résultant de la généralisation d'une forme subordonnée, parce qu'on n'a pas d'autre exemple d'un tel phénomène; mais on doit chercher à le faire à partir d'une forme spécifique de seconde personne, parce que εἶ a un parallèle qui est aussi une seconde personne : φῆς tonique, en regard de φημι, φησι, φᾶσι, atones (§ 22). C'est pourquoi l'on peut songer à justifier l'accent de ces formes comme étant celui d'un impératif³³³.

330. Sur la récessivité de l'accent comme témoignage d'une plus ancienne enclise, voir n. 331.

331. Voir J. Vendryes, *Traité d'accentuation grecque* (1938), p. 112-114 (enseignement tiré de J. Wackernagel : *Kl. Schr.*, p. 1058-1071) sur la récessivité de l'accent verbal en grec; et sur l'accentuation de « être » en grec (en particulier comme verbe d'existence, et à l'initiale de la phrase), C. H. Kahn, *The Verb « Be » in Ancient Greek* (1973), p. 420-434.

332. Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 4 389; H. Jacobsohn, *Hermes* 45, 1910, p. 68 n. 2.

333. L'on a donné des explications diverses de cette opposition d'accent : εἶ « tu es » serait tonique d'après εἶ « tu vas » pour Wackernagel (d'après Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 659 n. 5; mais nous n'avons pu retrouver la référence indiquée); autre explication *Kl. Schr.*, p. 1062, par une forme moyenne *ξ(σ)ε(σ)α(.). Pour Vendryes, *Traité d'accentuation*, p. 117, « on pourrait supposer que les Grecs, ayant hérité des deux formes *ἐσὶ et ἐσσὶ, ont employé l'une (*ξσσι) en position orthotonique et l'autre (ἐσσὶ) en position enclitique. Postérieurement les deux formes auraient été réparties suivant les dialectes ».

L'impératif n'obéit que partiellement aux règles d'accentuation propres au verbe personnel : dans la phrase, la fonction de son accent (dont la place est celle de la classe de verbes à laquelle appartient l'impératif) ne peut être que prosodique et non syntaxique, puisque l'impératif ne peut pas se trouver en subordonnée : en védique, comme le vocatif, il est tonique à l'initiale (*darśāya mā yātudhānān* « show me the sorcerers »)³³⁴, atone ailleurs³³⁵ (*āgne sūpāryanō bhava* « O Agni, be easy of access »), avec vocatif tonique initial; *idām indra śṛṇuhi somapa* « this, O Indra, soma-drinker, hear », avec vocatif [non-initial] atone).

De cette double accentuation de l'impératif, le grec a une trace au verbe « dire » (φαθί/φάθι : § 22); et, si la seconde personne « tu es » est un ancien impératif, elle peut témoigner du même phénomène³³⁶ : à côté de εἶ tonique, εἷς (fait sur εἶ par addition de *-s comme ἄγεις sur ἄγει)³³⁷, est atone (comme φής à côté de φαι : § 22). Cet εἷς est attesté, non seulement chez Homère, où il peut recouvrir ἔσσ(ι) (§ 13), mais dans la tradition ionienne³³⁸. Il apparaît chez

Archiloque (107) πάρελθε, γενναῖος γάρ εἷς

Hérondas (VI 4) μᾶ, λίθος τις, οὐ δούλη ἐν τῇ οἰκίῃ εἷς
(avec une variante κεῖς')

Hérodote I 207 ἄνθρωπος καὶ σύ εἷς,
en fin de phrase (position non marquée du verbe principal, atone en indo-européen), et en composition chez Hérodote

I 121 τῇ σεωυτοῦ μοίρῃ περίεις

I 124 κατὰ θεοῦς τε καὶ ἐμὲ περιεις, ainsi qu'à l'initiale de phrase, chez Hérodote, I 45 εἷς δὲ οὐ σύ μοι τοῦδε κακοῦ αἴτιος οὐ, suivi de divers mots atones, il pourrait être tonique. Mais l'enclise de cette forme est enseignée par les grammairiens anciens (qui se fondent souvent, il est vrai, sur le texte homérique, qui n'a peut-être jamais connu εἷς) : cf. Eustath., p. 1407 εἰ μὲν περιπαῖται τὸ εἷς, δηλοῖ ἂν τὸ ἥκεις ἀπὸ τοῦ εἶμι ῥήματος ὃ δηλοῖ τὸ ἔρχομαι · εἰ δὲ δίχα τόνου ἐστίν,

334. Whitney, *Sanskrit Grammar*, § 593 a, p. 224.

335. Whitney, *l.c.*, § 592 b, p. 223.

336. Pour H. Jacobsohn, *K.Z.* 43, 1910, p. 52 n. 3 « εἷς (enklitisch εἷς) aus εἶ abzuleiten, verbieten der Akzentunterschied ».

337. Voir K. Brugmann, *K.Z.* 24, 1879, p. 75 ; H. Jacobsohn, *K.Z.* 43, 1910, p. 52 n. 3 ; P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, § 223 ; *-s emprunté à la flexion thématique pour Bechtel, *Gr. Dial.* III, p. 219. Voir Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 659.

338. Bechtel, *Griech. Dial.* III, p. 218-219.

ὅπερ ἀρέσκει τοῖς ἀκριβοτέροις τῶν παλαιῶν, ῥῆμά ἐστιν ἐγκλίτικόν ὑπαρκτικόν ἀπὸ τοῦ εἰμὶ ῥήματος τοῦ τὸ ὑπαρχειν δηλοῦντον : et cf. Schol. M à x 170; Cramer, *An. Ox.* IV 349, 6; Hdn. ap. Bekker, *Anecd.* 1144, etc.³³⁹.

Nous considérerons donc **es-i* comme forme d'impératif (doublet de **es*, pourvu d'une particule et intégré au paradigme d'indicatif, tout comme **agei*, doublet spécialisé de **age* : § 29 ; les formes grecques ont la double accentuation de l'impératif : εἰ où l'accent est radical [cf. *ási*], comme il est normal pour un présent « radical athématique » à la tonicité de l'impératif initial dont la fréquence est très vraisemblable, pour des raisons sémantiques, εἰς l'atonie de toute forme verbale personnelle non subordonnée. Au contraire, **es-si* est une forme d'indicatif à désinence primaire, qui a généralisé l'enclise propre à époque archaïque au verbe principal, tout en témoignant, peut-être, dans de rares cas particuliers, de la tonicité propre aux formes subordonnées et initiales de vers³⁴⁰.

Deux autres présents grecs ont une seconde personne susceptible d'être analysée comme εἰ « tu es » : φεῖ « tu dis », εἶ « tu vas ». On y a vu des formes à désinence *-*si* : **bhāsi*, qu'on rapproche d'arm. *bas* ; **eisi*, qu'on rapproche de skr. *esi*³⁴¹. Cette analyse est phonétiquement possible et morphologiquement non exclue, mais d'autant moins nécessaire que *-*si*, la plus mal attestée des désinences primaires athématiques de singulier, ne figure clairement en grec dans aucune forme autre que ἐσσι, qu'il s'agisse de présents athématiques (τῶν), ou de formes ayant un -ι en hiatus, qu'on a voulu expliquer par la chute du -ι- de *-*si* : thématique -ει, susceptible d'une autre explication § 17 ; athématiques εἰ, φεῖ, qui peuvent également être interprétés autrement. Nous dissocierons les deux formes dans la discussion, parce qu'elles ne posent pas exactement les mêmes problèmes : nous commencerons par le verbe « dire », qui a des formes de seconde personne diversement accentuées, comme « être », et finirons par « aller » qui a, comme ce dernier, deux impératifs.

339. Voir J. La Roche, *Die homerische Textkritik im Alterthum*, Leipzig 1866, p. 241-242.

340. Les faits sont différents en sanskrit, où seul **esi* existe : la forme qui en est issue est accentuée ou non selon la répartition générale des formes toniques et atones dans le verbe (52 exemples de *ási* ; 109 de *asi*, non comprises les formes à préverbe) dans le R̥gveda.

341. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 659.

22. Le verbe « dire », au contraire de « être » — et de « aller » — n'a qu'un impératif, mais doublement accentué :

-φᾶθί, qui peut avoir l'accent ancien de l'impératif tonique (cf. skr. *ihī*, *viddhi*, pour l'oxytonèse des formes en *-dhi à degré zéro radical);

-φᾶθῶ, dont l'accent récessif est imputable à l'enclise³⁴², qu'il s'agisse de l'enclise générale de « dire », comme on le dit habituellement³⁴³, ou plus probablement de l'enclise de l'impératif non initial, qui n'est qu'un cas particulier de l'atonie des formes verbales personnelles non subordonnées.

Cet impératif est précieux, non seulement parce qu'il est le seul, en grec, à témoigner directement du double comportement accentuel de l'impératif, mais, aussi, parce qu'il a un degré zéro aussi ancien que celui de ἔ-θῶ, en regard des formes d'indicatif qui ont la même alternance (avec un singulier de degré plein) que εἶμι.

À l'indicatif, le verbe « dire » a une flexion homogène, à désinences toutes primaires athématiques, en arménien :

bam, *bas*, *bay* (**bhā-mī*, **bhā-sī*, **bhā-tī*), et Schwyzer lui compare le présent grec φημι, φαί, φησὶ, en faisant de φαί un **bhā-sī*³⁴⁴. Mais ce verbe marque des hésitations flexionnelles au présent en grec :

— la première p. est seulement φημι (φᾶμι, Sapph. 32);

— mais, à la troisième p., φῆ, Anacr. (§ 3) [à côté de φησὶ, montre que la flexion n'a pas été seulement primaire athématique; et il existe, de plus, une forme difficile pour le radical, φαῖσι³⁴⁵, Alc., *Supp.* 26, 5; Sapp. 66;

— et c'est la seconde p. qui témoigne de la plus grande diversité, comme au verbe « être », où l'on a **essi*, **ess*, **esi*, **stha*.

Si en arménien *bas* a la même structure que *es* < **essi*, rien ne montre que quelque chose comme *φησι lui ait jamais correspondu en grec, où l'on a :

342. Cf. n. 331.

343. Sur φᾶθί/φᾶθῶ, voir Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 390 n. 1; 675; 800.

344. Z.V.S. 56, 1929, p. 242-247 (« Lesbisch φαί und altarmenisch *bam*, *bas*, *bay* »).

345. Pour Bechtel, *Griech. Dial.* I, p. 80-81, la diphtongue donnée par le papyrus n'a pas de valeur étymologique : elle peut, dit-il, être analogique de II sg. φαῖσθα et III pl. φαῖσι, ou être de même nature que ἐπτοῶσις à côté de ἐπτοῶσε, Sappho 2.6, etc.

1^o une forme à désinence secondaire active, **bhā-s* (comme **es-s*), sûrement attestée comme imparfait (φῆς E 473, η 239, ξ 117; ἔφης, ξ 55, etc.)³⁴⁶, mais dont la datation, comme présent, soulève des difficultés : φῆς est sûrement attesté chez Apollonios Dyscole, mais, chez Homère, où certains commentateurs le donnent, Aristarque a φῆς³⁴⁷;

2^o un présent à particule (**bhā-i*), avec lequel le présent φῆς, s'il était ancien, et l'imparfait φῆς peuvent être dans le même rapport formel que **ess* avec **esi*, συρίσδες avec συρίζεις, ῥῆς avec ῥγεις(ς). L'on a en effet φαι, probable chez Alcée (p. 50 n^o 101, *inc. lib.* 16 Lobel = 86 Bergk) : αἰ γάρ κ' ἄλλοθεν ἔλθῃ, σὺ δὲ † φαι † κήνοθεν ἔμμεναι), où l'on a proposé de lire φαῖς ; mais φαι est donné comme lesbien par Hérodien (π. μονήρ. λῆξ. A 27 = II 933, 16 L.)³⁴⁸;

3^o φῆς, probablement homérique (Δ 352, Ξ 265, P 174, α 19), car il est donné par Aristarque, tandis que certains commentateurs écrivent φῆς³⁴⁹, et, en tout cas, attique. Ce φῆς peut être rebâti sur φαι, comme εἰς peut l'être sur εἶ³⁵⁰. L'opposition accentuelle est en quelque sorte inversée par rapport à ce qu'elle est au verbe « être » : la forme sans désinence est atone pour « dire » (φαι), mais non pour « être » (εἶ), au contraire de la forme faite sur elle par adjonction de -ς (φῆς/εἶς)³⁵¹;

4^o l'on a, de plus, des formes en -σθα : φαῖσθα, Alc., *Supp.* 20.6³⁵²; φῆσθα (ou φῆσθα), ζ 149³⁵³; mais elles ne sont pas directement comparables au **s-lha* de gr. ῥσθα, hitt. *ešla*,

346. P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 291.

347. Pour Stolz, *I.F.* 14, 1903, p. 15-20, φῆς est hérité, mais non φῆς.

348. C'est ce φαι que Schwyzer a rapproché d'arm. *bas* : voir n. 344.

349. J. La Roche, *Hom. Textkritik*, p. 374 ; P. Chantraine, *Gramm. hom.*, p. 291.

350. Pour Bechtel, *Griech. Dial.* I, p. 80, φῆς est une réfection de *φᾱῖ < *bhāsi, forme héritée, au contraire de φῆς. Pour P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 291, la forme pourrait reposer sur *φῆ < *φᾱ-σι, à quoi aurait été ajoutée la désinence secondaire -ς comme dans εἰς de εἰμῖ.

351. Sur l'orthotonie de φῆς (φῆς), voir J. La Roche, *Hom. Textkritik*, p. 373 et suiv. ; Schwyzer, *Griech. Gramm.* I, p. 389 ; 674 ; J. Vendryes, *Traité d'accentuation*, p. 117 (« pour une raison sémantique facile à comprendre, la 2^e personne φῆς ne peut guère se trouver que dans des propositions qui admettraient en sanskrit l'orthotonie du verbe, c'est-à-dire dans des propositions subordonnées ou interrogatives »), qui suit l'enseignement de J. Wackernagel (*Kl. Schr.*, p. 1062-1067).

352. Voir Bechtel, *Griech. Dial.* I, p. 80.

353. P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 291.

métastases prétéritales du présent conservé en tokharien (§ 24), car au verbe « être » la désinence s'ajoute immédiatement à la racine, tandis qu'au verbe « dire », il y a une finale complexe comprenant *-s et *-tha (et $\varphi\tilde{\eta}\sigma\theta\alpha$ peut avoir été rebâti sur $\varphi\acute{\eta}\varsigma$, comme l'imparfait $\xi\varphi\eta\sigma\theta\alpha$, attique et homérique [A 397, Π 830, γ 357, ψ 71, φ 186]) sur $\varphi\tilde{\eta}\varsigma$, $\xi\varphi\eta\varsigma$.

L'on aurait alors :

— une forme à désinence secondaire *bhā-s, vivante comme imparfait, ressurgissant comme présent peut-être de manière artificielle chez Apollonios Dyscole, à moins qu'elle n'ait été homérique ($\varphi\tilde{\eta}\varsigma$, $\varphi\acute{\eta}\varsigma$) ;

— une forme à particule *bhā-i, $\varphi\alpha\iota$, ancien impératif, doublet spécialisé de l'impératif archaïque $\varphi\alpha\theta\acute{\iota}$, et intégré à l'indicatif, puis recaractérisé comme tel par addition de *-s, d'où $\varphi\acute{\eta}\varsigma$;

— des formes refaites par addition à ces derniers de *-tha (qui est la plus ancienne désinence de seconde p. au présent : § 28), $\varphi\alpha\tilde{\iota}\sigma\theta\alpha$, $\varphi\tilde{\eta}\sigma\theta\alpha$, (ξ) $\varphi\eta\sigma\theta\alpha$.

Dans cette hypothèse, $\varphi\eta\mu\acute{\iota}$, $\varphi\eta\sigma\acute{\iota}$ correspondent bien à arm. *bam*, *bay*, comme $\epsilon\mu\acute{\iota}$, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\iota}$ à arm. *em*, *ē* ; mais si $\acute{\epsilon}\sigma\sigma\acute{\iota}$ correspond à arm. *es*, $\varphi\alpha\iota$, $\varphi\acute{\eta}\varsigma$, $\varphi\acute{\eta}\varsigma$ ne sont faits ni comme *bas*, ni comme **essi*, mais comme **esi*. De même, $\epsilon\tilde{\iota}$ « tu vas » ne répond pas à skr. *eṣi* (**ei-si*, à côté duquel a existé **ei-s* : lat. *īs*), mais à gr. $\epsilon\tilde{\iota}$ « tu es », $\varphi\alpha\iota$.

23. La seconde p. de l'indicatif $\epsilon\tilde{\iota}$ « tu vas » est tout à fait identique en grec (au contraire de ce qui se passe pour « être » et « dire ») à l'impératif du verbe « aller », ou du moins à l'un de ces deux impératifs. « Aller » a en effet, comme « être », deux impératifs :

— **i-dhi*, dans les langues où l'on trouve **s-dhi* : gr. $\epsilon\theta\iota$, av. *idī*, v.p. *idiy*, véd. *ihí*, et probablement ombr. *ef*³⁵⁴ ;

— **ei* dans les langues mêmes où l'on trouve **es* : lat. *ei*, Pl., *Aul.* 694 (> *ī*), *abei*, C.I.L.I² 1211 ; hitt. *e-hu*³⁵⁵ ; et, de plus, en lituanien, et grec.

354. Voir n. 360.

355. Voir C. Watkins, § 48, qui rapproche de la particule -*hu* postposée à l'impératif le préverbe de (*pe*)-*hu-te* ; H. Eichner, *M.S.S.* 31, 1973, p. 55, qui pose **ei*-*ei*-*au*, en rapprochant lat. **au*-, etc.

Le grec a en effet connu cette forme d'impératif³⁵⁶ :

a) dans des composés : ἐῴζει, Ar., Nu. 633; δίδει, μέτει dans des scholies à ce vers d'Aristophane; ἄπει, εἰ chez Hésychius;

b) probablement dans la locution εἰ δ' ἄγε³⁵⁷, qui peut conserver un vieux syntagme indo-européen : en hittite, les impératifs *il* (II sg.) et *itten* (II plur.) de « aller » se trouvent souvent « phraseologisch » devant un autre verbe³⁵⁸, e.g. : *il-ya-mu karšin memiian zik EGIR-pa uda* « geh » (und) bringe mir klare Nachricht zurück »³⁵⁹; et l'ombrien offre de même, avec une forme *ef* qui peut reposer sur **i-dhi*, un syntagme *ef aserio* (VI a 4), dont l'interprétation la plus vraisemblable est « *ī* obseruā »³⁶⁰, avec deux impératifs en asyndète.

Dans les composés du type ἐῴζει, l'on n'a guère le moyen de savoir si la forme verbale est tonique ou (plus vraisemblablement) atone; dans εἰ δ' ἄγε, elle est atone (proclitique ?); dans εἶ, indicatif, elle est tonique; mais, comme les autres formes de cet indicatif sont également accentuées (au contraire de ce qui se passe pour « être » et « dire »), l'on ne peut dire, ici que cette tonicité est spécifique de la seconde personne. Cependant, l'on n'a aucune raison qui contraigne à séparer :

(-)εἰ « va », qu'on analyse avec raison **ei*;

εἶ « tu vas » (« tu iras »), qu'on analyse arbitrairement **ei-si*. La forme d'indicatif peut être la même, originellement, que la forme d'impératif, attestée, synchroniquement, en grec même (à moins qu'on ne pose, à côté de l'impératif **ei*, une forme **ei-i* intégrée à l'indicatif, ce qui est invérifiable). Les autres formes de sonde personne sont bâties sur elle³⁶¹. On a :

εἶ-ς Hés., Trav. 208, comme εἶς « tu vas » (atone), et φῆς « tu dis » (tonique);

εἶ-σθα Hom. (K 450, 69, 179)³⁶², comme φαῖσθα, φῆσθα.

Et une seule forme de seconde personne a en grec la

356. F. Solmsen, *Rh.M.* 54, 1899, p. 348.

357. W. Schulze, *Qu.ep.*, p. 388, 3; Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 804.

358. Voir J. Friedrich, *Heh. Elem.*², § 312, p. 159-160.

359. En hittite, des formes variées d'indicatif de composés de **ei-* (*uya-* « venir », *pāi-* « aller ») entrent dans des syntagmes analogues, e.g. *pāiyeni-uar-an-kan kuennummeni* « wir wollen gehen (und) ihn töten ».

360. Voir M. Lejeune, *R.E.L.* 46, 1969, p. 111-115.

361. Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 659; 674.

362. P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 470.

désinence *-si : ἔσσι, d'extension dialectale récente en indo-européen. Les autres secondes personnes sont :

a) dans le type thématique :

— le plus souvent d'anciens impératifs en *-ei, ayant des correspondants vivants en balto-slave et celtique, et refaits par addition de *-s (žγεις) pour éviter une homonymie avec la troisième personne (žγει) en grec seulement, car le grec est la seule langue à avoir une troisième p. *-ei homophone de la seconde personne, par suite d'emplois différents, à ces deux personnes, d'une même particule;

— parfois d'indicatifs (συρίσδες), à désinence secondaire (comme en latin *agis*), en regard de la désinence primaire de l'indo-iranien (skr. *ajasi*);

b) dans le type athématique :

— le plus souvent des formes d'indicatifs, exceptionnellement primaires (ἔσσι), en général secondaires (type τίθης);

— parfois des formes archaïques d'impératifs, doublets affectés à l'indicatif, d'autres impératifs, en *-i, à côté d'un autre impératif, soit identique, à la présence de la particule près (*esi à côté de *es), soit de formation différente (φαθί à côté de φαῖ) (§ 29).

L'on doit chercher à expliquer l'intrusion de l'impératif dans l'indicatif. Mais il faut, au préalable, souligner le caractère hétérogène du paradigme de « être » ainsi reconstruit, car les deux faits sont solidaires : ils tiennent à ce que ce présent a une histoire.

5^o LA FLEXION ARCHAÏQUE DES PRÉSENTS

24. Ce paradigme paraît en effet, fait de pièces et de morceaux :

a) les formes « secondaires » *est, *sent, ou *ess, ne posent pas de gros problème de forme, mais ont pour intérêt de montrer à peu de frais que les formes « classiques » *esti, *senti, *essi ne sont pas les plus anciennes;

b) *s-e/om a un degré zéro aberrant par rapport au degré radical des autres formes du singulier actif (degré zéro qui a entraîné le degré plein de la désinence), et *es-i une origine impérative. La première de ces particularités est, si

l'on peut dire, statique — c'est un archaïsme —, mais la forme d'impératif témoigne de la dynamique de ces présents.

Le degré zéro est celui qu'offrent toutes les formes (du singulier et du pluriel) de « être » dans les deux dialectes tokhariens :

Sg. I B	<i>ne-sau</i>	< * <i>no-sāō</i>	A	<i>na-sam</i>	< * <i>no-som</i>
II B	<i>ne-sl</i>		= A	<i>na-šl</i>	< * <i>no-slha</i>
III B	<i>ne-sām</i>	< * <i>no-sen</i>	(A	<i>naš, nām</i>)	
Pl. I B	<i>ne-sem</i>		= A	<i>na-samäs</i>	< * <i>no-somes</i>
II B	<i>nescer</i>	< * <i>no-ste...</i> ³⁶³	A	?	
III B	<i>ne-sām</i>	< * <i>no-sent</i>	(A	<i>neñc</i>)	

Le degré zéro de ces formes n'est qu'un vestige du degré zéro général des plus anciens présents (oxytonés), dont témoignent, entre autres :

— en indien, les présents de la classe 6 (*tudāti*);

— en slave, les présents en *-e-*, dont le vocalisme le plus fréquent est le vocalisme réduit³⁶⁴, et qui sont oxytonés³⁶⁵;

— en tokharien, les présents de la classe I qui ont une étymologie, par exemple B **palkau* = A *pālkām* « briller » < **bhl̥g-* (lat. *fulgō*; φλέγω a un vocalisme refait d'après le type λέγω); ou « aller » (*y-*) ou « être » (*s-*), qui appartiennent à cette classe.

Nous étudierons ici, non pas ce degré radical, mais la flexion de ces présents. Le caractère composite du présent de « être » ressort non seulement des diverses formes que nous avons examinées jusqu'ici, mais de la confrontation de ces deux paradigmes. Compte tenu de l'analyse pronominale donnée pour la III sg. de A (§ 2), de l'innovation que constitue, en ce dialecte, la III plur. (§ 2), et du fait que la II plur. n'y est pas attestée, il y a des correspondances frappantes entre A et B (II sg., I plur.), mais une divergence qui ne l'est pas moins, à la 1^{re} p. du singulier. Et si A *-sam* a une désinence active (série 1) comme **esmi*, **ess(i)*, **est(i)*, **s^eont(i)*, il n'en est pas de même de **sō*, **stha*, **se(n)*, qui ont des désinences de la série 2, donc d'origine moyenne.

363. L'analyse exacte de la désinence tokharienne n'est pas connue dans le détail.

364. A. Vaillant, *Gramm. Comp.* III, § 665.

365. A. Vaillant, *Gramm. Comp.*, § 477.

C'est cette flexion que nous allons maintenant examiner, en regardant successivement :

- A. la chronologie des désinences de 1^{re} p. sg.;
- B. la distinction entre flexion et structure thématique;
- C. la 1^{re} p. plur. de « être »;
- D. la flexion la plus ancienne des présents.

25. A. Chronologie des désinences de 1^{re} p. sg.

L'antériorité de $*-\bar{o}$ sur $*(e/o)m(i)$ au présent découle de plusieurs faits :

1) l'absence complète de $*-mi$ dans des langues périphériques où la seule désinence usuelle est $*-\bar{o}$: celtique (flexion conjointe); italique (sauf « être »); tokharien B (sauf « aller »), où l'ancienne désinence $*-\bar{o} > -u$ est conservée au subjonctif de la classe I (ancien présent), type *kewu*³⁶⁶, cf. $\chi\acute{\epsilon}(F)\omega$, mais renouvelée à l'indicatif, à partir des dérivés en $*-\bar{a}-$, en $*-\bar{a}\bar{o} > -\bar{a}u$ ³⁶⁷;

2) la rareté de $*-mi$ dans la troisième langue occidentale, le germanique : en gotique, $*-mi$ n'apparaît qu'au verbe « être »³⁶⁸, seul verbe qui ait cette désinence dans tous les dialectes germaniques; les seuls présents radicaux où elle figure de plus sont, en germanique de l'Ouest³⁶⁹, les verbes irréguliers à première personne *gām/gēm*, *slām/slēm*, *dōm*, qui peut avoir remplacé de plus anciens $*gh-\bar{o}$, $*st-\bar{o}$, $*dh-\bar{o}$ (§ 19); ailleurs, en germanique, elle n'est employée que dans des dérivés en $*-\bar{a}-$ (v.sax. *makon*, v.h.a. *machōm*), pour lesquels la flexion en $*-\bar{o}$ (type $\chi\alpha\lambda\acute{\alpha}\omega$) est plus ancienne³⁷⁰, et en $*-\bar{e}-$ (v.h.a. *habēm*), pour lesquels a existé également une 1^{re} p. $-\bar{o}$ (*habeō*). Ce n'est qu'à époque tardive (xi^e siècle) qu'en haut allemand s'échangent $-n$ et $-u$;

3) l'extension relativement récente de $*-m(i)$ par addition ou par substitution à $*-\bar{o}$:

a) par un processus comparable, dans son principe, à celui

366. Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch*, I, p. 223.

367. Voir H. Pedersen, *Toch.*, p. 141; Lane, *G.G.A.* 214 (1962), p. 128; *Anc. I.E. Dialects*, p. 219; C. Watkins, § 193, p. 203.

368. F. Mossé, *Manuel de la langue gotique* (1942), p. 132.

369. Prokosch, *Comp. Grammar*, § 72, p. 211.

370. Brugmann, *Grundriss*, II²/3, 2, p. 601; Braune-Eggers, *Ahd. Gramm.*¹³, § 305; 366.

qu'offre le tokharien B, en indo-iranien, la forme ancienne d'indicatif est conservée au subjonctif (gath. *spasyā* [cf. *speciō*]; skr. *ayā* [cf. *eō*], à côté de *ayā-ni*), mais elle est renouvelée à l'indicatif, ici par addition des deux désinences (skr. *bharāmi*, av. *barāmi*)³⁷¹; inversement, en grec, -ω reste indicatif, mais au subjonctif, l'on trouve des formes comme ἐθέλωμι, A 549, etc. (pour lequel les manuscrits donnent souvent ἐθέλωμι), à côté de ἐθέλῃσθα, A 554, etc., ἐθέλῃσι, A 408, etc.³⁷².

Les deux désinences se succèdent également en slave, où la forme est plus archaïque : c'est *-m³⁷³ et non *-mi qui semble avoir été ajoutée à *-ō dans le type thématique *berq*, dont la finale -q répond à lit. -ù (d'intonation rude), lett. -u, v.pr. -a (dans *imma* « je prends » [lit. *imù*], *polaipinna* « j'ordonne »), probablement forme abrégée en finale de *-ō donnant *-ā³⁷⁴. Le sl. -q doit reposer, non sur *-ō-mi³⁷⁵, mais sur *-ō-m³⁷⁶. Mais *-mi, qui a existé dans le type athématique actif (*damī* « je donnerai ») tend à s'étendre aux dépens de *-ō : l'on a *imamī*, seul dérivé en *-ā- à avoir une flexion entièrement athématique en slave³⁷⁷, et *vēmī* tend à remplacer *vědě*³⁷⁸ (comme en arménien : cf. *gitem*).

b) L'extension de la désinence active s'observe en effet, de plus, dans des phénomènes de substitution, parfois tardive, ainsi en slave ou en celtique.

L'extension de -m aboutit à l'élimination presque complète de -q en serbo-croate, complète en slovène³⁷⁹, où la substitution du type *bodem* à *bodq* « je serai » est encore exceptionnelle au

371. Brugmann, *Grundriss* II²/3, 2, p. 596-597.

372. P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 461-463. Le point de départ de l'innovation semble être ici la 3^e p. sg. *ἐθέλητι (cf. *bharāti*) : Schwyzler, *Griech. Gramm.*, I, p. 661 ; Wackernagel, *Verm. Beitr.*, p. 51.

373. L'arc. ἀψευδήων (subjonctif), forme isolée en grec, témoigne peut-être de la même structure : cf. C. D. Buck, *Greek Dialects*, p. 119 ; Schwyzler, *Griech. Gramm.* I, p. 662.

374. A. Vaillant, *Gramm. comp.* III, § 335, p. 8.

375. Voir A. Vaillant, *l.c.*, qui rapproche l'i. ir. -ā-mi, et est discuté par C. Watkins, § 214.

376. Brugmann, *Grundriss* II²/3, 2, p. 540 ; Berneker, *Arch. f. slav. Phil.* 25, p. 478-479 ; Meillet-Vaillant, *Sl. Commun*² (1965), p. 311 ; E. Kieckers, *I.F.* 39, 1921, p. 127.

377. Chr. S. Stang, *Das slavische und baltische Verbum* (1942), p. 22-23.

378. Meillet-Vaillant, *Slave commun*², p. 309.

379. A. Vaillant, *Gramm. comp.* III, § 335, p. 8.

début du xv^e siècle, mais accomplie au xvi^e³⁸⁰. Le même phénomène se produit en celtique³⁸¹ : en vieil irlandais dans la flexion absolue, le type *berim* est plus récent que *biru*, seul à apparaître dans les textes linguistiquement anciens³⁸². Et les présents où **-mi* s'est le plus anciennement introduit pourraient bien être ceux pour lesquels a existé un flottement entre flexion athématique et thématique, par exemple³⁸³ *ithim* « je mange », en regard de gr. *ἔδω* (entièrement thématique), lat. *edō* (semi-thématique : *ēs, ēst*, etc.), skr. *admi* (entièrement athématique), hitt. *edmi* (supplétif : sg. II *ezzašši* III *ezzazzi*, pl. II *ezzalleni* sont des formes de présent dérivé en **-s^e/o-*, à côté des formes radicales athématiques I sg. *edmi*, I plur. *eduuani*, III plur. *adanzi*). Et la différence qu'on observe entre irl. *-u* et gall. *-f* (*-m*) est du même ordre qu'à l'autre bout du monde indo-européen (à peu près à la même époque) entre tokh. B *-(a)u* et A *-ām, -am, -m*. C'est en effet, une substitution analogue qui s'est produite, à époque préhistorique, en tokharien A et en arménien, ainsi que dans quelques formes hittites (§ 10) où la désinence est primaire, et, avec désinence secondaire, au verbe « aller » B *yam* (A *yām*), qui offre le même rapport formel avec hitt. *iyahḫa* (gr. *ἴω*, subjonctif) < **y-ō*, qu'au verbe « être » A *-sam*, ital. **s-e/om*, avec B *-sau*, plus ancien **s-ō*, c'est-à-dire forme qu'en termes latins ou grecs nous appellerions « thématique ».

26. B. Distinction entre flexion et structure thématiques.

Il faut rappeler ici que tout ce que nous appelons « thématique » dans le verbe est issu de la troisième p. du singulier à désinence **-e/o*³⁸⁴, qui peut subsister telle quelle (B *ste*, type lit. *vēda*, celt. conjoint *bir* : § 11), mais aussi être refoulée dans la portion du thème comme « structure » thématique, par l'addition de particules et/ou de désinences.

La troisième personne elle-même peut recevoir :

— une particule, qui la spécifie comme présent (gr., hitt. **-e-i*, tokh. A **-e-s*, B **-e-n*);

380. A. Vaillant, *l.c.*, § 345.

381. Brugmann, *Grundriss* II²/3, 2, p. 600.

382. R. Thurneysen, *K.Z.* 44, 1911, p. 113-114.

383. Pour une liste de ces présents, voir Lewis-Pedersen, *A concise comparative celtic Grammar*, § 444, p. 277.

384. Kuryłowicz, *Inflectional Categories*, p. 58 ; C. Watkins, § 92.

— une désinence, qui la caractérise, de plus comme active (type **age-ti*³⁸⁵).

Par ailleurs, elle peut, en tant que personne zéro, servir de fondement au paradigme, devenant ainsi le thème des personnes du discours, alors thématisées : la thématisation est le plus ancien procédé de formation de présents, en distribution complémentaire, à ces personnes, avec les particules anciennement limitées à la 3^e p.³⁸⁶.

La seconde personne qui, dans le jeu des relations de personnes, est souvent moins proche de la première que de la troisième³⁸⁷, peut, comme cette dernière sur laquelle elle est alors formée, s'adjoindre :

— une particule (**age-i*, gr., celt., b.sl.);

— une désinence active (**age-s(i)*), en latin, germanique ou indo-iranien).

Il y a parfois des flottements entre les deux types (gr. *συρίσδες/συρίζεις*), comme à la 3^e p. elle-même (hitt. *šarri* (*šarra*)/*šarrezzi* « séparer »; *uarši*/*uaršezi* « nettoyer » = lat. *uerit*³⁸⁸);

— de plus, la seconde p. peut ajouter au thème **age* également une désinence de la série 2 (hitt. *neṣṣalli*, à côté de *nāṣṣi*, de *nehḫi* « conduire »; tokh. type B *pinkāl* « tu écris » [cf. lat. *pingō*]); cette solution est évidemment exclue pour la troisième personne (**age-e*).

Quant à la première p. **-ō*, elle comporte elle aussi une désinence de la série 2, et doit quelque chose à la troisième personne, mais l'analyse en est difficile :

a) l'on peut songer à en faire un athématique **-o₂*³⁸⁹, à degré plein correspondant au *-a* de skr. *veda*, ou au hitt. *-ha* moyen; ces derniers reposeraient alors sur **-o₂-e/o*, avec une désinence de première p. **-o₂* + un **-o* tiré de la 3^e p. (moyenne)³⁹⁰;

b) mais il existe une analyse **-o-o₂*, où l'élément impu-
table à la troisième personne n'est pas l'élément final,

385. C. Watkins, § 85 ; 154.

386. J. Kurylowicz, *Infl. Cat.*, § 2, p. 149 ; C. Watkins ; § 91, 93 notamment.

387. Cf. n. 405.

388. E. Benveniste, *B.S.L.* 33, 1932, p. 137.

389. Cf. *R. Ph.* 45, 1971/2, p. 310.

390. M. S. Ruipérez, *Emerita* 20, 1952, p. 19 (**-ō* représente **-o₂* sans le **-i* de hitt. *-aḫhi* < **-ō-i*) ; p. 23 ; W. Cowgill, *Pratidānam ... Studies in honour of F. B. J. Kuiper*, p. 26 ; segmentation **-h-o* chez E. Neu, *Das hethitische Medio-*

mais la structure thématique³⁹¹. Cette analyse est la seule qui permette de poser une désinence commune $*-\partial_2^e/o$ pour :

— les présents proprement moyens (hitt. *-ha*; véd. *-é*; v.isl. *heite* « je suis appelé »³⁹²), ou issus du moyen (hitt. *-hi*);

— le parfait (type *veda*, οἶδα, *uīdī*, etc.), apparenté au moyen;

— les prétérits soit proprement moyens (type skr. *a-bhav-e tokh. A kälpe*³⁹³), soit non proprement moyens (type louv. *-ha*). C'est, d'autre part, la seule qui permette d'expliquer la structure thématique de la première p. du pluriel dans les paradigmes semi-thématiques (type *fer-i-mus*, cf. [pour « être »], § 27). Et c'est pourquoi nous l'adopterons ici, en voyant dans $*-\bar{o}$ la finale à structure thématique, correspondant à l'athématique $*-\partial_2o$, seule désinence pandialectale de première personne du singulier.

Il importe, en tout cas, de dissocier, au présent, ce qui est du ressort de la *flexion* (l'appartenance des désinences aux séries 1 ou 2), et de celui de la *structure* (thématique ou athématique). Le celtique (§ 7) a montré qu'il fallait compter avec deux variétés, et dans la flexion conjointe (thématique et semi-thématique), et dans la flexion absolue (thématique et athématique). En hittite, un même verbe peut être de structure entièrement athématique, tout en mêlant les deux flexions : le verbe « voir » a une I *uḫhi* à degré zéro archaïque et désinence de la série 2, mais une II *aulli* et une III *aušzi*, avec le degré plein des présents intégrés à la voix active par les désinences de la série 1 (il rappelle donc, du point de vue strictement flexionnel, lat. *ferō*, *fers*, *fert*, mais, pour les degrés radicaux et la structure athématique de la 1^{re} p., lat. *sum*, *es*, *est*). Mais chacune des deux flexions peut comporter plusieurs variétés :

— le plus souvent athématiques (e.g. *ěsmi*), les présents en *-mi* peuvent être thématiques, ainsi les dérivés en $*-y^e/o-$, e.g. *tijami*, *tiyasi*, *tiyazi*, *tiyanzi* « treten, hinstellen » (dérivé de $*dhē$ -³⁹⁴, comme en osque *sta-ī-* est dérivé de $*stā-$);

passiv und seine indogermanischen Grundlage, Wiesbaden 1968, notamment p. 126, 127, 128, 131, 135, 137, 138; et chez R. S. P. Beekes, *Laryngeals* (1969), p. 168.

391. C. Watkins, § 93.

392. Cf. W. Petersen, *Language* 12, 1936, p. 161; mais pour W. Cowgill, *Pratidānam ... Kuiper*, p. 26, *heite* < $*haitōi$, non $*haitai$.

393. C. Watkins, § 182-183.

394. Marstrand, *Caract. i.e.*, p. 147; Couvreur, *H*, p. 201 sq.

— les présents en *-hi*³⁹⁵ offrent trois variétés de structure :
1° athématique ; 2° semi-thématique ; 3° thématique :

	I	II	III	I	II	III
1°	<i>šakhi</i>	<i>šakti</i>	<i>šaki</i>	<i>šekkuṇeni</i>	<i>šekteni</i>	<i>šekkanzi</i>
2°	<i>šaggahhi</i>	<i>šakti</i>	<i>šaki</i>	<i>šekkuṇeni</i>	<i>šekteni</i>	<i>šekkanzi</i>
	<i>nehhi</i>	<i>nāitti</i>	<i>nāi</i>	<i>nejaṇeni</i>	<i>naišteni</i>	<i>nejanzi</i>
		<i>nejatti</i>				
3°	<i>uštaḥhi</i>	<i>uštatti</i>	<i>uštli</i>			

(*šak-* « savoir » ; *nai-* « conduire » ; *ušta-* « pécher »).

Ces trois variantes ont des correspondants ailleurs :

1° la variété athématique, dans le moyen athématique (dont le parfait est encore très proche), type skr. *bruvé*, *bhāve*, ou *uvé* = hitt. *uḥhi* « je vois »³⁹⁶ < **(ə)u-ə₂o(i)*, ou *iyé*, auquel correspond, sans particule, et prétérît, louv. *-iḥa* < **(ə)i-ə₂o(i)*, cf. gr. *ῥῖα*, lat. *iī*, etc. (cf. note 409) ;

2° la variété semi-thématique, dans le verbe « être » du tokharien B : *-sau* et *-sem* sont thématiques comme *šaggahhi*, *nejaṇeni* ;

3° la variété à structure thématique généralisée dans les présents « radicaux thématiques » classiques (et ceux de la classe II du tokharien B).

Nous opérons, ici, avec les notions usuelles de « semi-thématique » et de « thématique ». Outre qu'il y a deux types de *paradigmes* semi-thématiques (§ 28), une étude plus poussée des données tokhariennes concernant les présents radicaux montrerait que, d'une *structure* à l'autre, il y a eu progression. Très sommairement, les présents radicaux de la classe II (type B *ākau* « conduire ») sont pour la structure entièrement comparables au type *ῥγω*, lat. *agō*. Mais il en est autrement des présents radicaux de la classe I³⁹⁷ : d'origine athématique, comme le montre l'absence de palatalisation, ils ont en A une structure semi-thématique, mais inverse en quelque sorte du type *ferō*, puisque cette structure apparaît aux personnes qui,

395. Pour la conjugaison hittite en *-hi*, voir J. Kuryłowicz, *Infl. Categories*, p. 67-68 ; C. Watkins, § 60 (thématique), § 63-105 (athématique).

396. Sur l'identification de *uvé* = *uḥhi*, voir B. Rosenkranz, *I.F.* 64, 1959, p. 68.

397. Sur les caractéristiques de cette classe, voir Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch*, I, p. 196-197.

dans les autres langues, auraient une voyelle thématique *-e-, par exemple pour « briller » :

A *pālkām pālkāt pālkāš pālmās pālkāc pālkīnc*
 mais B *palkau palkāt palkām pālkem(o) palkcer palkem* :
 en A, *-e est étendu de la 3^e p. sg. à la seconde, et, de là à la 2^e p. pluriel; en B, de plus, *-o- apparaît à la 1^{re} p. pluriel (comme dans *ferimus*, ou *sumus*), mais la II plur. reste athématique.

Le verbe « être », qu'on range dans cette classe, ne se conforme entièrement à ces types dans aucun des deux dialectes : il offre une structure semi-thématique, mais avec non pas *-e- aux secondes personnes (comme dans les autres présents de la classe I de A), puisqu'elles sont athématiques (*nest*, *nescer*), mais -o- à la 1^{re} p. pluriel, comme le hittite, dans *neṣ-a-ueṇi*, ou le latin dans *fer-i-mus*.

27. Première personne du pluriel.

L'ancienneté de cette structure thématique à la première p. pluriel ressort de la comparaison de A *-samās*, B *-sem*, et de lat. *sumus* : la comparaison elle-même fait que cette forme ne peut pas avoir, en latin, de voyelle d'anaptyxe³⁹⁸; et, comme il n'existe pas de forme alternance de la désinence de première p. pluriel, comparable au sg. *-e/om, la seule analyse possible est *s-o-m^e/os. Cette forme se trouve, de plus, en germanique (v.isl. [enclitique] *-rom* « nous sommes » : *ver-róm*; et, avec extension du degré plein, v.isl. *erom* et, avec croisement de *es- et de *bhu-, v.h.a. *birum*, ainsi qu'en baltique (lit. *esame*, lett. *esam*)³⁹⁹.

L'on dit souvent que la voyelle thématique *-o- s'est étendue à partir de la troisième p. pluriel *-ont. Nous ne possédons pas la 1^{re} p. pluriel en osque, où la troisième est *sent*, mais le tokharien B, qui a à la fois **sent* et *s-o-mes suffit à récuser cet enseignement. Et *s-o-mes ne peut valoir sa structure thématique qu'à la première personne correspondante; de même *pālkāc* < *bhlg-e-te, ne peut valoir la sienne qu'à la seconde p. sg. correspondante *pālkāt* < *bhlg-e-tha. Alors que les désinences primaires athématiques s'étendent de la 3^e p. plur. à la personne sg. correspondante (§ 5), aux

398. Anaptyxe selon van Wijk, *I.F.* 18, 1905-6, p. 58.

399. Voir G. Bonfante, *B.S.L.* 33, 1932, p. 114-116. Le hittite a des 1^{res} p. plur. à structure thématique dans des paradigmes par ailleurs athématiques, e.g. *ney-a-weni* « conduire »; *piy-a-weni* « donner », à côté de *pi-weni*, comme *s-u-mus* à côté de *smaḥ*; etc.

personnes du discours, un mouvement propage la structure thématique d'une personne du singulier à la personne correspondante du pluriel, mais il n'est pas très vigoureux : l'on a skr. *smah* à côté de *sumus*, ἔμεν à côté de ἔ-ο-μεν (subjonctif), ἤλ-ο-μεν (prétérit), ἔτε à côté de A *yāc* (II sg. *yāt*). Et la dernière personne atteinte par ce mouvement semble être la seconde p. pluriel (seule athématique, parmi dans la classe I de B, les troisièmes personnes sg. *-e, plur. *-e/ont étant en dernière analyse, toujours athématiques).

L'on attribuera donc la structure thématique de la première p. plur. *s-o-m^e/os à une première p. sg. *s-ō, attestée à travers B -sau, et gr. ᾶ (subjonctif). La survivance de cette structure, même là où *s-ō a cédé la place à *s-e/om, témoigne indirectement de la flexion des plus anciens présents, telle qu'elle apparaît en tokharien B (*s-ō, *s-tha, *s-e), et qui, avec particule, est la flexion en -hi du hittite (d'origine moyenne), à laquelle est apparentée la conjugaison dite « thématique » dans d'autres langues⁴⁰⁰.

28. D. La flexion archaïque des présents.

L'unique flexion de présents du tokharien B coïncide exactement en effet, avec la flexion en -hi du hittite :

	Sg. I	II	III	Pl. III
B	-a-u	-t	-ä-m	-äm/-em ⁴⁰¹
hitt.	-hi	-ti	-i	-anzi
<	*(o)₂o	*-t₂o	*-e(+n, -i)	*-e/ont ⁴⁰²

avec, au singulier, les désinences d'origine moyenne, au pluriel (3^e p.) de la série active.

L'une et l'autre langue ne diffèrent que par l'extension :

a) de la structure thématique : le hittite (type *sakhi*) a encore les paradigmes athématiques qu'a perdus le tokharien, où l'on peut suivre le développement de la structure thématique (§ 26);

400. Sur la parenté entre moyen, conjugaison en -hi, thématique (et parfait), voir J. Kuryłowicz, *Symbolae Rozwadowski* (1927), p. 102 sq.; B.P.T.J. 20, 1961, 131 sq.; Pedersen, *Hitt.*, p. 81; W. Couvreur, *Mélanges Boisacq* = *Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoires orientales et slaves* 5, 1937, p. 207-208; sur le tropisme moyen/thématique, L. Renou, B.S.L. 3, 1932, p. 21, n. 1. En hittite, certains verbes peuvent être en -hi, ou moyens, sans distinction de sens : C. Watkins, § 59; 62.

401. *-ent dans « être », *-ont ailleurs.

402. Voir C. Watkins, § 94, pour les désinences tokhariennes.

b) des particules qui s'ajoutent aux désinences : ici, c'est au contraire le tokharien qui est plus archaïque, puisque l'emploi de ces particules y reste conforme à la structure des relations de personne, tandis qu'en hittite toutes les désinences sont pourvues de **-i*, offrant, pour la série 2, l'équivalent de ce que sont les désinences « primaires » dans la série 1⁴⁰³.

L'accord flexionnel du hittite et du tokharien B est un archaïsme, comme l'indique l'étude des désinences, des paradigmes, des structures.

D'une part, en effet, l'étude des *désinences* a montré que les finales dont est munie l'autre flexion de présents hittites sont plus récentes que celles de la conjugaison en *-hi* :

I **-mi* est absente des langues périphériques (italique, tokharien, qui n'ont que **(^e/o)m*, celui-ci dans « aller », celui-là dans « être »), et est assez rare en germanique pour n'y apparaître, de manière pandialectale, qu'au verbe « être » (§ 25) ;

II **-si* est assez mal attesté pour que le grec, par exemple, ne le possède qu'au verbe « être » (ἐσσι) : § 12 ;

III **-ti* a une extension beaucoup plus large, ce qui s'explique par la structure des relations de personne et l'origine anaphorique du **-i* qui entre dans sa constitution ; mais il est ignoré des deux dialectes tokhariens ; et l'on a des vestiges de **-t* au présent (§ 3).

Au contraire, l'emploi des désinences moyennes au présent est un dénominateur commun à toutes les langues :

I **(o)₂₂o* est pandialectal, à l'exception de langues (tokharien A, arménien) attestées assez tard, et dans lesquelles **-m(i)* l'a remplacé selon un procédé que nous voyons se produire sous nos yeux pour le slave ou le celtique (§ 25) ;

II **-l₂₂o* n'est attesté au présent qu'en hittite et tokharien, mais a été concurrencé par **-e-i*, et par **-e-s(i)* qui, indirectement, par leur structure thématique, témoignent eux-mêmes de l'extension ancienne de la série 2 :

III **-e*, pandialectal, est assez ancien pour avoir fourni la structure thématique de **-ō*, **-e-i*/**-e-s(i)*, **-e-l(i)* (§ 26).

403. De **-ō-i* est issu non seulement hitt. *-a-ḫhi*, mais véd. *-ai*, désinence de I subj. moyen, sur laquelle voir Chr. Bartholomae, *K.Z.* 27, 1885, p. 210-215.

D'autre part, l'étude des *paradigmes* a montré la carence des présents radicaux athématiques à la périphérie indo-européenne :

1^o Des deux classes de présents radicaux tokhariens qui peuvent être rapprochées, respectivement, des classes védiques 1 [*bhávati*] et 6 [*tudáli*], l'une (classe II : B *ākau* = A *ākam*) correspond à la classe des présents radicaux thématiques classiques (sauf pour la II p., en *-*tha*, et la I en A, *-*om*). L'autre (classe I : B *palkau* = A *pālkām* [voir note 122]), est d'origine athématique, comme le montre l'absence de palatalisation, mais aussi moyenne, comme le montrent la forme du participe, toujours moyen ainsi que le sens, intransitif; et elle diffère, de plus, des présents radicaux athématiques par sa structure, déjà semi-thématique à l'époque où nous la saisissons (§ 26), son degré zéro radical (§ 25), et sa flexion (cf. § 28).

2^o A l'Ouest :

a) les présents radicaux athématiques sont absents de la flexion conjointe du celtique, et n'existent, dans la flexion absolue (moins archaïque par ses conditions d'emploi), qu'au verbe « être », et dans des présents affixés (donc plus récents que les présents radicaux);

b) ils sont absents de l'italique, où le seul verbe entièrement actif est « être », qui n'est pas entièrement primaire (cf. *-*s-e/om*);

c) le matériel germanique est comparable à celui de la flexion absolue celtique, *mutatis mutandis* : le seul présent athématique pangermanique est « être »; d'autres présents de ce type n'apparaissent qu'en germanique occidental, et seulement dans des dérivés.

En d'autres termes, le seul présent non affixé qui soit « radical athématique » est « être », en ce domaine, où la flexion active n'apparaît à l'existence que dans deux types de paradigmes qui ne la possèdent qu'à certaines de leurs personnes :

— soit aux II et III p. (lat. *stō, stās, stat*; v.irl. *.táu, .tá*);

— soit à la I : c'est le cas pour les trois verbes « irréguliers » « aller », « faire », « se tenir », du germanique occidental (I *-*mi*/II *-*ei-s*/III *-*ei-ti* : § 19).

Il faut rendre à ce type « semi-thématique », moins bien connu que l'autre, son droit à l'existence : il est représenté en tokharien B pour « aller », en A pour tous les présents (type *ākam*/**āsās*), auxquels répondent des prétérits en grec ($\tilde{\eta}\tilde{\iota}-\sigma\nu/\tilde{\eta}\tilde{\iota}-\varepsilon(\nu)$, $\tilde{\eta}\tilde{\gamma}-\sigma\nu/\tilde{\eta}\tilde{\gamma}-\varepsilon(\nu)$) et indo-iranien (*ājam* [§ 9]/*ājal*, fait comme *ādat* [§ 19]); et avec désinence « primaire », en hittite (*supiḫahmi*/*suppiḫahhi*; *ḫamankami*/*ḫamanki* : § 10), et en grec ($\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu/\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\iota$: § 19), dans des présents affixés⁴⁰⁴.

Enfin, l'étude des *structures* (athématique/thématique) a montré qu'elles étaient à dissocier des flexions de mêmes noms (§ 26). Aussi, ce qui est ancien au présent, c'est la *flexion d'origine moyenne conjointe à une structure athématique*. Pour prendre l'exemple de la racine **dhē-* :

1° le plus ancien présent est du type hitt. *teḫḫi/dāi*;

2° l'évolution des paradigmes se fait ensuite :

a) par conservation de la flexion et développement de la structure thématique, type lat. (*con-*)*dō/-dīl*;

b) par acquisition de la flexion active en deux étapes :

— l'une semi-thématique et semi-active, type gr. $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu/\tau\acute{\iota}\theta\epsilon\iota$, v. angl. *dōm/dēþ* (d'autres racines offrent le type inverse *dō/dat*);

— l'autre à flexion active et structure athématique $\tau\acute{\iota}\theta\eta\mu/\tau\acute{\iota}\theta\eta\sigma\iota$, skr. *dadhāmi/dadhāi*.

Le verbe « être », seul à posséder un paradigme entièrement « primaire athématique » (**-mi*, **-si*, **-li*) en grec et en germanique, et en italique une flexion entièrement active (sinon entièrement primaire), irrégulier en tokharien par rapport aux autres présents archaïques de la classe I, est le plus ancien témoin de ce processus : l'on voit les désinences actives (d'abord secondaires puis primaires) s'y introduire :

a) d'abord à la III plur., **s-e/ont(i)*, générale hors du tokharien A, qui innove en créant *neñc* < **no-entī* sur un vieux syntagme pronominal indifférent au nombre (§ 2);

b) ensuite à la I sg., **s-e/om*, qui élimine **s-ō* (dont la structure thématique subsiste à la I plur. **s-o-me/os*); **s-e/om*

404. Parmi les présents affixés, certains ont hésité entre les deux flexions : voir G. Bonfante, « $\delta\epsilon\acute{\iota}\zeta\nu\sigma\iota\mu\iota$, $\delta\epsilon\acute{\iota}\zeta\nu\acute{\omega}$ et congénères », *B.S.L.* 34, 1933, p. 133-139.

subsiste à la périphérie du domaine i.e., où **esmi* n'a jamais existé;

c) puis à la III sg., **es-t(i)*, qui succède à **s-e* (B -*sām*). Mais cette personne prend, en même temps que leur désinence, le degré plein des formes fondamentales actives (**dhē-t*). Par là, elle devient le point de départ d'une nouvelle mutation, qui concerne, non plus la flexion, ni la structure, mais le vocalisme : l'alternance, propre aux formes fondamentales actives, et caractérisée par le degré plein du singulier sera recréée au présent, à l'origine de degré zéro, à partir de la troisième p., quand la flexion moyenne cède la place à la flexion active. La seconde p. est ici atteinte avant la première, qui garde plus longtemps son ancien radical cf. **s-e om*, ou hitt. *uḫhi*). Mais, pour ce qui est de la flexion, le passage du moyen à l'actif a suscité des problèmes pour cette seconde personne.

29. Dans l'histoire de ces formes, si les première et troisième personnes jouent les principaux rôles au singulier, celle-ci parce qu'elle y introduit le degré plein, celle-là, la flexion active, c'est en raison de la structure des relations de personne : la I, en tant que centre de l'énonciation, est le membre positif d'une opposition, dont le membre négatif est la II, et le membre neutre la III. L'opposition entre I et III est essentielle : « we can imagine a language making no difference between *he* and *thou*, but one not distinguishing between *he* and *I* would be hardly conceivable »⁴⁰⁵. Mais la II occupe une position inconfortable du fait même du jeu des personnes : elle est une personne du discours comme I; mais en tant que membre négatif de l'opposition, elle est proche de la III, dont elle peut subir facilement (mais non nécessairement) l'attraction formelle (ainsi, pour le degré radical dans le cas de « être »). Aussi est-elle la dernière atteinte par les évolutions flexionnelles qui transforment les autres personnes :

a) elle garde sa désinence moyenne plus longtemps que les autres personnes : en témoigne indirectement le prétérit grec, où *ῥεθᾶ* garde sa désinence moyenne, même quand I *ῥα*, III *ῥε-ν* ont été remplacés par les formes actives *ἔον*, *ῥε*⁴⁰⁶;

405. J. Kuryłowicz, *Inflectional Categories*, p. 148.

406. Un certain nombre de paradigmes de présents hittites témoignent du même phénomène, e.g. de **wek-* « vouloir » (skr. *vāsmi*, gr. *ἐκόν*), *wek-mi*, *wek-ti*, *wek-zi*; ou (« entendre, écouter ») *išlamaš-mi*, *-ti*, *-zi*; etc.

b) mais quand, prise entre les formes I *s-^lom puis *es-mi-III *es-li, de présent actif, la seconde p. prend le degré plein de l'actif *esti, *s-lha tombe en déshérence; et il se crée, à cette personne, une sorte de case vide, du fait que *-si n'existe pas encore : elle est comblée par une forme d'origine impérative, *es-i⁴⁰⁷.

L'emploi de l'impératif est difficile à justifier : l'on connaît des cas où un ancien indicatif devient impératif type lat. *agile* quand, en fonction d'indicatif, il est renouvelé formellement (*agilis*)⁴⁰⁸ : c'est là une application de ce que nous appellerons, de manière simplifiée, la quatrième loi d'analogie de Kuryłowicz (§ 10). Mais on ne saurait rendre compte de la même manière de l'emploi inverse, à l'indicatif, d'une forme d'impératif. Aussi tenterons-nous de le faire en partant des qualités intrinsèques de cette forme, marquée du point de vue de la personne puisqu'anciennement il n'existe d'impératif qu'à la II sg., mais indifférenciée du point de vue de la diathèse.

Que les formes d'origine impérative en *-i aient été intégrées à l'indicatif en tant que marquées du point de vue de la personne, c'est ce que montre le type *agei, forme spécialisée utilisée pour dissiper l'ambiguïté entre un *age, à la fois III originellement, par sa désinence *-e, et II cf. l'impératif žyž, issu de III, en raison des relations que l'une et l'autre entretiennent dans le jeu des personnes. Et qu'elles aient servi d'intermédiaires, en tant qu'indifférenciées du point de vue de la diathèse, entre formes moyennes, tombées en déshérence (*s-lha), et formes actives (*es-si), encore dans les limbes, c'est ce dont témoigne l'origine moyenne des présents où ces secondes personnes sont employées : présents thématiques (où *-e-i a pu être en concurrence avec *-e-s : cf. gr. *σπρίσθες/σπρίξεις*, et les impératifs du type *θές, žyžs*); mais aussi présents athématiques, pour rares qu'ils soient : « être » (*esi), qui a anciennement la flexion moyenne du tokharien B; « aller » (sī), que nous n'avons pas étudié dans le détail ici (notamment en raison des rapports qu'il entretient avec des dérivés en *-n- [cf. tokh. B I pl. *ynem*, III pl. *yanem*; hitt. III sg. *iḡannai*; lat. III pl. (*prod-*)*īnunt*; lit. I sg. *einū*]

407. De manière significative, la II plur. fait, elle aussi, difficulté, car elle paraît avoir été en *-e, avant d'avoir été en *-le : voir J. Kuryłowicz, *Infl. Cat.*, p. 153; C. Watkins, § 12. Dans d'autres langues aussi la place de la seconde personne fait problème, ainsi en basque : voir R. Lafon, *B.S.L.* 54, 1959, notamment p. 128-129.

408. C. Watkins, § 11.

comme d'autres présents radicaux archaïques : skr. *tudāli*/lat. *tundō*, etc.), mais que nous aurions pu voir s'acheminer du moyen athématique (skr. *iyé*; cf. en fonction de prétérit louv. *-iḥa*, gr. *ἴα*, lat. *iŭ*, got. *iddja*⁴⁰⁹), puis thématique (hitt. *iḫaḥḫa*)⁴¹⁰, à l'actif (skr. *emi*, etc.); « dire » (φαῖ), moins clairement peut-être, mais qui a pour correspondant en latin *fārī*, et où l'importance de la flexion moyenne est bien connue en grec (prétérit φάτο; impératif φάο; participe φάμενος; infinitif φάσθαι [il n'y a que trois exemples de φάς et aucun exemple de φάναι chez Homère])⁴¹¹.

Pour être morphologiquement d'origine impérative, ces formes sont rarement des impératifs de plein exercice. Et elles sont toujours des doublets d'autres impératifs plus anciens, ainsi **esi*, εἴ, ou φαῖ, à côté de **s-dhi*, **i-dhi*, φαθί, qui, au contraire de ἄγει (à côté de ἄγε), ne fonctionnent pas comme de véritables impératifs : ce sont des sortes de doublets spécialisés de ces derniers; ils apparaissent à l'existence pour combler le vide que créait, à la seconde personne, la place prépondérante prise par les première et troisième personnes, au cours du cheminement qui a conduit l'indicatif de la flexion moyenne à la flexion active.

30. L'emploi, aux plus anciens présents (intransitifs), des désinences moyennes, est difficile à justifier. Il serait intéressant de délimiter le champ sémantique qu'occupent, parmi ces présents en particulier ceux qui passent du moyen à l'actif : nous avons décrit le cas de « être », évoqué celui de « aller », « voir » (hitt. *uḫhi*), « briller », « conduire », « manger »; continuant notre route, nous aurions pu rencontrer « boire », tokh. B *yoku*⁴¹², hitt. *ekumi*⁴¹³. Il s'agit là de sortes de

409. Ayant l'intention de reprendre l'étude de ces formes, nous n'en indiquons pas la bibliographie (en particulier pour *iddja*; pour *-iḥa*, cf. § 4 et n. 46); nous avons, par ailleurs, laissé de côté les faits de supplétisme concernant les verbes de sens « aller, venir »; voir, pour le v. irlandais, J. Vendryes, I.F. 26, 1909, p. 134-135; Meillet, *M.S.L.* 23, 1935, p. 253; K. H. Schmidt, *M.S.S.* 19, 1966, p. 117-128.

410. Pour les formes grecques thématiques, voir H. Baunack, *Curtius Studien* 10, 1878, p. 96-101; *Rh.M.* 37, 1882, p. 472-474.

411. Voir P. Chantraine, *Gramm. hom.* I, p. 291.

412. Sur tokh. B *yoku* < **ek^w-ō*, voir C. Watkins, § 3; Krause-Thomas, *Toch. Elementarbuch* I, p. 223; le *y-* montre que la voyelle radicale repose sur **e* (avec « Labialumlaut »), comme dans B *yakwe* « cheval » < **ekwo-*, selon Krause-Thomas, *l.c.*, p. 57; et voir A. Martinet, *Évolution des langues et reconstruction* (1975), p. 178 (*y-* de « prothèse » dans le nom du « cheval »), et Kerns-Schwartz, « *Initial Laryngeal in Tocharian?* », *J.A.O.S.* 83, 1963, p. 362.

413. Racine **a₁eg^wh-* pour W. Winter, *Evidence for Laryngeals* (1965),

« déponents internes », pour reprendre l'expression qu'a employée M. Cohen à propos de verbes sémitiques, souvent intransitifs, et qui expriment des notions comme « avaler » et « boire », des mouvements (« suivre », « s'éloigner »), des opérations des sens et de l'esprit (« écouter, savoir »), des qualités et couleurs (« avoir un éclat blanc »)⁴¹⁴. Mais, si l'on comprend pourquoi ces verbes ont la diathèse moyenne, où le procès est considéré par rapport à l'agent, et non comme dans la diathèse active, par rapport à l'action, l'on se demande pourquoi les plus anciens présents sont des moyens; peut-être pourrait-on répondre à cette question en définissant l'aspect propre à la voix moyenne⁴¹⁵, car le parfait, issu du moyen, a lui aussi un sens présent.

Quelques difficultés que suscite l'emploi de cette flexion moyenne au présent, il importe de voir que ce dernier est la forme axiale de la *conjugaison* i.e. : c'est le déroulement de son histoire qui explique la constitution de celle-ci, puisqu'en indo-européen archaïque, chaque fois qu'une nouvelle forme de présent est créée, l'ancienne prend une autre orientation temporelle, soit vers l'éventuel (subjonctif; futur), soit, plus souvent, vers le passé : le subjonctif (et le futur), ainsi que les prétérits radicaux archaïques, sont d'anciens présents.

Nous avons étudié, naguère⁴¹⁶, l'expression du temps au moyen d'une forme à élargissement radical, désinence zéro, hétéroclisie personnelle, type **dhēu/*dhēs*, en faisant de cette forme une « forme temporelle indifférenciée », parce que, à époque historique, elle apparaît munie de désinences, à

p. 202, mais **əck^w*- pour d'autres, avec *-ku-* notant **k^w* (Pedersen, *Hitt.*, p. 128 ; F. O. Lindeman, *R.H.A.* 23/76, 1965, p. 29-32). Le nom de l'eau » (lat. *aqua*, etc.) doit avoir un **ə₂*, exclu pour litt *eku-* : il est donc nécessaire de le séparer du verbe « boire », ainsi que le fait E. Benveniste, *H.I.E.*, p. 96, qui indique que **ek^w*- est en répartition dialectale avec **pō-*. Pour K. Eichner, *Akten der V Fachtagung ... Regensburg* (1975), p. 95 (et voir *M.S.S.* 31, 1973, p. 82), hitt. **ēk^wmi* serait un présent redoublé **əe-ək^w*-, ce qui ne nous paraît pas devoir s'imposer. Quant au nom de l'eau animé en hittite, il ne correspond pas à *aqua* : *happ-* répond à i.ir. *āp-* < **ə₂op-* (C. Watkins, *B.S.L.* 67, 1972, p. 39-46).

414. « Verbes déponents internes (ou verbes adhérents) en sémitique = Cinquante années de Recherches..., p. 227-247.

415. L'aspect est important, par exemple, pour « boire » et « manger » : voir J. Vendryes, *B.S.L.* 41, 1940, p. 20-38.

416. *B.S.L.* 59, 1974, p. 1-53.

l'origine redondantes, dans des formes et de présent (tokh. *tās-*), et de prétérit (skr. *dhās*, mess. *hi-pa-des* « posuit » < **dhe*₁-s; hitt. *daiš*, phryg. εδαεε < **dh*₁-es). Nous abandonnons cette interprétation aujourd'hui, car nous voyons mieux que les emplois prétéritaux de la forme sont consécutifs à la création d'un nouveau présent, en application de la quatrième loi de l'analogie de Kuryłowicz; ce nouveau présent est le présent à flexion moyenne. C'est pourquoi les prétérits sigmatiques se trouvent le plus souvent à côté de présents en *-hi* en hittite (*teḫhi* III *dai* : prétérit. III *daiš*), de présents « thématiques » ailleurs :

**wegh-e-* : pamph. *φεχέ-τω*, lat. *uehō*, skr. *vahati*, v.sl. *vezp*

**wegh-s-* : chypre. *εφεζεε*, lat. *uēxī*, skr. *avākṣam*, v.sl. *věšū*.

C'est pourquoi, aussi, les présents en *-*mi* du hittite ou du grec ont souvent à leurs côtés un prétérit à désinences moyennes (type *φημί/φάτο*)⁴¹⁷ : ces prétérits sont des métastases des plus anciens présents moyens, comme le montrent *ḫēv* (tokh. B *-sām*) ou *ḫēv* (B *yām*). C'est enfin la raison pour laquelle ce qui est présent dans une langue (tokh. A *ākam*/**āsām*, cf. B *āsām*) peut, dans une autre, être prétérit (*ḫγον/ḫγεν*⁴¹⁸). Cela nous permet, en ce qui concerne « être », de considérer comme appartenant à un plus ancien présent une forme qui, à époque historique, n'est plus pour nous qu'un prétérit, la première personne athématique **s-ə₂o* (louv. *ašha*, gr. *ἦα*, véd. *āsa*), parallèle au prétérit de « aller » (louv. *-iḫa*, gr. *ἦια*, etc.), forme qui, à la différence de « être », subsiste aussi comme présent (véd. *iyé*), parce que « aller » est un peu plus récent que « être ». Nous rassemblons ci-dessous les formes étudiées, en donnant un exemple de chaque paradigme dans une langue donnée.

417. Procédé que nous avons nommé « opposition de désinences » dans les *Mélanges P. Chantraine* (1972), p. 17, sans bien en voir l'origine.

418. L'emploi de particules différentes au présent [*ḫγε-ι*] et au prétérit [*ḫγε-ν*] est comparable à celui qui apparaît au moyen hittite, type présent *eša*, *eša-ri*, prétérit *eša-t*, *eša-ti* (*eš-* « être assis »).

Désinences	Struc- ture	Temps	langue	1 ^{re} p.	2 ^e p.	3 ^e p.
moyennes	athéma- tique	prét.	louv. gr.	* $(\theta_1)\text{s-}\theta_2\text{O}$ <i>aš-ha</i> $\tilde{\eta}\alpha$	* $(\theta_1)\text{s-t}\theta_2\text{O}$ $\tilde{\eta}\sigma\theta\alpha$	* $(\theta_1)\text{s-e}$ $\tilde{\eta}\varepsilon\nu$
	semi- thém.	prés. subj.	B gr.	* $(\theta_1)\text{s-O-}\theta_2\text{O}$ <i>-sau</i> $\tilde{\omega}$	<i>-st</i>	<i>-sām</i>
actives	secon- daires	athéma- tique	prés.	* $(\theta_1)\text{s-e/om}$ <i>-sam</i>	<i>-st</i>	
			prét.	<i>dsam</i> $\tilde{\epsilon}\sigma\nu$	$\tilde{\eta}\sigma\theta\alpha$	<i>dsa</i> $\tilde{\eta}\varepsilon\nu$
		prés. prét.	v. irl. skr. gr.	<i>dsam</i> $\tilde{\epsilon}\sigma\nu$	$\tilde{\eta}\sigma\theta\alpha$ * $(\theta_1)\text{es-s}$	* $(\theta_1)\text{es-t}$ <i>ni</i> , etc. <i>dḥ</i> $\tilde{\eta}\zeta$
			lat. hitt.	<i>sum</i> * $(\theta_1)\text{es-mi}$ <i>eš-mi</i>	<i>es(s)</i> * $(\theta_1)\text{es-si}$ <i>ešši</i>	* $(\theta_1)\text{es-ti}$ <i>est</i> <i>ešzi</i>
	pri- maires	prés.				
		prés.				
impératif		prés.	véd. gr.	<i>ásmi</i> $\varepsilon\iota\mu\iota$	* $(\theta_1)\text{es-i}$ <i>ási</i> $\varepsilon\tilde{\iota}$	<i>ásti</i> $\varepsilon\sigma\tau\iota$ ⁴¹⁹

Françoise BADER.

8, bd de Courcelles
75017 Paris

419. **esi* est plus ancien que **essi*, mais je ne suis pas arrivée à faire apparaître ce fait sur mon tableau, disposé, par ailleurs par ordre chronologique descendant. Les formes thématiques à degré plein (type *erō*) n'y figurent pas ; et je n'ai pas discuté ici le problème du vocalisme des formes grecques, du type $\tilde{\epsilon}\sigma\mu\tilde{\epsilon}\nu$, $\tilde{\epsilon}\sigma\tau\tilde{\epsilon}$, $\varepsilon\iota\sigma\iota$: plein ? zéro, avec * θ_1 - > **e*- ? Voir Kl. Strunk, *Glotta* 38, 1959-60, p. 203-209 (avec bibliographie). Quant au vocalisme plein du présent latin, il s'étend, à partir de la 3^e p. sg. **esti* à la 2^e p. sg. **ess*, et de là à la 2^e p. plur. *estis* (par un mouvement comparable à celui qui atteint les structures thématiques : § 27).

L'APOPHONIE RADICALE AU PRÉSENT-IMPARFAIT ACTIF DES VERBES ATHÉMATIQUES EN INDO-EUROPÉEN

SOMMAIRE. — *Des impératifs du type de v.indien śrótā, gâthique sraotā, etc., ne sauraient guère justifier l'hypothèse suivant laquelle la 2^e pers. du pluriel actif des verbes athématiques aurait eu un degré plein du vocalisme radical au présent-imparfait en indo-européen primitif, car de tels impératifs devraient s'expliquer comme dus à une action analogique en indo-iranien préhistorique.*

Dans son livre *Geschichte der indogermanischen Verbalflexion*, p. 32 sqq.¹, C. Watkins, en traitant de la flexion des verbes athématiques au présent-imparfait en indo-européen primitif, a émis l'hypothèse suivant laquelle la 2^e pers. du pluriel actif aurait eu originellement le degré plein (et accentué) du vocalisme radical (type **g^{whén}-te* 'vous frappez, tuez' de la racine **g^{whén}-*, cf. v.ind. *han-*). Sur ce point l'opinion de Watkins diverge sensiblement de la doctrine traditionnelle, qui se trouve formulée de la manière suivante chez Meillet, *Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes*⁸, p. 238 : « L'élément prédésinentiel a le vocalisme **e* ou **o*... aux trois personnes du singulier actif primaire ou secondaire et dans certains impératifs à désinence zéro, le vocalisme zéro dans les autres formes. »

Il ne nous paraît pas inutile d'examiner ici de plus près l'argumentation linguistique sur laquelle se fonde l'opinion de Watkins. Un point essentiel dans la nouvelle hypothèse est le suivant : la 2^e pers. du plur. actif du présent indicatif paraît, dans quelques cas, représenter une transformation secondaire d'une forme linguistiquement plus ancienne, conservée à la 2^e pers. de l'impératif (cf. p. ex. lat. prés. *legitis* en face de l'impér. *legite* = grec (impér. et ind.) λέγετε).

1. *Indogermanische Grammatik* III/1, 1969.

Or, l'indo-iranien nous atteste, à la 2^e pers. du plur. de l'impératif, des formes athématiques à vocalisme radical plein du type de védique *yunákta* (: *yuj-*), *éta* (: *i-*), *śrótā* = gâthique *sraotā* (: védique *śru-*, avestique *srao-*), *stolā* = gâthique *staota* (: védique *stu-*, avestique *stav-*), *hantanā* (: *han-*), etc. (voir Watkins, *ibid.*, p. 33). Les formes védiques *éta* et *śrótā* trouveraient leurs correspondances exactes dans le latin *īte* (cf. le pélignien *eite*) et dans le grec *κλῦτε* (<*κλευ-τε)² respectivement. De même que le latin *legilis* représente, selon Watkins, une transformation d'une forme d'indicatif plus ancienne, conservée à l'impératif (*legite*), ces formes d'impératif indo-iraniennes, etc., à vocalisme radical plein continueraient les plus anciennes formes d'indicatif à la 2^e pers. du pluriel actif. Le vocalisme radical zéro de la 2^e pers. du pluriel du présent indicatif du type de v.ind. *hathá*, *ihá*, cf. grec *ἴτε*, etc., refléterait, par contre, un état de chose plus récent dans l'histoire des langues indo-européennes : « Bisher wurde angenommen, dass diese Vollstufe in der 2. Pl. zwar aus idg. Zeit stammt, aber nur als spezielle Erscheinung im Imperativ... Aber die 2. Pl. Impv. ist ein alter 'Injunktiv', wie ausdrücklich von Bartholomae und Brugmann festgestellt, und der 'Injunktiv' selbst ist die älteste Form des Indikativs, wie Thurneysen schon 1883 in seinem richtungsweisenden Artikel 'Der indogermanische Imperativ', KZ 27.172-80, bemerkte... Der vollstufige 2. Pl. Impv. setzt also die älteste Form des 2. Pl. Indikativ im idg. Paradigma fort. » (*ibid.*, p. 34).

Les données du hittite apporteraient, selon Watkins, quelque confirmation à cette hypothèse : en hittite, la 2^e pers. du pluriel actif des verbes à nasale infixée du type de *ḫar-ni-ik-zi* 'il détruit' (cf. la 3^e pers. du plur. *ḫar-ni-in-kán-zi*) présenterait, au présent et au prétérit ainsi qu'à l'impératif, toujours un degré plein du vocalisme radical, cf. (prés.) *ḫar-ni-ik-te-ni*, (impér.) *ḫar-ni-ik-te-en*, etc. La graphie hittite *ḫar-ni-ik-* serait à interpréter comme *ḫarneḫ-* (degré plein),

2. Voir Watkins, *ibid.*, p. 33 : « Es ist wahrscheinlich, dass hom. *κλῦτε* früheres **κλευτε* ersetzt, wie es Brugmann, *Gr. Gr.* 315 Anm. 1 auffiel, was das idg. Alter einer Form **k'leu-te* sehr einleuchtend macht. Dass hom. *κλῦ-* (immer am Versanfang) eine Form **κλευ-* widerspiegelt, wurde zuerst von Schulze, *Quaest. ep.* 390 Anm. 1, erkannt, obwohl er selbst diese Erklärung zu Unrecht vielmehr auf *κλῦθι* bezog. »

cf. l'impératif védique *yunákta*; *har-ni-in-k-* (p. ex. dans la 3^e pers. du plur. du prétérit *har-ni-in-ki-ir*) serait une graphie pour *harnk-* (cf. le type v.ind. *yuñjánti*)³. *Ibid.*, p. 34, on lit : « Im Imperativ stimmt vollstufige 2. Pl. *harniklen* genau mit RV *yunákta anaktana* überein. Vgl. auch die Übereinstimmung im Vokalismus der archaischen Imperative der 3. Person : 3. Sg. *šarnikdu* = RV *anaktu*, 3. Pl. *harninkandu* = RV *añjanlu*. »

Mais certains faits nous inspirent quelque doute sur la légitimité des interprétations de Watkins. On sait que le système phonologique du hittite demeure encore — pour la plus grande partie — inconnu. Toute interprétation phonétique (et phonématique) des données du hittite est, pour cette raison, sujette à caution. Ainsi, il ne nous paraît pas évident que la graphie *har-ni-ik-* soit à analyser comme *harnek-* (degré plein) : à la 1^{re} pers. du sing. du prétérit la langue ne nous atteste que *har-ni-in-ku-un*, *ni-ni-in-ku-un* (: *ni-ni-ik-zi*), *šar-ni-in-ku-un* (: *šar-ni-ik-zi*), etc., et non pas le **harnikun*, etc., que l'on aurait dû attendre, si l'on acceptait l'analyse de Watkins de ces verbes à nasale infixée (cf. le degré plein de l'infixe dans le type v.ind. (imparfait) *á-yunaj-am* (<**-yuneg'-*)). Jusqu'à preuve du contraire nous choisissons de croire avec Sturtevant, *Comparative Grammar of the Hittite Language*², p. 127, que l'infixe nasal a, en hittite, dans tous les cas, la forme *-nen-* (écrite *-ni-in-* et parfois *-ni-en-*)⁴.

3. Voir Watkins, *ibid.*, p. 34 : « Die heth. Stammform *harnik-* usw. zeigt Vollstufe /*harnek-*/; die Stammform *harnink-* ist rein graphisch für Schwundstufe /*harnk-*/, wie Benveniste (*Origines* 162) klar genug gezeigt hat. Die graphematische Besonderheit der Schwundstufe *harnink-* beruht auf der Bestrebung, die Einheit des Paradigmas (Sing. und Plur.) graphisch so weit wie möglich beizubehalten : <*har-ni-*> *ik-* neben <*har-ni-*> *in-k-*. Verglichen mit der einzigen anderen Möglichkeit, * <*har-*> *in-k-*, ist <*har-ni-*> *in-k-* durchaus die angemessene Lösung des Problems, eine phonologische Reihe -CCC- (-*rnk-*) in der hethitischen Keilschrift wiederzugeben. »

4. Voir Sturtevant, *ibid.*, p. 127 : « Like other stem-forming affixes of the Hittite verb, infixed *nen* goes through the entire conjugation, including the participle, the infinitive, the verbal noun, and the durative. Before endings beginning with consonants the infix produced groups of three consonants, and these can be written accurately with cuneiform characters only if the third consonant is *w*; accordingly we find *iš-tar-ni-ik-zi* for [starnenkzi] but *iš-tar-ni-in-ku-en* for [starnenkuen]. The writing of the group *nk* amounts to proof that the consonant *n* was present also in the other form cited, and in many others like it. » Pour l'infixe *-nen-* voir aussi K. Strunk, *IF.* 78, 1973, p. 59 (et n. 8), 62 sq.

Voir aussi J. Friedrich, *Helhitisches Elementarbuch* I², p. 74, Kronasser, *Vergleichende Laut- und Formenlehre des Helhitischen*, p. 171 sq. L'interprétation historique de l'infixe *-nen-* nous reste cependant obscure. Un nom verbal comme *ḫarninkuwar* et un infinitif comme *ḫarninkuwanzi* sont réguliers dans un verbe de la conjugaison en *-mi* sans apophonie, cf. J. Friedrich, *ibid.*, p. 142.

Remarque 1. Le degré vocalique plein qui semble se rencontrer, en hittite, aux trois personnes du pluriel à l'indicatif du prétérit dans un verbe à apophonie radicale comme *kuen-* 'frapper, tuer' (1. *ku-e-u-en*, 2. *ku-en-tin*, 3. *ku-e-nir*, *ku-e-ni-ir*) ne saurait guère passer pour ancien. Il ne paraît pas exclu que la 1^{re} et la 2^e pers. aient reçu leur vocalisme de la 3^e pers., qui cependant devrait représenter une innovation hittite. La forme originelle paraît être conservée à l'impératif, cf. *ku-na-an-du* < 'injonctif' **kunant* (i.-eur. **g^hhn-élont*) — *u*; pour des faits pareils, cf. Watkins, *ibid.*, p. 38 sq. La désinence *-ir* (*-er*) a probablement été prise de la conjugaison en *-hi*. Il en est de même des formes du pluriel de l'indicatif du prétérit d'un verbe comme *ep-* 'prendre' (1. *e-ip-pu-en* (aussi *ap-pu-en*), 2. *e-ip-tin*, 3. *e-ip-pir*, *e-ip-pi-ir*). On se demande si le degré vocalique plein, rencontré à la 1^{re} et à la 2^e pers. du pluriel de l'indicatif du présent (1. *ip-pu-u-e-ni*, 2. *e-ip-te(-e)-ni*), ne serait pas dû à une influence analogique des formes correspondantes de l'indicatif du prétérit.

Ainsi, les verbes à nasale infixée du hittite ne nous paraissent pas apporter de confirmation claire à l'analyse qu'a présentée Watkins des formes d'impératifs védiques du type de *yunákta*, etc. D'autre part, il ne fait pas de doute que des impératifs comme *yunákta*, *śrótā* = gâthique *sraotā*, etc., ne soient anciens en indo-iranien. Mais cela ne veut pas dire, à notre avis, que de telles formes soient nécessairement plus originelles, du point de vue historique, que des impératifs (2^e pers. du plur.) à degré zéro du vocalisme radical, également attestés dans des parties anciennes du Rgveda, cf. p. ex. *itana* (: *i-*, III.29.9), *ā itā* (I.5.1, cf. I.33.1), *hatā* (: *han-*, I.23.9), *gata* (: *gam-*, I.3.7, I.106.2 (*galā*), II.41.13, VI.52.7), *śṛutā* (: *śru-*, I.86.2, II.41.13, VI.52.7, cf. *śṛuṇa* III.33.9), *pipṛtā* (: *pr-*, I.115.6, cf. *pipartana* I.106.1), cf. aussi Watkins, *ibid.*, p. 33. Il n'y a ainsi guère de doute possible qu'à la fois le type à degré zéro du vocalisme radical (*hatā*) et celui à vocalisme plein (*hantanā*) ne soient également

anciens en védique. Ce qui est essentiel, c'est plutôt qu'il ne paraît pas y avoir, hors de l'indo-iranien, de données non-ambiguës qui nécessiteraient de considérer ce degré plein du vocalisme radical, rencontré à la 2^e pers. du plur. dans de tels impératifs indo-iraniens, comme un trait morphologique hérité de l'indo-européen primitif. Les rares formes de ce type qui se rencontrent hors de l'indo-iranien admettent d'autres explications. Ainsi, le grec homérique $\chi\lambda\tilde{\upsilon}\tau\epsilon$ ne remonte pas nécessairement à un $*\chi\lambda\epsilon\upsilon\tau\epsilon$ plus ancien. La longue pourrait être due à un allongement métrique chez Homère, voir Beekes, *Glotta* L.J. 1973, p. 236, note 10 et cf. Chantraine, *Grammaire Homérique* I, p. 379. Il n'est pas établi, non plus, que le latin *île* (cf. le pélignien *eile*) soit à rapprocher directement de l'impératif védique *éta* (*êlana*). Il n'est pas exclu que le degré vocalique plein $*ey-$ ait été généralisé dans le présent $*\acute{e}y-li$ lat. *cō* avant que la désinence $*-le$ de la forme originelle $*ile$ grec $\tilde{\iota}\tau\epsilon$, 2^e pers. du plur., ne se soit transformée, en latin, en $*-les > -lis$. Le développement suivant nous paraît concevable : $*ile > *eile$ d'où lat. *île* à l'impératif, cf. le pélign. *eile* $> *eiles$ d'où lat. *ilis* au présent indicatif).

Remarque 2. Le grec homérique $\phi\acute{\epsilon}\rho\tau\epsilon$ (attesté dans l'Iliade 9, 171) repose, d'après Szemerényi, *Syncope in Greek and Indo-European*, p. 189 sqq., sur une syncope grecque. Voir *ibid.*, p. 198 sq. pour le latin *ferle*. L'hypothèse d'une flexion « mi-thématique » dans ce verbe ne paraît plus plausible (cf. Szemerényi, *ibid.*, p. 197 sqq.). L'impératif grec $\acute{\epsilon}\sigma\tau\epsilon$ n'est pas à séparer des formes de l'indicatif du présent $\acute{\epsilon}\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu$, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\acute{\epsilon}$, dont le degré vocalique plein a dû être pris du singulier. Pour les formes lat. *este*, prés. *estis*, voir Sommer, *Handbuch der lat. Laut- und Formenlehre*², p. 527 et cf. K. Strunk, *IF.* 78, p. 64. Le grec $\sigma\tau\acute{\eta}\tau\epsilon$, que Schwyzler, *Griechische Grammatik* I, p. 799, rapproche du v.ind. *sthāta*, ne devrait pas être séparé des formes de l'indicatif de l'aoriste ($\acute{\epsilon}\sigma\tau\epsilon\mu\epsilon\nu$, $\acute{\epsilon}\sigma\tau\epsilon\tau\epsilon$, etc.) qui ont aboli toute apophonie radicale.

Du point de vue historique le rapprochement du lat. *île* et du grec $\chi\lambda\tilde{\upsilon}\tau\epsilon$ des formes indo-iraniennes v.ind. *éta* et *śrōlā*, *gāth*, *sraolā*, nous paraît ainsi être sans fondement réel. Si cela est bien le cas, l'hypothèse, selon laquelle la 2^e pers. du plur. actif des verbes athématiques aurait eu au présent-imparfait un degré plein du vocalisme radical en indo-européen, devrait se fonder essentiellement sur les impératifs indo-iraniens du type védique *śrōlā* = gāthique

sraotā, etc. Mais il ne semble pas exclu que de tels impératifs, bien qu'anciens, aient été créés par voie analogique à l'intérieur du système linguistique indo-iranien.

Du point de vue sémantique l'impératif et l'optatif sont souvent très proches l'un de l'autre. Ainsi, les deux modes expriment, en vieil-indien, souvent le désir, cf. p. ex. Rgveda VI.47.26 *vānaspate vīḍvāṅgo hi bhuyās* « So mögest du dann, o Baum, fest an Gliedern sein... »⁵, I.17.9 *prā vām asnotu suṣṭutīḥ* « may the hymn of praise reach you two »⁶. Aussi, l'impératif et l'optatif s'emploient-ils parfois côte à côte avec le même sens dans des phrases comme celles-ci : *dhiṣvā vājraṃ rakṣohatyāya : sāsaḥiṣṭhā abhi spṛdhaḥ* « take the bolt for the slaughter of the demons : mayst thou overcome our foes »⁷ (VI.45.18), *imāṃ me samidhaṃ vaneḥ ; imā ū ṣu śrudhī giraḥ* « pray accept this my fuel ; graciously hear these songs »⁸ (II.6.1). Tel aurait été également le cas en avestique, cf. Reichelt, *Awestisches Elementarbuch*, p. 318 sq., 323.

Abstraction faite des 1^{res} personnes (sing., plur.), qui ne nous intéressent pas ici, l'optatif et l'impératif des verbes athématiques ont dû présenter originellement, au singulier et au pluriel, le même type d'apophonie et d'accentuation dans leur morphème prédésinentiel. Soit p. ex. la racine verbale **ey-* 'aller', dont les formes d'optatif et d'impératif se laisseraient restituer de la manière suivante au niveau de l'indo-européen primitif :

	(optatif)		(impératif)
sing. 2	* <i>yé</i> ₂₁ -s	sing. 2	* <i>éy</i> - <i>o</i> ¹⁰ (∞ * <i>i-dhí</i>)
	3 * <i>yé</i> ₂₁ -t		3 * <i>éy</i> -tu ¹¹
plur. 2	* <i>yé</i> ₂₁ -té	plur. 2	* <i>i-té</i> (= l'ind. du prés.)
	3 * <i>yé</i> ₂₁ -ént/ <i>é(s)</i> ⁹		3 * <i>y-éntu</i>

L'optatif présente un thème accentué **yé*₂₁- alternant avec un thème inaccentué **yé*₂₁-. A l'impératif, où la racine verbale apparaît comme morphème prédésinentiel, un thème accentué **éy*- alterne avec un thème inaccentué **i-/y*-.

5. Cf. Geldner, *Der Rig-Veda* II, 1951, p. 146.

6. Cf. Macdonell, *Vedic Grammar for Students*, p. 348.

7. Cf. Macdonell, *ibid.*, p. 360 sq.

8. Cf. Macdonell, *ibid.*, p. 361.

9. Pour la désinence du v. ind. *syúr*, etc. voir R. Hauschild, *Handbuch des Sanskrit* I, 2, p. 204 sq.

10. Cf. p. ex. grec ἔει-ει, lat. *ī* et voir Meillet, *Introduction*⁸, p. 236.

11. Pour les désinences -tu, -ntu voir Watkins, *ibid.*, p. 38.

En indo-iranien, dans l'optatif athématique, le morphème du singulier (*-y \acute{e} - < *-y \acute{e} ₂₁-) a pénétré, à un stade préhistorique, dans les formes du pluriel, cf. p. ex. v.ind. *syāma*, *syāta*, mais 3^e pers. *syūr*, avestique *hyāma*, *hyārō* (3^e pers., voir Reichelt, *ibid.*, p. 128), et cf. lat. *sīmus*, *sīlis*, etc. Il en est de même des formes du duel en indo-iranien. Cela veut dire que, déjà à un stade préhistorique, la 2^e pers. du sing. et la 2^e pers. du plur. de l'optatif athématique reposaient, en indo-iranien, sur le même thème accentué, cf. p. ex. v.ind. *syā-s*, *syā-ta* (: *as-*), *iyā-s*, *iyā-ta* (: *i-*).

Il nous semble ainsi permis de supposer que le type particulier d'apophonie et d'accentuation caractérisant la 2^e pers. du sing. et la 2^e pers. du plur. de l'optatif athématique en indo-iranien, a pu être propagé — par voie analogique — aux formes correspondantes de l'impératif athématique, qui était proche de l'optatif aussi du point de vue sémantique : puisque, à l'optatif, le morphème prédésinentiel était caractérisé, à la 3^e pers. du sing. (**i-y \acute{e} -t*) et à la 3^e pers. du plur. (**i-y- \acute{f} (s)*), par le même rapport apophonique et accentuel que celui qui se retrouvait dans les formes correspondantes à l'impératif (**éy-tu*, **y-éntu*), on a pu utiliser le modèle apophonique et accentuel que présentait, à l'optatif, le thème **iy \acute{e} -*, qui était commun à la 2^e pers. du sing. (**iy \acute{e} -s*) et à la 2^e pers. du plur. (**iy \acute{e} -te*), pour créer, à l'impératif, sur la 2^e pers. du sing. (**éy-ø*) une nouvelle forme **éy-te* à la 2^e pers. du plur., cette dernière forme reposant sur le même thème qui apparaît à la 2^e pers. du sing. Cf. le schéma suivant (pour simplifier l'exposé nous conservons ici et plus loin une notation indo-européenne dans nos reconstructions, bien qu'il s'agisse de préformes indo-iraniennes) :

	(optatif) sing. 3	* <i>iy\acute{e}-t</i>	: plur. 3	* <i>iy-\acute{f}(s)</i>
=	(impér.) sing. 3	* <i>éy-tu</i>	: plur. 3	* <i>y-éntu</i>
	(optatif) sing. 2	* <i>iy\acute{e}-s</i>	: plur. 2	* <i>iy\acute{e}-te</i>
=	(impér.) sing. 2	* <i>éy-ø</i>	: plur. 2	* <i>éy-te</i> .

Cf. les formes historiquement attestées :

(optatif) sing. 3 v.ind. *iyā-t*, avestique *āyāt*¹², plur. 3 v.ind. *iyūr*;
 (impér.) sing. 3 v.ind. *étu* (cf. avestique *sraotū*), plur. 3 v.ind. *y-ántu*, avestique *yanlū*; (optatif) sing. 2 v.ind. *iyās* (cf. avestique *hyā*), plur. 2 v.ind. *iyāta*; la 2^e pers. du sing. de

12. Voir Reichelt, *ibid.*, p. 138 (*ā+iyāt*).

l'impératif du type de **éy-o* a été évincée, en indo-iranien, par le type muni du suffixe *-*dhi*, également hérité, cf. v.ind. *i-hi*, avestique *idī*; plur. 2 v.ind. *ēta* cf. avestique *dabənaotā* Y. 32.5¹³.

Les formes d'impératif du type de v.ind. *ēta*, *śrōtā*, gâthique *sraotā*, v.ind. *hanlanā*, etc., s'expliqueraient ainsi comme dues à une action analogique en indo-iranien préhistorique. À côté de la plupart de ces impératifs à vocalisme plein se trouvent attestés des optatifs athématiques, cf. p. ex. v.ind. *ēta* : *iyāt*, *śrōtā* : *śrūyās* précatif¹⁴, *hanlanā* : *hanyāt*, *stotā*, avest. *staota* : avest. -*stuyāt*.

Les impératifs du type de v.ind. *śṛṇota*, *yunākta*, *anaklana* | : *añj-* devraient s'expliquer de la même manière : d'après le modèle apophonique et accentuel que fournissaient les 2^{mes} personnes d'un optatif tiré d'un thème de présent à nasale, comme **k'lnuyē-s*, **k'lnuyē-te*, on a pu créer sur la 2^e pers. du sing. de l'impératif à désinence zéro **k'lnēw-o* une nouvelle forme **k'lnēw-te* (> v.ind. *śṛṇo-ta*) à la 2^e pers. du plur. La préforme **k'lnēw*, que le type **éy* grec *ἔξ-ει* nous fait attendre, n'a pas, il est vrai, laissé de traces en indo-iranien. Le védique nous atteste *śṛṇū* et *śṛṇu-hi*. Mais Bartholomae (*Grundriss der iran. Philologie* I, p. 59), considère le type *kṛṇū* comme une innovation (cf. *vāhata* : *vāha* = *kṛṇulā* : *kṛṇū*). On pourrait se demander si *kṛṇū* n'aurait pas ainsi remplacé un **kṛṇō* plus ancien¹⁵. À côté de *śṛṇota* le Rgveda nous atteste un optatif athématique *śṛṇuyāt*.

Le degré vocalique plein qui se rencontre à la 2^e pers. du duel dans certains impératifs védiques (p. ex. *kṛṇotam*, *hinotam*) serait également dû à l'influence de l'optatif, qui, en indo-iranien, présente un degré plein du suffixe modal au duel (cf. aussi Reichelt, *ibid.*, p. 128).

Si ce qui a été dit ci-dessus est correct, il n'y aurait pas lieu d'écarter la doctrine traditionnelle, suivant laquelle la 2^e pers. du pluriel actif des verbes athématiques était caractérisée, en indo-européen, par un degré zéro du vocalisme radical et une désinence accentuée (type **g^{ue}h₂-tē*, cf. v.ind. *hathá*).

13. Voir Humbach, *Die Gathas des Zarathustra* I, p. 28 et cf. Watkins, *ibid.*, p. 33.

14. Pour la formation du précatif voir R. Hauschild, *ibid.*, p. 317 sqq.

15. Cf. grec *δαίνω*. Voir Chantraine, *Grammaire Homérique* I, p. 466 et cf. Brugmann, *Grundriss*² II 3, p. 565 sq., Schwyzler, *Griechische Grammatik* I, p. 798, n. 13.

Remarque 3. La 3^e pers. du plur. actif (primaire ou secondaire) des verbes athématiques comportait également un degré zéro du vocalisme radical et une désinence accentuée **-é/ónt(i)*, type **g^whn-é/ónt(i)*, cf. v.ind. *ghnánt(i)*, hittite impér. 3^e pers. du plur. *kunanlu* < **kunant+u* (voir Remarque 1., Watkins, *ibid.*, p. 41, en traitant de certaines formes comme v.ind. *ásan*, grec $\tilde{\alpha}\sigma\alpha\nu$, gâth. *gəman* < **g^wm-ent*, restituée ici la désinence comme **-e/ont* et écrit : « Aber welche Form der damit verbundene Wurzelsvokal annahm, bleibt ungewiss. » Nous préférierions cependant faire remonter une forme comme v.ind. *ásan* à **é-ǵ₁s-e/ont* (cf. **é-g^wm-e/ont* > v.ind. *ágman*), cf. v.ind. *áyan* < **é-ǵ₁y-e/ont* (voir aussi Kuryłowicz, *L'Apophonie en Indo-Européen*, p. 339).

Frederik Otto LINDEMAN.

Baunevej 31
Nødebo, 3480 Fredensborg, Danmark

GR. *AMΦΩ, AT. AMBŌ
ET LE
MOT INDO-EUROPÉEN POUR 'L'UN ET L'AUTRE'

SOMMAIRE. — *Le mot tokharien pour 'l'un et l'autre', A āmpi, B āntpi (antapi), démontre que l'ancêtre immédiat de gr. ἄμφω et de lat. ambō contenait un groupe intérieur *-ndbh-; il en suit qu'une structure phonétique semblable doit être assignée à la préposition-préverbe apparentée ἄμφί, 'des deux côtés (de)'. Cette dernière forme, cependant, est à analyser comme *h₂nt-bhí, un « instrumental » du nom-racine h₂énts, gén. h₂ntés 'front, face'. Parallèlement, ἄμφω et ambō peuvent être dérivés de i.-e. *h₂nt-bhóh(u), littéralement 'les deux côtés'; ce serait donc aussi une forme casuelle en *-bh- et non pas, selon l'analyse traditionnelle, une forme préfixée d'un *bhóh(u) 'l'un et l'autre' sous-jacent. Pour nombre de raisons, il est probable que lit. abù et v.sl. oba 'id.' représente de manière similaire des formes élargies en *-bh- du thème pronominal *(h₁)e/o- (cf. hill. apāš 'iste'); le rapport entre ces formes et germ. bai peut être comparé par ex., avec celui qui existe entre lat. sibi (<*se-bho-) et gr. σφί(v) (<*s-bhi).*

L'identité historique évidente entre gr. ἄμφω et lat. ambō (f. -ae), 'l'un et l'autre' a traditionnellement été interprétée comme justifiant la reconstruction en i.-e. tardif d'un pronom au duel *ambhó(u) (f. et n. *-ai)¹. Cette forme est d'une distribution limitée. En dehors des langues classiques, elle n'est attestée d'une manière univoque qu'en tokharien, où āmpi (f. āmpuk) est la forme normale pour 'l'un et l'autre'

1. Pour des raisons de présentation, les reconstructions i.-e. seront données sous forme « classique » (c.-à-d. pré-laryngale) dans la première partie de cette discussion. Ces formes seront modernisées par la suite.

Je voudrais remercier ici mon collègue Calvert Watkins, qui a lu une première version de ce travail et m'a aidé de ses nombreuses et utiles suggestions, ainsi que M. René Coppieters pour la traduction française de cet article.

en dialecte A. L'apparente restriction de **ambhō(u)* au groupe formé par le latin, le grec et le tokharien peut être considérée comme une des isoglosses que le tokharien partage avec les langues i.-e. du sud de l'Europe.

Plusieurs autres branches de l'indo-européen présentent des formes pour 'l'un et l'autre' dans lesquelles il est possible d'isoler une syllabe *-*bhō(u)* précédée d'un premier élément variable. Védique *ubhā* et gâthique avestique *ubē* (f.) indiquent une forme indo-iranienne commune **ubhā(u)*; en dépit d'une tentative de F. Sommer (IF 30, 404) cherchant à ramener **ubhā(u)* à **mbhō(u)*, il n'est guère possible d'établir un lien direct entre les formes indo-iraniennes et ἄμφω, *ambō* et *āmpi*. Les mots balto-slaves pour 'l'un et l'autre' sont de même isolés : lit. *abū* et v. sl. *oba* peuvent continuer un plus ancien **abhō(u)* ou **obhō(u)*, mais **ambhō(u)*, **mbhō(u)* et **ubhō(u)* sont phonétiquement exclus. En germanique, où got. *bai* et v. angl. *bā* représentent un lexème équivalent sous sa forme la plus simple, la séquence initiale variable fait entièrement défaut. Des formes typiquement récentes comme v.h.a. *beide*, v. sax. *bēlhiē* et v. norr. *bādīr* reflètent la fusion de germ. **bai* avec un pronom démonstratif suivant (cf. v. angl. *bā þā* > angl. *both*).

Ces mots rappellent de manière frappante un second groupe de formes offrant à la reconstruction des problèmes similaires. Gr. ἄμφι 'des deux côtés, autour' (d'où également ἀμφίς 'des deux côtés, séparé') est d'habitude relié historiquement à ἄμφω; avec lat. *am-*, *amb-*, *ambi-* dans le même sens (cf. *ambīre* 'aller autour', *ambulāre* 'se promener (autour)' osque *amfret* 'ambiunt') il doit être ramené à un prototype i.-e. « classique » **ambhī*. Une variante apophonique **mbhi* rendra compte des formes correspondantes en celtique (cf. v. irl. *imb-*, *im(m)*, m. gall. *am*), en germanique (cf. v.h.a. *umbi*, v. angl. *ymbe*) et peut-être aussi en indo-iranien (cf. véd. *abhītaḥ*, av. réc. *aiβīlō* 'tout autour', si ces formes ne doivent pas plutôt être reliées directement à i.-ir. **abhi* 'près, vers' < **ebhī*, **obhī*). En arménien, le préfixe *amb-* (dans *amb-otj* 'entier, intact') est ambigu, et peut aussi bien refléter **ambhi* que **mbhi*. On trouve en germanique et en slave des prépositions similaires d'où l'élément nasal est entièrement absent. Got. *bi* 'vers, près, autour' correspond sémantiquement non seulement à v.h.a. *bī*, v. angl. *bi*, *be-* 'vers, près' mais aussi à v.h.a. *umbi*; le *b-* initial de cette forme, qui n'a pas de correspondant exact en dehors du

germanique, rappelle le *b-* de got. *bai*, v. angl. *bā*, etc. De même, le premier élément de la préposition/préverbe v. sl. *o(b)*, *obъ-*, *obъ-*, slavon russe *obi-* 'près, touchant, autour' (cf. *obi-xoditi* 'aller autour') correspond à l'*o* initial de v. sl. *oba* (= lit. *abū*). Le mot pour 'l'un et l'autre' semblerait donc correspondre formellement à une préposition de sens 'des deux côtés de', 'autour', ou 'près de' dans non moins de quatre traditions i.-e.; ce fait, même s'il a été souvent remarqué, n'a jamais été expliqué de manière satisfaisante.

Un indice important de l'étymologie du préfixe **am-/ṁ-* est fourni par le tokharien B. Nous avons vu que l'équivalent phonétique régulier de *ṁμφω* et *ambō* en tokharien A était *āmpi*. Au premier abord, cette forme semblerait indiquer une forme tokharienne commune **āmpi* < **ambhō(u)*². Cette reconstruction ne peut cependant être correcte : le groupe intérieur *-nlp-* de tokh. B *ānlpi*, *antapi* 'l'un et l'autre' nous oblige à reconstruire une forme tokh. comm. **ānlpi*, avec un groupe intérieur de trois consonnes simplifié en *-mp-* en tokh. A. En tokh. B, où cette réduction n'a pas eu lieu, une 'fremdvokal' épenthétique *ā* s'est optionnellement développée devant le *p*. Une forme trisyllabique **ānlāpi* (accentué **āntāpi* en tokh. B) est la source régulière de la variante plus longue *antapi*.

Ces observations suggèrent que le morphème initial de *ṁμφω*, *ṁμφί* et des formes extra-tokhariennes similaires doit être reconstruit non pas comme **am-* (**ṁ-*), mais comme i.-e. **and-* (**nd-*), où **d* peut en principe représenter un **t*, un **d* ou un **dh* ancien devant i.-e. **bh*³. Aucun fait phonétique connu ne s'oppose à cette conclusion. La simplification, de manière indépendante, de **andbh-* (**ndbh-*) à **ambh-* **mbh-*, en grec, latin, celtique, germanique, arménien, et peut-être indo-iranien n'est pas, en elle-même, plus remarquable que l'assimilation bien connue de **-ml-* à **-yl-* dans le mot i.-e. pour 'cent', cf. lat. *centum*, m. gal. *canl*, got. *hund* à côté de lit. *šim̃tas*. Une séquence comparable, nasale et dentale suivie d'une labiale, ne peut être reconstruite par ailleurs en i.-e. que dans les formes casuelles en **-bh-* des thèmes en

2. Le **-i* de la forme tokh. com. continue apparemment un plus vieux **-oi*, avec la même conversion à la déclinaison plurielle que germ. **bai* < **bhōh(u)*.

3. De même, la forme tokharienne B exclut phonétiquement la reconstruction de Ernout et Meillet en **ambh-bhō*, où **ambh-* = gr. *ṁμφί*, lat. *am(bi)-*, etc. (*Dict. étym. de la l. lat.*, 27).

*-nt⁴, qui offrent un groupe -dbh- en indo-iranien, cf. véd. instr. pl. *bṛhád bhiḥ* 'grand' < **bhr̥ghnt-bhis*. A première vue, ce traitement pourrait sembler exclure la dérivation **ṇdbhi* > *abhi(taḥ)*. Il est cependant tout aussi possible que *bṛhád bhiḥ*, dat.-abl. pl. *bṛhád bhyah* et instr.-dat.-abl. duel *bṛhád bhyām* soient des formes analogiques, les formes phonétiques régulières **bṛháb bhiḥ*, **bṛháb bhyah* et **bṛháb bhyām* ayant été refaites sur le modèle des formes casuelles dans lesquelles la dentale finale du thème était conservée.

En conséquence, les reconstructions **ambhó(u)* 'l'un et l'autre' et **ambhi* (**mbhi*) 'des deux côtés de, autour' peuvent être provisoirement révisées en **andbhó(u)* et **andbhi* (**ṇdbhi*) respectivement. La dernière de ces formes se prête clairement à une analyse plus poussée : c'est presque certainement un instrumental ou 'adverbial' du nom-racine **ant-* (c.-à-d. **h₂ént-*) 'face, côté', offrant l'élément *-*bhi* qui apparaît dans gr. *θύρηφι* 'dehors' (<*θύρη*), *βίηφι* 'par force' (<*βίη*), *ῥφι* 'fortement' (cf. lat. *uīs*), etc. Le nom i.-e. sous-jacent **h₂énts*, gén. **h₂ntés* est directement préservé en hitt. *hanz(a)* (nom. sg.) 'face' et tokh. A. *ānt* (B *ānte*) 'visage, sourcil' (<**antos*, avec thématisation secondaire). La majorité des autres langues i.-e. offrent de ce mot des formes casuelles pétrifiées à valeur d'adverbe ou de préposition. L'exemple le plus clair en est le loc. sg. **h₂énti*, qui survit dans skr. *anti* 'en face de, près', gr. *ἀντί* 'à la place de, 'égal à, etc.' et lat. *ante* 'devant'. L'adverbe hittite *hanz(a)* 'devant', qui présente le développement régulier de *-*li* en -*z(a)* à la finale absolue, appartient probablement à la même catégorie.

Du point de vue sémantique, l'évolution de **h₂nt-bhi* 'des (deux) côtés (de)' à *ἀμφί*, etc., ne présente pas de difficultés particulières. Le sens spécifiquement duel de 'des deux côtés de', qui est particulièrement clair en grec et en latin⁵, rappelle l'emploi des formes casuelles en *-*bh-* au duel aussi bien qu'au pluriel en indo-iranien (cf. instr.-dat.-abl. duel véd. -*bhyām*, av. -*biiā*) et en celtique (cf. v. irl. dat. duel -(*i*)*b* avec nasalisation <*-*bhin*). Phonétiquement, en conjecturant un **h₂* initial, il devient possible d'abandonner la construc-

4. M. Lejeune me signale obligeamment le cas oblique myc. *a-di-ri-ja-pi* de *ἀνδριάς* (thème en -*nt-*) ; lecture probable -*αμφι*, de *-*αντ-φι*.

5. Dans ce contexte, Calvert Watkins a attiré mon attention sur l'emploi de v. irl. *im(m)-* avec un sens réciproque dans des formes verbales comme *immum'cualammar* 'nous avons entendu parler l'un de l'autre' Wb. 1843 ; *immus'ascnat* 'ils avancent l'un vers l'autre' Thes. I. 6, 4, etc.

tion **ambhí*/**mbhí*, apophoniquement incertaine, en faveur d'une seule forme originelle au degré zéro de la syllabe de la racine. Tandis que celt. **mbi*, germ. **umbi* et, si elle appartient ici, i.-ir. **abhi(tas)* remontent clairement à un prototype i.-e. à nasale vocalique, gr. *ἄμφι* et lat. *am(bi)-* continuent évidemment une variante phonétique dans laquelle la laryngale elle-même était syllabique. Ce traitement de la laryngale initiale devant une nasale de la même syllabe est phonétiquement régulier dans les deux langues classiques, ainsi que l'a montré de manière convaincante H. Rix, MSS 27, 79-110.

L'analyse précédente de *ἄμφι*, *am(bi)-*, etc., contraint pratiquement à une analyse parallèle de *ἄμφω*, *ambō* et tokh. comm. **āntpi* en **h₂nt-bhóh(u)*⁶. Le statut sémantique et dérivationnel de cette forme n'est cependant pas immédiatement clair. Superficiellement, au moins, **h₂nt-bhóh(u)* ressemble à une forme casuelle en **-bh-* du nom racine **h₂énts*, offrant apparemment l'addition de la désinence thématique du duel à un thème élargi **h₂nt-bhó-*. Ceci impliquerait une valeur étymologique 'les deux côtés' pour *ἄμφω* et *ambō*. La valeur sémantique attestée, 'l'un et l'autre' pourrait peut-être s'être développée d'un sens étendu comparable à celui de *both sides* (c.-à-d. 'l'un et l'autre participant') en anglais, à comparer avec v. lat. (Loi des XII Tables) *quom perorant ambō praesentēs* 'quand l'un et l'autre (c.-à-d. demandeur et défendeur) plaident en personne', Gell. 17, 2, 10. Le défaut évident de cette analyse, c'est que les désinences en **-bh-* sont par ailleurs généralement restreintes aux cas 'faibles' en i.-e. Cependant, on ne peut exclure *a priori* la possibilité que de telles formes aient été un jour plus largement répandues que les langues historiques ne le laisseraient supposer : à noter en particulier des formes pronominales comme gr. *σφῶ*, *σφῶϊ* 'vous deux' et *σφωε* 'eux deux', qui présupposent de la même manière un duel originel en **-bhóh(u)* ainsi que v. pruss. *supš*, acc. *subban* 'soi-même' qui paraît offrir un élément **-bh-* dans la gaminie complète des fonctions casuelles⁷.

6. Attendu qu'il semble impossible d'identifier la laryngale qui apparaît dans cette terminaison (= Brugmann : **ōu*, **-ō*) le **-h-* de **-bhóh(u)* est laissé non-spécifié.

7. Got. *siþja*, v. sax. *siþbea* 'parenté' < **se-bhiā* sembleraient indiquer l'existence d'une forme comparable **se-bho-* en germanique.

Il existe une autre interprétation de $*h_2nt-bhóh(u)$, qui ne peut certes pas être exclue en principe. En accord avec l'opinion assez répandue suivant laquelle le mot i.-e. pour 'l'un et l'autre' est conservé de la manière la plus fidèle dans germ. $*bai$ (voir plus bas), nous pourrions au contraire chercher à expliquer $*h_2nt-bhóh(u)$ comme une déformation i.-e. dialectale d'une forme ancienne $*bhóh(u)$. Il est peu probable que le thème nominal $*h_2nt-$ ait été préfixé à un pronom autonome de cette forme, mais le remplacement de $*bhóh(u)$ par $*h_2nt-bhóh(u)$ pourrait avoir eu lieu de la manière suivante. Un des emplois caractéristiques de ἀμφί en grec se trouve dans les composés bahuvrihi, où son sens en position initiale se rapproche de celui de δι- 'deux' (< $*d̥ui-$), cf. ἀμφίστομος 'qui a une bouche de chaque côté, c.-à-d. qui a deux bouches, une de chaque côté' à côté de δίστομος 'qui a deux bouches', ἄμφωτος 'qui a une anse de chaque côté, c.-à-d. qui a deux anses, une de chaque côté' de δίωτος 'qui a deux anses'; les correspondants latin et vieil irlandais de $*h_2nt-bhi$ sont attestés dans la même fonction, cf. lat. *anceps* ($*ambi-$), littéralement 'à deux têtes' à côté de *biceps* (< $*d̥ui-$), *ambidēns* à côté de *bidēns*⁸, et v. irl. *imchenn* 'à deux têtes', *imfaebair* 'à double tranchant', etc. Puisque le rapport formel entre $*h_2nt-bhi-$ et $*h_2nt-bhóh(u)$ correspond à celui qui existe entre $*d̥ui-$ et le numéral autonome $*d(u)uóh(u)$, il est pour le moins concevable que $*h_2nt-bhóh(u)$ ait été créé tout simplement via la proportion $*d̥ui- : *d(u)uóh(u) :: *h_2nt-bhi- : X$, $X = *h_2nt-bhóh(u)$ littéralement '(les) deux, un de chaque côté'. Un tel processus analogique aurait été naturel si, comme nous l'avons supposé pour les besoins de l'argument, le mot pour 'l'un et l'autre' avait été $*bhóh(u)$ dans la plus ancienne forme de l'i.-e. qui nous soit accessible.

Néanmoins, les faits balto-slaves et germaniques s'opposent, à mon avis, de manière décisive à une explication analogique de ce type et au contraire supportent l'interprétation de $*h_2nt-bhóh(u)$ comme forme casuelle en $*-bh-$. Nous avons déjà noté la ressemblance formelle entre balt.-sl. $*abō$ et germ. $*bai$ d'une part, entre les prépositions balt.-sl. $*abī$ (v. sl. *o(b)*, etc.; cf. v. pr. *eb-*) et germ. $*bi$ (got. *bī*, v.h.a. *bī*, etc.)

8. Cf. *ambidens siue bidens ouis appellatur, quae superioribus et inferioribus est dentibus*, Paul. ex Fest., p. 4, Müll. Ernout et Meillet, *op. cit.*, 26, considèrent *ambidens* calqué sur gr. ἀμφόδους.

de l'autre. Il ne semble y avoir aucune raison de rejeter l'opinion usuelle selon laquelle **abi* et **bi* continuent i.-e. **ebhi*, **obhi* (: véd. *abhí* 'vers, près'). Le germ. **bi* se trouve en effet, dans les mêmes rapports avec ses correspondants balto-slaves que, par ex., le monosyllabe **pi-* (cf. gr. $\pi\acute{\epsilon}\zeta\omega$, véd. *pīdayati* 'écraser' < **pi-s(e)d-*) avec les disyllabes **epí*, **opi*⁹. Puisque, cependant, la préposition **ebhi*, **obhi* ne semble pas avoir signifié 'des deux côtés de' en indo-européen, et puisque ni **abi* ni **bi* n'ont acquis par la suite cette valeur dans les langues attestées, il semble extrêmement peu probable que ces formes aient pu exercer la moindre influence sur la forme du mot pour 'l'un et l'autre' dans la période post-indo-européenne. Une proportion du type **dui-*: **d(u)uóh(u)* :: **(o)bhi-* : x, x = **(o)bhóh(u)* aurait été inintelligible, sémantiquement, en balto-slave ou en germanique. Il n'est pas non plus raisonnable de supposer qu'un réflexe hypothétique balto-slave de **h₂nt-bhóh(u)* (probablement **imbō*) aurait pu être refait en **abō* comme simple conséquence du remplacement balto-slave de **imbi* (< **h₂nt-bhi*) par **abi* (ainsi, *mutalis mulandis*, Pokorny, *op. cit.*, 35).

En conséquence, on attribue d'habitude la ressemblance formelle entre 'l'un et l'autre' et 'près, autour' à un accident historique. D'après Brugmann, *Gr.*² 2², 76 et la majorité des comparatistes à sa suite, la forme originelle du mot i.-e. pour 'l'un et l'autre' était (en notation moderne) **bhóh(u)*, forme qui survit essentiellement en germ. **bai*. D'après cette analyse, la syllabe initiale du pronom correspondant dans les autres langues continue un article préfixé. Il se fait qu'en balto-slave cet article s'accorde, phonétiquement, avec le **a-* de la préposition ancienne **abi*; en germanique, au contraire, la similarité entre **bai* et **bi* est expliquée par la perte, de manière indépendante, de la voyelle initiale de i.-e. **ebhi*, **obhi*. Bien qu'elle ne soit pas, bien sûr, impossible en principe, cette analyse implique de manière extrêmement peu désirable que le parallélisme entre

9. Germ. **bi* est aussi souvent considéré comme une forme raccourcie de **m̃bhi* (c.-à-d., **h₂nt-bhi*); Brugmann (*Gr.*² 2², 610, et Pokorny (*Idg. Etym. Wb.* 34, 287) admettent **m̃bhi* autant que **obhi* comme source possible de **bi*. Cependant, i.-e. **h₂nt-bhi* (> **m̃bhi*) est la source régulière de germ. **umbi*.

Germ. **umbi* et **bi* sont loin d'être synonymes; il paraît peu probable que ces deux formes puissent être ramenées à une origine commune. Le remplacement de **umbi* par **bi* en gotique est évidemment de date post-germanique.

balt.-sl. **abō* : **abi* et germ. **bai* : **bi* n'a aucune signification historique.

Je préférerais, donc, entretenir la possibilité que **abō* n'est pas moins archaïque que **bai*, et que sa source immédiate doit être recherchée dans le pronom i.-e. tardif **obhōh(u)*, lui-même le duel d'un thème de démonstratif en **obhō-*. Cette dernière forme inciterait aussitôt à la comparaison avec le pronom anatolien attesté par hitt. *apāš* 'cela', louv. *apaš*, louv. hiér. *(a)pas*, lyc. *ebe* 'ceci', lyd. *bi-* 'il'. Bien que ces mots n'aient pas de correspondants généralement reconnus en dehors de l'Anatolie, il y a toutes raisons de supposer qu'ils sont anciens, et que la restriction de **obhō-*¹⁰ au duel en balto-slave se contente de refléter la plus grande vitalité de l'autre démonstratif **se*, **seh₂*, **lód* en indo-européen tardif. En indo-européen même, il est à noter qu'un rapport étymologique entre **obhō-* et **obhi* est tout à fait possible : de même que **obhi* peut être interprété comme une extension adverbiale en **-bhi* d'un thème pronominal **é/ó-* (cf. déjà Brugmann, *Gr.*² 22, 820), **obhō-* peut être pris pour le même pronom élargi par le suffixe **bhō-*¹¹. Le *b-* initial de **bai*, comme celui de **bi*, pourrait alors s'expliquer soit comme le résultat d'une aphérèse purement germanique de **e/o-*, soit, plus probablement, comme le résultat d'une réduction apophonique i.-e. de **é/ó-* > zéro dans des conditions qu'il ne nous est plus possible de retrouver. Dans cette dernière éventualité, nous pourrions assumer la présence, au départ, d'une laryngale initiale non colorante. Le rapport entre **h₁obhō-*, **h₁obhi* (balto-slave) et **h₁bhō-*, **h₁bhi* (germanique) rappellerait étroitement celui qu'on trouve, par ex., entre lat. dat. sg. *sibī*, v. sl. *sebě* < **se-bho-* et gr. dat. pl. *σφί(ν)* < **s-bhi*.

Puisqu'il faut de toute façon supposer que germ. **bi* a perdu une voyelle ancienne initiale, l'hypothèse proposée ci-dessus, qui se contente d'étendre cette supposition au mot pour

10. Le fait que **obhō-* se soit conservé au duel dans le sens de 'l'un et l'autre' alors qu'il était remplacé dans ses autres fonctions par **se*, **seh₂*, **lód* s'accorde particulièrement bien avec la tendance historique décrite par Kuryłowicz dans sa quatrième loi de l'analogie : « quand à la suite d'une transformation morphologique une forme subit la différenciation, la forme nouvelle correspond à sa fonction secondaire (fondée) ».

11. Telle est la position prise pour hitt. *apāš* par M. Pedersen, *Hitt.*, 50-1, qui suppose que cette forme a été créée sur la base d'un adverbe **apa* < **o-bho*; sans invoquer i.-e. **obhi*, il cite hitt. *apiya* 'là, alors' comme forme correspondante en **-bhi*.

'l'un et l'autre', engendre une explication beaucoup plus 'simple' pour les formes balto-slaves et germaniques en question que la théorie traditionnelle. En même temps, elle s'accorde parfaitement avec l'analyse de $*h_2nt-bhóh(u)$ en tant que forme casuelle en $*-bh-$. Cela rend ainsi possible une explication unifiée des rapports entre gr. $\acute{\alpha}\mu\varphi\omega$ et $\acute{\alpha}\mu\varphi\acute{\iota}$, v. sl. *oba* et *o(b)* et got. *bai* et *bi*.

L'indo-européen lui-même ne semblerait pas avoir eu de forme indépendante pour 'l'un et l'autre'. A une date relativement récente, des formes élargies en $*-bh-$ du démonstratif $*(h_1)é/ó-$ et du nom racine $*h_2énts$, $*h_2ntés$ se sont spécialisées dans cette signification dans les divers dialectes indo-européens. Le fait que $*(h_1)obhó-$, $*(h_1)bhó-$ et $*h_2nt-bhó-$ aient été restreints au duel fait probablement partie d'un processus plus général suivant lequel le suffixe $*-bhó-$ a été limité à certaines fonctions casuelles bien précises en i-e. tardif : gr. $\sigma\varphi\acute{\omega}$, $\sigma\varphi\acute{\omega}\tilde{\iota}$ et $\sigma\varphi\omega\epsilon$ semblent refléter le même développement. Il n'y a pas de doutes non plus concernant le mot indo-iranien pour 'l'un et l'autre', $*ubh\acute{a}(u)$. Il se laisse interpréter de la manière la plus simple comme une forme en $*-bh-$ d'un autre élément pronominal, sans doute celui de hitt. *u-* 'ici' ou encore de lat. *au-*, hitt. $-hu-$, skr. *áva* 'au loin', etc. Toutes ces formes, dans la mesure où elles fournissent un lien, avec le suffixe $*-bhó-$, de formes comme hitt. *apāš* et les désinences en $*-bh-$ de l'indo-iranien, l'arménien, l'italique et le celtique, sont d'un intérêt considérable pour l'histoire de la déclinaison i-e.; une juste évaluation de leur signification est cependant, pour l'instant, une tâche réservée au futur.

Jay H. JASANOFF.

Harvard University, Dept. of Linguistics
Room 851 ; 1350 Massachusetts Avenue
Cambridge, Mass. 02138, U.S.A.

NOTES SUR LE SORT DES SYLLABES FINALES I.E. EN TOKHARIEN

SOMMAIRE. — D'une manière générale, il est impossible d'établir des « lois des finales » pour le tokharien, comme on le fait pour la plupart des langues i.e. On fait cependant ici une tentative en ce sens, mais avec un résidu de fins de mots inexpliquées bien supérieur à la partie expliquée. La détérioration de la déclinaison i.e. a été telle que peu de cas ou même de classes de thèmes se laissent reconnaître; seuls sont assez clairs nomin. et acc. sg. masc. (et neutre) des thèmes en *-o- et peut-être le nomin. sg. des thèmes fém. dérivés en *-yā-/yā-; les thèmes fém. en *-ā- sont bien moins identifiables. Sauf *-ō en finale absolue ou devant consonne simple finale, qui devient -e, sauf aussi *-ä et *-ə en finale absolue qui donnent -a en B (mais tombent en A), les voyelles brèves en ces positions semblent être perdues dans les deux dialectes; les longues, « réduites » de quelque façon en B, sont perdues en A. Au pluriel, la situation est pire encore. Un trait semble clair à l'auteur : l'influence exercée par la flexion des thèmes (masc. et neutres) en *-n-; mais considérable est la masse des innovations tokhariennes dont le point de départ nous échappe.

Entreprise où l'on ne s'engage pas sans une considérable hésitation, que d'aborder le développement des fins de mots i.e. en tokharien; c'est-à-dire d'essayer de poser ce qu'on appelle souvent pour les autres langues i.e. des « lois des finales », et, à partir de ces « lois », d'esquisser l'histoire de la flexion tokharienne, en particulier de la flexion nominale. Hésitation bien naturelle, vu la complète confusion en tokharien des classes nominales des langues apparentées, et la profonde dégradation de la flexion nominale héritée.

On sait que le système « casuel » du tokharien, à côté de trois cas « primaires » (nominatif, génitif, oblique/accusatif), plus un vocatif sporadique en B, comprend des cas « secondaires » (sept en tout), dont les fonctions et la distri-

bution des formes entre les deux dialectes ne nous concernent pas ici. Ce qui importe, c'est que ces cas « secondaires » tirent leur origine d'une affixation plus ou moins lâche de postpositions au cas oblique ou accusatif, ceci n'étant pas sans conséquence pour déterminer l'origine de ce dernier. Si ces terminaisons, en effet, ont été jadis des postpositions libres, elles ont pu (et probablement dû) s'ajouter à différents « cas » à un stade plus proprement flexionnel du nom pré-tokharien. Il est donc risqué de prétendre que l'oblique tokharien que nous connaissons, même si nous le voyons fonctionner aussi comme un accusatif, doit être un reflet de l'accusatif i.e. En fait, les anciennes désinences casuelles sortirent de l'usage, laissant derrière elles, selon qu'elles avaient plus ou moins subi l'érosion phonétique, soit des thèmes nus, soit des formes encore pourvues de quelque trace de la flexion héritée; mais ces dernières elles-mêmes étaient senties comme des thèmes lors de l'affixation des postpositions. L'emploi accusatif ne s'est institué que tardivement.

Les notes qui suivent sont divisées en deux parties inégales. La première est présentée selon le mode d'exposition habituel pour les « lois des finales », pour autant qu'il soit ici applicable. Il est clair que le matériel envisagé y sera essentiellement fourni par des finales flexionnelles i.e., tant nominales que verbales. Pour le nom, il est naturel que l'attention se porte particulièrement sur le nominatif et l'accusatif i.e. Cependant, il s'en faut que tous les nominatifs du tokharien, et encore bien moins ses obliques/accusatifs, reflètent directement des formes héritées. Aussi a-t-il paru expédient, et ce sera la seconde partie, d'ajouter une sorte de résumé sur la portée de cette discussion quant à l'histoire de la déclinaison tokharienne, et quelques réflexions sur ceux des nominatifs et obliques jusque-là négligés parce qu'ils sont des innovations purement tokhariennes. Il y a un groupe de désinences « primaires » auquel nous n'avons prêté que peu, ou pas, d'attention : celles du génitif. C'est qu'à notre avis leur discussion n'apporterait à peu près rien d'utile à cet article, qui recherche le sort en tokharien des syllabes finales i.e.

1.0. Voyelles brèves terminales de syllabes finales.

1.1. *-ě. — C'est avant tout à la 2^e sg. de l'impératif actif thématique, à la 3^e sg. du parfait actif, au vocatif sg. des noms en *-o-, qu'on peut s'attendre à en trouver des exemples en seconde syllabe.

En fait, ce n'est qu'à l'impératif qu'on l'identifie avec quelque certitude : i.e. **klewse* est à reconnaître dans A *pä-klyoş*, B *pä-klyauş* « entends ». Le *-e du parfait (gr. *oĩδε*, skr. *veda*) ne se rencontre dans aucun des prétérits réguliers du tokharien; à la rigueur pourrait-on poser *-e pour AB *lāc* (de *lā(n)t-* « sortir »), mais il est plus probable qu'il s'agit ici de l'aoriste thématique i.e. *-et (cf. Krause-Thomas 1960, p. 253 f.).

En troisième syllabe, la chute d'un *-ě final paraît se manifester dans la 2^e pl. du présent actif en A : p. ex., dans *cāmpāc*, *lkāc* (*cāmp-* « pouvoir », *lāk-* « voir »), on peut identifier i.e. *-te. D'autre part, -cer de B (dans *campcer*, etc.) peut avoir été élargi par une particule en *r* (cf. *ra* « aussi ») avant la syncope de la voyelle finale; cette vue est plus probable qu'un transfert de *r* à partir du médio-passif (B -*tār*, A -*cār*) : cf. Krause-Thomas 1960, p. 259, en opposition à Pedersen 1941, p. 143.

1.2. *-ō. — Un *-ō en finale absolue, du moins en seconde syllabe, est malaisé sinon impossible à trouver en i.e. ailleurs que dans les formes moyennes athématiques à désinences secondaires représentées par des aoristes comme gr. *ἔ-θου*, *ἔ-θετο*, *ἔ-δου*, *ἔ-δοτο*, skr. *a-dhita*, *a-dita*, etc., avec i.e. *-so, *-to. La 3^e sg. *-to paraît clairement reflétée par B -*te*, A -*t*, comme la 3^e pl. *-nto par B -*nte*, A -*nt*, cf. B *klāte*, *klānte*, A *klāt*, *klānt* (prétérit moyen de AB *kāl-* « apporter, conduire »), B *kāmāte*, *kamānte*, A *kāmat*, *kāmant* (prétérit supplétif de AB *pār-* « porter »); cependant, dans aucun exemple on n'a chance d'avoir affaire à une seconde syllabe originelle. En tout cas, il semblerait que *-ō en finale absolue (peu importe que ce soit en seconde ou en troisième syllabe) ait disparu en A, mais soit devenu -e en B, se confondant ainsi avec *-ōs dans les deux dialectes (cf. ci-dessous 4.1).

1.3. *-ā. — Une telle finale est encore plus difficile à identifier en tokharien que *-ō.

La 1^{re} sg. du parfait actif telle qu'elle est représentée par gr. *oĩδα*, skr. *veda* ne paraît reflétée par aucune des finales

tokhariennes de 1^{re} sg. prétérit actif (A *-ā*, *-wā*; B *-wa*; sur l'histoire possible de ces formes, cf. Krause-Thomas 1960, p. 258, et ci-dessous 3.1).

Quant à la 2^e sg. correspondante (i.e. **-lha* < **-lAe* : gr. *οἴσθα*, skr. *vettha*), elle pourrait être reflétée par la 2^e sg. de prétérit A *-st*, B *-sta* (p. ex. A *tākašt*, B *takāsta* « étais »), bien que, naturellement, la voyelle finale de B puisse être analogique des 1^{re} sg. (*takāwa*) et 3^e sg. (*tāka*), mais cf. ci-après ce qui concerne **-a*.

1.4. **-a*. — On attendrait qu'en finale absolue **-a* et **-ā* aient le même sort, comme c'est le cas dans les autres positions où ils donnent *ā* en A, *ā* ou *a* en B (selon quelque principe d'affaiblissement vocalique lié à une ancienne position de l'accent, ou de « vowel balance », dont le détail n'est pas entièrement clair). Un exemple de i.e. **ā* en syllabe radicale serait A *ākeñc*, B *ākeṃ* « ils conduisent » (en B, avec pronom suffixé : *aken-ne*), de **ag-* (gr. *ἄγω*, skr. *ajāmi*, etc.); et un exemple de **a* est clairement A *pācar*, B *pācer* (en B, pluriel *pācera* et *pacera*, adj. *palarṣṣe*) « père ».

Logiquement **-a* final serait à rechercher dans les représentants du nomin. acc. pl. neutre de thèmes consonantiques (cf. gr. *γένη<γένεα*, skr. *janāmsi*, lat. *genera*) ou de thèmes à nasale (cf. skr. *nāmāni*, lat. *nōmina*). Bien entendu, le tokharien n'a pas conservé de noms neutres en tant que tels, mais des traces manifestes en subsistent, comme B *ñem*/pl. *ñemna*, A *ñom*/pl. *ñomāntu* « nom(s) » ou (thème en **-r/n-*) B *puwar*/pl. *pwāra*, A *por*/pl. *porām* « feu(x) ». Je crois les finales B *-na*, A *-(ā)ṃ* identiques bien que les correspondances attestées soient très rares. Les noms qui ont *-na* en B sont généralement élargis en *-n-tu* en A, et ceux qui ont *-(ā)ṃ* en A présentent souvent *-a* au pluriel en B (cf. Krause-Thomas 1960, p. 120). Témoignent que i.e. **-na* est représenté par *-(ā)ṃ* en A d'autres thèmes en **-r/n-* comme *ysār*/pl. *ysārām* « sang(s) » (B *yasar/ysāra*) ou *ylār*/pl. *ylārām* « chemin(s) » (B *ylārye/ylariñ*). Pour B, l'étymologie de *-na* est moins concluante, car cette finale a été largement étendue, en particulier comme *-ana* au pluriel des féminins en *a* (ainsi *aśiya*/pl. *aśiyana* « nonne(s) », etc.; cf. Krause-Thomas, *l. c.*).

Au total il semblerait que i.e. **-a* et **-a* sont tous deux conservés en B comme *-a*, mais tous deux perdus en A.

En marge des occurrences ci-dessus de i.e. **-a* se pose la question de l'origine du nomin. sg. fém. de la flexion adjectivale

« régulière », à savoir A *-i*, B *-ya*. L'oblique sg. correspondant est A *-yāṃ*, B *-yai*. Il est tentant d'y voir i.e. **-yǝ* « non contracté » (c'est-à-dire **-yA*) comme dans le grec *-ις* ; s'il en était ainsi, ce serait un élément à ajouter aux traits de parenté dialectale entre grec et tokharien allégués par certains savants; cf. ci-dessous 3.1.

1.5. **-ĩ*. — A rechercher traditionnellement en premier lieu aux 2^e sg., 3^e sg., 3^e pl. du présent actif. De ces finales, un exemple clair en A : la 3^e pl. en *-ñc* < **-nti*; moins certain est que 3^e sg. A *-ṣ* dérive de la 2^e sg. P.I.E. **-si*, comme *-r* < *-s* du scandinave. Ni l'une ni l'autre de ces finales n'apparaît en B.

Théoriquement, il devrait être aisé de trouver des exemples de **-ĩ* pour le nom : anciens locatifs sg. de thèmes consonantiques, anciens nomin. acc. sg. de thèmes neutres en **-i-*, etc.; mais formation et flexion des thèmes nominaux i.e. sont dans un tel état de ruine en tokharien que rien n'est sûr. On pourrait attendre, à partir de **-ĩ*, soit B *-i/A -zéro*, soit B *-zéro/A -zéro*. De la première correspondance, deux exemples seulement : B *meñki*, A *mañk* « manque », B *prāri*, A *prār* « doigt », avec pluriels respectifs A *mañkant*, B *prāroñ*, A **prāru* (cf. loc. *prārwaṃ*) ; pour le second mot Pedersen 1941, p. 104 f. semble suggérer un thème en **-u-*, mais sur quelles bases (sinon les finales de pluriel, mais il en récuse le témoignage : 1.6) je n'arrive pas à le comprendre ; pour le premier mot, bien qu'une étymologie soit accessible pour le radical (lit. *meñkas* « petit », v.h.a. *mengen*, *mangolōn* « manquer »), la formation du thème n'en demeure pas moins incertaine.

Quant à la seconde correspondance, les nomin. sg. terminés par consonne dans les deux langues à la fois sont légion, et même sont assez nombreux ceux d'entre eux où le consonantisme final est palatalisé ou affriqué. Cependant aucun ne paraît continuer un neutre en *-i-* originel, et un seul reflète presque certainement un masculin en **-i-*, à savoir A *pals*, B *pets(o)* « mari » (gr. *πόσις*, lat. *polis*, etc.); la forme B ne se rencontre que comme obl. sg. et seulement avec « bewegliches o » ; aussi d'autres interprétations de la forme sont-elles envisageables (p. ex. avec nominatif *-e* en B comme dans B *meñe*, obl. *meñ* : A nomin.-obl. *mañ* « lune »), mais c'est moins probable à mes yeux.

Il apparaîtrait donc que le *-i-* de **-īs* final est perdu dans

les deux dialectes; si tel est le cas, on attend *a fortiori* que *-ĩ final absolu soit perdu en B.

1.6. *-ũ. — Pedersen 1941, p. 104 f., pense qu'un singulier nominal B -ĩ, A -e et surtout que des pluriels B en -auna et -una manifestent des réfections d'anciens thèmes en *-ũ- ou *-ũ-. Il mentionne en particulier B *prāri*, A *prār* « doigt », pl. B *prāroñ*, A **prāru* (inféré du loc. *prārwaṃ*), mot qui a été discuté plus haut (1.5); mais il rejette *prārwaṃ* comme témoignage de thème en *-u-, puisqu'il croit que -u final remonte à P.I.E. *-ā. J'essaierai de montrer (2.3) que cet *-ā est perdu en A, mais subsiste comme -o en B; en tout cas, le -u de A n'est pas originellement final, mais probablement issu de -wā, comme dans A *waštu* = B *ostwa*, etc.

Un *-ũ originel peut être attendu au nomin.-acc. sg. de neutres en *-u-; un exemple possible est fourni par le nom (dont je viens de citer le pluriel) nomin.-obl. A *wašt*, B *ost* « maison », cf. gr. ἄστυ « ville », skr. *vastu-* « place, siège », *vāstu-* « demeure ». Conclusion : *-ũ (comme aussi *-ĩ : ci-dessus, 1.5) est perdu dans les deux dialectes, bien que sa présence en pré-tokharien se manifeste dans l'arrondissement *a > o* de B *ost*. Autre candidat possible en tant qu'ancien neutre en -u- : A *ākār*, pl. *ākrunt* « larme(s) », mais on ne connaît en B que le pluriel (*akrūna*); le -ũ- qui y figure ajoute, à mon sens, à la probabilité qu'il s'agisse d'un ancien thème en *-u-.

1.7. *-ŋ (ou *-ŋ) syllabique. — C'est manifestement au nomin.-acc. sg. des thèmes neutres en *-n- qu'il faut le rechercher (lat. *nōmen*, skr. *nāma*, gr. ὄνομα). En fait, cette désignation même du « nom » est attestée : A *ñom*, B *ñem* (avec une palatalisation initiale inexpliquée, ce qui n'importe pas ici); on en conclura à la perte totale de *-ŋ final. Même conclusion pour *-ŋ, inférable des numéraux « sept » et « dix » (lat. *septem*, *decem*, gr. ἑπτὰ, δέκα) : B *ṣukt*, A *ṣpāt* et B *śak*, A *śāk* (cf. Pedersen 1941, p. 40). Autre exemple possible d'amuïssement de *-ŋ : l'oblique sg. des noms de parenté en B, *pātār*, *mālār* (bien que *ā* puisse représenter une voyelle développée à partir de quelque autre cas oblique, mais pas, en tout cas, à partir d'un cas ayant une désinence palatalisante comme datif ou locatif). En A, *pācar*, *mācar* sont comme le nominatif, d'où ils tiennent sans doute la palatalisation *t > c*.

2.0. Voyelles longues terminales de syllabes finales.

2.1. *-ē. — C'est la plus difficile à identifier de toutes les voyelles. Elle apparaît dans la flexion nominale indo-européenne à l'instr. sg. des noms en *-o- (Brugmann 1909, pp. 188 ff.), mais les cas obliques des langues apparentées sont si rarement, pour ne pas dire plus, conservés en tokharien qu'une telle identification est *a priori* improbable.

Il y a, d'autre part, le vieux problème des thèmes en *-ē- sur lequel il faut bien revenir un moment. Il existe en tokharien une grande classe d'abstraites en A *-ne* (*-une*, *-one*) et *-ñe*, B *-(āñ)ñe*, p. ex. A *ksalune*, B *ksel(āñ)ñe* « extinction » (AB *kās-* « être éteint »), A *tsraṣṣune*, B *tsirauñe* « énergie » (cf. A *tsraṣi* « énergique »), A *tālorñe*, B *tallārñe* « misère » (cf. A *tālo*, B *tallā_u* « misérable »), etc. Les abstraites verbaux comme le premier exemple sont très communs; les dérivés d'adjectifs comme les deux autres exemples ne sont pas rares; mais il existe aussi un vaste nombre de mots en *-e* d'une très grande variété de dérivations et de significations : AB *ñālse* « danger », *krāke* « saleté », A *retwe*, B *railwe* « emploi, moyen » (cf. A *rilw-*, B *rilt-* « joindre » et, au moyen, « s'adapter »), AB *waste* « protection », etc. (voir les listes dressées d'après les formations de pluriel chez Krause-Thomas 1960, p. 94 f.); accessoirement, ces mots posent des problèmes d'emprunts inter-dialectaux, toutes les fois que les formes A et B sont pareilles (dans le cas de *waste*, clairement emprunt de A à B, puisqu'en A *st > ṣt*).

L'origine de *-e* dans ces formes ramène à la question controversée de l'existence ou non d'une déclinaison i.e. en *-ē-* qui serait représentée par le type lit. *žēmē* « terre » et quelques noms latins du type de *faciēs*, *speciēs*, etc. Le témoignage tokharien (si témoignage il y a) n'aide en rien à résoudre la question, ni à reconnaître si un seul suffixe est en cause ou deux (*-ē- dans lit. *žēmē* et les thèmes en *i* latins comme *caedēs*, *aedēs*; *-yē- dans lat. *faciēs*, etc.). En B, la palatalisation d'un *n* précédent est régulière (voir plus haut), mais non en A où elle n'intervient que dans un petit nombre de mots, notamment après *r* comme dans A *tālorñe* « misère », *ykorñe* « négligence » (ce dernier mot étant d'ailleurs soupçonnable d'emprunt, vu l'identité de forme avec B). Le suffixe peut apparaître en B sous forme « élargie » *-iye*, mais avec correspondant A en *-e* (avec ou sans palatalisation) : B *kālymiye*, A *kālyme* « direction »; B *ymiye*, A *yme* « chemin,

parcours »; B *yšiye*, A *wše* « nuit », etc. (voir Krause-Thomas, l. c.). Pour beaucoup de noms, notamment noms concrets, il n'y a signe de palatalisation dans aucun des dialectes : B *swese*, A *swase* « pluie », B *lailke*, A *letke* « vigne », etc. Il est, bien entendu, impossible de savoir, dans chaque cas particulier, si la palatalisation a été perdue ou a été étendue par analogie.

C'est d'autant plus fâcheux que présence ou absence de palatalisation ne sont pas sans conséquence quant à une parenté avec les types lat. *faciēs* ou *caedēs*. Au sujet du type *caedēs*, Sturtevant 1937, proposait une connexion avec la flexion hittite en *ai/iy*, p. ex. *zahḫaiš*, acc. *zahḫain*, gén. *zahḫiyaš* « bataille » (Friedrich 1960, p. 48 f.). Mais, autant que je voie, il n'y a pas de témoignage tokharien appuyant un lien entre les thèmes tokh. à nomin. sg. AB *-e*, et quelque formation de thèmes en *-i-* que ce soit (notamment pas avec le type hittite en *-ai-*). Sans doute un certain nombre de noms B à nomin. sg. en *-e* ont-ils un oblique sg. en *-ai*, mais ils ont souvent aussi un autre nominatif qui est en *-o* (*swaṇciye/swāṇco* « rayon », *proskiye/prosko* « frayer », *yokiye/yoko* « soif », etc. : Krause-Thomas 1960, p. 133 f.), et la finale oblique sg. en *-ai* semble plutôt relever du nomin. sg. en *-o* (cf. ci-dessous 2.3 et 3.1).

2.2. *-ō. — C'est à la 1^{re} sg. du présent actif thématique que i.e. **-ō* est, d'emblée, à rechercher (gr. *-ω*, lat. *-ō*, etc.); mais, comme d'ordinaire, le témoignage du tokharien est difficile à interpréter, et, de plus, on ne trouve pas d'exemples indiscutables d'une telle forme, à moins de prendre en compte A *nasam* « je suis » et B *campau* « je peux », mais le premier de ces verbes paraît être athématique en B (*nesau*), et le second n'est pas attesté en A. En tout cas, aucune des 1^{re} sg. act. de A n'est ici utilisable, toutes (quel que soit le présent B correspondant) étant régulièrement en *-au*, c'est-à-dire thème vocalique originel + *u*; cet *u* n'apparaît seul que dans les « subjonctifs athématiques » comme *āyu* (*ai-* « donner »), *kelu* (*kāl-* « endurer »), *kewu* (*ku-* « verser »), *teku* (*tek-* « toucher »), etc. (Krause 1952, p. 117 ff.; Krause-Thomas 1960, p. 222 ff.). Je laisserai de côté la question de savoir si *yoku* peut ou non être aussi indicatif. En tout cas, toutes les formes sont « athématiques » en ce sens qu'il n'y avait originellement aucune « voyelle de liaison ». Cette absence est indiquée par le manque de palatalisation à la (2^e sg. et)

3^e sg. *tekām*, *yokām* (en regard des thématiques *ākšām*, *tāšän-ne* : Krause 1952, *l. c.*).

On inférerait de là que **-ō* a été transféré aux thèmes athématiques en B, apparaissant comme *-u* seul dans le « subjonctif athématique », ailleurs comme *-au* (« voyelle de liaison » + *u*). Mais ce qui complique les choses est que la finale correspondante est toujours en A « voyelle de liaison » + *m*. Ceci a conduit à l'hypothèse qu'on aurait, en B, un changement de *-m* en *-u* : vue qui est celle de Krause-Thomas 1960, p. 258, § 461. A l'appui de cette vue sont cités en outre le pronom nomin. masc. sg. B *su* : A *sām* et la finale de pluriel B *-auna* à côté de *-anma* (ainsi *rekauna* « mots », *tekanma* « maladies »); la cause de cette métathèse *nm* > *mn* (> *un*) n'est pas claire. Krause-Thomas (*l. c.*) adhèrent (tout en exprimant quelque incertitude) à cette vue qui était aussi celle de W. Couvreur (1947, p. 55), et qui remonte à Sieg-Siegling (1921, p. vi, n. 2); mais Pedersen (1941, p. 141) la rejetait, bien qu'il ne crût certainement pas *-u* issu directement de **-ō*, mais supposât plutôt *-u* abstrait secondairement d'une finale *-au* provenant de **-ā* (« voyelle de liaison ») + **ō*. Cependant, dans sa monographie ultérieure (Pedersen 1944, p. 38), il semble avoir révisé cette opinion, et enseigne, sur la foi des formes verbales citées plus haut, que **-ō* non suivi de nasale aboutit à *-u* en B; il reste hésitant sur le traitement A (« A wohl gleichfalls *u* »).

On aimerait trouver une forme simple, non sujette aux difficultés que présentent les finales nominales ou verbales, mais j'y ai échoué jusqu'ici. Le témoignage du numéral « huit » A *okāt*, B *okt* est probablement sans valeur, bien que le maintien du timbre *o* radical, sans passage à *e*, puisse être attribué à la présence ancienne d'une voyelle arrondie en seconde syllabe; sa chute est peut-être due à l'influence de « sept » A *špāt*, B *šukt*, comme, inversement, *šukt* (avec un vocalisme *u* mal expliqué) doit son *k* à *okt*.

Si nous cherchons une équation A *-u* = B *-u* pour tester la supposition de Pedersen 1944 (« A wohl gleichfalls *-u* »), le résultat est désappointant : là où ces correspondances existent, elles ne semblent pas impliquer **-ō*. Il s'agit surtout d'adjectifs avec suffixe AB *-(s)su*; ils ont un oblique A *-unt*, B *-ont* (en cas de palatalisation, A *-uñc*, B *-oñc*), mais un nomin. pl. A *-uṣ*, B *-oñc*, p. ex. (masc.) :

Sg.	A	B	Pl.	A	B
nomin.	-ssu	-ssu		-ssuṣ	-ssoñc
obl.	-ssunt	-ssont		-ssuñcās	-ssontlām
gén.	-ssuntāp	-ssonte		-ssuñcāśśi	-ssontlām̐ts

La flexion du masculin en A est identique à celle du participe prétérit en -u, p. ex. AB *yāmu* « fait », alors que B conserve le -s (-ṣ) caractéristique du participe parfait actif en *-wos-/-us- à l'oblique sg., au gén. sg. et pl., au nomin. pl. :

Sg.	A	B	Pl.	A	B
nomin.	<i>yāmu</i>	<i>yāmu</i>		<i>yāmuṣ</i>	<i>yāmoṣ</i>
obl.	<i>yāmunt</i>	<i>yāmoṣ</i>		<i>yāmuñcās</i>	<i>yāmoṣām</i>
gén.	<i>yāmuntāp</i>	<i>yāmoṣepi</i>		<i>yāmuñcāśśi</i>	<i>yāmoṣām̐ts</i>

Il est peut-être correct de supposer que la flexion des deux formations en B représente une distribution pré-tokharienne de deux suffixes, l'un en -unt-, l'autre en -us- (degré zéro de l'ancien suffixe participial de parfait), mais qu'en A -nt- a été étendu à tous les cas obliques du masculin. [Je laisse ici de côté le féminin, qui n'est pas propre à éclairer notre problème]. — L'objet de cette discussion est seulement de montrer que dans aucune de ces déclinaisons le -u du nomin. masc. sg. ne représente un *-ō primitif, mais peut-être -unts dans le premier cas, sûrement -us dans le second. [Je n'essaierai pas d'expliquer le passage de u à o en B].

Par ailleurs, quelques formes d'adjectifs ou substantifs ont un nomin. masc. sg. AB -u : adj. *śpālu* « excellent » (emprunté de B en A ?), subst. *āñu* « cessation, repos » (emprunt probable de B en A), *ku* « chien », *klu* « riz » (mot d'emprunt ?), cf. Krause-Thomas 1960, p. 98. — D'autre part on a des correspondances entre A -u et B w+voyelle : A *katu*, B *ketwe* « ornement », A *kāntu*, B *kantwo* « langue », A *klyu*, B *kālywe* « appel », A *lu*, B *luwo* « animal », A *saku*, B *sekwe* « pus », etc., et similairement pour la finale de pluriel : A *waštu*, B *osłwa* « maisons », A *maku*, B *mekwa* « ongles », A *kurtsru*, B *kursarwa* (plur. d'une mesure de distance). — Tel étant le cas, il n'est pas surprenant que la correspondance A -u : B -u soit si rare (sauf après chute de plus anciennes consonnes finales), et ceci rend très improbable que ces deux -u puissent continuer un i.e. *-ō. En définitive la question d'une origine *-ō pour B -u à la 1^{re} sg. du présent actif ne peut être traitée qu'en elle-même, et sans données externes utilisables ; je crois à cette origine, mais ne puis la prouver.

2.3. *-ā. — Devrait être facile à identifier, pour peu qu'on puisse reconnaître le nom. sg. des thèmes fém. i.e. en *-ā-.

Pedersen (1941, p. 97 ff.) pense que l'oblique sg. B -ai. A -ām devrait nous mettre sur leur trace, et que les nom. sg. correspondants devraient être B -o, A -u; mais il admet qu'on ne trouve pas cette correspondance. En 1944 (p. 38) il reste fidèle à cette opinion, citant comme exemple B *yoko* « soif », comme il l'avait fait auparavant, mais ajoutant pour A la désinence plurielle -u de *cmolu* (sg. *cmol* « naissance »). Cependant, pour *yoko*, nous trouvons un (plus fréquent) doublet *yokiye* qui est sûrement la plus ancienne des deux formes puisqu'il correspond à A *yoke*; et, quant à A *cmolu*, il s'agit probablement d'un plus ancien **cmolwā*, cf. pl. adj. *cmolwāši*.

J'ai le sentiment que la correspondance la plus usuelle est A ZÉRO pour B -o au nomin. sg. On trouvera une assez longue liste de formes chez Krause-Thomas 1960, p. 95 f. Avec oblique pareil au nominatif, B *palsko*, A *pālsāk* « pensée », B *wartlo*, A *wārt* « bois », B *pilko*, A *pālk* « regard », B *šiko*, A *šik* « marche ». Avec oblique -ai en B, mais en A identité de l'oblique avec le nominatif : B *pyāpyo*, -yai, A *pyāpi* « fleur », B *aṣšāklo*, -lai, A *āṣšal*, « serpent », B *oñkolmo* [m., f. -ma, -mai, A *oñkālām* « éléphant », B *auñento*, -tai, A *oñant* « commencement », B *peñiyo*, -yai, A *pañi* « beauté ». Avec oblique B -a : B *kālsō*, -sa, A *kāls* « ventre », B *luwo*, -wa, A *lu* « animal », B *kantwo*, -wa, A *kāntu* « langue ». La plus grande partie de ce matériel est étymologiquement obscure. En fait, le dernier mot cité est peut-être le plus favorable à l'analyse. Si Benveniste 1936, p. 255¹, a raison de l'apparenter à lat. *lingua* (*lingua*), etc., il représente un pré-tokharien **gñdwā*, issu par métathèse de i.e. **dñgwā*, c'est-à-dire un vieux thème en *-ā, avec *-ā passé à -o en B et apocopé en A. Même correspondance pour B *luwo*, A *lu* « animal », et B *kālsō*, A *kāls* « ventre », mots qui malheureusement restent sans étymologies convaincantes. Cependant, même sur une base aussi étroite, on est conduit à suggérer que, pour les noms en B -o, A -ZÉRO, la finale « correcte » d'oblique sg. est B -a, A -ZÉRO, et que c'est là ce qui approche le plus de la continuation de thèmes i.e. en *-ā. J'espère montrer plus loin 3.1, fin, que la finale oblique en -ai est, à l'origine, une finale adjective.

Beaucoup des formes citées ci-dessus ont en B au nominatif à la fois -o et -a, ainsi *wertsyo*, *wertsiya* (A *wartsī*) « retenue »,

prešyo, *prešciya* (A *prašt*) « temps », et deux au moins ont des doublets -o/-iye : *prosko*, *proskiye* (A *praski*) « peur », *yoko*, *yokiye* (A *yoke*) « soif ».

Quant au pluriel A en -u, on a déjà montré (1.6) que c'est -wa qui y répond en B : A *waštu* (de *wašt*), B *ostwa* (de *ost*) « maisons », A *maku*, B *mekwa* « ongles », A *kurlsrw*, B *kursarwa* « mesures de distance = skr. *yojana-* ». Discussion plus détaillée de ces pluriels ci-dessous 5.5.

En conclusion, je considérerais que les données indiquent que i.e. *-ā est devenu -o en B mais s'est amuï en A, tout comme *-ō est devenu -u en B mais s'est amuï en A.

3.0. Diphtongues finales. — On les trouve principalement dans des désinences verbales ou nominales (*-ai au présent moyen et au dat. sg. des thèmes en *-ā-, *-oi au dat. sg. des thèmes en *-o-).

3.1. *-ai. — Les finales de présent moyen en skr. 1^{re} sg. -e, 2^e sg. -se, 3^e sg. -te, 3^e pl. -(n)te comme en grec -μαι, -(σ)αι, -ται, -(ν)ται étaient précédemment interprétées comme contenant i.e. *-ai. Des formes comparables se rencontrent dans le prétérit moyen du tokharien : 1^{re} sg. A -e, -we, B -mai, 2^e sg. A -te, B -tai. En dépit de la différence de temps, et, dans le second exemple, de la différence de personne (2^e sg. au lieu de 3^e sg.), le rapprochement est tentant. On a égalé directement B -mai à gr. -μαι et A -e à skr. -e (et même A -we à lat. -uī); parallèlement, 2^e sg. B -tai à 3^e sg. gr. -ται, et 2^e sg. A -te à 3^e sg. skr. -te, en invoquant la confusion de personnes inverse au présent actif où 3^e sg. A -ṣ représente peut-être la 2^e sg. i.e. *-si (avec appui supplémentaire de l'anglais 3^e sg. -s et du v. isl. 3^e sg. -r, de même origine).

Il faudrait préalablement expliquer le désaccord entre A -e, -we et B -mai. A mes yeux, il se peut que la seule comparaison valide soit A -e : skr. -e. Le -w- de A -we vient de l'actif -wā (aussi en B : -wa; la longueur, en A, vient de la désinence active alternante -ā); que ce -w- ait quelque chose à faire avec lat. -uī ou non n'est pas notre propos ici. Quant au μ de gr. -μαι, je continue à préférer le considérer comme issu de l'actif correspondant -μi, à moins, bien entendu, qu'il n'ait existé une répartition i.e. entre *-mai athématique et *-ai thématique comme il y a à l'actif une répartition entre *-mi athématique et *-ō thématique (cf. Buck 1933, p. 249). En tout cas, il n'y a ici aucune relation

significative entre grec et tokharien B, non plus qu'entre latin et tokharien A. De même, les formes baltes souvent citées v. pr. *asmai*, v. lit. *duomie-s* (réfl.) ont de grandes chances de résulter de développements indépendants plutôt que de continuer des formations i.e. (cf. Stang 1966, p. 406).

La qualité primitive (i.e.) de la diphtongue à la 2^e sg. (originellement, 3^e sg.) B *-tai*, A *-le* est naturellement remise en question si l'on considère comme originels en grec *-σαι*, *-τοι* sur la base des formes cypriotes (cf. Ruipérez 1952, p. 8-31), maintenant étayées par les formes mycéniennes (cf. Cowgill 1968, p. 27). On reviendra plus bas (3.2) sur cette question.

Une autre forme controversée pour laquelle i.e. **-ai* a été proposé est l'oblique sg. B *-ai*. Cette finale se trouve spécialement dans des noms fém. à nomin. *-o* du type de *aršāklo*, *aršāklai* « serpent », *pyāpyo*, *pyāpyai* « fleur », *wertsyo*, *wertsyai* « retenue », etc. (voir plus haut), et dans des noms à nomin. *-a* (particulièrement désignations d'êtres animés ou noms propres) comme *ašiya*, *ašiyai* « nonne », *mñcuška*, *mñcuškai* « princesse », *Cañca*, *Cañcai*, *Nanda*, *Nandai*. Un bon nombre de noms ont deux formes de nominatif, soit *-o/-a* : *wertsyo/wertsya* « retenue », *prešyo/prešciya* « temps » (obl. *preš(c)yai*), soit *-o/-ye* : *swāñco/swāñciye* « rai de lumière » (obl. *swāñcai*), etc. (cf. Krause-Thomas 1960, p. 110, § 145).

Pedersen (1941, p. 43) paraît avoir d'abord songé, pour l'origine de cet *-ai*, à un dat. sg. i.e. de thèmes en **-ā-*, puis avoir préféré un acc. sg. reconstruit comme pré-tokharien **-ajm* ou **-ajim*, après quoi il remarque : « In diesem Falle würde eine gewisse Übereinstimmung mit dem Hittitischen vorliegen, wo *hur-ta-a-iš* 'Fluch', *hu-uk-ma-iš* 'Zauberspruch', *da-ma-a-iš* 'ein Anderer' auf alten *ā*-Stämmen beruhen. » Ce qu'il entend exactement par « eine gewisse Übereinstimmung » n'est pas clair pour moi. En tout cas, il semble ferme dans sa conviction que les noms B à nomin. sg. *-o* ou *-a* continuent des thèmes en **-ā-* i.e. (p. 42, haut). Il note, en outre, qu'il y a en A un seul exemple d'oblique sg. correspondant à B *-ai*, à savoir A *k_ule* = B *klai* (nomin. A *k_uli*, B *klyiye*, *kliye*) « femme ».

Compte tenu de cette incertitude quant à l'origine de la finale *-ai*, mieux vaut essayer d'en suivre l'histoire à l'intérieur du tokharien plutôt que de spéculer d'abord sur sa lointaine ascendance i.e. Tout d'abord, il m'apparaît que la place première de *-ai* est dans les formes obl. sg. de la plupart

des flexions adjectives de B. Ainsi B nomin. sg. *astarya*, obl. sg. *astaryai* « pur » (A *āstri*, *āṣṭāryām*), *oroltsa*, *oroltsai* « grand », *lariya*, *lariyai* « cher », *klyomña*, *klyomñai* « noble » (A *klyomiñ*, *klyomiñām*), etc., et de même pour les partic. prêter. *yāmusa*, *yāmusai* « fait » (A *yāmus*, *yāmusām*), *papaikausa*, *papaikausai* « peint » (A *pāpekus*, *pāpekusām*), etc. Or en A la finale régulière du gén. fém. sg. des adjectifs, dans la mesure où elle est attestée, est *-e* (*-ye*) : *āṣṭārye*, *klyomine*, etc., identique à l'oblique fém. sg. de B. J'estime que Krause-Thomas 1960, p. 105 f., ont raison d'identifier la finale A de gén. sg. *-e* dans des formes de noms du type de *oñkälme* (nomin. *oñkälām* « éléphant »; avec en B obl. sg. *oñkolmai*, nomin. masc. *oñkolmo*, nomin. fém. *oñkolma*) aussi bien que dans des formes adjectives comme *āṣṭārye*, *klyomine*, etc. (voir plus haut).

Cependant Krause-Thomas, semble-t-il, considèrent que la finale est originellement oblique, c'est-à-dire que l'usage de B en manifeste la fonction la plus ancienne. Mais nous sommes hors d'état de reconstruire un « système casuel », encore bien moins une syntaxe, au niveau pré-tokharien. La langue, à ce stade, comportait peut-être plus de cas « primaires » qu'à date historique dans l'un et l'autre dialectes : j'entends des cas réels, non des postpositions. S'il en était ainsi, c'est une origine dative qui semblerait plus plausible pour B obl. *ai* = A gén. *-e*. Hypothèse plus tentante encore pour qui, comme moi, considère que c'est une finale proprement adjectivale, et, par surcroît, non pas sans doute datif d'un thème i.e. en **-ā-*, mais plutôt d'un thème d'adjectif dérivé en **-yā-/yā-*. En tokharien comme en grec, **-yā* est demeuré « incontracté » (cf. 1.4), d'où pré-tokharien *-ya*, qui se conserve en B, mais qui, par suite de la chute de la voyelle et de la vocalisation de *y*, apparaît en A comme *-i*.

Mais d'autre part il peut s'agir, ici encore, d'une « concoction » de date pré-tokharienne : *-ai* peut consister simplement de *a+i*; cet *i* serait la « désinence » qu'on trouve au gén. sg. des noms de parenté (A *pācri*, B *pātri*, de *pācar*, *pācer* « père »; etc.), qui a été étendue en A et B à quelques noms propres étrangers (ainsi A *Kāṣyapi*, B *Mahākāṣyapi*), et qui apparaît comme *-y* en A après voyelles : *ñäkṭeññāy* (*ñäkṭeññā* « déesse »), *Bhādrāy*, *Viṣṇuy*, etc., et similairement en B : *lāntsoy*, de *lāntsa* « reine » (mais A *lāntse*, de *lānts*), *śnoy* de *śana*, avec obl. *śano* « épouse » (mais pas de gén. sg. attesté pour A *sām*). — Qu'il s'agisse d'un datif i.e. hérité

ou d'une innovation pré-tokharienne, l'emploi génitif me paraît le plus ancien, du fait qu'aucun autre génitif n'a jamais été développé en B pour l'adjectif. On trouve relevée (avec astérisque) une finale de gén. sg. *-ššantse* (que je n'ai jamais rencontrée) pour les « adjectifs possessifs » en *-šše* (A *-ši*); il est clair que c'est une finale de substantif, non d'adjectif.

3.2. *-oi. — Si le tokharien se prête mal à l'identification de i.e. **-ai*, il se prête plus mal encore à celle de **-oi*. On pense naturellement à le chercher au nomin. masc. pl. de la flexion pronominale. Il est, en fait, possible que i.e. **toi* (skr. *te*, got. *þai*, gr. dial. *τοι*) soit représenté par B *cey*, *cay* et (avec addition de particules) par A *cem*, *ceş* et *ceṃ*. Pedersen (1941, p. 59, § 26) préférerait poser un **lei* originel, à cause de la palatalisation *t > c*. Mais un degré *e* me paraît très peu plausible; je penserais plus volontiers à une confusion des thèmes **to-* et **tyo-*, confusion qui s'observe en germanique occidental, notamment au féminin (v. angl. *sēo*, v. sax. *thiu*, v.h.a. *dīu*, etc.); cf. Brugmann 1909, p. 320 ff.

Pedersen suggère (1941, p. 227, § 108) que le flottement orthographique *-ey/-ay* est imputable à la déféctuosité de l'écriture indienne quant à la notation des diphtongues. Mais il faut songer que **toi*, en tant que démonstratif, n'est pas nécessairement un bon témoin du traitement de **-oi* en finale absolue, puisqu'il devait lui arriver d'être en position inaccentuée devant le nom qu'il détermine. On peut se demander si l'une des graphies *-ey*, *-ay* reflète le traitement en position atone, et, si oui, laquelle; les textes, il est vrai, ne fournissent pas de distribution préférentielle.

La question cruciale est de savoir si, comme en grec ou en latin, le nomin. masc. pl. en **-oi* a été étendu des pronoms aux noms en **-o-*. Réponse affirmative chez Pedersen (1941, p. 56 ff., notamment p. 58 bas) qui pose i.e. **-oi > tokh. -i*; il est cependant gêné par le caractère sporadique de la palatalisation résultante, et amené à enseigner que, obligatoire à l'origine, et demeurée commune en A, elle a été plus tard pratiquement éliminée en B. Pour ma part, je ne suis pas tellement sûr que le nomin. masc. pl. en *-i* appartienne proprement aux thèmes en **-o-*.

Si maintenant nous revenons un moment (cf. 3.1) à la 2^e sg. du prétérit moyen A *-te*, B *-tai*, il faut noter que la qualité de la diphtongue originelle est controversée : s'agit-il

(pour la 3^e sg. du présent moyen i.e.) de **-tai* (enseignement traditionnel) ou de **-toi* (avec pareillement 2^e sg. **-soi*, 3^e pl. **-ntoi*) comme le propose Ruipérez 1952 ? Je ne reprendrai pas ici les arguments de Ruipérez, que j'estime convaincants. S'il a raison, reste à savoir si en pré-tokharien le **-ai* de la désinence i.e. de première personne (B *-mai*) et le **-oi* de la désinence i.e. de troisième personne (devenue seconde en tokharien) sont ou non l'un et l'autre devenus régulièrement *-ai* (d'où ultérieurement *-e* en A), ou s'il y a eu nivellement (comme en grec, mycénien et cypriote exceptés) dû à l'analogie de la première personne sur les deux autres. Non liquet.

Tournons-nous à présent à nouveau vers l'origine du nomin. pl. tokharien en *-i*. A première vue, le témoignage de B conduit à assigner aux thèmes en **-o-* i.e. les noms B comme nomin. sg. *eñkwe*, obl. *eñkweṃ*, nomin. pl. *eñkwi*, obl. pl. *eñkweṃ* « homme » ou comme nomin.-obl. sg. *yakwe*, nomin.-pl. *yakwi*, obl. pl. *yakweṃ* « cheval » (Krause-Thomas 1960, p. 128 f., 140 f., « classe VI »). Mais la plupart des mots A correspondants ont le nomin. pl. en *-añ*, l'obl. pl. en *-as*, comme nomin.-obl. sg. *yuk*, nom. pl. *yukañ*, obl. pl. *yukas* « cheval »; le pluriel de A *oñk* « homme » n'est pas connu. Correspondances B/A exactes quant au nominatif pluriel pour B *rṣāke*, *rṣākeṃ*, pl. *rṣāki*, *rṣākeṃ*/A *riṣak*, *riṣakām*, pl. *riṣaki*, *riṣakās* « sage » et pour B *ṣecake*, pl. *ṣecaki*/A *śiśāk*, pl. *śiśki*, *śiśkās* « lion », mots tous deux d'origine étrangère. Mais la plupart du temps les pluriels en *-i* de A relèvent d'autres types flexionnels et montrent généralement une palatalisation de la consonne ou du groupe consonantique qui précède : A nomin.-obl. sg. *mañ*, nomin. pl. *mañi*, obl. pl. *mañās* (B nomin. sg. *meñe*, obl. sg. *meñ*, nomin. pl. *meñi*, *meñām*) « lune », A *lyäk* (obl. sg. non attesté), nomin. pl. *lyši*, obl. *lykäs* (B *lyäk*, obl. *lykam*, nomin. pl. *lyši*, obl. *lykaṃ*) « voleur », A nomin.-obl. sg. *koṃ*, nomin. pl. *koñi*, obl. *koñās* (B nomin.-obl. sg. *kaum*, nomin. pl. *kauñi*, obl. *kaunām*) « jour »; cf. Krause-Thomas 1960, pp. 128 ff., 141 f.

Origine de *-i* : Krause-Thomas l'assignent en partie à i.e. **-oi* (comme faisait Pedersen), mais en partie aussi à **-eyes* (des anciens thèmes en **-i-* ; skr. *-ayas*, lat. *-ēs*, gr. *-εις* < *-εες*, got. *-eis*). Point de départ de la palatalisation : thèmes en **-i-* et peut-être aussi en **-yo-*, et extension secondaire aux thèmes en **-o-*. La désinence *-i* aurait été aussi étendue à quelques anciens thèmes consonantiques (comme AB *lyši*

ci-dessus). Il me semble que si **-oi* est finalement devenu *-i* en tokharien (et s'est confondu avec *-i* issu de **-eyes*), ce doit être en passant par une phase intermédiaire *-ei*, postulable à partir de l'évolution, admise comme « normale », **o > tokh. e* (à la fois en syllabe accentuée et en syllabe inaccentuée). Ceci expliquerait le nomin. masc. pl. B *cey* du démonstratif (voir plus haut) avec maintien de la diphtongue dans un monosyllabe (tandis qu'il y a réduction à *e* en A : *cem*). Si maintenant nous appliquons cette conclusion au problème de la 2^e sg. (originellement 3^e sg.) du prétérit (originellement, du présent) moyen B *-tai*, A *-te*, force nous est de conclure que (comme en grec) la diphtongue **ai* de la première personne (B *-mai*, A *-e*) a été étendue à la seconde, à moins de revenir à la doctrine traditionnelle de **ai* i.e. (non **oi*) à la 2^e et à la 3^e personne.

On avancerait vers la solution du problème si l'on pouvait trouver (nous allons l'essayer) une trace de i.e. **-ei* en finale absolue (ou même seulement de **-ei-* suivi de consonne en syllabe finale).

3.3. **-ei*. — On pense d'abord au dat. sg. des thèmes consonantiques : gr. (dial.) $\Delta\iota(F)\epsilon\acute{\iota}$, osq. *medikei*, etc. (v. lat. *-ei > -ī* et skr. *-e* sont ambigus). On a, en fait, proposé une telle origine pour gén. sg. AB *-i* (Petersen 1933, p. 25), caractéristique notamment des noms de parenté : A *pācri*, B *pātri* (nomin. A *pācar*, B *pācer* « père »), etc., avec extension à des noms propres empruntés : A *Kāšyapi*, B *Mahākāšyapi* (nomin. A *Kāšyap*, B *Mahākāšyape*), et même en A à quelques substantifs terminés par voyelle longue : *ñākteññāy* (*ñākteññā* « déesse »), *Bhādrāy* (nomin. *Bhādrā*), etc. Cf. Krause-Thomas 1960, p. 105.

Petersen, plus tard (1939, p. 91 ff.), changea d'avis et assigna l'origine du gén. *-i* à des génitifs pronominaux enclitiques **ñi* « à moi », **ci* « à toi » issus des pronoms enclitiques i.e. **moi*, **toi*. Pedersen (1941, p. 54 f.) accorde à Petersen que la finale a chance de sortir d'adjectifs possessifs, mais préférerait ajouter aux postpositions enclitiques déjà reconnues une postposition *-i*, car il doute que le **-oi* pronominal (même une fois réduit à *-i* en position enclitique) ait pu palataliser la consonne précédente.

Krause-Thomas 1960, p. 105, suggèrent un ancien génitif en **-eis* de thèmes en **-i-*, avec réduction de *ei* à *i* et perte de *-s* dans les deux dialectes. Hypothèse séduisante; mais pourquoi, alors, restriction aux noms de parenté ?

L'idée de Petersen, de partir d'enclitiques pronominaux **ñi*, **ci*, serait tentante sans les difficultés tenant à la palatalisation : c'est alors de **mei* (?), **tei* (?) qu'il faudrait partir plutôt que de **moi*, **toi* (gr. *μοι*, *σοι* ; skr. *me*, *te* sont ambigus). Noter, de plus, qu'en réalité les enclitiques B sont -*ñ*, -*c* (-*s*), avec gén. sg. *ñi* et obl. sg. *ci*, et que ces dernières formes ne sont devenues enclitiques en A que secondairement, par substitution à -*ñ*, -*c*.

Au total, je préfère revenir à l'idée que A *pācri*, *mācri*, B *pātri*, *mātri* sortent directement des datifs i.e. **pātrei*, **mātrei* uel sim. (en tout cas, pas ***pātrai*, ***mātrai*), cf. Brugmann 1909, p. 163. S'il en est ainsi, on aurait un exemple de *-*ei* i.e.; et il apparaîtrait que le pluriel en -*i* discuté plus haut (3.2) vient plus probablement de *-*ey-es* que de *-*oi*. Un *-*s* final n'a pas, en effet, modifié le sort de la voyelle précédente : *-*os* > -*e* en B (4.1) comme *-*o* > -*e* en B (1.2); *-*es* > ZÉRO en AB (nomin. pl. A *lāmś*, B *lāñc* : 4.2) comme *-*e* > ZÉRO en AB (impér. 2^e sg. B *pāklyauš*, A *pāklyoš* : 1.1). Si, tant au gén. sg. qu'au nomin. pl., -*i* s'est conservé, c'est probablement à cause de sa longueur originelle (alors que *-*ī* ancien s'amuit; ainsi 3^e pl. prés. act. *-*nli* > -*ñc* : 1.5).

4.0. Voyelles brèves suivies de consonne(s) en syllabe finale.

Impossible ici d'arriver à des règles générales; il faudra envisager des voyelles particulières suivies de consonnes particulières. Nous commencerons par *-*os* qui est une des fins de mots les plus communes en i.e. (nomin. sg. des thèmes en *-*o*-, nomin.-acc. sg. des thèmes neutres en *-*s*-, gén. sg. des thèmes consonantiques, etc.). Nous renverrons occasionnellement aux parties antérieures de l'article où nous avons déjà parlé de certains groupes de consonnes, en marge de la discussion sur les voyelles en finale absolue.

4.1. *-*ōs*. — Même traitement que pour *-*o* en finale absolue (1.2) : B -*e*, A -ZÉRO. Ainsi nomin. sg. thématique B *yakwe*, A *yuk* « cheval » (lat. *equus*, gr. *ἵππος*, etc.) ou B *yente*, A *want* « vent » (lat. *uentus*, got. *winds*, etc.); on notera qu'ont été pareillement traités les thèmes masc. en -*a*-du sanskrit : skr. *pretas* > B *prete*, A *pret*, « Hungergespenst » skr. *yakṣas* > B *yākṣe*, A *yakās*, « démon », etc. (Lane 1969, p. 542). Pour le gén. sg. des thèmes consonantiques, un exemple possible est B *lānte*, A *lānl* de nomin. B *walo*, A *wāl* « roi » (cf. Krause-Thomas 1960, p. 106).

4.2. *-ěs. — Comme pour *-e (1.1), traitement AB zéro, mais avec palatalisation de la consonne précédente. Exemples dans des nomin. pl. de thèmes consonantiques. Ainsi substantif nomin. pl. B *lāñc*, A *lāñś* de B *walo*, A *wäl* « roi »; adjectifs nomin. pl. B *poñc*, A *poñś*, de B *po* « tout » (A *puk* n'est probablement pas apparenté), ou B *kreñc*, A *krañś* en regard de l'obl. sg. B *krent*, A *krant*, *krañcām* « bon » (Krause-Thomas 1960, p. 154).

4.3. *-īs. — Comme mentionné ci-dessus (1.5), aboutissement zéro en AB; mais un seul exemple utilisable (nomin. sg. de thème masc. en -i-) A *pals*, B *pets-o* « mari »; encore la forme B est-elle à l'oblique, et avec « bewegliches o ».

4.4. *-ūs. — Mes recherches ont été vaines pour identifier un bon exemple de nomin. sg. d'anciens thèmes masc. ou féminin. en *-u-.

4.5. *-ās. — Probablement sans existence en i.e.

4.6. *-ōm. — Question difficile et controversée. On a d'une part le numéral « cent » B *kante*, A *kānt* (de i.e. **kṃtóm* : lat. *centum*, gr. ἑκατόν, skr. *śatām*, etc.); d'autre part, l'oblique sg. en voyelle+*m* de mots dénotant des « vernunftbegabte Wesen » qui sont probablement d'anciens thèmes en *-o-, p. ex. B *eñkweṃ*, A *oñkaṃ* « homme ». Ce qui amenait Pedersen (1941, p. 38 f.) à conclure que *-m final se maintenait comme « anusvara » et que le numéral « cent » avait été remodelé en masculin, comme lit. *šiṃlas*. Cependant -*m* n'est pas du tout limité aux masculins thématiques; on le rencontre après n'importe quelle voyelle (Krause-Thomas 1960, p. 108 f.) et il n'est pas restreint à d'anciens masculins; il apparaît dans un vieux thème consonantique comme B *lyak*, A *lyäk* « voleur » : obl. sg. *lykaṃ*. Cependant, par contraste avec cette catégorie particulière de mots, de vieux thèmes en *-o- aussi clairs que le nom du « cheval » B *yakwe*, A *yuk* ont l'oblique sg. identique au nominatif. Plus probable paraît la conclusion que B *kante*, A *kānt*, tout comme les obliques B *yakwe*, A *yuk*, continuent phonétiquement *-ōm, et que la finale en -*m*, en ce qui concerne les « vernunftbegabte Wesen », ne continue pas un ancien accusatif, mais a plutôt été empruntée aux vieux thèmes en *-n- (du type lat. *Calō*, *Calōnem* en face de *catus*); cf. Krause-Thomas 1960, p. 86, § 94. Ces mêmes thèmes à nasale ont d'ailleurs été aussi très importants dans la formation des pluriels tokhariens. Justifiée me semble

la conclusion que i.e. *-os et *-om sont l'un et l'autre représentés par B -e, A -ZÉRO.

4.7. *-im. — L'acc. sg. i.e. des thèmes masc. ou féminin. en *-i- n'est décelable (cf. 1.5) que dans le seul nom du « mari » nomin.-obl. A *pats* obl. B *pets-o*; cet unique exemple donne à conclure à l'amuïssement de *-im, comme de *-is, dans les deux dialectes.

4.8. *-ūm. — Faute de pouvoir identifier un ancien thème masc. ou fém. en *-u-, on ignore le sort de *-um (comme celui de *-us : 4.4).

4.9. *-ēl. — Il se peut que les 3^e sg. prétérit. A *lāc* et B *lac* de *lā(n)l-* « sortir » remontent à un aoriste thématique en *-ēt; s'il en est ainsi, la finale est tout entière perdue. De même pour B *śem*, de *kām-* « venir », si on a là le correspondant de lat. *uēnīt* < v. lat. **uēned*, cf. *fēced* (cf. Krause-Thomas 1960, p. 253 f.).

4.10. *-ōnt. — Notre information repose ici sur B; la 3^e pl. secondaire thématique i.e. y figure à l'indicatif présent, et s'y continue par -em (la qualité ancienne de la voyelle se dénégant par l'absence de palatalisation de la consonne précédente) : ainsi *ākem* < **ağont* « ils conduisent ». — [En A se manifeste au présent l'ancienne 3^e pl. primaire *-onti, ainsi dans *ākeñc* « ils conduisent », voir 1.5].

Sur le modèle de cet ancien *-ont, à la 3^e sg., *-ent a été substitué en B à *-et (la consonne précédente restant palatalisée), et s'y manifeste comme -ām/-am (aussi, du même verbe, *āsām/aśan-me*). — [En A, c'est l'ancienne 2^e sg. *-si qui a été étendue à la 3^e sg. et y figure comme -š : 1.5].

4.11. Obl. pl. B en -m. — Il continue dans de nombreux paradigmes un acc. pl. i.e. en *-ns. Pour deux d'entre eux au moins, le vocalisme ancien de la syllabe finale est présomable. Il y a d'une part -em qui a chance de continuer i.e. *-ōns dans le type thématique : ainsi, dans le nom du « cheval », *yakwem* en regard du nomin.-obl. sg. *yakwe*, nomin. pl. *yakwi* (cf. gr. -ους < -ovς, lat. -ōs, got. -ans, etc.). D'autre part, il y a -ām/-am qui, moins sûrement, peut tirer son origine de l'acc. pl. i.e. *-ys des thèmes consonantiques p. ex. dans *lāntām* (nomin. sg. *walo* « roi », obl. sg. *lānt*, nomin. pl. *lāñc*) ou dans *lyakām/lykam* (nomin. sg. *lyak* « voleur », nomin. pl. *lyši*). Il est incertain que -im continue i.e. *-ins (thèmes en *-i-, acc.

pl.) dans *riṃ* (nomin. sg. *riye* « ville », obl. sg. *ri*). De toute façon, *-ṃ* a été étendu à toutes sortes d'obl. pl., notamment dans les noms à nomin. pl. *-eñ*, *-añ*, *-aiñ* (où *-ñ* remonte sûrement au nomin. pl. i.e. **-n-ēs* des thèmes en **-n-*, avec chute de **-es* : 4.2, après palatalisation de la nasale); ainsi obl. pl. **säswenäm* (nomin. sg. *saswe* « seigneur », obl. sg. *säswem*, nomin. pl. *säsweñ*), obl. pl. *käntwām* (nomin. sg. *kanlwo* « langue », obl. sg. *kanlwa*, nomin. pl. *käntwāñ*), obl. pl. *pyapyaiṃ* (nomin. sg. *pyāpyo* « fleur », obl. sg. *pyāpyai*, nomin. pl. *pyapyaiñ*), etc.

4.12. Obl. pl. A en *-s*. — C'est le correspondant régulier de *-ṃ* en B, en ce sens que, partout où le nomin. pl. (en *-i*, *-e*, *-s*, *-ñ*) ne joue pas aussi le rôle d'obl. pl., on a un obl. pl. A en *-as*, *-ās*, *-äs*. Mais il y a peu d'équations étymologiques accessibles.

Krause-Thomas (1960, p. 128, § 178, p. 132, § 185), après Couvreur (1947, p. 45), pensent que A *-s* et B *-ṃ* ont une origine commune, c'est-à-dire que i.e. **-ns* aurait perdu sa nasale en A, sa sifflante en B. Ceci implique conservation de **-ns* en pré-tokharien, et divergence proprement dialectale, donc récente; je n'y crois guère pour ma part; ceux des dialectes grecs qui, diversement, altèrent **-ns* le font tous aux dépens de la même consonne, la nasale, cf. Buck 1933, p. 182; (il est vrai que A et B divergent davantage entre eux à bien des égards que ne le font les dialectes grecs).

Pedersen (1941, p. 77 ff.), hésitait à admettre que B *-ṃ* pût continuer **-ns*, mais se refusait à envisager la même possibilité pour A *-s*; sa principale objection venait de ce que **-nts* disparaît entièrement en A et B (ainsi dans l'ancien participe, devenu nom du « roi », nomin. sg. B *walo*, A *wäl*). Il préférait identifier l'obl. pl. A en *-s* au gén. pl. B en *-nts* (oblique en *-n* (*-ṃ*) avec addition de *-ts*); cette séquence récente se serait simplifiée en A (> *ss* > *s*) alors qu'elle se conservait en B; son sort la distinguerait de la séquence ancienne **-nts*, amuïe dans les deux dialectes.

Reste l'objection liée au maintien de **-ns* comme *-n* (*-ṃ*) alors que **-nts* disparaît (et même, en A, la voyelle précédente) dans B *walo* (gén. *lānte*), A *wäl* (gén. *lānt*), de (?) **walōnts* (gén. **walōntos*). Aussi, je me demande si (comme à l'obl. sg., 4.6) nous n'avons pas affaire, ici encore, à un héritage des thèmes en **-n*; dans *-n* (*-ṃ*), il faudrait voir le thème dénudé après chute des désinences; celles-ci ne sont pas

nécessairement des désinences d'acc. pl.; la forme « forte » du thème (*-on/-en-) pourrait aisément avoir été étendue du nomin. aux autres cas du pluriel. A ce point, nous en sommes encore à l'explication de Pedersen (A -s issu de -n+ts et répondant au gén. pl. de B), mais désormais affranchis de l'hypothèse d'une conservation de *-ns comme -n (-ṃ), en contradiction avec l'amuïssement de *-nts après longue (*walōnts, voir plus haut). — Une autre solution serait que B *walo*, A *wāl* aient été remodelés sur la base d'anciens thèmes en *-n- comme B *klyomo*, A *klyom* « noble », avec obl. sg. B *klyomom* et *klyomont*, A *klyomānt* où nous voyons en même temps l'action inverse des thèmes en *-nt- sur les thèmes en *-n-. Comparer gr. φέρων au lieu de **φερούς, λιπών au lieu de **λιπούς (Buck 1933, p. 211). En tout cas, il est difficile pour moi de voir comment *walōnts (avec ὄ) aurait pu donner B *walo*; on attendrait **waleṃ, puisque *ağont donne B *ākem* (4.10) et que peut-être *ekwons donne B *yakwem* (4.11).

5.0. J'en ai ainsi, je crois, fini avec les finales i.e. identifiables dans l'un ou l'autre dialecte. Cette enquête est indispensable à un examen des survivances flexionnelles i.e. en tokharien. Il peut être utile d'en résumer les résultats en fonction de ce problème morphologique.

5.1. Nous n'avons, à vrai dire, qu'effleuré, dans ce qui précède, l'histoire des flexions, nominale ou verbale, du tokharien; c'était à prévoir, tant celles-ci ont innové. Sur de bonnes bases, je pense, nous avons conclu qu'au sg. des thèmes en *-o-, *-ōs et *-ōm apparaissent respectivement comme B -e, A -zÉRO (4.1; 4.6); corollairement, nous avons assigné (4.6) le -n (-ṃ) de l'obl. sg. des noms de « vernunftbegabte Wesen », à une flexion de thème en *-n- (thème de cas obliques). Pareillement, mais comme simple possibilité, nous avons indiqué que le -n (-ṃ) de l'oblique pluriel B pourrait avoir la même origine (4.12, revenant sur 4.11), ce qui soulageait de la difficulté de voir *-ns partiellement conservé (comme -n en B) mais *-nts complètement perdu; voir *-ns conservé comme -s en B n'est pas davantage nécessaire (4.12), si l'on préfère avec Pedersen poser un pré-tokharien *-n-ts fournissant un gén. pl. (-nts) en B, un obl. pl. (-s) en A; noter qu'une confusion « casuelle » inverse a été observée (3.1) dans l'obl. sg. B -ai en tant que répondant au gén. sg. A -e.

5.2. Pour les autres finales de nomin. et au sg., il a paru prudent de conclure que, à la différence de **-ös* et **-öm*, il y a, dans les deux dialectes, amuïssement total de **-īs* (4.3) et de **-īm* (4.7); absence d'exemples clairs pour **-ūs* (4.4) et **-üm* (4.8).

Pour les thèmes en **-ā-*, on a suggéré comme développement « correct » du nomin. sg. B *-o*, A *-ZÉRO* sur la base (étroite) de B *kantwo*, A *käntu* « langue », et comme aboutissement de l'acc. sg. **-ām*, B *-a*, A *-ZÉRO* sur la base (également étroite) de l'obl. sg. B *kantwa*, A *käntu* (2.3).

5.3. Une trace des thèmes i.e. en **-yā-/yā-* se trouve sans doute au nomin. fém. sg. de la flexion adjectivale « régulière » du type B *astarya*, A *āstri* « pure » (masc. thématique B *astare*, A *āstar*) : 3.1. La finale de l'oblique fém. sg. B correspondant (*astaryai*) a été pleinement discutée plus haut (3.1). Quant à l'oblique fém. sg. A (*āštāryām*), il doit son *-n* (*-m*), tout comme l'obl. masc. sg. B *astareṃ*, A *āštrām*, non pas à l'acc. sg. des types i.e. correspondants, mais plutôt à la flexion des thèmes à nasale, ce qui est le cas aussi (4.6) d'anciens noms masc. en **-o-*.

5.4. Pour les nominatifs en *-e* des deux dialectes, nos conclusions ont été très réservées (2.1). Convergence possible de thèmes d'origines différentes. On a laissé dans le doute si, ou dans quelle mesure, le tokharien a des formes apparentées au type lit. *žēmė* ou au type lat. *caedēs*, ou au type lat. *faciēs*.

5.5. Encore plus indécis sont nos résultats pour le pluriel. A l'exception peut-être de l'opinion exprimée (1.6; 2.2; 2.3) quant à l'équation B *ostwa* = A *wašlu* « maisons » (sg. B *ost*, A *wašt*), B *mekwa* = A *maku* « ongles », B *kwārsarwa* / *kursarwa* = A *kurtsru* « mesures de distance : skr. *yojana* » (sg. B *kwarsār*, A *kursār*). Je suis forcé d'y voir les traces de thèmes en **-u-* du type de gr. δάκρυα/δάκρυ « larme », non du type de gr. ἄστυα > ἄστυ (ἄστυ « ville »; cf. B *ost*, A *wašt*). Pluriels neutres en **(u)-wə* (d'où pré-tokharien **-wā* > B *-wa*, A *-u*) plutôt qu'en **(u)-wā* (qui donnerait pré-tokharien **-wo* > B *-wo*, A *-u*; voir en 2.3 discussion du nomin. sg. d'ancien thème en **-ā* B *kantwo*, A *käntu* « langue », de **gndhwā*). Je me trouve donc en désaccord à la fois avec Krause-Thomas (1961, p. 118, § 158) et avec Couvreur (1947, p. 42, § 72) pour qui il s'agirait ici du type lat. *cornua*, avec pré-tokharien **(u)wā* < i.e. **(u)wā*.

5.6. Ici devraient être discutés certains pluriels gênants avec B *-a*, A *-ā/-wā* : B *pikul*, A *p_ukāl* « année », avec pl. B *pikwala*, A *puklā*; B *luwo*, A *lu* « animal », avec pl. B *lwāsa*, A *lwā*; B *pilla*, A *pält* « feuille », avec pl. B *piltāsa*, A *pällwā*; ajouter en A *kwasār_{wā}* à côté de *kurtsru* comme pluriel de *kursār* (voir 5.5). Krause-Thomas (*l. c.*) y voient la fusion de pl. n. de thèmes en **-o-* du type got. *haurna* et de pl. n. de thèmes en **-u-* du type lat. *cornua*, cependant que Couvereur (*l. c.*, § 70) en chercherait, au moins en partie, l'origine dans le **-ə* des pl. n. de thèmes consonantiques. Cependant **-ə* (cf. 1.4) devrait donner *-a* en B, et en A *-ā* dans les monosyllabes (p. ex. *lwā*), mais ZÉRO dans les finales de polysyllabes.

Certainement *-wa* (5.5) et *-a* (5.6) en B, et *-u* (5.5) en A ont été étendus très au-delà de leur domaine originel; voir listes de Krause-Thomas 1960, pp. 118 f., §§ 159-160. Il est notable qu'en B *-a* a même remplacé *-na* au pluriel des vieux thèmes neutres en **-r/n-* (*puwar* « feu », pl. *pwāra*; *yasar* « sang », pl. *ysāra*) alors que la nasale survit, correctement, en A (*por*, pl. *porām*; *ysār*, pl. *ysārām*); cf. 5.7.

5.7. Si B *ostwa* = A *waštu*, on pourrait chercher une correspondance parallèle entre les nomin.-obl. pl. A *-na* et B *-m* (c'est-à-dire **-n* final), reflétant i.e. **-n-ə* des pl. n. de thèmes en **-n-* comme lat. *nōmina* et (sous réserve de la longue du suffixe) skr. *nāmāni*. Mais il n'y a pas d'équations mot pour mot entre A et B, bien que les deux dialectes présentent ces finales dans des noms qui sont clairement de vieux neutres i.e. en **-n-* (ou en **-r/n-*) comme B *ñem* « nom » pl. *ñemna*, A *por* « feu » pl. *porām*, *ysār* « sang » pl. *ysārām*; mais le pluriel de A *ñom* « nom » est *ñomāntu*, et les pluriels de B *puwar* « feu », *yasar* « sang » sont *pwāra*, *ysāra* (mais peut-être une simplification B **-rn-* > *-r-* n'est-elle pas à exclure). Quelques autres noms qui pourraient être originellement des thèmes en **-n-*, mais sûrement pas des neutres, sont B *śaumo* « homme » avec pl. *śāmna*, et B *śana* « femme » avec obl. sg. *śano*, pluriel *śnona* (A *sām*, nomin. pl. *śnu*, obl. pl. *śnās*).

5.8. La variante plurielle *-āna* a été largement étendue en B à des noms dérivés féminins comme *śamñāmśka* « fille » pl. *śamñāmśkana* ou *mñcuśka* « princesse » pl. *mñcuśkāna* (cf. *mñcuśke* « prince »); cf. Krause-Thomas 1960, p. 120 f. Mais cette finale est aussi, et est peut-être originellement, finale « régulière » de nomin.-obl. pl. fém. pour les « possessifs » en

-šš-, -(i)y-, etc., et pour l'ensemble des adjectifs en *-tsts-*, tous mots qui semblent être originellement des dérivés à suffixe masc. **-go-*, fém. **-yə/yā-*. Il y a eu addition de la « désinence » *-na* à d'autres thèmes de pluriel fournissant la terminaison adjectivale féminine nomin.-obl. pl. *-ona* comme dans B *astarona* (*āstrona*) « pures », B *larona* « chères », les nomin. fém. sg. B *astarya*, *lariya* étant eux-mêmes originellement des thèmes en **-yə/yā-* (5.3).

Il serait tentant de tirer ces pluriels de thèmes en **-n-* par addition de *-a*; mais une caractéristique B *-a* de pluriel est de domaine très restreint, et invoquer d'autres finales en *-a* comme le fréquent *-nta* (*-ānta*, *-onta*, *-inta*, *-unta* : discussion ci-dessous 5.11) ou comme le *-a* de B *pācera*, *mācera* (1.3) est supposer le problème résolu.

5.9. Par surcroît, c'est en *-ñ* <i.e. **-n-es* que doit être le pluriel d'anciens masc. ou fém. en **-n-*; c'est en *-ñ* qu'il est en fait, bien que nos exemples soient dépourvus de correspondances étymologiques i.e. : AB *riñ* de A *ri*, B *riye* « ville », A *pyāpyāñ*, B *pyapyaiñ* de A *pyāpi*, B *pyāpyo* « fleur ». Dans le cas de AB *kāntwāñ* (A *kāntu*, B *kantwo* « langue » est originellement un thème en **-ā-* : 2.3), il y a eu transfert de la flexion de thème à nasale comme en germanique (got. *tuggo*, pluriel *tuggons*, etc.). Dans le cas de A *yukañ* (A *yuk*, B *yakwe* avec pl. *yakwi*, « cheval »), il y a eu transfert analogue à un thème en **-o-* originel. Il y a en outre (ce qui n'est guère éclairant, d'ailleurs) des adjectifs qui semblent refléter une flexion originelle de thème en **-n-*, ainsi B *klyomo*, A *klyom* « noble », masc. pl. B *klyomōñ*, A *klyomāš*, fém. sg. B *klyomña*, A *klyomiñ*, fém. pl. B *klyomñana*, A *klyomināñ*. Pedersen (1941, p. 66) a apparemment été amené à conclure que la terminaison fém. pl. *-na* n'est autre que le vieux pluriel neutre des thèmes en **-n-* transféré au féminin. Je m'aventure à remarquer, en appui partiel à cette conclusion, qu'il n'y avait originellement en i.e. aucune flexion spécialement féminine de thèmes en **-n-*.

5.10. La discussion du rôle joué par les thèmes à nasale i.e. dans la formation des pluriels tokhariens nous ramène immédiatement à la discussion du nominatif masc. sg. : était-il en **-ō* ou en **-ōn* ? Si est correcte notre conclusion, que **-ō* final apparaît comme *-u* en B (2.2), alors les thèmes en **-n-* du tokharien, au nomin. masc., ont dû être du type de gr. ἡγεμών plutôt que du type de lat. *homō*, skr. *rājā*

(à moins que nous ne voulions évoquer le fantôme du *-ō* tri-more de Hirt). Il est vrai que le sort de **-ō* en A est incertain, mais c'est son amuïssement qu'on attendrait. D'autre part, la finale **-ōn* semble apparaître comme *-o* en B (dans *klyomo*) mais s'amuïr en A (dans *klyom*) si cet adjectif (cf. 5.9) est bien un thème à nasale; autre exemple : B *cāmpamo*, A *cāmpam* « capable » (le doublet A *cāmpamo* étant alors à considérer comme un emprunt à B). La formation en **-n-* était donc encore fondamentalement adjectivale, pour autant que le masculin est concerné.

5.11. Les formations de pluriel les plus étendues dans les deux dialectes sont celles qui se caractérisent par *-nt-* : 1° B *-nta* = A *-nt*; 2° (B **-ntlwa* =) A *-ntu*. Extrêmement divers (AB : *e, o, a, ā, i, u*; et, de plus, *ā* en A), les vocalismes présuffixaux ne concernent pas notre étude sur l'origine de *-nt-*. Bien qu'il y ait peu de bonnes équations entre A et B, il est clair que les deux finales remontent au pré-tokharien, où on peut les poser respectivement comme **-nlā* et **-nlwā*. En d'autres termes, on a affaire à une formation originelle en *-nt-* qui a reçu addition soit de *-ā*, soit de *-wā*; cette vue paraît confirmée par l'imbrication des deux finales dans les paradigmes A, *-nt* apparaissant au nomin.-obl. et à l'instr. (*-antyo*), mais *-ntu* aux autres cas : dat. (*-äntwac*), abl. (*-äntwäs*), etc. Cf. SSS 1931, pp. 91 ff.

On a comparé ces formations plurielles tokhariennes à certaines formations anatoliennes en *-nt-/nz-* : suffixe hittite *-ant-/anz-* et pluriel louvite en *-nz-*. — Pour le hittite, on a parlé de « collectif » à partir d'exemples comme *udne* « pays »/ *udneyanza* « population », *antuhšatar* « hommes »/ *antuhšannant* « peuple »; mais une telle nuance est malaisée à percevoir dans la grande majorité des cas : *parnant-* = *parn-* « maison », *lullant-* = *lutta* « fenêtre », etc.; Krause (1956), après une étude exhaustive, manifeste des doutes sur la valeur collective du suffixe; il lui reconnaît plutôt une valeur intensive (avec parfois, secondairement, résonance collective dans certains exemples). — En louvite, *-nz-* est incorporé à la désinence plurielle pour le genre commun : nomin. pl. *-inzi*, acc. pl. *-anza*. Les autres finales plurielles ont *-nz-* à la fois au neutre et au genre commun; détails chez Friedrich 1960, pp. 187-188.

Krause a souligné, très justement à mon avis, qu'en dépit d'une connexion étymologique possible (ou même probable), la relation entre formations tokhariennes et formations louvites en *-nt-* est « mindestens zunächst nur typologisch ».

Ceci est d'autant plus vrai que *-nt-* à lui seul n'a de valeur « plurielle » ni dans une langue ni dans l'autre. En tokharien, on l'a vu, la « pluralisation » se fait par addition de pré-tokh. **-ā* (B *-a*, A *-ZÉRO*) ou **-wā* (B *-wa*, A *-u*). En louvite, il semble bien aussi qu'il y ait eu un suffixe anatolien ajouté à *-nt-* puisque le *t* louvite (c'est vrai aussi du palaïte) n'est pas assibilé devant *i* (comme il l'est en hittite); Krause (*l. c.*) suggère que le *z* louvite est issu de *t+s*.

De plus, en A, c'est *-tu* qui a été extrait du complexe *-ntu* comme morphème de pluriel, du fait qu'il figurait souvent dans d'anciens thèmes en **-n-* neutres (qui conservent en B leur finale ancienne *-na*) A *ñomāntu* : B *ñemna* (A *ñom*, B *ñem* « nom »), A *šlāmāntu* : B *slāna* < **slāmna* (A *šlām*, B *slām* « arbre »), A *sārmāntu* : B *sarmana* (AB *sārm* « grain »). Dans le cas de A *šurm* « cause », pl. *šurmant* (B *šarm*, pl. *šarmana* et *šarmanma*), *-t* seul (non *-tu*) a été ajouté au nomin.-obl., mais le perlatif est *šurmāntlwā*; même pl. en *-nt* dans A *nākmant*, de *nākām* « blâme » (B *nāki*, pl. *nakanma* < **nakamna*), A *wākmanṭ*, de *wākām* « différence » (B *wāki*, pl. *wakanma* < **wakamna*), bien qu'il ne soit pas sûr qu'il s'agisse ici de thèmes en **-n-* originels.

* *

En terminant, j'exprime l'espoir que cette présentation un peu éclectique des faits aura pu apporter quelques conclusions neuves et acceptables dans un des domaines les plus confus de la grammaire comparée i.e. Si, comme il est probable, telles contributions récentes concernant le sujet traité ont pu m'échapper, je sais gré d'avance aux collègues qui voudront bien me signaler ces omissions, pour me permettre, dans l'avenir, d'améliorer ou de modifier quelques-unes des vues ici présentées*.

George S. LANE.

735 Gimghoul Road
Chapel Hill
North Carolina 27514, U.S.A.

* J'exprime ici ma gratitude à Michel Lejeune qui a pris la peine de traduire ce travail en français, et de le compléter par l'index terminal; et aussi à Jean-Pierre Levet qui a bien voulu assurer la correction des épreuves.

BIBLIOGRAPHIE

- BENVENISTE, E. 1936. « Tokharien et indo-européen » in *Germanen und Indogermanen. Festschrift für Hermann Hirt* ed. Helmut Arntz. 2 vols. Heidelberg : C. Winter. Vol. II, pp. 227-40.
- BRUGMANN, K. 1909. *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indogermanischen Sprachen*. Strassburg : Karl J. Trübner. Vol. II, part 2.
- BUCK, C. D. 1933. *Comparative Grammar of Greek and Latin*. Chicago : University of Chicago Press.
- COUVREUR, W. 1947. *Hoofdzaken van de Tochaarse Klank- en vormleer*. Leuven : Beheer van Philologische Studiën.
- COWGILL, W. 1968. « The First Person Singular Medio-Passive in Indo-Iranian » in *Pratidānam. Indian, Iranian and Indo-European Studies Presented to Franciscus Bernhardus Jacobus Kuiper on his Sixtieth Birthday*. The Hague, Paris : Mouton. Pp. 24-31.
- FRIEDRICH, J. 1960. *Hethitisches Elementarbuch I*. Heidelberg : C. Winter.
- KRAUSE, W. 1952. *Westtocharische Grammatik I*. Heidelberg : C. Winter.
- 1952. « Bemerkungen zu dem nominalen *nt*-suffix im Hethitischen und Tocharischen », in *Μνήμης χάριν, Gedenkschrift Paul Kretschmer*. Vienna : im Verlag der Wiener Sprachgesellschaft, Kommissionsverlage O. Harrassowitz Wiesbaden-Brüder Hollinek Wien. Pp. 189-199.
- KRAUSE-THOMAS 1960. W. Krause und W. Thomas, *Tocharisches Elementarbuch*, Bd. I *Grammatik*. Heidelberg : C. Winter.
- LANE, G. S. 1959. « The Formation of the Tocharian Subjunctive », *Language* 35, pp. 157-179.
- 1969. « The Inflection of Sanskrit Nouns Found in Tocharian Texts », *Journal of the American Oriental Society* 89, pp. 541-546.
- PEDERSEN, H. 1941. *Tocharisch vom Gesichtspunkt der indo-europäischen Sprachvergleichung*. Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Hist.-fil. Meddelelser 28.1. Copenhagen : Ejnar Munksgaard.
- 1944. *Zur tocharischen Sprachgeschichte*. Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab. Hist.-fil. Meddelelser 30.2. Copenhagen : Ejnar Munksgaard.
- PETERSEN, W. 1933. « Hittite and Tocharian », *Language* 9, pp. 12-34.
- « The Primary Cases of the Tocharian Nominal Declension », *Language* 15, pp. 72-98.
- SÁNCHEZ RUIPÉREZ, M. 1952. « Desinencias Medias Primarias Indoeuropeas sg. 1. a **(m)ai*, 2. a **-soi*, 3. a **(t)oi*, pl. 3. a **-ntoi* », *Emerita*, 20, pp. 8-31.

- SIEG-SIEGLING 1921. E. Sieg and W. Siegling, *Tocharische Sprachreste* I. Bd. *Die Texte, A. Transkription*. Berlin and Leipzig : W. de Gruyter and Co.
- SSS 1931. E. Sieg, W. Siegling and W. Schulze, *Tocharische Grammatik*. Göttingen : Vandenhoeck und Ruprecht.
- STANG, Chr., 1966. *Vergleichende Grammatik der baltischen Sprachen*. Oslo : Universitetsforlaget.
- STURTEVANT, E. H. 1937. « Latin and Hittite Substantive *i*-stems with Lengthened Grade in the Nominative » in *Mélanges linguistiques offerts à M. Holger Pedersen à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, pp. 57-62. Copenhagen : Levin and Munksgaard.
- THOMAS, W. 1964. *Tocharisches Elementarbuch* Bd. II, *Texte und Glossar*. Heidelberg : C. Winter.

INDEX

- B *ai-* 2.2
 A *ākār* 1.6
 B *ākeṃ* 1.4 ; 4.10 ; 4.12
 A *ākeñc* 1.4
 B *aken-ne* 1.4
 B *akrūna* 1.6
 A *ākrūnī* 1.6
 B *ākṣāṃ* 2.2
 AB *āñu* 2.2
 B *aṣākḷai* 2.3 ; 3.1
 B *aṣākḷo* 2.3 ; 3.1
 A *ārṣal* 2.3
 B *āsāṃ* 4.10
 B *aśan-me* 4.10
 B *aśiya* 1.4 ; 3.1
 B *aśiyai* 3.1
 B *aśiyana* 1.4
 A *āstar* 5.3
 B *astare* 5.3
 B *astareṃ* 5.3
 B *astarona* 5.8
 B *astarya* 3.1 ; 5.3 ; 5.8
 B *astaryai* 3.1 ; 5.3
 A *āstāryāṃ* 3.1 ; 5.3
 A *āstārye* 3.1
 A *āstrāṃ* 5.3
 A *āstri* 3.1 ; 5.3
 B *āstrona* 5.8
 B *auñentai* 2.3
 B *auñento* 2.3
 B *āyu* 2.2

 A *Bhādrā* 3.3
 A *Bhādrāy* 3.1 ; 3.3

 B *-c* (encl.) 3.3
 A *cāmp-* 1.1
 A *cāmpāc* 1.1
 A *cāmpam* 5.10
 B *cāmpamo* 5.10
 B *campau* 2.2
 B *campcer* 1.1
 B *Cañca* 3.1
 B *Cañcai* 3.1
 B *cay* 3.2
 A *cem* 3.2

 A *ceṃ* 3.2
 A *ceṣ* 3.2
 B *cey* 3.2
 B *ci* 3.3
 A *-ci* (encl.) 3.3
 A *cmol* 2.3
 A *cmolu* 2.3
 A *cmolwāṣi* 2.3

 B *eñkwe* 3.2
 B *eñkweṃ* 3.2 ; 4.6
 B *eñkwi* 3.2

 AB *kāl-* 1.2
 B *kāl-* 2.2
 A *kālyme* 2.1
 B *kālymiye* 2.1
 B *kālywe* 2.2
 B *kām-* 4.9
 A *kāmānt* 1.2
 B *kamāñte* 1.2
 A *kāmat* 1.2
 B *kāmāle* 1.2
 A *kānt* 4.6
 B *kante* 4.6
 A *kāntu* 2.2 ; 2.3 ; 5.2 ; 5.5 ; 5.9
 B *kantwa* 2.3 ; 4.11 ; 5.2
 B *kāntwāṃ* 4.11
 AB *kāntwāñ* 4.11 ; 5.9
 B *kantwo* 2.2 ; 2.3 ; 4.11 ; 5.2 ; 5.5 ; 5.9
 AB *kās-* 2.1
 A *Kāśyap* 3.3
 A *Kāśyapi* 3.1 ; 3.3
 A *kāls* 2.3
 B *kālsa* 2.3
 B *kātso* 2.3
 A *katu* 2.2
 B *kaup* 3.2
 B *kaunām* 3.2
 B *kauñi* 3.2
 B *kelu* 2.2
 B *ketwe* 2.2
 B *kewu* 2.2

 A *klānt* 1.2
 B *klānte* 1.2
 A *klāt* 1.2
 B *klāle* 1.2
 B *kliye* 3.1
 AB *klu* 2.2
 B *klyiye* 3.1
 A *klyom* 5.9 ; 5.10
 A *klyom* 4.12
 A *klyomānt* 4.12
 A *klyomāṣ* 5.9
 A *klyomiṃ* 3.1 ; 5.9
 A *klyominām* 3.1
 A *klyomināñ* 5.9
 A *klyomine* 3.1
 B *klyomñā* 3.1 ; 5.9
 B *klyomñai* 3.1
 B *klyomñana* 5.9
 B *klyomo* 4.12 ; 5.9 ; 5.10
 B *klyomom* 4.12
 B *klyomoñ* 5.9
 B *klyomont* 4.12
 A *klyu* 2.2
 A *koṃ* 3.2
 A *koñs* 3.2
 A *koñi* 3.2
 AB *krāke* 2.1
 A *kraṃś* 4.2
 A *krañcāṃ* 4.2
 A *kranl* 4.2
 B *kreñc* 4.2
 B *krent* 4.2
 A *ksalune* 2.1
 B *ksel(ān)ñe* 2.1
 AB *ku* 2.2
 B *ku-* 2.2
 A *kule* 3.1
 A *kuli* 3.1
 A *kursār* 5.5 ; 5.6
 B *kursarwa* 2.2 ; 2.3 ; 5.5 ; 5.6
 A *kurtsru* 2.2 ; 2.3 ; 5.5 ; 5.6
 B *kwarsār* 5.5

- A *kwarsärwā* 5.6
 B *kwārsarwa* 5.5 ; 5.6

 B *lac* 4.9
 AB *lāc* 1.1
 A *lāc* 4.9
 B *laiṭke* 2.1
 A *lāk-* 1.1
 A *lāṃś* 3.3 ; 4.2
 B *lāñc* 3.3 ; 4.2 ; 4.11
 AB *lā(n)t-* 1.1 ; 4.9
 A *lānt* 4.1 ; 4.12
 B *lānt* 4.11
 B *lāntām* 4.11
 B *lānte* 4.1 ; 4.12
 A *lānts* 3.1
 B *lāntsa* 3.1
 A *lāntse* 3.1
 B *lāntsoy* 3.1
 B *lariya* 3.1 ; 5.8
 B *lariyai* 3.1
 B *larona* 5.8
 A *leiṭke* 2.1
 A *lkāc* 1.1
 A *lu* 2.2 ; 2.3 ; 5.6
 B *luwa* 2.3
 B *luwo* 2.2 ; 2.3 ; 5.6
 A *lwā* 5.6
 B *lwāsa* 5.6
 B *lyak* 3.2 ; 4.6 ; 4.11
 A *lyāk* 3.2 ; 4.6
 B *lyakām* 4.11
 B *lykam* 3.2
 B *lykam* 3.2 ; 4.6 ; 4.11
 A *lykās* 3.2
 A *lyši* 3.2
 B *lyši* 3.2 ; 4.11

 B *mācera* 5.8
 B *mācri* 3.3
 B *Mahākāśyape* 3.3
 B *Mahākāśyapi* 3.1 ; 3.3
 A *maku* 2.2 ; 2.3 ; 5.5
 A *mañ* 1.5 ; 3.2
 A *mañās* 3.2
 A *mañi* 3.2
 A *mañk* 1.5
 A *mañkant* 1.5
 A *mācar* 1.7
 B *mātār* 1.7
 A *mātri* 3.3
 B *mekwa* 2.2 ; 2.3 ; 5.5

 B *meñ* 1.5 ; 3.2
 B *meñām* 3.2
 B *meñe* 1.5 ; 3.2
 B *meñi* 3.2
 B *meñki* 1.5
 B *mñcuška* 3.1 ; 5.8
 B *mñcuškai* 3.1
 B *mñcuškāna* 5.8

 B *-ñ* (encl.) 3.3
 A *nākām* 5.11
 B *nakanma* 5.11
 B *nāki* 5.11
 A *nākmant* 5.11
 A *ñākleññā* 3.3
 A *ñākleññāy* 3.3
 B *Nanda* 3.1
 B *Nandai* 3.1
 A *nasam* 2.2
 AB *ñālse* 2.1
 B *ñem* 1.4 ; 1.7 ; 5.11
 B *ñemna* 1.4 ; 5.11
 B *nesau* 2.2
 B *ñi* 3.3
 A *-ñi* (encl.) 3.3
 A *ñom* 1.4 ; 1.7 ; 5.11
 A *ñomāntu* 1.4 ; 5.11

 A *okāt* 2.2
 B *okt* 2.2
 A *oñant* 2.3
 A *oñk* 3.2
 A *oñkālām* 2.3 ; 3.1
 A *oñkālme* 3.1
 A *oñkam* 4.6
 B *oñkolma* 2.3 ; 3.1
 B *oñkolmai* 2.3 ; 3.1
 B *oñkolmo* 2.3 ; 3.1
 B *orotlsa* 3.1
 B *orotlsai* 3.1
 B *ost* 1.6 ; 2.3 ; 5.5
 B *ostwa* 1.6 ; 2.2 ; 2.3 ; 5.5

 A *pācar* 1.4 ; 1.7 ; 3.1 ; 3.3
 B *pācer* 1.4 ; 3.1 ; 3.3
 B *pācera* 1.4 ; 5.8
 A *pācri* 3.1 ; 3.3
 B *pāklyauš* 1.1 ; 3.3
 A *pāklyoš* 1.1 ; 3.3
 A *pāl̥k* 2.3
 B *palsko* 2.3

 A *pālt* 5.6
 A *pāltśāk* 2.3
 A *pāltwā* 5.6
 A *pañi* 2.3
 B *papaikausa* 3.1
 B *papaikausai* 3.1
 A *pāpekus* 3.1
 A *pāpekusām* 3.1
 AB *pār-* 1.2
 B *pālār* 1.7
 B *pataršše* 1.4
 B *pātri* 3.1 ; 3.3
 A *pats* 1.5 ; 4.3 ; 4.7
 B *peñiyai* 2.3
 B *peñiyo* 2.3
 B *pets(o)* 1.5 ; 4.3 ; 4.6
 B *pikul* 5.6
 B *pikwala* 5.6
 B *pilko* 2.3
 B *pilla* 5.6
 B *pillāsa* 5.6
 B *po* 4.2
 A *poñś* 4.2
 B *poñc* 4.2
 A *por* 1.4 ; 5.6
 A *porām* 1.4 ; 5.6
 A *prār* 1.5 ; 1.6
 B *prāri* 1.5 ; 1.6
 B *prāroñ* 1.5 ; 1.6
 A *prārwaṃ* 1.5 ; 1.6
 A *praski* 2.3
 A *prašt* 2.3
 B *prešciya* 2.3 ; 3.1
 B *preš(c)yai* 3.1
 B *prešyo* 2.3 ; 3.1
 A *pret* 4.1
 B *prete* 4.1
 B *proskiye* 2.1 ; 2.2
 B *prosko* 2.1 ; 2.3
 A *puk* 4.2
 A *pukāl* 5.6
 A *puklā* 5.6
 B *puwar* 1.4 ; 5.6
 B *pwāra* 1.4 ; 5.6
 A *pyāpi* 2.3 ; 5.9
 B *pyāpyai* 2.3 ; 3.1 ; 4.11
 B *pyapyaim* 4.11
 B *pyapyaiñ* 4.11 ; 5.9
 B *pyāpyāñ* 5.9
 B *pyāpyo* 2.3 ; 3.1 ; 4.11 ; 5.9

- B *railwe* 2.1
 B *rekauna* 2.2
 A *retwe* 2.1
 A *ri* 5.9
 AB *riñ* 5.9
 A *rişak* 3.2
 A *rişakāṃ* 3.2
 A *rişakās* 3.2
 A *rişaki* 3.2
 B *ritt-* 2.1
 A *ritw-* 2.1
 B *riye* 5.9
 B *rşake* 3.2
 B *rşakēṃ* 3.2
 B *rşaki* 3.2

 B *-ş* (encl.) 3.3
 B *şak* 1.7
 A *şäk* 1.7
 A *saku* 2.2
 A *säm* 2.2
 A *sām* 3.1
 B *şamñāṃşka* 5.8
 B *şamñāṃşkana* 5.8
 B *şana* 3.1
 B *şano* 3.1
 AB *sārm* 5.11
 B *şarm* 5.11
 B *sarmana* 5.11
 B *şarmana* 5.11
 B *şarmanma* 5.11
 A *sārmāntu* 5.11
 B *sāswe* 4.11
 B *sāsweṃ* 4.11
 B *sāsweñ* 4.11
 B *şecake* 3.2
 B *şecaki* 3.2
 B *sekwe* 2.2
 B *šem* 4.9
 A *şik* 2.3
 B *şiko* 2.3
 A *şişäk* 3.2
 A *şişkäs* 3.2
 A *şiški* 3.2
 B *şnoy* 3.1
 AB *şpālu* 2.2
 A *şpāt* 1.7; 2.2
 B *stām* 5.11

 A *ştām* 5.11
 A *ştāmāntu* 5.11
 B *stāna* 5.11
 B *su* 2.2
 B *şukt* 1.7; 2.2
 A *şurm* 5.11
 A *şurmant* 5.11
 A *şurmāntwā* 5.11
 B *swāñcai* 3.1
 B *swañciye* 2.1; 3.1
 B *swāñco* 2.1; 3.1
 A *swase* 2.1
 B *swese* 2.1

 B *tāka* 1.3
 A *tākast* 1.3
 B *lakāsta* 1.3
 B *lakāwa* 1.3
 B *tallārñe* 2.1
 B *tallāu* 2.1
 A *tālo* 2.1
 A *tālorñe* 2.1
 B *tāşan-ne* 2.2
 B *lek-* 2.2
 B *lekām* 2.2
 B *lekanma* 2.2
 B *leku* 2.2
 B *tsirauñe* 2.1
 A *tsraşi* 2.1
 A *tsraşşune* 2.1

 A *Vişñuy* 3.1

 A *wākām* 5.11
 B *wakanma* 5.11
 B *wāki* 5.11
 A *wākman* 5.11
 A *wāl* 4.1; 4.2; 4.12
 B *walo* 4.1; 4.2; 4.11; 4.12
 A *want* 4.1
 A *wānt* 4.1
 A *wārt* 2.3
 A *warts* 2.3
 B *wartto* 2.3
 A *waşt* 1.6; 2.3; 5.5
 AB *waste* 2.1
 A *waştu* 1.6; 2.2; 2.3; 5.5

 B *wertsiya* 2.3; 3.1
 B *wertsiyai* 3.1
 B *wertsyo* 2.3; 3.1
 A *wşe* 2.1

 A *yakāş* 4.1
 B *yākşe* 4.1
 B *yakwe* 3.2; 4.1; 4.6; 4.11; 5.9
 B *yakweṃ* 3.2; 4.11; 4.12
 B *yakwi* 3.2; 4.11; 5.9
 B *yāmoş* 2.2
 B *yāmoşāṃ* 2.2
 B *yāmoşēpi* 2.2
 AB *yāmu* 2.2
 A *yāmuñcāşşi* 2.2
 A *yāmunt* 2.2
 A *yāmuntāp* 2.2
 A *yāmuş* 2.2; 3.1
 B *yāmusa* 3.1
 B *yāmusai* 3.1
 A *yāmusām* 3.1
 B *yasar* 1.4; 5.6
 B *yenle* 4.1
 B *ykorñe* 2.1
 A *yme* 2.1
 B *ymiye* 2.1
 B *yokām* 2.2
 A *yoke* 2.3
 B *yokiye* 2.1; 2.3
 B *yoko* 2.1; 2.3
 B *yoku* 2.2
 A *ysār* 1.4; 5.6
 B *ysāra* 1.4; 5.6
 A *ysārāṃ* 1.4; 5.6
 B *yşiye* 2.1
 A *ytār* 1.4
 A *ytārām* 1.4
 B *ytariñ* 1.4
 B *ytārye* 1.4
 A *yuk* 3.2; 4.1; 4.6; 5.9
 A *yukañ* 3.2; 5.9
 A *yukas* 3.2

L'INFIXE NASAL EN HITTITE¹

SOMMAIRE. — En hittite, les verbes de la « 7^e classe » ont -ne-/nen- au lieu de i.-e. *-ne-/*-n-. La lecture -nen- sans alternance (Sturtevant) n'est pas possible, car l'omission graphique de n implosif n'est pas liée à la position devant deux consonnes et n'y est pas générale. La lecture -ne-/n- (Benveniste) n'est pas possible puisqu'elle est contraire aux règles d'écriture des groupes de consonnes, et que l'infixe se rencontre aussi après voyelle. Il faut donc admettre que le hittite a innové d'une manière originale.

1. En indo-européen, les présents à infixe nasal ont *-ne-² au singulier et à la deuxième personne du pluriel, *-n- aux autres formes de pluriel et aux formes nominales comme le participe.

Pour la grammaire comparée, on peut distinguer trois classes selon que l'infixe est devant *w (ce qui donne l'apparence d'un suffixe *-neu-/*-nu-, la 5^e classe de la grammaire sanskrite), devant une laryngale (*-neH-/*-nH-, 9^e classe), ou devant une occlusive ou s (7^e classe, type *linek^w-/*link^w-, *pines-/*pins-).

2. En hittite ces trois classes sont représentées respectivement par les suffixes -nu-, -na- et par l'infixe -ne(n)-.

-nu- <*-neu-/*-nu-, puisqu'en hittite *eu > u³. -na- <*-neH-/*-nH- (du moins pour certaines laryngales), bien que ce type ait la flexion en -hi au lieu de -mi, sans doute par quelque innovation.

3. Mais -ne(n)- est plus difficile, ne s'accordant pas avec i.-e. *-n(e)-, skr. -n(a)-.

1. Je remercie vivement MM. Claude Sandoz et Georges Redard, qui ont bien voulu lire le manuscrit et m'ont fait part de précieuses remarques.

2. Où *e n'appartient d'ailleurs pas à l'infixe.

3. Sturtevant § 62b (Edgar Sturtevant, *A Comparative Grammar of the Hittite Language*, revised edition, New Haven 1951).

On lit *-niC-* devant consonne ou en finale, *-ninC-* (*-nenC-*) devant voyelle ou semi-voyelle⁴ :

Présent

-ni-ik-mi
-ni-ik-ši, *-ni-ik-ti*
-ni-ik-zi
-ni-in-ku-(u-)e-ni
-ni-ik-te-ni
-ni-in-kán-zi, *-ni-en-kán-zi*

Prétérît

-ni-in-ku-un, *-ni-ku-un*
-ni-ik-ta
-ni-ik-ta
-ni-in-ku-en
-ni-in-ki-ir, *-ni-in-kir*

Impératif

-ni-ik
-ni-ik-du
-ni-ik-te-en
-ni-in-kán-du, *-ni-en-kán-du*

Participe

-ni-in-kán-za
-ni-in-kán-te-iš

Infinitif

-ni-in-ku-(u-)(wa-)an-zi

Nom verbal

-ni-in-ku-u-ar

4. L'interprétation la plus simple est que *-ni-ik-* soit la notation de *-nink-* devant consonne, l'écriture syllabique ne permettant pas d'écrire un groupe de trois consonnes : cf. *hi-ik-zi hinkzi*, *li-ik-ta linkt* (§ 6). L'infixe serait alors **-nen-* à toutes les formes : c'est l'opinion de Sturtevant (§ 226), de Pedersen⁵, de Kronasser (§ 197).

4. *C* représente la consonne finale du thème ; en fait, tous les thèmes hittites à infixe se terminent en dorsale. — La liste qui suit est faite d'après Sturtevant § 306, cf. Kronasser § 197 (Heinz Kronasser, *Etymologie der hethitischen Sprache*, I, Wiesbaden 1962).

5. Holger Pedersen, *Hittitisch und die anderen indo-europäischen Sprachen*, København 1938, p. 145.

Cette interprétation éloigne encore davantage le hittite du reste de l'indo-européen.

5. On s'est demandé si, au lieu d'une réfection de **-n(e)-*, le **-nen-* hittite ne serait pas le type ancien, dont **-n(e)-* résulterait par haplogogie (St. § 226). Ce ne serait pas la première fois que les données hittites révolutionneraient la grammaire comparée.

Mais ici il n'est pas question de revenir en arrière et d'abandonner la belle analyse de Saussure (§ 1) : il ne fait aucun doute que **kneuli*, **lnāli* sont formés comme **linek^uli*, cf. les aoristes **kleut*, **lāt* (*ásrot*, *ἐτλη*), ce qui empêche de poser pour la 7^e classe et elle seule un infixe **-nen-*, qui de plus échapperait à l'alternance *e/-* de tous les présents athématiques.

6. Mais l'argument du § 4 est insuffisant. L'écriture hittite n'est pas sans ressources devant les groupes de trois consonnes. Ainsi *hinkzi* est écrit *hi-in-ik-zi*, *hi-in-ga-zi* à côté de *hi-ik-zi*, *linkl* est écrit *li-in-ik-la* à côté de *li-ik-la*. En particulier, *hi-in-ik-zi* est une notation univoque, car **hinikzi* serait écrit **hi-(i-)ni-ik-zi⁶*.

Or, dans les formes à infixe nasal devant désinence consonantique, on n'a *jama*s d'autre écriture que *-ni-ik⁷* (§ 3).

Qu'on compare le paradigme des verbes à infixe avec celui des verbes à nasale radicale⁸ *hinkzi linkzi ninkzi* (St. § 305, Kr. § 196) :

Présent

.i-ik-mi
.i-ik-zi, *.i-in-ga-zi*, *.i-in-ik-zi*
.i-ku-wa-an-ni, *.i-in-ku-wa-ni*
.i-in-kán-zi, *.i-in-ga-(an)-zi*

Prétérít

.i-in-ku-un
.i-ik-la
.i-ik-la, *.i-in-ka-t-la*, *.i-in-ik-la*, *.i-en-ik-la*, *.i-ni-ik-la*
.i-in-ku-u-en, *.i-en-ga-u-en*

6. Sturtevant §§ 26, 28, Friedrich § 22a (Johannes Friedrich, *Hethitisches Elementarbuch*, I², Heidelberg 1960).

7. Ce qui montre que les fluctuations de la graphie hittite restent tout de même à l'intérieur de certaines limites.

8. Eux aussi se terminent tous en dorsale (St. § 227, Kr. § 196) (pour ce qui est de la flexion en *-mi*).

Impératif

.i-(i-)ik, .i-in-ga, .i-in-qa, .i-in-ik
 .i-ik-du
 .i-ik-te-en, .i-en-ik-tin
 .i-in-kán-du

Participe

.i-in-ga-an
 .i-in-kán-te-eš

On est obligé d'admettre en hittite une alternance entre les deux formes *-ni-* et *-nin-* de l'infixe.

7. Benveniste⁹ a proposé de *-nin-* l'explication suivante. Alors qu'à 3S *sarnikzi* est le produit attendu de **sṛnékti*, à 3P on attend **sṛnkónti* > **sarnkanzi*¹⁰ : *-ni-in-* sera alors simplement une notation de cet *n* syllabique.

Kuryłowicz¹¹ va plus loin dans cette direction, et pense que la graphie *šar-ni-in-kán-zi* était destinée à conserver autant que possible l'unité du paradigme.

Cette explication est maintenant largement admise : Watkins, Teijeiro^{12 13}.

Pourtant la lecture de Benveniste soulève deux objections.

8. D'une part, **sarnkanzi*¹⁴ ne serait pas écrit *šar-ni-in-kán-zi* mais **šar-an-kán-zi* (**ša-ra-an-kán-zi*, **šar-kán-zi*, ...).

La présence de nombreux groupes de deux ou trois

9. Origines, p. 162 (Émile Benveniste, *Origines de la formation des noms en indo-européen*, Paris 1935).

10. Cette forme n'a pas été explicitement écrite par Benveniste, mais sa rédaction ne laisse pas de doute : « ... on attend [i.e.] **sṛ-ñ-k-ónti* ; mais l'accumulation des consonnes se prêtait mal à une notation syllabique, où les groupes doivent être dissociés par des voyelles. Il a donc fallu donner à la nasale gutturale *ñ* une valeur syllabique ; on l'a écrite *-ni-in-*, notation artificielle, mais point si maladroite. »

11. Jerzy Kuryłowicz, *Proceedings of the VIII International Congress of Linguists*, Oslo 1957, p. 221.

12. Calvert Watkins, *Indogermanische Grammatik* III/1, Geschichte der idg. Verbalflexion, Heidelberg 1969, p. 34.

Manuel García Teijeiro, *Los presentes indoeuropeos con infijo nasal y su evolución*, Salamanca 1970, p. 107.

13. On remarque qu'en gros *sarninkzi* *sarninkanzi* est l'interprétation des hittitologues et *sarnikzi* *sarnkanzi* celle des indo-européanistes...

14. Pour autant qu'une telle forme soit possible en hittite : au lieu de **n* consonne entre deux consonnes, on attendrait plutôt **an*.

consonnes¹⁵, même à l'initiale et à la finale, et l'habitude de la gémination graphique, posaient des problèmes puisque le syllabaire ne permettait pas d'écrire plus d'une consonne à la fois, ou deux à l'intérieur du mot. Outre la suppression de *n* implosif, fréquente là aussi où elle n'est pas nécessaire¹⁶ la seule solution était l'introduction d'une voyelle fictive¹⁷. Or cette voyelle était normalement *a*; elle n'est *i* ou *e* que dans des cas précis :

pa-ra-a pra, *te-ri-ip-zi* trepzi, *ka-ri-e-pi-ir* kreper,
kar-ap-zi karpzi, *kar-ap-la* karpt,
hi-in-ik-zi hi-ik-zi hi-in-ga-zi hinkzi, *hi-en-ik-la hi-ni-ik-la*
 (*hi-in-kat-la*¹⁸) hinkt,
kar-aš-zi karszi, *kar-aš* kars,
at-tar-ši-ya-aš at-la-ri-iš-ši-ya-an atarsia-,
e-iz-za-zi e-za-az-zi e-iz-za-az-zi ezzi (etstsi)¹⁹, *az-za-aš-te-ni*
 azteni, *iš-pár-za-aš-la* (i)sparzt,
a-ar-aš-ki-iz-zi arskizi, *a-ar-aš-ki-il* arskit, *tar-aš-ki-iz-zi*
tar-ši-ki-iz-zi tarskizi, *tar-aš-kán-zi tar-ši-(ik-)kán-zi* tars-
 kanzi, *az-zi-(ik-)ki-(iz-)zi* azkizi, *az-zi-(ik-)kán-zi az-zi-ik-ga-*
an-zi azkanzi, *ši-pa-an-za-ki-iz-zi* s(i)panzkizi, *hur-za-ki-iz-zi*
 hurzkizi,
 prob. (*a*)-*ak-ki-iš ak-ga-aš* aks et *pa-aš-ši-la-an* psilan,
 -*an-za -anz*.

Dans *iš-tar-ak-zi*, *iš-pa-an-du-uz-zi*, etc., le *i*- est certainement phonétique : *istarkzi*, *ispantuzi*, car la prothèse de *i* devant *s* initial + consonne se retrouve dans d'autres langues, notamment l'ionien d'Asie; toutefois le verbe *ši-(ip-)pa-an-ti* fait difficulté²⁰.

Dans *te-ri-ya-al-la ta-ri-ya-al-la 3-ya-al-la*, le *e* est également phonétique²¹.

15. *ts*, écrit *z*, est sans doute à considérer comme une consonne unique.

16. St. § 48, Fr. § 31, Kr. § 62.

17. St. §§ 26-30, Fr. §§ 21-26, Kr. § 13.

18. Le signe *kat* sert aussi à noter *kil*, St. § 24 et n. 8.

19. Ce verbe a aussi des formes à suffixe *-sa-*, mais celles-ci ont la flexion en *-hi* : *e-iz-za-a-i* ezai (St. §§ 300, 237).

20. Kr. § 35.

21. Benveniste, *Hittite et indo-européen*, Études comparatives, Paris 1962, pp. 86-7. Nous ne pouvons que reprendre à notre compte, en l'appliquant à l'infixe nasal, cette phrase : « La difficulté est trop facilement résolue, elle est même esquivée quand on se contente de prendre ces graphies comme reflétant un ancien **tri-*. » (p. 86).

Ainsi la voyelle fictive n'est autre que *a* que dans *in(i)k*, à côté de *ink(a)*, dans *t(e)re*, à côté de *k(a)re*, dans *r(i)si*, à côté de *rsi*, dans *s(i)k*, *k(i)s*, à côté de *(a)sk*, *s(a)k*, *k(a)s*. (Il se peut que quelques autres cas nous aient échappé.) Dans tous ces cas, le timbre *i* ou *e* s'explique phonétiquement, qu'il soit dû à une voyelle voisine ou dégagé par *s* (car cette consonne a une affinité pour le son *i*, comme on peut le voir par le timbre de la prothèse devant *s*+consonne), tandis qu'un timbre *i* dans **sarnkanzi* ne se justifierait pas.

En outre une consonne entre deux consonnes n'est jamais écrite deux fois. La seule exception est le cas de *tst*, souvent écrit comme « *tsast* » (*ḫa-a-az-ta ḫa-(a-)az-za-aš-ta ḫazt*), mais ce cas ne serait pas comparable à **-rnk-* écrit comme *-rnink-*, parce que la voyelle est *i* au lieu de *a*, et parce que le groupe *ts* est particulier (il est toujours écrit avec les signes syllabiques de la série *z*, jamais avec *t+š*, cf. n. 15). Le cas de la redétermination (Kr. § 4 : *pár-ar-na* pour *pár-na*) est encore différent.

9. D'autre part, **ḫunkanz* ne serait pas écrit *ḫu-u-ni-(in-)kán-za* mais **ḫu-un-kán-za* (**ḫu-u-kán-za*, ...); de même pour *ni-ni-in-kán-zi*.

Il y a là, apparemment, une inadvertance de Benveniste, puisqu'il explique *-ni-in-* comme graphie de *n* entre consonnes²² alors même qu'il cite la forme *ḫu-u-ni-in-kán-za* quelques lignes plus haut. En tous cas il ne signale pas la difficulté, qui semble aussi avoir échappé à ses lecteurs.

10. Notons que l'explication de Benveniste — qui n'utilise que 3S, 3P et le participe — suppose que *-ni-* corresponde à i.-e. **-ne-* et *-nin-* à **-n-*. Ce n'est pas certain : en hittite la forme *-ne-* ou *-nen-* de l'infixe est déterminée de manière phonétique par l'initiale de la désinence (§§ 3, 6).

Il est vrai que les conditions phonétiques de l'alternance hittite concordent presque exactement avec les conditions étymologiques, surtout depuis que Watkins²³ a montré que le degré *e* est ancien en indo-européen à 2P : *sarnikten(i)* comme véd. (impér.) *yunakta* ne sont pas des innovations.

Le problème ne se pose que pour 1S prêt. : si on attend le degré plein, l'explication de Benveniste pour *-ninkanzi* ne

22. Cf. ci-dessus n. 10.

23. Ouvr. cité, §§ 9-10.

s'étend pas à *-ninkun*²⁴. Cependant, si la désinence *-un* ne répond pas à i.-e. **-m* mais contient un morphème **w*²⁵, on ne sait pas quel degré vocalique attendre.

Nous ne pouvons donc pas fonder là-dessus une objection certaine. Mais les deux objections précédentes suffisent.

11. Peut-être en revanche l'interprétation de Kuryłowicz permettrait-elle d'y échapper.

Les scribes hittites auraient écrit **sarnkanzi* en commençant par les deux mêmes signes *šar-ni-* qu'au singulier *sarnikzi*, pour conserver autant que possible dans la graphie l'unité formelle du paradigme²⁶. De cette façon, on pourrait à la rigueur comprendre aussi la graphie *hu-u-ni-in-kán-za* pour *hunkanz*.

Mais pourquoi imaginer une tendance à maintenir graphiquement l'unité du paradigme ? Lorsqu'ils devaient écrire **sarnkanzi*, les scribes n'avaient aucune raison d'abandonner les procédés graphiques habituels (§ 8), de se référer à d'autres formes du paradigme (notamment *sarnikzi*, *sarnikteni*) et d'en imiter partiellement la graphie ; ils n'avaient surtout aucune raison de le faire *toujours*.

La principale raison d'être de cette hypothèse serait de permettre la lecture *sarnkanzi*²⁷. L'erreur a été de se poser le problème sous la forme : « sachant qu'ils prononçaient *sarnkanzi*, comment les scribes ont-ils pu être amenés à écrire *šar-ni-in-kán-zi* ? » au lieu de : « à supposer que les scribes aient prononcé **sarnkanzi*, comment l'auraient-ils écrit ? », ce qui aurait alors conduit à rejeter cette hypothèse dont les conséquences ne s'accordent pas avec ce qu'on observe.

12. Car la question n'est pas de savoir s'il est possible de concilier une lecture **sarnkanzi* avec les progrès qui ont été faits depuis 1935, notamment dans l'interprétation des

24. Pour lequel, d'autre part, il serait précaire de supposer un contrepél, car il ne s'en rencontre pas dans les autres formes en *-nik-*, i.-e. **-nek-* (cf. n. 7).

25. Benveniste, *Hittite et indo-européen*, pp. 16-18 ; cf. 71-74. Ces pages ne nous paraissent cependant pas pleinement convaincantes ; il serait plus simple de poser i.-e. **-m̃* **-m̃s* > hitt. *-un* *-us*, avec transfert de la labialité sur la voyelle qui est développée par la sonante, tandis que **-ñ* > *-an* ; mais comme elle suppose en outre dans la déclinaison certaines extensions analogiques, cette solution n'est pas évidente non plus.

26. Réf. ci-dessus n. 11.

27. Mais cf. n. 14.

graphies hittites. Il faut se demander si aujourd'hui, à supposer que cette lecture n'ait encore jamais été proposée, c'est néanmoins à celle-ci qu'on penserait en premier, celle-ci qui s'imposerait.

En fait, si, comme il convient, on se fonde uniquement sur l'ensemble des graphies attestées (liste § 3) et sur les habitudes graphiques connues (compte tenu de leurs fluctuations) (§§ 6, 8), on peut déjà conclure avec sûreté²⁸ que l'infixe hittite est *-ne-* devant une désinence zéro ou commençant par une consonne, *-nen-* devant une désinence commençant par une voyelle ou une semi-voyelle.

Il faut donc accepter ce fait, si surprenant soit-il, et quelle qu'en puisse être l'explication. En effet, l'établissement d'un fait et la recherche de son explication sont deux étapes bien distinctes qui dans toute la mesure du possible ne devraient pas interférer.

13. Comme il n'y a pas lieu de mettre en doute le rattachement de hitt. *-ne(n)-* à i.-e. **-n(e)-* (bien qu'on n'ait pas de verbe de la 7^e classe conservé comme tel à la fois en hittite et en sanskrit), et comme il n'est pas question de renoncer à l'acquis de Saussure (v. § 5), cela veut dire que le hittite a innové.

Dès lors *-nen-* ne peut guère résulter que d'une contamination de **-ne-* et **-n-*²⁹.

Il y a même eu deux innovations, puisque l'alternance du hittite diffère de celle de l'indo-européen à la fois par sa forme, *-ne-/nen-* au lieu de **-ne-/*-n-*, et par sa répartition, qui est déterminée phonétiquement, par l'initiale de la désinence, au lieu de l'être morphologiquement.

La chronologie la plus probable est que le hittite a d'abord remplacé **-n-* par *-nen-*, et ensuite remplacé la détermination morphologique de l'alternance par la détermination phonétique.

28. Ce n'était naturellement pas le cas vers 1930, car les formes à disposition étaient moins nombreuses et les habitudes graphiques moins connues, de sorte que pour interpréter les graphies il était nécessaire d'introduire des hypothèses supplémentaires; en l'espèce, simplicité maxima du paradigme hittite (Sturtevant) ou conformité à l'indo-européen (Benveniste), deux hypothèses très naturelles. Nous ne saurions donc reprocher à ces auteurs d'avoir pris le risque d'interpréter, et lu *sarninkzi*, ou *sarnkanzi*, mais tout au plus de n'avoir pas remis ces lectures en question par la suite.

29. Cf. déjà Pedersen, *l.c.*, p. 146.

Pour le second changement, il suffisait de remplacer **-ne-* par *-nen-* à 1S prêt.³⁰ : **-nekun*³¹ > *-nenkun*, pour obtenir une alternance conditionnée de façon phonétique, c'est-à-dire vivante, et non plus de manière morphologique, c'est-à-dire « morte » (immotivée).

Le premier changement se ramène à l'introduction du degré plein de l'infixe³² dans les formes qui avaient le degré zéro (pas assez marqué phonétiquement)³³, par exemple **hunk-*, sans toutefois supprimer le *n* implosif qui y était déjà : *hu-ne-nk-*. C'est là le point délicat. Mais cela nous paraît la façon la plus simple d'expliquer *-nen-*.

Le phénomène inverse, la généralisation du degré zéro de l'infixe, a peut-être eu lieu dans quelques verbes dont le thème se termine en *-nk*³⁴ (sans qu'on puisse prouver que *-n-* y soit bien étymologiquement un infixe).

On remarque que les verbes en *-ne(n)-* sont des causatifs (comme ceux à suffixe *-nu-*), ce qui n'est pas le cas de ceux en *-n-*. C'est donc en tant que chargé d'une valeur sémantique que l'infixe *-n-* aurait été renforcé par *-ne-*.

Rémy VIREDAZ.

Chemin de la Rosière 8 bis
CH 1012 Lausanne (Suisse)

30. Dans l'hypothèse où 1S prêt. *-un* continuerait une désinence indo-européenne demandant le degré zéro, ce second changement n'aurait même pas eu lieu.

31. Peut-être cette forme existait-elle encore en hittite archaïque ; néanmoins *-ni-ku-un* est sans doute à lire *-ninkun* (§ 19).

32. Il est commode ici de parler de **-ne-* comme le degré plein de l'infixe, c'est-à-dire de couper *hu-ne-k-*. Il semble même que pour cette époque (hittite préhistorique) c'est cette analyse qui est correcte, comme en sanskrit, sinon on ne rendrait pas compte de la réfection *-nen-*. Cela ne contredit pas à l'analyse **ly-n-ek^w-* pour l'indo-européen, puisqu'il s'agit d'une époque plus récente.

33. A cette date ancienne il est encore possible de supposer *-n-* et non *-an-* dans **s(a)rnkanti*, ce qui ne serait peut-être pas le cas en hittite historique (n. 14).

34. Voir n. 8.

NOTES DE VIEUX-PERSE

SOMMAIRE. — 1. *uvāmaršiyuš* : Dans la vieille discussion sur la mort de Cambyse on fait intervenir des exemples tirés de textes en persan, qui montrent que « mourir de sa propre mort » y veut dire, ni plus ni moins, « mourir autrement que mis à mort ». — 2. *drauga dahyauvā* : DB I 34-5 est le seul passage où *dahyu-* ne peut désigner une unité territoriale ou ethnique définie ; ce mot sert ici à préciser le sens de *drauga-* comme « désordre social ». — 3. Du paragraphe 70 de l'inscription de Bisotun, on propose une nouvelle interprétation : le mot *patišam* forme avec le verbe *kar-* une locution signifiant « mettre en regard » ou « apposer » ; il n'est question dans tout le passage que de la version vieux-perse de l'inscription. — 4. Le système verbal du vieux-perse : on cherche à préciser les relations sémantiques qui articulent le système des formes verbales vivantes en vieux-perse ; les trois oppositions fondamentales sont : présent/passé, réel/virtuel, simple/parfait.

1. *uvāmaršiyuš*

La vieille discussion sur la mort de Cambyse n'a jamais été complètement close. L'opinion que le mot *uvāmaršiyuš* « de sa propre mort » (DB I 43) désigne non le suicide, mais la mort naturelle, semble prévaloir aujourd'hui. C'est celle qu'ont exprimée récemment Duchesne-Guillemin, Puhvel, Asmussen¹. On l'a appuyée, depuis Schulze, sur le témoignage de nombreuses langues où « mourir de sa propre mort » veut dire « mourir de mort naturelle ». Chose curieuse, celui du persan, descendant direct du vieux-perse, n'avait pas été allégué jusqu'à Asmussen. Celui-ci a le premier cité l'expres-

1. Duchesne-Guillemin, dans *Persica* 3 (1967-8) 4-5, et dans *Bull. of the Iranian Culture Foundation* 1 (Téhéran 1969) 58-59 ; Puhvel, dans *Mélanges Pagliaro* III (Rome 1969) 169-75 ; Asmussen, dans *Acta Or.* 31 (1968) 9-14, dans *Temenos* 3 (1968) 7-10, et dans *Bull. of the Ir. Cull. Found.* 1. 23-27.

sion *be marg-e xiš* (ou *xod*) *mordan*, dont il donne deux exemples l'un dans le *Fârsnâme*, l'autre dans le *Mojmalottavârix*, ouvrages qui datent tous deux du XII^e siècle². Nous en avons nous-mêmes depuis longtemps relevé plusieurs exemples dans les textes persans anciens. Nous ne croyons pas inutile de les citer, car ils indiquent clairement le sens de l'expression.

Le *Târix-e Tabari*, le plus ancien texte étendu en persan (X^e siècle) raconte ainsi la fin du règne du Sassanide Yazdegerd II³ : il avait deux fils; il avait donné à Firuz, l'aîné, le gouvernement du Sistan, et gardé auprès de lui Hormoz, le cadet; *pas Yazdegerd be marg-e xod bemord va Hormoz pâdešâhi begereft* « puis Y. mourut de lui-même et H. s'empara de la royauté »; l'autre fils passe alors chez un roi étranger. L'auteur veut indiquer que Hormoz n'a pas assassiné son père pour s'emparer de la royauté.

Le *Târix-e Sistân* (XI^e siècle)⁴ raconte comment sous un certain gouverneur du Sistan, qui était particulièrement sévère, de nombreuses rébellions éclatèrent : tous les rebelles furent pris et exécutés par lui (*u hami gereft va košt*), sauf un, qui, une fois ce gouverneur remplacé par un autre, se rendit à celui-ci, *va be marg-e xiš mord* « et mourut de lui-même », c'est-à-dire qu'il ne fut pas exécuté comme les autres, mais mourut de mort naturelle.

Parmi les conseils que l'auteur du *Qâbusnâme* (XI^e siècle) prodigue à son fils figure celui-ci⁵ : *agar došmani bar dast-e lo halâk šavad ravâ bovad agar šâdi koni am mâ agar be marg-e xiš bemirad bas šâdmân mabâš* « si un ennemi périt de ta main, tu as lieu de te réjouir, mais s'il meurt de lui-même, ne t'en réjouis pas trop ». L'opposition est ici parfaitement nette : « s'il meurt de lui-même » signifie, ni plus ni moins, « s'il meurt autrement que de ta main ».

Dans l'*Eskandarnâme*, version persane du roman d'Alexandre qui doit dater du XII^e siècle⁶, Eskandar (Alexandre) a pris et mutilé un roi ennemi; celui-ci l'injuriant encore, il veut le faire brûler vif; le sage Arestâtâlis (Aristote) et d'autres personnages l'en dissuadent en disant : c'est une cruauté inutile, *xod be marg bemirad ke xun-e besyâr az vey birun gašte ast* « il mourra de lui-même (littéralement il

2. *Acta Or.* 31, 13-14.

3. Ed. Bahâr (Téhéran 1341/1962) 951.

4. Éd. Bahâr (Téhéran 1314/1935) 360.

5. Éd. Levy (Londres 1951) 83-84.

6. Éd. Afsâr (Téhéran 1343/1964) 20.

mourra bien de [sa] mort), car il a perdu beaucoup de sang ». On notera que c'est ici l'expression *be marg mordan* « mourir de mort » qui signifie « mourir de soi-même, sans être mis à mort »; le même tour se trouve aussi dans le *Mojmalottavârix*⁷.

L'opposition entre « mourir de soi-même » et « être mis à mort » semble éliminée dans cette phrase d'un petit traité religieux du XII^e siècle^{7bis} : *košte be marg-e xiš mimirad va be ajal-e xiš halâk mišavad* « celui qui est tué meurt de sa propre mort et périt par son propre destin ». C'est, sous une forme plus nette encore, l'idée exprimée par Sénèque disant, comme le rappelle Puhvel : *nemo nisi suo die moritur, nemo moritur nisi sua morte*. Mais si l'auteur persan peut s'exprimer ainsi, c'est justement parce que dans l'usage normal « mourir de sa propre mort » (*be marg-e xiš mordan*) était en opposition directe avec l'idée de mise à mort (*koštan*).

Cette opposition se rencontre dès le moyen-perse. C'est du moins ce que suggère un passage de l'*Ayâdgār ī Zarērân*⁸, où le roi Vištāsp ayant demandé à Jāmāsp, qui sait lire l'avenir, quel serait le sort de la bataille du lendemain, Jāmāsp, qui se voit obligé de prédire des catastrophes, s'exclame : *kāc ka man az mādar nē zād hom ayāb ka zād hom pad xwēš baxt pad rahīgīh bē murd hom* « je voudrais n'être pas né ou, étant né, être mort dans l'enfance par mon propre destin ! ». C'est qu'il est sûr que ses prédictions vont susciter la fureur du roi et qu'il craint d'en être victime. La meilleure preuve en est qu'avant de parler il fait jurer à Vištāsp de ne pas le tuer : d'ailleurs Vištāsp, après avoir entendu les prédictions, se jette sur lui et déclare qu'il le tuerait s'il n'avait juré de l'épargner. « Mourir par son propre destin » a donc bien le même sens que « mourir de sa propre mort ».

Ces témoignages du persan et du moyen-perse confirment que, lorsque Darius écrit *uvāmaršiyuš amariyatā*, il veut simplement dire que Cambyse est mort sans que personne l'ait tué. La même notion que dans les états de langue ultérieurs est exprimée par les moyens morphologiques (un adjectif composé) propres à une langue de structure ancienne.

7. Éd. Bahār (Téhéran 1318/1939) 62, 64, 65, passages signalés par Asmussen, qui toutefois ne note pas que l'expression est ici *be marg* (et non *marg-e xiš*) *mordan*.

7 bis. Nasafi, *Resāle-ye bāyān-e e'leqād-e ahl-e sonnat va jamāat*, éd. Xānsāri-Compagnoni (Téhéran) 11.

8. Dans Nyberg, *A manual of Pahlavi I* (Wiesbaden 1964) 21, lignes 11-13.

Reste à savoir pourquoi Darius éprouve le besoin de donner cette précision. On remarque que cette indication n'est pas sans similitude avec l'emploi d'expressions de même sens dans le *Târix-e Tabari* et dans le *Mojmalottavârix*; il s'agit de rois, dont il n'est pas inutile de préciser qu'ils n'ont pas été victimes d'une révolution de palais comme beaucoup de leurs congénères. La mort de Cambyse se produit d'ailleurs en un moment où des troubles graves s'étaient élevés « en Perse, en Médie et dans les autres pays » : il est naturel de penser que Cambyse aurait pu en être victime. Darius aura jugé nécessaire de préciser qu'il n'avait pas été assassiné, soit pour n'en être pas accusé lui-même, soit, plus probablement, pour n'être pas accusé de ne l'avoir pas vengé, ce qui était le devoir du successeur légitime qu'il affirme hautement être : s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'y avait pas lieu, car Cambyse était « mort de lui-même ».

* * *

2. *drauga dahyauvā*

En DB I 34-35, *pasāva drauga dahyauvā vasiy abava ulā Pārsaiy ulā Mādaiy ulā aniyāuvā dahyušuvā*, le mot *dahyu-*, curieusement, est employé à très peu de distance dans deux sens différents, comme l'a bien indiqué Bartholomae (*AiW* 707). La traduction de Kent (« After that the Lie waxed great in the country, both in Persia and in Media and in the other provinces ») reconnaît cette différence et en même temps masque la difficulté.

Dans la fin de la phrase, *dahyu-* désigne les divisions de l'empire de même rang que la Perse et la Médie (la même formule se retrouve DB 41, 47, 67). C'est le sens le plus ordinaire du mot : lorsqu'il précède ou suit une énumération de satrapies ou y est intégré, DB I 13, 17, 18, 23, II 6, IV 33, DNa 17, 39, DPc 14, DPe 7, DSe 15, XPh 15; — dans les formules du type *pasāva dahyāuš manā abava ima taya manā kartam Parθavaīy* « After that the province became mine. This is what was done by me in Parthia », DB III 9, de même DB III 20, 75, V 13, 29; — dans *a(n)tar ima* (ou *aita*) *dahyāva* « within (among) these countries », DB I 21, XPh 31, 35, où le démonstratif réfère à l'énumération faite plus haut des satrapies, et aussi en XPh 33.

dahyu- peut aussi désigner une unité plus petite que la

satrapie, comme le montrent les formules du type *Nisāya nāmā dahyāuš Mādaīy* « a district by name Nisaya, in Media », DB I 59, de même DB II 28, 53, 59, 72, III 23, 79.

Lorsque le mot est employé au pluriel sans que le contexte donne d'indication, il peut en principe avoir l'un ou l'autre sens, même si le premier paraît le plus probable. C'est le cas dans *vispadā a(n)tar dahyāva* « partout dans les pays », DB IV 92, *dahyāva ayauda* « provinces were in commotion », DSe 33, et dans la formule de la titulature royale *xšāyathiya dahyūnām*.

Au singulier, avec un nom propre, *dahyu-* peut désigner une grande unité ou une petite : *iyam dahyāuš Pārsa*, AmH 5, DPd 6, *Uvja nāmā dahyāuš*, DB V 4, *Marguš nāmā dahyāuš* DB III 11, *Ga(n)dulava nāmā dahyāuš*, DB III 66.

Au singulier, avec le démonstratif *iyam*, *ima-*, le mot désigne toujours la Perse. En DPd 15 et 18, *imām dahyāum* renvoie à *iyam dahyāuš Pārsa* qui figure quelques lignes plus haut. L'expression se trouve d'autre part dans la formule *mām Auramazdā pātuv ... utāmaiṣ viθam ulā imām dahyāum*, DNa 53, où *mām*, *viθam*, *dahyāum* répondent respectivement à *Dārayavauš*, *Haxāmanišiya*, *Pārsa*; même formule AsH 13, XPh 58, A³Pa 26. Dans l'inscription d'Ariyāramna (qu'elle soit, comme celle d'Aršāma, authentique ou non), *iyam dahyāuš*, AmH 8-9, ne peut désigner que la Perse, qui est d'ailleurs nommée trois lignes avant dans l'inscription. Il en va très probablement de même en DSf 58 *mām Auramazdā pātuv ulā Višlāspam haya manā pilā utāmaiṣ DHum* « Me may Ahuramazda protect, and Hystaspes my father, and my country ».

Mis à part peut-être les emplois au pluriel qui désignent l'ensemble des « pays » (ou des peuples) soumis à la souveraineté du Grand Roi, le trait commun de tous les emplois qu'on vient de mentionner est que le mot *dahyu-* désigne toujours une unité (territoriale ou ethnique) définie. Restent deux passages où il est employé différemment. L'un est *yadiy avaθā maniyāhaiy dahyāušmaiṣ duruvā ahatiy*, DB IV 39 : Darius, s'adressant à tout roi futur, lui conseille de punir sévèrement les hommes *draujana* s'il veut que son « pays » soit exempt de trouble, litt. « si tu penses ainsi : que mon pays soit sain »⁹. *dahyu-* désigne ici le « pays » sur lequel

9. Traduit selon l'interprétation traditionnelle, et non « fixé », comme le veut Schmitt, *Die Sprache* 16 (1970), qui s'appuie sur des rapprochements

régnera ce roi et dont il aura la charge : si c'est à un futur roi de Perse que pense Darius, *dahyu-* ici encore désigne la Perse.

Le dernier passage est celui que nous avons cité en commençant; *dahyu-*, au début de la phrase, ne peut référer à aucun « pays » défini, puisque le mot est en quelque sorte développé ensuite par « en Perse, en Médie et dans les autres pays. » Il ne se comprend qu'en liaison avec le mot *drauga* « mensonge ». Le Mensonge a en effet deux formes, l'une individuelle, l'autre sociale. La première est le vice d'un homme, qui est alors dit *draujana*. La seconde est la tromperie, l'erreur suscitée dans le peuple par le *draujana* et les troubles qui en résultent. Dans ce sens, outre le passage que nous discutons, le mot *drauga-* est employé quatre fois, DB IV 34 et 37, DPd 17-18 et 20, toujours dans le voisinage plus ou moins proche de *dayhu-*. Dans notre passage *drauga vasiy abava* serait sans doute peu clair : *dahyauwā* sert à en préciser le sens; l'expression signifie à peu près : « le trouble, le désordre (social) se répandit »¹⁰.

* * *

3. Le paragraphe 70 de l'inscription de Bisotun

P. Lecoq a repris en détail, en même temps que la question de l'écriture vieux-perse, l'interprétation du fameux paragraphe 70 de l'inscription de Bisotun¹¹. Appuyé sur les dernières observations archéologiques et sur tous les travaux antérieurs, il restitue et traduit ainsi le texte vieux-perse :

- (88) ... θ-a-t-i-y: d-a-r-y-v-u-š: x-š-a-y-[θ-i]-y: v-š-n-a: a-u-
 (89) r-[m]-z-d-a-h: i-m: di-p-i-[v]-i-[d-m:] t-y: a-d-m:
 a-k^u-u-n-v-m: p-t-i-š-m: a-r-i-y-a: a-h[: u-t-a: [p]-v-s-t-
 (90) a-y-a: u-t-a: c-r-m-a: [h]-r-[š-t-m: a-h: p-t]-i-š-m-i-y:
 [n-a-m-n-a]-f-m: a-k^u-n-v-m: [p-t]-i-š-[m: u]-v-a-d-a- (91)
 [t-m: a-k^u-u-n]-v-[m]: u-t-a: n-i-y-p-i-[θ]-i-[y: u]-t-a:
 [p]-t-i-y-f-[r-s-i]-y: p-i-š-i-y-a: m-a-[m]: p-s-a-[v]: i-m: di-

védiques et avestiques ; mais les exemples allégués réfèrent à la terre en général (véd. *bhāmī*, *prthivī*, av. *zəm*) et non à un pays, notion fort différente.

10. Ce point n'a pas été considéré par B. Utas dans ses remarques sur le sens de *drauga-*, *Or. Suec.* 14-15 (1965-66) 129 et suiv.

11. « Le problème de l'écriture cunéiforme vieux-perse », *Commémoration Cyrus*. III (Téhéran-Liège 1974) 25-107.

(92) *i-p-i-[v-i]-d-m: [f-r]-a-s-t-a-y-m: vi-i-[s]-p-d-a: a-t-r:
d-h-y-a-[v]: k-a-r: h-m-a-[p-i]-x-š-t-a*

« Darius le roi dit : Par la grâce d'Ahura Mazda, ce texte que moi j'ai fait, ensuite il a été (écrit) en aryen. Et sur tablette et sur parchemin il a été publié. Ensuite, j'ai fait (inscrire) mon nom, ensuite j'ai fait (inscrire) ma généalogie, et cela a été écrit et lu devant moi. Après, ce texte, je l'ai envoyé partout dans les provinces. Les fonctionnaires l'ont copié. »

Quant au texte élamite, qui est intact, Lecoq le traduit ainsi :

« Darius le roi dit : Par la grâce d'Ahura Mazda, j'ai fait un autre texte en aryen, ce qui auparavant n'était pas. Et sur tablette et sur parchemin. J'ai fait (inscrire) mon nom et ma généalogie, et cela a été écrit et lu devant moi. Ensuite, ce même texte, dans toutes les provinces je l'ai envoyé. Les fonctionnaires l'ont copié. »

Cet article fait assurément progresser le problème ; il établit de manière convaincante que la première phrase réfère, non pas à l'invention de l'écriture vieux-perse, mais à la rédaction de la version vieux-perse de l'inscription, version qui, comme l'ont montré les archéologues, a été ajoutée plus tard aux versions élamite et akkadienne et qui par conséquent « auparavant n'était pas ». Cette façon de comprendre le texte nous paraît la bonne : il semble toutefois que dans le même sens on peut aller plus loin encore.

Si perspicace et méritoire que soit l'interprétation de Lecoq, il est permis d'en relever les points faibles. Sans parler de la dernière phrase, dont la traduction, comme toutes les traductions antérieures, repose sur une restitution hypothétique, ce sont les suivants :

— *patišam*, qui a été traduit diversement et discuté par plusieurs philologues, est traduit sans commentaire « ensuite », c'est-à-dire pris comme un simple équivalent de *pasāva* ;

— la phrase « et sur tablette et sur parchemin... » suppose à la fois une restitution nécessairement hypothétique et fragile en vieux-perse et l'omission par mégarde d'un verbe en élamite ;

— le simple verbe *āha* dans *ariyā āha* peut-il signifier « il a été écrit » ?

— la forme *akunavam* peut-elle vouloir dire « j'ai fait

inscrire » ? ceci pourrait s'admettre si le verbe était accompagné d'un complément de lieu : « j'ai mis sur » ou « dans » ; mais est-ce possible sans complément ?

On n'a peut-être pas suffisamment prêté attention aux divergences entre le texte vieux-perse et le texte élamite. Elles sont cependant fort significatives. L'une d'elle est la présence dans la première phrase du démonstratif *ima* dans *ima dipi[vai]i[dam]* (restitution ingénieuse et admissible), à quoi correspond en élamite *tup-pi-me* sans démonstratif et avec *da-a-e-ik-ki* « autre ». Ce démonstratif de l'objet proche désigne « le présent » texte, comme dans *imām dipim* « cette inscription », DB IV 42, 48, 70, 73, 77. Mais dans ces autres passages c'est en élamite *hi* qui correspond à v.-p. *ima-*. L'absence de démonstratif en élamite dans notre passage et la présence de *da-a-e-ik-ki* indiquent clairement que la référence est ici non à l'inscription en général, mais à sa version vieux-perse. C'est bien ainsi d'ailleurs que l'entend Lecoq. Remarquons au passage que ceci suggère de donner au mot élamite *tup-pi-me* le sens de « rédaction », ce qui le différencie de *tup-pi* et permet de rendre compte du suffixe d'abstrait *-me*.

La même expression *ima dipi[vai]dam* se retrouve plus bas (lignes 91-92). Cette fois l'élamite le traduit *tup-pi-me am-min-nu*. Or *am-min-nu* n'est pas le démonstratif de l'objet proche ; on le traduit « ce même » ; en DB I 45 il correspond à v.-p. *aita-*, démonstratif renvoyant à une mention antérieure. Là où le vieux-perse dit « la présente rédaction », l'élamite dit « la rédaction en question ». Ceci exclut qu'il s'agisse, comme le veut Lecoq¹², de l'inscription en général dans ses diverses versions. Le rédacteur désigne ici comme plus haut la rédaction vieux-perse ; c'est d'elle seule qu'il est question de bout en bout du passage.

Une autre divergence importante entre les deux textes est l'apparition répétée, en vieux-perse, du mot *paišam*, à quoi rien ne correspond en élamite. Ce mot ne se trouve pas ailleurs dans les inscriptions achéménides. Harmatta, qui dans les deuxième et troisième occurrences du mot, le traduit « in front », veut que dans la première il corresponde à l'élamite *da-a-e-ik-ki* et le rend par « otherwise »¹³. Il s'appuie sur les

12. *Art. cit.* 75, 100.

13. *Acta ant. Acad. Sc. Hung.* 14 (1966) 275, 279.

emplois du mot *paitiša-* en avestique, qui signifie, selon Bartholomae (AiW 836) : comme adverbe, *a)* « in der Richtung nach — hin, nach — zu », *b)* « nach vorn hin, vorn », — et comme adjectif : *a)* « contrarius, widrig », *b)* « abweichend, ungleichartig ». Mais ce dernier sens n'est appuyé que par une phrase obscure du *Neyrangestân*, dont on ne peut rien tirer (Bartholomae fait suivre sa traduction d'un point d'interrogation). Il ne se laisse pas concilier avec les autres qui sont tous dérivés de la notion de « devant, en face ». L'adverbe *paitiša* se trouve d'une part dans des phrases où il est question d'aller ou de regarder « devant » soi, par exemple Yt 12.3, *paitiša hū adwanəm* « en regardant le chemin du soleil » (trad. Darmesteter). Il peut d'autre part référer à la partie antérieure, au « devant » de la tête ou du corps, Vd. 8.41, etc., 9.15, etc.; en Vd. 8.58 il s'oppose à *pasca* « le derrière ». Quant à l'adjectif, il signifie « opposé », c'est-à-dire « qui fait face ». C'est sur ces bases que doit s'interpréter v.-p. *paišam*.

Dans notre passage le mot apparaît toutes les trois fois à proximité de *akunavam*, ce qui suggère tout naturellement que les deux mots sont en liaison, ceci d'autant plus que, comme nous avons vu, *akunavam* considéré isolément fait difficulté. Une locution *paišam kar-* n'est pas invraisemblable. De telles locutions, très fréquentes dans les états de langue ultérieurs, existent déjà en vieux-perse, par ex. *zūra kar-* « faire tort » (avec complément à l'accusatif), *miθa kar-* « faire du mal », et en avestique, par ex. *mazdəm kar-* « se souvenir », *skəndəm kar-* « détruire » (avec complément à l'accusatif). Le fait que *paišam* se trouve une fois immédiatement après *akunavam* et les deux autres fois avant, mais séparé du verbe par le complément à l'accusatif, n'est pas une objection suffisante à l'existence d'une locution *paišam kar-*, car nous ne connaissons guère les règles de l'ordre des mots en vieux-perse, et il est probable que, comme plus tard en persan, il pouvait varier assez librement pour des raisons d'expressivité ou de rythme¹⁴.

paišam kar- doit signifier proprement « mettre devant »; ce sens va bien dans les trois occurrences. Dans la première, où il s'agit de la version vieux-perse ajoutée aux deux autres,

14. En avestique, *skəndəm* est séparé du verbe par le complément⁷ d'objet de la locution dans *skəndəm šē manō kərənuīdi* « paralyse sa pensée » (trad. Darmesteter), Y.9.28.

« mettre devant » peut s'entendre comme « mettre en regard », c'est-à-dire soit au sens propre, « graver en face ou à côté », soit au sens figuré, « donner comme traduction ». Dans les deux autres cas « mettre devant » signifie « mettre en tête, apposer dessus » : Darius a mis son nom et sa généalogie en tête du texte qu'il a diffusé.

Nous aboutissons à la traduction suivante :

vp. : « Darius le roi dit : Par la grâce d'Ahura Mazda, cette rédaction-ci que j'ai mise en regard (des autres) était en aryen, [copiée ?] et sur tablette et sur parchemin. J'(y) ai apposé mon nom, j'(y) ai apposé ma généalogie, et elle a été écrite et lue devant moi. Ensuite j'ai envoyé cette rédaction partout dans les pays. Le peuple a... (?)

él. : « Darius le roi dit : Par la grâce d'Ahura Mazda, j'ai fait une autre rédaction en aryen, qui n'existait pas auparavant, et sur tablette et sur parchemin, et j'(y) ai mis mon nom et ma généalogie, et elle a été écrite et lue devant moi. Ensuite j'ai envoyé cette rédaction dans tous les pays. Le peuple a... (?)

Partant d'une analyse purement interne, nous arrivons donc au résultat inattendu que la version perse de l'inscription de Bisotun a été copiée non seulement sur tablette, mais aussi sur parchemin (en écriture araméenne ?) et que c'est celle que Darius déclare avoir diffusée dans l'empire ; mais peut-être avait-il antérieurement diffusé les autres versions.

* *

4. *Le système verbal du vieux-perse*

W. Cowgill a montré que le vieux-perse avait déjà réduit le système verbal hérité et que les quelques formes d'aoriste et de parfait qu'on rencontre dans les inscriptions achéménides sont apparemment des formes résiduelles qui ne se trouvent que dans des emplois formulaires ou supplétifs¹⁵. Les seuls paradigmes verbaux vivants sont donc : le présent, l'imparfait,

15. « The aorists and perfects of Old Persian », *KZ* 82 (1968) 259-68. Voir aussi Meillet-Benveniste, *Grammaire du vieux-perse* 117 et suiv., 138 et suiv., Kent, *Old Persian* 73, 88 et suiv.

le subjonctif, l'optatif, l'impératif, peut-être l'injonctif. A quoi il faut ajouter l'emploi, comme un nouveau parfait, du participe passé passif accompagné ou non du verbe « être ». Ce système est différent aussi bien du système indo-européen ancien que du système moyen-perse. Il n'est pas inutile de tenter de préciser les relations sémantiques qui l'articulent, ce qui semble n'avoir jamais été fait systématiquement.

La principale innovation est le développement du « nouveau parfait » du type *manā kartam* « j'ai fait ». On connaît la fortune de ce tour qui est à l'origine du prétérit moyen-perse et persan. En vieux-perse il s'oppose encore à l'ancien imparfait, qui est de loin la plus fréquente des formes verbales et qui fonctionne comme passé simple, temps ordinaire du récit. Il se trouve au présent avec *ou* (à la 3^e sg.) sans le présent du verbe « être », au passé avec l'imparfait du verbe « être », et même au subjonctif (voir ci-dessous *pāta ahamiy*). Ses emplois sont les suivants :

1) Expression de l'état résultant, ex. : *xšnula amiy* « je suis satisfait », DNb 26 (?), XPl 28-29 a ici *xšnula bavāmiy*), *kārahyā naiy azdā abava taya Bardiya avajala* « il ne fut pas connu du peuple que B. était (avait été) tué », DB I 32 (l'expression est au présent, sans verbe « être », parce qu'au style direct), *taya hacā amāxam laumāyā parābarlam āha* « ce qui était (avait été) enlevé à notre famille », DB I 62, *imam Pārsam kāram pādiy yadiy kāra Pārsa pāla ahamiy* « protège ce peuple perse; si ce peuple perse est protégé... », DPe 22. C'est probablement de même qu'il faut entendre, avec Meillet-Benveniste, malgré l'absence de verbe « être » (on attendrait *āha*), la formule *hamiçiyā hagmatā parailā pališ Dādaršim hamaranam cartanaiy* « les rebelles [s'étaient] rassemblés et avancés pour livrer bataille à D. », DB II 32, de même DB II 38, etc.; cette formule décrit une situation, elle pose le cadre de l'action qui est mentionnée immédiatement après : *hamaranam akunava*.

2) Considération présente d'une action passée : c'est la valeur des formules très fréquentes *tayamaiy kartam*, *taya manā kartam* « ce que j'ai fait, mon œuvre », *taya manā piça kartam* « ce que mon père a fait, l'œuvre de mon père ». L'opposition avec l'imparfait est nette dans une phrase comme *aila taya kartam ava visam vašnā Auramazdāhā akunavam* « ce que [j'ai] fait, tout cela je le fis par la grâce d'A. », DNa 48-50.

3) Des formules analogues se trouvent aussi avec une indication temporelle référant au passé, ex. : *ima taya manā kartam pasāva yaθā xšāyaθiya abavam* « voici ce que j'ai fait après que je fus devenu roi », DB I 27, *avaišām avā naiy astiy kartam yaθā manā vašnā Auramazdāha hamahyāyā θarda kartam* « ils n'ont pas fait autant que j'ai fait dans la même année », DB IV 51-52, *avaθāšām hamaranam kartam* (après une date) « alors ils ont livré bataille », DB II 27, etc. Mais ici le tour par le participe passé est en concurrence avec l'imparfait (ou l'aoriste en fonction supplétive) : *ima taya adam akunavam vašnā Auramazdāha hamahyāyā θarda pasāva yaθā xšāyaθiya abavam* « voici ce que je fis par la grâce d'A. dans la même année après que je fus devenu roi », DB IV 3-5, *avaθā hamaranam akumā* (après une date) « alors nous livrâmes bataille », DB I 90, etc.

4) Avec une indication locale : *ima taya manā kartam Mādaiy* « voilà ce que j'ai fait en Médie », DB II 92, de même DB III 10, etc.; et dans un contexte différent : *haya idā karta* « (tel matériau) qui a été travaillé ici », DSf 38, 40, 43, 46. Dans cette dernière formule on trouve aussi une fois l'imparfait : *daraniyam ... taya idā akariya* « l'or qui fut travaillé ici », DSf 37.

Dans ces quatre séries d'emplois on reconnaît ceux dont sont susceptibles dans beaucoup de langues les formes dites de parfait. Les expressions du type *manā kartam* constituent le parfait vivant en vieux-perse. Elles s'organisent en un système parallèle à celui des formes simples et, sémantiquement, s'opposent à elles comme dénotant l'état résultant d'un procès antérieur ou la vue prise dans le présent (ou à un moment défini du passé) sur un procès antérieur. Dans les cas où ce « parfait » est en concurrence avec le prétérit simple, une nuance devait distinguer les deux formes : « j'ai fait » et « je fis ». Toutefois cette variation indique que dès l'état vieux-perse était engagé le processus qui devait conduire à l'élimination de l'imparfait et au fonctionnement de *man kard* en moyen-perse comme prétérit ordinaire.

La valeur des formes de subjonctif, optatif, impératif et injonctif est plus difficile à préciser, car il y a de nombreux chevauchements d'emplois. L'impératif peut convoier les sens suivants :

1) Commandement, ordre à exécuter immédiatement : *paraitā avam kāram tayam Mādam jatā haya manā naiy*

gaubataiy « allez, frappez cette armée mède qui ne se dit pas mienne », DB II 20, de même DB II 30, etc.

2) Prescription à l'adresse de la postérité : ex. : *pati-payauvā... parsā* « garde-toi..., punis... », DB IV 38, *taya manā karlam varnavatām θuvām* « crois (litt. que soit cru à toi) ce que j'ai fait », DB IV 42, *paribarā* « préserve », DB IV 72, *pādiy* « protège », DPe 21.

3) Vœu, ex. : *dargam jīvā* « vis longtemps », DB IV 56, 75, *taya kunavāhy avataiy Auramazdā ucāram kunauluv* « ce que tu feras, qu'A. le fasse réussir! », DB IV 75-76, *mām Auramazdā pātuv* « qu'A. me protège! », DPh 10, etc.

L'impératif n'est jamais accompagné de la négation, à l'exception de *mā raxθatuv*, DNb 60, forme de sens incertain dans un passage mutilé. En revanche l'injonctif n'apparaît qu'avec la particule de négation *mā*, ce qui donne à penser qu'il supplée l'impératif dans l'expression de la prohibition. L'injonctif est attesté dans les emplois suivants :

1) Prescription à l'adresse de la postérité : *mā apagaudaya* « ne dissimule pas », DB IV 54.

2) Prescription morale s'adressant à tout homme : *martiyā hayā Auramazdāhā framānā hauvtaiy gastā mā θadaya paθim tayām rāslām mā avarada ma slabava* « ô homme, que les commandements d'A. ne te paraissent pas hostiles, ne fuis pas le droit chemin, ne te rebelle pas »¹⁶, DNa 56-60.

3) Expression d'une volonté ou d'un vœu : *yadiy avaθā maniyāhay hacā anīyanā mā tarsam* « si tu penses ainsi : que je ne redoute pas autrui », c'est-à-dire « si tu veux (ou souhaites) ne pas subir la loi d'un autre »¹⁷, DPe 20-21.

Le subjonctif, qui est relativement fréquent, se rencontre dans toute une série d'emplois subordonnés et indépendants :

1) En proposition relative, avec référence au futur, ex. : *tuvam kā haya aparam imām dipim patiparsāhy* « toi qui plus tard liras cette inscription », DB IV 42, *tuvam kā haya aparam imām dipim vaināhy* « toi qui plus tard verras cette inscrip-

16. Traduit selon Benveniste, *BSL* 47 (1951) 1.28-29.

17. Voir Benveniste, *TPS* 1945. 57.

tion », DB IV 70, *taya kunavāhy* « ce que tu feras », DB IV 75, *haya Auramazdām yadātaiy* « celui qui adorera A. », DB V 18-19, 34. La référence au futur n'est pas évidente dans *haya manā naiy gaubātaiy* « (l'armée) qui ne se dira pas mienne », DB II 84, III 86; le subjonctif est ici en concurrence avec l'indicatif *gaubātaiy* (« se dit ») employé dans des contextes analogues. On peut penser qu'une nuance distingue les deux formules, la seconde faisant état des rebelles qui se sont déclarés, la première de ceux qui demeureront après une éventuelle soumission des autres.

2) Dans des propositions subordonnées introduites par *yadiy* « si », *yaθā* « quand », *yāvā* « tant que », avec référence au futur, ex. : *yadiy imām ha(n)dugam naiy apagaudayāhy kārāhyā θāhy* « si tu ne dissimules pas cette déclaration et que tu la communicates au peuple », DB IV 55, *yadiy imām dipim vaināhy imaiwā palikarā naiydiš vikanāhy* « si tu vois cette inscription ou ces images et que tu ne les détruis pas », DB IV 73. *yadiy kāra Pārša pāta ahatiy* « si le peuple perse est protégé », DPe 22, *yaθāmai yaya karlam vaināhy yadivā āxšnavāhy* « quand tu verras ce que [j'ai] fait ou si tu [l']entends », DNb 29 (= XPI 33-34), *utātaiy yāvā taumā ahatiy* « et tant que tu [en] auras le pouvoir », DB IV 74, 78.

3) En proposition finale : *avahyarādiy naiy nipištām mālaya... avahyā paruv θadayātaiy taya manā karlam naišim ima varnavātaiy duruxtām maniyātaiy* « cela n'a pas été écrit pour éviter que... ce que j'ai fait ne lui paraisse exagéré, qu'il ne le croie pas, qu'il le pense mensonger », DB IV 47-50.

4) Dans l'apodose d'une phrase double dont la protase est introduite par un relatif ou la conjonction *yadiy* « si », avec référence au futur : *haya Auramazdām yadātaiy yānam avahyā ahatiy* « celui qui adorera A. aura la faveur (d'A.) », DB V 19, 35, *yadiy kāra Pārša pāta ahatiy hayā duvaištām šiyātiš... nirasāli y abiy imām viθam* « si le peuple perse est protégé, le bien-être pour longtemps ... descendra sur cette famille », DPe 22-24. Le subjonctif a le même sens dans le passage suivant, où un impératif joue le rôle de protase : *palikarā dīdiy ... avadā xšnāsāhy adalaiy azdā bavāli y* « regarde les images..., alors tu sauras, alors il te sera connu... », DNa 41-45.

5) Expression d'une volonté : *yadiy avathā maniyāhaiy dahyāušmai y duruvā ahatiy* « si tu penses ainsi : que mon pays soit sans trouble », c'est-à-dire « si tu veux que ton

pays soit sans trouble », DB IV 39, *laya amaniyaiy kunavānaiy* litt. « ce que j'ai pensé que je fasse », c'est-à-dire « ce que j'ai voulu faire », DSI 3-4, *yadimaniyaiy šiyāla ahaniy jīva ulā marša artāvā ahaniy* « si tu penses : que je sois heureux vivant et mort que je sois bienheureux », c'est-à-dire « si tu veux être... », XPh 47-48. De même sans verbe introductif : *avahyarādiy kāram avājanīyā mālayamām xšnāsāliy* « il tuait les gens pour cette raison : qu'il(s) ne me reconnaisse(nt) pas », c'est-à-dire « il tuait les gens afin qu'ils ne le reconnussent pas », DB I 52. On pourrait aussi classer ici la phrase de DB IV 47-50 citée ci-dessus sous 3.

6) Prescription à l'adresse de la postérité : *mātaya vikanāhy* « ne [les] détruis pas », DB IV 71, *mālaiy avašciy duruxlam kunavālaiy* « que cela ne te soit pas démenti », c'est-à-dire « ne te laisse pas convaincre que c'est faux », DNb 55-56, de même *bavāliy*, DNb 59.

L'optatif, qui est plus rare, n'en présente pas moins une grande variété de sens :

1) Expression d'une conséquence irréelle en proposition subordonnée : *naiy āha... kašciy haya avam Gaumātam layam magum xšaçaṃ dīlam caxriyā* « il n'y avait personne qui pût enlever la royauté à ce G. le mage », DB I 48-50. Dans cette phrase la « capacité » est exprimée par la périphrase *dīlam kar-*, « pouvoir enlever », comme l'a bien montré E. Benveniste¹⁸. Quant à l'optatif, il a sa valeur modale propre, qui est rendue dans la traduction française par l'imparfait du subjonctif. C'est celle qui serait rendue en persan archaïque par l'emploi du suffixe verbal *-i* : on traduirait *kasi nabud* (ou *nabud-i*) *ke pādešāhi tavānest-i robud*, comparer par exemple, cette phrase du *Tārix-e Tabari* : *hic kas-rā nagozāšt ke dast bar ānjā nehād-i* « il ne laissa personne y porter la main » (litt. qu'il y portât la main). La proposition subordonnée énonce une éventualité qui ne s'est pas réalisée. — C'est probablement de même qu'il faut interpréter l'optatif dans : *naimā kāma laya skauθiš lunuwa(n)lahyā rādiy miθa kariyaiš naimā ava kāma laya tunuvā skauθaiš rādiy miθa kariyaiš* « je ne veux pas que le faible subisse du tort à cause du puissant, je ne veux pas que le puissant subisse du tort à cause du faible », DNb 8-11 (= XPl 9-12), et *naimā kāma laya marliya*

18. BSL 50 (1954) I. 64. Cf. aussi I. Gershevitch, *A grammar of Manichean Sogdian* (Oxford 1954), 130 et suiv.

vināṭhayaiš naipatimā ava kāma yadiy vināṭhayaiš naiy fraṭhiyaiš « je ne veux pas qu'un homme fasse du mal ni je ne veux, s'il faisait du mal, qu'il soit impuni », DNb 19-21 (= XPl 21-23). L'emploi de l'optatif laisse entendre que ces éventualités ne sont pas réalisées et que la volonté toute-puissante du roi empêche effectivement l'injustice.

2) Répétition dans le passé : *kāram vasiy avājanīyā haya paranam Bardiyam adānā avahyarādiy kāram avājanīyā* « Il tuait beaucoup de gens qui auparavant avaient connu B.; il tuait les gens pour cette raison... », DB I 51-52. Dans l'interprétation, discutée, de cet optatif nous suivons E. Benveniste¹⁹. Ici encore l'optatif vieux-perse a la même valeur que le suffixe *-i* du persan ancien.

3) Vœu : *Auramazdā θuvām dauštā biyā utālaiy taumā vasiy biyā* « qu'A. te soit ami et que ta race soit nombreuse ! », DB IV 56, 74-75, de même DB IV 58-59, 78-79, *abiy imām dahyāum mā ājamīyā mā hainā mā dušiyāram mā drauga* « que sur ce pays ne vienne ni armée ni famine ni Mensonge », DPd 18-20.

4) Prescription à l'adresse de la postérité : *avaiy mā dauštā biyā ufraštādiy parsā* « ne leur sois pas ami, punis-les bien », DB IV 69, *avanā dālā parīdiy laya Auramazdā niyaštāya Auramazdām yadaišā* « respecte la loi qu'A. a établie, adore A. », XPh 49-50. Dans les deux cas l'optatif est employé parallèlement à un impératif.

5) Dans *patiyazbayam daivā mā yadiyaiša* « j'ai proclamé : que les daivas ne soient pas adorés », XPh 38-39, l'optatif semble exprimer un commandement. Un tel sens est surprenant pour une forme qui par ailleurs sert à exprimer l'irréel et la prière. Mais peut-être, avec la négation, l'optatif sert-il, comme l'injonctif, de substitut de l'impératif; en outre il s'agit d'un verbe passif, et l'on n'a pas d'attestation d'impératif ni d'injonctif passif.

On voit que les aires d'emploi de l'impératif (avec l'injonctif), du subjonctif et de l'optatif se recoupent assez largement. Toutefois chacun de ces paradigmes présente des emplois qui lui sont propres : c'est pour l'impératif le commandement, l'ordre à exécuter immédiatement dans le

19. *TPS* 1945. 50, *BSL* 47 (1951) I. 17.

présent, pour le subjonctif l'expression de l'éventualité réalisable, de la conséquence nécessaire d'une condition future et de l'action voulue, pour l'optatif celle de l'irréel et celle de la répétition dans le passé. Ces emplois définissent la valeur centrale de chacun, celle dont on peut, en synchronie, considérer les autres comme dérivées. On conçoit que ces extensions d'emploi, parties de points différents, se rencontrent dans certaines zones, où deux (ou trois) formes se trouvent donc apparemment en variation libre (ainsi l'expression de la prescription morale ou autre à l'adresse de la postérité), avec peut-être des nuances qui nous échappent. A cela s'ajoutent sans doute des faits de supplétion, que la documentation, relativement restreinte, ne permet guère de saisir²⁰.

Le trait caractéristique de l'optatif est qu'il peut exprimer aussi bien l'irréel que l'habitude dans le passé. Cette association n'est pas fortuite, car elle existe aussi dans diverses langues modernes iraniennes, indiennes et autres, qui possèdent des formes n'ayant que ces deux emplois²¹. L'optatif vieux-perse y ajoute l'expression du vœu. Ce dernier sens n'est pas radicalement séparé des autres. Son lien avec l'irréel est psychologique : le souhait est énoncé expressivement comme un regret. Que l'on songe par exemple à l'emploi de l'imparfait en français : « ah s'il venait ! » au sens de « pourvu qu'il vienne ! ». Dans bien des langues le souhait peut être exprimé à l'aide de formes de passé qui servent aussi pour l'irréel ; l'emploi de l'irréel est apotropaïque : en faisant mine de ne pas croire possible ce qu'on souhaite, on écarte le mauvais sort. C'est du moins la racine psychologique de cet emploi, même s'il est grammaticalisé.

Le subjonctif et l'optatif du vieux-perse ont en commun d'exprimer une virtualité, réalisable pour l'un, irréelle pour l'autre. Par là ils s'opposent ensemble aux formes d'indicatif, présent et imparfait. On peut pousser le parallélisme encore plus loin. Nous croyons avoir montré ailleurs²² que dans certaines langues modernes de l'aire indo-iranienne et de régions voisines, le paradigme exprimant un futur et celui qui exprime l'irréel et l'habitude dans le passé peuvent être

20. Cf. Meillet-Benveniste, *Grammaire* 140, 142, 143.

21. Voir notre article, « La catégorie de l'éventuel », *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste* (Paris 1975) 347-58.

22. *Ibid.*

réunis au sein d'une même catégorie et qu'ils entrent dans une corrélation présent-passé qui traverse tout le système verbal; le futur est une virtualité présente l'irréel (et l'habitude dans le passé) une virtualité passée. Il semble que la même classification puisse s'appliquer au verbe vieux-perse. La seule différence est que, tandis que ces langues ont en outre un subjonctif, le vieux-perse n'a qu'une catégorie verbale de l'ordre du virtuel.

En laissant de côté l'impératif, à part par nature, on peut se représenter de la façon suivante le système des relations sémantiques dans le verbe vieux-perse, illustrées par le verbe *bar-* « porter » à la troisième personne du singulier.

	Parfait			
		Virtuel		Virtuel
Présent	<i>barātiy</i>	<i>barātiy</i>	<i>-šaiy brta (astiy)</i>	<i>-šaiy brta ahatiy</i>
Passé	<i>abara</i>	<i>*baraiy</i>	<i>-šaiy brta āha</i>	<i>-šaiy brta biyā?</i>

Gilbert LAZARD.

24, rue Chaptal
75009 Paris.

PRÉ-MYCÉNIEN ET PROTO-MYCÉNIEN

SOMMAIRE. — On tente ici de définir, à partir de contradictions graphiques du linéaire B, une période « proto-mycénienne » comprise entre l'institution de l'écriture B et l'apparition de nos premières tablettes, période à laquelle paraissent assignables certains événements phonétiques. — Ceci mènerait à reconnaître successivement (en remontant le temps à partir du 1^{er} millénaire), comme phases utilisables dans une description diachronique du grec ancien : âge alphabétique → période « proto-alphabétique » → âge mycénien → période « proto-mycénienne » → pré-mycénien. — Si la portée pratique de la distinction entre « proto-mycénien » et « pré-mycénien » est, par la force des choses, limitée, du moins a-t-on voulu en poser la légitimité théorique.

A) Position du problème

1. Avant le déchiffrement du linéaire B, étaient « pré-historiques » toutes les étapes du développement du grec antérieures à la diffusion de l'alphabet. On pouvait certes tenter, notamment pour les événements phonétiques, d'esquisser¹, dans la préhistoire, des rapports de chronologie relative entre tel phénomène et tel autre (ainsi, abrégement de voyelle longue devant sonante + consonne : *antérieur* à la chute des occlusives en fin de mot; etc.). Mais ce n'étaient jamais que des vues ponctuelles : rien ne permettait de *périodiser* cette préhistoire linguistique, c'est-à-dire d'y définir une ou plusieurs limites de *phases*.

Depuis le déchiffrement, — dans la mesure, du moins, où le témoignage des tablettes n'est ni défaillant ni ambigu —,

1. Cf. *Traité de phon. gr.*², 1955, p. 350 sv. de l'index ; *Phon. hist. du myc. et du gr. anc.*, 1972, p. 369 de l'index.

nous disposons désormais d'un repère², fourni par le grec de la seconde moitié du second millénaire. Parmi les événements jadis assignés à une préhistoire indivise, il en est que nous pouvons aujourd'hui situer soit avant l'âge mycénien (p. ex. l'amuïssement de *s- ancien à l'initiale devant voyelle) soit après l'âge mycénien (p. ex. les altérations des anciennes labiovélares devant voyelles autres que *u*). Nous avons proposé d'appeler « *proto-alphabétique* »³ la période obscure de quelque cinq siècles séparant la première écriture et la seconde.

Chose notable, l'âge mycénien est sans épaisseur constatable quant à l'évolution de la langue. Si, sur chacun des sites, les tablettes sont rigoureusement contemporaines entre elles (dans les limites d'une même année), il existe, d'un site à l'autre, des écarts sensibles dans le temps; encore que nos datations pour les destructions des palais ne soient jamais précises et que l'une d'entre elles (pour Cnossos) ait donné lieu à des hypothèses très divergentes, on peut estimer distants entre eux de plusieurs générations nos plus anciens lots de tablettes et nos plus récents. Or, malgré cet écart, on n'a jamais pu mettre en évidence, pour tel site, des caractères manifestant que l'état du grec y fût, *dans l'ensemble*, plus archaïque ou au contraire plus évolué que pour tel autre site. Les flottements de détail qui s'observent apparaissent, d'un scribe à l'autre, en un même lieu et à une même date. Force nous est donc de considérer comme *linguistiquement synchronique*, bien que non parfaitement unitaire, notre documentation mycénienne.

C'est par-delà ce mycénien sans épaisseur que s'ouvre désormais la préhistoire du grec, elle-même échappant par définition, semble-t-il, à tout essai de périodisation, aucun repère définissable ne permettant d'y dessiner quelque limite de phases.

Un tel repère, cependant, existe peut-être. Un temps non négligeable a dû s'écouler entre le moment (appelons-le B¹) où

2. Cf. *Phon. hist.*, 1972, p. 368 de l'index (« Apports du mycénien à la chronologie »).

3. Cf. *Phon. hist.*, 1972, p. 21. Certains recenseurs de l'ouvrage ont critiqué cette désignation, que nous continuons à trouver légitime. « Pré-alphabétique » couvre l'ensemble de ce qui est antérieur au -VIII^e s., sans limite supérieure dans le passé; « proto-alphabétique » ne retient que la tranche de passé immédiatement antérieure au -VIII^e s., avec une limite supérieure définie (âge mycénien).

a été constituée l'écriture linéaire B et l'époque (appelons-la B²) pour laquelle nous avons des tablettes. Peu importe que ne soient exactement datables ni B¹ ni B², et que ne soit pas mesurable le laps de temps qui les sépare, s'il peut être établi qu'à ce laps de temps (que nous proposons d'appeler « *proto-mycénien* ») sont assignables un certain nombre d'événements linguistiques donnés. Nous aurions là un moyen de subdiviser le *pré-mycénien* (préhistorique) en isolant la brève phase ultime.

Tel est l'objet de la présente note. Les événements invoqués seront des événements phonétiques, parce que ce sont les seuls que permettent d'appréhender les contradictions internes du système graphique. Nous partons de faits qui sont connus. Nous reprenons, à leur sujet, des vues qui ont déjà été, ici ou là, avancées⁴. Ce que nous nous proposons est d'utiliser ces données et ces interprétations en fonction d'une visée proprement chronologique.

B) Le système graphique

2. On rappellera d'abord la consistance du syllabaire B.

a) On a, d'une part, un répertoire de *signes fondamentaux*, de type CV, ordonnable en un tableau à cinq colonnes selon les variétés de V (timbres : -a; -e; -i; -o; -u) et à treize lignes selon les variétés de C (consonnes⁵ j-, w-, r-, m-, n-, p-, t-, d-, k-, q-, s-, z-; et aussi^{6,7}). Il y a là un *ensemble organique*⁷

4. On se dispensera ici des indications bibliographiques de détail, en renvoyant à la section correspondante (à présent, E-2) de la bibliographie annuelle de Londres (*Studies in Mycenaean Inscriptions and Dialect*; dernier volume paru [1974] : t. XVIII, se référant aux publications de 1972).

5. Il s'agit, bien entendu, de *translittérations conventionnelles*; les signes « r- » répondent à λ et ρ; les signes « p- » à π, φ, β; les signes « t- » à τ, θ; les signes « k- » à κ, χ, γ; les signes « q- » à des labiovélares sourdes, aspirées ou sonores; les signes « z- » à des sifflantes fortes (éventuellement, affriquées) soit sourdes, soit sonores.

6. Il y a des signes de « voyelles seules », translittérés a, e, i, o, u. Mis à part l'emploi (très rare; cf. n. 12) de i et l'emploi (normal) de u pour noter des seconds éléments de diphtongues, ces signes sont usités pour les voyelles initiales de syllabe, c'est-à-dire essentiellement pour les voyelles initiales de mots. Et généralement, dans le tableau ici décrit, on les présente comme affectés de consonne zÉRO. Mais sous cette graphie, en début de syllabe, il peut s'agir d'attaque aspirée aussi bien que d'attaque non aspirée de la voyelle (tant en début de mot qu'en position intérieure). Mieux vaut donc symboliser le consonantisme de cette série horizontale par zÉRO/h ou par esprit doux/esprit rude.

7. Ceci signifie : séries complètes, tant en colonnes -V qu'en lignes C-. Si

de syllabogrammes, au moyen duquel un scribe mycénien pouvait écrire tout mot.

b) On a, d'autre part, par surcroît, des signes accessoires ayant le double caractère d'être *facultatifs* dans leur emploi (puisque le répertoire fondamental pouvait suffire à tout noter) et d'être *inorganiques*, c'est-à-dire de ne pas constituer des séries cohérentes⁸.

Rien ne nous indique que les signes accessoires aient été ajoutés après coup, au cours du temps, au répertoire fondamental. Ils peuvent avoir, aussi bien que les signes fondamentaux, des répondants formels dans le linéaire A (dont le syllabaire B a été un réaménagement); ainsi ra_2 de B a même tracé que L58 de A, ta_2 de B ressemble à L86 de A. Inversement, de telles correspondances peuvent faire défaut aussi bien pour des signes B fondamentaux que pour des signes B accessoires. On considérera ici, faute de présomptions contraires, que le syllabaire B a été constitué en une fois (éventuellement B¹ du § 1) tel que, plus tard, il nous apparaît; tel, faut-il ajouter, qu'il nous apparaît partout, car les signes accessoires, eux aussi, sont identiques sur tous les sites⁹.

3. En 1965, nous avons proposé¹⁰ de répartir les signes accessoires alors identifiés¹¹ en deux classes fonctionnelles.

a) Nous appelons « *doublets* » ceux qui, dans l'orthographe d'un même mot, alternent avec un syllabogramme fondamental : a_2 (valant ha) avec a , a_3 (valant ai) avec a , pu_2

six des soixante cinq cases du tableau demeurent vacantes, c'est, pour trois d'entre elles, par nécessité phonétique (le grec n'avait rien qu'on dût noter par **ji* ou **wu* ou **qu*), et, pour les trois autres, provisoirement et par hasard (rareté en grec de ce qui serait noté par **ju*, **zi*, **zu*).

8. Ou bien signes isolés, ou bien signes constituant au mieux des paires : dwe/dwo , ra_2/ro_2 (?), twe/two .

9. Ceci se vérifie de manière générale, compte tenu de la faible fréquence de certains de ces signes et du petit nombre de textes que nous avons de certains sites (bien moins de tablettes à Thèbes ou Mycènes qu'à Pylos ou Cnossos). Déjà connus sur les quatre sites (KN, PY, MY, TH) : a_2 , a_3 , au , pu_2 ; sur trois : nwa et ta_2 (KN, PY, MY), ra_2 et ro_2 (KN, PY, TH); à Cnossos et Pylos : dwe , dwo , ple , ra_3 ; sur un seul site, les rarissimes twe (KN) et two (PY).

10. Dans une communication (ci-après désignée par ML77) au Colloque de Cambridge : *Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies*, 1966, p. 135-149 (travail repris dans nos *Mémoires de Philologie Mycénienne*, t. III, 1972, p. 91-104).

11. C'est postérieurement qu'a été reconnue la valeur *au* pour le signe 85.

(valant φu) avec pu , ra_3 (valant λu ou ρu) avec ra . Ainsi $pa-we-a_2$ (notation fine) ou $pa-we-a$ (notation suffisante) pour $\varphi \acute{\alpha} \rho \varphi \epsilon \eta \alpha$ « étoffes »; $pu_2-te-re$ (notation fine) ou $pu-te$ (notation suffisante) pour $\varphi \upsilon \tau \tilde{\eta} \rho \epsilon \varsigma$, $\varphi \upsilon \tau \tilde{\eta} \rho$ « planteur(s) ». Ainsi¹² $e-ra_3-wo$ (notation fine) ou $e-ra-wo$ (notation suffisante) pour $\epsilon \lambda u \iota \varphi \omicron \nu$ « huile »; $a_3-ki-a_2-ri-ja$ (notation fine) ou $a-ki-a_2-ri-ja$ (notation suffisante) pour $\alpha \iota \gamma \iota \chi \alpha \lambda \iota \alpha$ « région côtière ».

b) Nous appelons « complexes » ceux qui, dans l'orthographe d'un même mot alternent avec une séquence de deux syllabogrammes fondamentaux : dwe avec $de-we$, dwo avec $du-wo$, nwa avec $nu-wa$, pte avec $pe-te$, ra_2 avec $ri-ja$, ta_2 avec $ti-ja$, twe avec $tu-we$, two avec $tu-wo$. Exemples : $pe-ru-si-nwa$ (graphie condensée) ou $pe-ru-si-nu-wa$ (graphie analytique, avec décomposition du groupe consonantique) pour $\pi \epsilon \rho \upsilon \sigma \iota \nu \varphi \acute{\alpha}$ « de l'année précédente »; $pte-re-wa$ (graphie condensée) ou $pe-te-re-wa$ (graphie analytique) pour $\pi \tau \epsilon \lambda \acute{\epsilon} \varphi \alpha$ « orme »; etc.

A cette même catégorie fonctionnelle appartiennent sans doute au ¹³ et ro_2 ¹⁴, pour lesquels nos textes ne fournissent pas encore d'exemples d'alternances orthographiques. — Mis à part au , les complexes sont des syllabogrammes à groupe consonantique initial; et, mis à part pte (mais cf. § 5), ces derniers ont toujours comme second élément consonantique soit wau soit yod .

4. La présente enquête part d'*incohérences* graphiques ou orthographiques, qui ont toutes été déjà signalées et commentées, et dont l'explication pourrait être cherchée dans des *événements phonétiques* de la période B¹-B².

Nous avons volontairement limité la discussion à un petit nombre d'exemples, suffisant à notre propos. Nous les avons volontairement choisis inégalement probants, en les classant dans un ordre que les discussions ci-après voudraient définir comme un ordre de pertinence croissante.

12. L'orthographe mycénienne, qui note toujours u second élément de diph-tongue, ne note pratiquement jamais i second élément de diphtongue (sinon, de temps en temps, à Cnossos en syllabe non finale). De là le fait que a n'alterne jamais avec $*a-i$, ni ra_3 avec $*ra-i$; ils fonctionnent donc comme « doublets ». Au contraire de a_3 ($\alpha \iota$), le signe au est probablement un « complexe »; on ne trouve jamais d'orthographe alternante; mais, s'il en était une, ce ne pourrait guère être que $*a-u$ et non $*a$.

13. Voir note précédente.

14. Probablement parallèle à ra_2 (alternance attendue avec $*ri-jo$).

C) Existence du syllabogramme PTE

5. Connu jusqu'ici à Cnossos et Pylos, employé en positions initiale et non initiale, le signe *pte* répond à $\pi\tau\epsilon$ ou $\phi\theta\epsilon$ du grec alphabétique (probablement aussi à $\beta\delta\epsilon$, mais sans qu'on en ait d'exemples).

Il figure¹⁵ dans le nom *ple-re-wa*¹⁶ de l'« orme » ($\pi\tau\epsilon\lambda\acute{\epsilon}F\tilde{\alpha}$), dans le nom (duel) *ple-no*¹⁷ du « talon » ($\pi\tau\acute{\epsilon}\rho\nu\tilde{\alpha}$), dans le nom *di-ple-ra*¹⁸ du « cuir » ($\delta\iota\phi\theta\acute{\epsilon}\rho\tilde{\alpha}$), et aussi dans des dérivés en $-\tau\acute{\eta}\rho$, $-\tau\acute{\eta}\rho\iota\omicron\varsigma$ formés sur des radicaux à labiale finale, comme *ra-ple*¹⁹ ($\rho\acute{\alpha}\pi\tau\acute{\eta}\rho$) « coureur (de peaux) », probablement aussi *tu-ru-pte-ri-ja*²⁰ ($\sigma\tau\rho\upsilon\pi\tau\eta\rho\acute{\iota}\tilde{\alpha}$ « alun » ?). Les (rares) exemples de graphies alternantes avec *pe-le*²¹ concernent aussi bien les séquences tautosyllabiques (initiales : *pe-le-re-wa*) que les séquences hétérosyllabiques (intérieures : *tu-ru-pe-te*[-*ri-ja*]).

6. Tous les autres « complexes » connus à groupe consonantique initial (CCV) sont de type CyV ou CwV, c'est-à-dire ont pour second élément une semi-voyelle (§ 3 b). Or on enseigne, pour le grec, les traitements $*\pi y > \pi\tau$, $*\phi y > \pi\tau$ ²². On a vu là le moyen de normaliser la structure du « complexe » *pte* : la valeur primitive du signe aurait été $*pye$.

Cette hypothèse, déjà ancienne, visait à rendre homogène

15. En négligeant ici deux anthroponymes obscurs, *ka-pte* (KN Df 1230 ; peut-être sobriquet $*\text{Καμπτήρ ? ?}$) et *pte-jo-ko* (PY An 38), et quelques mots mutilés (KN Fh 5432 ; KN X 7995 ; PY La 625).

16. KN Se 879, 890, 891, 892, 893, 5729, 7920 et So 4429, 4431, 4435, 4437, 4440, 4445, 4448, 4449 (scribes 127, 128, 130, 131) ; mais le scribe non identifié de So 894 écrit *pe-te-re-wa*, et le scribe 130, en So 4429, avait d'abord écrit *pe-te-re-wa* qu'il a corrigé en *pte-re-wa*. Le bois d'orme était utilisé en charonnage, d'où ces mentions dans des descriptions de caissons et de roues.

17. KN Sd 4402, 4405, 4450 (scribe 128). Le nom de « talons » était donné à certains accessoires de chars, probablement des marchepieds (deux par char).

18. PY Ub 1318 (*di-pte-ra* ; scribe 32), 1315 (nomin. pl. *di-pte-ra*₃ ; scribe 31) ; composé *di-pte-ra-po-ro* ($-\phi\omicron\rho\omicron\varsigma ?$ $-\pi\omega\lambda\omicron\varsigma ?$) en PY Fn 50 (scribe indéterminé) et Un 219 (scribe 15).

19. Nomin. sing. *ra-pte* en PY An 172 (scribe 1) et Ea 28, 29, 56, 325, 460, 754, 813 (scribe 43) ; dat. sing. ou nomin. duel ou nomin. pl. *ra-pte-re* : KN Fh 1056 (scribe 141), V 159 (scribe 124), PY An 207 (scribe 43), An 298, 424 (scribe 3) ; dérivé *ra-pte-ri-ja* : PY Ub 1315 (scribe 31).

20. PY An 35 (scribe 3), Un 443 (scribe 6) ; mais en KN X 986 (scribe indéterminé), *tu-ru-pe-te*[...]

21. Voir notes 16 et 20.

22. Cf. *Phon. hist.*, 1972, § 68.

un certain groupe d'éléments graphiques; mais on n'a pas cherché à en expliciter les aspects proprement chronologiques. Elle implique que les évolutions $*\pi y > \pi\tau$, $*\phi y > \pi\tau$ n'étaient pas encore acquises lors de la création (B¹) du syllabaire, mais le sont à la date (B²) de nos textes cnossiens et pyliens, c'est-à-dire ont pris place durant la période « proto-mycénienne ». L'ancien signe $*p\phi e$ aurait été maintenu par tradition orthographique dans les mots où il figurait originellement, mais aurait été *lu* comme *ple* à partir d'un certain moment; cette lecture l'aurait rendu apte à concurrencer *pe-le* là d'abord où existaient des $\pi\tau\epsilon$ ($\phi\theta\epsilon$) d'autres origines (mais, comme $*p\phi e$, tautosyllabiques), là ensuite où existaient des $\pi\tau\epsilon$ ($\phi\theta\epsilon$) hétérosyllabiques. On notera qu'aucun des exemples de *ple* dont nous disposons (§ 5) ne renvoie étymologiquement à : labiale + yod.

Mais il faut bien voir que le postulat initial (homogénéité des signes CCV) est arbitraire; nous ignorons tout des circonstances et motivations diverses qui ont présidé à l'institution des « complexes ». Le cas de *ple*, par lui-même, est donc dépourvu de toute valeur probante quant à l'existence d'une période proto-mycénienne peuplée d'événements phonétiques. L'hypothèse d'un signe *ple* issu de $*p\phi e$ n'est admissible en tant qu'hypothèse (et sans être, pour autant, démontrable) qui si *par ailleurs* est établie l'existence d'une telle période.

D) Flottements entre graphies initiales YO- et O-

7. Le syllabaire comprend une série fondamentale *ja/je/jo*²³ de syllabogrammes : yod + voyelle; l'identification de yod est hors de doute (notamment, à partir des cas de *glide* entre [i] et voyelle : *i-jo-te*²⁴ = $\iota\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$, etc.). Ces syllabogrammes peuvent figurer aussi à l'initiale²⁵.

23. L'existence de $*ji$ est exclue *a priori*; celle de $*ju$ est présumable, mais la rareté en grec de la séquence [yu] fait qu'on n'a pas encore identifié ce syllabogramme avec certitude; candidat possible (souvent proposé) : le signe rare n° 65, figurant notamment dans un mot *i-65* que les contextes permettraient d'entendre $*\iota\omicron\varsigma$ « fils » (forme dissimulée de $\nu\iota\omicron\varsigma$) : PY Ae 344, Aq 64, 218, Jn 431, 725.

24. KN B 7041, PY An 1, MY Au 657 : « hommes en partance ».

25. D'une part, dans des *noms propres cnossiens* dont aucun ne s'explique par le grec : *ja-ma-ra*, *ja-ma-la-ro*[, *ja-na-ti*[, *ja-pa-ra-ro*, *ja-pe-re-so*, *ja-po*,

Les exemples initiaux de *jo-* donnent lieu à des alternances orthographiques *jo-/o-* (§§ 8-9).

8. Il s'agit, d'une part, de la particule²⁶ initiale de phrase²⁷ *jo-*, *o-*, presque toujours immédiatement²⁸ suivie d'une forme verbale personnelle²⁹. Huit de nos exemples sont en *jo-* (trois à Cnossos, trois à Pylos, deux à Mycènes); treize sont en *o-* (deux à Cnossos, onze à Pylos). Dans la liste qui suit, classement par sites et par mains de scribes³⁰.

CNOSSOS

- 103 *o-a-po-te de-ka-sa-to* ... (Le 641)
 138 ... *jo-te-re-pa-to* ... (Fp 14)
 ? *o-a-pu-do[-ke]* ... (Wb 8711)
 ? ... *jo-e-ke-to-qo* ... (Gv 863)
 ? *jo-a-mi-ni-so-de di-do-si* ... (Og 4467)

PYLOS

- 1 *o-wi-de* ... (Eq 213)
 1 *o-do-ke* ... (Un 267)
 1 *o-u-ru-to* ... (An 657)
 1 *o-da-sa-to* ... (Wa 917)
 2 *o-de-ka-sa-to* ... (Pn 30)
 2 *o-wi-de* ... (Ta 711)
 2 *jo-do-so-si* ... (Jn 829)
 5 *o-ze-to* ... (Vn 130)

ja-pu₂-wi-ja, *ja-qo*, *ja-ra-to*, *ja-ru*, *ja-sa-no*, *ja-ti-ri*, *je-zo*. — D'autre part, dans quelques mots grecs, seuls en cause ici : pour *ja-*, nom d'agent (dat. sg.) en -τήρ-ει *ja-ke-te-re* (PY Mn 11 ; scribe I) ; pour *jo-*, liste complète ci-dessous.

26. Sur cet archaïsme syntaxique du mycénien, les vues les plus pénétrantes sont celles de M^{me} F. Bader. On trouvera les éléments de sa doctrine dans divers articles : *Minos* 14, 1973 [1975], pp. 96-97 et 108-109 ; *B.S.L.* 70, 1975, pp. xx-xxi et 74-77 ; *Minos* 15 (article sous presse).

27. Sauf en KN Fp 14 (où précède une indication de date), en KN Gv 863 (où précède une indication de lieu), en PY Aq 64 (seule exception réelle : dans toutes les rubriques de la tablette, verbe final de phrase).

28. Mais intercalation, entre particule et verbe, d'un complément de lieu en KN Le 641 et KN Og 4467.

29. La plupart du temps, claire pour nous (ἀπύδωκε, δάσσατο, δέξατο, δίδονσι, δῶκε, δώσονσι, *Fide*, *Fryntoi*, *Iensi*, *Opéllonisi*, *Próthke*, *Ōflon*) ou du moins clairement verbale (*-a-se-so-si*, *-ze-to*). Obscurité pour le mot mutilé *-za-mi*[] et pour *-te-re-pa-to*, *-e-ke-to-qo* (dans ce dernier cas faut-il, malgré l'absence de séparateur de mots, isoler *-e-ke* : ἔχει, et faire, par exemple, de *to-qo* une anthroponyme sujet ?).

30. Indication des mains connues (« I », etc.) ou non encore identifiées (« ? ») dans la colonne de gauche.

- 5 *o-o-pe-ro-si* ... (Nn 228)
 21 ... *o-a-ke-re-se* ... (Aq 64, huit exemples)
 26 *o-za-mi*[...] (An 37)
 ? *o-di-do-si* ... (Vn 10)
 ? *jo-i-je-si* ... (Cn 3)
 ? *jo-a-se-so-si* ... (Cn 608)

MYCÈNES

- 57 *jo-o-po-ro* ... (Ge 603)
 ? *jo-po-ro-te-ke* ... (Ue 661)

Il est évident que *jo-* et *o-* sont de fonctions identiques. Il n'est pas évident, *a priori*, que l'origine de l'alternance soit phonétique plutôt que morphologique : on pourrait imaginer coexistence et concurrence de particules étymologiquement distinctes, issues l'une du thème pronominal **yo-*, l'autre de l'un des thèmes pronominaux **so-* ou **o-*. Seule l'intervention d'autres exemples (§ 9), établissant la nature phonétique de l'alternance graphique *jo-/o-*, va permettre de conclure, pour la particule, à une étymologie unique **yo-*.

9. Second groupe d'exemples : relatif indéfini³¹ ἄστυς (ici, neutre ἄστι) et conjonction de temps³² ἔτε, l'un *et* l'autre indubitablement issus du thème pronominal **yo-* :

PYLOS

- 2 ... *o-te* ... (Ta 711)
 ? ... *jo-qi* ... (Un 1314)

10. On sait que, dans une partie du lexique, **y-* pré-vocalique est passé à *h-* en grec³³. On sait aussi que ' et ' n'ont pas de notations distinctes en mycénien (signe « vocalique » *o-* = *ô-* ou *ô-*; etc.), sous réserve de l'emploi facultatif de *a-* au lieu de *a-*, lorsqu'il s'agit de *â-* (§ 3 a). Ce dont témoignent les exemples ci-dessus, c'est le passage de **yo-* (écrit *jo*) à *ho-* (écrit *o-*). L'orthographe traditionnelle *jo-*, instituée et maintenue par l'enseignement scribal, est en conflit avec une orthographe *o-* correspondant à une prononciation réelle (*ho-*)

31. ...φάρμακον... ἔστι ... φέρειν... (... *pa-ma-ko* ... *jo-qi* ... *pe-re* ...), PY Un 1314.

32. « Ce qu'a constaté P. lorsque le roi a nommé A. *damokoro* » : ...ἔτε *Fάναξ* θῆκε... (... *o-te wa-na-ka te-ke* ...), PY Ta 711.

33. Cf. *Phon. hist.*, 1972, § 167.

à l'époque de nos tablettes; l'une et l'autre peuvent se rencontrer sous la main d'un même employé du Palais, comme le scribe 2 de Pylos (*o-de-ka-sa-to*, *o-wi-de*, *o-te*, en regard de *jo-do-so-si*).

De cette situation, nous manquons d'exemples devant *e*³⁴; devant *a*, exemples moins clairs³⁵, mais de même orientation.

De toute façon, le mycénien nous enseigne que, devant voyelle, **y- > h-* est postérieur à **s- > h-* (évolution acquise avant nos textes). Mais il nous enseigne également (ce que, sauf erreur, personne n'a encore souligné) que **y- > h-* est postérieur à **y- > ζ-* (évolution, elle aussi, acquise avant nos textes) dans des racines telles que **yeug-* (*ze-u-ke-si*, PY Ub 1318 = dat. pl. ζεύεσαι; etc.) ou **yes-* (*ze-so-me-no*, PY Un 267 = partic. fut. ζεσσόμενος). D'où il résulte que toute explication des deux traitements devrait rendre compte du fait que **y- > h-* concerne un stock *résiduel* de mots à yod initial, *après* évolution **y- > ζ-* dans un certain nombre d'éléments lexicaux.

On assignera **y- > h-* à l'époque proto-mycénienne.

E) Pluralité de valeurs du syllabogramme RA₂

11. Le syllabogramme *ra*₂ est connu (en position non initiale) à Cnossos³⁶ et Pylos³⁷; il fait défaut par hasard dans nos textes de Mycènes, mais il vient de se manifester sur les tablettes de Thèbes³⁸. On en retiendra seulement ici,

34. Tel que serait un nom ***je-go/**e-go* du « foie » (ἥπαρ < **yēk^wr*).

35. Ainsi, il existe des noms d'agent masc. (en -τήρ) et fém. (en -τρια) sur radicaux écrits *ja-ke-* (PY Mn 11, main 2), *a₂-ke-* (KN V 118, main 124), *a-ke-* (KN Ai 739, main 207; Ak 7001, main 102; — PY, main 1 : Aa 717, 815; main 2 : Fn 187, Jn 832; main 4 : Aa 85; main 15 : Un 219; main 21 : Ab 564; main 23 : Ad 290, 666; — TH Of 36). Mais les contextes, sans l'exclure, ne permettent pas de démontrer qu'il s'agit du même nom d'agent.

36. Seize fois. Scribes 103 (Ak 5009, Ap 639, L 647), 117 (Dg 1235), 118 (Dl 932), « 124 » (Ce 50, Sc 103, V 280, Xd 98), mains non déterminées (Ai 632, Ws 1707, X 999, X 7585, X 7860, X 7873, X 8293).

37. Quarante-deux fois. Scribes 1 (Aa 788, 815, An 292, 610, 724, Cn 643, 719, En 74, 659 : trois ex., Mn 456, Na 425), 2 (Jn 478, Ta 715), 3 (An 7), 5 (Nn 228), 6 (Un 853), 14 (Mn 1410), 21 (Ab 356, 417, 555, 564, 578, 789, Jn 706), 22 (An 192), 23 (Ad 290, 308, 663, 666, 667, 679, 694), 24 (Er 880, Un 718), 41 (Eo 351, 444, 471), indéterminés (An 39, Vn 493, 1191).

38. En Of 36, Of 37, Of 38; cf. Th. G. Spyropoulos et J. Chadwick, *The Thebes tablets II*, Salamanca 1975.

sur une soixante d'exemples, ceux qui illustrent clairement l'ambiguïté des valeurs du signe.

a) ALTERNANCE DE ra_2 AVEC ri - ja APRÈS SYLLABOGRAMME AUTRE QUE : OCCLUSIVE + i . — Nom d'homme ($-\alpha\mathcal{F}\omega\nu$) e - ke - ra_2 - wo (PY Un 718, scribe 24), gén. e - ke - ra_2 - wo - no (PY An 610, scribe 1), dat. e - ke - ra_2 - wo - ne (PY An 724, scribe 1); mais on a aussi e - ke - ri - ja - wo (PY Qa 1292, scribe 13). — Un groupe de femmes est désigné par nomin. pl. ($-\acute{\alpha}\delta\epsilon\varsigma$) ka - pa - ra_2 - de (PY Aa 788 et An 292, scribe 1), gén. pl. ($-\acute{\alpha}\delta\omega\nu$) ka - pa - ra_2 - do (PY Ad 679, scribe 23); est apparenté (ou identique, si, à l'âge mycénien, $-\acute{\alpha}\delta$ - n'était pas réservé au féminin) l'anthroponyme masculin ka - pa - ra_2 (nom de forgeron en PY Jn 706, scribe 21); mais paraît être apparenté aussi l'anthroponyme masculin ka - pa - ri - jo (KN U 4478, scribe 202; Vc 72, V 60, 77, main 124). Exemple indirect de $ra_2 \infty ri$ - ja , et seulement possible.

b) Au même groupe ressortit (mais la forme alternante étant fournie par le grec alphabétique) mi - ra_2 (nom du bois dont est faite une paire de tables) en PY Ta 715 (scribe 2), probablement identifiable³⁹ à $\mu\epsilon\lambda\acute{\iota}\tilde{\alpha}$ « frêne ».

c) ALTERNANCE DE ra_2 AVEC ri - ja APRÈS SYLLABOGRAMME : OCCLUSIVE + i . — D'une part, nom d'homme ki - ra_2 - i - jo (KN Sc 103, main 124) en regard de ki - ri - ja - i - jo (PY An 519, scribe 1); peut-être aussi⁴⁰ (KN X 7860) nom d'homme (?) $]pi$ - ra_2 - mo [en regard du nom d'homme (dérivé en $-\epsilon\acute{\iota}\tilde{\alpha}\varsigma$) pi - ri - ja - me - ja (PY An 39). — D'autre part, série de noms d'agent féminins (§ 12).

d) ALTERNANCE DE ra_2 AVEC ra . — Un même personnage pylien a son nom écrit ta - ra_2 - to quatre fois par le scribe 1 (En 74 et 3 exemples en En 659), trois fois par le scribe 41 (Eo 351, 444, 471), mais une fois ta - ra - to par ce dernier (Eo 247)⁴¹. — Probablement, e - ke - ra - ne (*sic*, pour e - ke - ra - $<wo>$ - ne) en PY Un 219 (scribe 15) est-il (au datif) le même nom que e - ke - ra_2 - wo / e - ke - ri - ja - wo (ci-dessus, a).

39. Moyennant flottement $\acute{\epsilon}/\acute{\iota}$ dans des termes empruntés (cf. $\delta\acute{\epsilon}\pi\alpha\varsigma$ / di - pa , etc.). L'étymologie i.e. (à partir de $*\sigma\mu\epsilon\lambda\mathcal{F}\acute{\iota}\tilde{\alpha}$) proposée par Schulze est en l'air; et le *Dict. Ét.* de Chantraine a sans doute tort de s'y arrêter.

40. Tablette mutilée; brisures avant pi et après mo .

41. Et ta - ra - to se lit sur une tablette du scribe 22 (PY An 192), sans qu'on soit sûr que ce soit le même personnage, voire le même nom.

e) A la catégorie ci-dessus ressortit (mais c'est le grec alphabétique qui fournit la forme alternante) le participe aoriste nomin. pl. *a-ke-ra₂-te* (PY Vn 493) = ἄγεραντες ou (comme en éolien) ἄγέρραντες.

12. Les noms d'agent féminins⁴² illustrent abondamment la catégorie § 11 c.

CNOSSOS

- 102 [a]-ke-ti-ri-ja (Ak 7001)
 124 a-pe-ti-ra₂ (V 280)
 207 a-ke-ti-ri-ja (Ai 739)

PYLOS

- 1 a-ke-ti-ra₂ (Aa 815)
 1 a-ke-ti-ri-ja (Aa 717)
 1 me-re-ti-ri-ja (Aa 764)
 1 o-ti-ri-ja (Aa 313)
 2 a-ke-ti-ri-ja-i (Fn 187)
 4 a-ke-ti-ri-ja (Aa 85)
 4 me-re-ti-ri-ja (Aa 62)
 15 a-ke-ti-ri-ja-i (Vn 219)
 21 a-ke-ti-ra₂ (Ab 564)
 21 me-re-ti-ra₂ (Ab 789)
 21 o-ti-ra₂ (Ab 417)
 21 pe-ki-ti-ra₂ (Ab 578)
 21 ra-pi-ti-ra₂ (Ab 555)
 21 ra-qi-ti-ra₂ (Ab 356)
 23 a-ke-ti-ra₂-o (Ad 290)
 23 a-ke-ti-ra₂-o (Ad 666)
 23 me-re-ti-ra₂-[o] (Ad 308)
 23 o-ti-ra₂-o (Ad 663)
 23 pe-ki-ti-ra₂-o (Ad 694)
 23 ra-qi-ti-ra₂-o (Ad 667)

MYCÈNES

- 52 a-ke-ti-ri-[...] (Oe 119)
 53 a-ke-ti-ri-ja-i (Fo 101)

THÈBES

- ? a-ke-ti-ra₂ (Of 36).

42. Même dispositif du tableau qu'au § 8. Formes attestées : nomin. pl. (-αι), gén. pl. (-ᾶων), dat. pl. (-αῖσι ou -ᾶσι).

Sans lien avec les formes casuelles en cause, la répartition entre ra_2 et $ri\text{-}ja$ est fonction des mains de scribes; on notera cependant qu'il arrive au scribe *I* de Pylos d'écrire et ra_2 (une fois) et $ri\text{-}ja$ (trois fois).

13. On voit, au total (§ 11) ra_2 alterner soit avec $ri\text{-}ja$ soit avec ra c'est-à-dire fonctionner tantôt comme un « complexe », tantôt comme un « doublet ». Cette incohérence doit résulter d'événements phonétiques survenus postérieurement à la création du syllabaire.

La démarche initiale consiste à se demander, à partir des éléments du dossier étymologiquement clairs, comment ont pu confluer, au point d'admettre une commune orthographe, l'évolution de $*\text{-ry-}$ ($-\tau\rho\iota\tilde{\alpha}$ répond à véd. $-\text{tr}\bar{i}$, de $*\text{-tr-ya}_2$) et celle de $*\text{-rs-}$ (aoriste sigmatique $*\tilde{\alpha}\gamma\acute{\epsilon}\rho\text{-}\sigma\text{-}\alpha\nu\tau\epsilon\varsigma$). Le commun aboutissement de $*\text{-ry-}$ et $*\text{-rs-}$ à $-\text{rr-}$ (et, parallèlement, de $*\text{-ly-}$ et $*\text{-ls-}$ à $-\text{ll-}$) est la réponse la plus probable.

Dans cette perspective, on peut restituer comme suit les événements proto-mycéniens en cause.

a) Lors de l'institution du linéaire B, le « complexe » ra_2 (valant rja) fournit, pour les séquences $-\lambda\iota\alpha\text{-}$, $-\rho\iota\alpha\text{-}$ (écrites $ri\text{-}ja$ en signes « fondamentaux »), une graphie condensée, elle-même probablement en liaison avec l'existence orale de doublets monosyllabiques occasionnels $-\lambda\iota\alpha\text{-}$, $-\rho\iota\alpha\text{-}$.

b) Ces groupes $-\text{ly-}$, $-\text{ry-}$ récents (issus de consonantisation d'un i antévocalique) passent à $-\text{ll-}$, $-\text{rr-}$ au cours de la période proto-mycénienne. Dans les cas où ils étaient précédés de consonne (occlusive), il y a développement d'une voyelle \tilde{i} devant les géminées ($*\text{-tr}\tilde{i}a > \text{-t}\tilde{i}rra$), de manière analogue (au timbre près de la voyelle) à ce qui se constate en lesbien ($\Pi\rho\acute{\iota}\alpha\mu\omicron\varsigma > \text{Πέρρα}\mu\omicron\varsigma$: cf. $pi\text{-}ra_2\text{-}mo$, KN; $\mu\acute{\epsilon}\tau\rho\iota\alpha > \mu\acute{\epsilon}\tau\epsilon\rho\rho\alpha$; etc.).

c) A la date de nos tablettes, ra_2 en est donc venu à se lire $-\lambda\lambda\alpha\text{-}$, $-\rho\rho\alpha\text{-}$ et a pu, à l'occasion, fournir une graphie à des $-\lambda\lambda\alpha\text{-}$, $-\rho\rho\alpha\text{-}$ d'origines différentes (p. ex. issus de $-\lambda\sigma\alpha\text{-}$, $-\rho\sigma\alpha\text{-}$ dans la formation des aoristes : cas de $a\text{-}ke\text{-}ra_2\text{-}te$; ce dernier traitement est d'ailleurs, lui aussi, du même type que ce qu'on trouve en lesbien : $-\alpha\gamma\gamma\epsilon\lambda\lambda\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu\omicron\nu$, et de plus en thessalien : $-\sigma\acute{\tau}\acute{\epsilon}\lambda\lambda\alpha\nu\tau\omicron\varsigma$).

d) Alternance $ri\text{-}ja/ra_2$ dans nos tablettes. Y voir coexistence d'une graphie traditionnelle (qui avait cessé d'être en rapport avec la prononciation) et d'une graphie non-analytique dont la valeur a pu librement évoluer en même

temps que la prononciation elle-même. Noter que dans *a-ke-ti-ri-ja*, la voyelle incluse dans le syllabogramme *-ti-* était purement graphique, mais que dans *a-ke-ti-ra₂*, la voyelle du même syllabogramme note, en fin d'évolution, une voyelle réelle.

e) Alternance *ra₂/ra* dans nos tablettes. Le système ne note jamais, par ailleurs, les géminées; *ra₂*, passé au rôle de « doublet », fournit de *-λλα-*, *-ρρρ-* une notation fine, non nécessaire, et peut donc être remplacé par le signe fondamental *ra*. Nous ne pouvons affirmer, d'ailleurs, que phonétiquement ces géminées du mycénien ne tendaient pas à se simplifier (comme on le voit arriver en lesbien : Πρῖαμος > Πέρραμος > Πέρραμος).

14. En définitive, que *ra₂* puisse se trouver alterner soit avec *ri-ja* soit avec *ra* (éventuellement dans un même mot : *e-ke-ri-ja-wo/e-ke-ra₂-wo/e-ke-ra- <wo>-*), manifeste nécessairement, à travers une concurrence de graphies traditionnelles et de graphies novatrices, que le signe *ra₂* a changé de valeur entre l'institution du linéaire B et nos tablettes. Ce changement n'est lui-même explicable que par quelque événement phonétique « proto-mycénien ». Une telle conclusion nous paraît demeurer valable, même pour qui voudrait définir cet événement autrement que nous l'avons fait ci-dessus.

* *

Les quelques remarques ici proposées, si elles mènent à légitimer une définition du « proto-mycénien », n'ont touché qu'à un petit nombre de questions. Nous souhaiterions qu'elles constituent une invitation à réexaminer une série d'autres données du linéaire B dans la même perspective chronologique.

Michel LEJEUNE.

25, rue Gazan
75014 Paris.

DU LATIN *INTERFICIO* AU VÉDIQUE *ANTÁR DHĀ-*

SOMMAIRE. — La valeur de lat. *inter* en emploi libre ne rend pas compte du sens d'*interficiō* « tuer ». Conformément à l'étymologie (*en « dans » + *-ter séparatif), *(e)nter- préverbe signifie anciennement « à l'intérieur en séparant ». Ainsi s'expliquent d'une part la rection de l'ablatif dans l'expression *interficere uita et lumine* (Plaute, *Truc.* 518), parallèle à *interdicere aqua et igni* (cf. *ombr. arsir andersistu*), d'autre part l'histoire sémantique de véd. *antár dhā-* (mettre à part dans → cacher, reléguer → supprimer), des plus éclairante pour la compréhension de faits latins préclassiques (Lucilius).

Lat. *interficiō* s'analyse d'emblée en un préverbe *inter-* et une variante compositionnelle de *faciō*. Ces constituants apparaissent dans des combinaisons nombreuses. D'une part *inter* figure à l'initiale d'une centaine de verbes, de l'autre *-ficiō* se retrouve dans *afficiō*, *calficiō* (var. de *calfaciō*, *calefaciō*), *conficiō*, *deficiō*, *efficiō*, *inficiō*, *officiō*, *perficiō*, *praefficiō*, *proficiō*, *reficiō* et *sufficiō*. Le sens de la plupart de ces composés s'explique bien à partir de la valeur des affixes en emploi libre : *afficiō* par référence à *ad-*, *inficiō* à *in*, *officiō* à *ob*, etc. En revanche, *interficiō* pose un problème sémantique délicat. Une traduction grossière du genre « mettre entre, entreposer » ne rend pas compte de la notion de « tuer », sinon par le recours à des moyens termes arbitraires. La difficulté procède, semble-t-il, de la méconnaissance d'une tendance générale de l'évolution. Les membres d'un syntagme (composé, juxtaposé) conservent longtemps des traits archaïques. C'est pourquoi le préverbe d'*interficiō* ne se trouve pas en équivalence avec la préposition. Son sens précis se dégage de considérations étymologiques : *inter* est formé de *in* « dans » et du suffixe « séparatif » *-ter*¹. Sous le rapport du degré

1. E. Benveniste, *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*, Paris 1948, 119.

vocalique, les données comparatives ne lèvent pas l'ambiguïté de *in-* : le degré plein se présente dans skr. *antár* et av. *anlarə*, le degré zéro dans vha. *untar*, osque *anter* et ombr. *anter-/ander-*. Les manuels et les dictionnaires enregistrent v. p. *atr*, lu *aⁿlar*, à côté d'av. *antarə*², mais la graphie autorise aussi une lecture *atar* avec un reflet *a-* de **ṇ-* comme dans le cas de la particule négative (type *a-xšata-* « intact »). Théoriquement, l'accentuation de skr. *antár* plaide pour un ancien degré radical zéro. La restitution du degré plein précisément en indien rappellerait le vocalisme des noms d'agent du type véd. *bhartṛ* en regard d'av. *bərətar* (sur l'interprétation de *bərəta*, Vd. 2, 3, 4, comme nom d'agent et non comme infinitif, voir E. Benveniste, *op. cit.* 23-24). En outre, un témoignage non encore utilisé augmente les chances d'un prototype **ṇtér*. Il s'agit de vén. *a.tra/antrā*, sans doute identique à lat. *intrā*³. La formation apparentée .*e.n.to.l.*, pour **entos* par accommodation de -s à *l-* initial du mot suivant (cf. lat. *intel-* dans *intel-legō*), reflète fidèlement le vocalisme de l'adverbe indo-européen⁴. Il y avait, en effet, une alternance du radical entre **ṇtér* et **entos*/**énteros*. Par suite de l'évolution phonétique, le latin n'en a plus trace (cf. *inter*, *intus*, *interior*), mais le grec fournit des formes claires du degré plein : ἐντός et ἐντερον. Cf. skr. *ántara-* « intérieur », osque **Entraí** « *Interae » (dat. sg.) et v. norr. *idrar* « intestins » (pl.).

L'analyse morphologique de lat. *inter*, et en particulier l'identification du suffixe avec le morphème *-tero- du comparatif, aboutit logiquement à la définition d'E. Benveniste : « à l'intérieur, de manière à produire séparation » (*Op. cit.* 120). La notion de « entre » représente un développement récent, encore étranger aux vieux verbes latins *interdīcō*, *intereō*, *interficiō* et *interimō*. Dans la construction d'*interdīcō*, la rection de l'ablatif témoigne encore indirectement du sens prégnant du préverbe. Et c'est là un trait syntaxique ancien,

2. A. Meillet-E. Benveniste, *Grammaire du vieux-perse*², Paris 1931, p. 82, § 136 ; R. G. Kent, *Old Persian*², New Haven 1953, 166 ; M. Mayrhofer, *Kurzg. etym. Wb. des Ai.* I, Heidelberg 1956, 35 ; A. Ernout-A. Meillet, *Dict. étym. de la langue latine*², Paris 1959, 313 ; J. Pokorny, *Idg. etym. Wb.* I, Munich 1959, 313.

3. Vén. *a.tra* se lit dans le texte 125 de M. Lejeune, *Manuel de la langue vénète*, Heidelberg 1974 ; interprétation *ad locum*. Pour le traitement de **ṇ* par *an*, *ibid.* § 109.

4. Le contexte de vén. .*e.n.to.l.*, dans le texte 148 de M. Lejeune, *op. cit.*, rend très vraisemblable le rapprochement avec lat. *intus*.

car au type *interdicere alicui aqua et igni* « interdire à qqn. l'eau et le feu (= lui refuser asile) » fait pendant la formule avestique *anlarē vīspāng drəgvalō hazmāng mruyē* « j'interdis à tous les impies (le contact avec) la société » (Y. 49,3)⁵. L'emploi justifie donc la restitution de la signification première par la périphrase « prononcer à l'intérieur (d'un groupe) de manière à séparer (quelqu'un) » (E. Benveniste, *ibid.*). Symétriquement, *interficiō* « tuer » se ramène à l'idée de « créer séparation, retranchement » (Id., *op. cit.* 121). Mais la représentation reste vague en raison de la richesse sémantique de *faciō*. Ainsi, une tâche essentielle incombe encore au linguiste : préciser le sens de « faire séparation » et, pour cela, interroger les textes — les auteurs archaïques surtout —, puis, le cas échéant, exploiter les faits comparatifs. En dépit de plusieurs études sur le sujet, ce programme demeure presque entier. D'une part les philologues négligent des données latines importantes, de l'autre les indo-européanistes opèrent un rapprochement convaincant, mais n'en tirent pas parti. Chez O. Vogt, l'emploi réel du terme tient fort peu de place et la démonstration se fonde sur des prémisses inacceptables : l'attribution au préverbe *inter* de la valeur courante de la préposition, d'où l'interprétation d'*interficiō* par « dazwischen tun oder bringen »⁶. Le passage au sens de « tuer » se réaliserait alors dans des contextes relatifs à l'application d'une peine corporelle grave (un père *met entre* ses jambes son fils désobéissant, des lansquenets forment un couloir pour passer par les verges un pauvre coupable) ou dans l'expression technique d'une opération militaire (fondre sur l'ennemi de deux côtés à la fois). Plausibles en elles-mêmes, de telles situations ne constituent jamais les conditions d'apparition du verbe *interficiō* en vieux latin. Les assertions d'O. Vogt relèvent donc de l'hypothèse, puisqu'elles échappent à une vérification dans les faits. La note de S. W. F. Margadant, en revanche, se veut respectueuse des textes⁷. Mais le choix de ceux-ci limite par avance la portée des résultats. On demande, en effet, à trois passages relativement tardifs la révélation du sens ancien du terme. D'après Apulée, *Mét.* 5,4

5. Sur le parallélisme entre lat. *interdīcō* et av. *anlarə mru-*, voir A. Meillet, *Latin interdico* : BSL 25, 1924, 104 et E. Benveniste, *op. cit.* 120.

6. Oscar Vogt, *Interficere und intellegere* : Neue Jahrbücher für das klassische Altertum und für Pädagogik (Leipzig/Berlin) 1920, 2^e partie, 122-123.

7. S. W. F. Margadant, *Interficere* : IF 47, 1929, 160.

(*nouam nuplam interfectae uirginitatis curant*) et 11,24 (*singullu crebro sermonem interficiens*), *interficiō* ne se distinguerait guère d'*interrumpō* « interrompre » et signifierait proprement « se mettre entre » (*sich dazwischen setzen, dazwischen kommen*). Un témoignage de Pline, *Nat.* 2,104, irait dans le même sens (*terrae natura medicatas aquas interficit*, où la forme verbale rendrait l'idée de « kommt dazwischen, beeinflusst »). J. B. Hofmann a fait justice de cette conception erronée⁸. Chez Apulée, l'acception particulière s'explique par un emploi métaphorique et dans le texte de Pline *interficit* représente une leçon fautive pour *inficial*. De fait, exemples archaïques à l'appui (Accius, Lucilius : cf. *infra*), Hofmann établit de manière incontestable la signification de « tuer, détruire, consommer ». Malheureusement, comme dans les travaux antérieurs, l'histoire du sens se base sur la notion de « mettre entre » (*dazwischensetzen*), prétendument primitive. C'est le mérite d'A. Thierfelder d'avoir débarrassé enfin la recherche de la traduction inexacte d'*interficiō* par « mettre entre »⁹. Le verbe en question est remplacé avec bonheur dans un groupe de composés plautiniens : *interimō*, *internecō*, *interbibō*, *intertrahō* et *interclūdō*. Dans aucun *inter* ne s'interprète par « entre », comme en assure un regard sur les textes : *uitam tuam ego interimam* « je vais t'ôter la vie, moi » (*Epid.* 594), *duello extincto maximo atque internecatis hostibus* « une fois la grande guerre éteinte et les ennemis occis » (*Amph.* 189), *praelerea libicinam quae mi interbibere sola... Corinthiensem fontem Pirenem potest* « et en outre la joueuse de flûte, qui à elle seule pourrait me tarir la fontaine corinthienne de Pirène » (*Aul.* 557/559), *ni ego illi puleo, si occepso, animam omnem intertraxero* « si, quand je m'y serai mis, je ne retire toute l'âme de ce puits » (*Amph.* 673), *interclude inimicis commealum* « coupe le ravitaillement aux ennemis » (*Mil.* 223). Déjà Isidore notait la valeur particulière du préverbe *inter-* chez les vieux auteurs, *Etym.* 5,26,17 (Lindsay) : *Internecium iudicium in eum dabatur qui falsum testamentum fecerat et ob id hominem occiderat. [...] Interneciu autem significatio est, quasi quaedam hominis enectio. Nam praepositionem inter pro e ponebant*. Ensuite, le compilateur cite des expressions de Naevius (*mare interbibere*, *trag.* 52 = p. 99 Marmorale) et de Plaute (*interluere mare*, *frg.* 87),

8. J. B. Hofmann, *Nochmals interficere* : IF 48, 1930, 180.

9. A. Thierfelder, *Interficere* : Glotta 20, 1932, 172-175.

glosées respectivement par *ebibere* et *eluere*. Fort de l'équivalence *inter* = *e(x)*, Thierfelder rend *interficiō* par « ôter » (*wegmachen*) et relie à l'ellipse de *uitam* dans le syntagme *uitam interficere* l'apparition du sens de « tuer ». Une pareille évolution ne surprendrait pas, car, à côté d'*interimere* seul, se rencontre l'expression complète *uitam interimere* (Plaute, *Epid.* 594 et *Cas.* 658). Néanmoins, la doctrine ne résiste pas à un examen attentif des matériaux. En effet, dans le type *interimō*, *intertrahō* et *interclūdō*, la notion de l'allemand « weg » appartient déjà à la représentation du verbe simple et n'est donc pas imputable au préverbe. En réalité, le rapprochement synonymique entre *interbibō* et *ebibō*, dans le commentaire d'Isidore, ne met pas en cause le sens propre du terme *e(x)*, mais la nuance d'achèvement commune à une série de composés¹⁰. En face de *bibere* « boire », *ebibere* signifie « boire jusqu'au bout, complètement » (cf. all. *austrinken*). La différence intéresse avant tout l'aspect. Ainsi, le principal argument en faveur de l'interprétation d'*interficiō* par « ôter, enlever » disparaît. De plus, la construction du verbe en vieux latin ne s'accorde pas avec l'explication de Thierfelder. Si Plaute admet tantôt *uitam*, tantôt *uitā* comme régime d'*interimō*, il n'emploie que l'ablatif avec *interficiō*. Cf. *Truc.* 518 : *salve, qui me interfecisti paene uita et lumine* « salut, toi qui as failli me rayer de la vie et de la lumière ». De même, Aulu-Gelle 12,7,2 : *eodem mulier uirum et filium eodem tempore uenenis clam datis uita interfeceral* « cette femme avait rayé de la vie en même temps son mari et son fils, leur ayant donné du poison à leur insu ». La nature des témoignages et le comportement parallèle d'*interdīcō* font de cette syntaxe un trait ancien.

En l'occurrence, le conservatisme syntaxique va de pair avec l'archaïsme de la forme. Depuis des décennies les comparatistes signalent la correspondance entre lat. *interfectus* et skr. *antarhitas* « disparu »¹¹. Comme les termes se recouvrent non seulement dans leur matérialité, mais aussi dans leur contenu, l'hypothèse de créations indépendantes s'avère inadéquate. En latin, *interficiō* fait donc partie de l'héritage indo-européen. L'enseignement traditionnel s'en tient à

10. Voir A. Ernout-A. Meillet, *op. cit.* 204.

11. H. Hirt (*Lat. interficio* : IF 37, 1916, 231) a été suivi par J. B. Hofmann (IF 48, 1930, 180), puis par M. Leumann (*Glotta* 20, 1932, 281-282), et enfin par E. Benveniste, *op. cit.* 120.

l'équation des adjectifs verbaux en *-los, mais M. Mayrhofer rapproche sans restriction les expressions skr. *antār dhā-* et lat. *interficere* (*Kurzg. etym. Wb. d. Ai.* II 15, s.v. *dādhāti*). La suite du présent exposé donne raison au linguiste viennois : la correspondance porte sur l'ensemble du paradigme. Un problème se pose alors au niveau de la forme. Dans les composés anciens de la racine *dhē-, en effet, le latin présente en général un second membre -dō (type *abdō*, *condō*, *indō*, etc.). Aussi, M. Leumann restaure-t-il un vieux verbe *interdō « tuer », ancêtre présumé d'*interficiō* (l. c. 282). Il ne se prononce pas sur les causes de la réfection, ni ne relève l'homonymie du terme reconstruit avec *interdō* « perdre ». Pourtant, de l'appréciation du fait dépend largement l'histoire d'*interficiō*. Le dossier se réduit à fort peu de chose. Un ancien optatif apparaît chez Plaute, *Tri.* 994 : *celerum qui sis, qui non sis, floccum non interdum* « au reste, je ne perdrais pas un fétu (pour apprendre) qui tu es, qui tu n'es pas ». La concordance formelle entre *interdum* et le simple *dum* suggère le rattachement d'*interdō* à *dare*, mais l'argument n'est pas décisif en raison de nombreuses contaminations dans la flexion des composés de *dō- « donner » et *dhē- « poser ». Ainsi, de *crēdō*, superposable à skr. *śraddhā-*, Plaute atteste une 2^e personne *creduis* (*Amph.* 672) et une 3^e *creduit* (*Truc.* 307). De même, *addō*, voisin pour le sens de gr. *προστίθηναι*, se conjugait au subjonctif-optatif à la façon de *dare* : *adduit* se lit dans une loi rapportée par Gracchanus, *Iur.* 11 (= *Fontes Iuris Romani Antiqui*, p. 46 Bruns). Cf. *adduint*, conjecturé par Quicherat au fragment 5 de l'*Aululaire* de Plaute (mss. *duint*). Inversement, les composés de *dare* se conforment, au présent de l'indicatif, au modèle des représentants de *dhē- : *reddō*, *reddis* comme *condō*, *condis*¹². Ces échanges achèvent un processus de nivellement déclenché par des évolutions phonétiques convergentes : à skr. *dadē* et *dadhé* répond uniformément lat. -*didī*. Dans ces circonstances, le critère de la forme n'est pas pertinent pour l'étymologie d'*interdum*¹³.

12. Une action analogique se conçoit aussi au sein du paradigme : **reddās* refait en *reddis* d'après *redditis* < **reddātis* (voir A. Ernout-A. Meillet, *op. cit.* 178, s.v. *dō*).

13. Il n'y a sans doute pas de rapport de filiation entre *interdum* « je perdrais » (Plaute, *Tri.* 994) et *interdatus* « réparti (en parlant de l'aliment) » (Lucrèce 4,868) : les sens ne s'accordent pas et, en regard du participe attendu **interditus* (cf. *perditus*), *interdatus* se dénonce comme une formation récente. De même (*requies*) *interdatus* « (un temps de repos) est intercalé, forme un intervalle » (Id. 4,227).

Des considérations de sens, en revanche, fournissent un indice de l'appartenance du verbe à la famille de *dare*. Dans le contexte de Plaute, *Tri.* 994, *interdō* apparaît très proche de *perdō*. Or, la notion de « perdre » se comprend bien à partir de « donner ou dépenser inutilement »¹⁴. Selon nous, la relation privilégiée d'*interdō* à *perdō* constitue le corollaire de la quasi-synonymie des expressions symétriques *intereō* et *pereō* (cf. les associations fréquentes du genre *interiisse uel periisse*, Plaute, *Capl.* 693). Passif d'*interdō*, *intereō* l'est aussi d'*interficiō* et par là ramène l'observateur au centre du problème. Étant donné la conservation de verbes comme *crēdō* et *condō*, l'hypothèse du rajeunissement d'un archaïque **interdō* « tuer » (rac. **dhē-*) en *interficiō* ne va pas sans difficulté. A la rigueur, on verra une cause de réfection dans l'existence d'un homonyme *interdō* « perdre » (rac. **dō-*). Mais en réalité le détour par **interdō* ne semble pas nécessaire. Dans la locution indo-européenne **ǵlér dhē(k)-*, le traitement latin *f* de **dh* témoigne simplement d'une univertation tardive. L'autonomie relative des termes dans les syntagmes préverbe+verbe se maintient longtemps en italique et le latin offre encore des exemples de tmèse à la date des plus anciens monuments. C'est le type *ob uos sacro* (Festus) pour *obsecro uos* et *endoqueplorato* (XII Tables) pour *imploratoque*. Ainsi, à l'époque de la sonorisation de **p* intérieur en **d > d*, les futures composantes d'*interficiō* avaient encore dans la phrase le statut d'éléments libres¹⁵. Cette syntaxe s'observe directement en védique, où un ou plusieurs mots s'intercalent fréquemment entre *antár* et *dhā-*.

En définitive, la forme ne fait donc pas obstacle au rapprochement de lat. *interficiō* et de véd. *antár dhā-*. Reste l'aspect sémantique de la question. Là-dessus les tenants de la correspondance se contentent d'une mention trop vague : la ressemblance de sens entre *interfectus* « tué » et *antarhitas* « disparu ». Seule une définition rigoureuse des termes renseignera sur le caractère convergent ou au contraire inconciliable des signifiés. A première vue, les affinités de contenu discernables dans les participes ne se retrouvent pas dans

14. Voir A. Ernout-A. Meillet, *op. cit.* 180 s.v. *perdō* (art. *dō*).

15. Cependant, l'univertation a eu lieu normalement avant la transformation des voyelles brèves intérieures — *terminus ante quem* non contraignant, il est vrai, en raison de la possibilité d'actions analogiques (cf. *calfaciō* refait en *calficiō*).

les formes personnelles. C'est pourquoi, sans doute, la plupart des étymologistes ne comparent que les adjectifs en *-*to-*. Et pourtant les éléments d'une compréhension plus intime de la représentation se dégagent surtout des emplois du verbe conjugué. Pour le *Rigveda*, H. Grassmann relève sept occurrences d'*antār dhā-* et distingue trois acceptions¹⁶ : *a)* ins Innere (eines Dinges) hineinlegen, *b)* verbergen, bedecken, *c)* gesondert hinstellen. Il s'agit en fait de simples variantes de la signification fondamentale « mettre à part dans ». Les contextes mettent en évidence tantôt la notion d'intériorité, tantôt la nuance d'isolement. En 1,62,9, *antār dhā-* rend l'idée de « mettre dans », mais en quelque sorte distributivement : *āmāsu cid dadhiṣe pakvām antāḥ pāyaḥ kṛṣṇāsu rūśad rôhiṇīṣu* « dedans les (vaches) crues tu as mis le lait cuit, (le lait) blanc dans les (vaches) noires (ou) rouges » (trad. Renou). La phrase énonce à la fois une différence — il y a deux sortes de vaches en relation avec deux variétés de lait — et une union des contraires — le cru et le cuit, le blanc et le noir. Ailleurs, la répartition des éléments conduit au rapprochement des semblables : ainsi, en 10,54,6, la prière s'adresse à Indra, *yó ādadhāj jyótiṣi jyótir antār yó āsrjan mādhunā sām mādhūni* « qui mit la lumière dans la lumière, qui mêla le doux au doux ». Comme *jyótiṣi* s'emploie ici par synecdoque au sens de « soleil » (cf. *Sāyaṇa, ad loc.*), le passage s'apparente étroitement à 6,44,23 : *ayām akr̥nod uśasaḥ supātnīr ayāṃ sūrye adadhāj jyótir antāḥ* « celui-ci donna aux Aurores un bon mari, celui-ci mit la lumière dans le soleil ». Dans ces exemples, la présence d'un locatif souligne dans le verbe la composante sémantique « à l'intérieur de ». Cf. encore 7,71,5 et 9,73,8. L'idée de « séparation », en revanche, ressort mieux des énoncés exempts de complément de lieu. *Antār dhā-* signifie « mettre à part » au vers 3 de l'hymne cosmogonique 3,38. Il s'agit de la mise en place des mondes à partir de l'état chaotique : *sām mātrābhīr māmīrē yemūr urvī anlār mahī sāmṛte dhāyase dhuḥ* « ils ont mesuré ensemble les deux larges (= le ciel et la terre) avec des instruments de mesure, ils les ont maintenus; ils dissocièrent les deux grands (qui étaient) soudés, pour la réjouissance (des hommes) »¹⁷. Un dernier texte du *Rigveda* se

16. *Wörterbuch zum Rig-Veda*, Leipzig 1873, s.v. *dhā-*.

17. Des parallèles plus explicites portent, au lieu des expressions elliptiques *urvī* et *mahī*, les noms du ciel et de la terre. Ainsi, AV 8,5,6 : *antārdadhe dyā-*

caractérise par l'absence de locatif. C'est le témoignage le plus intéressant, car le verbe *y* a une résonance particulière. En effet, à l'expression de la localisation s'ajoute une nuance affective : le sens d'*antár dhā-* est « mettre à part dans pour écarteler (l'indésirable), reléguer ». La formule en question, attestée à plusieurs exemplaires dans la littérature védique, se lit pour la première fois RV 10,18,4 : *śatām jīvantu śarādaḥ purūcīr antár mṛtyūm dadhatām párvatena* « que (les vivants) vivent cent automnes prospères, qu'ils cachent la mort avec une montagne ». Cf. *Vājasaneyi-Saṃhitā* 35,15 (p. 1286 de l'éd. Vidyāsāgara, Calcutta 1862), etc.¹⁸. On saisit, dans le syntagme *antár mṛtyūm dadhatām*, l'amorce du glissement vers la notion de « faire disparaître, rayer de ». Ainsi se dévoile, à travers les données du *Rigveda*, le cours de l'évolution sémantique. Du point de départ « mettre à part (dans) » par une étape « cacher, reléguer » l'expression *antár dhā-* prend finalement le sens de « supprimer ». Le terme du développement se trouve atteint dès l'*Atharvaveda*. En 5,28,8, les initiés aux pratiques magiques font échec à la mort et se débarrassent (*antár dhā-*) de tous les maux : *prālyauhan mṛtyūm... antardádhanā duritāni víśvā* « ils repoussèrent la mort..., s'étant débarrassés de tous les maux ». Le régime *ārātīr* « les mauvais esprits » d'un contexte voisin de la *Maītrāyaṇī-Saṃhitā* suggère pour le verbe régissant un sens fort. Par le rôle de la montagne (*párvatena*) dans la destruction du mal, le passage rappelle RV 10,18,4. En voici l'essentiel (1,2,1 : 10,5, éd. Schroeder) : *antár ārātīr dadhe mahatā párvatena* « j'ai tué (ou : fait disparaître) les mauvais esprits avec une grande montagne ». Cf. *Kāṇhikam* 2,1 (éd. Schroeder).

Les faits védiques révèlent dans *antár dhā-* des traits de contenu communs au latin *interficiō*. Les termes assument l'un et l'autre la notion d'« abolition » ou d'« élimination ». Mais ce n'est pas là le sens le plus ancien en indien. Il ne serait donc pas légitime de définir i.-e. **ntér dhē-* par « tuer ». En réalité, la situation des langues historiques s'explique par une évolution sémantique parallèle. Le mouvement de « mettre à part dans » vers « cacher, enfermer », puis « faire disparaître » s'effectue non seulement en védique, mais aussi en latin.

vāpṛthivī utāhar utā sūryam « j'ai séparé le ciel et la terre et le jour et le soleil ». Cf. MS 1,3,5 : 32,5 ; *Kāṇhikam* 4,1 ; VS 7.5.

18. Références chez M. Bloomfield, *A Vedic Concordance*, Delhi/Bénarès/Patna 1906.

D'une tradition à l'autre, les différences dépendent principalement d'un écart chronologique. Là, le procès se déroule sous nos yeux, ici le gros des événements a lieu dans la préhistoire. Des documents vieux latins conservent néanmoins le souvenir de la signification ancienne d'*interficiō*, mais les monographies n'en font généralement pas état ou n'en tirent pas parti. Les témoignages se recrutent pour la plupart dans les fragments d'auteurs préclassiques. On lit chez Lucilius, *frg.* 1175 Krenkel (= 1157 Marx) : *durum, molle uoras, fragmenta interficis* (var. *interficil*) *panis*. En concurrence avec *uoras* et construit avec le régime *fragmenta... panis, interficis* n'a évidemment pas le sens de « tuer ». Si, comme il est probable, *interficis* enchérit sur *uoras*, l'énoncé se traduit au mieux ainsi : « tu manges voracement le dur (et) le tendre, tu engloutis les morceaux de pain ». Cet emploi n'est pas sans rapport avec le passage de RV 1,62,9 (cf. *supra*). Indra instille le lait dans les vaches comme l'homme ingère de la nourriture. De part et d'autre, le signifié « mettre à part dans » s'actualise dans la notion d'« introduire dans un corps, incorporer ». Les commentateurs de Lucilius notent expressément l'acception « manger » d'*interficere* : « *interficere pro comedere Lucilii proprium* » (F. Marx, *C. Lucilii carminum reliquiae. II Commentarius*, Leipzig 1905, p. 272). Mais on se fait une fausse idée de la nature du fait. Prisonniers de la norme du latin classique, les traducteurs voient dans le type *panem interficere* une métaphore, c'est-à-dire une application secondaire du verbe aux choses. D'où les versions de Bolisani : « *sei proprio una sterminatrice di pezzi di pane* » et de Krenkel : « *du tötest die Krümel vom Brot gar* »¹⁹. Le recours aux termes *sterminatrice* et *töten* procède d'une conception erronée. Il n'y a pas ici de hardiesse poétique par extension d'emploi (tuer qqn. → tuer qqc. Cf. fr. *tuer le temps*). *Interficere aliquid* représente un archaïsme, parallèle à la donnée indienne *antār dhā-* des plus anciens textes védiques. Ce résultat de la grammaire comparée s'accorde d'ailleurs avec l'indication d'un grammairien ancien : *interfici et occidi et inanimalia posse ueleros uehementi auctoritate posuerunt* (Nonius Marcellus, *De compendiosa doctrina*, III p. 721, 19-20 Lindsay). Parmi les *ueleres*, l'érudit compte en particulier Lucilius, dont un second exemple d'*interficiō* « manger » est donné chez Krenkel

19. E. Bolisani, *Lucilio e i suoi frammenti*, Padoue 1932, p. 354 ; W. Krenkel, *Lucilius. Satiren*, 2 vol., Leyde 1970, *frg.* 1175.

au N° 757-58 (= 769-70 Marx) : *piscium magnam atque altilium uim interfecisti*. — <ha>*ut nego* « tu as englouti un grand tas de poissons et de volaille ! — je ne dis pas non ». Ces bribes d'un dialogue présumé entre maître et esclave s'éclairent par référence à l'expression *fragmenta interficis panis* du fragment précédent. Théoriquement possible, l'interprétation d'*interfecisti* par « tu as tué » n'a pas été retenue par les spécialistes²⁰. — Composante essentielle du sens ancien « mettre à part dans », la notion d'intériorité est encore présente dans les énoncés relatifs à l'ingestion de nourriture. Mais ce trait passe peu à peu à l'arrière-plan et la représentation couvre bientôt le champ de fr. *consommer, user, consumer*. Ainsi, chez Caton *interficiō* se dit de l'action destructrice de la rouille, *Mor.* 3 (éd. Jordan) : *nam uita humana prope uti ferrum est. Si exerceas, conteritur; si non exerceas, tamen rubigo interficit* « il en va de la vie humaine à peu près comme du fer : si tu le soumetts au travail, il s'use; si tu ne le fais pas, alors c'est la rouille qui le ronge ». Ce fragment illustre la transition de « détruire qqc. » à « tuer qqn. ». En effet, *rubigo interficit* renvoie à *ferrum*, mais en même temps *ferrum* est impliqué dans une comparaison avec *uita humana*. Des conditions d'emploi analogues se rencontrent chez Accius, *Trag.* 452 : *internecionem fore Meleagro, ubi torrus esset interfectus flammeus* « ... que Méléagre trouverait la mort, quand le tison ardent serait consumé ». On retrouve ici la mise en parallèle de la dégradation de la matière et de la disparition de l'homme. De ce schéma Plaute s'écarte légèrement dans le *Trinummus* (531-532), mais il n'en use pas moins d'un style imagé, comparant les mauvaises mœurs à des plantes vivaces : *em istic oportet opseri mores malos, si in opserendo possint interfieri* « hé bien ! il faut y (c.-à-d. dans un champ stérile) semer les mauvaises mœurs : ce serait un moyen d'en détruire l'espèce » (trad. Ernout).

Dans l'histoire d'*interficiō*, l'entrée en scène de verbes concurrents à préfixe *inter-* a contribué à l'intégration du terme dans le vocabulaire de la mise à mort. Le composé *interimō*, en particulier, y occupe une place importante. Au simple *emō* « prendre » le préverbe ajoute la nuance de séparation : de là le sens d'« ôter, enlever, ravir », puis « faire disparaître ». Les affinités sémantiques entre *interficiō* et *interimō* justifient leur emploi conjoint chez Plaute, *Merc.*

20. Trad. Bolisani : « sei mangiato », Krenkel : « hast du weggeputzt ».

832-833 : *usus, fructus, uictus, cultus iam mihi harum aedium interemptust, interfectust, alienatust. Occidi!* « déjà l'usufruit, le couvert et le culte de cette maison m'ont été enlevés, supprimés, ont passé à un autre. Je suis mort! ». En dehors des rapports syntagmatiques, les ressemblances de contenu se manifestent au plan paradigmatique. En effet, les termes commutent dans des contextes voisins, caractérisés par la présence de l'ablatif *uitā*. Au type *me interfecisti... uita* (Plaute, *Truc.* 518 : cf. *supra*) fait écho la construction réfléchie *ne se uita interemeret*²¹ « de peur qu'il ne s'ôte la vie (litt. qu'il ne se coupe de la vie) » (Id., *Cist.* 710-11). La rection de l'ablatif, on l'a vu, va de pair avec le sens ancien du préverbe. Dans le cas d'*interimō*, la signification du verbe simple joue peut-être aussi un rôle. En revanche, c'est uniquement la valeur séparative de *-ter* qui rend compte de la construction non seulement de lat. *interficiō* et *interdīcō*, mais encore d'ombr. *andersistu*. En effet, cet impératif gouverne, semble-t-il, un ablatif pluriel, *Tab. Ig.* VI a 6 : *erse neip mugatu nep arsir andersistu* « à partir de là, qu'on ne souffle mot ni ne s'interpose à la conduite du rituel ». La forme *arsir* présente, selon nous, la finale *-ir* du type *Atiersir*, *uesclir* (abl. pl. de thèmes en *-iō-* ou en *-o-*) et se rattache étymologiquement au groupe d'*arsie* « sancte » et *arsmor* « ritus »²². Un ablatif dans la dépendance d'*andersistu* n'étonne pas, car, outre le comportement syntaxique parallèle d'*interdīcō* et d'*interficiō* en latin, la construction de la préposition osque *anter* mérite attention. À côté d'expressions à l'accusatif se rencontre un précieux exemple de l'ablatif, *Cippe d'Abella* A 14 : *teer[ūm]... pūd anter teremniss eh[trūis] ist* « le terrain... qui est en deçà des limites (extérieures) ». D'une façon remarquable, *anter* assume ici — et ici seulement — le sens étymologique : « à l'intérieur de ». Dans les compléments à l'accusatif, la préposition signifie toujours « entre » et porte sur deux termes coordonnés (type *anter liurri XII inī ver(u) sarinu* « entre la tour XII et la porte S. », Vetter 23). L'osque connaît donc deux constructions syntaxiques liées à des

21. *Interimeret* FZ : *interemerit* BVJ : *interemit* E.

22. Nous suivons G. Devoto et V. Pisani, rejetant l'identification d'ombr. *arsir* avec lat. *alius* (E. Vetter). C. D. Buck introduit *alius* dans la traduction du passage (*Grammar*², p. 263), mais n'exclut pas l'autre interprétation dans le commentaire : « it is quite possible that *arsir* is not 'alius' but Dat.-Abl. Pl. of *arsie*, sancte, meaning, ceremonies » (*Ibid.*, p. 302).

acceptions différentes. En latin, en revanche, l'accusatif a été généralisé avec prédominance de la valeur « entre »²³, et les conditions d'emploi anciennes ne s'observent plus que pour *inter-* préverbe à travers la rection de vieux verbes comme *interficiō*.

Claude SANDOZ.

Evole 31

2000 Neuchâtel (Suisse).

23. V. p. *a(n)tar* régit également l'accusatif, mais s'emploie toujours au sens de « dans ».

SUBJONCTIF ET INFINITIF DANS LES COMPLÉTIVES DE L'OMBRIEN

SOMMAIRE. — *Dans les propositions complétives de l'ombrien, les modes servent à caractériser la modalité, ce que les présentations traditionnelles ne montrent précisément pas. En marge d'une interprétation des formes en -fi (pihafi, etc.) comme infinitifs, on donnera ici les règles d'emploi des modes dans les complétives non-pronominales et on discutera les exemples contenus dans les Tables Eugubines.*

1. Les grammaires traditionnelles de l'ombrien¹ exposent la syntaxe selon un procédé synthétique ou ascendant : elles décrivent l'emploi des parties du discours et les diverses fonctions des catégories flexionnelles; puis elles ajoutent éventuellement un chapitre sur certaines particularités de l'organisation des éléments dans la phrase, p. e. sur l'ordre des mots. Ce procédé est justifié en principe, et indispensable pour une langue à corpus limité comme l'ombrien, dont les textes présentent pour l'interprétation philologique certaines difficultés; dans un tel cas, une syntaxe ascendante est un répertoire de possibilités d'interprétation.

Mais ce procédé doit être complété maintenant, conformément aux exigences de la grammaire moderne, par une présentation analytique ou descendante, qui part de l'unité la plus grande, c'est-à-dire la phrase (ou même le texte), en décrivant alternativement les constituants et les constructions. Chaque phénomène syntaxique trouvera ainsi sa place systématique. Pour une langue comme l'ombrien, dont la morphologie n'est pas connue dans tous ses aspects avec certitude, une telle présentation offre la possibilité de préciser la fonction d'une catégorie flexionnelle à partir de son emploi syntaxique, que l'on peut déterminer autrement.

1. Une syntaxe est contenue dans : v. Planta 1897 : 407-490, Buck 1928 : 195-224, Bottigliioni 1954 : 171-180, Poultney 1959 : 142-156.

2. Cette dernière possibilité est à l'origine du présent article. Les formes verbales en *-fi* — *pihafi*, *herifi*, *cehefi*² —, jusqu'alors considérées comme subjonctifs passifs du parfait³ ou du présent⁴, ont été définies il y a dix ans par R. Gusmani comme étant des infinitifs du présent⁵. Du point de vue de la morphologie comparée, des formes du subjonctif caractérisées par un élément écrit *-fi* présenteraient sans doute des difficultés considérables⁶, tandis qu'une désinence *-fi* de l'infinitif, interprétable comme *-/fiē/*, peut être comparée aux désinences de l'infinitif véd. *-(a)dhyai* avest. *-diiāi* sous la forme i.-e. **-dhiōi*⁷. Mais il serait souhaitable de fournir aussi une justification syntaxique de cette nouvelle définition. R. Gusmani, qui en a senti le besoin, a cru la trouver dans la rection : Les verbes de certaines classes sémantiques, à savoir les verbes du dire et de la nécessité, régissent le subjonctif, les autres l'infinitif de la proposition subordonnée sans conjonction⁸. Sans citer l'article de R. Gusmani, Mrs. Konneker, dans ses 'Studies in Umbrian syntax' — le seul traitement moderne de problèmes de la syntaxe ombrienne — cherche également la raison du mode des propositions complétives dans la nature du verbe régissant⁹. Mais l'hypothèse selon laquelle l'emploi des modes¹⁰ en ombrien est déterminé par la rection ne résiste pas à un examen scrupuleux. Une détermination du mode du verbe subordonné par la nature du verbe régissant n'existe pas en latin, dont la syntaxe est très proche de celle de l'ombrien : le même auteur dit, naturellement pour exprimer des choses différentes, *dicere ... Siculos... questos esse* (Cic. Verr. 3, 103) et *dixisse, ut ... scriberet* (Cic. Att. 11,7,2), ou *scribit Labieno, ... veniat* (Caes. b. G. 5,46,4) et *scribit se ... affore* (Caes. b. G.

2. Pour les attestations, cf. §§ 6.12, n° 28 ; 6.2, n° 30 ; 6.3, n° 32.

3. Ainsi la communis opinio, p.e. v. Planta 1897 : 369.406, Buck 1928 : 177, Vetter 1953, 226.237, Poultney 1959 : 137, Devoto 1962 : 176.197, Ernout 1961 : 87-93, Pisani 1964 : 24.148. — Opinions différentes sur *cehefi* chez Poultney 1959 : 239 sv., Ernout 1961 : 113 et Pisani 1964 : 142 sv.

4. Olzscha 1963 : 291-293.

5. Gusmani 1966 *passim*.

6. Discutées par Olzscha (1963 : 290-293) et Gusmani (1966 : 67-71).

7. Rix (sous presse) : chap. 4.

8. Gusmani 1966 : 71.73, surtout 74.

9. Konneker 1972 : 62, pour les complétives objet ; pour les complétives sujet, Mrs. Konneker renonce à une justification du mode (1972 : 60).

10. Comme prédicat d'une proposition subordonnée, l'infinitif, que ce soit en ombrien, en latin ou en grec, doit être compté au nombre des modes.

5,48,6). Mais même en ombrien surgissent des difficultés qui exigent, si l'on veut sauver la rection, des hypothèses complémentaires inacceptables. Nous y reviendrons au cours de la présentation de notre propre solution (§§ 4.13; 6.1).

3. Dans les propositions complétives de l'ombrien — à en juger d'après les Tables Eugubines — les modes (indicatif, infinitif et subjonctif) servent à distinguer les modalités (' affirmation ' et ' question ' d'un côté, ' appel ' et ' incertitude ' de l'autre); relativement à la fonction des modes, les complétives diffèrent donc des propositions principales (ou indépendantes) non pas en principe, mais seulement dans les détails.

3.1. Les propositions complétives, terme par lequel on désigne les propositions enchâssées jouant le rôle du sujet ou de l'objet, peuvent être enchâssées soit directement sans modifications soit indirectement, c'est-à-dire après avoir subi des modifications de l'expression liées à la procédure d'enchâssement. Le texte des Tables contient plusieurs complétives directes, surtout des citations de commandements rituels; quelques-unes seront citées plus loin (§ 4.11). Ce qui nous intéresse ici, ce sont les complétives indirectes¹¹.

D'après un autre critère (sémantico-syntaxique cette fois), on peut distinguer les complétives pronominales et les complétives non-pronominales. Les premières sont enchâssées au moyen d'un seul constituant nominal (dont le contenu fait partie aussi du contenu de la matrice); ce constituant est représenté par un pronom (ou adverbe) relatif ou interrogatif (pour des exemples, cf. § 8). En revanche, les complétives non-pronominales sont enchâssées au moyen de leur prédicat (tout leur contenu fait partie du contenu de la matrice); ou bien elles sont introduites par une conjonction (terme interrogatif compris) ou bien elles sont dépourvues d'introduction (p. e. les infinitifs). C'est le deuxième groupe qui sera traité ici en détail; pour ce qui concerne l'autre, on se bornera à apporter quelques exemples.

11. Les allusions à des énoncés rituels — p.e. *tiḡlu sevakni teitu* III 25 ' declaratione sollemnem dicito ', supposant un énoncé (*tiḡel*) **saker* **sevakem* **est* ' hostia sollemnis est ' —, comptées par M. Konneker (1972 : 62 sv.) parmi les complétives, appartiennent au niveau sémantico-syntaxique, et non pas au niveau morpho-syntaxique.

3.2. En ombrien, pour distinguer les modalités, les complétives indirectes non-pronominales¹² disposent de l'indicatif, de l'infinitif et du subjonctif. Les règles de leur distribution peuvent se formuler comme suit :

(1) L'infinitif et l'indicatif caractérisent l'événement rapporté par la complétive comme réel ou vrai — ou encore nient sa réalité ou vérité —, sans donner lieu à doutes.

(a) L'infinitif s'emploie pour des déclarations : modalité déclarative. Il résulte de la transformation d'un indicatif.

(b) L'indicatif s'emploie pour des questions : modalité interrogative.

(2) Le subjonctif

(a) caractérise l'événement rapporté par la complétive comme étant (encore) à réaliser — ou encore à ne pas réaliser : modalité impérative. Le subjonctif résulte dans ce cas de la transformation d'un impératif, comme l'attestent directement quelques passages des Tables (§ 4.11).

(b) indique que la réalité ou vérité de l'événement rapporté ou demandé est incertaine¹³ ou douteuse : modalité dubitative. Comme on ne trouve en ombrien ni questions directes¹⁴ ni phrases hypothétiques, on ne peut rien dire sur le mode dans les propositions indépendantes relatives (indicatif et/ou subjonctif ?).

Peut-être ces constatations ne sont-elles pas surprenantes; mais elles ne sont pas non plus superflues, comme en témoigne l'opinion divergente citée plus haut. Ce qui reste à faire, c'est la preuve philologique.

4. Subjonctif caractérisant l'événement comme étant (encore) à réaliser (cas 2 a du § 3.2) = subjonctif de la modalité impérative.

12. Les complétives directes ont le même mode que les propositions indépendantes de même contenu; les complétives indirectes pronominales ne disposent pas de l'infinitif, dont les fonctions sont exprimées par l'indicatif.

13. Pour l'aspect de l'incertitude dans les questions indirectes, cf. W. Abraham, *Verbklassifikation und das Komplement « Indirekter Fragesatz »*, *Die Sprache* 15 (1969) 113-134. — Pour l'ombrien, on doit distinguer entre l'incertitude de l'interrogateur (cas 1 b), qui demande un fait connu aux autres, et une incertitude présumée du fait même (cas 2 b).

14. La seule question directe de l'osque n'est d'aucun secours, car il y manque un prédicat verbal : *pis tiú*, quis (es) tu ' Vetter 1953, n° 161 (v. Lejeune 1968 : 116).

4.1. Complétive sans conjonction.

4.1.1. Complétive en fonction d'objet, verbe régissant de la classe sémantique de 'dire' (*deitu*, *combifiatu*, *stiplo*). Les exemples sont :

- (1a) VI b 64 *sururont deitu elaians deitu*
 (1b) VI b 65 *sururont deitu elaias*
 'itidem dicito, [ut] eant [dicito]¹⁵
 (2) III 8/9 *sakre uvem uhtur ⁹leitu puntles terkantur*
 'sacrem [et] ovem auctor dicito, [ut] *puntles* inspiciant¹⁶
 (3a 1) I b 35 *kupifiatu rupiname erus teṛa ene tra sahla kupifiaia*¹⁷
 (3a 2) VII a 43/4 *combifiatu rubiname erus ⁴⁴dersa*
 'nuntiatio ad *Rubiniam*, [ut] *erus* det [et *Trans Sanctam* nuntiet]
 (3b 1) I b 35/6 *tra sahla kupifiaia ³⁶erus teṛa*
 (3b 2) VII a 44 *traha sahalam combifiatu erus dersa*
 '*Trans Sanctam* nuntiet/nuntiatio¹⁸, [ut] *erus* det'
 (4) VI a 2 *stiplo aseriaia parfa dersua curnaco dersua ...*
 'stipulare, [ut] observem parram prosperam ...'¹⁹

A plusieurs reprises dans les rituels, on avait l'occasion d'ordonner à certaines personnes d'exécuter une action rituelle, c'est-à-dire de réaliser un événement. Dans le rite même, on a utilisé l'impératif du présent (ipt. I)²⁰, qui a passé

15. Les modes de l'original se représentent mieux en latin que dans une langue moderne. Dans les traductions, les parenthèses [] entourent les mots (ou morphèmes) sans correspondance dans l'original; les parenthèses [] entourent des syntagmes qui ne sont pas présents dans tous les passages parallèles cités.

16. Compris correctement pour la première fois par Vetter 1953 : 212 (cf. Jones 1962 : 210-213, Gusmani 1966 : 71; solution ignorée dans Poultney 1959 et Konneker 1972). L'ordre des mots singulier (Jones 1962 : 213) s'explique par la supposition que le commandement tel qu'il était employé dans le rituel contenait seulement le vocatif *puntles* et un impératif **terkamu*, tandis que les victimes n'étaient indiquées que par un geste. La curieuse prolepse des objets *sakre uvem* dans la rédaction écrite a empêché que dans la re-transformation les noms des victimes fussent incorporés au commandement.

17. MSS 34 (1976) 151-164 nous avons essayé de montrer que *kupifiaia* était le prédicat d'une deuxième proposition enchâssée lié à *teṛa* par *ene(m)* 'et'.

18. Pour la variante subj. *kupifiaia* — ipt. *combifiatu* v. Rix, *l.c.*, p. 157 sv.

19. V. en dernier lieu Lejeune 1968 : 109-115.

20. Que *arsmahamo caterahamo elato* soient des ipt. I a été reconnu par

quelquefois dans le texte rédigé des Tables, et qui, dans la version des tables VI/VII a, a été introduit par un verbe de la classe de 'dire' :

- (5a) VI b 56 *deitu arsmahamo caterahamo* ∼ (5b) I b 19 sv.
armamu kaleramu
 '[dicito:] ordinamini, congregamini (?)'
- (6a) VI b 63 *deitu etato* ∼ (6b) I b 21 *etatu*
 '[dicito:] ite'
- (7) VI a 2 *ehuellu stiplo*
 'rogato: stipulare'
- (8) VI a 3/4 *anstiplatu ef aserio*
 '(respondens) stipulator: i, observa'²¹.

L'autre manière adoptée par les rédacteurs pour rapporter les commandements du rituel était l'enchâssement par transformation de l'impératif en subjonctif²². Ce procédé est directement attesté pour le passage VI b 63-65 : Dans la version parallèle est prescrit : *triiuper etalu ikuvinus* I b 22 'ter [dicito] : Itē, Iguvini'. Puisqu'en VI b le commandement n'est cité qu'une fois à l'impératif (n° 6a), le subjonctif *etaia(n)s* deux fois répété (n° 1a.b) ne peut pas être autre chose que le commandement transformé. Ce cas donne le droit d'interpréter les autres de la même manière. *stiplo aseriaia* (n° 4) n'est un cas spécial que du point de vue de la « critique littéraire » : Par ce commandement, l'augure provoque le commandement du sacerdos 'ef aserio' (ipt.; n° 8); ici, la transformation de l'impératif en subjonctif est déjà accomplie dans le commandement même. D'autre part, ce même cas peut être utilisé comme autre preuve philologique de la transformation mentionnée.

4.12. Qu'il nous soit permis ici de quitter le domaine de la syntaxe propositionnelle²³ pour faire une digression sur la

J. Wackernagel dans un article (KZ 41, 1907, 318 sv. = Kl. Schr., p. 507 sv.) presque complètement ignoré dans les ouvrages sur l'ombrien (sauf par Buck 1928 : 362).

21. Lejeune 1968 : 109-115.

22. Les transformations rédactionnelles concernent des impératifs de la surface et non pas de la structure profonde. — Les grammaires de l'ombrien se bornent à classer ce type comme 'subjunctive in substantive clauses' (Buck 1928 : 216) ou 'dependent subjunctive' (Poultney 1959 : 152; une allusion à l'impératif chez Jones 1962 : 212).

23. Le subj. *si(r)* de la formule *fons sir pacer sir* (et variantes) 'favens sis,

syntaxe du discours. Dans trois des quatre décrets de la fraternité atédiennne {(A) : V a 1-13, (B) : V a 14-b 7, (D) : VII b 1-4), les verbes des prescriptions sont au subjonctif :

- (9) V a 4/5 *ere ri esune kuraia*
'is rem divinam curet'
- (10a.b) *prehabia* V a 5 *prehubia* a 12
'praebeat'
- (11a.b.c) *habia* V a 17.19.21
'habeat'
- (12a.b) *feia* V a 23.b 1
'faciat'
- (13a.b) *si* V a 27.b 7
'sit'
- (14) *portlaia* VII b 1
'portet'
- (15) *sins* VII b 4
'sint'.

Comme les commandements du rituel, les prescriptions d'un décret concernant des événements qui sont encore à réaliser; en fait, il y a des décrets (ou lois) contemporains en osque et en latin qui emploient pour leurs prescriptions l'impératif, à savoir l'ipt. II, p. e. osq. *deiuatud* 'iurato' (Vetter 1953 n° 2, 5, Tabula Bantina), lat. *iouranto* (CIL I² 582, 16, lex Bantina). Il faut en conclure que même dans les décrets des Tables, les subjonctifs sont nés de la transformation des impératifs²⁴, et que les propositions relatives sont enchâssées comme objet dans le préambule, dont le prédicat est le verbe exprimant l'acte de décision. On peut comparer le *senatus consultum de Bacchanalibus* latin (CIL I² 581; 186 av. J.-C.), où les diverses prescriptions sont caractérisées sans ambiguïté comme subordonnées à *exdeicendum censuere* du préambule

propitius sis' dans le préambule des grandes prières (VI a 23. b 7, 26) est bien sûr subordonné à notre avis à *tiom subocau* (et var.) 'te invoco' (VI a 22. b 6. 25 sv.); mais la proposition n'est pas une complétive, plutôt une proposition circonstancielle (finale).

24. Normalement, le subjonctif des décrets est traité comme indépendant et appelé 'voluntativer Conjunctiv' (v. Planta 1897 : 432), 'Subjunctive of Command' (Buck 1928 : 214) ou 'jussive subjunctive' (Jones 1962 : 213).

par l'addition d'une des conjonctions *utei* ou *ne(i)*. Des décrets ombriens formulés au subjonctif, les deux premiers ((A) et (B)) ont un préambule, dont le prédicat est *eilipes* V a 2.14 'censuerunt'. Pour le troisième (D) le préambule doit être sous-entendu; c'est précisément le subjonctif des prescriptions qui y est l'argument principal.

Sans doute, en ombrien — comme du reste en latin — le subjonctif dans les décrets a-t-il acquis une certaine indépendance vis-à-vis de la matrice-préambule (p. e. une série de subjonctifs peut être interrompue par des impératifs²⁵). Mais il ne se distingue des cas traités précédemment que par le fait que ce qui est enchâssé ici, c'est un texte complet et non pas une proposition seule. Le fait que pour les prescriptions les Tables emploient le subjonctif dans les décrets et l'impératif dans les rituels n'a rien à voir avec la chronologie de l'usage des modes en ombrien²⁶. La différence des modes correspond plutôt à une différence de relation historique : Les décrets se réfèrent à un acte concret de décision; les rituels se présentent comme absolus relativement au temps.

4.13. Subjonctif de la modalité impérative. Complétive sans conjonction, en fonction de sujet; verbe régissant de la classe de « falloir » (*herter*²⁷, *tiçit*) :

(16) III 1 *esunu fuia herter sume* ²*ustile sestentasiaru* ³*urnasiaru* 'sacrificium fiat oportet .(?). Kalendarum .(?).'

(17) V a 6 ⁵*piře uraku ri esuna* ⁶*si herle et pure esune sis* 'quidquid ad illam rem divinam sit oportet et qui [in] sacrificio sint'

(18a) V a 8 ⁷*revestu puře teřte* ⁸*eru emantur herle*

(18b) V a 10 ⁹*revestu* ¹⁰*emantu herle*
'revisito, [num] [ex eo²⁸ quod datur,] (sc. hostiae) accipiantur oportet[a]t'

25. *upeřu revestu* V a 7, *revestu* a 9, dans le décret (A), v. Jones 1962 : 216.

26. Ainsi Jones 1962 : 219.

27. Ou *te*, *ti*, *tei*, représentant tous une désinence *-/teř/*. — Les prédicats des phrases contenant une complétive sujet non-pronominale sont par définition 'impersonnels'.

28. *eru* est normalement pris pour un gén. plur. neutr. */ērom/* représentant *sakreu* 'hostiae'; mais l'interprétation en résultant pour *puře teřte*, *eru* 'aliqua eorum, quod datur' semble extrêmement délicate. Nous proposons de voir en *eru* l'abl. sing. neutr. */ēřū/* (*eru-com* VI b 50, etc.) coïncidant avec le nom. sing. neutr. *puře* de sens collectif. Pour l'abl. à côté du verbe 'prendre' pour l'indication de la source v. lat. *Hinnad cepit* (CIL I² 608).

- (19a) V b 8 *clauerniur dirsas herli fratrur atiersir*
 'Clavernii dent oportet fratribus Atiediis'
 De même (19b.c) *dirsans herli* V b 11.16 et, au singulier,
 (19 d) *dirsa herli* V b 13 'det oportet':
 (20) VII b 2 *ponne iuengar tursiandu herlei*
 'cum iuence fugentur oportet'
 (21) II a 17 *avis ¹⁷anzeriales menzne kurçlasiu făcia tiçil*
 '(sc. sacerdos) avibus observatis mense .(?) . faciat licet'.

Il convient de faire tout d'abord quelques remarques philologiques : (a) Parmi ces exemples, deux seulement (n^{os} 16, 21) proviennent de descriptions de rituel; dans les deux cas, il s'agit de déterminer la date d'un sacrifice (un jour dans (16), un mois dans (21)²⁹). (b) Du reste, les quatre *dirsa(ns) herli* de V b (n^o 19a-d) sont les prédicats des quatre prescriptions du troisième 'décret' atiedien ((C), cf. § 3.12), correspondant donc aux subjonctifs simples des autres décrets. Mais ici, les prescriptions sont présentées par l'indicatif *herle(r)* comme indépendantes; on ne doit pas présumer ici un préambule. Il ne s'agit donc pas d'un décret au sens propre du terme, mais plutôt d'un accord entre les frères atiediis et certaines familles, peut-être pour fixer un état très ancien et indatable.

Mais qu'importe, les exemples de ce groupe nous amènent au point décisif de tout le problème. Dans d'autres cas, le prédicat d'une complétive subordonnée à des formes du verbe *her-* 'vouloir' est à l'infinitif (cf. § 6, 12, n^{os} 25-28). Pour la morphosyntaxe, les correspondances sont les suivantes :

complétive		matrice		
mode	position	forme du verbe	<i>her-</i>	signification
1. infin.	a) objet	act., fut.	<i>heries</i> ³⁰	'voles, ot'
		act., subj.	<i>heriiei</i> ³¹	'velit'
2. subj.	b) sujet	dépon.-pass., inf.	<i>herifi</i> ³²	'oportere'
	sujet	dépon.-pass., ind.	<i>herter</i>	'oportet'

La règle de l'emploi des modes dans les complétives doit être formulée de manière à expliquer toutes ces combinaisons,

29. Pour les datations dans les Tables, cf. Olzscha 1954 : 161-179, Scardigli 1957 : 273-278, Untermann 1960 : 119 sv.

30. § 6.12, n^o 25 a.b. 26.

31. § 6.12, n^o 27.

32. § 6.12, n^o 28.

pourvu que tous les exemples attestés soient grammaticaux, c'est-à-dire corrects³³.

Le fait que l'emploi d'un certain mode dans une complétive ne soit pas une affaire de rection simplement déterminée par l'unité lexicale est manifeste au premier abord. Mais il ne peut pas s'agir non plus d'une rection déterminée par la diathèse des formes de *her-*, ou par leur signification, ou encore par la position syntaxique de la complétive (sujet : objet) : toutes ces possibilités sont exclues par *eru pepurkurent herifi* V b 5/6 'esse oportere poposcerunt' (cf. § 6.12, n° 28)³⁴. Il faut donc recourir à un principe d'explication qui ne dépende pas de faits du lexique ou de la morphostructure, c'est-à-dire à la modalité. A partir de là, on peut formuler l'hypothèse subsidiaire suivante : Les événements rapportés comme objets d'un vouloir ou d'un « falloir » sont normalement considérés par les locuteurs ombriens comme des faits réels d'une volonté concrète quand le ou les porteur(s) de cette volonté sont identifiables par le texte, tandis qu'ils sont considérés comme étant encore à réaliser quand le ou les porteur(s) de cette volonté restent anonymes, c'est-à-dire quand il ne s'agit pas d'une volonté concrète ; conformément aux règles établies pour l'emploi des modes (cf. § 3.2), on emploie dans le premier cas l'indicatif, dans le dernier le subjonctif³⁵.

Parmi les exemples, ceux de l'indicatif déponent-passif *herter* 'oportet, il est opportun de' (cf. § 6.12) ne laissent subsister aucun doute sur le fait que la volonté ou bien le « falloir » est de caractère général et non pas concret ; conformément à cela, les complétives sont au subjonctif. La même chose vaut pour *tiçit* (n° 21) 'licet' (ou 'decet', ce qui n'importe pas ici). D'autre part, les exemples de l'actif *heries* 'voles, ɔt' et *heriiei* 'velit' (cf. § 6.12, nos 25-27) ont un sujet concret (le prêtre, cf. § 6.12) ; la complétive exprime donc une volonté concrète et le verbe est à l'infinitif. Et enfin, dans *panla mula...eru pepurkurent herifi* (cf. § 6.12,

33. Ce dont doute Gusmani (1966 : 75) pour *eru.....herifi* V b 5/6 (n° 28), mais seulement parce qu'il ne peut pas expliquer l'infinitif *eru* en s'appuyant sur son hypothèse.

34. Dans le schéma morpho-syntaxique ci-dessus, les positions 1. a) et 1. b) n'ont aucun trait commun, tandis que 1. b) et 2. ne se distinguent que par le mode de la matrice.

35. C'est de la même manière que s'explique en latin la concurrence du subjonctif et de l'infinitif dans les complétives dépendant de *velle*.

n° 28) aussi, il y a des porteurs identifiables d'une volonté concrète, non pas le sujet de *herifi* même (qui est la complétive sujet *panta mula...erū*), mais celui du verbe *pepurkurent* régissant l'infinitif *herifi* (qui en est la complétive objet, cf. § 6.12), c'est-à-dire *fratru ⁴aliieřiu mestru karu pure ulu ⁵benurent* V b 3-5, la majorité des frères atiédiens présents dans l'assemblée compétente. C'est précisément l'enchâssement comme complétive objet dans une matrice à prédicat personnel qui a rendu le déponent-passif impersonnel *herler* susceptible de régir une complétive à l'infinitif. En d'autres termes, le syntagme *pepurkurent herifi* 'ils ont demandé comme conforme aux normes' a été traité comme une unité, relativement au mode de la complétive.

4.2. Subjonctif de la modalité impérative. Complétive avec conjonction : un seul exemple en deux versions, pas absolument sûr, en fonction d'objet; verbe régissant de la classe sémantique de 'dire' (*carsitu*) :

(22,1) I b 33/4 *kařelu pufe apruf ³⁴fakurent puze erus teřa*

(22,2) VII a 43 *carsitu pufe abrons facurent puse erus dersa*
'clamato [eo], ubi apros fecerint, ut erus det'

Si l'on se réfère aux autres exemples de *erus teřa/dersa*, qui sont certainement des complétives (cf. § 4.11, n°s 3a 1/2, b 1/2), on est enclin à voir là aussi une complétive; le motif de l'emploi exceptionnel d'une conjonction — /*puts-e*/ 'ut' d'origine relative-circonstancielle — peut être expliqué³⁶ de façon plausible par la proposition circonstancielle (*pufe...*) insérée entre le prédicat et la complétive. Mais il n'est pas exclu qu'il s'agisse d'une proposition circonstancielle finale-consécutives³⁷, comparable à *eo iso ostendu pusi pir pureto cehefi dia* VI a 20 'ea ita proponito, ut (cf. 6.3, n° 32); le sens de toute la phrase serait que le prêtre doit crier en direction de *Fontuli* (où ils ont sacrifié les porcs) pour que quelqu'un de là-bas distribue l'*erus*.

5. Subjonctif caractérisant l'événement rapporté comme incertain ou douteux (cas 2 b du § 3.2) = subjonctif de la modalité dubitative. Le seul exemple, dans une question

36. V. Planta 1897 : 475, Buck 1928 : 216, Konneker 1972 : 64.

37. Mrs. Konneker envisage cette possibilité comme stade transitoire, pour expliquer l'emploi de *puze* dans une complétive (1972 : 67 sv. ; identifiant ainsi les stades transitoire et final).

indirecte, introduite par la conjonction *sve* 'si', ne peut être compté parmi les complétives (objet) qu'à condition que *ehvelklu feia* 'qu'il fasse une enquête' soit considéré comme un ensemble prédicatif³⁸ (sinon, la proposition serait attributive, subordonnée au substantif *ehvelklu*).

(23) V a 23/4 *ehvelklu feia fratreks ... sve rehte kuralu si*
'interrogationem faciat magister..., si recte curatum sit'

L'incertitude concernant l'accomplissement régulier de la cérémonie résulte directement du fait que par la suite, les deux possibilités alternatives *rehte kuralu eru* et *kuralu rehle neip eru* (cf. § 6.11, n^{os} 24 a.b) sont mentionnées dans le texte.

6. Infinitif caractérisant l'événement rapporté comme réel ou vrai (cas 1 a du § 3.2) : modalité déclarative. Conformément au caractère général du texte, qui contient presque exclusivement des prescriptions rituelles ou juridiques et dans les propositions indépendantes en majorité des impératifs, les infinitifs ne sont pas nombreux dans les complétives.

6.1. Complétive en fonction d'objet, toujours sans conjonction.

6.11. Verbe régissant de la classe sémantique de 'dire' (*prusikurent*) :

(24a) V a 26 *prusikurent rehte kuralu eru*

(24b) V a 28/9 *prusikurent* ²⁹*kuralu rehle neip eru*

'(sc. fratrum pars) pronuntiaverunt recte curatum [non] esse'.

Dans le deuxième décret atiédien (cf. § 4.12, (B)), les frères s'engagent à contribuer aux dépenses pour un certain sacrifice et demandent en revanche son accomplissement en bonne et due forme, qui doit être constaté expressément après coup. C'est la formule relative qui apparaît, enchâssée dans la proposition au prédicat *prusikurent*, comme *rehle kuralu [neip] eru*; elle doit être reconstruite comme **rehte kuralum [neip] est*. Il s'ensuit (1) que l'infinitif est ici le produit de la transformation d'un indicatif, et (2) que *prusikurent* 'constater formellement' est un verbe de la classe sémantique de 'dire'³⁹.

38. Comme le fait Mrs. Konneker (1972 : 63); les autres auteurs ne se prononcent pas sur la position syntaxique de la proposition.

39. Pour un autre exemple qu'on peut ranger dans cette rubrique, v. plus bas n^o 28.

Le fait que dans une complétive dépendant d'un verbe de la classe sémantique de 'dire' se trouvent ici (n° 24) l'infinitif et dans d'autres cas (cf. § 4.11, n°s 1-4) le subjonctif exclut la possibilité que le mode de la complétive soit régi par la classe sémantique du verbe régissant. D'autre part, les exemples sont tout à fait conformes aux règles de la modalité formulées plus haut (§ 3.2).

6.12. Infinitif en complétive objet, sans conjonction; verbe régissant de la classe sémantique de 'vouloir' (*heries* °iiei °ifi, *pepurkurent*) :

- (25a) I b 10 *pune puplum aferum heries avef anzeriatu etu*
 (25b) VI b 48 *pone poplo afero heries auif aseriatu etu*
 'cum populum lustrare [voles/volet], aves observatum ito'
 (26) II b 21/2 *villu vufu pune heries façu eruhu tiçlu sestu iuvepalre*
 'vitulum votivum cum voles facere, eadem declaratione sistito Iovi patri'
 (27) II a 16 *heriiei façiu ařfertur avis* ¹⁷*anzeriales ... façia tiçit*
 '[si] velit facere sacerdos, avibus observatis ... facere licet' (ou: 'deceť')
 (28) V b 3-6 *panta mula fratra* ⁴*aliieřiu mestru karu pure ulu* ⁵*benurent ařferture eru pepurkure* ⁶*nt herifi* 'quantam multam fratrum Atiediorum maior pars, qui illo venerint, sacerdoti esse poposcerunt oportere'.

Le problème à résoudre ici est en premier lieu l'agent des événements indiqués par les propositions contenant le prédicat *heries heriiei* (n°s 25-27).

Parmi les exemples cités, deux concernent la date d'une cérémonie, l'un (n° 25; deux versions) celle de la *lustratio* des conscrits⁴⁰, l'autre (n° 27) celle du sacrifice du *kalel* (jeune bête d'espèce non identifiable). La date de la *lustratio* ne peut pas être fixée par le rituel, parce qu'elle dépend des opérations militaires⁴¹ : elle doit précéder le départ des conscrits ou

40. C'est ce que signifie *poplo-* en ombrien comme en ancien latin (*poploe pilumnoe, magister populi*, etc.).

41. On ne peut donc pas parler, comme le fait G. Giacomelli (1969 : 406), d'une 'epoca — certamente fissa, anche se la data ci sfugge — della lustrazione'. — La date mobile de la *lustratio* est soulignée aussi par G. B. Pighi

suivre leur retour. Un argument extérieur est apporté par la mention des auspices : comme les auspices peuvent avoir un résultat négatif, ils ne peuvent pas être prescrits pour une cérémonie à jour fixe. Il faut donc qu'ait existé une autorité qui a déterminé, dans la mesure des convenances naturellement, le jour de la *lustratio*. C'est cette autorité qui est l'agent de l'événement indiqué par *heries*, qui exprime donc une volonté concrète d'un sujet défini⁴² : cette condition a été établie plus haut (§ 4.13) pour l'emploi de l'infinitif dans les complétives dépendant de *her-*. Le porteur de cette autorité, non indiqué explicitement dans le texte, n'est d'aucun intérêt dans ce contexte syntaxique; mais il n'est cependant pas difficile à imaginer : c'est l'*ařfertur*⁴³, le prêtre, celui qui devait exécuter toute la *lustratio*, dès la demande des auspices, et dont le nom n'est cité par le rituel que dans l'appendice sur la chasse aux génisses (I b 41; dans la version parallèle VII a 51, il est simplement décrit, cf. § 8, n° 34).

Pour le sacrifice du *katel* également, le contexte est clair en ce qui nous intéresse. Il nous semble indubitable⁴⁴ qu'il s'agit de remettre le sacrifice des calendes du mois *sestentasio-*, qui sont la date normale, à un jour non précisé — et exigeant pour cela les auspices — du mois *kurčlasio-* (§ 4.13, n° 21). Cette remise se présente comme dépendant non pas immédiatement des faits extérieurs, mais plutôt d'une décision — prise naturellement en fonction de faits extérieurs —, c'est-à-dire de la volonté concrète d'une personne qui ne peut être que l'*ařfertur* nommé dans le texte : *heriiei řařiu ařfertur*⁴⁵ 'si le prêtre veut le faire ainsi, (il faut qu'il le

(Umbrica, 1954 : 370), K. Olzscha (1954 : 175) et U. Coli (Scritti di diritto romano II, 1973, 754), cf. Untermann 1960 : 120.

42. L'avis contraire de G. Giacomelli (1969 : 405) présuppose une date fixe de la *lustratio* (voir la note précédente).

43. Interpellé directement à la 2^e personne *heries* (n° 25 a) dans la version de la table I, qui est le 'manuel' de l'*ařfertur*; mentionné seulement dans la version de VI/VII, où *heries* (n° 25 b) a la valeur de la 3^e personne, **heriesi*, en raison soit d'un changement phonétique, soit d'une négligence lors de la rédaction (v. A. J. Nussbaum, JIES 1, 1973, 356-369).

44. Notamment à partir des constatations de K. Olzscha, selon lesquelles les deux indications de date concernent deux jours distincts (1954 : 168 sv.), et de P. G. Scardigli, selon lequel *řersio-* et *kurčlasio-* sont des noms de mois (1957 : 277 sv.). L'interprétation de K. Olzscha, qui rapporte les deux dates à des actes distincts du même sacrifice, est impossible tant du point de vue linguistique que philologique. Ce problème ne peut pas être traité à fond ici.

45. C'est ainsi que séparent p.e. Buck 1928 : 293, Vetter 1953 : 191, Poultney

fasse, après avoir observé les oiseaux, dans le mois de *k*.)'.

Dans le troisième exemple (n° 26), il s'agit de décider si le sacrifice d'un veau promis en faveur de (et par) une famille doit être exécuté à la suite du sacrifice général offert en faveur des *tekvias* (groupes de personnes; signification exacte inconnue). Certes, on ne peut pas identifier de manière convaincante celui qui doit prendre la décision; mais cela ne justifie pas non plus l'hypothèse d'un sujet indéfini⁴⁶. On doit plutôt interpréter les passages ambigus en s'appuyant sur les passages non ambigus et présumer là aussi un sujet concret de *heries* (sans doute le même fonctionnaire du culte qui exécute le sacrifice précédent). Quant à la signification du verbe, on doit admettre avec G. Giacomelli⁴⁷ que les formes actives de *her-* n'expriment pas une volonté arbitraire; l'exécution ou la date d'une cérémonie ne dépendaient pas du bon plaisir de quelqu'un. Mais ces formes ne servent pas non plus à exprimer une paraphrase d'un futur au sujet indéfini⁴⁸; elles se réfèrent plutôt à la volonté d'une personne concrète. Toutefois, cette volonté, au moins dans les textes transmis, reste dans le domaine de ce qui convient aux normes, aux exigences, à la situation; *pune ... aferum heries* (n° 25a) signifie donc 'quand tu (le p.ê.re) voudras, conformément aux exigences, faire la *lustratio*'. C'est à partir de cette signification des formes actives qu'on comprend le passif 'impersonnel' *herter* 'oportet': un certain événement 'est voulu comme convenant aux exigences'.

Dans ce groupe, on trouve le premier exemple des formes problématiques en *-fi* (§ 2): *herifi* (n° 28), qui est une forme du déponent-passif, comme l'indicatif *herler*⁴⁹, dont il est transformé. Le verbe régissant *pepurkurent* 'ils ont demandé' — un hapax, mais de signification assurée et par l'étymologie et par le contexte — appartient à la fois aux classes sémantiques

1959 : 178, Pisani 1964 : 197. Devoto, cependant, considère *ařfertur* comme sujet de la proposition suivante donc le prédicat est *faċia* (cf. § 4, 13, n° 21) (1962 : 322 sv.; de même Gusmani 1966 : 73, Giacomelli 1969 : 407, Konneker 1972 : 137). Mais ni le contexte (v. ci-dessus) ni l'ordre des mots (inversion en proposition hypothétique sans conjonction, comme c'est la règle en latin) ne justifient cette analyse.

46. Giacomelli 1969 : 406, en traduisant 'quando si tratterà'.

47. Giacomelli 1969 : 405.

48. C'est ce que G. Giacomelli semble dire quand elle parle des formes 'impersonnelles' (1969 : 403).

49. Voir en dernier lieu, après les doutes de Gusmani (1966 : 78), Rix (sous presse), § 3.2.

tiques de 'vouloir' et de 'dire'. Selon les règles établies plus haut (§§ 3.2, 4.13), la forme doit être un infinitif; car d'une part, le porteur de la volonté est connu — à savoir la majorité des frères présents dans l'assemblée — et d'autre part, l'événement rapporté — à savoir le montant de l'amende retenue conformément aux normes — est réel.

6.2. Infinitif exprimant la modalité déclarative. Complétive sans conjonction, en fonction de sujet. Prédicats (nominaux dans deux des trois cas) régissants de la classe sémantique d'« il est juste de » :

- (29) VII b 2 *pifi reper fratrecā parsest erom ehialo*
'quas (sc. iuvenas) pro re fraterna par est emissum iri'⁵⁰
- (30a) VI b 31 *perse mers est esu sorsu persondru pihacū pihafi*
- (30b) VI a 28/9 *persei mersei esu bue* ²⁹*peracrei pihacū pihafei*
'si ius est hoc [sorsu persondru/bove eximia] piaculo piari'.

De même (30 c.d) VI a 38.48 (variantes orthographiques *persi/pirsi, mersi, peracri, pihafi*) :

- (31) V b 3-6 *panta mūla ...* ⁵*ařferture eru ...* ⁶*herifi*
'quantam multam ... sacerdoti esse ... oportere' (cf. § 6.12, n° 28).

Le premier exemple (n° 29) fait partie du dernier décret atiédien, qui oblige le *fratrecā* 'magister' à fournir les génisses qui seront chassées à travers la cité pendant le rite final de la *lustratio*. Les prescriptions mêmes, *portaia* et *sins* y sont au subjonctif (§ 4.12, n°s 14, 15), tandis que les événements secondaires sont présentés comme réels à l'indicatif (*pars*

50. *ehialo*, qui ne coïncide pas avec *pifi* (acc. plur., se référant au fém. *iuenga*), ne peut donc être autre chose que le supin (Vetter 1953 : 273 sv., Bottiglioni 1954 : 370, Konneker 1972 : 58) en *-to(m)* < **-tum*, qui peut être rattaché à l'acc. (*pifi*) comme le supin latin (*legatos ... mittunt rogatum auxilium* Caes. b.G.1,11,2) : *avef* (acc.) *anzeriatu etu* I b 10 'aves observatum ito'. Rien ne semble empêcher de considérer le groupe 'sup. en *-tom* + inf. *erom*' comme équivalent au groupe latin 'sup. en *-tum* + inf. *īrī*', c'est-à-dire comme exprimant l'infinitif du futur passif. — Peut-être *ehialo*, généralement identifié avec un lat. **exhialum* et traduit par 'emissum', malgré des difficultés considérables (cf. Devoto 1962 : 308), doit-il être comparé plutôt à lat. *inhiare* (< **en-h-*; en ombr. suppression graphique de la nasale), qui signifie en outre 'convoiter, être prêt à prendre'; il s'agirait d'une allusion (au moyen d'un terme populaire) à la prise des génisses pour le sacrifice (*re-per* [*esuna*] *fratrecā*).

est, *herter*, *andersafust*, etc.). L'identification généralement acceptée de *pars est* et lat. *par est* 'il est équitable'⁵¹ rend le passage compréhensible et justifie l'emploi de l'infinitif dans la complétive, qui mentionne une réalité rituelle (quelle qu'elle soit; v. note 50).

Le deuxième exemple (n° 30; plusieurs variantes) contient la deuxième des formes en *-fi* (cf. §§ 2 et 6.12, n° 28) : *pihafi* (*°fei*). Le passage a été compris correctement pour la première fois par M. Gusmani⁵², qui a vu, à partir de sa nouvelle interprétation de *pihaf(e)i*, que le syntagme *esu* — *pihaf(e)i* est une complétive sujet faisant partie de la proposition hypothétique *perse(i) mers est (mers (s)ei)* 's'il est (était) juste'⁵³. Dans cette proposition, qui appartient à la grande prière piaculaire, il est dit que la purification n'est demandée au dieu qu'à condition qu'elle puisse se produire (*pihafi* inf. pass.⁵⁴) au moyen de la victime désignée par le prêtre, c'est-à-dire que cette victime corresponde aux normes. La condition se fonde non pas sur une chose à réaliser, mais sur un fait, sur une réalité existante : la bonne (ou mauvaise) qualité de la victime désignée par le prêtre. La proposition, dont la complétive est transformée, doit avoir été **esu bue peracri pihaclu *pihater* 'au moyen de ce bœuf excellent, offert comme victime de purification, la purification se produit'. Dans cet exemple, la modalité de la complétive peut être déterminée par le contexte seul sans le secours du mode.

Le troisième exemple, l'infinitif *eru /erom/* 'esse' subordonné à l'infinitif *herifi*, a été déjà traité (§ 4.13).

6.3. Il y a un exemple de complétive à l'infinitif pour laquelle on ne peut pas dire s'il s'agit d'une complétive sujet ou d'une complétive objet, parce que la signification du verbe régissant *dia* n'est pas claire :

(32) VI a 20 *pusi pir pureto cehefi dia*

'ut ignis (/ignem ?) ab igne capi .(?).'⁵⁵.

Cet exemple est inutilisable pour l'analyse syntaxique.

51. Cf. Cic. de off. II 83 *sic par est agere cum civibus* 'C'est ainsi qu'il est équitable d'agir...' (trad. par M. Testard, éd. Budé 1970).

52. Gusmani 1966 : 76 sv. ; v. aussi Rix (sous presse), chap. 3.3.

53. Cf. Cato agr. 139 *uti tibi ius est porco piaculo facere* (déjà cité par Gusmani 1966 : 77). Ce qui importe pour le Romain, c'est l'espèce de la victime (porc et non pas bœuf, etc.) et non pas sa qualité comme dans la formule ombrienne.

54. V. Rix (sous presse), chap. 3.3. à propos de la diathèse de *pihaf*.

55. Pour les détails v. Rix (sous presse), chap. 3.4.

7. Indicatif caractérisant l'événement mentionné dans une question comme réel, c'est-à-dire connu par les destinataires (cas 1 b du § 3.2) : modalité interrogative. Deux exemples (parallèles) seulement, sans conjonction, en fonction d'objet; tous les deux de la forme *herter* 'oportet' :

(33a) V a 8 ⁷*revestu puře leřte* ⁸*eru emantur herte*

(33b) V a 10 ⁹*revestu* ¹⁰*emantu herte*

'revisito, [num] [...] (sc. hostiae) accipiantur oportet[a]t' ⁵⁶.

Des questions indirectes sans terme interrogatif semblent curieuses, mais il y a des parallèles en latin, surtout dans les questions disjonctives, p. e. *sit non sit, non edepol scio* Plt. Asin. 465⁵⁷. Ce qui est problématique, c'est le fait que le cas n'est attesté que par le syntagme *herter*+subjonctif, syntagme qui équivaut dans une certaine mesure à un subjonctif simple (§ 4.12); toutes les autres questions indirectes des Tables ont le subjonctif⁵⁸. D'un autre côté, la condition de l'emploi de l'indicatif est satisfaite : dans le cas concret, la nécessité d'une décision est manifeste à tous.

8. Comme on a vu, il n'y a qu'un nombre restreint d'exemples dont le contenu et le contexte soient assez clairs pour qu'on puisse les utiliser pour établir les règles, en premier lieu les nos 1, 4, 19, 23, 24, 28, 30; à propos des autres, on ne peut que constater qu'ils ne contredisent pas ces règles. D'autre part, il est possible d'exploiter la constatation du mode ou de la modalité selon les cas pour la morphologie (formes en *-fi*) ou pour l'interprétation des textes (décrets atiédiens). Sans doute doit-on tenir compte aussi du petit nombre d'exemples de quelques rubriques; peut-être les règles devraient-elles être modifiées à partir d'un matériel plus large. On ne peut pas exclure non plus qu'il y ait eu en ombrien des verbes qui n'admettent par leur signification lexicale qu'une seule modalité (comme p. e. lat. *affirmare*); mais là même, on ne pourrait pas parler d'une 'rection'.

Dans les complétives pronominales — interrogatives et relatives —, les modes ont en principe la même fonction que dans les non-pronominales, à cette exception près que

56. Cf. § 4.13, n° 18 a.b.

57. (Leumann-) Hofmann-Szantyr, *Lateinische Grammatik II. Syntax und Stilistik* (München 1965) 542-544.

58. Buck 1928 : 217. Il s'agit de nos nos 23 (§ 5) et 33 (§ 8).

l'indicatif a de plus la fonction de l'infinitif non employé ici. Le texte des Tables ne fournit que des exemples de modalités dubitative (n° 33) et déclarative (n° 34) :

- (33) V b 1-3 *ehvelklu feia fratreks ... panta mula* ³*ařferture si*
'interrogationem faciat magister..., quanta multa sacerdoti sit'.

Au moment de la demande, le montant de l'amende n'est connu de personne⁵⁹.

- (34) VII a 51 *tursitulo porse perca arsmatia habiest et*
⁵²*prinuatur*
'fuganto, qui *percam arsmatiam* habebit, et ministri'.

Le *ařfertur* 'prêtre', auquel se réfère la proposition relative d'après la version parallèle I b 41 *ařfertur prinuvalu tuf tuselutu*, porte la *perca arsmatia* (robe ? bâton ?) comme symbole rituel pendant la *lustratio* (v. VI a 19).

Helmut Rix.

Universität Regensburg
Universitätsstr. 31
D 8400 Regensburg, Allemagne Fédérale.

59. Seul exemple de la rubrique, d'appartenance incertaine, v. le cas parallèle § 5, n° 23.

OUVRAGES CITÉS

- Bottiglionni 1954 : G. B., Manuale dei dialetti italiani. Bologna.
- Buck 1928 : C. D. B., A Grammar of Oscan and Umbrian². Boston.
- Devoto 1962 : G. D., Tabulae Iguvinae³. Roma.
- Ernout 1961 : A. E., Le dialecte ombrien. Paris.
- Giacomelli 1969 : G. G., La formula « *Puni ... heries* » nelle tavole di Gubbio. Studi linguistici in onore di Vittore Pisani I, 401-407.
- Gusmani 1966 : R. G., Umbrisch *pihaßi* und Verwandtes. IF 71, 64-80.
- Jones 1962 : D. M. J., Imperative and jussive subjunctive in Umbrian. Glotta 40, 210-219.
- Konneker 1972 : B. G. H. K., Studies in Umbrian syntax. (Diss. Ann Arbor) Austin, Tex.
- Lejeune 1968 : M. L., Notes de linguistique italique. XXVI, XXVII. REL 46, 105-125.
- Olzscha 1954 : K. O., Umbrische Monatsdaten. Glotta 33, 161-179.
- Olzscha 1963 : K. O., Das *f*-Perfektum im Oskisch-Umbrischen. Glotta 41, 290-299.
- Pisani 1964 : V. O., Manuale storico della lingua latina. Vol. IV. Le lingue dell' Italia antica oltre il latino⁴. Torino.
- v. Planta 1897 : R. v. P., Grammatik der oskisch-umbrischen Dialekte, Bd. 2. Strassburg.
- Poultney 1959 : J. W. P., The bronze tables of Iguvium. Baltimore.
- Rix (sous presse) : H. R., Die umbrischen Infinitive auf *-fi* und die uridg. Infinitivendung *-d^{hi}ōi*. Festschrift Palmer.
- Scardigli 1957 : P. G. S., Studi sulla III e IV tavola di Gubbio I. SE 25, 267-301.
- Untermann 1960 : J. U., Forschungsbericht : Die Iguvinischen Tafeln (seit 1940). Kratylos 5, 113-125.
- Vetler 1953 : E. V., Handbuch der italischen Dialekte I. Heidelberg.

SUR LA DOUBLE DIATHÈSE D'OBJET DES ÉNONCÉS TRANSLOCATIFS

SOMMAIRE. — On compare, à partir notamment d'exemples russes, les deux types d'énoncés (a) *donare aliquid alicui* et (b) *donare aliquem aliqua re*, dits « énoncés trans-locatifs ». De tels énoncés sont opposés l'un à l'autre par une forme de diathèse que l'on appelle « diathèse d'objet ». L'analyse componentielle du verbe *donare* révèle en (a) un sème central qui est celui de l'ÊTRE (« faire que quelque chose soit à quelqu'un ») et en (b) un sème central qui est celui de l'AVOIR (« faire que quelqu'un ait quelque chose »). D'où cette conclusion que l'opposition de diathèse (définie au plan de la syntaxe des actants) est corrélatrice d'une opposition de voix (définie au plan de la constitution sémique du verbe lui-même). La notion de « voix d'objet » est alors proposée comme corollaire de la notion de « diathèse d'objet ».

1. Définitions.

Les énoncés que l'on désigne ici sous le terme de « trans-locatifs » répondent aux trois conditions suivantes :

1) Ils sont construits sur un verbe trivalent, comme en latin *dare* ou *donare*, en russe *davat'* ou *darit'*, en français « donner », « octroyer » ou « gratifier ». Un verbe trivalent (= « verbe à trois places ») admet normalement trois actants, à savoir un sujet, un complément d'objet direct et un complément d'objet indirect, ce dernier pouvant être exprimé, dans les langues à cas, par une forme fléchie aussi bien que par un tour prépositionnel.

2) Les verbes trivalents qui constituent nos énoncés translocatifs admettent la permutation des deux places qui relèvent de leur valence de droite, et c'est en raison de cette propriété que l'on a choisi de les appeler « trans-locatifs ». Autrement dit, le second actant (= complément d'objet

direct) peut remplir le rôle du tiers actant (= complément d'objet indirect), le tiers actant devenant alors second actant. Ainsi pour lat. *donare alicui* \leftrightarrow *donare aliquem aliqua re*, pour r. *darit' ěto-libo komu-libo* \leftrightarrow *darit' kogo-libo ěem-libo*. De tels énoncés satisfont à la condition de permutation syntaxique, et peuvent être dits sous ce rapport « translocatifs ». On observe à propos de ces deux exemples que la construction grammaticale du tiers actant est susceptible de varier d'un exemple à l'autre (ici : datif/ablatif-instrumental).

3) Enfin, pour que l'on soit en droit de parler d'énoncé translocatif, il faut que cette permutation des deux places relevant de la valence de droite (second actant et tiers actant) ne traduise ni n'entraîne aucun changement dans la représentation *relationnelle* du désigné. Une telle condition est remplie dans le cas des deux énoncés cités plus haut avec lat. *donare* et r. *darit'*. Mais elle n'est pas remplie lorsque la permutation des actants syntaxiques s'accompagne d'une modification du schéma relationnel des actants sémantiques. Ainsi entre « ils ont livré les otages aux ravisseurs » et « ils ont livré les ravisseurs aux otages », ou entre « soumettre quelqu'un à une décision » et « soumettre une décision à quelqu'un », la structure relationnelle de la situation est modifiée en même temps que l'agencement actanciel de l'énoncé. Alors, même si les deux conditions antérieures sont remplies, on ne peut parler d'énoncé translocatif, au moins dans notre présente convention. D'une manière approximative et pour simplifier les données initiales de notre problème, nous dirons que les énoncés translocatifs doivent être « quasi-synonymes », étant bien entendu qu'il ne saurait s'agir d'une synonymie réelle. Car si, d'un type à l'autre, les relations sémantiques restent inchangées dans leurs *figures*, on postule qu'elles ne peuvent pas ne pas varier dans leurs *modalités*. Mais il sera temps de parler tout-à-l'heure de ces variations sémantiques modales : nous croyons pouvoir les négliger au plan des définitions préliminaires.

Venons-en maintenant à un second point de la définition, qui touche à la « diathèse » et à la « diathèse d'objet ». Si l'on entend par « diathèse » un « schéma de correspondance entre unités de niveau syntaxique et unités de niveau sémantique » (MEL-XOL-70 et XOL-70, 13), on admettra que l'énoncé de type

- (a) *ona podarila rebenka mužu*
« elle a donné un enfant à son mari »

s'oppose à l'énoncé de type

(b) *ona podarila muža rebenkom*

« elle a gratifié (?) son mari d'un enfant »

sous le rapport de la diathèse. Adoptons en effet le système de notation proposé par Xrakovskij (XRAK-75, 40-41) et désignons par A, B et C les trois actants sémantiques (resp. « elle », « l'enfant » et « le mari ») et par 1, 2 et 3 les trois actants syntaxiques (resp. sujet, complément d'objet direct et complément d'objet indirect). On observe pour l'énoncé de type (a) le schéma de correspondance A-1, B-2, C-3 et pour l'énoncé de type (b) le schéma de correspondance A-1, B-3, C-2. Ces schémas de correspondance étant différents, on a affaire à deux diathèses différentes.

Mais à cette présentation nous en préférons une autre qui ne fait pas intervenir d'ordre hiérarchique dans la configuration des actants sémantiques. Ici en particulier on ne voit aucune raison sérieuse qui empêche de considérer inversement, dans la structure du schéma sémantique, le mari comme second actant et l'enfant comme tiers actant. D'une manière générale, l'attribution de tel ou tel rang à tel ou tel actant sémantique relève d'une pratique dont les règlements échappent au contrôle et à la compétence du linguiste. Nous proposons donc la définition suivante, qui est double. (1) On appelle diathèse toute variation dans une distribution d'actants qui n'entraîne pas de changement sémantique pondérable en termes de relations : la diathèse ainsi comprise est une opération de transformation. (2) On appelle diathèse tout nouveau schéma de distribution des actants résultant de l'opération antérieurement définie : la diathèse ainsi comprise est une forme actancielle de l'énoncé. Ainsi d'une part l'énoncé (b) est une diathèse de l'énoncé (a) et inversement l'énoncé (a) est une diathèse de l'énoncé (b) dans le premier sens du mot diathèse (pour « diathèse » = genre de transformation). Et d'autre part les énoncés (a) et (b) correspondent chacun à une diathèse différente dans le second sens du mot diathèse (pour « diathèse » = forme actancielle de l'énoncé).

Si elle échappe aux sérieuses difficultés que soulève le problème de la hiérarchie des actants sémantiques (USP-75, 9), notre présentation a peut-être l'inconvénient de ne pas poser dès l'abord la notion de diathèse neutre (ou diathèse non marquée ou diathèse de base). Par exemple, pour la paire d'exemples cités plus haut, rien ne nous permet de dire, en

l'absence d'une construction capable d'ordonner hiérarchiquement les relations constitutives du schéma sémantique, si c'est le type (a) ou le type (b) qui doit être retenu comme relevant de la diathèse non marquée. Mais il faut bien dire aussi que chez d'autres auteurs la construction de ce schéma sémantique ordonné peut n'être que présumée ou postulée. Tout à l'heure nous soumettrons à notre lecteur deux critères, l'un sémantique et l'autre grammatical, capables, comme nous l'espérons, de conduire à la détermination de la diathèse non marquée sans quitter le terrain de la réalité linguistique démontrable.

Quant à notre expression de « diathèse d'objet », elle veut dire que les seules variations de distribution d'actants envisagées ici touchent aux actants de la valence de droite, qui sont des actants d'objet (objet direct et objet indirect). Admettons que « diathèse d'objet » soit une simplification pour « diathèse des objets ».

Il est essentiel enfin de préciser que la diathèse ainsi comprise, et quelle que soit celle des trois définitions précédentes que l'on adopte (celle qui est citée sous MEL-XOL-XRAK ou l'une des deux nôtres), représente une réalité toute différente et d'un tout autre niveau que la « voix » grammaticale. Cette dernière se définit en effet comme « l'expression régulière dans le verbe de la correspondance entre unités de niveau syntaxique et unités de niveau sémantique », ce qui revient à dire que la voix est « la diathèse grammaticalement marquée dans le verbe » (MEL-XOL 70 et XOL-70, 13). Il y aurait donc changement de diathèse, mais non pas changement de voix entre l'énoncé de type (a) et l'énoncé de type (b), puisque *podaril'* est apparemment dans les deux cas un seul et même verbe, et qu'il ne comporte pas formellement la marque d'un changement de diathèse.

Or nous essaierons de soutenir la thèse contraire, et de démontrer que *podaril'* a deux voix opposées, que ce sont ces deux voix opposées de *podaril'* (ou de lat. *donare* et d'autres) qui permettent la double diathèse des objets, et que cette double diathèse des objets n'est possible que pour les verbes à double voix.

Même si c'est à bon droit que notre tradition grammaticale confond les deux termes de « diathèse » et de « voix » et même si les dictionnaires de terminologie linguistique les plus récents ont quelque raison pour renvoyer tout simplement d'un terme à l'autre, il peut être utile d'admettre pour un

temps et dans un cadre d'hypothèse une distinction tranchée entre les deux notions afférentes à ces termes, l'une (« diathèse ») se rapportant au plan de la définition syntaxique, l'autre (« voix ») se rapportant au plan de la définition morphologique.

2. Variantes d'énoncés translocatifs.

- (1a) *car' požaloval šubu Ermaku*
« le tsar octroya une chouba à Ermak »
- (1b) *car' požaloval Ermaka šuboj*
« le tsar gratifia Ermak d'une chouba »
- (2a) *oni obespečili sredstva na žizn' staršemu synu*
« ils assurèrent les moyens d'existence à leur fils aîné »
- (2b) *oni obespečili staršego syna sredstvami na žizn'*
« ils pourvurent leur fils aîné des moyens d'existence »
- (3a) *namazali maslo na xleb*
« ils ont tartiné le beurre sur le pain »
- (3b) *namazali xleb maslom*
« ils ont tartiné le pain de beurre »
- (4a) *zatykajut paklju v ščeli*
« on bourre l'étaupe dans les fentes »
- (4b) *zatykajut ščeli paklej*
« on bourre les fentes d'étaupe »
- (5a) *mama laskaet ščeki rebenku (u rebenka)*
« la maman caresse les joues à son enfant »
- (5b) *mama laskaet rebenka po ščekam*
« la maman caresse son enfant sur les joues »
- (6a) *on dergal volosy soperniku*
« il tirait les cheveux à son adversaire »
- (6b) *on dergal sopernika za volosy*
« il tirait son adversaire par les cheveux »
- (7a) *ona ljubila nevinnost' v detjax*
« elle aimait l'innocence chez les enfants »
- (7b) *ona ljubila detej za nevinnost'*
« elle aimait les enfants pour leur innocence »
- (8a) *čitатели ocenili stil' v romane*
« les lecteurs ont apprécié le style dans le roman »
- (8b) *čitатели ocenili roman za stil'*
« les lecteurs ont apprécié le roman pour son style »

- (9a) *organizoval' profsojuz iz rabočix*
« organiser un syndicat avec les ouvriers »
- (9b) *organizoval' rabočix v profsojuz*
« organiser les ouvriers en syndicat »
- (10a) *sival' maslo iz smelany*
« battre le beurre avec la crème »
- (10b) *sival' smelanu v maslo*
« battre la crème en beurre »
- (11a) *sblizal' rabočix s krest'janami*
« rapprocher les ouvriers des paysans »
- (11b) *sblizal' krest'jan s rabočimi*
« rapprocher les pāysans des ouvriers »
- (12a) *sraŋnival' poeziju s muzykoj*
« comparer la poésie avec la musique »
- (12b) *sraŋnival' muzyku s poeziej*
« comparer la musique avec la poésie »

Les exemples, inspirés en partie des classements d'Apresjan (APR-67, 130-132), ont été choisis de telle manière que le verbe ne subit entre les énoncés de type (a) et les énoncés de type (b) aucune modification. Du moins cette modification n'est-elle pas apparente : car nous ne cachons pas que l'essentiel du problème consiste justement pour nous à découvrir, sous l'identité de la forme verbale présente en (a) et en (b), une opposition fondamentale attachée à la sémantique du verbe, selon que cette sémantique organise les énoncés de type (a) ou les énoncés de type (b). Mais on se borne à observer, dans une phase préliminaire, que, malgré le changement de son régime syntaxique, le verbe conserve strictement la même forme en (a) et en (b).

D'autre part on constate que, dans chacun des exemples fournis, le second actant se présente toujours sous la forme de l'accusatif (= complément d'objet direct dans la traduction française). En revanche le tiers actant revêt des formes diverses : flexions casuelles (datif ou instrumental) ou tours prépositionnels (*v/na*+accusatif, *po*+datif, *u/iz*+génitif, *v*+locatif, *za*+accusatif, *s*+instrumental) : l'analyse devra rendre compte de cette diversité. Quant aux problèmes qui peuvent être soulevés par les relations du prime actant avec l'ensemble de l'énoncé, ils ne sont pas abordés ici. Ce n'est certes pas que ces relations soient indifférentes, ni même qu'elles soient univoques pour chacune de nos douze paires

d'exemples, comme on peut s'en rendre compte immédiatement en examinant le comportement variable des transformations passives pour les divers énoncés. Mais nous nous restreignons ici au problème de la « diathèse d'objet », indépendamment de toute action syntaxique issue du prime actant, et en ne considérant par conséquent que les jeux d'actants impliqués dans la valence de droite. C'est à cette définition précise que se rapporte notre expression de diathèse d'objet, le concept de diathèse d'objet étant lui-même indissolublement lié à la définition de nos énoncés translocatifs.

3. La théorie de l'identité du schéma Casuel.

Bien que leur construction syntaxique diffère, les énoncés (1)-(12) se rapportent deux par deux, en vertu de nos conventions préliminaires, à des situations dites « quasi-identiques ». Certains auteurs parmi ceux qui s'inspirent des principes de la grammaire des Cas ont donc pu quelquefois supposer que la diversité des réalisations de surface recouvrait une stricte identité des rôles sémantiques (« rôles » = Cas profonds ou sous-jacents, avec une majuscule pour le Cas tel qu'il est ainsi défini, et de même pour les Cas particuliers : Agentif, Objectif, Datif, etc.). Pour ces auteurs les variantes (a) et (b) offrent, dans chacune de nos douze paires, un seul et même schéma Casuel.

Ainsi les datifs *Ermaku* de (1a) et *staršemu synu* de (2a), tout comme les accusatifs *Ermaka* de (1b) et *staršego syna* de (2b), représentent un seul et même Cas sous-jacent qui peut être appelé le Datif ou le Bénéficiaire, ou encore le But selon FILL-75, 70, les accusatifs *šubu* et *sredslva na žizn'* des variantes (a), tout comme les instrumentaux *šuboj* et *sredstvami na žizn'* des variantes (b), répondant pareillement à un Cas unique qui peut être l'Objectif.

Les accusatifs *maslo* (3a) et *paklju* (4a), aussi bien que les instrumentaux *maslom* (3b) et *paklej* (4b), expriment une relation Casuelle d'Instrument selon FILL-68, 47, ou plutôt d'Objectif selon VEST-73, 85, ou encore d'Absolutif selon AND-75, 37, tandis que, dans les mêmes phrases, c'est une relation Casuelle de Lieu ou de But qui, selon les variantes (a) ou (b), sous-tend à la fois les tours prépositionnels *na xleb*, *v ščeli* et les accusatifs *xleb*, *ščeli*.

En (5a) et en (6a), les datifs *rebenku* et *soperniku*, au même

titre que les accusatifs *rebenka* et *sopernika* en 5b) et 6b), répondent à la définition d'un Cas Datif ou Bénéficiaire sous-jacent, alors que *ščeki* en 5a) et *po ščekam* en 5b), et pareillement *volosy* en 6a) et *za volosy* en 6b), expriment une même sémantique, qui peut être celle du Cas Objectif. Mais voir FILL-68, § 5.

En 9a) et 10a), les accusatifs *profsojuz* et *maslo* recouvrent la signification du Cas dit Resultatif ou Factitif, ou encore But selon FILL-75, 70, tout comme les tours prépositionnels *v profsojuz* et *v maslo* en 9b) et 10b). Dans cette même paire d'énoncés, *iz rabočir* et *iz smetany* en b), comme *rabočir* et *smetanu* en a), répondent à une seule et même sémantique qui peut être encore celle de l'Objectif.

Enfin en 11) et en 12) l'accusatif (*rabočir*, *kresťjan*, *poeziju*, *muzyku*) et le tour *s*-instrumental (*s rabočimi*, *s kresťjanami*, *s muzykoj*, *s poeziej*) pourraient être considérés dans une analyse primaire comme représentant un seul et même cas, sans doute l'Objectif, si cette interprétation n'était pas contradictoire au principe selon lequel il n'y a qu'un seul exemple de Cas par proposition (FILL-75, 67). On reviendra plus loin sur ce type d'emploi.

Dans une théorie qui postulerait pour les variantes a) et b) de chaque paire d'énoncés un schéma Casuel identique, les différences syntaxiques constatées entre a) et b) devraient s'expliquer par des aménagements de surface, la structure profonde des rapports étant la même pour les deux énoncés de chaque paire.

Sans nier les avantages de cette théorie et sans négliger ses multiples apports, nous soutiendrons ici une autre thèse. La différence entre les énoncés de type a) et les énoncés de type b) ne résulte pas d'une simple interprétation de surface. Cette différence se rapporte au niveau de plus grande profondeur, puisqu'elle touche, comme nous essaierons de le montrer, à une opposition polaire dans le contenu du sème central qui constitue diversement, en a) et en b), la sémantique du verbe.

Autrement dit, tous ces verbes, qui sont aptes à composer des énoncés à double diathèse, seront identifiés dans notre tentative comme des verbes à double voix.

Mais, avant d'aborder le plan de la démonstration, il faut préciser d'abord les modalités sémantiques qui opposent deux à deux les différentes variantes.

4. Classement sémantique des énoncés translocatifs.

Nos douze paires d'énoncés translocatifs constituent plusieurs classes qui se distinguent sous le rapport de la sémantique, les distinctions sémantiques pouvant elles-mêmes se lier à des propriétés formelles différentes. Les classes sémantiques d'énoncés translocatifs sont, dans notre analyse, au nombre de cinq.

4.1. Énoncés comportatifs.

Comportatifs externes :

- (5a) *mama laskael ščeki rebenku (u rebenka)*
« la maman caresse les joues à son enfant »
- (5b) *mama laskael rebenka po ščekam*
« la maman caresse son enfant sur les joues »
- (6a) *on dergal volosy soperniku (u sopernika)*
« il tirait les cheveux à son adversaire »
- (6b) *on dergal sopernika za volosy*
« il tirait son adversaire par les cheveux »

Comportatifs internes :

- (7a) *ona ljubila nevinnost' v deljax*
« elle aimait l'innocence chez les enfants »
- (7b) *ona ljubila detej za nevinnost'*
« elle aimait les enfants pour leur innocence »
- (8a) *čitateli ocenili stil' v romane*
« les lecteurs ont apprécié le style dans le roman »
- (8b) *čitateli ocenili roman za stil'*
« les lecteurs ont apprécié le roman pour son style »

Les phrases 5, et 6, s'expliquent bien à partir de l'analyse par promotion telle qu'elle est utilisée par FILL-75, 61 *sqq.* ou AND-75, 28 *sqq.* On prend comme base de l'analyse syntaxique un syntagme contenant un adnominal (= syntagme binominal), comme *ščeki rebenka* « les joues de l'enfant » pour 5 et *volosy sopernika* « les cheveux de l'adversaire » pour 6, avec un premier terme désignant une partie du corps, et un second terme désignant l'animé auquel appartient cette partie : c'est une variante du rapport de possession inaliénable tel que l'entend Fillmore (FILL-68, § 5). Les compléments adnominaux « de l'enfant », « de l'adversaire »,

qui ne sont dans la base que des constituants de syntagmes et qui ne peuvent donc fonctionner comme tels en qualité d'actants, reçoivent en (5a) et en (6a) une première promotion qui les élève au rang de tiers actants. Puis, en (5b) et en (6b), une seconde promotion les élève au rang de seconds actants. C'est en somme un mécanisme de double promotion.

Il est important de remarquer que la seconde promotion (tiers actant → second actant) n'est possible que pour les énoncés comportatifs construits sur un verbe qui exprime une *opération superficielle*, comme en français « toucher », « chatouiller », « gratter », « mordre », « presser », « regarder », et autres verbes de *sémantique applicative*. En revanche, quand le verbe exprime une *opération en profondeur*, la première promotion (adnominal → tiers actant) est possible, mais non pas la seconde (tiers actant → second actant). On aura par exemple, à partir du syntagme binominal *lapa sobaki* « la patte du chien » :

(5c) *on slomal lapu sobake (u sobaki)*

« il a cassé une patte au chien »

mais non pas :

(5d) **on slomal sobaku v lape*

*« il a cassé le chien à la patte »

Il en est ainsi pour les verbes signifiant « briser », « écraser », « arracher », « couper », « nettoyer », « creuser », et autres verbes de *sémantique ingressive*.

On note au passage que la plus haute promotion, c'est-à-dire celle qui élève l'adnominal de la base au rang de prime actant, est toujours possible, aussi bien pour les verbes de *sémantique ingressive* (« le chien s'est cassé la patte ») que pour les verbes de *sémantique applicative* (« l'enfant se caresse la joue »). Mais les phénomènes qui touchent au prime actant restent en dehors de notre champ.

Les énoncés comportatifs qui viennent d'être analysés désignent un comportement gestuel, et on leur donne le nom de « comportatifs externes ». Dans la même classe peuvent entrer d'autres énoncés, également comportatifs, mais qui désignent un comportement psychologique, et auxquels on donne le nom de « comportatifs internes ». De tels énoncés sont construits sur des verbes signifiant « aimer » (comportement affectif) ou « apprécier » (comportement estimatif), comme dans nos exemples (7) et (8), susceptibles d'être analysés selon la même procédure que les exemples (5) et (6),

malgré la différence sémantique qui touche à chacun de leurs constituants. En (7) et en (8) les énoncés binominaux de base sont respectivement *nevinnosť delej* « l'innocence des enfants » et *stil' romana* « le style du roman », avec un premier terme désignant ici une propriété, et un second terme désignant l'entité, de genre animé ou non animé, douée de cette propriété. Comme en (5a) et en (6a), on observe en (7a) et en (8a) le résultat de la première promotion syntaxique : *v deljax* « chez les enfants » et *v romane* « dans le roman » sont des tiers actants, en regard des adnominaux de la base (*delej* et *romana*). Et, comme en (5b) et (6b), on observe en (7b) et en (8b) le résultat de la seconde promotion syntaxique : *delej* et *roman* ont accédé au rang de second actant.

Mais on note que la plus haute promotion, ou promotion de l'adnominal de base au rang de prime actant, toujours possible chez les comportatifs externes, est toujours exclue chez les comportatifs internes.

Les énoncés groupés ici sous la rubrique d'« énoncés comportatifs » ont été caractérisés par Apresjan comme des « complexes syntaxiques », cette dénomination insistant à juste titre sur le rapport étroit d'appartenance qui, au plan même de la référence, lie, dans tous nos exemples (5)-(8), les deux objets constitutifs de la valence de droite. « Syntactiquement, écrit Apresjan, le complexe représente une paire de formes grammaticales reliées immédiatement à un verbe, et dont l'une est ordinairement facultative. Le critère formel qui signale l'existence d'un complexe dans une proposition est la possibilité d'une transformation telle que le terme facultatif perd son lien avec le verbe pour devenir une détermination du terme obligatoire du complexe, ou bien qu'il occupe lui-même la position du terme obligatoire, ce dernier devenant alors le déterminant » (APR-67, 159). La définition du terme facultatif, qui correspond pour Apresjan tantôt à la partie dominée du syntagme binominal de la base, tantôt à la partie dominante de ce même syntagme, mériterait une discussion. Mais on voit qu'une analyse ainsi comprise renferme déjà toutes les données mises en ordre dans l'analyse par promotion.

4.2. Énoncés confrontatifs.

Confrontatifs concrets :

- (11a) *sbližal' rabočix s krest'janami*
« rapprocher les ouvriers des paysans »

- (11b) *sblizat' kresťjan s rabočimi*
 « rapprocher les paysans des ouvriers »

Confrontatifs abstraits :

- (12a) *sravnivat' poeziju s muzykoj*
 « comparer la poésie avec la musique »
 (12b) *sravnivat' muzyku s poeziej*
 « comparer la musique avec la poésie »

En (11) et (12) les positions de second actant et tiers actant sont rigoureusement interchangeables, sans aucune modification de l'appareil syntaxique formel : le tiers actant a partout la forme *s* + instrumental. Cette propriété caractérise en propre la classe des énoncés que nous appelons « confrontatifs », et qui sont construits soit sur un verbe signifiant « réunir » ou « rapprocher » au sens physique, d'où les confrontatifs dits « concrets », soit sur un verbe signifiant « comparer » ou « rapprocher » en vertu d'une opération mentale, d'où les confrontatifs dits « abstraits ».

Au point de vue sémantique, les deux termes mis en regard, qui peuvent être soit de genre animé, soit de genre inanimé, semblent à première vue composer une relation parfaitement symétrique en rapport à la sémantique verbale : on parle souvent pour des emplois semblables de « réciprocité » (JESP-24, 160-161). C'est justement cette apparente propriété de symétrie qui a pu faire ici songer à la présence contiguë de deux représentants d'un seul et même Cas, vraisemblablement le Cas Objet (?). Mais on a vu que cette double échéance d'un Cas identique dans la proposition était contraire à l'un des principes de la grammaire des Cas. Par là s'explique un essai d'analyse plus élaborée (FILL-75, 68), qui fait intervenir des exemples dont le caractère marginal n'empêche pas qu'ils puissent être fortement significatifs, et capables de dévoiler la nature réelle de la relation en cause. Remanions les exemples donnés par Fillmore pour les adapter au cadre de nos diathèses d'objet : « comparer un âne avec une licorne », « comparer Jean avec un cheval », « comparer Jean avec son célèbre ancêtre ». Il apparaît bien ici que le second terme sert en effet « à identifier une norme en fonction de laquelle on situe en quelque sorte l'entité désignée par le premier SN ». On peut dire que, dans de tels exemples, le second terme tend vers une signification « emblématique » du même genre que celle dont on rencontre des exemples dans l'un des deux types de

la proposition comparative (*ona slašče medu* « elle est plus douce que le miel »), comparatif emblématique différent du comparatif graduatif (*ona slašče, čem sestra* « elle est plus douce que sa sœur »). En revanche le premier terme comporte en principe une valeur référentielle directe, dont le caractère est défini ou précisé en fonction du second terme (terme emblématique). Cette analyse montre en somme que l'énoncé à trois actants (= notre « énoncé confrontatif ») n'a pas la même signification que l'énoncé correspondant construit sur une figure de coordination (« comparer la poésie et la musique »), ce dernier relevant rigoureusement de la sémantique de réciprocité.

Il est vrai que les confrontatifs concrets, illustrés en (11a) et en (11b), ne peuvent pas s'expliquer de cette manière, par une opposition entre l'ordre idéal de l'emblématique et l'ordre immédiatement sensible de la référence. Quand il s'agit de rapprochement physique, c'est l'orientation du déplacement qui est concernée : (11a) et (11b) expriment un déplacement de l'entité désignée par le second actant vers l'entité désignée par le tiers actant. Ici encore, la construction avec second et tiers actants n'est pas sémantiquement identique à la construction coordonnée (« rapprocher les ouvriers et les paysans »), qui supprime toute indication relative à l'orientation du rapport et se caractérise comme une construction de réciprocité.

De ce point de vue, l'analyse en termes de Cas Source et de Cas Cible (ou Cas But) répond assez bien à la réalité des situations décrites par l'ensemble des énoncés confrontatifs, aussi bien confrontatifs concrets que confrontatifs abstraits.

4.3. Énoncés transformatifs.

Transformatifs de forme :

- (9a) *organizoval' profsojuz iz rabočix*
« organiser un syndicat avec les ouvriers »
- (9b) *organizoval' rabočix v profsojuz*
« organiser les ouvriers en syndicat »

Transformatifs de substance :

- (10a) *sbival' maslo iz smetany*
« battre le beurre avec la crème »
- (10b) *sbival' smetanu v maslo*
« battre la crème en beurre »

Les énoncés transformatifs sont, parmi nos exemples, les seuls qui contiennent un représentant du Cas Résultatif ou Factitif ou encore du Cas But selon FILL-75, 70 : quelque chose de nouveau est obtenu comme résultat de l'opération désignée par le verbe, un « syndicat » en (9), du « beurre » en (10). On distingue ici encore deux sous-classes : tantôt il s'agit comme en (9) d'une transformation créative ou socio-culturelle impliquant l'organisation d'un tout à partir de certaines unités individuelles de genre personnel ou non personnel ; tantôt il s'agit comme en (10) d'une transformation physique affectant alors exclusivement une entité matérielle. Indiquons que l'on a affaire ici à un modèle abondamment représenté en russe moderne sous ses deux variantes (a) et (b).

La différence de signification qui existe entre le type (a) et le type (b) touche au caractère exhaustif ou non de l'utilisation du matériau transformé. En (9b) il est entendu que la totalité des ouvriers dont il est question dans la situation donnée participent à la constitution du syndicat, alors que (9a) ne comporte pas cette indication sémantique. Et de même le type de diathèse employé en (10b) implique que toute la crème dont on dispose dans la situation donnée a été changée en beurre, alors que selon la diathèse de (10a) il peut se faire qu'une certaine quantité de crème ne soit pas employée dans l'opération. Mais il faut dire que le jeu des articles, dans la mesure où il interfère avec l'opposition des effets de diathèse, peut masquer en français le fonctionnement d'une opposition sans doute plus claire en russe. En tout cas, selon notre interprétation qui est pour l'instant strictement sémantique, il semblerait que, dans les énoncés transformatifs, le type (b) corresponde au membre marqué et le type (a) au membre neutre ou non marqué. On verra plus loin si le critère grammatical qui sera proposé pour la détermination de la forme neutre s'accorde ou non à cette première approche fondée sur le sens.

4.4. Énoncés translatifs.

(3a) *namazali maslo na xleb*

« ils ont tartiné le beurre sur le pain »

(3b) *namazali xleb maslom*

« ils ont tartiné le pain de beurre »

- (4a) *zatykajut paklju v ščeli*
 « on bourre l'étaupe dans les fentes »
- (4b) *zatykajut ščeli paklej*
 « on bourre les fentes d'étaupe »

Les énoncés translatifs sont ceux qui, parmi les énoncés translocatifs, dénotent spécifiquement le transfert d'un objet entre deux domaines de l'étendue, l'objet déplacé étant le plus souvent une matière, comme le beurre en (5) ou l'étaupe en (4), et le lieu qui constitue le terme du déplacement représentant soit une étendue, comme le pain en (3), soit un contenant, comme les fentes en (4). Dans aucun des types antérieurement analysés cette signification de transfert n'était apparue comme pertinente au classement, même dans les énoncés confrontatifs, où la signification de transfert peut sans doute se manifester, comme en (11), mais secondairement et d'une manière qui n'est pas essentielle à la définition de l'emploi sémantique. En parlant ici d'énoncés translatifs, on essaie par conséquent de fixer la caractéristique de signification propre à ce modèle.

Les énoncés de ce genre ont été abondamment discutés ces dernières années, soit qu'il s'agisse, comme dans nos exemples, d'une diathèse d'objet (« Jean a badigeonné la peinture sur le mur » / « Jean a badigeonné le mur avec la peinture » ; « Jean a chargé la voiture avec les valises » / « Jean a chargé les valises dans la voiture », etc.), soit que le rapport de translation s'établisse entre le sujet et l'objet (*bees are swarming in the garden* / *the garden is swarming with bees*). L'explication primitive de Fillmore, fondée sur une « différence de mise en focus » (FILL-68, § 3.1), qui conduirait à traiter l'opposition de signification entre (a) et (b) par une propriété de la structure de surface, doit être abandonnée au profit d'une opposition rapportée au niveau sous-jacent : cette opposition est indiquée par Chomsky dans CHOM-75 (72), 195 et précisée par S. Anderson grâce aux termes d'opposition « holistique/partitif » (AND-75, 34-37). En effet, la diathèse attestée en (3b) indique que la *totalité* de la surface du pain a été recouverte de beurre, et (4b) laisse entendre que les fentes sont *totale*ment bourrées d'étaupe, tandis que cette signification « holistique » n'est pas manifeste dans les énoncés de type (a), même si elle n'y est pas exclue. Nous parlerons donc ici, sous une forme un peu différente et sans utiliser le schéma polaire qui fait intervenir peut-être abusivement

la signification de « partitif » dans les emplois de type (a), d'une opposition asymétrique « holistique/Ø ». Et l'on observera alors, comme plus haut, que le type (b) répond à l'énoncé sémantiquement marqué, tandis que le type (a) répond à l'énoncé sémantiquement neutre ou non marqué.

Cette marque spécifique de l'« holistique », attribuée aux énoncés translatifs de type (b), rejoint la marque d'« exhaustif », attribuée tout à l'heure aux énoncés transformatifs de même type (b). Voilà une relation intéressante entre deux classes d'énoncés, et qui peut déjà faire entrevoir un principe capable d'unifier dans leur nature à la fois syntaxique et sémantique nos douze paires d'exemples.

4.5. Énoncés transmissifs.

- (1a) *car' požaloval šubu Ermaku*
« le tsar octroya une chouba à Ermak »
- (1b) *car' požaloval Ermaka šuboj*
« le tsar gratifia Ermak d'une chouba »
- (2a) *oni obespečili sredstva na žizn' staršemu synu*
« ils assurèrent les moyens d'existence à leur fils aîné »
- (2b) *oni obespečili staršego syna sredstvami na žizn'*
« ils pourvurent leur fils aîné des moyens d'existence »

La classe des énoncés translocatifs dont nous précisons la sémantique en les qualifiant de « transmissifs » est clairement illustrée, dans les langues indo-européennes qui possèdent deux verbes de don, par la double construction qu'admet le plus souvent l'un de ces deux verbes : latin *donare* (mais non pas *dare*), grec *dōreisthai* (mais non pas *didonai*), russe *darit'* (mais non pas *daval'*). Pour attester la double diathèse d'objet de ces verbes de don, la traduction française doit recourir à deux verbes différents, soit respectivement « donner » pour la première construction de type :

- (a) *donare aliquid alicui*
« donner quelque chose à quelqu'un »

et « gratifier » pour la seconde construction de type :

- (b) *donare aliquem aliqua re*
« gratifier quelqu'un de quelque chose »

On a pourtant, en français même, avec le verbe « fournir », des cas de double diathèse d'objet : « fournir des armes et des munitions aux pays belligérants » / « fournir les pays

belligérants en armes et en munitions ». En russe, la double diathèse d'objet est observée pour quelques verbes de signification transmissive : *daril'* « donner » - « gratifier », *žalovat'* « octroyer » - « gratifier », *obespečivat'* « garantir » - « pourvoir », *ssužat'* « prêter » - « créditer », *spaival'* « donner à boire » - « faire boire », et peut-être *skarmlival'* « donner à manger » - « faire manger ». Mais il s'agit d'un type généralement peu productif.

Les verbes de ce genre constituent des énoncés que nous appelons « transmissifs » parce que de tels énoncés expriment qu'un objet est transmis d'une personne à une autre personne, la transmission entre animés non personnels pouvant apparaître dans des exemples marginaux (avec *spaival'* ou *skarmlival'*, mais sans doute rarement dans le cadre de la double diathèse).

À côté des verbes de don, qui se rapportent d'ordinaire à la transmission d'un objet matériel, on pourrait s'attendre à rencontrer le même régime de la double diathèse d'objet dans la syntaxe de certains verbes signifiant « dire » ou « enseigner », et qui se rapportent à la transmission d'un objet non matériel, c'est-à-dire ici d'une « information » ou d'un « savoir ». Mais on n'a trouvé ni en russe ni en français aucun verbe de dire susceptible de fonctionner indifféremment dans les deux entourages qui sont tour à tour ceux du français « annoncer quelque chose à quelqu'un » dans la diathèse de type (a), et « informer quelqu'un de quelque chose » dans la diathèse de type (b). La syntaxe des parlers argotiques, qui fournirait peut-être quelques exemples aussi bien en russe qu'en français, n'a pas été prise en considération.

Ces énoncés transmissifs se distinguent de tous les autres translocatifs en ce qu'ils exigent que deux de leurs actants sur trois, dont le prime actant, relèvent du genre personnel (ou à la limite du genre animé non personnel). Cette condition n'est en effet apparue essentielle dans aucune des classes précédentes, et elle n'est pas essentielle en particulier dans la classe des confrontatifs, ni dans la classe des transformatifs, qui s'accommodent fort bien d'un second et d'un tiers actants l'un et l'autre inanimés.

Essayons maintenant de préciser au mieux la modalité sémantique qui sépare les réalisations de type (a) des réalisations de type (b). Il semble que dans le type (b) le bénéficiaire (= second actant) soit spécifié comme personnellement, directement et entièrement affecté par le procès de don.

Risquons un test de combinaison, même si ce test peut paraître quelquefois indécis : « les réalisations (b) n'admettent pas ou admettent difficilement d'être combinées avec un complément signifiant « à son insu » (*bez ego vedoma*) ». Conformément à ce test de combinaison, la phrase suivante devrait passer pour peu satisfaisante au point de vue sémantique :

(2b') *oni bez ego vedoma obespečili starsego syna sredstvami na žizn'*

« ils ont pourvu à son insu leur fils aîné des moyens d'existence »

tandis que, dans l'agencement répondant à la diathèse de type (a), et cette fois d'un avis sûrement unanime, l'addition du même complément ne soulève pas d'objection :

(2a') *oni bez ego vedoma obespečili sredstva na žizn' staršemu synu*

« ils ont assuré à son insu les moyens d'existence à leur fils aîné ».

Par extrapolation, et faute d'avoir découvert en russe ou en français un même verbe qui réponde à la fois à la diathèse (a) du français « annoncer » (r. *ob''javljaj'*) et à la diathèse (b) du français « informer » (r. *izveščat'*), on propose pour les « transmissifs non matériels » un autre test d'addition applicable dans des énoncés de type resp. (a) et (b), mais construits sur des verbes différents. Ce test peut être formulé dans les termes suivants : « les énoncés de diathèse (b) n'acceptent pas ou acceptent difficilement d'être complétés par une proposition indiquant que l'« information » ou le « savoir » n'ont pas été effectivement reçus par le bénéficiaire ». D'où le caractère sémantiquement peu satisfaisant de la combinaison suivante :

(2b'') (?) j'ai informé Jean de cette nouvelle sans qu'il m'ait compris

alors que la même addition peut être jointe sans difficulté aux énoncés de diathèse (a) :

(2a'') j'ai annoncé cette nouvelle à Jean sans qu'il m'ait compris.

Et de même encore il nous semble que le don de « gratification », c'est-à-dire celui qui répond au russe *darit'* construit sur la diathèse (b), doit être compris spécifiquement comme un don que le bénéficiaire reçoit d'une manière effective,

contrairement à l'autre variante du don, exprimé en russe par le même verbe *darit'*, mais construit sur la diathèse de type (a) : en (b) *darit' kogo-libo čem-libo* implique la réception du don, mais non pas nécessairement *darit' čto-libo komu-libo*, qui relève de la diathèse de type (a).

Si l'ensemble de ces observations apporte une certitude suffisante, on observe alors à propos des transmissifs, comme tout à l'heure à propos des transformatifs et des translatifs, que l'énoncé de type (a) correspond à la diathèse sémantiquement neutre ou non marquée, tandis que l'énoncé de type (b) exprime une signification spécifique dont le contenu peut se déduire de nos analyses successives : marque d'*exhaustivité* touchant au matériau utilisé dans le cas des énoncés transformatifs, signification *holistique* se rapportant à l'étendue recouverte ou au volume rempli dans le cas des énoncés translatifs, *totalité* de l'engagement concernant la personne bénéficiaire dans le cas des énoncés transmissifs.

5. Variation d'affinité actancielle sur la troisième valence.

Il doit apparaître maintenant que le régime de saturation de la troisième valence n'est pas identique selon les deux types (a) et (b). Dans les énoncés de type (a), la saturation de la troisième valence est d'ordinaire obligatoire. C'est ainsi que *car' požaloval šubu* « le tsar octroya une chouba », *oni obespečili sredstva na žizn'* « ils ont assuré les moyens d'existence », *mama laskaet ščeki* « la maman caresse les joues », *on dergal volosy* « il tirait les cheveux », etc., sont des énoncés dont le statut fonctionnel reste incomplet. Et si l'on peut trouver *namazali maslo* « ils ont tartiné le beurre » ou *zatykajut paklju* « on bourre l'étaupe », ce n'est qu'à la condition que l'on sache déjà, grâce au contexte, quelle surface sera « tartinée de beurre » ou quel contenant sera « bourré d'étaupe ». On ne peut donc pas parler ici de troisième valence réellement non saturée, puisque le troisième actant est en fait impliqué dans l'énoncé pris en situation.

En revanche la plupart des énoncés de type (b) admettent sans difficulté que leur troisième valence reste non saturée, et il s'agit bien ici de valence effectivement non saturée, puisque rien alors n'implique ni ne requiert la connaissance d'un tiers actant : *car' požaloval Ermaka* « le tsar a gratifié Ermak » (peu importe de quelle faveur), *oni obespečili staršego syna* « ils ont pourvu leur fils aîné » (peu importe de quelle

manière), *mama laskaet rebenka* « la maman caresse son enfant » (sur les joues ou autrement), *on dergal sopernika* « il tiraillait son adversaire » (sans que l'on ait à préciser comment), *namazali xleb* « ils ont tartiné le pain » (de beurre, de miel, ou d'autre chose), *zatykajut ščeli* « on bourre les fentes » (d'étoffe ou de quelque autre matière), etc. De tels énoncés peuvent toujours fonctionner sans aucune indication même implicite touchant la nature du tiers actant.

On devra tirer parti de cette propriété bien attestée par la grande majorité de nos exemples. Contentons-nous pour l'instant de distinguer les deux types de constructions représentés soit en (a), soit en (b) : le type (a) se construit sur un verbe trivalent dont les trois valences sont obligatoirement saturées; — le type (b) correspondant se construit sur un verbe qui est apparemment le même et qui relève aussi théoriquement du schéma des trois valences, mais sans que soit requise la saturation de la troisième valence. D'où cette constatation que la plupart des verbes considérés ici présentent, selon le type (a) ou (b) de la construction où ils entrent, deux degrés différents d'affinité actancielle au niveau de la troisième valence. Cette différence profonde, puisqu'elle touche non seulement à l'arrangement des valences, mais au caractère obligatoire ou facultatif de l'une d'entre elles, amène à se demander s'il ne faudra pas admettre finalement qu'il existe deux verbes répondant au type *donare*, soit, en russe, deux verbes *darit'*, deux verbes *žalovať*, deux verbes *obespečivať*, et pareillement pour *mazať*, *zatykať* et les autres.

En d'autres termes, l'ensemble de nos énoncés translocatifs, malgré l'apparence de symétrie qui résulte d'une stricte partition en énoncés de type (a) et énoncés de type (b), traités dans une première approche comme « quasi-synonymes », comprend en fait deux types fondamentalement différents et de structure asymétrique, puisque l'effacement du tiers actant syntaxique et de son correspondant sémantique, généralement possible en (b), ne l'est généralement pas en (a).

A ce propos, on pourrait peut-être restaurer le « circonstant » de Tesnière (dans le sens de ce qui serait ici un « tiers actant facultatif ») et parler, dans les énoncés de type (b), d'une *récession* du tiers actant au rang de circonstant, cette récession compensant, dans les énoncés en question, la promotion du tiers actant au rang de second actant.

Concluons cet examen en disant que nos énoncés (a) et (b)

relèvent de deux configurations radicalement différentes. Les énoncés de type (b) peuvent être pour la plupart coupés après le second actant sans perdre leur statut fonctionnel : ils comportent donc une frontière syntaxique entre leur second et leur tiers actant. En revanche les énoncés de type (a) ne peuvent pas être coupés après leur second actant sans perdre leur statut fonctionnel : ils ne comportent donc pas de frontière syntaxique entre leur second et leur tiers actant.

Il ressort de cette définition que la « frontière syntaxique » est celle qui sépare, au sein de l'énoncé, les parties obligatoires des parties facultatives. Elle ne doit pas être confondue avec la « frontière syntagmatique », qui distingue les syntagmes entre eux, ni avec la « frontière de mot », qui sépare entre eux les lexèmes ou lexes.

6. Constructions d'ÊTRE et constructions d'AVOIR.

Nous tenterons maintenant d'articuler notre démonstration sur les données précédemment définies. Les énoncés qui ont été réunis composent un ensemble assez disparate de verbes qu'une propriété syntaxique commune nous a fait réunir sous la rubrique générale des énoncés translocatifs. Si l'on postule pour cet ensemble une unité plus fondamentale que celle qui relève de la diathèse d'objet, il faut tenter d'abord de discerner le représentant le plus démarqué de tout l'ensemble, celui qui, contenant le plus petit nombre de traits sémantiques, se trouve être par là le plus propre à illustrer les caractères configuratifs de l'ensemble tout entier. Quel est ce modèle premier ou cet archétype ?

Sans avoir le moyen de donner à la question ainsi posée une réponse catégorique, nous estimons que ce représentant est le verbe *darit'* « donner ». C'est pour ce dernier verbe en effet que l'analyse componentielle dégage le plus petit nombre de composants sémiques, et d'autre part chacun de ces composants se définit comme un trait ou comme un sème élémentaire, de nature grammaticale ou modale. On suivra dans une première approche l'analyse de Tesnière (TESN-59, 259), qui pose « donner » = « factitif d'AVOIR ». Il est vrai que cette analyse ne tient pas compte du sème d'« inceptif », qui nous semble être aussi un trait sémique constitutif du « donner » : « donner » = « factitif + [inceptif + AVOIR] ». Mais on verra que ce sème d'inceptif peut être presque toujours négligé, du moins dans notre présent exposé.

Insistons bien par ailleurs sur le fait qu'il s'agit ici d'une analyse des sèmes *structuraux*, c'est-à-dire des sèmes dont la combinaison forme la signification du « donner » comme item de dictionnaire, et non pas comme item de discours¹.

Mais cette analyse sémantique du « donner » en « faire avoir », telle qu'elle est utilisée dans une étude ponctuelle (VEY-75, 519-526), ne nous semble plus maintenant correspondre, dans le thème qui est ici le nôtre, à la réalité grammaticale et syntaxique. Du moins ne correspond-elle pas à la totalité des aspects qui définissent cette réalité. Il y a en fait deux analyses possibles du *donare*. L'une est celle que l'on vient de rappeler, et qui est composée à partir de l'AVOIR : « donner quelque chose à quelqu'un », c'est « faire que quelqu'un ait ce quelque chose ». L'autre est composée à partir de l'ÊTRE, selon un schéma componentiel dont la forme complète est : « factitif + [inceptif + ÊTRE] » : dans cette seconde analyse, « donner quelque chose à quelqu'un », c'est « faire que ce quelque chose soit à quelqu'un ». Or c'est justement l'opposition des constituants dégagés dans chacune de ces deux analyses componentielles, rapportées l'une au sème central de l'AVOIR, l'autre au sème central de l'ÊTRE, qui détermine les deux syntaxes contradictoires du *donare* (russe *darit'*, grec *dōreisthai*, etc.) : dans les énoncés de type (a), soit (1a) et (2a), la syntaxe de surface atteste une composition sur la base de l'ÊTRE ; dans les énoncés de type (b), soit (1b) et (2b), la syntaxe de surface atteste une composition sur la base de l'AVOIR. Autrement dit, les deux constructions différentes qu'admet le type *donare*, ainsi que ses représentants russes *darit'*, *obespečival'*, *ssužal'*, *žaloval'*, *spaival'*, sont strictement corré-

1. Aux sèmes *structuraux* s'opposeraient ici les multiples sèmes *fonctionnels* qui apparaissent dans les emplois de discours et qui peuvent résulter de rapports contextuels très divers : « non pas donner - vendre », « non pas donner - prêter », « non pas donner - restituer », « non pas donner - abandonner », « non pas donner - lancer », « non pas donner - expédier », etc. Le sème fonctionnel dégagé par différence pour chacun de ces rapports (soit resp. « gratuitement », « sans limitation de durée », « pour la première fois », « de son plein gré », « avec contact », « in praesentia », etc.) est évidemment le seul qui soit pertinent dans le procès de communication que construit précisément ce rapport. Mais, étant donné la nature de notre analyse, nous n'avons à retenir que l'ensemble des sèmes structuraux. Précisons sous une autre forme que cet ensemble représente la zone d'intersection commune à tous les ensembles de signification (= à tous les sémèmes) qui peuvent apparaître dans les situations diverses du discours, dont le nombre est théoriquement non fini.

latives de deux compositions sémiques opposées, l'une comportant l'ÊTRE (diathèse de type (a)), l'autre comportant l'AVOIR (diathèse de type (b)). Cette proposition pour nous fondamentale appelle le corollaire suivant : le français « donner », comme le latin *dare*, le grec *didonai*, le russe *davat'*, etc., du fait qu'ils ne peuvent entrer que dans des constructions de type (a), n'admettent que la forme d'analyse componentielle établie sur l'ÊTRE; et inversement le fait que des verbes comme *odarival'* « gratifier » ou *snabžal'* « pourvoir » ne peuvent entrer que dans des constructions de type (b) doit être en corrélation avec une composition sémique établie sur l'AVOIR.

La même analyse peut être appliquée aux énoncés translatifs, où apparaissent également pour un même verbe les phénomènes de double diathèse. Dans les constructions de type (a), *namazyval'* « tartiner » et *zalykal'* « bourrer » sont bâtis sur l'ÊTRE : on fait en sorte que le beurre « soit » sur le pain (3a), que l'étoffe « soit » dans les fentes (4a), tandis que les constructions de type (b) reposent sur un sème central orienté vers la sémantique de l'AVOIR, et non pas vers la sémantique de l'ÊTRE : on fait en sorte que les fentes « aient » (= contiennent) l'étoffe, le pain — le beurre, et pareillement pour les autres.

De même qu'à côté des transmissifs pourvus de la double diathèse (type *donare*) il en existe d'autres dont la structure de signification repose exclusivement sur l'ÊTRE (type *dare*), et d'autres encore dont la structure de signification repose exclusivement sur l'AVOIR (type « gratifier »), de même, à côté des translatifs à double construction (par exemple en français « tartiner », « enduire », « barbouiller », « asperger », « charger », « bourrer », etc.) et qui attestent par conséquent les deux formules de composition sur l'ÊTRE et sur l'AVOIR, on en reconnaît d'autres qui n'offrent que l'une seulement de ces formules de composition, et qui n'admettent corrélativement que l'une seulement des deux constructions, soit (a), soit (b) : « jeter », « enfoncer », « mettre », « poser », « dresser », etc., n'ont que la construction (a) qui manifeste une composition sémique organisée sur l'ÊTRE, et inversement « couvrir », « inonder », « remplir », « boucher », etc., n'ont que la construction (b) qui manifeste une composition sémique organisée sur l'AVOIR. Cette solution, qui renvoie à l'analyse componentielle du verbe, diffère à la fois des solutions proposées par Fillmore et par S. Anderson (AND-71', 394-395),

dont on trouvera la discussion chez J. Anderson (AND-75, 38-39).

Est-il possible d'aller plus loin en généralisant le modèle explicatif de l'ÊTRE/AVOIR à l'ensemble des translocatifs ? Les opérations seront sans doute moins évidentes, et il faudra notamment imposer au concept d'AVOIR d'importantes distorsions pour le faire entrer dans la base de toutes les diathèses de type (b). Néanmoins il apparaîtra que tous ces énoncés de type (b) sont réfractaires à l'interprétation sur la base de l'ÊTRE, alors qu'inversement cette interprétation sur la base de l'ÊTRE est compatible avec tous les énoncés de type (a).

Pour les énoncés transformatifs, en (9a) on fait en sorte que le syndicat « soit » et en (10a) en sorte que le beurre « soit » (quelque chose de nouveau après l'opération), les « ouvriers » et la « crème » figurant, resp. en (9b) et en (10b), dans un rapport d'orientation inverse, en tant que matériau servant de « substrat » à l'opération.

Pour les énoncés comportatifs, en (5a) la maman fait en sorte que les joues « soient » caressées à l'enfant, et en (5b) elle fait en sorte que l'enfant « ait » les joues caressées.

Pour les énoncés confrontatifs, en (11a) on fait en sorte que la poésie « soit » (en situation relative et dans un certain rapport de référence) en regard de la musique, le terme caractérisé plus haut comme « emblématique » servant de « support » à la comparaison.

7. Polysémie de l'ÊTRE.

Il est évident que cette interprétation n'efface pas les limites définies entre nos cinq classes sémantiques. Elle permet simplement de transférer sur l'ÊTRE lui-même les cinq types de significations envisagées.

On reconnaît alors :

1) A la base des énoncés transmissifs (1) et (2), un ÊTRE de « possession » (*mihi est liber*).

2) A la base des énoncés translatifs (3) et (4), un ÊTRE que l'on peut appeler l'ÊTRE d'« existence », en songeant aux phrases dites existentielles de type « il y a du beurre sur le pain » ou « il y a de l'étaupe dans les fentes » (AND-71).

3) A la base des énoncés transformatifs (9) et (10), un ÊTRE de « création », où le sème d'inceptif est pertinent et répond à la définition « résultative » de l'objet (*fit, fieri*).

4) A la base des énoncés confrontatifs (11) et (12), un ÊTRE que l'on peut désigner comme l'ÊTRE « équatif », en songeant aux phrases dites « équatives » de type « comparer A avec B ».

5) A la base des énoncés comportatifs (5)-(8), un ÊTRE lexicalement vide qui est l'ÊTRE « auxiliaire ».

Il faut faire maintenant une constatation essentielle. La construction d'ÊTRE, dans nos énoncés de type (a), répète intégralement la construction de l'énoncé sous-jacent bâti sur l'ÊTRE élémentaire, ou du moins simule le rapport que fait apparaître la manipulation de cet énoncé sous-jacent, les différences de construction observées en (3)-(4) et en (1)-(2) étant superficielles ou dérivées.

La structure des rapports qui fonde l'énoncé élémentaire est resp. pour chaque type la suivante :

- (3a') *maslo* Ø *na xlebe*
« le beurre (est) sur le pain »
en regard de : *namazal'* ... *na xleb* .
- (4a') *paklja* Ø *v ščeljax*
« l'étaupe (est) dans les fentes »
en regard de : *zatykal'* ... *v ščeli*
- (9a') *profsojuz* Ø *iz rabočix*
« le syndicat (est) à partir des ouvriers »
comme : *organizoval'* ... *iz rabočix*
- (10a') *maslo* Ø *iz smetany*
« le beurre (est) à partir de la crème »
comme : *sbival'* ... *iz smetany*
- (5a') *ščeki* Ø *(po)laskany u rebenka (rebenku)*
« les joues (sont) caressées à l'enfant »
comme : *laskal'* ... *u rebenka (rebenku)*
- (6a') *volosy* Ø *(vy)dernuty u sopernika (soperniku)*
« les cheveux (sont) tirés à l'adversaire »
comme : *dergal'* ... *u sopernika (soperniku)*
- (11a') *rabočie* Ø *s krest'janami*
« les ouvriers (sont) en-rapport-avec les paysans »
comme : *sblizal'* ... *s krest'janami*
- (12a') *poezija* Ø *s muzykoj*
« la poésie (est) en-rapport-avec la musique »
comme : *sravnival'* ... *s muzykoj*

- (1a') *šuba (est') u Ermaka*
 « une chouba (est) à Ermak »
 en regard de : *žalovať ... Ermaku*
- (2a') *sredstva na žizn' (est') u staršego syna*
 « les moyens d'existence (sont) au fils aîné »
 en regard de : *obespečivat ... staršemu synu.*

On peut donc estimer que la diversité des constructions observées en (a) ne fait que refléter la diversité des rapports institués par l'ÊTRE lui-même.

8. Structures synchrones et structures polychrones.

Il apparaît ainsi que, dans le cas des énoncés de type (a), les relations dérivées sont entièrement construites au niveau sous-jacent et en conformité avec la syntaxe de l'ÊTRE pris comme terme élémentaire. Parlons alors, pour caractériser cette syntaxe des constructions d'ÊTRE, d'un régime *synchrone*.

Or il est frappant que ce rapport de conformité ne se retrouve pas pour les énoncés de type (b), c'est-à-dire pour les énoncés à construction d'AVOIR, où le schéma sous-jacent ne peut rendre compte que du second actant, à l'exclusion du tiers actant. Car ce tiers actant est alors dans tous les cas étranger à la construction de l'AVOIR élémentaire tel qu'on peut l'instaurer dans la base.

Raisonnons pour simplifier sur l'exemple théorique du latin :

(b) *donare aliquem aliqua re*

qui représente l'énoncé transmissif à construction d'AVOIR. Comparons cet énoncé de type (b) à l'énoncé sous-jacent contenant l'AVOIR élémentaire :

(b') *aliquis habet aliquam rem*

On n'observe aucun lien qui unisse au plan formel le tiers actant de (b) (= *aliqua re*) à son correspondant sémantique (= *aliquam rem*) dans l'énoncé (b') sous-jacent. Plus généralement, on ne trouve en russe, pour aucun de nos énoncés translocatifs, une construction répondant au type suivant, lui-même agrammatical en latin :

(b'') **donare aliquem aliquam rem*

où le tiers actant de la construction dérivée reproduirait la forme de son homologue objet d'AVOIR dans la construction élémentaire.

C'est une différence capitale entre les deux diathèses considérées. Tout se passe comme si, dans le cas des verbes composés sur l'AVOIR, la construction du second et du tiers actants relevaient de *périodes* différentes. La construction du second actant ne peut en effet s'expliquer que comme relevant d'une période antérieure à la synthèse des traits « factitif » et « inceptif d'AVOIR », tandis que la construction du tiers actant ne peut s'expliquer que dans une période postérieure à cette synthèse sémique. Autrement dit, l'accusatif (*aliquem*) de (b), et pareillement tous les termes qui lui correspondent dans l'ensemble de nos énoncés translocatifs à diathèse d'AVOIR, ne peuvent être commandés que par la signification du « factitif » sous-jacent en tant qu'isolé de l'AVOIR, tandis que l'ablatif (*aliqua re*), et pareillement tous les termes qui lui correspondent dans l'ensemble de nos énoncés translocatifs à diathèse d'AVOIR, ne peuvent être commandés que par la signification entière du « pourvoir » ou du « gratifier », qui est celle du verbe de don à diathèse d'AVOIR synthétiquement constitué et pris dans sa sémantique globale.

Cette interprétation périodique ou *polychrone* des constructions d'AVOIR, en regard de l'interprétation *synchrone* des constructions d'ÊTRE, permet d'expliquer l'ensemble des phénomènes observés en russe et en français dans le cadre des énoncés translocatifs.

Notons bien ici qu'il existe dans d'autres systèmes des constructions d'AVOIR qui relèvent de l'interprétation synchrone. Par exemple le double accusatif de la syntaxe latine dans le type :

(c) *doceo pueros grammaticam*

et, sur une échelle plus vaste, les constructions à deux objets de l'anglais de type :

(d) *I told John that*

(e) *Ezra sold Fred a pig*

s'expliquent, selon notre système, comme des constructions entièrement programmées dans la période qui précède la synthèse sémique des verbes « enseigner », « dire » et « vendre » : le premier objet, soit *pueros* en (c), *John* en (d) et *Fred* en (e), est commandé par la signification du « factitif », et le second objet, soit *grammaticam* en (c), *that* en (d) et *a pig* en (e), est commandé par la signification du sème ou groupe sémique dérivé de l'AVOIR :

- (c') je fais (→ les enfants) AVOIR (→ la grammaire)
 (d') j'ai fait → John) AVOIR (→ cela)
 (e') Ezra a fait (→ Fred) AVOIR (→ un porc)

Manifestement, ces tours et tous les tours semblables ne peuvent s'expliquer qu'à un stade antérieur à la synthèse sémique du verbe régissant les deux objets.

Une telle présentation syntaxique du double objet a des points communs avec la doctrine explicative d'Anderson (AND-75'), qui, pour rendre compte des deux exemples (d) et (e), développe un schéma dont l'originalité tient à deux procédures principales qui sont :

1) l'invention d'une prédication causative dominant l'ensemble du système (= notre « factitif ») ;

2) la « copie » d'un argument casuel (= notre sujet d'AVOIR) sur un argument vide de la phrase supérieure (la position d'objet de notre sème « factitif »).

Dans une perspective typologique, il y aurait intérêt à séparer d'une part les systèmes où les constructions d'AVOIR sont entièrement polychrones (comme en russe ou en français) et d'autre part les systèmes où ces constructions peuvent être soit synchrones, soit polychrones, tantôt selon la nature des verbes (*donare/docere* en latin), tantôt selon la nature des constituants de la valence de droite (l'anglais *to give* admettant par exemple les deux types).

En revanche, les constructions des translocatifs composés sur l'ÊTRE sont sans doute universellement synchrones. Dans nos exemples, on ne conçoit pas la possibilité d'une construction d'ÊTRE polychrone. Cette adéquation de la construction dérivée par rapport à la construction élémentaire constitue un argument en faveur de la priorité de la construction d'ÊTRE sur la construction d'AVOIR dans le cadre des énoncés translocatifs.

On dispose alors d'un argument grammatical pour décider que les constructions de type (a) représentent, en regard des constructions de type (b), les constructions neutres ou non marquées.

Il est ainsi possible d'aboutir à la présentation d'un système cohérent capable de justifier l'ensemble des énoncés translocatifs.

Les énoncés à diathèse d'ÊTRE, en raison du fait qu'ils relèvent d'un programme de construction synchrone, se

caractérisent comme les constructions premières et fondamentales.

Le caractère synchrone propre à ces constructions d'ÊTRE répond à la structure synthétique du groupe des actants de droite et confirme l'observation selon laquelle le second et le tiers actant sont pourvus d'un égal degré d'affinité actancielle.

Il correspond enfin au caractère sémantiquement non marqué de l'énoncé, qui n'implique ni la signification (holistique) de « totalité », ni la signification opposée, mais accepte aussi bien les deux significations.

Les énoncés à diathèse d'AVOIR sont au contraire des constructions polychrones dont la configuration syntaxique ne s'explique que par référence à des périodes différentes.

Le caractère polychrone propre à ces constructions d'AVOIR exclut le caractère synthétique du groupe des actants de droite et se manifeste par la présence d'une frontière syntaxique entre le second actant et le tiers actant.

Enfin la signification (holistique) de « totalité » se présente comme attachée dans tous les cas à la construction d'AVOIR telle qu'on l'a identifiée dans l'énoncé élémentaire.

Il serait intéressant de se demander dans quelle mesure il peut exister une relation d'implication entre la double expression de la possession par ESSE/HABERE et la double construction du *donare*. Le russe, comme le latin, vérifient cette relation. Le français et l'anglais moderne en vérifient la réciproque.

9. Pour une notion de « voix d'objet » ?

Nous avons admis, dès le début de cet exposé, la légitimité de la notion de « diathèse » en tant que répondant, pour une situation de quasi-synonymie, à une variation du jeu distributionnel des actants syntaxiques. Plus particulièrement, la notion de « diathèse d'objet » a été introduite pour désigner, dans les mêmes conditions de quasi-synonymie, une variation du jeu distributionnel des actants syntaxiques constituant la valence de droite.

Le moment est maintenant venu de poser, à propos de la classe des énoncés translocatifs, le problème de la légitimité d'une autre notion spécifique qui serait celle de la « voix d'objet », différente de la « voix » telle qu'on l'entend habituellement et en tant qu'elle implique dans tous les

cas un rapport engageant le sujet ou l'agent (= désormais « voix d'agent »).

Voyons si l'on peut parler d'une « voix d'objet », rapportée au cadre strict du verbe lui-même, et non pas, comme la diathèse, au schéma actanciel que ce verbe organise dans le cadre large de l'énoncé.

Dans le cadre strict du verbe, trois niveaux de définition parmi d'autres peuvent être institués.

1) Au niveau *morphologique*, la variation de voix se manifeste par des oppositions de désinences, d'auxiliaires, de particules, de préfixes, etc.

2) Au niveau *lexical*, la définition d'un verbe comporte ou doit comporter l'indication systématique des différentes constructions simples ou complexes que ce verbe est susceptible d'admettre.

3) Au niveau *sémantique*, l'analyse componentielle du contenu verbal peut faire apparaître une diversité dans la nature de certains sèmes constituants, comme il en est ici de l'opposition entre les sèmes centraux de l'ÊTRE et de l'AVOIR.

Quel est, au regard de ces trois niveaux, le comportement de nos énoncés translocatifs ?

1) Au niveau *morphologique*, il est évident que l'on ne saurait parler de voix, au moins au niveau présent de l'analyse. D'après nos prémisses mêmes, le verbe reste en effet toujours inchangé dans sa forme d'expression entre (a) et (b).

2) Au niveau *lexical* tel qu'il a été défini plus haut, on enregistre une variation entre (a) et (b), puisque les verbes considérés se caractérisent précisément par la diversité des constructions qu'ils admettent. Mais on pourrait objecter avec juste raison que cette diversité des constructions admises par tel ou tel verbe ne recouvre rien autre chose que la diversité des schémas actanciels dont la comparaison fonde justement la diathèse et non pas la voix. Autrement dit, dans la mesure où l'on fait ici intervenir le contexte, on réintroduit, par une opération de contrebande, la notion de diathèse d'énoncé dans un débat qui prétend fixer la notion de voix verbale.

3) Quant au niveau de la définition *sémantique*, il mérite un examen particulier. Si l'analyse de niveau morphologique

permet de définir le verbe en tant qu'assemblage de morphes identifiés au plan de la forme d'expression, c'est l'analyse componentielle de niveau sémantique et elle seulement qui permet de définir le verbe en tant qu'assemblage de sèmes identifiés au plan de la forme de contenu. Le *donare* se distingue du *dare* en ce qu'il comporte deux types d'analyses componentielles basées l'une sur l'ÊTRE, l'autre sur l'AVOIR, alors que le *dare* ne comporte que l'analyse componentielle basée sur l'ÊTRE.

En attendant que soit clarifiée la doctrine de la voix grammaticale dans ses rapports avec les plans de l'expression et du contenu, on peut donc s'estimer autorisé à parler provisoirement de « voix d'objet » pour le type *donare* (« passif d'objet » vs « actif d'objet ») et d'une absence de voix d'objet pour le type *dare* (« passif d'objet » vs Ø).

La notion de voix d'objet permet alors de préciser le classement des verbes étudiés.

1) Verbes à double voix d'objet : type *donare*, représentant la totalité des verbes entrant dans nos énoncés translocatifs.

2) Verbes défectifs sous le rapport de la voix d'objet, qui se subdivisent en deux classes :

2.a.) passifs d'objet, organisés sur le sème central de l'ÊTRE, de type *dare*, comme « donner », « mettre », « placer », « introduire », etc.

2.b.) actifs d'objet, organisés sur le sème central de l'AVOIR, comme « gratifier », « pourvoir », « couvrir », « remplir », etc.

On pourrait retenir aussi la notion de « couple supplétif », comme en français « donner/gratifier », « mettre/couvrir », « introduire/remplir », etc. Mais la variation lexicale peut être ici considérable et entraîner, dans la notion grammaticale de couple de voix, une distorsion rédhibitoire.

Une autre solution consisterait à traiter comme des unités lexicales différentes les verbes qui entrent dans les diathèses de type (a) et (b). On aurait alors un *donare* (a) et un *donare* (b). Mais cette présentation est peu économique, puisqu'elle laisse échapper une relation souvent répétée, commune à tous les couples fonctionnels qui reçoivent les deux diathèses.

On serait plutôt tenté par l'hypothèse contraire, qui

tendrait à la généralisation de nos observations : toute variation de diathèse dans le cadre syntaxique de l'énoncé implique une variation de voix dans le cadre du verbe, cette variation, toujours identifiable en termes d'analyse componentielle, pouvant être traduite ou non traduite en termes morphologiques.

Autrement dit, il existe une relation de détermination réciproque entre le deuxième et le troisième niveau de notre définition (niveau lexical et niveau sémantique), et d'autre part il existe une relation d'implication entre le premier niveau (niveau morphologique) et les deux autres (lexical et sémantique) pris ensemble.

Dans ce cas, toute variation de diathèse s'expliquerait par une variation de voix strictement comprise comme l'effet d'une opposition entre l'ÊTRE et l'AVOIR.

10. Conclusion.

La complexité des faits envisagés dans le cadre de la voix pourrait s'expliquer par la situation hiérarchique de l'opposition entre l'ÊTRE et l'AVOIR, que nous considérons comme la composante essentielle et constitutive de cette catégorie. Tantôt en effet, cette opposition offre un régime autonome sur l'axe de la modalité (« voix d'agent »), tantôt, comme dans nos exemples, elle est dominée par un indice factitif à origine définie, tantôt elle est dominée par un indice factitif à origine non définie (VEY-73), tantôt enfin elle se trouve diversement combinée avec les phénomènes de coréférence qui fondent la réflexivité (faits de voix « moyenne »).

Jacques VEYRENC.

5, avenue de Chastenaye
92290 Châtenay-Malabry.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AND-71 = John M. Anderson, *The Grammar of Case (Towards a localistic theory)*, Cambridge, 1971.
- AND-75, John M. Anderson, « La grammaire casuelle », *Langages* 38, juin 1975, 18-64.
- AND-75', = John M. Anderson, « Maximi Planudis in memoriam », *Langages* 38, juin 1975, 81-103.
- AND-71' = Stephen Anderson, « On the role of deep structure in semantic interpretation », *Folia Linguistica* 7, 387-396.
- APR-67 = Ju. D. Apresjan, *Semantika russkogo glagola*, « Nauka », Moscou, 1967.
- BEN-66(60) = Émile Benveniste, « 'Être' et 'avoir' dans leurs fonctions linguistiques », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- BEN-66(50) = Émile Benveniste, « Actif et moyen dans le verbe », *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966.
- GHOM-75(72) = Noam Chomsky, *Questions de sémantique*, Paris, Le Seuil, 1975.
- FILL-68 = Charles J. Fillmore, « The case for case », in Bach et Harms, 1968.
- FILL-75 = Charles J. Fillmore, « Quelques problèmes posés à la grammaire casuelle », *Langages* 38, juin 1975, 65-80.
- HALL-65 = Partee Hall, *Subject and Object in English* (Thèse non publiée), M.I.T., 1965.
- IS-74 = Alexander V. Isačenko, « On 'have' and 'be' languages », *Slavic Forum* (Essays in Linguistics and Literature), La Haye, Mouton, 1974, 43-77.
- JAK-63(57) = Roman Jakobson, « Les embrayeurs, les catégories verbales et le verbe russe », *Essais de linguistique générale*, Paris, Minuit, 1963.
- JESP-24 = Otto Jespersen, *The Philosophy of Grammar*, Londres, 1924.
- MEL-XOL-70 = I. A. Mel'čuk et A. A. Xolodovič, « K teorij grammatičeskogo zaloga », *Narody Azii i Afriki* 4, 1970.
- TESN-59 = Lucien Tesnière, *Éléments de syntaxe structurale*, Paris, Klincksieck, 1959.
- USP-75 = V. A. Uspenskij, « Zamečanja na poljax statej I.A. Mel'čuka i A.A. Xolodoviča o ponjatij zaloga », *Diatezy i zalogi (tezisy konferencii)*, Leningrad, 1975.
- VEST-73 = Torben Vestergaard, « A note on objective, instrumental and affected in English », *Studia Linguistica* 27, 85-89.
- VEY-73 = Jacques Veyrenc, « La proposition infinitive en russe », *Recueil des communications présentées au VII^e Congrès des Slavistes*, Paris, Institut d'Études slaves, 1973.
- VEY-75 = Jacques Veyrenc, « Fonction datif et factitif », *Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste*, Paris (Collection linguistique publiée par la Société de Linguistique de Paris), 1975.
- XOL-70 = A. A. Xolodovič, « Zalog », *Kategorija zaloga (materialy konferencii)*, Leningrad, 1970.
- XRAK-75 = V. S. Xrakovskij, « Isčislenie diatez », *Diatezy i zalogi (tezisy konferencii)*, Leningrad, 1975.

PRÉPOSITION OU VERBE ? MARQUES DE CAS EN DAGBANI

SOMMAIRE. — Depuis le XIX^e s. les linguistes s'intéressent à la façon dont les langues kwa et voltaïques enchaînent les verbes en séries, utilisant des racines verbales là où d'autres langues utilisent des prépositions ou des adverbes, par exemple. Il y a des contextes où l'usage de telles séries pose des problèmes particuliers au chercheur, en ce que certaines racines semblent y avoir comme unique fonction de marquer la relation entre un syntagme nominal et un verbe donné, tout en conservant un comportement véritablement verbal.

La théorie des cas sémantiques conçue par Fillmore fournit une clef grâce à laquelle on peut voir un même élément à la fois comme verbe et comme une sorte de préposition ou 'marque de cas'. Cette théorie et le modèle généralif révisé d'après la suggestion de Fillmore sont ici appliqués au dagbani, langue voltaïque du Ghana, pour y étudier certains des cas et de leurs marques.

Des exemples tirés de deux autres langues, le temne de Sierra Léone et le mandinka de Gambie, sont cités en fin de l'étude, pour illustrer ces mêmes cas dans les langues typologiquement très différentes du dagbani.

NOTE LIMINAIRE

Le dagbani est membre du groupe mōōre-gurma au sein des langues voltaïques, les affinités lexicales étant relativement étroites entre les membres de ce groupe (Swadesh et al., 1966). Il y a environ 250 000 personnes qui parlent cette langue, centrés sur Tamale et Yendi, dans le nord du Ghana. La langue est connue depuis les travaux de Fisch (1912, 1913), missionnaire au Togo allemand. Le présent article résume l'essentiel de la thèse de l'auteur présentée à l'Université du Texas en 1970.

Les phonèmes du dagbani sont les suivants (voir Wilson et Bendor-Samuel, 1965; Wilson, 1970 a) :

Consonnes : *p t c h k kp; b d j g gb; m n ny ŋ nm; f s h; v l z; y w*
 Voyelles : *i i u; e a o*
 Tons : haut, bas; faille tonale ('downstep')

Les perturbations tonales sont considérables; la valeur informationnelle des tons est basse, et il n'y a aucun inconvénient à les omettre dans l'écriture.

L'orthographe officielle reconnaît les allophones suivants : *r (/d/), γ (/g/), sh (/s/), z (/z/)*. Pour les voyelles, *i* est généralement écrit '*i*', tout comme *i*; '*e*' et '*o*' sont utilisés dans l'orthographe, bien que n'étant que des variantes non-contrastives de *e* et *o*; le pronom *bɪ* 'ils' s'écrit '*bɛ*'. Dans le présent article on suit l'orthographe officielle, sauf pour *i*, *e* et *o*.

Le système verbal du dagbani est relativement simple. Les verbes sont de deux catégories morphologiques : accompli/inaccompli. Ceux de la catégorie 'accompli' prennent un suffixe (*-ra, -da -la*) quand le contexte exige qu'ils soient à l'inaccompli. Les verbes de la catégorie 'inaccompli' sont tous invariables et de valeur stative.

Le suffixe de l'inaccompli s'utilise avec un sens 'habituel', 'progressif' ou 'potentiel', selon les contextes. Dans certaines constructions, il y a un accord d'aspect entre verbes consécutifs, soit accompli + accompli, soit inaccompli + inaccompli.

(Détail phonologique : le suffixe *-ra*, ainsi que la voyelle *a* finale des verbes inaccomplis tels que *mala* 'avoir', s'amuît en *i* ailleurs qu'en finale d'énoncé ou en pause.)

Les indices de temps sont à répartir en deux catégories principales qui se croisent : affirmatif/négatif, et futur/non-futur.

	Affirmatif	Négatif
Non-futur	Ø (Ton bas au perfectif)	<i>bɪ</i>
Futur indicatif	<i>nɪ</i>	<i>ku</i>
Futur impératif	<i>-ma</i> (Perfectif seul)	<i>dɪ</i>
Futur subjonctif	Ø (Ton haut pour perfectif)	<i>dɪ</i>

Le suffixe *-ya* s'ajoute au non-futur affirmatif des verbes perfectifs non suivis d'un syntagme nominal, dans certains contextes.

Les pronoms simples (ou atones) sont les suivants :

	Singulier		Pluriel	
	préverbal	postverbal	préverbal	postverbal
1 ^{re} personne	m, n	ma	ti	ti
2 ^e personne	a	a	yi	ya
3 ^e personne				
(animé)	o	o	bi (' bɛ ')	ba
idem				
(inanimé)	di	li	di	li

Chez certaines personnes âgées on rencontre *ɲa* pour le pluriel de la 3^e personne inanimée.

Les formes préverbaux sont employées aussi devant les substantifs et devant certaines particules, mais avec des tons différents.

BIBLIOGRAPHIE

- DUBOIS, J., et al. (1973), *Dictionnaire de linguistique* (Paris).
- FILLMORE, Ch. (1968), ' A case for case ' in E. Bach and R. T. Harms, ed., *Universals in linguistic theory* (New York).
- FISCH, R. (1912), *Grammatik der Dagomba-Sprache*, Archiv f. d. Studium deutscher Kolonialsprachen, 14 (Berlin).
- IDEM (1913), ' Wörtersammlung Dagbane-Deutsch ', *MSOS* 16, 3, 113-214.
- RUWET, N. (1968), *Introduction à la grammaire générative* (Paris).
- STAHLKE, H. (1970), ' Serial verbs ', *Studies in African linguistics*, 1, 60-99.
- SWADESH, M., et al. (1966), ' A preliminary glottochronology of the Gur languages ', *Journal of West African Languages*, 3, 2, 27-65.
- WILSON, W. A. A. (1970a), ' External tonal sandhi in Dagbani ', *African Language Studies*, 11, 405-416.
- IDEM (1970b), *Verbal sequences and case markers in Dagbani*, Ph. D. dissertation, University of Texas (Austin).
- IDEM, et J. T. Bendor-Samuel (1965), *Phonology of the nominal in Dagbani*, University of Ghana (Legon) ; réimprimé : *Linguistics*, 52, 56-82 (1969).

LES VERBES EN SÉRIE

En dagbani le verbe joue un rôle considérable dans la syntaxe, et les *suites verbales* sont très nombreuses. Dans une suite verbale, un seul sujet grammatical est suivi d'un nombre plus ou moins important de syntagmes verbaux. La relation entre les verbes en question peut être marquée soit comme intime, soit comme non-intime; il n'est point obligatoire que la relation entre tous les verbes d'une suite

donnée soit la même : au sein d'une suite dite mixte il peut y avoir, par exemple, deux verbes consécutifs marqués comme étant intimement reliés, tandis que le verbe suivant sera marqué d'un lien non-intime.

Les termes *série verbale*, *verbes en série* et *verbes sériels* s'appliquent aux membres d'une suite verbale qui sont intimement reliés.

- (1 a) o yi n-kpe
il sortit entra
' il sortit et entra (ailleurs) '
- (1 b) o yi ka kpe
il sortit et entra
' il sortit et entra (faisant demi-tour) '
- (2 a) o bo li bi nya
il chercha le Nég vit
' il le chercha sans le trouver '
- (2 b) o bo li ka bi nya
il chercha le et Nég vit
' il le chercha et ne le trouva pas '
- (3) o duhi loori maa kpe duu
il conduisit voiture la entra salle
' il entra la voiture dans le garage '
- (4) bi duhri loori-nima n-cheni tooni ka labri
ils conduisent voitures vont devant et retournent
nyaanja
arrière
' ils font avancer et reculer les voitures '

Dans (1 a) et (2 a) les deux verbes de la suite sont en série; dans (1 b) et (2 b) les verbes de la suite ne sont pas en série. En (4) il y a une suite mixte dont les deux premiers verbes sont sériels.

Le préfixe verbal *n-* dans (1 a) sert à indiquer que ce verbe et le précédent sont membres d'une même série. La suppression de *n-* est facultative; là où elle est effectuée, comme dans (2 b) et (3), elle indique une intimité plus étroite entre deux membres d'une série. Cette suppression est impossible directement après un verbe de forme CV, tel que le *yi* de (1 a).

Du point de vue sémantique, on constate que les membres d'une série verbale peuvent être conigus comme désignant diverses étapes ou aspects d'un processus unique, ce qui n'est point le cas pour les verbes reliés par la particule de coordination *ka*.

Dans (1 a) les deux verbes désignent donc un processus unique : une personne sort d'un bâtiment pour entrer directement dans un autre. Par contre, dans (1 b), il y a deux processus : étant sortie, la personne rentre dans le même bâtiment. Dans (2 a) les verbes désignent le processus de 'chercher-sans-trouver', et la phrase ne précise pas le résultat final; dans (2 b) le processus de 'chercher' est suivi du verbe qui en indique le résultat final : 'ne pas trouver'.

La phrase (3) est un exemple d'une série qui est exigée syntaxiquement : le verbe *duhi* 'conduire' indique un déplacement sans préciser de direction, laquelle est indiquée par *kpe* 'entrer'; l'omission de *kpe* laisserait entendre que le garage est assez grand pour y conduire une voiture, comme dans un atelier. Les expressions locatives du dagbani n'indiquent jamais une direction, si ce n'est la particule *na* 'vers ici'. La phrase (4) commence par une série analogue à celle de (3) : *duhra*, inaccompli de *duhi* 'conduire', est suivi du verbe directionnel *chan/chena* 'aller', également à l'inaccompli, pour indiquer le processus unique de 'conduire en marche avant'. Le troisième verbe, également directionnel, *labi/labra* 'retourner, revenir' ne fait manifestement pas partie de ce même processus : nous pouvons sous-entendre une répétition des mots *duhri loori-nima* 'conduire des voitures' directement après le *ka*, dont le verbe serait en série avec *labra*. Dans (4) donc, les verbes forment le schéma $ab+(a)c$, avec économie du verbe *duhra* dans la seconde série.

Dans (5) nous voyons une série à trois membres, un verbe de déplacement figurant entre deux verbes directionnels :

- (5) *kobli maa yi o noli ni m-bilim lu kom ni*
 os le sortit sa gueule Loc roula tomba eau Loc
 ' l'os roula de sa gueule dans l'eau '

Le verbe *yi* 'sortir' indique la provenance; *bilim* 'rouler' indique la manière de déplacement; *lu* 'tomber' est un verbe directionnel indiquant la destination, ainsi que la manière d'y arriver. L'absence de ce dernier verbe laisserait entendre que c'est dans l'eau même que roula l'os en question.

Entre les verbes composant une série verbale les relations sémantiques sont bien diverses (Wilson, 1970^b). Certains verbes perdent de leur valeur lexicale jusqu'à n'avoir guère qu'une fonction adverbiale, par exemple. Le verbe *layim*, qui veut dire 'rassembler' quand il figure seul, exprime 'ensemble' quand il est membre d'une série; *mi* 'savoir'

exprime 'jamais (affirmatif)', et *zi* 'ne-pas-savoir' exprime 'jamais (négatif)'. Ces deux derniers figurent dans l'exemple suivant :

- (6) a mi n-chaŋ Kumahi ? — n zi n-chaŋ
tu connais es-allé Kumasi ? — je ne-connaiss-pas suis-allé
'es-tu jamais allé à Kumasi ? — jamais !'

Les phrases suivantes illustrent l'emploi des verbes qui retiendront notre attention durant la présente étude :

- (7) o zaŋ o nyina ku nooŋa
il prit ses dents tua oiseau
'il tua un oiseau avec ses dents'
(8) o zaŋd' o nyina kuri nooŋa
il prend ses dents tue oiseau
'il tue un oiseau avec ses dents'

Il est manifestement absurde de voir littéralement la valeur 'prendre' dans le verbe *zaŋ* dans ces deux phrases; et cependant (8) fait bien voir que *zaŋ* change parallèlement à *ku* quand celui-ci change d'aspect. Nous avons donc bel et bien un verbe, quelle qu'en soit la fonction sémantique.

- (9) yom' ma dunoli = yomì dunoli ti ma
ouvre moi porte ouvre porte donne moi
'ouvre-moi la porte' (idem)
(10) o yorì ma dunoli = o yorì dunoli tirì ma
il ouvre moi porte il ouvre porte donne moi
'il m'ouvre la porte' (idem)

Il est une fois de plus manifeste que le sens littéral d'un des verbes, à savoir *ti*, ne joue pas; (10) montre qu'il change comme l'autre verbe dans un contexte qui rappelle celui de (8).

VERBES RELATIONNELS

C'est donc dans les séries verbales analogues à celles de (7) à (10) que paraissent certains verbes ayant comme fonction de marquer la relation entre un syntagme (SN) donné et le verbe principal de la série. Ces verbes relationnels sont au nombre de quatre, dont trois apparaissent ailleurs comme verbes ayant leur propre valeur lexicale :

- zaŋ* 'prendre' : *zaŋim' li* 'prends-le'
mala 'avoir' : *o malì liyri* 'il a de l'argent'
niny 'prendre un peu de' : (n'apparaît que dans des séries)
tì 'donner' : *tim' ma liyri* 'donne-moi de l'argent'

Le problème qui nous intéresse particulièrement est posé par les phrases suivantes, qui sont synonymiques en dagbani :

- (11) o zaŋ litaafi ŋo wuhi ti sana ¹
 il prit livre ce montra donna étranger
- (12) o zaŋ litaafi ŋo wuhi sana
 il prit livre ce montra étranger
- (13) o wuhi litaafi ŋo ti sana
 il montra livre ce donna étranger
- (14) o wuhi sana litaafi ŋo
 il montra étranger livre ce

Toutes quatre se traduisent ' il montra le livre à un étranger '. Les deux syntagmes nominaux, *litaafi ŋo* ' ce livre ' et *sana* ' étranger ' ont leurs rôles respectifs indiqués par leurs seules positions dans la phrase, dans (14) : première position postverbale pour l'objet indirect, et deuxième pour l'objet direct. Ces mêmes positions respectives jouent également dans (12) pour *sana* et dans (13) pour *litaafi ŋo*. Alternativement l'objet direct peut précéder le même verbe et être précédé du verbe *zaŋ* (11, 12), tandis que l'objet indirect peut être reculé dans la phrase et être précédé du verbe *ti* (11, 13). La phrase (11) montre ces deux possibilités, ce qui fait que le verbe de (14) y reste alors sans syntagme nominal postverbal.

En linguistique traditionnelle, (14) ne pose aucun problème, mais les trois autres phrases en posent bien. Typologiquement ce sont quatre modèles différents, et le nombre des propositions qu'il faut y compter n'est point assuré : y en a-t-il une ou trois dans (11) ? Qu'il y en ait trois, ou même une seule à trois verbes, comment expliquer l'absence de SN après *wuhi* ? Dans une analyse centrée sur la syntaxe de chacun de ces différents modèles, le fait que les quatre phrases sont synonymiques n'entrera pas en ligne de compte. Et cependant notre instinct nous dit qu'il ne faut pas les dissocier.

Si l'on suit le premier modèle de la grammaire générative, la seule dérivation possible pour une phrase où figure une suite de verbes, qu'il s'agisse ou non de verbes sériels, consiste en l'application de règles de transformation ' généralisée ', qui convertissent par ' conjonction ' en une phrase unique une suite de phrases noyaux. Il y aurait donc trois noyaux dans la suite sous-jacente à (11), deux respectivement dans (12, 13), et un seul dans (14), ce dernier reposant sur une suite :

1. La voyelle de *ti* est *i* dans certains contextes.

$SN_1 + Aux + V + SN_2 + SN_3$, facilement générée par des règles syntagmatiques de base.

La phrase (11) reposerait donc sur une suite telle que la suivante, à laquelle on appliquerait les règles de transformation qui supprimeraient les éléments répétés :

- (15) o zaŋ litaafi ŋo ✕ o wuhi sana litaafi ŋo ✕ o ti sana litaafi ŋo
 il prit ce livre ✕ il montra ce livre à un étranger ✕ il donna ce livre à un étranger
 → o zaŋ litaafi ŋo ✕ Ø wuhi Ø Ø ✕ Ø ti sana Ø

Mais comment expliquer que ni le premier ni le troisième noyau n'apportent rien au sens du deuxième noyau, qui est identique à (14), car en fait le livre n'a été ni 'pris' ni 'donné' mais simplement 'montré' ? Les deux noyaux supplémentaires sembleraient en fin de compte n'être que des 'gadgets', invoqués pour fournir des verbes auxquels il faut accrocher les SN qui normalement devraient suivre *wuhi*.

Stahlke (1970), entre autres, admet l'impossibilité d'une telle solution pour ce problème. Il n'est pas pour autant impossible de voir dans une suite telle que (15) la genèse historique de l'emploi des verbes outils. Il y aurait eu alors une réduction sémantique progressive dans de tels contextes, jusqu'au point où cette analyse ne correspond plus aux faits actuels de la langue. De toutes façons il est impossible, semblent dire certains, de donner une dérivation homogène qui vaille pour toutes les séries verbales. Les séries ne sont qu'une manifestation superficielle, aboutissement uniforme de diverses transformations effectuées sur diverses suites d'éléments sous-jacents.

La théorie qui satisfera au besoin d'expliquer à la fois les différences entre les structures des types (11) à (14) et leur synonymie devra :

1° démontrer pourquoi ce n'est que le V qui conserve sa valeur lexicale dans une suite $zaŋ + SN_3 + V$ (11, 12) ou $V + ti + SN_2$ (11, 13);

2° démontrer que les SN de ces mêmes suites dans (11, 12, 13) ont la même fonction que dans la suite $V + SN_2 + SN_3$ de (14);

3° donner une explication simple du rôle de *zaŋ* et *ti*;

4° satisfaire l'intuition de l'usager de la langue, en ne s'éloignant qu'au minimum des traits de la langue dont il est, ou dont il peut facilement être rendu, conscient.

Nous pensons que c'est actuellement la théorie des cas sémantiques formulée par Ch. Fillmore qui répond le mieux à ces besoins.

LES CAS SÉMANTIQUES

C'est en 1968 que Fillmore fait publier son article fondamental sur les cas sémantiques, 'A case for case'. Il y propose tout d'abord que la relation entre le verbe et les divers syntagmes nominaux de la proposition reste constante, quelle que soit la forme superficielle de la phrase. Il définit un certain nombre de cas, par référence aux cas morphologiques traditionnels des langues classiques, mais c'est la sémantique qui détermine ses définitions. Les marques syntaxiques et morphologiques de ces nouveaux cas varient selon le contexte, et ne sont en général point uniques pour un cas donné.

Les cas principaux proposés par Fillmore sont :

Agentif (A) : l'instigateur, le responsable d'une action; animé.

Instrumental (I) : force ou objet cause ou moyen d'une action; inanimé.

Factif (F) : objet ou être qui résulte d'une action.

Objectif (O) : inanimé qui subit l'effet d'une action.

Datif (D) : animé qui subit l'effet d'une action (pour nos besoins cette définition est trop vaste; nous la limitons au destinataire d'une action, ou à un possesseur).

Bénéfactif (B) : animé bénéficiaire d'une action.

Locatif (L) : lieu ou direction associés à une action ou un état.

Ajoutons le cas suivant que nous détachons du datif tel que Fillmore le comprend :

Réceptif (R) : animé qui subit l'effet d'une action ou d'un état.

Fillmore ajoute un cas secondaire, qui se confond parfois syntaxiquement avec l'un ou l'autre des précédents :

Comitatif (C) : objet ou être qui en accompagne un autre (il s'agit normalement de quelque chose ou quelqu'un qui accompagne l'agentif).

Citons quelques exemples :

(17) le garçon a cassé la fenêtre avec une pierre.

A O I

(18) le garçon a cassé la fenêtre.

A O

(19) une pierre a cassé la fenêtre.

I O

(20) la fenêtre est cassée.

O

(21) la fenêtre a été cassée par le garçon.

O A

(22) la fenêtre a été cassée par une pierre.

O I

(23) la fenêtre a été cassée par le garçon avec une pierre.

O A I

La différence entre l'agentif et l'instrumental, bien qu'ils puissent tous deux être sujet et tous deux être marqués par 'par', se manifeste par l'impossibilité de les coordonner par 'et' :

(24 a) *le garçon et la pierre ont cassé la fenêtre.

(24 b) *la fenêtre a été cassée par le garçon et la pierre.

Quelle que soit la forme de la phrase, le garçon est toujours agent responsable de l'action; la pierre est toujours le moyen de l'action; la fenêtre est toujours la chose qui subit l'effet de l'action.

D'après ces phrases on constate que telle marque syntaxique sert à marquer plus d'un cas (p. ex. les trois cas cités peuvent être sujet du verbe), et d'autre part que chaque cas peut avoir plus d'une marque (p. ex. l'instrumental peut être marqué par la position 'sujet', par 'par' ou par 'avec', selon le contexte).

Pour le datif, Fillmore fait remarquer que les relations sémantiques restent constantes dans les exemples suivants :

(25) il m'a donné un livre.

A D O

(26) j'ai un livre.

D O

(27) mon livre.

D O

Entre l'objectif et le factif la différence a des répercussions dans le manque de parallélisme lors de certaines permutations.

(28) elle a façonné un pot.
A F

(29) elle a cuit un pot.
A O

Dans (28) le pot n'existe pas au début de l'action : il en résulte. Dans (29) le pot existe déjà, quoiqu'inachevé : il subit donc l'effet de l'action nommée.

(30) il peint des paysages
A F

(31) il peint des voitures
A O

Ici le même verbe a deux sens : dans (31) il est clair qu'il s'agit de mettre de la peinture sur des voitures existantes ; par contre dans (30) la peinture n'est pas badigeonnée sur des paysages — il s'agit ici de créer des représentations de paysages, lesquelles n'existent pas au début de l'action.

Cette différence, qui peut paraître banale, ressort quand on étudie la possibilité d'utiliser le verbe 'faire' dans un contexte où figurent ces actions et ces objets.

(32) qu'est-ce qu'il fait aux voitures ? — il les peint

(33) qu'est-ce qu'il fait aux paysages ? — (*il les peint)
il les encadre
il les vend
il les restaure

Le verbe 'faire' ne s'applique qu'à un objet préexistant. Dans la réponse à la question de (33) on ne peut donc que nommer une action que peut subir un objet déjà créé : dans l'occurrence un tableau de paysage.

Les exemples suivants en dagbani utilisent les mêmes cas que (17) à (20) :

(34) o zaŋ suu ŋmaag' o nuu
A I O
il prit couteau coupa sa main
' il se coupa la main avec un couteau (exprès) '

(35) o ŋmaag' o nuu
A O
il coupa sa main
' il se coupa la main '

- (36) *suu ŋmaag' o nuu*
 I O
 couteau coupa sa main
 ' il s'est coupé la main avec un couteau (par accident) '
- (37) *o nuu ŋmaaya*
 O
 sa main est-coupée
 ' il a la main coupée '

(Le verbe *ŋmaai* 'couper' signifie et 'retrancher' et 'faire une incision'; l'exemple (34) n'est point théorique : l'auteur actuel a rencontré un malheureux qui s'était tranché la main gauche par vantardise téméraire. Il pourrait également s'agir des premiers soins après une morsure de serpent.)

Les phrases suivantes répètent les exemples (11) à (14) : cette fois-ci les cas sont identifiés. Toutes se traduisent : 'il a montré le livre à un étranger'.

- (38) *o zaŋ litaafi ŋo wuhi ti sana*
 A O D
- (39) *o zaŋ litaafi ŋo wuhi sana*
 A O D
- (40) *o wuhi litaafi ŋo ti sana*
 A O D
- (41) *o wuhi sana litaafi ŋo*
 A D O

LE MODÈLE DÉRIVATIONNEL DE FILLMORE

Tous les procédés d'analyse syntaxique de la phrase ont jusqu'ici été basés sur la coupe traditionnelle : Sujet + Prédicat. La grammaire générative en a fait : Syntagme nominal + Syntagme prédicatif (SN + SPred). L'analyse du SPred révélera par la suite d'autres SN (Ruwet, 1968). Une supériorité hiérarchique est donc donnée à ce phénomène de syntaxe superficielle qu'est le sujet. Toutefois la grammaire générative fait exception pour le sujet d'une tournure passive, dont l'agent est vu comme sujet de la phrase noyau active sous-jacente.

Fillmore, au contraire, fait la première coupe : Modalités + Proposition (Mod + P), où Mod représente toutes les modalités verbales de temps, négation, aspects, etc., et où P est composé d'un verbe accompagné d'un ou de plusieurs SN, chacun

dans un cas sémantique différent. Exprimé en règles syntagmatiques nous avons donc :

(RS1) Phrase \rightarrow Mod + P

(RS2) P \rightarrow V (Cas_A) (Cas_I) (Cas_O) (Cas_D) (Cas_B)...

(RS3) Cas _{α} \rightarrow K _{α} + SN _{α}

La règle (RS3) fait voir que le syntagme dans un cas donné est composé d'une marque de cas (K) et d'un SN, et que chacun de ces éléments se réalise d'une manière qui convient à ce cas.

En dagbani le cas agentif est toujours sujet du verbe, et n'est marqué que par sa position préverbale. Le cas instrumental est sujet du verbe en l'absence d'un agentif; si ce dernier figure, l'instrumental est marqué par un verbe. L'objectif peut également être marqué par un verbe, en l'absence d'un instrumental; ailleurs il est marqué par sa seule position dans la phrase.

Les cas datif et bénéfactif sont marqués dans certains contextes par un verbe, et dans d'autres par leur seule position dans la phrase.

Nous pouvons indiquer ces possibilités en formulant d'abord la règle suivante, qui dit que la marque (K) des cas indiqués est un verbe :

(RS4) K_{I, O, D, B} \rightarrow V

Ce verbe, dit relationnel, sera, comme d'autres K, supprimé ultérieurement, lorsque le SN approprié figure dans un contexte où sa seule position suffit pour en marquer le cas.

La réalisation du verbe marquant un cas donné sera établie par des règles appropriées. Puisque les règles citées précisent que K pour certains cas est un verbe, il n'y a aucun inconvénient à ce que les règles déterminant la morphologie verbale s'appliquent éventuellement aux verbes relationnels qui réalisent K. Nous pouvons donc effectivement considérer un verbe relationnel comme étant à la fois verbe et une sorte de préposition.

La règle (RS2) nous permet de choisir les cas que nous voulons représenter dans une phrase. Pour les quatre phrases synonymiques (38) à (41) nous aurons donc la suite de base suivante :

(42) V + Cas_A + Cas_O + Cas_D

Une règle transformationnelle ultérieure nous permettra de réordonner ces éléments d'après les exigences du contexte,

afin de pouvoir ensuite donner la forme appropriée à chaque K et à chaque SN. Pour les trois premières phrases, c'est le verbe qu'il faudra placer après le premier cas (40) ou après le deuxième (38, 39), l'ordre des cas restant comme dans (42). On aura alors les suites respectives :

(43) $\text{Cas}_A + V + \text{Cas}_O + \text{Cas}_D$

(44) $\text{Cas}_A + \text{Cas}_O + V + \text{Cas}_D$

Puisque dans (44) le datif est seul après le verbe, il peut, sans changer l'ordre, être marqué soit par la position directement postverbale (39), soit par un verbe relationnel (38).

Pour (41) il faut la suite suivante, avec le datif avant l'objectif :

(45) $\text{Cas}_A + V + \text{Cas}_D + \text{Cas}_O$

Vu que les mêmes trois cas figurent dans les suites (43, 44, 45) qui sont sous-jacentes à l'une ou l'autre des quatre phrases que nous discutons, il est aisé de voir comment celles-ci peuvent être synonymiques, et que leurs différences syntaxiques s'expliquent par un simple changement dans l'ordre des éléments de la suite (42), sur laquelle elles reposent toutes.

Il est à noter que l'ordre final des éléments est certainement déterminé par des facteurs qui jouent au-delà des limites de la phrase même. Il y a bien des détails qui relèvent de la structure informationnelle du discours, le thème et la mise en valeur surtout, mais notre présente étude n'a pas pu déceler le rôle dans le discours des différentes marques de cas. Le présent auteur a malheureusement dû assumer d'autres responsabilités et abandonner jusqu'à nouvel ordre l'approfondissement de ses connaissances de la langue.

LES VERBES *zaŋ*, *mala* ET *niŋ*

Les trois verbes qui servent à marquer l'instrumental et l'objectif (ainsi que le comitatif) sont *zaŋ*, *mala* et *niŋ*, déjà énumérés. Si on définit les facteurs qui déterminent l'usage des deux derniers, on pourra alors dire que *zaŋ* figure dans les contextes où ceux-ci ne figurent pas.

Mala 'avoir' est un verbe statif, membre d'un sous-groupe de verbes 'inachevés', dont la morphologie a des traits particuliers. Utilisé comme verbe relationnel, *mala* devient synonyme de *zaŋda*, forme inachevée de *zaŋ*, lorsqu'il faut un accord avec un autre verbe à l'inachevé. La distinction

entre *mala* et *zaŋda* ne nous est pas encore apparue : les deux semblent servir indifféremment au progressif et à l'habituel.

- (46) o mali chi duɣri dam = o zaŋdi chi duɣri dam
 elle a mil cuit bière elle prend mil cuit bière
 ' elle fait la bière avec le mil ' (idem)

Niŋ ne sert que quand il s'agit d'expliciter qu'on n'utilise qu'une partie d'une masse précisée : un peu d'eau ou de farine, prise dans un récipient, ou quelques pièces de monnaie prises dans une pile, par exemple. *Zaŋ* sert pour des masses quand il s'agit d'une somme globale ou que l'on ne précise pas la mesure dans laquelle on puise.

Niŋ a la forme inachevée *niŋda* analogue à *zaŋda*. Notons en outre que ce verbe *niŋ*, à ton haut, n'est pas apparenté à *niŋ* 'mettre, faire', à ton bas, qu'il accompagne souvent dans les séries verbales.

- (47) o zaŋ ko-tulim paɣi li
 il prit eau-chaude lava le
 ' il le lava à l'eau chaude '
- (48) o niŋ ko-tulim paɣi li
 il prit-un-peu eau-chaude lava le
 ' il le lava avec un peu d'eau chaude '
- (49) o zaŋ liɣri maa niŋ adaka puuni
 il prit argent le mit boîte dans
 ' il mit l'argent dans une boîte '
- (50) o niŋ liɣri niŋ adaka puuni
 il prit-un-peu argent mit boîte dans
 ' il mit de l'argent dans une boîte '

Pour *zaŋ*, précisons qu'à l'objectif il ne sert que si l'objet est effectivement 'prenable' au sens large :

- (51) o peenti loori = o zaŋ loori peenti
 il peignit voiture il prit voiture peignit
 ' il a peint la voiture ' (idem)
- (52) o peenti duu = (*o zaŋ duu peenti)
 il peignit case
 ' il a peint la case '

Ceci expliquerait que *zaŋ* ne sert jamais pour marquer le cas factif, car l'objet qui n'existe pas ne peut être 'pris' au début de l'action :

- (53) o me duɣu = (*o zaŋ duɣu me)

A F

elle façonna pot

'elle a façonné un pot'

- (54) o she duɣu = o zaŋ duɣu she

A O

elle rôtit pot elle prit pot rôtit

'elle a cuit le pot'

A l'instrumental, en présence de l'agent, le verbe relationnel est la seule marque possible, de telle sorte que forcément ce verbe sert même avec les non-prenables, y compris les abstraits. *Mala* sert également dans de tels contextes.

- (55) a ku tooi zaŋ bi-dib-wubsibo wubsi bi-tu
-
- Nég peux prendre enfant-mâle-élevage élever enfant-puyinga

femelle

'on ne peut élever une fille comme on élève un garçon'

- (56) ti-duli ka m mala nyaŋdi baa

arbre-grimpage Thème je ai vains chien

'c'est en grimpant les arbres que j'ai raison des chiens'

(L'emploi de *ka*, marque de thème focalisé, sera expliqué ci-dessous, sous « Inversion ».)

Indiquons finalement que ces trois verbes sont un des moyens d'exprimer le comitatif. A la différence des deux autres cas cités, il se signale aussi facultativement par l'usage de *mini*, qui l'adjoint au SN dont il est l'accompagnement, ou de *ni*, préposition signifiant 'avec', qui suit le verbe et les SN postverbaux.

- (57) o zaŋ o paɣa chaŋ foŋ puuni

A C L

il prit sa femme alla centre-ville dans

'il a pris sa femme avec lui en ville'

- (58) o min' o paɣa chaŋ foŋ puuni

A C L

il et sa femme allèrent centre-ville dans

'il est allé en ville avec sa femme/sa femme et lui sont allés...'

Cette dernière alternative n'est jamais possible quand les deux SN en question sont de cas différents, tels que agentif + instrumental :

- (59) (*o mini o suu ŋmaag' o nuu)
 A I O
 ' son couteau et lui lui ont coupé la main '

INVERSION

La phrase (56) est un exemple du renversement de l'ordre V+SN. Lorsque le thème du discours exige que l'on mette en valeur un SN qui normalement suit un verbe, cela se fait en mettant ce SN en tête de phrase, suivi de *ka*, qui sert alors comme marque de thème focalisé. Ceci peut même se faire avec le SN qui suit un verbe relationnel. Dans (56) il s'agit d'un SN à l'instrumental, marqué par *mala*; dans (60) et (61) les SN inversés sont l'objectif et le datif de (38) :

- (60) litaafi ŋo ka o zaŋ wuhi ti sana
 livre ce Thème il prit montra donna étranger
 ' c'est ce livre qu'il a montré à un étranger '
- (61) sana ka o zaŋ litaafi ŋo wuhi ti
 étranger Thème il prit livre ce montra donna
 ' c'est à un étranger qu'il a montré ce livre '

PLURALITÉ DE MARQUES: PLURALITÉ DE CAS

En étudiant les cas sémantiques et leurs marques, il est essentiel de comprendre que, loin d'être en une relation de un à un, ils sont dans une relation de plusieurs à plusieurs : telle marque sert pour plusieurs cas; tel cas est indiqué par plusieurs marques. Pas plus qu'aucun autre signe linguistique, les marques de cas ne sont uniques et exclusives en fonction, ni les notions sémantiques uniques en expression.

N'oublions pas que de même, dans la morphologie des langues classiques, il y a souvent des ambiguïtés entre désinences et cas. En latin, p. ex., *-i* est tantôt D Sg et tantôt N Pl, selon les noms; de plus ces deux cas sont chacun marqués aussi par d'autres désinences, respectivement, dans les diverses déclinaisons.

Ce qui justifie qu'on distingue deux cas sémantiques, ce sont les différentes gammes de possibilités entre leurs marques. Nous avons vu que le datif et le bénéfactif ont les deux mêmes marques comme options facultatives : ce qui les distingue finalement, c'est l'obligation d'avoir des marques différentes quand les deux co-figurent dans une phrase (voir Dubois, 1973, où bénéficiaire figure comme synonyme de destinataire).

Nous pouvons dresser le tableau suivant pour résumer les marques et les cas que nous avons discutés dans cette étude :

(Le signe + indique que telle marque de cas est obligatoire; \pm indique qu'elle est facultative; le trait oblique (/) précise le contexte; +A indique la présence du cas A; —A indique l'absence du cas A (il en est de même pour +O, —O, +D, —D, etc.); 'postverb. 1' indique la première position postverbale, de même pour 'postverb. 2'; 'zan, etc.', et 'ti' indiquent les verbes relationnels qui servent dans les positions indiquées.)

	Sujet	zan, etc.	post- verb. 1	post- verb. 2	ti
cas A +					
I	+ / —A	+ / +A			
O	+ / —A, —I	\pm / +A, —I		{ + / \pm A, +I \pm / +A, —I	
D			{ + / +B \pm / —B		\pm / —B
B			\pm / —D		{ + / +D \pm / —D

Stahlke (1970, p. 84) semble montrer qu'il ne comprend pas ce principe de 'plusieurs : plusieurs' quand il dit, en parlant des facteurs déterminant le choix de certains verbes relationnels en yoruba :

'Il n'y a aucun moyen de prédire lequel des verbes étiquetés comme étant Instrumental ou Datif ou de tel autre cas doit marquer ce cas dans une phrase donnée, et nous n'avons donc point de facteur unique pour déterminer le choix d'une marque de cas donnée.'

Stahlke paraît justement d'une part avoir donné le nom d'un cas précis à ses verbes relationnels, et d'autre part supposer que la subtilité des nuances entre les verbes possibles pour un cas donné empêche de les considérer comme de véritables marques de cas. Notre étude sur le dagbani nous a rendu méfiant sur ces deux points. Les facteurs déterminant de choix de *zan* ou *mala* sont bien sûr loin d'être uniques, et n'ont même, pour certaines nuances, aucun rapport avec la valeur sémantique du cas en soi, mais ils ne manquent pas pour autant de précision. L'usager de la langue n'éprouvera point les doutes qu'a le chercheur qui essaie de découvrir les facteurs en jeu.

Plus loin Stahlke dit ceci (p. 86) :

‘ La décision quant-à quel cas est marqué par quelle marque de cas dépendrait donc du sens du substantif dont la marque indique le cas. Ce raisonnement est manifestement circulaire. ’

Nul ne niera qu'un tel raisonnement est bien maladroit. Mais si nous décidons que dans ces deux phrases :

(62) je suis allé au marché avec la voiture

(63) je suis allé au marché avec l'argent

voiture et *argent* sont dans des cas sémantiques différents, ce n'est en fait point à cause de leur différence lexicale évidente, mais parce que les autres marques de cas possibles diffèrent : on peut par exemple dire :

(64) je suis allé au marché en voiture

comme synonyme de (62), avec un *en* qui est visiblement exclu pour (63). Rappelons également les arguments qui nous ont fait distinguer le factif de l'objectif avec *peindre* : voir les exemples (30) à (33).

Nous insistons donc une fois de plus sur ce fait que c'est par sa gamme particulière de marques possibles que se distingue chaque cas sémantique, ces marques pouvant être, en dagbani, une position particulière dans la phrase, un verbe relationnel, ou une particule, par exemple. Ce n'est qu'au moyen de diverses permutations et comparaisons qu'on pourra avec certitude identifier un cas donné.

En conclusion nous répétons que, pour ce qui est du dagbani même, la théorie de Fillmore est très précieuse pour comprendre le rôle des verbes que nous avons qualifiés de relationnels.

QUELQUES MARQUES DE CAS SÉMANTIQUES EN TEMNE ET EN MANDINKA

A titre de comparaison avec le dagbani sont donnés ici des exemples de cas sémantiques et de leurs marques dans deux langues typologiquement entièrement différentes l'une de l'autre, et du dagbani, et dont l'auteur a une certaine connaissance. Le temne est une langue sénégal-guinéenne de Sierra Leone à structure très bantouisante. Le mandinka est le dialecte gambien du malinké, langue mandé cousine du bambara.

Dans les deux groupes d'exemples on constatera que, bien que les marques ne ressemblent pas à celles des cas du dagbani, il y a toujours un rapport de plusieurs à plusieurs entre les cas et leurs marques, quelles qu'en soient les manifestations dans la phrase.

TEMNE¹

- (T 1) waanth ogbay aṇwinda yi-asaar-aṇ
 A O I
 un-enfant cassa la-fenêtre avec-une-pierre
 ' un enfant cassa la fenêtre avec une pierre '
- (T 2) waanth ogbay-a aṇwinda asaar
 A O I
 un-enfant cassa-avec la-fenêtre une-pierre
 ' un enfant cassa la fenêtre avec une pierre '
- (T 3) aagbay aṇwinda (yi-waanth-aṇ)
 O A
 on-cassa la-fenêtre (par-un-enfant)
 ' la fenêtre fut cassée (par un enfant) '
- (T 4) aagbay aṇwinda yi-asaar-aṇ
 O I
 on-cassa la-fenêtre avec-une-pierre
 ' on cassa la fenêtre avec une pierre '
- (T 5) aṇwinda aṅgbay-a
 O
 la-fenêtre est-cassée
 ' la fenêtre est cassée '
- (T 6) asaar aṅgbay aṇwinda
 I O
 une-pierre cassa la-fenêtre
 ' une pierre cassa la fenêtre '
- (T 7) i-gbaal areka taa-ɔthem
 A F B
 j'écrivis une-lettre pour-le-vieillard
 ' j'écrivis une lettre pour le vieillard '

1. Les graphies suivantes sont utilisées, conformément à l'orthographe officielle instituée pour le temne :

th = plosive sourde interdentale

aa = 'a' ouvert avant

a = 'a' centralisé

Les voyelles *é* et *ɔ* sont correctement reconnues dans l'orthographe.

- (T 8) i-gbaal-a othem areka
 A B F
 j'écrivis-pour le-vieillard une-lettre
 ' j'écrivis une lettre pour le vieillard '
- (T 9) i-gbaal-a kɔ areka
 A O F
 j'écrivis-pour lui une-lettre
 ' j'écrivis une lettre pour lui '
- (T 10) i-gbaal-a ɲi othem
 A F B
 j'écrivis-pour elle le-vieillard
 ' je l'écrivis pour le vieillard '
- (T 11) i-gbaal-a kɔ ɲi = i-gbaal ɲi taa-atɔŋ
 A B F A F B
 j'écrivis-pour lui elle j'écrivis elle pour-lui
 ' je l'écrivis pour lui ' (même sens)
- (T 12) i-gbaal-r utik areka taa-othem
 A D F B
 j'écrivis-à un-étranger une-lettre pour-le-vieillard
 ' j'écrivis une lettre à un étranger pour le vieillard '

Dans ces exemples les cas qui figurent sont :

Agentif :

1. sujet (position usuelle)
2. marqué de *yi...-ay* après V à préfixe impersonnel (tournure peu fréquente)

Factif et Objectif :

1. occupe 2^e position comme SN postverbal (position usuelle)
2. 1^{er} SN postverbal si I est 2^e après V à suffixe *-a*
3. sujet, en l'absence de A après V statif.

Instrumental :

1. marqué de *yi...-ay*, en fin de phrase
2. 2^e SN postverbal, après V à suffixe *-a*
3. sujet, en l'absence de A

Bénéfactif :

1. marqué de *taa-*, en fin de phrase
2. 1^{er} SN postverbal, après V à suffixe *-a*

Datif :

1. 1^{er} SN postverbal. Certains V exigent *-r*

Les marques de cas illustrées sont les suivantes :

Sujet du verbe	pour A, I ou F, O, selon le contexte
V en <i>-a</i> + 1 ^{er} SN	pour B, ou pour F, O si I est 2 ^e SN
+ 2 ^e SN	pour I
V nu + 2 ^e SN	pour F, O
+ 1 ^{er} SN	pour D
V en <i>-r</i> + 1 ^{er} SN	pour D
(les 1 ^{er} et 2 ^e SN sont intervertis si un seul d'entre eux est un pronom, ce pronom étant obligatoirement premier)	
<i>yi-...-aŋ</i>	pour A après V à préfixe impersonnel
	pour I

Le suffixe verbal *-a* sert en outre à indiquer la forme stative.

MANDINKA

- (M 1) dindingo ye palanteeroo tee beroo la
 A O I
 enfant Passé fenêtre casser pierre avec
 ' un enfant cassa la fenêtre avec une pierre '
- (M 2) palanteero tee-ta (dindingo fee)
 O A
 fenêtre casser-Passé (enfant par)
 ' la fenêtre fut cassée (par un enfant) '
- (M 3) palanteeroo tee-ta beroo la
 O I
 fenêtre casser-Passé pierre par
 ' la fenêtre fut cassée par une pierre '
- (M 4) beroo ye palanteero tee
 I O
 pierre Passé fenêtre casser
 ' une pierre cassa la fenêtre '
- (M 5) palanteeroo be tee-ring
 O
 fenêtre est cassée
 ' la fenêtre est cassée '
- (M 6) a ye leetaroo safee keebaa ye
 A F B
 il Passé lettre écrire vieillard pour
 ' il écrivit une lettre pour le vieillard '

- (M 7) a ye luntano safee (keebaa ye)
 A D B
 il Passé étranger écrire (vieillard pour)
 ' il écrivit (une lettre) à un étranger (pour le vieillard) '
- (M 8) a ye bukoo yitandi luntano la
 A O D
 il Passé livre montrer étranger à
 ' il a montré le livre à un étranger '
- (M 9) a ye luntano so (bukoo la)
 A D I ?
 il Passé étranger faire-cadeau (livre avec ?)
 ' il fit cadeau (d'un livre) à l'étranger '
- (M 10) a ye bukoo dii luntano la
 A O D
 il Passé livre donner étranger à
 ' il donna un livre à l'étranger '

Dans ces exemples les cas qui figurent sont :

Agentif :

1. sujet (position usuelle)
2. avec *fee* si F ou O est sujet

Factif ou Objectif :

1. entre marque de temps et verbe (position normale)
2. sous-entendu avec certains verbes qui prennent le D comme ' objet '
3. sujet

Bénéfactif :

1. avec postposition *ye*

Datif :

1. avec *la* (position normale)
2. entre marque de temps et verbe, si F, O est sous-entendu

Instrumental :

1. avec *la* (position normale)
2. sujet, en l'absence de A

Les marques de cas sont les suivantes :

sujet	: pour A, F, O, ou I
entre marque de temps et verbe	: pour F, O (normal)
	pour D si O est sous-entendu
<i>la</i>	: pour D ou I (normal)
<i>fee</i>	: pour A quand F, O sujet
postposition <i>ye</i>	: pour B

W. A. A. WILSON.

15 King Edward Avenue, Hastings, Angleterre.

LA TONOLOGIE DU SEK

SOMMAIRE. — *De nouveaux documents sur cette langue du Moyen-Laos, permettent d'établir qu'il y a eu une tripartition tonale, et de rectifier sur quelques points mon article de 1963 sur les initiales complexes de cette langue.*

Le territoire ancien de la langue Sek est au Moyen-Laos près de la frontière du Viet-nam, sur la fameuse piste Ho-chi-minh. Au début du xix^e siècle lors de la destruction du royaume de Vientiane une partie des locuteurs de cette langue ont été déportés au-delà du Mékong dans le Laos siamois, dans la province de Nakhon-Phanom, d'où quelques-uns ont refranchi le Mékong pour s'installer dans la province de Tha-khek dans le Laos indépendant.

C'est aux environs de Tha-khek, à Ban-thok que j'ai recueilli un vocabulaire en 1960; Michel Ferlus enquêta au même endroit en 1964 et me communiqua son manuscrit : « Études sur le Sek », encore inédit car il n'était pas satisfait, avec raison, de sa notation tonale. Deux linguistes américains ont travaillé en Thaïlande sur cette langue : James R. Chamberlain a enquêté à Ban Ba-wa et à Ban Phay-lom (les quelques mots qu'il m'a envoyés montrent des incertitudes tonales) et William J. Gedney en 1965, 1966 et 1968-69 fit une enquête approfondie à Ban Atsamat et publia un article¹, j'utiliserai cet article, et les renseignements complémentaires qu'il a bien voulu m'envoyer, comme source de cet article, puisque c'est l'enquête la plus longue et la plus approfondie.

* * *

Si nous mettons en rapport les six tonèmes de la langue avec les anciens tonèmes et les anciennes initiales du thai

1. The Saek Language of Nakhon Phanom province, *Journal of Siam Society*, vol. 58, p. 1, p. 67-87 (1970).

commun, telles que nous les donne l'orthographe siamoise, nous obtenons un tableau, dans lequel il y a tripartition pour l'ancien ton égal, et ceci nous est confirmé par les notations de Ferlus et de Chamberlain.

TABLEAU POUR LES SYLLABES À FINALE SONORE²

Ancien ton égal		Ancien ton descendant	Ancien ton montant
Notation orthographique	sans signe	avec may ek	avec may tho
Ancienne initiale sourde aspirée	bas égal 1'	égal moyen glottalisé 5	bas descendant glottalisé 3
Ancienne initiale non-aspirée (glott.)	montant 1		
Anciennes initiales sonores	haut montant-descend. 2	haut descendant 6	égal moyen glottalisé 4

TABLEAU POUR LES SYLLABES À FINALES SOURDES

	Voyelle longue	Voyelle brève
Anciennes initiales sourdes aspir. ou glott.	égal moyen	haut 7
Anciennes initiales sonores	haut descendant	égal moyen 8

L'inversion des tons actuels selon la longueur de la voyelle est aussi très nette dans les notations Ferlus.

J'ai montré dans mon article de 1961 qu'il y a eu tripartition de tonème lorsque trois initiales se confondent en une seule. C'est trois séries de nasales dans la plupart des exemples, ou trois séries d'occlusives dans le dialecte siamois de la frontière malaise. En sek, ce sont les initiales actuelles *r-* et *v-* qui

2. Le chiffre correspond à la notation étymologique chinoise, exposée dans mon article sur le lak-kia, *BSL*, 61, 2, p. 169-170.

proviennent d'une telle confusion puisque c'est à ces initiales qu'on rencontre des mots avec les tonèmes 1, 1', 2 actuels.

Les mots à initiale *r-* et à ton 1' bas égal : *ra* chercher, *rām* porter à deux, *ram* testicule, *raw* pou de tête, *rung* cuire à la vapeur, *ren* voir, *rwaw* rire, *ril* pierre, mots que l'on restitue en thai-commun et en yay commun avec un *hr-* initial. Mais il y a aussi : *rōng* grande feuille de monocotylédone, *rim* plein, *rāw* sabre³, pour lesquels on restitue une initiale *t-* en thai-commun et *hr-* en yay-commun, Li avait restitué **tl-* je pense qu'il vaut mieux **tr-*.

Les mots à initiale *r-* et ton 1 montant : *ram* noir, *rīng* rouge, *ray* échelle, *rōy*, montagne, doivent avoir eu pour initiale : ?*r-*, or le thai-commun et le yay commun sont d'accord pour restituer ?*d-*, je pense qu'il faut restituer pour la langue commune aux trois groupes : *?*dr-*. Mais on trouve à ce ton *ruo* bateau, pour lequel thai et yay restituent une sonore initiale, il faut aller dans la famille kam-sui pour trouver une ancienne initiale sourde : sui *lwa*, then *zja*, et même sourde glottalisée car c'est le ton indiqué par le kam (dong) : *lo*, langue où il y a eu une tripartition tonale⁴.

Les mots à initiale *r-* et à ton 2 haut-montant-descendant : *rān* maison, *rua* oreille, *ram* son de riz, *rɔ* tortue, ont toujours eu une initiale *r-* comme en thai et en yay, par conséquent je n'ai pas le droit de rapprocher le nom de la tortue thai : *taw* 5 du mot sek⁵, qui doit être un emprunt au vietnamien : *rua*2 tortue des marais.

Les mots à initiale *v-* et à ton 1' bas égal : *vāl* doux sucré, *vēn* bague, suspendre, *vāy* rotin, ont une initiale *hw-* en thai-commun; *vān* hache, *vāng* en travers, ont *qw-* en thai-commun et : *vun* pluie, *f-* en thai et en yay.

Les mots à initiale *v-* et à ton 1 montant nous posent des problèmes. S'il est facile d'expliquer le ton de : *vang* mince puisque thai et yay ont ?*bāng*, ?*bw* a pu donner ?*b* d'une part et ?*w* en ancien sek, par contre : *vul* bois de chauffage, *viang* paille, carambole, *vāy* puiser avec la main, *val* couper, *vu* flotter ont tous en thai-commun et en yay commun un *v-* initial, c'est-à-dire une consonne sonore ayant

3. Le nom du sabre ne se retrouve pas en yay, par contre on le retrouve en khmer : ?*dāw* d'un ancien *tāw*, et le nom chinois du couteau : *tāw* est peut-être la source de ce mot voyageur.

4. En mak le nom du radeau : ?*dwa*, *Zwa*, doit en être rapproché. Benedict pense au malais *prao*.

5. Ce que j'avais fait dans mon article de 1963.

engendré un ton de la série basse. Faut-il supposer un ancien *pw-* qui aurait donné ?*w-*, car les labiovélares du thai et du yay proviennent certainement d'occlusives bilabiales (comme en chinois), mais cela n'explique pas la sonorisation en thai-yay, d'ailleurs le nom du sésame : *vung* est aussi à ce ton et il est emprunté au vietnamien, où il a un ton de la série sonore⁶.

Au contraire dans les mots à initiale *v-* et à ton 2, nous avons : *vi* feu, *vāl* daim qui ont un ancien *v-* en thai et en yay, et *van* rêver qui a un ancien *f-* en thai. *van* jour qui a eu *w-* en thai, *vay* buffle qui a eu *Gw-* en thai, et *vang* : jaune qui provient du vietnamien *vang* 2 d'origine chinoise.

Donc au moment de l'assourdissement des occlusives sonores et de la sonorisation qui dans les langues thai voisines a doublé les tons, le sek avait les initiales : *hr-?r-r* et *hw-?w-w*, qui produit une tripartition pour le ton le plus fréquent. Mais cela nous révèle des anomalies par rapport aux initiales thai et yay, qui montrent que le sek s'éloigne beaucoup plus de ce dernier groupe de dialectes, que ne le ferait penser l'identité des finales.

* *

Une erreur de mon article de 1963, a été de croire que les occlusives aspirées étaient inconnues en sek avant la mutation des initiales; Ferlus, Chamberlain et Gedney sont d'accord pour distinguer actuellement : *pr-phr*, *pl-phl*, *tr-thr*, *il-thl*; tonèmes et comparaison montrent que ce n'est pas récent.

Les mots en *pr-* ont le tonème 1 : *pra* œil, ergot, *prāy* mort, *prieng* concombre, ou d'autres de la série haute : *prak*⁷ étaler pour sécher, *prek*⁷ éclater, *pruk*⁷ lanière de bambou, ont tous une initiale *t-* en thai-yay sauf *th-* en *tây-nung* et *r-* à Wouming⁷.

Les mots en *phr-* ont le tonème 1' bas-égal : *phra* montagne, *phram* cheveux, *phrām* maigre, *phraw* rôti, *phrāy* soie, ou d'autres tons : *phay*¹⁻⁵ bambou, *phra*¹⁻⁵ tonnerre, *phrāk*⁷ front,

6. Ces anomalies ne sont pas explicables par le kam-sui qui est plus divergent, après-demain : *rw* a le ton qui suppose ?*r-*, tandis que le yay a *r-* ancienne sonore pour ce mot.

7. J'avais restitué cette initiale en 1956, et supposé qu'elle provenait de la présyllabe *mat-* (austro-nésien *mata* œil, *matai* tuer). Benedict n'hésite pas à restituer austro-nésien : *mapra* œil, *maprai* tuer.

*phrak*⁷ légume, il s'agit bien d'une ancienne initiale aspirée sourde, en thai *phr-* donne *ph-*, *phj-*, et en yay *pr-* donne *pj*⁻⁸.

Les mots en *pl-* appartiennent tous à la série tonale haute : 1, 3, 5, 7, et cette initiale se conserve en siamois parmi les langues thai et à Wouming parmi les dialectes yay. Par contre *phl-* ne se rencontre que dans : *phlu*² bétel, *phlaw*⁴⁻⁵ cocotier, qui proviennent d'une initiale *bl-* et cette initiale n'existait pas avant la mutation; ces mots avaient été empruntés peu auparavant.

Les mots en *tr-* ont le tonème 1 : *trāw* étoile, *tram* repiquer (riz), *trøy* coix, *trəng* belle-famille, on les retrouve en thai et en yay avec l'initiale ?*d*⁻⁹.

Les mots en *thr-* avec le ton 1' bas-égal sont : *thrieng* dur, *thro* demander, *thrang* incarcérer, et dans la même série : *thraw*³ tête, *thre*³ grenouille oxyglosse, *thrung*⁴⁻⁵ thraw araignée, *thrēk*⁷ autodésignation des sek, la plupart de ces mots se retrouvent en thai avec l'initiale *khr-*, en yay avec *kj-* et à Wouming avec *kl-*.

Mais il y a aussi des mots avec des tons de la série basse : *threm*² bordage, *thruo*² famille, *thruəng*⁶ affaires, *thral*⁶ pousser, *thrək*⁶ poignarder qui correspondent aux anciennes sonores : *gr-*, *Gr-*.

Les mots à initiale *ll-* appartiennent tous à la série tonale sourde 1, 3, 5, 7 et représentent des mots en *kl-* encore attestés en thai-siamois et en yay à Wouming, sauf pour le mot *lluol*¹ lombric qui a un ?*d-* en thai et en yay.

Les mots à initiale *thl-* sont rares, *thlēw*^{1'} tamarin, *thl̄t*¹⁸ glisser, et sont sans étymologie.

* *

Au cours du processus de monosyllabisation par réduction de la syllabe initiale du dissyllabe à un groupe de consonnes, les nouveaux groupes *pr*, *kr* se sont prononcés *phr*, *khr* pour rester distincts des anciens *pr-* *kr-* de sorte qu'au moment de la mutation des initiales, il n'y avait pas seulement des

8. Ce groupe initial s'est formé après le précédent d'où le coussinet *h* entre *p* et *r*.

9. Un de ces mots : repiquer, a en kam-sui le même traitement : mak-sui ?*dam*, kam *lam* then *zam*, que bateau : ?*dwa lo zja*, et os : ?*dak lak zak*, qui ont **r* en sek.

aspirées sonantes : *hr*, *hl*, *hw*, *hn*, *hm* mais des occlusives aspirées sourdes : *phr*- *khr*- qui ont eu le même traitement tonal. En thai qui a perdu le *hr* sourd, ç'a été la source de la série d'occlusives aspirées. En sek comme en yay où le *hr* est resté *r*- cette série manque. Les occlusives non-aspirées sourdes ont eu le même traitement tonal que les sonantes glottalisées : ?*w*, ?*r* et les occlusives ?*b*, ?*d*, il y a donc eu une véritable tripartition tonale. Il me semble que la tripartition signalée par Melvin Brown et Chamberlain¹⁰ dans les parlers thai du Moyen-Mékong : à Nakhon-Pathom, U-Thong, Roi-et est explicable par la propagation de la mutation sek.

André-Georges HAUDRICOURT.

47, rue d'Assas
75006 Paris.

10. James R. Chamberlain. Tone borrowing in five North-eastern dialects, *Tai Phonetics and Phonology*, Bangkok, 1972, p. 43-46. — James R. Chamberlain. A new look at the History and classification of the tai languages. *Studies in Tai linguistics in Honor of William J. Gedney*, Bangkok, 1975, p. 49-66. — J. Marwin Brown, *From ancien thai to moderne dialects*, Bangkok, 1965.

DU NOUVEAU SUR LA SPIRANTISATION ANCIENNE EN VIETNAMIEEN

SOMMAIRE. — *A un certain stade de son développement, le vietnamien a vu certains de ses phonèmes se spirantiser lorsqu'ils étaient en position interne de mot. A la suite de la réduction monosyllabique par la chute de la première syllabe du mot, ces spirantes se sont phonologisées en cinq unités nouvelles qui s'ajoutant aux phonèmes relâchés pré-existants vont former une zone instable dans le système où les distinctions, ayant du mal à se maintenir, iront en se réduisant. Cette évolution n'est pas encore terminée.*

A une époque ancienne, la langue vietnamienne connaissait une série de quatre occlusives sourdes */p t c k/, bilabiale, apicale, palatale et vélaire. Cette série s'est intégralement conservée dans les parlers muong¹ actuels avec la prononciation qu'elle devait avoir en proto-viet-muong. Par contre en vietnamien elle va subir deux traitements distincts selon la place de ses phonèmes dans le mot.

A l'initiale des monosyllabes, ces occlusives se maintiennent à ceci près que la bilabiale et l'apicale se sont glottalisées en injectives. La série se réalise actuellement /b d c k/ et est écrite *b d ch* et *c/k* en romanisation.

A l'intérieur des disyllabes, les quatre occlusives originelles se sont spirantisées en quatre unités que l'on peut, au moins provisoirement, noter */β δ ź γ/ en attendant une discussion plus approfondie sur leur nature. D'abord simples variantes combinatoires, elles vont se phonologiser en se retrouvant à l'initiale par la chute de la présyllabe du mot. Dans la graphie actuelle, elles sont rendues par *v, d, gi* et *g/gh*, mais au xvii^e s.² la spirante bilabiale était rendue par un « B indicé »

1. Muong est une désignation ethnique qui couvre un ensemble de parlers depuis les plus évolués, donc les plus proches du vietnamien, jusqu'aux plus conservateurs qui ont gardé une facture môn-khmer.

2. La graphie du xvii^e est celle du P. Alexandre de Rhodes dans *Dictionarium Annamiticum Lusitanum et Latinum*, Rome, 1651.

b distinct de *v* qui représentait la semi-voyelle bilabiale originelle */w/. Actuellement ces deux phonèmes sont confondus en une fricative labio-dentale écrite *v*. Ce phénomène de spirantisation caractérise le vietnamien par rapport aux langues sœurs du groupe viet-muong. Le résultat final est une véritable bipartition consonantique³.

Les phonèmes actuels /p t c k/ des parlers muong correspondent donc en vietnamien d'une part, à la série conservée des occlusives /b d c k/ (écrite *b d ch* et *c/k*), d'autre part à la série résultante des spirantes */β δ ź γ/ (écrite *v d gi* et *g/gh*) à ceci près qu'une partie de ces derniers phonèmes peut avoir une autre origine. Les parlers muong sont monosyllabiques mais certaines langues archaïsantes du même groupe, le sách et le thavung, ont conservé une structure disyllabique et sont de précieux témoins pour étayer ces reconstructions.

Le tableau suivant illustre la relation entre les types d'initiales en vietnamien et la structure du mot dans les langues conservatrices⁴.

Phonème originel	Traitement en vietnamien		Langues archaïsantes	Français
	Initiale	Mediale		
*/p/	/b/ <i>bây</i> <i>bôn</i>	*/β/văi <i>vā</i>	pih ¹ (thavung) pon ³ (th.) kpas ¹ (th.) tpah ¹ (th.)	Sept Quatre Colonnade Gifler
*/t/	/d/ <i>dê</i> <i>tiêc</i>	*/δ/dây <i>dâu</i>	tɛh ¹ (th.) tɛk ² (th.) ʔtāl ¹ (th.) ʔtn ¹ (th.)	Enfanter Sourd Corde Huile
*/c/	/c/ <i>châu</i> <i>chãi</i>	*/ź/ <i>giò</i> <i>giêl</i>	co ³ (th.) cas ¹ (th.) kco (sách) kcət (phonsoung)	Petit-fils Peigner Patte Tuer
*/k/	/k/ <i>cá</i> <i>côi</i>	*/γ/gao <i>gâu</i>	ka ³ (th.) kol ³ (th.) ʔko ³ (th.) cku ¹ (th.)	Poisson Mortier Paddy Ours

3. J'ai exposé et démontré ce phénomène avec beaucoup plus de détails dans « Vietnamien et proto-viet-muong », *Asie du Sud-Est et Monde Insulindien*, 6(4), 1975 : 21-51.

4. Le vietnamien est donné dans sa graphie traditionnelle (en italique).

Le proto-viet-muong connaissait également une série de préglottalisées */b 'd 'j/ qui, comme la série des anciennes occlusives sourdes, ont subi deux traitements différents selon leur place dans le mot.

A l'initiale des monosyllabes, elles se sont nasalisées puis déglottalisées en se confondant avec les nasales originelles. Elles sont actuellement réalisées /m n ɲ/ et écrites *m n nh*.

A l'intérieur des disyllabes le traitement a été le même que pour les occlusives sourdes. Dans un premier temps, elles se spirantisent en trois unités */β δ γ/ qui se phonologisent en se retrouvant à l'initiale suite à la réduction monosyllabique. Dans la graphie la bilabiale est *v* (*b* au xviii^e s.) tandis que l'apicale et la palatale sont actuellement confondues sous *d*. Ce dernier point sera discuté plus loin.

En muong, cette ancienne série de préglottalisées est représentée par /b d γ/, les deux premiers phonèmes pouvant être encore préglottalisés.

En vérité, je manque de données dans les langues archaïsantes pour prouver solidement la spirantisation des anciennes préglottalisées comme je l'ai fait pour les anciennes occlusives sourdes. Toutefois l'explication trouvée pour ces dernières peut logiquement être étendue aux premières car d'une part l'expérience montre que lors des mutations consonantiques les préglottalisées se comportent comme les occlusives sourdes, d'autre part c'est la seule manière d'expliquer le double traitement des anciennes préglottalisées.

Dans le tableau suivant ces correspondances sont illustrées par comparaison du vietnamien et du muong⁵.

* *

Pour les autres langues, j'ai retranscrit en phonétique des données provenant de plusieurs sources. Les barres obliques ne sont utilisées qu'en cas d'imprécision dans le cours du texte. Les chiffres en exposant dans les mots thavung indiquent les tons. L'astérisque précédant certains phonèmes indique un état ancien.

5. La mise en évidence d'une palatale préglottalisée est récente et je n'ai, malheureusement, qu'un exemple pour la spirantisation. Cependant le témoignage des langues archaïsantes est probant : « se lever » *dây* est /jəl³/ en thavung avec une ancienne préglottalisée à l'initiale et un ton de la même inflexion qu'en vietnamien. Le sách atteste /tōzil/ avec une présyllabe.

Phonème originel	Traitement en vietnamien		Traitement en muong	Français
	Initiale	Médiale		
* /'b/	/m/ <i>mở</i> <i>mởa</i>	* /β/ <i>ván</i> <i>vua</i>	bə ba ban bua	Ouvrir Vomir Planche Roi
* /'d/	/n/ <i>nước</i> <i>năm</i>	* /δ/ <i>dám</i> <i>dựng</i>	dak dăm dam dəŋ	Eau Cinq Oser Construire
* /'j/	/p/ <i>nhắc</i> <i>nhỏ</i>	* /y/ <i>dậy</i>	yăk yo yôl	Déplacer Arracher Se lever

Les correspondances à l'intérieur des parlers muong sont en général régulières, par contre le vietnamien présente de nombreuses irrégularités dont quelques-unes ne sont pas complètement expliquées. L'une de ces correspondances « irrégulières » va me permettre de démontrer qu'un autre phonème, d'un autre point d'articulation, a subi lui aussi un double traitement, l'un étant la spirantisation.

Le proto-viet-muong connaissait une sifflante */s/ conservée dans les parlers muong méridionaux et les langues archaïssantes, devenue /th/ dans les parlers muong septentrionaux et /t/ en vietnamien. H. Maspéro⁶ a relevé une liste de sept mots dont les initiales en muong proviennent d'un ancien */s/ mais qui attestent un /r/ (écrit *r*) en vietnamien là où l'on attendrait un /t/. Il s'agit de « sortir » *ra*, « serpent » *răn*, « nombril » *rón*, « centipède » *rét*, « dent » *răng*, « barbe » *rau* et « laver » *rửa*. Dans un parler vietnamien du « Haut-Annam », L. Cadière⁷ avait relevé quatre de ces mots avec l'initiale régulière /t/ et deux autres relevant des mêmes correspondances : « rouille » *rét* et « cuisant » *rát*. D'autres sources nous permettent d'ajouter à ces correspondances « latte » *rui* et « loutre » *rái*.

6. H. Maspéro, « Études sur la phonétique historique de la langue annamite. Les initiales », *Bulletin de l'École Française d'Extrême-Orient*, 12(1), 1912 : 1-127. La liste des sept mots est donnée p. 67.

7. P. Léopold Cadière, *La phonétique annamite (dialecte du Haut-Annam)*, Publication de l'École Française d'Extrême-Orient, n° 3, 1902. Les données de référence sont p. 76.

Résumons l'ensemble en un seul tableau :

	Vietnamien commun	Langues à traitement régulier			Langues archaïsantes
		Viet. Haut- Annam	Muong septen- trional	Muong méri- dional	
		/t/	/th/	/s/	
	/r/	/t/	/th/	/s/	/s/
Sortir.....	<i>ra</i>		tha	sa	—
Serpent.....	<i>răn</i>	<i>tăn</i>	thăn	săn	pslɲ (sách)
Nombril.....	<i>rôn</i>	<i>tún</i>	—	sun	—
Centipède....	<i>rêl</i>	<i>tít</i>	—	set	—
Dent.....	<i>răng</i>	<i>táng</i>	thăng	săng	ksăŋ (thavung)
Barbe.....	<i>rau</i>	—	tho	so	—
Laver.....	<i>rira</i>	—	thia	sia	—
Rouille.....	<i>rét</i>	<i>tét</i>	—	—	—
Cuisant.....	<i>rát</i>	<i>tát</i>	—	—	—
Latte.....	<i>rui</i>	—	thuy	—	—
Loutre.....	<i>rái</i>	—	—	—	psa ³ (thavung)

Il n'est pas tout à fait exact de dire que le vietnamien est la seule langue du groupe à avoir subi la spirantisation de ses occlusives, H. Maspero a relevé trois parlers muong méridionaux⁸ qui ont connu, mais à un degré moindre et indépendamment du vietnamien, ce même phénomène. Or justement, cet auteur a noté dans le muong de Lâm-la « serpent » *zăn* et « barbe » *zou*, tandis que les autres mots commencent par le /s/ attendu et il est intéressant de remarquer que la notation *z* rend également la vibrante /r/ qui se correspond dans tous les parlers. Donc c'est dans les langues à spirantisation que l'on rencontre un traitement irrégulier du */s/ originel, *r* en vietnamien et *z* à Lâm-la. D'autre part trois de ces mots, attestés dans les langues archaïsantes, le sont par des disyllabes. On peut donc logiquement penser que le /r/ vietnamien de ces correspondances « irrégulières » est issu de la spirantisation de */s/ à l'intérieur des disyllabes et qu'il s'est retrouvé à l'initiale par la chute des pré-syllabes. Je noterai conventionnellement cette spirante par */z/; sa réalisation et son évolution seront discutées plus loin.

8. Il s'agit des parlers de Như-xuân, Làng-lữ et Lâm-la. Cf. H. Maspero, *op. cit.*, p. 5.

Ce n'est plus quatre, mais cinq phonèmes nouveaux */ β δ z \acute{z} γ / qui vont enrichir le système consonantique du vietnamien. Avec les semi-voyelles */w y/ et la vibrante */r/ (écrits *v* *d* et *r*) ils vont former une zone chargée en phonèmes voisés à articulation relâchée et l'histoire ultérieure du consonantisme vietnamien sera essentiellement celle des confusions et finalement de la réduction du nombre de ces consonnes.

Schéma général de la formation des spirantes :

p	t		s	c	k	Phonèmes originels
'b	'd	'j				
↓	↓	↓	↓	↓	↓	Spirantes résultantes
β	δ	y	z	\acute{z}	γ	
w		y	r			Phonèmes originels
v	d	d	r	gi	g/gh	Graphie actuelle

..

Examinons à présent le détail de l'évolution de chacun de ces phonèmes à articulation relâchée et les confusions qui en ont résulté selon les parlers.

Commençons par la spirante vélaire */ γ / (écrite *g/gh*). Sa valeur s'est bien conservée et est restée distincte des autres spirantes en vietnamien commun, mais dans le « Haut-Annam », L. Cadière⁹ signale un parler où elle s'est confondue avec la spirante sourde du même ordre / χ / (écrite *kh*). Il signale également un autre parler¹⁰ avec une réalisation qu'il note *tg* (*doux*) et que j'interpréterai comme une occlusive (affriquée ou aspirée) palatale sourde /ch/ et qui serait le partenaire, dans le même ordre, de l'occlusive non-aspirée sourde /c/ (écrite *ch*) et ceci est intéressant car le vietnamien commun a une série de spirantes sourdes /f t' χ / (écrites *ph th kh*) présentant une case vide dans l'ordre des palatales

9. Cf. L. Cadière, *op. cit.*, p. 72 (§ 100).

10. Cf. L. Cadière, *op. cit.*, p. 73 (§ 102).

et le parler signalé par L. Cadière offrirait un exemple où le système tendrait à combler cette case vide.

La spirante palatale */ʒ/ (écrite *gi*) se confond généralement avec l'apicale */ʃ/ (écrite *d*) en un même phonème qui est /z/ au nord ou /y/ au sud. La distinction est cependant maintenue au centre.

La spirante prépalatale */z/ qui est, rappelons-le, issue de */s/ en position interne est, au moins depuis la romanisation, confondue avec */r/ originel, tous deux étant écrits *r*. La notation */z/ est purement opératoire et traduit une situation hypothétique. Il y a quand même quelques bonnes raisons de penser que sa réalisation a dû, à une certaine époque, être distincte de la vibrante */r/. Le vietnamien avait autrefois des groupes occlusive+vibrante qui sont tous devenus une chuintante rétroflexe /ʃ/ (écrite *s*) et on peut penser que si lors de la spirantisation, qui est antérieure, */z/ s'était réalisé comme une vibrante il aurait pu former, avec la présyllabe, un groupe occlusive+vibrante et suivre l'évolution de ceux-ci en /ʃ/.

C'est la spirante apicale */ʃ/ (écrite *d*) qui va poser les problèmes les plus délicats. Au xvii^e s. *d* a une articulation apicale, «un peu comme notre *d*», selon la description d'A. de Rhodes avec une variante *dě* qui traduit une tendance, probablement dialectale, à la palatalisation. Donc en ce qui concerne *d* notant */ʃ/ issu de */t 'd/ rien que de très normal du point de vue articulaire. Seulement ce *d* actuel (comme au xvii^e s.) représente également l'ancienne semi-voyelle palatale */y/ conservée en muong. On peut penser qu'en vietnamien */y/ a évolué vers */ʃ/ pour rester distinct de */ʒ/ formé antérieurement. La spirante issue de */j/, que j'ai notée */y/, a sans doute fusionné très tôt avec la semi-voyelle originelle */y/ et il n'y a aucune raison d'employer deux notations distinctes pour différencier les deux origines. Mais il n'est pas impossible qu'un jour une meilleure connaissance en dialectologie vietnamienne nous conduise à le faire. Donc la prononciation /y/, au sud, de *d* (qui est aussi celle de *gi* confondu) ne doit rien à l'ancienne semi-voyelle palatale, car au xvii^e s. *d* quelque soit son origine */ʃ/ ou */y/ avait une articulation apicale. Nous sommes en présence d'un phénomène d'aller et retour phonétique : */y/ est d'abord palatal, puis apical et de nouveau palatal.

La spirante bilabiale */β/ était au xvii^e notée *ɓ* par A. de Rhodes et distincte de la semi-voyelle */w/ notée *v*.

Actuellement ces deux phonèmes sont confondus dans toute l'aire vietnamienne en la labio-dentale voisée (écrite *v*).

Il est intéressant de remarquer jusqu'où ont pu aller les confusions. La romanisation assure le maximum de distinctions graphiques pour couvrir l'ensemble des parlers vietnamiens, mais dans une région du sud les lettres *v* *d* et *gi*, en raison des confusions, ne représentent plus qu'un seul phonème réalisé /y/. Dans ce parler, cette semi-voyelle actuelle /y/, notée par trois signes *v* *d* *gi* (et même quatre au xvii^e), représente donc cinq spirantes anciennes */β w δ y ź/ qui elles-mêmes proviennent de huit phonèmes originaux */p 'b w t 'd y 'j c/ et si l'on tient compte du fait que les occlusives sourdes, à ce stade, provenaient de la confusion d'occlusives sourdes et sonores, cela ne fait pas moins de onze phonèmes du proto-viet-muong */p b 'b w t d 'd y 'j c j/ qui sont représentés actuellement par un seul phonème /y/.

Le linguiste mesurera les problèmes posés par la reconstruction du vietnamien, fort heureusement les langues de ce groupe sont suffisamment nombreuses et variées, des plus conservatrices aux plus évoluées, pour permettre la reconstruction des principaux stades évolutifs et des points de divergence. Le groupe viet-muong a ceci de particulier qu'il est toujours resté homogène géographiquement, il n'a jamais été coupé ou bousculé par l'intrusion d'autres langues comme cela s'est produit dans d'autres groupes de la famille môn-khmer. L'expansion vietnamienne le long des côtes a heureusement laissé dans l'arrière-pays suffisamment de parlers et de langues pour le travail du linguiste. Un inventaire exhaustif de ce groupe permettra d'élaborer, j'en suis persuadé, une solide reconstruction qui n'aura rien à envier aux travaux sur les langues occidentales avec ceci de méritoire que les vietnamologues n'ont pas de témoignage ancien comme les romanistes avec le latin.

Michel FERLUS.

VARIÉTÉS

FERDINAND DE SAUSSURE ET LOUIS HAVET

SOMMAIRE. — *Édition critique et commentée d'une correspondance qui comprend essentiellement deux douzaines de lettres de Saussure à Havet, s'étageant de 1879 à 1910.*

Né à Vitry-sur-Seine le 6 janvier 1849 et mort à Paris le 26 janvier 1925, Louis Havet avait été reçu membre de la Société de linguistique le 20 novembre 1869 (F. de Saussure le sera le 13 mai 1876). Dès novembre 1872 il enseigne à l'École pratique des Hautes Études et est nommé en 1885 professeur de philologie latine au Collège de France — où il succède à son père, Ernest Havet, l'éditeur des « Pensées » de Pascal (1852) et l'auteur du « Christianisme et ses origines » (1872-1879). Bien de ses travaux sont devenus célèbres¹ et je me souviens de la vénération que mon maître Max Niedermann portait à sa thèse sur le vers saturnien (1880) et surtout à l'admirable « Manuel de critique verbale » (1911).

F. de Saussure a été attiré très tôt par cet homme qui, adepte du déterminisme et épris de certitude, avait le goût des argumentations précises². Avant même de le connaître, il avait lu sa traduction du « Précis de la déclinaison latine »

1. Louis Nougaret, qui fut son secrétaire pendant les derniers mois de sa vie, a établi sa bibliographie, Paris 1927 (Bibl. de l'EPHE, fasc. 252). On y trouve également la liste des nécrologes consacrés à L.H. (3).

2. « Avant tout, il y avait dans L.H. un mathématicien et un logicien. La science du nombre l'attirait », note A. Ernout, REL 4, 1926, 23. Cf. aussi J. Vendryes, Rev. celt. 42, 1925, 278-279 : « Il avait eu dans sa jeunesse un goût très vif pour les mathématiques ».

de Fr. Bûcheler (1875)³, et dans le « Mémoire » déjà, il explique une analogie par la quatrième proportionnelle (« pour nous servir de la formule commode de M. Havet »⁴) qu'il utilisera tout au long de son enseignement⁵. A Antoine Meillet, dans une lettre du 23 septembre 1907, il demande de lui expliquer « comment M. Sommer (...) a pu écrire son livre⁶ sans même citer le nom de Louis Havet »⁷. Et même si, en 1908, il « ne partage pas l'opinion » de Havet suivant qui « la linguistique conduisait à la philologie »⁸, il ajoute aussitôt : « M. Havet est avant tout philologue, mais en linguistique mérite aussi une grande considération »⁹.

Le premier, L. Havet sut déceler et dire l'originalité géniale du « Mémoire ». Son influence, on le verra plus loin, fut pour beaucoup dans la venue de Saussure à Paris. Quand ce dernier s'y installe, en 1880, il suit naturellement la conférence de son protecteur¹⁰ qui relèvera, dans son rapport d'enseignement, que le nouvel élève y a fait plusieurs exposés « de la façon la plus distinguée »¹¹.

Le maître, qui joignait « à la rigueur de la méthode, à la fermeté de la doctrine, la chaleur d'une profonde sympathie pour les jeunes »¹², deviendra bientôt un ami et le restera

3. Traduction « si modifiée, si amplifiée qu'elle fut à son tour traduite en allemand », É. Chatelain, REL 3, 1925, 22.

4. Mémoire 32 = Recueil 31. La « quatrième proportionnelle » intervient p. xiv-xv de la traduction par L. H. de l'ouvrage de Bûcheler.

5. Dans sa deuxième conférence à l'Université de Genève, en nov. 1891 : « le phénomène [de l'analogie] que M. L. H. propose de traduire par la formule, l'image empruntée aux mathématiques, de la 4^e proportionnelle », CLG éd. R. Engler, fasc. 4, 3284, 11a. Ensuite dans ses cours de linguistique générale : I (1906-1907), R. Godel, SM 57 et 62 ; II (1908-1909), *ibid.* 73 et CFS 15, 1957, 14 (« On peut réduire toute formation analogique à la 4^e proportionnelle »). Dans le CLG, la formule figure sans référence à L. H. (1916, 225-226 ; éd. R. Engler 2503 et 2516).

6. Handbuch der lateinischen Laut- und Formenlehre, 1^{re} éd., Heidelberg 1902.

7. CFS 21, 1964, 108.

8. Dans l'introduction à son deuxième cours : CFS 15, 1957, 14 ; CLG éd. R. Engler 506 (notes concordantes de A. Riedlinger, L. Gautier, F. Bouchardy et E. Constantin).

9. CLG *ibid.*

10. La fiche d'inscription de F. de S. à l'École, du 15 fév. 1881, mentionne « Havet » après « Conférences pour lesquelles le candidat est inscrit », mais, remarque Michel Fleury, le nom est « d'une autre encre et, semble-t-il, en ajout » (Annuaire de l'EPHE, IV^e section, 1964/1965, Paris 1964, 39, n. 2).

11. *Ibid.* 40.

12. A. Meillet, REL 4, 1926, 26.

jusqu'au bout¹³. La correspondance ici publiée en témoigne.

Le gros des lettres qui suivent est conservé dans la « Correspondance Louis Havet » à la Bibliothèque Nationale à Paris, sous la cote : Nouvelles acquisitions françaises 24505¹⁴. Il occupe les feuillets 119 à 158 du tome XXXI (Rousseau-Schoene, 249 feuillets)¹⁵ et comprend : 1 lettre de Henri de Saussure à L. Havet, 19 cartes et lettres de F. de Saussure à L. H., 3 lettres de F. de S. à M^{me} L. H. et une lettre de M^{me} Marie de S. à L. H. Les photocopies procurées par la Bibliothèque Nationale ont été vérifiées sur les originaux et l'on a tenté de mettre à leur place chronologique plusieurs pièces non datées classées *in fine*¹⁶.

A ce lot nous avons joint deux lettres de L. H., l'une à Henri de S., l'autre à F. de S., faisant partie d'une correspondance que M. Jacques de Saussure, fils du linguiste, a eu la générosité de préparer à notre intention peu avant sa mort (18 janvier 1969)¹⁷.

L'orthographe et les abréviations ont été fidèlement reproduites¹⁸.

Georges REDARD.

Eigerweg 18
CH-3038 Kirchlintach (Suisse).

13. L. H. « ne craignit pas de compromettre son repos en affrontant le tumulte des réunions publiques » (J. Vendryes, *L.c.*) et défendit vigoureusement Alfred Dreyfus. Même si F. de S. ne partageait pas sa conviction (ce que j'ignore), leurs relations n'en furent pas troublées. L'indépendance scientifique de F. de S. demeura naturellement entière, cf. sa lettre à A. Meillet du 12 nov. 1906, à propos du vers saturnien « sur lequel j'arrive à des conclusions tout à fait différentes de celles de Louis Havet » (publ. par R. Jakobson, *L'Homme* 11, 1971, 16).

14. Nous en devons la connaissance à notre collègue Pierre-Olivier Walzer qui découvrit le dossier par hasard, au cours d'autres recherches.

15. Relié en 1 vol. avec le t. XXX (Richard-Roure, 247 feuillets).

16. Les numéros des feuillets sont indiqués entre crochets droits à la suite du numéro de la lettre.

17. Cette correspondance sera publiée ailleurs ; elle comprend quelques lettres importantes de Th. Benfey, V. Henry, H. Hübschmann, H. Møller, G. Curtius, etc., ainsi qu'une autre lettre de L. Havet, distraite de celles qui sont présentées ici parce qu'elle concerne Johann Baunack dont trois lettres, appartenant au même dossier, permettent d'établir avec certitude la date du voyage de F. de S. en Lituanie.

18. Dans le commentaire l'expéditeur et le destinataire sont désignés par leurs initiales ; CFS renvoie aux Cahiers Ferdinand de Saussure.

1

Monsieur¹,

Je viens d'envoyer à M. Adert² mon article³, où j'ai eu le plaisir si rare de rendre compte d'un ouvrage de premier ordre.

Cet ouvrage est malaisé à lire : j'ai cru devoir le dire sans l'ombre d'un ménagement. J'ose espérer que la clairvoyance paternelle ne me saura pas mauvais gré de ma franchise.

M. votre fils pourrait il, en rajoutant une préface, faciliter la lecture du livre ? J'y ai réfléchi après avoir reçu votre lettre, Monsieur, et j'ai pensé que non. Le livre ne sera jamais accessible qu'au petit nombre. Cela tient à deux causes.

L'une, c'est que le public n'est pas au niveau. Il aurait trop à apprendre. Il faudrait, pour le mettre au courant, une préface si longue, qu'il serait plus simple de lui offrir une refonte du livre.

L'autre cause, c'est la scholastique grammaticale des Hindous, qui a passé d'eux à Bopp, de Bopp à ses successeurs, et que les linguistes se transmettent comme une religion. Elle séduit les esprits amoureux de précision, parce que, de l'algèbre, elle a les apparences. Je sais, par expérience, qu'on ne peut pas ne pas commencer par y être croyant et pratiquant. Mais elle sera un jour abandonnée du public érudit, et en attendant, le public lettré refuse de s'y laisser initier.

A cause de ces deux raisons, il y a lieu, si je ne me trompe, de renoncer à la vulgarisation du livre dans le grand public, et de songer plutôt à vulgariser les idées qui en font la matière.

Le moyen n'est ni d'ajouter une préface, ni de refaire le livre. C'est d'en refaire des parties ; de publier soit en plusieurs opuscules distincts, soit en un recueil de chapitres indépendants les uns des autres, des démonstrations élémentaires où tout serait repris *ab ovo*, et où le lecteur n'aurait qu'une idée à suivre à la fois. C'est, en quelque sorte, de resservir le livre en tranches. Il faudrait laisser de côté non-seulement la scholastique hindoue, mais les exemples, étrangers aux deux langues classiques, qui ne seraient pas indispensables.

Les découvertes de M. Ferdinand de Saussure sont dignes d'une vulgarisation plus haute, celle qui consisterait à les faire accepter de tous les savants spéciaux. Ici il n'est pas besoin d'écrire exprès. M. votre fils, à coup sûr, n'est pas au bout de ses trouvailles, et il aura assez souvent l'occasion

de faire imprimer, pour qu'il lui soit facile, à propos d'une idée nouvelle, de revenir sur une idée ancienne et d'en refaire la démonstration. Il ne faudra point qu'il craigne de se répéter : qu'il soit bien sûr que personne absolument ne peut digérer tout ce qu'il y a de nouveau dans son ouvrage, et que l'assimilation sera lente, même chez ceux qui l'auront dévoré de grand appétit.

Excusez-moi, Monsieur, et que M. votre fils m'excuse, si je reviens sur la scholastique hindoue, qui me tient au cœur. Il a si activement employé les premières années de sa jeunesse, et si fructueusement, que le temps a pu lui manquer pour faire sur ce point son examen de conscience. J'ose lui prédire qu'il secouera le joug. J'ajoute que personne ne paraît plus désigné que lui pour déraciner un jour d'Europe cette superstition.

Veuillez agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments respectueux, et mes félicitations sur ce qui a été l'occasion de cette correspondance.

Vitry (Seine) 8 février 79.

L. HAVET

1. Il s'agit de Henri de S. (27 nov. 1829-20 fév. 1905) qui épousa, le 30 sept. 1856, Louise, fille du comte Alexandre de Pourtalès et d'Augusta Saladin ; il en eut 9 enfants, l'aîné étant *Ferdinand-Mongin*, né, on le sait, le 26 nov. 1857. Cf. J.-A. Galiffe, *Notices généalogiques sur les familles genevoises*, II, Genève 1892, 610-611.

2. Jacques Adert (1817-1886), né à Bergerac (Gironde), fut amené tout enfant à Genève où il fit ses études avant de retourner à Paris pour entrer à l'École normale supérieure. V. Cousin l'associa à ses travaux (notamment à l'édition des dialogues de Platon). En 1840, alors qu'il était professeur au lycée de Bourbon-Vendée, il demanda et obtint la place de régent de la « première classique » au Collège de Genève ; en 1843 l'Académie de cette ville lui confia la chaire de langue et littérature grecques. Adert en fut destitué lors de la révolution de 1848. « Appelé à la direction du Journal de Genève, alors une feuille locale paraissant trois fois par semaine, il en fit un journal considérable, dont l'autorité s'étendit peu à peu bien au-delà de nos frontières », écrit Bernard Bouvier dans l'Histoire de l'Université de Genève : l'Académie et l'Université au XIX^e siècle, Annexes, Genève 1934, 157. Cf. aussi le volume principal, de mêmes titre et date, dû à Charles Borgeaud, 310 (où Töpffer qualifie A. de « jeune éléphant des bois ») et 361 (lettre du 11 nov. 1848 où le gouvernement J. Fazy annonce la destitution d'A.). — Notons en passant que cet ouvrage si bien documenté contient une assertion à tout le moins curieuse : de l'Alsacien Joseph Wertheimer (1833-1908), grand rabbin de Genève, chargé de cours (1873), puis professeur de « linguistique et de philologie comparée » (1874-1906), il est dit qu'il « fut le maître de F. de S. » (469, n. 2) ! En matière de linguistique,

F. de S. ne suivit à Genève que le cours de privat-docent de Louis Morel (CFS 17, 1960, 20).

3. Le compte rendu du *Mémoire* paraîtra dans le *Journal de Genève* du mardi 25 février 1879 (n° 47, 50^e année); dans le *Supplément*, de deux pages comprenant chacune 6 colonnes de 7 × 54 cm, il occupe toute la rubrique « Variétés », c'est-à-dire la dernière colonne de la page 1 et la page 2 entière — au total 16,7 pages du BSL actuel. Seules quelques lignes de cet admirable article ont été reproduites dans la *Plaquette d'hommages* (F. de S., Genève 1915, h.c., réimpr. Morges 1962, 29-30; citation reprise par Albert Riedlinger dans le *Courrier de Genève* du 4 déc. 1957); il mériterait d'être intégralement republié.

2 [155-156]

Genève, 26 févr. 79

Monsieur¹

Je ne veux pas tarder plus longtemps à venir vous remercier pour le magnifique article que vous avez daigné consacrer au livre de mon fils.

Je comprends parfaitement la peine et le temps que cet article ont dû vous coûter et j'apprécie d'autant mieux le service considérable que vous avez rendu à mon fils que je sens combien peu de gens auraient lu un livre aussi ardu si vous n'étiez venu attirer l'attention des savants sur cette production d'un jeune débutant.

J'ai lu et relu votre article, je devrais dire votre mémoire, avec un extrême intérêt, et c'est seulement en lisant que j'ai appris tout ce que le travail de mon fils contient d'intéressant et de nouveau.

Ce livre aurait pu devenir très volumineux si mon fils ne s'était imposé une concision toute algébrique. Les frais d'impression sont si énormes qu'il a reculé devant les développements qui en eussent rendu la lecture moins laborieuse. Je crois qu'il fera bien de le refaire par parties comme vous le lui conseillez dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser.

Votre article a été apprécié comme il méritait de l'être par tout le public lettré de Genève. Il vous en sera adressé un certain nombre d'exemplaires. Oserais-je vous prier d'en remettre un à la Rédaction de la Revue (?) de linguistique dont j'ignore l'adresse.

J'ose espérer Monsieur que vous voudrez bien continuer à accorder votre appui à notre garçon, que je dirigerai sur Paris aussitôt qu'il aura pris son doctorat².

Peut-être aurons-nous cet été le plaisir de vous voir en Suisse et d'avoir l'avantage de faire votre connaissance personnelle. Vous aurez toujours votre chambre préparée dans ma campagne de Genthod³.

Veuillez Monsieur agréer, en même temps que mes sincères témoignages de reconnaissance, l'expression de mon entier dévouement.

H¹. de SAUSSURE

1. Henri de S. à L. H.

2. « Nous ne connaissons pas mais nous pouvons deviner les motifs qui poussèrent le jeune docteur de Leipzig (déjà en mauvais rapports avec certains spécialistes allemands, et déjà lié, à l'inverse, avec le milieu de la Société [de linguistique]) à poursuivre ses études à Paris », CLG éd. T. De Mauro, Paris 1972, 331. G. Mounin parle de même de « la décision qu'il [F. de S.] prend de venir se fixer à Paris en décembre 1880 » (Saussure ou le structuraliste sans le savoir, Paris 1968, 15.). C'est, on le voit, faire bon marché de l'autorité paternelle. Cf. aussi 4.

3. Une photographie de cette belle demeure du Creux-de-Genthod accompagne l'article d'Yves Velan paru dans la Gazette de Lausanne des 6/7 juin 1964.

3 [119-120]

Berlin, le 28 Février [79]¹ Dorotheenstr. 88

Monsieur,

Je viens de recevoir l'article que vous avez bien voulu consacrer, dans le Journal de Genève, à mon Mémoire sur le Système des voyelles. Je suis véritablement touché et confus en même temps de voir avec quel soin infini et quel détail cette analyse est rédigée et de penser que vous avez pu être si prodigue de votre temps pour écrire un article sur mon livre. Je me sens très indigne des éloges trop flatteurs qui m'y sont décernés à côté des critiques pleinement méritées que vous commencez par m'administrer dans les premières colonnes. La certitude que ma théorie a été bien comprise eût suffi, je crois, à contenter toute mon ambition. Aussi quelle joie n'ai-je pas éprouvée en voyant que c'est une adhésion à peu près complète que vous lui donnez, adhésion qui venant de votre part, Monsieur, a pour moi, soyez-en persuadé, un prix tout particulier. Je sais en effet, combien vos jugements sont pesés délicatement et différents des

opinions banales. Dans le cours de l'article je trouve une supposition extrêmement séduisante touchant certains *ê* et *ô* du sanskrit². J'ai entendu dans le temps émettre une hypothèse semblable à M. Osthoff. Comme elle me paraît cependant très loin d'être assurée, je place sous cette enveloppe une note concernant ce point, ainsi que deux questions de terminologie³.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, avec l'expression de ma vive reconnaissance, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

Ferd^d de SAUSSURE

1. Millésime ajouté au crayon rouge par L. H.

2. « Le sanskrit (...) semble ailleurs avoir gardé quelques vestiges du timbre même de l'*e* et de l'*o*. Je veux parler des formes où un *ê* long ou un *ô* long représente une ancienne syllabe *as*, c'est-à-dire tantôt *es* et tantôt *os*. Le nominatif de la seconde déclinaison était en *os* (...). Or le sanskrit emploie devant certaines lettres le nominatif *açvas* (cheval), mais devant certaines autres il dit, avec un *ô*, *açvô* (...). M. de Saussure n'a point osé évoquer ces formes (...) ». Compte rendu de L. H. (cf. 1, n. 3), p. 2, 3^e col.

3. Ni cette « note » ni les « deux questions » ne figurent au dossier. Cf. aussi 21.

4

Vitry (Seine), 2 mars 79

Cher monsieur, ou plutôt mon cher maître, car je dois à votre livre la moitié de ce que je sais de phonétique, — je vais au fait tout de suite.

1^o Question d'*ê* *ô*. Notons d'abord que *zd* se change en *-d* à des dates diverses : *sīdāmi* = *sīdo* est probablement de date arioeuropéenne, *nīḍas* = *nīdus* est de date sanskrite et de date latine. Donc *manōbhīs* et *zd manēbīs* (identiques, car *z* *zd* vaut *ō*, Schleicher Comp.³ § 27, 4) ont un *ō* pour *ōz* arioeuropéen, *ὄρεσφι* est une formation analogique postérieure, d'après **ὄρεσ-ος* etc. Mais *sōḍhar* a *ō* pour *ōž* sanskrit, de **sōžhtar* fait par analogie sur **sōžhlum*. Cf. le latin, où les noms en *-lor* sont devenus absolument esclaves des supins. — L'*ō* pour *ōs* final est arioeuropéen. En effet il est au moins arique (*açvō* = *açpō*), or le changement d'*ō* en *a* s'est fait au moins partiellement dès l'époque de l'unité arique. Il y avait donc dès l'époque arique des « doublets syntac-

tiques » (ce terme est de Schuchardt) *açwas açwō, manas manō*; de même pour skr. *purō, samudratō, açvēbhyō, svādīyō*, etc. L'analogie a créé *pīlarō bharāmō hyō* etc. comme doublets syntactiques de *pīlaras bharāmas hyas*, bien qu'ici *a* fût pour *e*. *Sēdima* = *sēdimus* est probablement arioeuropéen; *pētima* serait plutôt copié sur *sēd-* que *sēd-* sur *pēt-*. Enfin *ēdhi* est en tout cas pour **ēzdhi*, soit coexistant à l'époque arioeuropéenne avec *zdhi*, soit refait sur **ēsmi *ēsti*. Le précieux exemple que vous ajoutez, *lṛṇēdhi*, est pour moi de la plus haute valeur, et, si j'y avais pensé, je crois qu'à tout prix j'aurais trouvé à en dire un mot à propos de *gunajmi* et *πέρνυμι*. — Vous voyez que les objections se laissent écarter par des hypothèses d'influences analogiques. Je ne suis ni zendiste ni sanskritiste, et c'est à vous de serrer tout ceci de plus près et de juger en dernier ressort.

Question incidente. — La coexistence de *zdhi* et *ēzdhi* est probable. Cf. *bona est bona'st, bona es bona's, sum asmi, estis stha, siem εἶην*, formes qui indiquent une conjugaison double (due au sandhi; toujours affaire de doublets syntactiques). Ἰσθι n'est point *zdhi* sans voyelle, mais *ēzdhi* avec un *e* qui tend à disparaître : cf. *σκέδνυμι = σκεδν.* par un *ε* instable, non *σκηδ.*, et dès les tems arioeuropéens l'*i* analogue de *sisto ἵστυμι tiṣṭhami*. Les formes phonétiquement pures, sans *e*, étaient imprononçables après une consonne, et l'analogie a restitué les *e* perdus. — La 2^e p. *asi* *εἷ* est pour **si*, réduction de **ssi* (**ssi* est à *έσσέ* et au latin *es* [au temps de Plaute *ess*, comme *miless*, cf. *ōs(s) mel(l)*] ce que *sum* est à *asmi*, *st* à *est*, et dans Plaute il faut encore prononcer *bona'ss*). La réduction de *ss* à *s*, dans *ssi si*, s'explique comme celle de *Ζεύς* (*zeus* pour *zzeus*) et bien d'autres.

Autre question incidente. — Entre nous, je crois que même hors du Journal de Genève on peut avantageusement dire *e* et non *a*₁, *o* et non *a*₂, *a* et non *A*. Ou les Arioeuropéens disaient réellement *e o a*, et alors il faut noter clairement leur prononciation; ou bien nous ignorons ce qu'elle était et nous devons recourir à l'algèbre, mais le premier droit de l'algébriste est de choisir des symboles commodes. Je ne vois pas pourquoi notre algèbre reposerait à perpétuité sur une erreur de Bopp.

2^o Question du mot *thème*. — Je l'écris parfois encore par habitude, par négligence; mais, quand je fais attention, je le proscriis avec féroce. Voici pourquoi. Ce qu'il y a d'utile dans la notion du thème est chose empirique : il faut

l'exprimer par le vieux mot empirique de *radical*, non par le terme historique de *thème*, qui implique quoi qu'on fasse une hypothèse sur l'origine. On peut dire fort bien : le radical *homin* de *hominis*, le radical *homōn* de *homonem*, le radical *hom* de *homo* ou *homicida*. Le radical est une découpeure du mot, qu'on met à part pour la mieux voir, rien de plus. — Les *thèmes*, en gros, sont l'origine des cas, mais jamais, dans un exemple où nous voyons clair, un *thème* n'est l'origine d'un cas. L'Hindou qui disait *navas*, et même l'Arioeuropéen qui disait *newos*, ne pensait pas plus à tirer ce nominatif d'un thème *nava* ou *newo*, que Bücheler quand il écrit *Ego Havelusque* ne pense à un thème *Havelo*. Le Romain qui disait *Menander* *Menandri* faisait des quatrièmes proportionnelles, et ne se souciait point du thème, pas plus que le Français du XIII^e siècle qui créait le nominatif *li peres* (pater) ou *li vins* (vinum). — Non seulement il faut dire *radical* et non *thème*, mais il faut (autant que possible) éviter *radical* lui-même, et aussi *racine*. Il est plus clair, plus sûr, plus scientifique de dire *le pronom sa*, ou *le pronom tad*, que *le pronom ta*. Plus, de dire *le verbe tṛṇēhmī* que de dire *la racine tṛh*. La doctrine des racines et des thèmes, substituée à celle des noms et des verbes, c'est une alchimie qui extrait de l'essence de proportion.

Hors d'œuvre. — Une idée saugrenue me traverse l'esprit en pensant à *manōbhis*. *Manō* et *manōbhis* sont à *manasē*, syntactiquement, comme *bhānus* et *bhānubhis* à *bhānavē*. Donc *bhānus* est pour *bhān(o)us*, *bhānubhis* pour *bhān(o)ubhis* avec *o* élidé devant une voyelle comme *a* s'élide selon votre découverte dans les racines disyllabiques en *a*. Ceci ferait disparaître la chute de l'*e* non causée par l'accent, et augmenterait un peu le domaine des *o*. — Voyez si cela vaut la peine d'être suivi plus loin. — Pour le dire en passant, j'ai bien des doutes sur votre *o* distinct de *a*₂. Pourquoi *o* n'aurait-il pas fait tantôt *ā* tantôt *ā*, comme *a* fait tantôt *ī* tantôt *ī* ? comme *e* fait *ā* partout et *ā* dans *vā* ? Il me semble que les variations de quantité ne doivent pas nécessairement être liées aux variations du timbre. — Pour le dire encore en passant, j'ai des scrupules sur $\eta = ea$, $\varphi\eta\mu\acute{\iota} = pheam\acute{i}$, etc. J'ai fait abstraction de ces scrupules dans mon article, pour ne pas compliquer, mais je croirais volontiers que η vient de *ea* par l'intermédiaire *ā*. Ἡμεῖς n'est pas pour $\acute{\epsilon}\alpha\mu\epsilon\acute{\iota}\varsigma$.

3^o Question du mot *sonante*. — Ici il me faut vous exposer toute une théorie. — Prononcez *appa* : le 1^{er} *p* est fermé par

clôture brusque, le second par ouverture brusque, et entre les deux il y a un silence qu'on fait durer ad libitum : je note cela $\underline{ap} \dots \underline{p\grave{a}}$. Prononcez maintenant *amma assa azza arra ayya awwa* : il y a toujours deux sons brusques, l'un fermant et l'autre ouvrant. Entre deux, au lieu du silence prolongeable, un son prolongeable, intimement lié au phonème fermant brusque, qu'il continue pour l'oreille (comme pour l'œil une tangente continue sa courbe), mais auquel le phonème ouvrant brusque ne se relie pas. Cela fait 2 unités linguistiques : 1^o le phonème fermant brusque et le son qui le prolonge, 2^o le phonème ouvrant brusque. Je note cela $\underline{am} \underline{ma} \underline{as} \underline{sa} \underline{ay} \underline{ya}$ etc. Quand le silence ou le son qui suit un phonème fermant brusque se réduit à une durée négligeable, le phonème fermant brusque est trop faible pour rester perceptible, et on ne l'écrit pas : *apa*, *ama* = $\underline{a(p)}\underline{pa}$ $\underline{a(m)}\underline{ma}$. De là les réductions comme *usus* pour *ussus*, *mamella* pour *mammella*. — Vous voyez facilement que *ampa* par exemple est $\underline{am} \underline{pa}$.

Un phonème comme $\underline{p} \underline{m} \underline{s} \underline{y}$ est essentiellement une consonne. Mais un phonème comme $\underline{m} \underline{s} \underline{y}$ peut (par sa seconde partie) faire fonction de voyelle. Exemple les vers suivants, enfants de *ma muse* :

$\underline{m} \underline{m} \underline{m} \underline{m} \underline{m} \underline{m}$! ceci me paraît louche !

$\underline{s} \underline{t} \underline{s} \underline{t} \underline{s} \underline{t} \underline{s} \underline{t} \underline{s} \underline{t} \underline{s} \underline{t}$! taisez-vous donc, Messieurs.

$\underline{ps} \underline{ps} \underline{ps} \underline{ps} \underline{ps} \underline{ps}$, fais pipi, mon enfant.

Les voyelles *sourdes* contenues dans \underline{s} ou \underline{y} sont sans emploi hors des onomatopées. Ce n'est pas qu'elles soient *incapables* de servir, c'est qu'elles en sont *peu* capables. Les voyelles sonores $\underline{m} \underline{n} \underline{r}$ etc., c. à d. la seconde partie de $\underline{m} \underline{n} \underline{r}$, sont d'un emploi plus fréquent. Les voyelles plus éclatantes *a i u* etc., se trouvent seules dans toutes les langues. Remarquez que ces voyelles ne peuvent exister aussi que par un certain mouvement de *mise en position* des organes, comparable à celui qui donne naissance au phonème brusque qui forme la première partie de \underline{m} , mais que notre sensibilité acoustique n'atteint point.

Maintenant je tire de là des conclusions. Les phonèmes comme \underline{m} ne sont point homogènes, mais ils ne sont point non plus discontinus, et à cause de cela on ne peut les décomposer que d'une façon abstraite, comme on décompose

un trait unique formé de *courbe* et *tangente*. Leur première partie (\underline{m}) est consonne, comme son symétrique \underline{m} . Leur seconde partie (\underline{m}) est voyelle, comme *a*. Il est donc aussi impossible de les classer rationnellement que de dire si ξ ou ψ est muette ou sifflante. Donc il y a en tout 3 sortes de phonèmes : 1^o les consonnes comme \underline{m} \underline{s} \underline{p} , 2^o les voyelles comme *a*, 3^o les mixtes comme \underline{m} \underline{s} et le groupe consonne-silence $\underline{p} \dots$. Quand une portion de phonème mixte est plus intéressante à considérer que l'autre portion, le phonème mixte peut être dit *consonne* ou *voyelle*, selon le cas. Cette importance différente vient tantôt de la nature, quand l'une des portions du phonème est d'une faiblesse qui permet de la négliger, tantôt de la convention, quand on se propose d'étudier un point de vue exclusif. Mais en réalité le phonème mixte est, au fond, toujours mixte, — $\underline{p} \dots$ contient la voyelle *silence*, comme 10 contient le chiffre *zéro*, comme cette page contient la couleur *noir* et la couleur *blanc*, comme un air de musique contient les huit notes *ut ré mi fa sol la si silence*. Une voyelle, c'est de la durée dont on a conscience. Une consonne, c'est un phénomène dont la durée n'est pas perçue.

Si vous avez, cher Monsieur, la patience de tâcher de vous pénétrer de tous ces paradoxes, que je crois plus vrais que beaucoup de prétendues évidences, vous comprendrez que celui qui pense de cette façon ne peut attacher aucun sens au terme de *sonante*. — Je ne crois point, pour prendre votre exemple, que *ukṣṇbhis* contienne le même phonème qu'*ukṣṇas*. L'un a \underline{n} , l'autre a \underline{n} . Maintenant l' \underline{n} d'*ukṣ ṇbhis* ou de *kṇtom* est-elle exactement le même phonème que dans *πένθος* ou mentem ? non sans doute, pas plus que l'*i* de *λίπω* ne se prononce comme celui d'*ἐλιπον*. Dans l'un l'élément voyelle domine, dans l'autre l'élément consonne (c'est probablement une question de *quantité* de l'élément voyelle).

Ce que je reconnais très volontiers, c'est que pratiquement il serait commode d'avoir un terme qui désignât indistinctement \underline{n} consonne, \underline{n} voyelle et \underline{n} . Seulement il faut à mon avis que ce terme désigne aussi au besoin les 3 nuances de *as*, *sa* et de l'onomatopée *ps* (\underline{s} consonne, \underline{s} , \underline{s} voyelle). Or le terme de *sonante* n'irait pas très bien. Il faudrait qqch. comme *syllabante* pour ce que Brugman appelle *sonans*, mais je ne vois vraiment pas quel mot trouver pour désigner indistinctement ce qui forme et ne forme pas syllabe.

Ouf !

Maintenant, cher monsieur, je quitte ce grimoire phonétique pour vous parler de vous. M. votre père m'a fait l'honneur de m'écrire à propos de mon article, et me dit que vous viendrez sans doute à Paris en quittant l'Allemagne¹. J'aurai, soyez en bien persuadé, un plaisir infini à faire votre connaissance personnelle, et je compte sur vous pour m'enseigner la vraie phonétique et achever de me purger de la fausse.

Vous me remerciez du tems que j'ai passé à écrire sur votre livre. Je vous dirai tout franc que je comptais en passer moins d'abord. M. Adert me disait : Faites 1 ou 2 colonnes. Je me disais de mon côté : Voici un recueil de minuties phonétiques qui ne peuvent intéresser le public : je bâclerai une petite recommandation du livre, avec qq. lieux communs pour sauce à l'usage des abonnés². — Puis je vous lis, et je vois que j'ai affaire à un ouvrage de première volée, qu'il eût été fort déplacé d'expédier légèrement. Quand ma lecture a été terminée j'avais la cervelle toute bouillonnante de plaisir, et je vous assure qu'il m'a fallu un certain empire sur moi-même pour ne pas écrire tout un volume sur le vôtre. Je vous dois et le plaisir de la lecture, et le plaisir de ma propre rédaction, qui a été très grand; et dans qq. années, quand vous aurez été reconnu pour un des trois ou quatre savants qu'il y a en Europe, j'aurai encore le plaisir de penser que j'ai été votre premier apôtre.

Permettez moi, cher monsieur, de vous donner cordialement une bonne poignée de main, et croyez moi votre bien dévoué.

L. HAVET

[En tête de la lettre, à gauche et dans le sens de la hauteur, l'ajout :]

S'il y a, dans ce que je vous dis de phonétique, qqch. d'utile, exploitez-le : je n'aurai pas de longtemps le loisir de rien rédiger là dessus.

1. Cf. 2, n. 2.

2. La « recommandation » fut probablement sollicitée par Henri de S. et par l'intermédiaire de J. Adert (cf. 1, n. 2). On comprend dès lors pourquoi l'article de L. H. a paru dans le Journal de Genève.

5 [121]¹

Monsieur Louis Havet
 Vitry
 (Seine)
 Frankreich

Si vs pensez pouvoir expliquer les cas com̄e *anbhi*, *ausos*, par sandhi, ce sera tant mieux. Ce qui confirme ce point de vue, c'est que les groupes en question apparaissent exclusivement, à ce qu'il semble, au com̄encement des mots. Mais pourquoi régulièrement la forme pure en Asie (*abhi*, *uśas*) et en Europe la forme affectée de pro(s)thèse (ἀμφί, αὔωσ)? — En ce qui concerne spécialement *āmbhas*, je ne pense pas qu'on puisse le ramener à *a + ŋbhas*, car en qualité de neutre en *-as*, il ne devait point affaiblir la syllabe radicale. — Question incidente. Vs écrivez « osq. Anafriss = Anfr = *ŋbhr-* ». Alors posez-vs en principe que, contrairement à ce qui se passe en latin, *ŋ* devient *an* dans l'osque? Pour moi cet *an* faisait précisément partie de la même catégorie de curiosités que le lat. *anguis* = skr. *ahi* ou *aurora* = *uśas*. En conséquence j'aurais posé pour l'indo-eur. *a-nbhra* (lequel du reste est *morphologiquement* équivalent de **ŋbhrá* et pour lequel votre comparaison avec ψευδος : ψυδρός conserve dès lors toute sa valeur).

Votre inte[r]prétation de ἔκτερος < d'où le τ ? >² ferait entrevoir la flexion *yékrt*, *iknái*, qui satisferait très-bien à la règle. C'est là en effet la flexion normale. Je comprends beaucoup moins votre hypothèse d'un radical *yok*, car je ne vois point d'analogie ni de raison théorique qui appuyât le paradigme *yékrt* *yoknái*, ou même qui l'autorisât? Je

1. Carte postale n. d. Le cachet d'oblitération de la poste de Berlin ne permet de lire sûrement que 22.3, et le cachet de réception du bureau de Vitry-sur-Seine seulement 79.. La date est ainsi assurée : 22 mars 1879.

2. L. H. avait donc fait part de son hypothèse à F. de S. avant de la présenter à la Société dans sa séance du 10 mai 1879 (cf. **8**, n. 1 ; la note sur *Iecur*, *iocinoris*, ἔκτερος paraîtra MSL 4/3, 1880, 230-231, où F. de S. n'est pas cité. Cf. 231, n. 1 : « ὀμδρος est o prosthétique, plus *ŋbhros* (...). Si l'osque Anafriss vaut réellement *Imbribus*, son *ana-* pour *an-* représente fort bien l'*ŋ* (...). L'ario-européen (probablement adjectif) *ŋbhrós*, *ŋbhróm* est au substantif *nébhros* (scr. *nabhas*, νέφος), nuage, comme ψυδρός à ψευδος (...); l'e est tombé en perdant l'accent ». Sur *anafriss* [Vetter, Hdb. der ital. Dialekte I, Heidelberg 1953, n° 147, p. 104-105], gr. ὀμδρος et skr. *abhi*, *uśas*, etc., cf. Mémoire 276-281 (= Recueil 258-263).

conjecture pour le latin primitif *ioc^uor*, *iecin(or)is*, l'*o* de *iocur* serait dû à l'assimilation. Plus tard *ioc* et *iec* se confondirent sans règle fixe. — J'ai réfléchi à l'idée de l'*élision* dans *gu^ci-bh*, *bh^unu-bh*. Avez-vous pris en considération le vocat. sg. *gu^ci²*, *mṛdô* ? — Échantillon oublié dans la discussion des *ê* et *ô* skrits. : *śōḍaṣa* (défavorable, vu *ṣṣ*).

— En terminant j'insiste encore sur identité de *ḡme-* & *āme-*.

F. de S.

6 [122-123]¹

Cher Monsieur, vous trouverez ci-inclus le procès verbal de la séance de la Société de Linguistique², avec un travail de M. Derenbourg pour le recueil Graux³.

Puisque vous me donnez une place dans ce recueil, j'espère pouvoir vous remettre d'ici à 15 jours un petit travail de 4-5 pages que j'y destine⁴.

Votre dévoué F. de S.

3, rue de l'Odéon

Je vois qu'il me sera difficile de finir l'article Graux pour ce soir. Vous l'aurez demain sans faute⁵.

1. Grande carte de visite n.d., probablement du début de mars 1882, cf. *infra*.

2. Il doit s'agir de la séance du 4 mars 1882, à laquelle L. H. n'avait pu assister. La Société avait élu son bureau dans sa séance du 17 déc. 1881 : « Secrétaire adjoint, M. Louis Havet. — Est délégué dans les fonctions de secrétaire adjoint : M. Ferdinand de Saussure » (BSL, fasc. 23, mai 1883, LVIII).

3. La publication des *Mélanges Charles Graux* (Paris, E. Thorin, 1884, 56-823 p., portr.), fut suggérée par L. H. le 15 janv. 1882, deux jours après le décès de Gh. Graux (né à Vervins le 23 nov. 1852, mort à Paris le 13 janv. 1882 d'une fièvre typhoïde). L'article de Hartwig Derenbourg (1844-1908), professeur d'arabe littéral à l'École des langues orientales, sur « Les mots grecs dans le livre biblique de Daniel » occupe les p. 235-244 du volume.

4. « Une loi rythmique de la langue grecque », *Mél. Graux* 737-748 (= *Recueil* 464-476). Cf. les lettres 7, 9 et 14, 15.

5. P.-S. écrit au crayon.

7 [124]

Monsieur Louis Havet
102. rue Turenne
Paris

Vendredi matin
[mars 1882]¹

Cher Monsieur,

Je vois avec regret que je ne pourrai vous remettre mon manuscrit pour le recueil Graux pour le moment que vous m'indiquez. Si néanmoins il peut être admis, je m'engage à vous le faire parvenir mardi dans la journée².

Bien à vous
F. de SAUSSURE

1. Carte postale n.d. L. H. a ajouté la date au crayon ; elle est confirmée par le cachet d'oblitération de la poste : 17 mars 1882.

2. Ce délai n'a sans doute pu être tenu ; son article paraîtra presque à la fin du volume, cf. 14 et 15.

8 [151]

Monsieur Louis Havet
102, rue de Turenne
Paris

Cher Monsieur

Je suis à vos ordres pour mercredi prochain et j'aurai soin de tenir compte de vos indications.

Votre rapprochement *πραπίδες-corporus*¹ d'une part vient à

1. A la séance du 10 mai 1879, « M. Baudat donne lecture de quelques notes de M. Havet. *Pulpa* et *πράπιδες* [sic]. *Mulcere. Tomentum. Jecus jecinoris, ἵκτερος* » (BSL, fasc. 20, avril 1880, VIII). Elles paraîtront dans les « Études latines », MSL 4/3, 1880, 227-238 (cf. aussi 5, n. 2). Celle qui est consacrée à *pulpa*, *πραπίδες* (232) ne contient pas d'allusion à *corpus*. Cependant, dans les « Mélanges latins » parus *ibid.* 6/1, 1885, 11-39, on lit (18) : « *r* voyelle donne en latin *ör* (*mors* = scr. *mŕtis*, *cor* = *κραδ-ία*, *corpus* = scr. *kŕp* = *πραπίδες*) », et en note, à propos de ce dernier mot : « Je renonce aujourd'hui au rapprochement de *πραπίδες* avec *pulpa* (Mém. de la Soc. de ling. IV, 232) ». F. de S., lui, n'exposera son hypothèse qu'à la séance du 20 fév. 1886 : « M. de Saussure traite de l'étymologie du verbe *πρέπω* ; il conclut à une parenté avec le latin *corpus* » (BSL, fasc. 29, avril 1887, LXXVI).

l'appui d'une hypothèse à moi et de l'autre la rend moins admissible. J'avais en effet, réuni *corpus* et le zend *kehrp* (corps, apparence) à $\pi\rho\acute{\epsilon}\pi\omega$ qui signifie « avoir belle apparence ». Hésychius donne même des sens très voisins de *corpus* à $\pi\rho\acute{\epsilon}\pi\omega$ etc. Pour les sons nos 2 étymologies se rencontrent à merveille. Mais au point de vue du sens il semble difficile de mettre $\pi\rho\alpha\pi\acute{\iota}\delta\epsilon\varsigma$ et $\pi\rho\acute{\epsilon}\pi\omega$ dans le même sac.

Bien à vous

F. de S.²

2. Cette carte postale n.d., écrite à Paris, ne peut être de 1879, car :

a) F. de S. ne s'est installé à Paris qu'à la rentrée de 1880 (A. Meillet, BSL, fasc. 61, oct. 1913, CLXIX = Plaquette d'hommages 75 = LHLG 2, Paris 1936, 177) ; É. Benveniste précise « en octobre 1880 » (Annuaire EPHE, IV^e section, 1964/65, Paris 1964, 23) et G. Mounin « décembre 1880 » (cf. 2, n. 2). La date reste incertaine ; je ne sais sur quoi se fonde Michel Fleury pour affirmer que F. de S. « était fixé à Paris depuis plus d'un an quand il s'inscrivit, le 15 février 1881, à l'École » (Annuaire cité, 39) ;

b) d'après la liste des membres assez régulièrement publiée par la Société, on constate qu'après avoir habité au 38 de la rue des Écoles, L. H. s'est installé en 1871 à Vitry (route de Saquet) où il se trouve encore en 1879 ; en 1880 il est rue de Turenne 102 ; au 1^{er} fév. 1883 son adresse est : 16, place Vendôme, au 15 avril 1892 : 5, avenue de l'Opéra, au 17 juin 1905 : 18, quai d'Orléans, sa dernière demeure ;

c) le cachet d'oblitération de la poste n'offre de certitude que pour « avril » ; le jour est probablement le 24 et, pour le millésime, on peut hésiter entre 82 et 83 ; 1882 est seul possible d'après ce qui a été dit sous b).

D'ailleurs F. de S. n'a pu entendre la lecture d'Émile Baudat, n'ayant paru pour la première fois à la Société que le 4 déc. 1880 (BSL, fasc. 21, sept. 1881, XXXV ; « 14 » est une coquille dans l'article d'É. Benveniste cité, 24, note). L. H. lui a certainement écrit à ce sujet (cf. 5, n. 2).

9 [125]

3, rue de l'Odéon

8. Mai [1882]¹

Cher Monsieur

Voulez-vous, je vous prie, m'inscrire pour la somme de 20 frs. dans la souscription pour l'impression des *Mélanges d'Erudition classique* ?²

1. Le millésime a été ajouté au crayon par L. H.

2. Les *Mélanges* Ch. Graux (cf. 6, n. 3) portent en sous-titre : Recueil de travaux d'érudition classique dédié à la mémoire de Ch. Graux.

Il me serait bien agréable, si cela est possible, de revoir mon article pour le volume en question avant qu'il ne soit remis aux compositeurs, car j'ai plusieurs additions et corrections à y introduire.

Veillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués et dévoués.

F. de SAUSSURE

10 [150]

Mon cher ami, voici le procès-verbal de la séance¹, et une petite question que je vous sou mets :

Peut-on joindre à la série *uester* pour *uoster*, *uermis* pour *uormis*, etc.² l'exemple *Auernus*-*Ἄορνος* ? Quoique ὄρνος n'ait jamais eu de digamma, le *v* d'*Auernus* ne suffit pas pour condamner l'étymologie de Lucrèce et de Virgile, car il est arrivé plusieurs fois aux Romains de supprimer l'hiatus grec au moyen d'un *v* inorganique. C'est indubitable dans *Argivi*, probable pour *oliva*, et d'autres cas qui m'échappent en ce moment. Cf. *giovanne*. — Au demeurant le phénomène, dans *Auernus*, frapperait une syllabe non initiale, et le cas mériterait à ce titre d'être classé à part.

2° Y a-t-il un parti quelconque à tirer pour votre reconstitution du nom de la lettre *y* du passage de Grégoire de Tours, Hist. Franc. V 44 : addidit autem (Chilpericus) et litteras litteris nostris, id est ω, sicut Graeci habent, æ, th, uui, quarum characteres subscripsimus. Dans ce passage uui paraît signifier *w*. Vous l'avez du reste peut-être cité sans que je m'en souvienne, et je vous signale la chose à tout hasard parce qu'elle m'est tombée sous les yeux l'autre jour³.

Bien à vous

F. de SAUSSURE

1. La datation exacte de cette lettre fait difficulté. On constate cependant que :

a) F. de S. a rédigé le procès-verbal annoncé en sa qualité de « délégué dans les fonctions de secrétaire adjoint », charge qu'il a assumée du 17 déc. 1881 (cf. 6, n. 2) au 16 déc. 1882 (cf. 11, n. 2) ;

b) le passage de « cher Monsieur » à « mon cher ami » indique que la lettre est postérieure à celle du 8 mai 1882 (9) ;

c) F. de S. n'a pas assisté, après avril 1882, aux séances des 13 et 27 mai, 22 juillet et 4 novembre ; il a assisté avec L. H. à celles des 10 et 24 juin, et, d'autre part, à celles des 8 juillet et 18 nov. auxquelles L. H. était absent.

Il doit vraisemblablement s'agir de l'une ou l'autre de ces deux dernières séances ; je pencherais pour la seconde, époque probable de la publication du fasc. 1 du t. 5 des MSL (cf. ci-dessous), le seul paru en 1882.

2. L. H. avait traité à la séance du 19 nov. 1881 (F. de S. étant absent) « du changement de *wo* initial en *we* en latin, et des mots *molestus*, *tolero* » (BSL, fasc. 23, mai 1883, LI). Le problème l'avait occupé précédemment déjà, cf. MSL 4/4, 1880, 311 : note sur *uenum* où « *uē* est pour *wēs*, et *wēs* lui-même est pour *wōs* comme dans le possessif *uester* pour *uoster* », et BSL, fasc. 21, sept. 1881, XLII où, à propos de *uinum*, *uicus*, il est dit que « la syllabe *wos* au commencement d'un mot latin devient *wes* : *uester* pour *uoster*, *uenum* pour **uesnom* = ὄνος (...) ». L'article « *wo*, *we* en latin » a paru MSL 5/1, 1882, 43-44, avec renvoi aux notes citées et deux allusions à F. de S. : « Je dois à M. de Saussure la remarque que *uespa* pourrait bien être pour **uōspa* (...) », et « on a (ainsi que me le fait remarquer encore M. de Saussure) *uerres* pour **wrses* (...) ». La suggestion de *Auernus* - Ἄορνός paraît n'avoir été formulée qu'ensuite.

3. Sur la lettre *y*, cf. 18. L. H. a apporté à la citation de Grégoire de Tours trois corrections au crayon bleu : *addit* pour *addidit*, *the* pour *th* et *hi sunt* ... pour *subscripsimus*. Il ne retiendra que les deux dernières dans son article de 1885 (cf. 18) ; ce long intervalle explique certainement aussi pourquoi L. H., à l'ordinaire si scrupuleux, a omis d'indiquer alors qu'il devait probablement ce texte à F. de S.

11 [126-127]

3, rue de l'Odéon
6 Déc. 82

Mon cher ami

L'autre jour¹, à la Société de Linguistique, M^r Bréal a prévenu plusieurs d'entre nous qu'il comptait vous écrire pour vous disposer à une combinaison par laquelle vous deviendriez vice-président de la Société, tandis que je serais chargé des fonctions de secrétaire-adjoint. J'ignore si vous tenez ou non à ce que ces dernières fonctions vous restent confiées. En tous cas, je tiens moi à vous écrire deux mots pour écarter, le cas échéant, un malentendu dont je serais absolument désolé. Je ne songe pas un instant, est-il besoin de vous le dire, à me faire nommer contre votre gré au poste que vous occupez pour le plus grand bien de la Société, et je n'ai nullement la manie de vouloir faire partie du comité. Seulement mon intention, que je me suis permis d'exprimer à quelques membres de la Société, est de cesser de faire partie du comité plutôt que de continuer à en faire partie dans les conditions actuelles. J'estime en effet que l'utilité

de mon poste de *délégué aux fonctions* etc.² n'est pas en rapport avec l'assujettissement qu'il impose à son titulaire, le premier membre venu pouvant remplacer le secrétaire quand ce dernier est empêché d'assister à la Séance. Voilà mon point de vue. Vous voyez qu'il s'agit de mes convenances personnelles, dont je ne fais pas mystère, mais que je n'élève aucune *prétention*. Après ces explications je sais d'avance que vous n'attribuerez pas à mon intervention les incidents ultérieurs que pourra amener cette question. Au cas où vous seriez disposé à vous départir de vos fonctions, je les remplirais certainement de bon cœur. Mais mon acceptation est subordonnée à votre consentement. Je tiens seulement à ne plus être *délégué*.

Croyez, mon cher ami, à mes meilleurs sentiments.

F. de SAUSSURE

1. Le 2 déc. 1882 (L. H. s'était fait excuser à cette séance). Le procès-verbal ne dit rien de la proposition de M. Bréal (cf. BSL, fasc. 23, mai 1883, LXXVI). Mais un nouveau bureau sera élu le 16 déc. 1882 : « M. L. Havet exprime le désir de n'être pas réélu secrétaire adjoint » (il l'était depuis 1870) et F. de S. lui succède dans cette charge — qu'il conserve jusqu'en 1891 (*ibid.* LXXIX-LXXX).

2. Cf. 10, n. 1, a.

12 [128-129]

21 Déc. 82

Mon cher ami

Permettez-moi de vs demander conseil pour l'impression du Catalogue de la bibliothèque. Le bibliothécaire¹ l'a fait copier, mais c'est une copie qui n'est pas *imprimable* à mon avis. Dans les différentes divisions, aucun ordre, alphabétique ou autre, n'est suivi pour le nom des auteurs. Les titres d'ouvrages se succèdent au hasard, si bien que les ouvrages du même auteur rentrant dans la même division se trouvent éparpillés à 1 ou 2 pages de distance. En outre le *format* des livres n'est donné que de temps en temps. Je ne parle pas des inégalités de détail qui rendront l'impression assez pénible. Il m'est impossible de me mettre à refondre ce travail. Inutile de dire que M. Baize y songe encore bien moins, puisque tel qu'il est, il l'a fait faire par un copiste

(qui a été payé 30 frs.)². J'ai songé à y introduire l'ordre en marquant par des numéros au crayon rouge la succession des articles, mais le travail que demande cette opération serait déjà considérable, sans compter que l'imprimeur refuserait sans doute une copie de ce genre, qui serait inextricable.

Faut-il passer sur tout cela et donner à imprimer tel quel ?³

Relativ^{mt} aux *épreuves des Mémoires*, on envoie, je pense, 2 exemplaires à l'auteur, 1 à M. Bréal, 1 à Vieweg, en en gardant 1 pour soi ? Faut-il envoyer aussi à M. Bréal les épreuves en placards ?

Enfin y a-t-il une limite fixe à l'étendue qu'on peut donner aux fascicules ?

Pardon de vous importuner de la sorte. Je serai bientôt au courant, et vous serez délivré de mes envois de questionnaires. Je vous remercie infiniment d'avoir répondu si complètement au précédent.

Bien à vous

F. de SAUSSURE

1. Louis Baize, professeur au lycée Fontanes (puis Condorcet), élu membre le 22 janv. 1881, fut bibliothécaire de 1882 à 1887, à la suite d'Émile Baudat (1879-1880) et d'Édouard Malvoisin (7 fév. 1880-fin 1881). Il démissionna le 17 déc. 1887 et fut remplacé par G. Dottin (BSL, fasc. 31, mars 1888, CLXXXI).

2. Dans le rapport de la Commission des comptes pour 1883, approuvé lors de la séance du 15 déc. 1883, on lit : « Frais de copie (catalogue de la bibliothèque) 42 fr. » (BSL, fasc. 25, 1884, CLX).

3. La bibliothèque avait été transférée « de la rue des SS. Pères à la rue S. Guillaume, 27 » (BSL, fasc. 23, mai 1883, LXXIX, où le catalogue est dit en préparation ; cf. aussi fasc. 18, mars 1878, LIX, séance du 24 mars 1877 : « À cause des démolitions, l'École des sciences politiques va être transportée 15, rue des Saints-Pères. Le prêt des livres de la Société subira forcément un retard pendant le transfert »). Le catalogue, remplaçant celui du 30 juin 1875 (BSL, fasc. 13, juin 1875, I-XVII), paraîtra, revu et arrêté le 1^{er} fév. 1883, dans le fasc. 23, mai 1883, XX-XLIX. Le Mémoire de F. de S. y figure, mais non sa thèse de 1881.

13 [152-153]

Mardi¹

Mon cher ami

J'ai cherché inutilement une mention de l'étymologie *flāmen-brahman* dans les ouvrages allemands. Cependant je ne peux pas garantir qu'elle n'ait point été faite avant

J. Darmesteter (peut-être par Pott ?)². Personnellement j'en ai eu connaissance, en 1877, par M. Windisch qui l'avait mentionnée dans son cours, à Leipzig, sans indiquer d'où elle lui venait³.

Cette identification n'est pas trop solide sur ses jambes. Il y a d'abord la difficulté que fait la présence de l'*a* en latin. Car vous admettez comme moi, je crois, que l'*a* des racines sanscrites ne peut correspondre normalement qu'à un *e*, non à un *a* européen. Les exceptions forment une classe peu nombreuse, encore à éclaircir (*aḡāmi-ago*, *yaḡāmi- ἄζουμι*, et qqes autres).

Ensuite, selon moi, *brahman* n'est qu'une métathèse de *barhman* soit dans le sens de « recueillement » et de « force de la prière », soit dans celui de brahmine. La racine est celle de *barh-iṣṭha* « très fort, très éminent ». La règle d'où dépend cette métathèse n'a jamais été étudiée. Autant que je puis en juger provisoirement, elle doit se formuler ainsi : « un *r* placé devant le groupe *sifflante palatale* + *consonne* subit la métathèse ». Donc, devant *ç* (= *ś*) + consonne, devant *ǵ* (= *ṣ*) + consonne, et devant *h* (= *ṛh*) + consonne. Exemples : *praçna* « question » de la racine *perk*₁, évidente en germanique. *draṣṭum*, *sraṣṭum* pour *draštum*, *darštum*. — *mrakṣa* « qui écrase » pour *marśsa* <comme l'a établi J. Schmidt> de *març* « toucher ». Etc.

Du côté du traitement de *gh* en latin, pas de difficulté je crois ?

Je remets le sort de *flamen* entre vos mains en vs envoyant mes meilleures amitiés.

F. de SAUSSURE

1. L'examen de l'écriture — seul critère en l'occurrence et évidemment fragile — incline à attribuer cette lettre à la seconde partie de 1882 ; elle peut être antérieure à l'une des trois précédentes ou même à 10.

2. En dépit de recherches laborieuses, je n'ai pas su trouver où J. Darmesteter aurait formulé cette étymologie, en général attribuée à Osthoff ; cf. notamment les bibliographies de Walde-Hofmann I, 512-513 (s.v. *flāmen*), Mayrhofer II, 454-456 (s.v. *brāhma*), Wackernagel-Debrunner II, 2, § 608, p. 765, ainsi que les bibliographies spécialisées (ainsi la Bibliographie védique de L. Renou, 1931). Quant au problème, il suffira ici de rappeler les contributions décisives de G. Dumézil et, en dernier lieu, celle d'É. Benveniste, *Le vocabulaire des institutions indo-européennes*, Paris 1969, I, 282-285. — F. de S. ne cite *flā(g)men* que dans la brève note consacrée à φρουρός, MSL 7/1, 1889, 77 = Recueil 440. Sur *brāhma* et la racine **bṛh-* « être fort », cf. déjà W. Hauf, *Sitzungsber. München* 1868, 80.

3. F. de S. dit lui-même avoir suivi « une partie du *celtique* de Windisch » (CFS 17, 1960, 21). Il en a conservé 10 cahiers de notes reliés en 1 vol. (R. Godel, SM 15, n. 8).

14 [130]

12 déc. 83

Mon cher ami

Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre si longtemps l'épreuve de mon article du volume de Ch. Graux¹. J'ai eu beaucoup de corrections à y faire.

Le nombre des corrections et additions y est même absolument indécemment. Aussi suis-je prêt à en supporter les frais s'il y a réclamation à cet égard.

L'article peut être mis en pages, mais je désirerais avoir l'épreuve en pages.

Quant aux noms et qualités que vous me donnez dans la liste des collaborateurs², je n'y vois rien à changer ni à ajouter.

Croyez-moi, bien affectueusement

votre dévoué

F. de SAUSSURE

1. Cf. 6, 7, 9 et 15.

2. Maître de conférences de gothique et vieux-haut-allemand à l'École pratique des hautes études (VIII).

15 [154]¹

Je reconnais que l'exemple εὖ-ήνεμος à la p. 739 est défectueux. Mais je ne connais pas d'autre composé de ἄνεμος dont le premier membre soit formé d'une syllabe longue.

Si, à la place d'un composé d'ἄνεμος, je prenais un composé de -αγορος, -ακος, ou -αρος, je n'aurais plus l'avantage de pouvoir représenter le triple cas indiqué (ποδῆνεμος, εὖήνεμος, παυσᾶνεμος) par des composés du même mot.

Pardon pour « voyelle longue par position ». Ce n'est pas

1. Ces remarques, écrites sur le papier d'une enveloppe commerciale, concernent l'épreuve mise en pages que F. de S. souhaitait recevoir (cf. 14). Elles doivent dater de février ou mars 1884. L'ordre chronologique du tirage des feuilles (du 2 nov. 1882 au 29 mars 1884) est en effet indiqué dans le volume même (X); la feuille 47, avec laquelle commence précisément l'article de F. de S., a été imprimée le 26 mars 1884.

la seule expression très condamnable qui se trouve dans l'article.

A la p. 747 je biffe *ἀθάνατος, ἀκάματος*, parce qu'il faudrait une note trop longue pour expliquer pourquoi j'avais choisi précisément ces mots dont l'*α* initial est compté comme longue dans Homère (alors qu'on a *ῥμαθόεσσα* de *ῥμαθος, ῥνεμόεις, ῥνορέη*, et que la formation *ἀθνής, ἀκμής*, eût pu tirer d'embarras).

L'épreuve est bonne à tirer.

Merci et Bien à vous

F. de SAUSSURE

16 [131-132]¹

3, rue de Beaune
11 déc. 84

Mon cher ami

En attendant le plaisir prochain de vous voir, je réponds à vos deux questions.

J. Schmidt est venu à la même hypothèse que vous sur *noctū* Journal de Kuhn XXVII, 304². Il range sous la même rubrique *usū* et les autres datifs de ce genre, ainsi que l'ombrien *trifo* etc.

Il est certain que les locatifs comme *sūnāu* n'ont pas en védique de variantes par *ā*.

En ce qui concerne *portus*, j'avais à son sujet un petit article dont je ferai une fin de page des *Mémoires* si vous ne lui trouvez pas un meilleur usage, et que je vous transcris³ :

PORTVS.

Quand on cherche l'équivalent germanique de *portus*, le v. norrois *fjorðr* « fjord » retient naturellement l'attention malgré la divergence des formes (car *fjorðr* = *ferþu-z). Au contraire le v. ht-allemand *furt* (masc.) « le gué », dont la forme coïncide entièrement avec *portus* semble s'en éloigner par sa signification.

L'examen montre pourtant que tout est satisfaisant dans le rapprochement de *furt* et de *portus*. En zend *peretuš* est un PONT, en allemand *furt* est un GUÉ, en latin *portus* est un PORT. Mais dans *angiportus* ce dernier mot signifie encore

un PASSAGE, et tel était évidemment le sens de l'indo-européen *pr̥tus*, auquel les formes des trois langues se rapportent également. De là les sens spéciaux et divergents de *pont* et de *gué* se dérivent aisément, mais il est tout naturel aussi que le lieu de passage d'un lac ou d'un bras de mer soit devenu *le port*. *Portus* n'est pas « la sinuosité du rivage », mais « l'embarcadère ».

A bientôt ! Croyez-moi votre

bien dévoué

F. de SAUSSURE

P. S. Je constate à l'instant que Fick dans son Dictionnaire explique aussi *portus* par : « von wo und wohin man « übersetzt » ».

1. L. H. a écrit dans l'angle supérieur gauche : *noctu*.

2. Johannes Schmidt, Der locativus singularis und die griechische *i*-declination, KZ 27 (= nouv. série 7/6), 1885 [donc paru à la fin de 1884 !], 287-309. P. 304-305 : « Im lateinischen ist ein zweifelloser locativ mit bewahrter locativischer bedeutung *noctū* = skr. *aktāu* (...), und weiter gehören hierher alle angeblich aus *-uī* contrahierten dative auf *ū*, *usū* bei Plaut. usw. (...). Ferner der umbr. dat. *trifo* (...) ». Est-ce l'hypothèse déjà produite à la séance du 15 juin 1878 où « il est donné lecture de plusieurs notes de M. Louis Havet sur les mots *fibrum*, *noctu*, *cadaver* (...) » (BSL, fasc. 19, avril 1879, LXXXIX) ? L. H. ne paraît pas avoir jamais rien publié à ce sujet (*noctu* est absent de l'index de la Bibliographie de Louis Nougaret). Michel Bréal voyait dans *noctu* une forme analogique de *diu* : MSL 5/5, 1884, 434-435 (explication reprise *ibid.* 6/2, 1886, 127 et 6/3, 1887, 169).

3. La note sur *portus* est inédite. L. H. n'y fait pas allusion dans son article sur « *portus*, *portitor*, *porto* », MSL 6/3, 1887, 239-240.

17 [133-134]

Dimanche matin

[29 mars 85]¹

Mon cher ami

À mon grand regret, je ne serai pas à Paris jeudi, partant mardi ou mercredi au plus tard pour aller passer quelques jours en Angleterre; je vous remercie mille fois de votre aimable invitation et n'ai pas besoin de vous dire quel plaisir j'aurais eu à m'y rendre.

Je voudrais bien pouvoir vous donner des nouvelles de votre épreuve ! Depuis bientôt six mois j'attends les bras croisés que l'on me donne les moyens de reprendre l'impression des Mémoires². Nous avons eu la dénonciation de traité de Vieweg, puis l'élaboration du nouveau traité, puis quelques semaines nécessaires à la signature du traité, mais il n'y a encore rien de fait, car il faut, aux termes de la nouvelle convention, que la Société fasse l'avance des fonds à déposer à l'Imprimerie nationale, et notre trésorier fait attendre ce dépôt depuis six semaines, je ne sais trop pourquoi³.

Lorsqu'on imprimera *ferendus*⁴, j'y joindrai avec votre permission un petit mot sur *secundus* qui est à mes yeux la plus forte preuve en faveur de votre hypothèse. *Secundus*, *oriundus* et, dans Attius, *lābundus* viennent tous trois de verbes déponents. Cela suffirait pour conduire à mettre *secundus* et *ferendus* dans le rapport de ἐπόμενος à φερόμενος alors même qu'on ne penserait pas à identifier *undus* à ὄμενος. Ce qui est surtt intéressant dans *secundus*, c'est que, ou il ne prouve rien, ou il prouve plus que vous n'aviez osé supposer : un emploi de *-undus*, en vieux latin, qui le met sur le même pied que le participe passé en *-tus*, — sens actif dans les déponents —, et qui en fait un participe présent médio-passif parfaitement caractérisé. *Secundus* est plus près de *seculus* que de *sequendus*.

Bien à vous, et merci encore

F. de SAUSSURE

1. La date a été ajoutée au crayon par L. H.

2. Les MSL avaient commencé à paraître à la librairie A. Franck, 67, rue de Richelieu, reprise dès le t. 1, fasc. 3, 1870 par F. Vieweg, dont E. Bouillon et E. Vieweg (6/3, 1887), puis Émile Bouillon seul (6/5, 1889) sont les successeurs. A partir de 13/6, 1905, l'éditeur est la librairie Honoré Champion, à la même adresse puis, dès 14/1, 1906, au 5 du quai Malaquais (18/3, 1913 : Édouard Champion ; à partir de 18/5, 1913, Honoré Ch'-Éd. Ch'). L'imprimeur a lui-même souvent changé : pour les 2 premiers fascicules du t. 1, c'est Adolphe Lainé, 19, rue des Saints-Pères ; le 3^e fasc., 1870, est imprimé par A. Gouverneur, Nogent-le-Rotrou (3/1, 1875 : Gouverneur et G. Daupeley) ; le 5^e fasc. du t. 3, 1878, a été confié à Jules Boyer, Boulogne-sur-Seine, le 1^{er} du t. 4, 1879, à Gustave Retaux, Abbeville, le 2^e de nouveau à J. Boyer, installé alors à Saint-Ouen. A partir de 4/3, 1880, c'est Durand, à Chartres ; le fasc. 6, 2^e partie, du t. 18, 1914, sort des presses de Protat, à Mâcon ; la mention « Imprimerie Nationale » apparaît sur la Table analytique des 10 premiers volumes procurée en 1900 par Émile Ernault, puis sur la couverture de 20/6, 1918 ; du fasc. 3 du t. 23, 1929 au dernier (23/6, 1935), l'imprimeur n'est plus mentionné. Ces faits ne concordent pas avec ce que nous apprennent les procès-verbaux : le 24 mai

1879, « le bureau propose à la Société de confier à l'Imprimerie nationale l'impression de ses *Mémoires* » — mais non de son *Bulletin* (BSL, fasc. 20, avril 1880, IX-XII). Le 20 déc. 1879, dans son rapport annuel, L. H. signale qu'« un nouveau traité a été conclu (...) et il a été convenu que moyennant une rétribution supplémentaire, les *Mémoires* seraient à l'avenir imprimés à l'Imprimerie nationale » (*ibid.* XVI). Un nouveau traité avec Vieweg sera adopté dans la séance du 25 juin 1881 (BSL, fasc. 22, janv. 1882, LI-LII).

3. Le dépôt de 50 fr. à l'Imprimerie nationale « à titre de fonds de garantie » est mentionné pour la première fois dans le rapport de la Commission des comptes lu à la séance du 19 déc. 1885 (BSL, fasc. 28, fév. 1886, LVIII), et sera confirmé à plusieurs reprises (*ibid.* 31, mars 1888, CLXXX-CLXXXI ; 33, juillet 1889, IX-X ; 37, avril 1893, XIX, etc.).

4. C'est à la séance du 21 mars 1885 que « M. d'Arbois de Jubainville lit un article de M. Havet destiné à montrer l'identité du gérondif *ferendus* avec *φερόμενος* » (BSL, fasc. 27, juillet 1885, VIII). La note paraîtra dans les MSL 6/3, 1887, 232-233. F. de S. y reviendra le 14 janv. 1888 : « M. de Saussure fait une communication sur le gérondif latin, dont le rôle comme participe présent du verbe passif, conjecturé récemment par M. Louis Havet, se trouve spécialement confirmé par *secundus, oriundus, lābundus*, des déponents *sequor, orior, lābor* » (BSL, fasc. 31, mars 1888, CLXXXII = Recueil 601). La note apparaît dans l'inventaire des manuscrits de F. de S. dressé par R. Godel, CFS 17, 1960, 9.

18 [149]

Genthod 1^{er} septembre

Mon cher ami

Vous m'avez envoyé il y a quelque temps un article oublié et retrouvé dans vos cartons¹ — la lettre *ui* —, qui malgré certaines difficultés de mise en pages pourra, je l'espère, paraître encore dans le fascicule actuellement sous presse².

Il y a dans le texte de l'article quelques lignes de moi que je préférerais à présent effacer, ou du moins modifier dans le sens de la note ci-incluse. Voyez je vous prie si après cette modification il y a encore quelque intérêt à mentionner dans votre article le *ui* scandinave. A ce propos : je trouve dans le *Jahresbericht über die Erscheinungen auf dem Gebiete der germanischen Philologie* l'annonce d'un article de G. B. Cayley

1. L. H. avait fait, à la séance du 4 fév. 1882, « une communication sur le nom de la lettre Y au moyen âge » (BSL, fasc. 23, mai 1833, LXIII). Cf. 10, n. 3.

2. L'article « La lettre *ui* » termine le 1^{er} fasc. du t. 6 des MSL (79-82), portant la date de 1885 qui doit être aussi le millésime de cette lettre (le fasc. 5, dernier du t. 5, est de 1884). La note de F. de S. sur le *ui* scandinave y est reproduite in extenso (81-82) ; l'article de G.-B. Cayley, signalé par F. de S. « au dernier moment », est cité en P.-S.

on the english name of the letter *y* (Proceedings of the Philological Society 1882-83), avec le résumé suivant :

« Verschiedene vermutungen über den ursprung des namens, von denen wohl die ableitung aus dem laute des gr. *υ* am meisten wahrscheinlichkeit hat. »

Bien à vous

F. de SAUSSURE

P. S. Quelles sont vos instructions pour la pagination des *Mélanges latins*³ dans le tirage à part ?

3. Il s'agit du texte publié sous ce titre MSL 6/1, 1885, 11-39. Il figure sous l'année 1889 dans la Bibliographie de Louis Nougaret, ce qui est la date du 5^e et dernier fascicule et de la page de titre du tome entier distribuée en même temps. Sur les fâcheuses conséquences de telles datations, cf. CFS 29, 1974-1975, 91.

19 [135-136]

Genève, le 4 février 1908

Chère Madame¹

Je regarde, ai-je bien besoin de le dire, comme un privilège extrême de pouvoir être au nombre de ceux qui, par le volume qui se prépare, apporteront leur hommage à notre Maître et ami Monsieur Havet. Si par un accident dont je pourrais m'accuser moi-même il m'arrivait de m'en trouver exclu, c'est une chose dont je ne me consolerais jamais : mais il m'est déjà très pénible de songer que le retard de mon envoi peut sembler en quelque mesure une marque de négligence pour une chose à laquelle je tiens comme à un droit précieux depuis que j'ai été informé du projet. J'espère, Madame, que vous ne l'aurez pas jugé ainsi, d'ailleurs vos lignes si gracieuses m'en donnent la certitude, et elles trouvent le moyen d'être une preuve de bien aimable souvenir dans une occasion où je ne vois que des reproches à me faire. J'en suis vivement touché, croyez-le, et je vous dois tout naturellement l'explication de l'absence de mon petit travail au moment où notre ami Meillet a procédé à l'appel des manuscrits. Cette explication, qui ne semble peut-être pas

naturelle quoiqu'elle soit vraie, est simplement dans mon incurable infirmité à terminer même la plus insignifiante rédaction dès qu'il s'agit de l'envoyer à l'imprimerie. J'avais d'abord parlé à M. Meillet des premiers jours de janvier, et je comptais en tous cas être prêt pour la date du 1^{er} févr. qu'il m'avait écrit être suffisante : me voilà de nouveau en retard sur ce dernier délai. Je dois ajouter qu'une indisposition qui m'a retenu ces jours-ci est pour quelque chose dans ce dernier mécompte. Je prévois que ces quelques feuillets, bien ridiculement retardés pour ce qu'ils valent, pourront être mis à la poste après-demain, et j'en informe M. Meillet².

Je ne veux pas terminer cette lettre, Madame, sans vous remercier encore de m'avoir écrit, d'une manière qui est une vraie marque de votre bonté et de votre cordial souvenir, dont j'aurais lieu d'être confus vu ce qui en a été l'occasion. Vous y joignez pour ma femme et pour moi une mention — relative au 6 Janvier³ — qui touche beaucoup notre amitié. S'il nous est donné de jouir de l'aimable perspective de nous trouver ensemble chez vous, dans une occasion où nous prenons tant d'intérêt⁴, ce sera pour tous deux un immense plaisir. En vous priant de recevoir tous les remerciements de ma femme pour votre souvenir, et ses compliments empressés, je vous prie d'agréer, chère Madame, l'expression de mes respectueux sentiments

F^d de SAUSSURE

Voulez-vous me permettre de joindre à cette lettre une prière. Madame votre Sœur a eu la bonté extrême de m'envoyer voici quelques mois un article de la jeunesse de M. Julien Havet⁵ sur un point de droit celtique, aussi intéressant pour la linguistique que pour le droit. J'aurais voulu l'en remercier particulièrement, puis ne connaissant pas son adresse, et ayant aussi à ce moment par hasard égaré la vôtre, cet aimable envoi est resté bien contre ma volonté sans réponse. Pourrais-je vous prier, Madame, en présentant mes respects à Madame Julien Havet, de bien vouloir être mon interprète auprès d'elle pour m'excuser et la remercier.

1. Cette lettre à M^{me} L. H. est un bel exemple du « constant bonheur d'expression » et de « la qualité exquise de la personnalité » de F. de S. qu'a relevés É. Benveniste dans sa présentation des lettres de F. de S. à A. Meillet, CFS 21, 1964, 91.

2. Il s'agit de l'article « Sur les composés latins du type *agricola* » qui

paraîtra dans les *Mélanges de philologie et de linguistique* offerts à L. H. à l'occasion du 60^e anniversaire de sa naissance le 6 janvier 1909, Paris 1909, 459-471 (= *Recueil* 585-594). F. de S. avait déjà écrit à A. Meillet à ce propos le 8 janv. 1908 (CFS 21, 1964, 117).

3. Date du mariage de F. de S. avec Marie Faesch ?

4. Cf. 23.

5. Cf. la Bibliographie de Louis Nougaret, n° 301.

20 [137]

Mon cher ami

Je viens de voir dans le *Journal de Genève* l'aimable surprise que, de complicité avec ce journal, vous avez réservée aux *Mélanges de Linguistique*, à leurs collaborateurs, et à moi-même¹.

Je n'ai que le temps de vous remercier avant le départ du courrier. Le journal, le lundi, n'est distribué qu'à onze heures, c'est ce qui m'a empêché d'apercevoir l'article dès le matin, et je voudrais pouvoir vous exprimer mieux dès le premier moment ts les sentiments dont j'ai été touché par la vue de cet article. Vous me permettez de vous en dire un mot demain.

Croyez-moi, mon cher ami, votre bien affectionné

F^d de SAUSSURE

Genève, 16 nov. 08.

1. Les *Mélanges de linguistique*, Paris 1908, furent offerts à F. de S. par A. Meillet, à Genève, le 14 juillet 1908 (Ernest Muret, *Plaquette d'hommages* 47; É. Benveniste, CFS 21, 1964, 91). L. H. en publia un long compte rendu dans le *Journal de Genève* des 16, 18, 20 et 23 sept. 1909 (rectifier ainsi les dates indiquées par E. F. K. Koerner, *Bibliographia Saussureana*, Metuchen 1972, n° 027). Ce texte a été heureusement republié BSL, fasc. 57 (= t. 16/1), sept. 1909, XXI-LIV. J. Wackernagel le qualifie de « höchst klar und elegant, ausführlich » sur la page de garde de son exemplaire des *Mélanges*, vendu à Bâle en 1940 et qui se trouve en ma possession. — Cf. 21 et 24.

21 [138-139]

Genève, 17 nov. 08

Mon cher ami

Comme je vous l'écrivais, le temps m'a manqué hier par suite de l'heure tardive où j'ai connu l'article du *Journal de Genève*, et j'ai éprouvé un vrai regret à vous envoyer des

lignes aussi rapides à propos d'un Compte-rendu et d'une marque d'amitié qui avaient toutes les raisons de m'aller au cœur.

Vous le rappelez vous-même en des termes dont je ne puis qu'être bien touché, c'est vous qui avez pour ainsi dire tenu sur les fonts baptismaux mon Mémoire sur les voyelles, et dans la signature qui termine l'article il me semblait revoir, non sans émotion, l'autre signature, d'il y a trente ans, figurant à cette même place, et qui avait été la messagère pour moi d'une joie sans pareille, d'une de ces joies qui comptent et dont on se souvient dans la vie¹. Je m'en souviens, effectivement, comme d'hier. J'étais à Berlin, plus qu'anxieux dans ma chambre d'étudiant, du résultat qu'allait avoir mon entreprise présomptueuse : le livre avait paru depuis deux mois et je m'attendais à tous les effondrements à la première critique qui s'occuperait de cet essai ; je m'étais endurci d'avance au pire. C'est pourquoi l'impression reçue en recevant votre article du 25 février 1879 est restée une impression pour moi ineffaçable : c'était la certitude, pour la première fois tangible, et que désire tout ouvrier, de n'avoir pas fait une œuvre vaine. — Vous me pardonneriez certainement, mon cher ami, ces vieux souvenirs : ils étaient trop naturels à rappeler pour moi devant le nouveau témoignage amical que vous donnez à un livre qui me concerne, ou me tient très naturellement au cœur, à ces trente ans de distance. Ce que je sais encore mieux, c'est tout ce qu'il y a eu d'inappréciable pour moi *dans l'intervalle* aux articles dont je parle !

J'ai été fort intéressé, et je crois que d'autres linguistes genevois le seront comme moi, par le parallélisme et l'opposition que vous établissez entre *langue écrite - grammaire - syntaxe* et d'autre part : *langue parlée - linguistique phonéticienne*. Si je ne me trompe, une idée plus ou moins voisine de la vôtre se retrouverait dans celles auxquelles je me suis trouvé conduit moi-même, et qu'il m'est arrivé de professer à propos de la langue, mais sans que je puisse voir malheureusement si la coïncidence est aussi parfaite que je le souhaite, — il serait d'ailleurs presque vain de vouloir exposer en deux mots ce point de vue et ses divergences possibles avec ce que vous n'avez exposé que pour des lecteurs non spécialistes.

1. Cf. 1-3, et aussi 22, 23.

Je me suis trouvé, il y a peu de jours, presque en position de vous atteindre, ayant passé à Paris quelques heures, très en courant, mais d'ailleurs avec le projet d'y revenir prochainement pour quelques jours et plus tranquillement. C'est ce qui m'a empêché de faire une tentative pour vous voir dans le peu d'heures dont je disposais cette fois.

Puis-je vous prier, mon cher ami, de présenter mes respectueux hommages à Madame Havet, et de recevoir vous-même, avec une particulière gratitude, la nouvelle assurance de ma vieille affection.

F^d de SAUSSURE

22 [140-142]

Genève, 1^{er} déc. 08

Chère Madame

Il me serait difficile de dire combien j'ai été touché par la gracieuseté que vous m'avez faite par vos lignes si aimables du 19 novembre, et encore plus difficile peut-être de m'expliquer comment je n'y ai pas encore répondu. J'avais aussi l'intention, et je la garde encore, d'écrire plus en détail à M. Havet, au sujet de ses articles du Journal de Genève, car je ne métais pas figuré dans le premier moment qu'ils auraient le développement considérable que j'ai vu ensuite, et qui ajoute à ma reconnaissance, — ou y ajouterait, si celle-ci n'avait été pleine d'emblée au-delà de ce que je saurais exprimer. Ces articles seront la véritable consécration donnée au Volume de *Mélanges Linguistiques* qu'on a bien voulu me faire l'honneur de m'offrir, et — laissez-moi vous le dire —, ils auront procuré aux linguistes la joie de voir un instant M. Havet revenir à ses anciens domaines et à ses anciennes amours, à la déesse Linguistique qui pleure son départ, et reste fort jalouse de la déesse Philologie... Mais je dois m'arrêter en une dispute aussi délicate, et vous dire encore une fois, Madame, tous mes remerciements pour votre si charmant souvenir auquel j'ai été vivement sensible.

Veuillez agréer, Madame, avec mes respectueux hommages, l'expression de mes sentiments dévoués.

F^d de SAUSSURE

— En même temps que j'ai l'intention absolue de venir en Janvier à Paris, je crains que le même voyage ne soit dès à présent interdit à ma femme, qui de tout temps a beaucoup dû se ménager pour les déplacements, mais a reçu l'autre jour la prescription absolue du repos de son médecin, même du repos *au fond de son lit*. Ce sera pour moi et pour elle un grand regret de ne pouvoir faire ce petit séjour à Paris ensemble.

23 [143-144]

Genève, le 4 janvier 09

Chère Madame,

Nous vous prions de recevoir tous nos remerciements pour vos aimables lignes. Ma femme a été bien touchée que vous mentionniez encore une fois la possibilité de la voir à Paris; malheureusement, quoique elle soit sensiblement mieux que lorsqu'elle vous écrivait, les docteurs ne lui donnent pas encore la permission de bouger, et il ne pourrait être question, à mon regret et au sien, qu'elle m'accompagne à Paris pour votre aimable invitation.

En regrettant qu'elle n'y puisse point participer, je me fais d'avance un immense plaisir, comme vous le savez, de la charmante fête que nous avons en vue, et par laquelle tout le monde sera heureux de pouvoir témoigner à votre cher mari, à notre cher maître, quelque chose des sentiments que nous éprouvons pour lui!

Vous me dites, chère Madame, que c'est un secret et une surprise, et je tiens dès lors avant tout à ne pas violer le secret avant l'heure. C'est pourquoi je me retiens d'écrire à Monsieur Havet la lettre que j'allais lui écrire dans le désir bien naturel d'être précédé de mes vœux avant de les lui exprimer de bouche et par ma présence. Si mon scrupule est exagéré, je vous prie alors réciproquement, chère Madame, de bien vouloir dire à Monsieur Havet comment je me serais trouvé parmi les premiers félicitants si je m'étais cru libre. J'ai bien demandé à un de nos amis quel serait au juste le programme de mercredi, mais n'ai pas de réponse jusqu'à présent, d'où l'hésitation que je vous avoue¹.

1. En 1926 A. Meillet écrit : « Le 6 janvier 1909, dans son cabinet, je lui ai

Il m'est bien agréable, chère Madame, en vous présentant mes respectueux hommages, de penser que je me retrouverai chez vous d'ici à peu d'heures pour cette aimable fête.

F^d de SAUSSURE

offert ce recueil au nom des organisateurs. Alors il a réuni ses amis, ses anciens élèves en une fête intime que présidait avec une joie rayonnante M^{me} L. Havet » (REL 4, 1926, 25). De son côté, J. Marouzeau évoque « la cérémonie à la fois intime et émouvante dans laquelle en 1910 [lire 1909 !] l'illustre F. de Saussure remettait à L. Havet les *Mélanges* publiés en son honneur » (*ibid.* 3, 1925, 25). F. de S. fit donc le voyage (ce que confirme la lettre 26) et prit sans doute la parole comme A. Meillet.

24 [145-146]

Genève, 5 fév. 1910

Mon cher ami

Nous avons suivi avec une véritable anxiété la succession de nouvelles désolantes qui se publiait sur les inondations de la Seine¹, non sans penser très particulièrement à vous au milieu du fléau public déchaîné sur Paris ! Vous vous trouviez dans le voisinage immédiat du monstre², je n'ai pu découvrir aucun renseignement précis sur ce qu'il avait commis quai d'Orléans, et je me plais à espérer que vous n'aurez point eu à passer par de véritables dangers, mais il est déjà bien suffisant de voir sa vie journalière bouleversée, sans compter le sentiment de malaise et d'angoisse qui doit planer sur tout le monde dans un désastre pareil. Les Parisiens, il est vrai, sont admirables pour savoir surmonter avec philosophie l'inévitable. Tout ce que je souhaite, et je le souhaite de tout cœur, c'est que les événements vous aient vraiment laissé la marge pour garder cette humeur souriante !

Il y a bien longtemps (non plus des semaines, mais des mois) que je voulais vous écrire indépendamment d'une aussi déplorable occasion... Il faut toute mon infirmité grave à écrire deux lignes pour que je ne vous aie pas encore dit l'extrême joie que j'avais eue de la réimpression de vos articles du Journal de Genève sur les *Mélanges de Linguistique*, — réimpression que vous aviez eu vous-même le soin charmant

de m'envoyer³. Décidément et certainement c'est dans la proportion inverse où les choses me touchent et m'intéressent que je réponds à chacune, et c'est mettre à l'épreuve des amitiés bien chères.

Il y a un point de vue personnel pardonnable pour lequel j'ai été ravi dès que Meillet m'a fait savoir qu'on se proposait de réunir ces articles : bien naturellement un volume comme celui des *Mélanges* me tient à cœur, et, par conséquent, le voir l'objet d'une appréciation en règle qui serait conservée dans le *Bulletin* me faisait plaisir. Mais ce ne serait vous dire qu'une bien petite partie de mon contentement. Ce que les collaborateurs des *Mélanges* verront de plus précieux dans ce recueil d'articles, c'est d'y trouver vos idées. Ce que les linguistes diront inestimable, c'est de vous avoir entendu parler linguistique. Là est le profit capital que je suis fier d'avoir été l'occasion modeste et très indirecte d'assurer, par l'amitié que vous m'avez faite. Nous connaissons la valeur de toutes les lignes où est contenue une vérité mise au jour par L. Havet : leur vertu particulière est d'être non-seulement suggestives, mais directrices, régulatrices presque chaque fois de la pensée de celui qui les reçoit, dès qu'il en a eu le contact et en a vu l'originalité. Nous ne vous remercions pas banalement, nous garderons le trésor comme il convient. Mais je suis, plus que quiconque, celui qui en ressent la gratitude, et je désire vous l'exprimer bien cordialement.

Madame Havet, je l'espère, n'aura pas eu à traverser de trop mauvais jours pendant la période lamentable dont vous sortez. Puis-je vous prier de lui présenter mes respectueux hommages en recevant vous-même, mon cher ami, toute l'expression de mes sentiments dévoués

F^d de SAUSSURE

1. La Seine en crue inonda Paris entre les 26 et 31 janvier 1910.

2. L. H. habitait alors 18, quai d'Orléans (cf. 8, n. 2 b), « d'où l'on apercevait la Seine fuyant entre les peupliers » (J. Marouzeau, REL 3, 1925, 25). Sous le titre « Paris dans l'eau », Albin Michel publia peu après la catastrophe « cinquante vues photographiques inédites d'après nature » ; le quai d'Orléans n'y figure pas, mais bien, en face de l'île, celui de la Tournelle totalement inondé — de même que des « canots circulant avenue Montaigne »...

3. Cf. 20, n. 1.

25 [147-148]

Genève, Samedi 17 déc. 10

Mon cher ami

L'élection dont votre télégramme m'a donné la nouvelle¹ marque un événement dans ma vie, et si quelque chose pouvait ajouter au contentement que j'en éprouve, c'est d'avoir appris cet événement par vous-même et dans un message si affectueux ! Quoique j'aie déjà eu le temps de recevoir la notification de M. le secrétaire perpétuel, je suis encore sous le coup de la surprise éprouvée en ouvrant votre dépêche, qui fut suivie d'une seconde que m'envoyait M. Édouard Naville², et je dois dire que cette surprise n'avait que trop de raisons d'être voisine de la stupéfaction. Je n'aspirais pas à l'honneur qui m'est échu, je le dis ouvertement, et la raison fort simple pour laquelle je n'y songeais nullement, est que je n'aurais pas cru que mes titres me permissent de l'ambitionner. C'est bien l'opinion que je conserve encore. Mes trente ans de silence sont vraiment effrayants à sentir derrière moi en face de la haute distinction qui semble vouloir récompenser mon labeur scientifique ! Je sens qu'il a fallu une bienveillance extrême pour passer par là-dessus ; je sais à quelles amitiés je dois entièrement la faveur dont j'ai été l'objet, et quoique je la trouve excessive, laissez-moi vous dire que je suis une fois de plus, touché profondément en pouvant mesurer leur fidélité à de tels effets ! Vous m'aurez procuré une grande douceur en me faisant retrouver d'une nouvelle manière la patrie d'adoption qu'il me semblait avoir quittée en quittant la France, mais il faut avouer, mon cher ami, que cette manière sort de l'ordinaire !

En vous priant de présenter mes respectueux hommages et souvenirs à Madame Havet, je vous renouvelle, mon cher ami, l'expression d'une reconnaissance émue

F. de SAUSSURE

1. F. de S. fut élu membre correspondant de l'Institut de France par l'Académie des Inscriptions le 9 déc. 1910 ; cf. CFS 21, 1964, 126 et aussi l'annonce d'A. Meillet à la séance de la Société du 17 déc. 1910, BSL, fasc. 59 (= t. 17), sept. 1911, III. G. Mounin, *o.c.* 183, place par erreur cette élection en 1909. Cf. également la lettre de F. de S. à A. Meillet du 20 mars 1911 (CFS 21, 1964, 120-121).

2. Édouard Naville (1844-1926), membre associé étranger de l'Institut de France, prof. extraord. à l'Université de Genève de 1891 à 1919 ; sa chaire d'archéologie reçut le nom de chaire d'archéologie et d'égyptologie en 1902.

26 [157-158]

Genève, le 28 février [1913]¹

Cher Monsieur,

Profondément touchée de vos lignes de sympathie ainsi que de celles de Madame Havet je ne veux pas tarder à vous en remercier ainsi que des belles fleurs que vous nous avez envoyées.

Dans notre douleur immense les témoignages de regrets de ceux qui ont aimé, et su apprécier à sa juste valeur, l'homme et le savant que nous avons perdu, nous sont infiniment précieux.

Cela avait été pour mon mari un privilège d'assister à la jolie fête qui vous avait réunis à Paris², et je regrette qu'il n'ait pas eu plus souvent l'occasion de se retrouver avec ses anciens maîtres et ses anciens élèves.

Veuillez recevoir cher Monsieur, ainsi que Madame Havet l'expression de mes sentiments respectueux et distingués.

Marie de SAUSSURE.

1. L. H. a ajouté le millésime à l'encre rouge. F. de S. était mort le samedi 22 février 1913 au soir, au château de Vufflens — domaine appartenant à la famille Faesch.

2. Cf. 23, n. 1.

SUR LA CORRESPONDANCE
DE MEILLET AVEC SAUSSURE
RELATIVE AUX ANAGRAMMES

SOMMAIRE. — *Discussion de la chronologie de cette correspondance entre 1906 et 1908.*

Notre point de départ sera une lettre de Meillet (datée d'un 7 février, sans millésime) dont l'original est conservé à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève (Lettres reçues par Ferdinand de Saussure; cote Ms. fr. 3957/3) : trois pages de petit format sur une feuille blanchâtre pliée en deux. En voici le texte :

[Page 1]

Cher maître et ami

Plus tôt nous aurons votre article, et mieux il vaudra. Mais, à quelque moment qu'il arrive, pourvu que ce soit matériellement encore possible, il entrera dans le recueil, ou bien c'est que la chose ne dépendrait pas de moi.

Et maintenant, il faut que je m'excuse de ne vous avoir pas encore renvoyé le manuscrit. Je suis impardonnable, mais pas tout à fait sans circonstances atténuantes. J'ai eu des manuscrits que je devais examiner plus ou moins officiellement, une thèse sur le grec moderne où je dois argumenter, un de ces jours, mes cours qui sont nombreux et variés. Je me noie dans tout ce que j'ai à faire, et finalement je ne fais rien de bon ni d'utile.

[Page 2]

Et le pis est que je n'ai rien d'utile à vous dire pour cette fois. Sur les faits, relativement troubles qu'apporte le saturnien, j'avais été déjà très frappé de la netteté des coïncidences.

Avec les précisions nouvelles que vous apportez, il me semble qu'on aura peine à nier la doctrine en son ensemble. On pourra naturellement épiloguer sur tel ou tel anagramme; mais sur l'ensemble de la théorie, je ne crois pas.

Je vois bien qu'on aura un doute pour ainsi dire *a priori*. Mais il tient à notre conception moderne d'un art rationaliste. Je ne sais si une thèse d'ici, sur l'*Esthétique de Bach*, par André Pirro, vous est tombée sous les yeux. On y voit bien comment des préoccupations tout aussi puériles en apparence que celle de l'anagramme obsèdent Sébastien Bach, et ne l'empêchent pas d'écrire une musique fortement expressive, mais bien plutôt le guident dans la trouvaille de la forme expressive.

[Page 3]

Puisque vous avez maintenant la preuve définitive, il me semble qu'il serait urgent de ne pas retarder la publication de votre idée. Si la chose est indiquée par une personne qui ne sait pas voir les choses dans leur ensemble et leur logique, tout sera gâché. Il faut donc que vous émettiez la doctrine, avec ses preuves essentielles. Cela renouvellera singulièrement la conception qu'on se fait. La théorie de la fin de phrase en prose nous a déjà habitués à l'idée que les anciens étaient de grands observateurs de syllabes.

Je vous renvoie aujourd'hui même le manuscrit par la poste, pour éviter un nouveau retard et aussi pour éviter toute possibilité d'indiscrétion.

Pardon encore une fois, et croyez-moi votre toujours tout dévoué.

A. MEILLET.

7 février.

. . .

De cette lettre, Jean Starobinski a cité deux extraits dans son article *Les anagrammes de Ferdinand de Saussure* (Mercure de France, février 1964, p. 261), qui sont repris dans son ouvrage *Les mots sous les mots : Les anagrammes de Ferdinand de Saussure* (1971), p. 158-159.

On remarque dans ces extraits quelques différences de lecture en comparaison de l'original. Bien qu'elles soient sans grande importance, nous les signalons pour éviter tout malentendu. On lit :

*Dans l'original**Dans les citations*

1. « frappé de la netteté » (p. 2) « frappé par la netteté » (p. 158) ;
2. « *tel* ou *tel* anagramme » (p. 2) « *telle* ou *telle* anagramme » (p. 158) :

le substantif *anagramme* est considéré comme féminin dans les dictionnaires ; mais Meillet l'a employé au masculin, sans doute à la suite de Saussure dans ses cahiers d'anagrammes, comme on peut s'en rendre compte d'après les larges extraits cités par Jean Starobinski (*op. cit.*) : « *cet* anagramme » (p. 74), « *tous* les autres anagrammes » (p. 75), et *passim* ; de même dans ses lettres à Meillet : « *tous* les anagrammes » (CFS, 21, 1964, p. 112), etc. Même Jean Starobinski, qui emploie ce nom au féminin, s'est laissé aller à écrire une fois « les anagrammes ressemblent-ils à... » (p. 153), à moins que ce ne soit une faute d'impression.

3. « le guident dans la *trouvaille* » (p. 2) « le guident dans *le travail* » (p. 159) : le mot souligné est net dans l'original ; il s'agissait d'ailleurs pour Bach de la trouvaille de la forme expressive de sa musique.

4. « cela *renouvellera* singulièrement la « cela *renouvelle* singulièrement la conception qu'on se fait » (p. 3) conception qu'on se fait » (p. 159 n: 1) :

le manuscrit est clair, et ce futur est appelé par la condition posée par Meillet : si Saussure publie sa théorie, cela renouvellera la conception qu'on se fait du vers saturnien.

*
* * *

Meillet n'a pas indiqué le millésime de sa lettre, comme cela lui arrivait très souvent. Jean Starobinski n'a pas essayé de le déterminer, car la lettre en elle-même était plus importante pour lui : « Une lettre de Meillet à Saussure, datée du 7 février (sans millésime) ne manque pas d'intérêt » (*op. cit.*, p. 158). Nous essayerons de le faire, autant que les lettres de Saussure à Meillet, publiées par E. Benveniste (CFS, 21, 1964, p. 91-123) nous le permettent : il est incontestable que cette publication n'inclut pas toute la correspondance de Saussure avec son ancien élève, devenu son ami et l'un de ses rares confidents dans sa recherche des anagrammes. On tiendra aussi compte de la première lettre de Saussure à Meillet sur les anagrammes, datée du 12 novembre 1906, publiée par Roman Jakobson (*L'Homme*, volume XI, 1971, cahier 2, p. 15-16) et commentée par lui (p. 17-24).

Pour Jakobson, la lettre de Meillet publiée ci-dessus, dont il a lu les deux extraits cités dans l'article de Jean Starobinski (*Mercure de France*, 1964), est un « remarquable document ». Remarquable, car Meillet conseillait à son ami de publier « la doctrine, avec ses preuves essentielles » ; or, Jakobson

regrette que les recherches de Saussure sur les anagrammes « aient pu rester plus d'un demi-siècle dissimulé(e)s aux lecteurs » (p. 21). Tout en écrivant que « la date exacte [de cette lettre] reste peu claire » (p. 20), il semble la supposer écrite entre le 12 novembre 1906 et le 8 janvier 1908, soit le 7 février 1907. Suivons son raisonnement.

Dans sa première lettre sur les anagrammes, datée du 12 novembre 1906, « Saussure tient à consulter Meillet comme le seul contrôleur possible en lui demandant de garder toute discrétion vis-à-vis d'une hypothèse 'peut-être illusoire' » (Jakobson, p. 20). Mais en fait il ne lui soumet aucun manuscrit. « Or, dit Jakobson, malgré l'offre de lire ces 'feuilles sur l'anagramme homérique', faite et réitérée par Meillet, Saussure lui communique le 23 septembre 1907* qu'il se trouve décidé à lui envoyer plutôt un aperçu des résultats auxquels il arrive 'pour le Saturnien latin' » (*ibid.* p. 20). Notons que cette lettre est longue : commencée le 23 septembre, elle est reprise une quinzaine de jours plus tard, soit le 7-8 octobre, et contient, en outre, « les conclusions » auxquelles l'auteur avait « été conduit par l'examen des restes de la poésie saturnienne, en dehors de la question métrique », sur laquelle, d'ailleurs, il se « sépare complètement aussi des opinions précédentes » (CFS, 21, p. 109). D'après Jakobson, la lettre de Meillet répondrait à celle-là : « Après avoir reçu d'abord cette longue lettre, dit-il, et ensuite, sous un autre pli, un manuscrit 'un peu grossi' avec des notes sur le saturnien, Meillet répondit à Saussure par une lettre dont la date exacte reste peu claire » (*ibid.* 20). Si l'on oublie le nom du mois (février) indiqué par Meillet, la réponse ne peut dater que d'octobre-novembre-décembre 1907 car, selon Jakobson, « Saussure, qui avait attendu avec angoisse 'l'opinion d'un confrère non prévenu, et jugeant froidement' » (CFS XXI : 112), réagit vivement dans sa lettre du 8 janvier /1908/ à l'adhésion sincère de Meillet » (*ibid.* p. 20).

D'après la publication de E. Benveniste, cette lettre du 8 janvier 1908 serait la dernière, du moins publiée, où Saussure parle d'anagrammes à Meillet : il y semble avoir trouvé la certitude de sa recherche et lui exprime toute sa gratitude. La suivante, selon la même publication, date du 20 mars 1911 (*ibid.* p. 120) : trois années de silence entre

* C'est nous qui soulignons.

les deux amis ! C'est peu probable : d'ailleurs dans une carte postale datée du 10 février, dont le millésime n'est pas indiqué non plus (mais on le lit sur le cachet de la poste, 1908) Meillet dit, avant d'indiquer un anagramme chez Horace : « Cher maître et ami, Merci de vos aimables réponses » (Ms. fr. 3964, la carte est à la p. 43 d'un cahier d'anagrammes intitulé « Carm Epigr. 2^o Sénèque 3^o Horace Martial Ovide »; Jean Starobinski a lu « votre aimable réponse », *op. cit.*, p. 157).

Donc à partir du 12 novembre 1906 au 8 janvier 1908, les dates des lettres de Saussure à Meillet sont :

1. *12 novembre 1906* : Saussure propose à Meillet de lire ses notes sur l'*Anagramme dans les poèmes homériques*, mais il ne les lui envoie pas avec sa lettre;

2. *23 septembre 1907* : il se décide à envoyer à Meillet un manuscrit sur le vers saturnien, mais il ne le fait pas immédiatement; il reprend sa lettre une quinzaine de jours plus tard et lui envoie le manuscrit en question, mais « un peu grossi »;

3. *15 décembre 1907* : il a un nouveau cahier d'anagrammes de Lucrèce qu'il enverra à Meillet, ainsi que des cahiers d'anagrammes de Virgile; il prie Meillet de ne pas se presser de lui répondre;

4. *18 décembre 1907* : Meillet ne doit pas se presser de répondre; Saussure promet un article pour les *Mélanges Havet* (qui paraîtront en 1909);

5. *8 janvier 1908* : Saussure est en retard pour son article; donne de nouvelles précisions sur les anagrammes et exprime sa certitude dans ses recherches.

Il nous semble que la lettre de Meillet a non pas précédé celle de Saussure datée du 8 janvier 1908, mais elle l'a suivie, peut-être immédiatement, elle est une réponse : elle daterait donc du *7 février 1908*. Pour le prouver, reprenons tout par le début pour ceux qui ne seraient pas convaincus par les dates des lettres de Saussure.

* . *

Ce début remonte au *12 novembre 1906* : « Ferdinand de Saussure a très probablement commencé sa recherche sur les anagrammes en 1906, et l'a poursuivie jusqu'aux premiers mois de 1909 » (Starobinski, *op. cit.*, p. 7). Il a pensé à recourir

à la critique de Meillet, contrôleur discret et compétent, et il lui demande dans cette lettre s'il accepte franchement de lire douze ou quinze cahiers de notes sur l'*Anagramme dans les poèmes homériques* ; si oui, le prochain courrier lui apportera le pli. Meillet a sûrement accepté.

23 septembre-7 ou 8 octobre 1907 : longue lettre de Saussure, reprise une quinzaine de jours après la première date du mois : « C'est à peu près ici que j'ai interrompu la lettre du 23 Septembre, dont vous avez le premier feuillet ci-dessus, pour écrire précisément les notes sur le Saturnien » (CFS, 21, p. 109). Pour ce qui est des anagrammes, on y lit : « En recevant vos lignes, où vous renouvelez si aimablement l'offre de lire mes feuilles sur l'anagramme homérique, j'ai réuni les cahiers que j'avais emportés, et je vous les enverrai peut-être, mais voici la circonstance qui me fait hésiter à vous dérober du temps pour cela, et me décide à vous envoyer plutôt un aperçu des résultats auxquels j'arrive pour le Saturnien latin. D'une part je ne désire pas moins votre opinion sur ce chapitre, pour moi plus capital que celui d'Homère, d'autre part vous y gagnerez de recevoir à examiner un manuscrit *relativement de petite taille*, au lieu des quinze ou vingt cahiers que j'aurais à vous expédier pour Homère » (CFS, 21, p. 108-109). Bien que Meillet ait donc réitéré son offre, il n'a reçu aucun manuscrit à lire. Et Saussure a changé d'intention, pour dérober moins de temps à son ami : il lui enverra un manuscrit de petite taille, qui sera « un peu grossi » à la reprise de la lettre, le 7 ou 8 octobre (toujours 1907). Dans cette seconde partie de sa longue lettre, Saussure résume, exemples à l'appui, les conclusions de ses recherches de la poésie saturnienne. On peut considérer ces conclusions, qui viennent s'ajouter aux notes rédigées et expédiées à Meillet sous un autre pli, comme les premières précisions, car Meillet parle dans sa lettre de « *précisions nouvelles* », que nous croyons être autres que celles de cette lettre de Saussure, et nous verrons lesquelles. Il est donc à retenir que c'est le *7 ou 8 octobre 1907* que Saussure fait son premier envoi de manuscrit à Meillet. Celui-ci ne pouvait pas donc lui écrire avant cette date la lettre que nous avons sous les yeux.

15 décembre 1907 : Saussure attend la réponse de Meillet ; et en attendant il lui envoie des cahiers d'anagrammes de Virgile et de Lucrèce ; il le laisse entendre d'abord dans cette lettre : « Je termine ma lettre /où il a parlé d'un article de

Meillet sur *Mitra*, JA, 1907, I, p. 143-159/ en vous annonçant que j'ai un nouveau cahier considérable d'anagrammes tirés cette fois de Lucrèce. Il n'y a pas de différence visible avec Virgile pour la conséquence avec laquelle l'anagramme est cultivé » (CFS, 21, p. 116). Il y fait allusion dans sa lettre du 8 janvier 1908 : « Après vous avoir imposé un monticule de notes sur Virgile et Lucrèce... » (*ibid.* p. 118), et après la signature de cette même lettre : « Merci de votre aimable carte du 1^{er} janv. à propos de l'envoi de Lucrèce ». Mais Meillet n'a pas dit encore ce qu'attend de lui son ami, car dans sa lettre du 15 décembre celui-ci lui dit : « Mais que ce me soit l'occasion de vous répéter que vous ne devez pas vous presser pour me répondre malgré l'importance de premier ordre que j'attache à votre appréciation sur ce que je vous ai soumis » (*ibid.* p. 116).

18 décembre 1907 : « Reçu ce matin avec vos lignes la nouvelle édition... Le 'retard' dont vous me parlez à propos des cahiers d'anagrammes n'existe pas. J'espère bien que vous n'avez pas vu dans mon billet sur *Mitra* la sub-intention de vous presser pour cette lecture, c'était, je puis vous le dire, aussi éloigné que possible de ma pensée » (CFS, 21, p. 117). Meillet a donc écrit au moins une lettre avant le 17 décembre, où, tout en s'excusant du retard qu'il met à prendre connaissance des cahiers d'anagrammes, il a dû dire quelques mots utiles à Saussure, car dans celle publiée ci-dessus, il a écrit : « Et le pis est que je n'ai rien d'utile à vous dire pour cette fois ».

Il nous semble que la lettre du 18 décembre 1907 nous donne une autre preuve de ce que nous soutenons en ce qui concerne la date de la lettre de Meillet : Saussure y fait savoir à Meillet qu'il enverra un article pour les *Mélanges* offerts à Louis Havet : « Je pense envoyer un petit article pour les *Mélanges* Havet qui arrivera p(eu)t-être seulement vers le 5 janvier. / à moins de nécessité absolue pour le 31 déc., mais je ne ferai pas attendre en tous cas au-delà du terme indiqué » (CFS, 21, p. 117). Il en reparle le 8 janvier 1908 : « Je me vois en retard sur la date à laquelle je pensais pouvoir envoyer le petit manuscrit pour les *Mélanges* Havet... j'espère beaucoup que mon péché n'est pas encore irrémissible » (*ibid.* p. 117). C'est sans doute à cet article que Meillet fait allusion au début de sa lettre. Disons en passant que les *Mélanges* Havet ont paru en 1909 : Saussure avait donc raison de s'inquiéter pour son article (« Sur les composés latins du type 'agricola' »,

p. 457-471) dans sa lettre du 8 janvier 1908, et Meillet de lui faire savoir : « Plus tôt nous aurons votre article, et mieux il vaudra », le 7 février 1908, on peut le dire maintenant.

8 janvier 1908 : dans cette lettre Saussure informe longuement Meillet qu'il a maintenant la certitude de sa théorie : « Je me suis formé une certitude qui dépasse fort, et qui n'a point d'analogie, avec celle que j'avais retirée de tout le reste pendant des mois. Ce n'est que là /en passant quelques heures sur Catulle et Tibulle, etc., M. M./ que j'ai cessé tout à fait de douter, non seulement quant à l'anagramme en général, mais sur les principaux points qui en forment l'organisme, et qui pouvaient sembler nébuleux » (CFS, 21, p. 118). Et il cite des exemples, en concluant : « Tout cela, comme je vous en dois l'aveu, est venu modifier mon point de vue dans le sens d'une certitude beaucoup plus grande que celle que je pouvais avoir encore il y a dix jours en vous écrivant*. Je ne vois décidément plus la possibilité, pour ce qui me concerne, de garder un doute, et je sens que les représentations qui me seraient faites sur telles ou telles obscurités chez Virgile ou Lucrèce n'auraient plus d'effet pour me détourner d'une conclusion que je crois absolument certaine pour tout le monde » (*ibid.* p. 119). Voilà les nouvelles précisions qui s'ajoutent à celles exprimées dans la lettre du 23 septembre 1907. Tout ceci explique les lignes suivantes de Meillet : « Avec les précisions nouvelles que vous apportez, il me semble qu'on aura peine à nier la doctrine en son ensemble. On pourra naturellement épiloguer sur tel ou tel anagramme ; mais sur l'ensemble de la théorie, je ne crois pas ». En écrivant ceci, il faisait écho à Saussure qui disait dans cette même lettre : « J'ai pu faire un recueil déjà considérable d'anagrammes plautiniens, qui sans doute, en eux-mêmes, ne seraient pas des meilleurs à donner pour entraîner la conviction ; mais qui, du moment que le principe est constant par ailleurs, apparaissent comme évidents » (CFS, 21, p. 118). Meillet sait bien, avec Saussure, « qu'on aura un doute pour ainsi dire *a priori*. Mais il tient à notre conception moderne d'un art rationaliste ». Et il cite l'exemple des « préoccupations tout aussi puériles en apparence que celle de l'anagramme » obsédant Bach, décrites et analysées par André Pirro dans sa thèse de doctorat à la Sorbonne, *Esthétique de Jean-Sébastien Bach*, parue en 1907 (Meillet

* Cette lettre n'est pas publiée.

écrivait le 7 février 1908). Après avoir suggéré des choses utiles avant cette lettre, Meillet a donc attendu, depuis octobre 1907, que Saussure se soit exprimé définitivement sur sa recherche et qu'il ait acquis lui-même la certitude, pour oser lui conseiller la publication de sa doctrine avec ses preuves essentielles. Et l'on n'est pas sûr qu'elle ne serait pas admise par des linguistes et philologues. Comme Meillet le supposait, cela renouvellerait singulièrement la conception qu'on se fait du vers saturnien et de l'art poétique des anciens. Il n'est donc pas surprenant que de nos jours Roman Jakobson regrette « que les 99 cahiers manuscrits de Saussure, consacrés à la ' poétique phonisante ' et en particulier au ' principe de l'anagramme ' aient pu rester plus d'un demi-siècle dissimulés aux lecteurs » (Jakobson, article cité, p. 21).

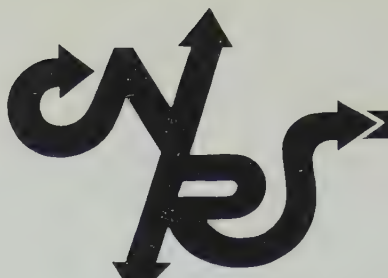
Après avoir dit son dernier mot, il ne restait à Meillet qu'à renvoyer le manuscrit de Saussure « pour éviter un nouveau retard » : il se serait donc excusé d'un premier retard (v. la lettre de Saussure, 17 sep. 1907). Et il promet de le renvoyer par la poste « pour éviter toute possibilité d'indiscrétion »; en effet, son ami lui avait demandé à deux reprises d'être discret : « Je... demanderais en même temps de me garder toute discrétion vis-à-vis de cette hypothèse, peut-être illusoire, c'est encore à vous que je m'adresserais pour avoir toute confiance de ce côté-là » (12 nov. 1906) et « Veuillez en même temps, je ne le dis qu'en passant connaissant votre discrétion, considérer cette communication comme faite tout à fait entre nous » (23 sep.-7-8 oct. 1907).

Et comme pour continuer à encourager son ancien maître, dans une carte du 10 février 1908, quelques jours après sa lettre, Meillet lui indique un anagramme chez Horace, « Trouvé en ouvrant le texte *exactement au hasard* ».

Martiros MINASSIAN.

TABLE DES MATIÈRES

<i>Procès-verbaux des séances de l'année 1975</i>	I
Christian BAYLON et Xavier MIGNOT. Sur la notion de distribution dans la phonologie dite structurale.....	1
Françoise BADER. Le présent du verbe « être » en indo-européen.....	27
Frederik Otto LINDEMAN. L'apophonie radicale au présent-imparfait actif des verbes athématiques en indo-européen.....	113
Jay H. JASANOFF. Gr. ἄμφω, lat. <i>ambō</i> et le mot indo-européen pour 'l'un et l'autre'.....	123
George S. LANE. Notes sur le sort des syllabes finales i.e. en tokharien..	133
Rémy VIREDAZ. L'infixe nasal en hittite.....	165
Gilbert LAZARD. Notes de vieux-perse.....	175
Michel LEJEUNE. Pré-mycénien et proto-mycénien.....	193
Claude SANDOZ. Du latin <i>interficiō</i> au védique <i>antār dhā</i>	207
Helmut RIX. Subjonctif et infinitif dans les complétives de l'ombrien...	221
Jacques VEYRENC. Sur la double diathèse d'objet des énoncés translocatifs.	241
W. A. A. WILSON. Prépositions ou verbe ? Marques de cas en dagbani..	275
André-Georges HAUDRICOURT. La tonologie du Sek.....	299
Michel FERLUS. Du nouveau sur la spirantisation ancienne en vietnamien.	305
<i>Variétés :</i>	
Georges REDARD. Ferdinand de Saussure et Louis Havet.....	313
Martiros MINASSIAN. Sur la correspondance de Meillet avec Saussure, relative aux anagrammes.....	351



ATLAS LINGUISTIQUES DE LA FRANCE PAR RÉGIONS

LYONNAIS, vol. V (Commentaires et index) par Pierre GARDETTE
et Paulette DURDILLY.

19 × 27 / 876 p. / relié / 1 carte 370 F

ISBN 2-222-01761-0

CENTRE, vol. II (L'homme) par Pierrette DUBUISSON.

35 × 50 / 288 p. / relié / 11 fig. / 487 cart. / 16 phot. 470 F

ISBN 2-222-01931-1

BRETAGNE ROMANE, ANJOU, MAINE, vol. I (La flore) par
Gabriel GUILLAUME et Jean-Paul CHAUVEAU.

34 × 49 / 308 p. / relié / 210 cart + 6 cartes liminaires 470 F

2-222-01861-7

Editions du CNRS

15 quai Anatole France. 75700 Paris

CCP. Paris 9061-11 - Tél. 555-92-25

M. _____
profession _____
adresse _____
achète le livre _____

chez son libraire
à défaut aux Editions du CNRS (chèque joint) ☐
et demande votre documentation ☐
☐ Sciences humaines
☐ Sciences exactes et naturelles
☐ Trésor de la langue Française
☐ Revue de l'Art

IMPRIMERIE A. BONTEMPS

LIMOGES (FRANCE)

Dépôt légal : 4^e trimestre 1976

PUBLICATIONS DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

COLLECTION LINGUISTIQUE

Ouvrages disponibles *

1. A. MEILLET. Les dialectes indo-européens	24 F
8. A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome I	36 F
20. A. SÉCHEHAYE. Essai sur la structure logique de la phrase	24 F
22. A. THOMAS. Mélanges d'étymologie française. Première série	99 F
23. E. BOURGUET. Le dialecte laconien	66 F
25. L. HOMBURGER. Noms des parties du corps dans les langues négro-africaines	28 F
28. A. SAUVAGEOT. L'emploi de l'article en gotique	28 F
31. K. SANDFELD. Linguistique balkanique. Problèmes et résultats, reproduction	60 F
32. M. CAHEN et M. OLSEN. L'inscription runique du coffret de Mortain	24 F
35. G. DUMÉZIL. La langue des Oubykhs	54 F
36. A. YON. Ratio et les mots de la famille de « reor »	56 F
37. S. LYONNET. Le parfait en arménien classique	36 F
38. P. CHANTRAINE. La formation des noms en grec ancien, nouvelle reproduction prévue.	
40. A. MEILLET. Linguistique historique et linguistique générale. Tome II	42 F
42. F. MOSSÉ. Histoire de la forme périphrastique être + participe présent en germanique. 1 ^{re} partie : introduction, ancien germanique, vieil anglais.	24 F
49. M. DURAND. Voyelles longues et voyelles brèves. Essai sur la nature de la quantité vocalique	48 F
53. J. MAROUZEAU. Quelques aspects de la formation du latin littéraire	48 F
54. A. ERNOUT. Les adjectifs latins en -osus et en -ulentus	24 F
55. J. VENDRYES. Choix d'études linguistiques et celtiques	60 F
57. W. LESLAU. Étude descriptive et comparative du gafât (éthiopien méridional)	72 F
60. É. BENVENISTE. Études sur la langue ossète	40 F
61. J. GAGNEPAIN. La syntaxe du nom verbal dans les langues celtiques, vol. 1 : Irlandais	72 F
64. A. SJÖGREN. Les parlers bas-normands de l'île de Guernesey. I. Lexique français-guernésiais	50 F
65. D. TILKOV. Le vocalisme bulgare ; les mouvements articulatoires et leur effet acoustique dans la formation des voyelles bulgares	80 F
66. A. CARTIER. Les verbes résultatifs en chinois moderne	80 F
67. A. SAUVAGEOT. L'élaboration de la langue finnoise	96 F
68. M. PETURSSON. Les articulations de l'islandais à la lumière de la radio-cinématographie	96 F
69. C. PARIS. Système phonologique et phénomènes phonétiques dans le parler besney de Zennun Köyü (Tcherkesse oriental)	96 F
70. Mélanges linguistiques offerts à Émile Benveniste	260 F
71. C. HAGÈGE. Le problème linguistique des prépositions et la solution chinoise (avec essai de typologie à travers plusieurs groupes de langues).	195 F

prix T.T.C.

(Remise consentie aux membres de la Société : 25 %)

* Les volumes 1, 8, 20, 22, 23 sont en dépôt à la Librairie Champion (7, quai Malaquais, 75006 Paris), les volumes 70 et 71 aux Éditions Peeters (B. 3 000 Louvain, B. P. 41), tous les autres à la Librairie Klincksieck (11, rue de Lille, 75007 Paris).

LIBRAIRIE C. KLINCKSIECK 11, rue de Lille 75007 PARIS